

Sainte-Anne-de-Beaupré

Histoire - Souvenirs

Paroisse - Pèlerinage

ISBN 2-89238-282-3

Avant-propos

Une histoire de la Paroisse Sainte-Anne-de-Beaupré, c'est un souhait qui a surgi en moi, il y a une dizaine d'années, en feuilletant l'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec par François Rousseau: « La croix et le Scalpel ». Alors je me suis dit: « Pourquoi Sainte-Anne n'aurait-elle pas son histoire? » Le Curé, Rodrigue Théberge, fut vite gagné à l'idée. Des démarches ont été faites. Mais ce projet s'annonçait comme une grande entreprise excédant, peut-être, les possibilités financières de la Fabrique. Les occasions rêvées ne se présentèrent pas et le temps passait...

Pourtant, beaucoup de matériaux étaient à portée de la main dans nos Archives: Les Annales de Sainte-Anne, les journaux paroissiaux: Mon Clocher, Ma Paroisse, l'Action Paroissiale. Les Archives Nationales, à Québec, offraient un moyen facile de préciser certains points restés obscurs.

A l'occasion du Tricentenaire en 1958, des recherches extensives avaient été faites dont les résultats ont été divulgués à des assemblées paroissiales, avant d'aller reposer dans les classeurs. Seulement « Le Catéchisme de la Paroisse » n'a pas complètement sombré dans l'oubli. L'Album du Tricentenaire, avec le programme du Tricentenaire, contenait une richesse de renseignements, mais il était trop petit. Sainte-Anne méritait plus que cela.

Mon grand désir, c'était que Sainte-Anne ait une Histoire écrite par un Historien, ou, à son défaut, écrite par un fils aimant de Sainte-Anne. Mais je me demandais bien qui pourrait entreprendre un tel travail. J'en connaissais qui avaient la compétence voulue, mais ils n'avaient sûrement pas le temps. Alors, je me suis rappelé le proverbe: « Si tu veux que ce soit fait, fais-le toi-même. » Ayant vécu 38 ans à Sainte-Anne, serait-il possible que je puisse m'identifier avec ce fils aimant de mon souhait? J'ai commencé à copier des documents sans trop savoir où cela aboutirait. Le Père Samuel Baillargeon m'a introduit à de nouvelles sources: ses notes inédites, les Archives C.Ss.R.

J'ai reçu de forts encouragements du Curé, le Père Rodrigue Théberge. En fait, sans son appui soutenu, je ne serais jamais passé à travers. Plusieurs paroissiens et paroissiennes, à qui je me suis ouvert de mon projet, l'ont accueilli avec enthousiasme. Dans « Ma vie à Sainte-Anne » couvrant partiellement la période de 1934 à 1990, ils pouvaient lire une infime partie de notre histoire.

Une année complète s'est écoulée depuis le début de mes recherches. Au jour le jour, j'ai appris mon Histoire de la Paroisse et j'ai trouvé que nous avons une histoire formidable.

Merci à Rodrigue Théberge. Merci au Père Samuel Baillargeon qui m'a fait découvrir les sources de l'histoire de Sainte-Anne. Merci à Mme la Mairesse, Mme Huguette Chevalier, qui s'est montrée des plus favorables à mon projet. Elle m'a permis de consulter les archives de la municipalité et est même aller consulter pour moi les Archives Nationales. Merci à M. Robert Laperle, Directeur du Séminaire Saint-Alphonse, qui m'a initié aux techniques de l'informatique et qui a continué à me guider dans la pratique. Merci à M. Michel Perron de la Société du Patrimoine et d'Histoire de la Côte de Beaupré qui m'a obtenu un document important des Archives Nationales. Merci à mon frère Charles-Henri, qui s'est penché longuement sur les épreuves de ce livre et y est allé de nombreuses suggestions.

Merci aux personnes qui m'ont prêté ou donné de vieilles photos pour faire revivre le passé.

Merci enfin au Père Bernard Mercier, Directeur de la Revue Sainte Anne, qui a bien voulu prendre en charge l'édition de ce livre.

Je dédie ce livre aux cinq générations de paroissiens et paroissiennes que j'ai connus à Sainte-Anne-de-Beaupré et à tous les pèlerins et visiteurs qui aiment visiter ces lieux chargés d'Histoire et de Souvenirs.

L.-Philippe Bélanger, C.Ss.R.

PRÉFACE

Quelle histoire que celle d'une communauté paroissiale qui n'est pas comme les autres! Quelle histoire que celle qui naît et grandit dans la semence elle-même d'un pays nouveau! Quelle histoire que celle de Sainte-Anne-de-Beaupré qui, depuis 1658, est radicalement chevillée à la marche de millions de pèlerins! Quelle histoire que celle d'une paroisse qui s'épanouit au coeur même d'un centre de pèlerinage international!

Et qui peut la raconter en puisant au souffle intérieur qui jaillit du plus profond de son âme? Qui peut la raconter avec une passion et une affection qui la partagent en amour sans frontière? Qui peut la raconter, sans le pesant fardeau de la critique historique ou sociologique, et graver son empreinte dans toutes les fibres de l'être emporté vers l'Invisible? Et comment la raconter de manière à ce que cette histoire accroche également un peu ou beaucoup la nôtre?

Qui d'autre qu'un homme qui, depuis plusieurs décades, est lié aux joies et aux peines de cette "race fière" de femmes et d'hommes, dont les racines s'entêtent à cueillir la sève de cette Terre confiée entre les mains protectrices de grand-maman sainte Anne?

Qui d'autre que le Père Philippe Bélanger pour guider nos pas à travers les beautés de ce pays où, en ses commencements mêmes, sainte Anne n'a jamais ralenti sa puissante intercession auprès de son petit-fils Jésus Rédempteur? Qui d'autre que ce pasteur au coeur toujours jeune d'un enfant pour nous faire traverser les âges avec la fraîcheur d'un sentiment renouvelé d'appartenance émerveillée? Qui d'autre que lui pour nous accueillir dans ce Royaume où le Seigneur ne se lasse jamais de nous faire encore signe?

Et le Père Philippe comme un cicérone chevronné nous entraîne, affectueusement, dans la visite de notre histoire. Il fait revivre le passé des nôtres, qui se sont rendus solidaires pour bâtir ce coin de pays et le remettre avec confiance en la liberté d'initiatives toujours généreuses. Avec les archives et les pages qui conservent la mémoire des gens, la mémoire de leurs rêves, de leurs souffrances et de leurs réalisations, le Père Philippe nous convie à la grande Table de cette splendide "Maisonnée", afin que chacun puisse partager des souvenirs qui le convoquent à rajouter sa part.

Elle n'a rien de banal cette histoire façonnée au rythme des "gens de ce pays" qui n'ont jamais renoncé à vivre ensemble pour former le Corps du Christ qu'est l'Église.

Elle n'a rien de banal cette histoire qui recrée des ponts entre les rivières des générations d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Elle chante, cette histoire que nous raconte le coeur amoureux du Père Philippe Bélanger. Elle chante les noms et les événements qui gravent leurs couleurs de deuils ou de fêtes dans tout cet espace où nous est encore donnée la grâce de leur ressembler. Elle chante les petits faits divers de la vie comme les inoubliables moments d'une rare intensité. Elle chante la fidélité de ces foules de pèlerins à embellir le noyau ferme des paroissiens remplis d'émulation. Elle chante un Peuple qui ne désespère pas et qui devient Prière aux pieds de sainte Anne. Elle chante l'Église à la grandeur de l'Univers. Elle chante la Gloire de Dieu-fait-chair-avec-nous jusqu'à la fin du monde.

Puisse-t-elle enjoliver notre patrimoine et redonner à chacun le goût d'aimer et de faire aimer Jésus-Christ en la compagnie si délicieuse de notre chère et bien-aimée patronne : sainte Anne!

Que ce testament spirituel de notre vicaire attentionné chasse toute morosité et vrille en notre âme une joie de vivre aussi têtue que celle de nos devanciers!

Rodrigue Théberge, curé
10 octobre 1998

Ste-Anne-de-Beaupré - Paroisse - Pèlerinage

1- Avant-propos, Philippe Bélanger, C.Ss.R.....	III
2- Préface, Rodrique Théberge, Curé, C.Ss.R.....	VI
3- Table des matières.....	VII
4- Découverte de Beaupré- Le Petit-Cap	2
5- Le peuplement de Sainte-Anne du Petit-Cap (vers 1649-1658)	6
Le Frère Didace Pelletier, Récollet	7
Terres concédées au Petit-Cap en 1558 (8 mars)	10
6- La population du Petit-Cap, les routes, les habitations, la commune.....	11
7- Le presbytère (le service religieux).....	14
8- La première église du Petit-Cap (Chapelle dite des Matelots).....	17
1- Chapelle encommencée en 1658	17
2- Guérison de Louis Guimont	19
3- Nomination de M. Morel.....	20
4- Opinions sur la chapelle des matelots	
Père Samuel Baillargeon	17
Père Girard	
Père Philippe Bélanger	21
5- Contrats de donation (Étienne de Lessard)	23
6- Vie et survie de Louis Guimont.....	26
9- La deuxième église en colombages pierrotés	33
1- M. Morel, intrépide apôtre	34
2- A quel endroit, la deuxième église?.....	35
3- Miracles arrivés à l'église de Sainte-Anne.....	37
4- Mgr de Laval	41
10- Église en pierre de 1676	45
1- M. Fillon décide de bâtir une église grande et belle	46
2- Le vieux cimetière.....	47
3- Louis Soumande (3 ^e curé) réside au Cap Tourmente	49
4- Germain Morin répare l'église, voit aux registres.....	49
1-Exploit de Pierre Carré	50
2-La maison de Pierre Carré.....	51

5- Théodore Erbery (donne ses dimensions définitives à l'église: 100 x 28).....	53
6- Nos croix de chemin.....	54
7- M. Chabot (1707-1728).....	55
8- Messe du voeu.....	55
9- Plusieurs curés de passage.....	58
10- Limites paroissiales en 1722.....	60
1- Pèlerinage des Indiens.....	61
2- Nos vieilles maisons.....	63
3- La maison des Moore.....	68
11- Un monde qui s'écroule.....	71
Montcalm traversa notre paroisse.....	71
L'armée de Wolfe défila sur le chemin royal.....	74
L'incendie des maisons par Montgomery.....	75
La défaite.....	75
12- L'après-guerre	
1- M. Parent en butte aux contradictions.....	77
2- Interdit jeté sur la paroisse.....	80
3- La paix, avec M. Hubert.....	81
Nos chapelles de procession.....	82
1- Chapelle du Nord-Est.....	83
2- Chapelle du Sud-Ouest.....	84
13- La révolution américaine.....	86
14- <i>Un siècle de lente évolution</i>	
1- M. Jérôme Derome (1777- 1786).....	89
- Réparations de l'église: graves complications.....	90
- M. Corbin de St-Joachim dissipe les nuages.....	91
2- Recensement de 1786.....	92
3- M. François-Bernard Gaillard (1786-1802).....	94
- En 1787, l'église rebâtie presque entièrement.....	
4- M. Charles Genest (1802-1804).....	95
5- M. Antoine Bédard prêche la <i>première neuvaine</i> à sainte Anne.....	96
6- M. Ranvozy (1805-1835).....	96
- Travailla beaucoup à l'embellissement de l'église	
- Fit bâtir le château Ranvozy en vue de sa retraite.....	97
<i>Les Sept-Crans</i>	98
5- M. J.-B. Antoine Ferland (1837-1841).....	102

- Avec les Marguilliers, il demanda à l'évêque de supprimer la fête de sainte Anne à cause des excès de boisson.	
- Début de la <i>bibliothèque paroissiale</i>	103
6- M. Joseph Bonenfant (1841-1843).....	104
- Dernière réparation du vieux presbytère	
7- M. Benjamin Desrochers (1843-1849).....	104
- En 1845, le premier bateau à vapeur,	104
- <i>Instauration des conseils municipaux en 1845</i>	105
8- M. Prisque Gariépy (1849-1867).....	108
- M. Gariépy a fait progresser le pèlerinage.	
- M. Gariépy, un curé très apprécié de ses paroissiens.	
9- Louis-Alexis Bourret (1867-1871).....	109
-Récit d'un pèlerinage en bateau.....	109
10- M. Jean-Baptiste Blouin (1871-1875)	
1- Fondation de la Commission Scolaire.....	112
2- Histoire de nos écoles (Arthur Fortin).....	113
3- Installation des Soeurs de la Charité au Château Ranvoyzé.....	114
4- Demande d'une église et d'un presbytère.....	118
5- Le premier numéro des Annales en 1873.....	120
7- Quai de Nazaire Simard et pèlerinage en bateau.....	120
8- Voyage de Sainte-Anne à Québec, d'autrefois.....	124
11- M. Antoine Gauvreau.....	126
15- L'église de 1876.....	127
16- Arrivée des Rédemptoristes.....	131
1- Premier contingent de Pères Belges.....	132
2- Construction d'un monastère, travaux à l'église.....	133
3- Contribution de la paroisse.....	135
4- Contrat de 1889.....	136
17- <i>Fin de siècle: essor sans précédent</i>	
1- Inauguration du Chemin de fer.....	140
2- Consécration de la Basilique en 1889.....	142
3- Arrivée de la Grande Relique.....	142
4- Feu de 1892.....	142

5- Soeurs du Très-Saint-Rosaire.....	143
6- Les Franciscaines.....	146
7- Le Cyclorama de Jérusalem.....	150
8- Le Chemin de croix.....	152
9- Le Juvénat (Séminaire) Saint-Alphonse).....	153
10- Annales de la Bonne Sainte Anne (Revue Sainte-Anne).....	158
18- Début du vingtième siècle	
1- Hôtels.....	165
2- L'industrie du bois.....	169
3- Les Rédemptoristes.....	171
Les patronesses.....	175
4- Le Chemin et le Petit-Cap.....	176
5- Nos vieilles familles médaillées en 1908.....	177
6- Louis Jobin.....	179
7- Les Frères des Écoles Chrétiennes.....	183
8- Le cimetière de 1914.....	185
- Poursuite devant la Cour Supérieure.....	187
- Excommunication des protestataires.....	187
8- Nos organistes.....	188
9- Nos chantres,.....	192
M. Joseph Gravel,	
M. Albert Godbout,	
M. François Gravel,	
M. Francis Blouin.....	191
10- Nos sacristains	
Frère Camille.....	193
Frère Fidèle.....	194
Frère Bruno Lizotte.....	199
19- Incendie de la Basilique, du Monastère et du Juvénat.....	202
Vers la reconstruction.....	208
20- L'Hôpital Ste-Anne (Sanatorium).....	214
21- Nouveau printemps.....	221
1- Les Dames de Ste-Anne.....	221
2- Les Enfants de Marie.....	223
3- La ligue du Sacré-Coeur.....	225
4- La Saint-Vincent-de-Paul.....	226
5- Le Camp St-Louis (1932).....	228
6- L'Assistance Funéraire (1933).....	230
7- J.O.C.- J.O.C.F.....	231
8- Feu de 1936.....	233
9- L'U.C. C. , La Coopérative Agricole.....	234
10- La Caisse Populaire.....	237
11- La Société St-Jean-Baptiste.....	239
12- Le Chemin des cultivateurs (1942).....	240

13- Les Fermières (1944)	242
14- Nos soldats	244
15- Les Cercles Lacordaire et Jeanne-d' Arc	245
16- Les Orgues de la Basilique.....	246
17- Mon Clocher.....	248
18- Les Aides de Ste-Anne.....	251
22- Une paroisse pas comme les autres	
1- La bénédiction des enfants à la Sainte-Famille.....	255
2- Les petits pains de saint Gérard	255
3- Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.....	256
4- Sacre de Mgr Philippe Lussier	256
23- Contrat cédant la propriété des biens de la Fabrique aux C.Ss.R.....	257
24- Un progrès normal	
- Bénédiction de l'école de N.-D. de l'Annonciation	258
- Bénédiction de l'école de N.-D. de la Visitation	258
- Un nouveau cimetière	258
25- Le Culte de sainte Anne.....	262
1- Les Servants de messe.....	262
2- Chorale de la Basilique	263
3- La Maîtrise	265
4- La chorale de chants rythmés.....	266
5- Chorales mixtes de chants populaires	
1- La chorale St-Alphonse	267
2- Le Choeur de la Laurentie	268
6- La Neuvaine de Sainte Anne.....	268
26- Guidisme et scoutisme.....	271
27- Tricentenaire (1958)	
1- Les préparatifs et la célébration.....	274
2- Histoire des Institutions	
a- Les Maires.....	277
b- Les Curés	279
c- Les Vicaires.....	281
d- Les Sacristains (Bedeaux)	282
é- Directeurs du Pèlerinage	283
f- Prêtres, religieux et religieuses nés à Ste-Anne.....	284
g- Gloires de Ste-Anne.....	286

28- Du nouveau

1- Le Boulevard Ste-Anne.....	288
2- L'ère des Motels	
3- Les loisirs à Sainte-Anne.	
a- Histoire des loisirs intérieurs.....	288
b- Histoire des loisirs extérieurs (C.P.L.)	292
4- Fondation de la Garde Paroissiale	299
5- Annexion d'une partie de la paroisse par Beaupré.....	300
6- Fondation du Cercle Culturel.....	302

29- Hommage au talent

1- M. Alphonse Paré, sculpteur	303
2- Caron & Guay, réussite de gars de chez nous	306
3- Mot de la fin	307
30- Table analytique	308
31- Chronologie	313

Fin!

No et sujet de photo.....	page
1- Couverture-avant: Paysage de la paroisse	
2- Aperçu de Ste-Anne-de-Beaupré	1
3- Monument du Frère Didace.....	9
4- Esquisse de la chapelle des matelots.....	16
5- Bénédiction de la croix de Louis Guimont en 1961.....	32
6- Église en colombages de la Petite-Rivière.....	33
7- Église de 1676.....	44
8- Six vieilles maisons.....	63
9- Deux photos de la chapelle des Sept-Crans.....	111
10- Maisons d'école.....	115
La Château Ranvozé avec les Soeurs-de-la-Charité	
Le Couvent des Soeurs du T.-S.-Rosaire bâti en 1990	
Le collège des Frères bâti en 1910	
11- Maisons d'école.....	116
École de la Rivière-aux-Chiens	
Nouveau couvent de 1927	
Groupe d'élèves et d'éducateurs devant le couvent	
12- Quai et cyclorama / Hôtel Régina	122
13- L'extérieur et l'intérieur de la Basilique de 1876	128
14- L'inauguration de la voie ferrée.....	139
15- Le Séminaire St-Alphonse.....	161
16- Hôtel Saint-Laurent- la rue en terre - Hôtel d'Épiphanie Lachance	162
17- Le couvent des Rédemptoristines.....	163
18- L'artiste Louis Jobin devant sa boutique	164
19- Le vieux cimetière et celui de 1923.....	184
20- La Basilique avec ses clochers finis	212
21- L'Hôpital Ste-Anne (Sanatorium) avec ses médecins.....	213
22- Mouvements: Fermières - Les Aides - Les Enfants de Marie.....	259
23- Chorale de la Basilique- Choeur de la Laurentie - Maîtrise du Frère Yves	260
24- Servants avec les Frères - La J.O.C. - Tricentenaire.....	261
25- Salle des séances	297
26- Comité Paroissial des Loisirs (C.P.L.)	298
27- Alphonse Paré et sa boutique.....	305
28- Sur la couverture-arrière: les Armoiries de la ville.	



Découverte de Beaupré

De tous les coins de l'Amérique du Nord, on accourt à Ste-Anne-de-Beaupré¹. La plupart y viennent par dévotion; quelques-uns par curiosité; d'autres enfin, voulant mêler l'utile à l'agréable, y cherchent en même temps un aliment à leur piété et un honnête délassement au cours de la belle saison.

Volontiers, nous nous imaginons que tous, pèlerins ou visiteurs, tiennent en réserve au fond de leur cœur un gros merci pour celui qui voudrait leur fournir quelques renseignements historiques sur cette côte de Beaupré, à jamais fameuse dans les fastes de la patrie et de l'Église canadiennes. Eh bien! nous voici en mesure de leur donner pour aujourd'hui quelques notes très intéressantes, et dont nous pensons garantir la parfaite authenticité.

Le nom de Beaupré. *Oh! le beau pré! Quel beau pré!* Cette exclamation s'échappait naturellement de toutes les poitrines, lorsque les trois vaisseaux de Jacques Cartier, après avoir doublé le Cap Tourmente, poursuivaient leur course vers Stadacona. Les belles et vastes prairies naturelles qui s'étendaient le long du Saint-Laurent depuis le Cap Tourmente jusqu'au Sault Montmorency, dominées au nord par une série d'agréables coteaux couverts de riches forêts, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des premiers Européens qui remontèrent le grand fleuve jusqu'à Québec. Aussi pouvons-nous affirmer que, dès ce moment, le nom de Beaupré est acquis à ce coin prédestiné de notre sol canadien.

« C'est avec bonne raison, écrivait le Père Lejeune, le 17 octobre 1637, qu'on a nommé les lieux voisins du Cap Tourmente, *Beau-pré* : car les prairies y sont belles et grandes, et bien unies. C'est un lieu très commode pour nourrir quantité de bétail. »

Le nom de *beau-pré*, écrit en deux mots, et primitivement donné aux prairies qui s'étendent au pied du Cap Tourmente, fut employé pour désigner toute la côte depuis le Cap Tourmente jusqu'au Sault Montmorency. De là on s'est accoutumé de dire: *la Côte de Beau-pré*. L'endroit précis de la Côte de Beaupré où se déroule l'histoire émouvante que je vais raconter est le *Petit-Cap*.

¹ - Cf. Annales de Sainte-Anne-de-Beaupré (ASAB) - Collection du Fr. Gabriel, pp. 147-150.

Le Petit-Cap

Le Petit-Cap², le vrai Petit-Cap historique, celui qui a donné son nom à la paroisse de Ste-Anne du Petit-Cap, est ce promontoire qui se dessine à mi-distance entre la Rivière-aux-Chiens et la Grande-Rivière. En en parlant, qu'on ne se figure pas un pic élancé, aux arêtes vives et basaltiques, mais un simple redan de la Côte de Beaupré. Pas plus élevé que celle-ci, qui atteint bien 280 pieds d'altitude, la main du Créateur l'y a placé comme une perle sertie dans une couronne, y faisant saillie sans en affecter la forme.

Le Sieur Bourdon, chargé par les Seigneurs de Beaupré de dresser une carte de leur domaine, en 1641, l'a dessiné, quoiqu'un peu confusément, avec cette chaîne de « montagnes qui court tout le long du grand fleuve, » mais sans en inscrire le nom. Cette omission a porté quelques-uns à croire que la Paroisse de Sainte-Anne du Petit-Cap devait l'étymologie de son nom au *Platon* sis auprès du Cap Tourmente et mieux connu aujourd'hui sous celui du Petit-Cap. C'est une erreur, car les documents notariés et contemporains ne permettent pas d'entretenir le moindre doute à ce sujet. ~

Plus de doute, nous sommes bien en présence du vrai Petit-Cap que tout pèlerin venant de Québec doit doubler à quelque douze arpents de la Basilique de Ste-Anne avant d'y entrer. Sa falaise assez escarpée pour rendre toute culture impossible, ne laisse entre elle et l'eau qu'un étroit passage que la route et le chemin de fer se disputent. Toujours drapé de son manteau de verdure, il annonce au voyageur en quête de faveurs spirituelles le terme de son pèlerinage, comme il servait autrefois de visée au marin en recherche de son cours. Attirés par son épaisse feuillée et ses frais ombrages, des myriades d'oiseaux en font leur retraite favorite et l'explorent en tous sens en attaquant toutes les notes de leurs gammes variées. La main du Tout-puissant, comme Moïse en face de l'Horeb, a fait sourdre de ses flancs des sources intarissables d'une eau limpide et abondante que les conduits d'un aqueduc distribuent dans tout le village de Ste-Anne.

Sa cime autrefois parée d'un superbe panache de chênes vigoureux, d'érables altiers et de sapins élancés dont les rejetons font encore sa couronne, est aujourd'hui dénudée et livrée à l'agriculture; mais, par contre, le panorama qui s'y déroule sans interruption n'en est que plus étendu et plus admirable. En face se détache la belle et fertile Île d'Orléans se mirant avec complaisance dans le majestueux Saint-Laurent qui l'encercle d'une immense glace d'argent, et comme fond de ce tableau ravissant, le vert foncé des montagnes de Bellechasse et de Montmagny qui se dessinent à l'horizon.

~ A droite et à gauche, faisant les extrémités d'un énorme croissant de dix lieues d'envergure qui semble vouloir ressaisir l'Île d'Orléans, apparaissent le Cap Diamant, couron-

² - Cf. ABSA, novembre 1910, p. 231 - Article du Père Girard.

né de la ville de Québec et le Cap Tourmente avec son cortège d'îles; aussi leur disposition sur les deux rives, incline-t-elle les géologues à croire qu'à l'origine, cette perle du Saint-Laurent était attachée à la Côte de Beaupré et que le chenal du nord doit son existence à une faille aussitôt envahie par les eaux du fleuve. Enfin, en-arrière et par-delà les mornes verdoyants, s'échelonnent à perte de vue les Laurentides avec leurs Sept-Crans, leurs montagnes, leurs lacs, leurs rivières et leurs nombreuses cascades.

Premières habitations

Dès 1626, Champlain, afin d'éviter les frais considérables qu'occasionnait le transport des foins de Beaupré à Québec, fit construire, là même, quelques bâtiments. A peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui la *petite ferme* de Saint-Joachim, on vit donc s'élever « une étable de 60 X 20 pieds, » pour y loger les bestiaux, et « deux corps de logis, chacun de 18 X 15 pieds, faits de bois et de terre, à la façon de ceux qui se construisent en Normandie. » Ces deux derniers bâtiments devaient être affectés aux hommes.

Malheureusement tout fut détruit par les Kirke en 1628.

On avait eu soin d'aménager une **petite chapelle** dans un des corps de logis. Voici en effet ce qu'écrivait le Père Leclerc, après l'invasion des Kirke: « Deux religieux, joints au Sieur Faucher, vinrent annoncer à Québec que le Cap Tourmente avait été surpris par adresse, qu'on avait tout brûlé, tué les bestiaux, renversé la chapelle et profané nos ornements sacrés. »

Les Seigneurs

La compagnie de la Nouvelle-France, dite des Cent-Associés, établie cette même année 1628, concéda le 16 janvier 1636, à Antoine Cheffault « l'étendue de terre depuis les bornes de Sieur Giffard (Seigneurie de Beauport) en descendant jusqu'à la rivière du Gouffre sur six lieues de profondeur. »

Un mois et demi après avoir obtenu sa concession, Cheffault reconnaissait par acte notarié « que la terre susmentionnée était tant pour lui que pour les Sieurs Castillon, Fouquet, de Lauzon, Bénuyer, Rozée, Duhamel et Juchereau. Chacun pour un huitième. » Cette nouvelle société prit alors le nom de compagnie de Beaupré, et sa propriété fut appelée Seigneurie de Beaupré.

Dans l'intervalle, de 1662 à 1668, *Mgr de Laval* acheta les huit parts de la Seigneurie, et fut reconnu Seigneur de Beaupré par lettres patentes datées du 28 mars 1674. Ce n'était pas pour lui-même que le premier évêque de Québec avait voulu faire cette importante acquisition. Il en dota son séminaire, lequel devait en employer les revenus à l'instruction de la jeunesse. La donation fut signée le 12 avril 1680, et depuis ce jour, le Séminaire de Québec n'a cessé d'en retirer les rentes annuelles.

Progrès de la colonisation

On sait que le Canada, pris par les Anglais en 1628, fut rendu à la France, au traité de Saint-Germain-en-Laye, le 29 mars 1632. Mais Champlain n'y reparut que l'année suivante, amenant avec lui un certain nombre de vaillants colons dont quelques-uns se fixèrent aussitôt à la Côte de Beaupré. Une lettre du Père Lejeune, datée du 17 octobre 1637, nous assure que plusieurs défricheurs y avaient déjà une résidence définitive.

Il ne sera pas sans intérêt de déchiffrer une carte de Beaupré dressée par Jean Bourdon en 1641. Elle indique l'emplacement de la vieille habitation de Champlain, « l'habitation de Beaupré, » trois bâtisses de Château-Richer et une à l'Ange-Gardien. On y trouve les rivières Saint-Joseph, la Blondel, la Grande-Rivière, la Rivière-aux-Chiens, le Sault-Montmorency. Plusieurs lots de terrain au Château et à l'Ange-Gardien portent le nom d'un propriétaire, mais on n'y trouve aucun indice de défrichement entre les deux rivières qui marquent aujourd'hui les limites de la Paroisse Sainte-Anne, c'est-à-dire, la Grande-Rivière et la Rivière-aux-Chiens.

Paroisse de Sainte-Anne

Nous sommes en droit de conjecturer que, dès avant 1648, il y avait déjà quelques colons fixés à Sainte-Anne, mais les premières concessions de terrains écrites ne remontent pas avant 1650. Étienne Lessard, celui-là même qui a donné un lot de terre pour y bâtir l'église, avait reçu sa concession le 10 février 1651, et lui avait donné le nom de concession St-Étienne. Dans les premiers temps du pays, plusieurs colons se payaient ce luxe - assurément très chrétien- de donner pour titulaire ou protecteur à leur propriété *le saint* dont ils portaient le nom.

La concession d'Étienne Lessard comprenait une étendue de terre de dix arpents et 6 perches de front sur une lieue et demie de profondeur. Cette terre est aujourd'hui répartie entre cinq propriétaires: Joseph Sylvain, Veuve Miville Fortin, Alphonse Boucher, Odilon Gravel, et Nazaire Simard.

D'après le recensement de 1666, il y avait dans la paroisse de Ste-Anne-de-Beaupré environ trente habitants et trois cent soixante-dix arpents en culture. Chaque cultivateur possédait une propriété foncière dont le front variait de trois à dix arpents, et la profondeur était invariablement la lieue et demie.

Les concessions primitives ont d'abord été divisées entre les enfants des premiers propriétaires; mais dans la suite, presque toutes sont passées à d'autres mains.

Évangélisation

Avant la formation et le développement des florissantes paroisses, les missionnaires allaient porter aux habitants les secours de la religion aux principales époques de l'année. Ils érigeaient leur autel provisoire dans la maison d'un particulier, y célébraient les saints mystères, administraient les sacrements.

De 1641 à 1647 les baptêmes et mariages des habitants du Château se font tantôt dans l'une des *maisons de Beaupré*,³ tantôt à domicile. Ce n'est toutefois qu'en 1653 que l'on trouve dans les registres de Québec les premiers actes de baptêmes et de mariages des habitants de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Le peuplement de Sainte-Anne du Petit-Cap (Vers 1640 à 1658)

Notes inédites du Père Samuel Baillargeon, C. Ss.R.

Les premiers habitants de Sainte-Anne du Petit-Cap:

« On a l'habitude de faire débuter avec 1650, l'implantation du peuplement du Petit-Cap, et cela reste vrai, car tout ce qui s'est produit avant cette date, n'est pas encore de l'implantation démographique au sens précis du mot. Il est important toutefois de suivre cette progression de l'implantation de la population dans ce pays de Beaupré, en observant l'ordre chronologique, et en utilisant les données, fournies par Raymond Garlépy:

Vers 1640	Jacques Boissel	1 arpent	81
1643 septembre 22	Jean Cochon	1 arpent	81
1643 septembre 22	Jacques Delauney	1 arpent	81
Avant 1648	Julien Pecaud	6 arpents	92
1648 octobre 20	Jean Bourdon et Fabrique de Qué.	6 arpents	92
1650 mars 27	Étienne Racine	12 arpents	81
1650 octobre 20	Louis Gasnier	5 arpents	96
1650 octobre 20	Claude Bouchard	5 arpents	99
1650 décembre 12	Julien Fortin	5 arpents	98
1651 février 2	Étienne de Lessard	10 arpents	93
1651 février 2	Robert Giguère	5 arpents	94
1651 septembre 9	Claude Poullain	6 arpents	92
1651 octobre 15	Julien Mercier	5 arpents	95
1653 janvier 30	Jean Levasseur	5 arpents	89
Avant octobre 1653	Martin Grouvel	12 arpents	108-109
Avant octobre 1653	François Boivin	5 arpents	89
1654 mars 27	Robert Caron	5 arpents	98
Avant 1655	Nicolas Leblond	? arpents	82
1655 janvier 30	Robert Anetz	4 arpents	83
1655 janvier 30	Jean de l'Épée	4 arpents	84
1655 janvier 30	Robert Paré	4 arpents	85
1655 janvier 30	Pierre Gibouin	3 arpents	86
1655 janvier 30	Pierre Simard	3 arpents	87
1655 janvier 30	Mathurin le Mounier	4 arpents	88
1655 janvier 31	Georges Pelletier	3 arpents	90
1655 janvier 31	Robert Foubert	3 arpents	91
1655 février 3	Jean Caron	3.5 arpents	104
1655 février 3	Jean Le Picart	3.5 arpents	105
Avant octobre 1655	Jacques La Barche	? arpents	82
1655 octobre 8	Louis Houde	4 arpents	83
Avant 1656	Pierre Gasnier	3 arpents	100
Avant mars 1656	Jean Verdon	? arpents	82
1658 juin 29	Jacques Gamache	4 arpents	83
1656 août 2	Charles Cadieu de Courville	12 arpents	108-109
1657 octobre 1	Louis Guimont	2.5 arpents	99
1657 octobre 1	Jean Crevel	2.5 arpents	99
1657 octobre 13	Jean Paré	4 arpents	84

³ On appelait alors *maisons de Beaupré*, une résidence au Château-Richer, et une autre située au nord nord-ouest de la grande ferme de Saint-Joachim. Ces deux résidences appartenaient à la Compagnie de Beaupré. Voir Coll. Fr. Gabriel, p. 150.

1658	mars 8	Fabrique Ste-Anne	2 arpents	93
1658	septembre 6	Louis Guimont	2.5 arpents	99

Dans cette énumération, à la suite de la date de la concession et du nom du concessionnaire, on trouve une mesure qui donne la largeur du lot de la concession, soit 4.5 ou 12 arpents. La dernière indication est le numéro de la terre concédée, tel qu'il figure dans le terrier de la Seigneurie.

La liste ci-haut comprend les noms de 39 pionniers, en incluant la Fabrique de Sainte-Anne, ce qui fait 38. Mais en mars 1658, 20 habitants sont en place sur leurs terres. En faisant la proportion, on arrive à un coefficient de mobilité de la population pionnière, qui approche du 50%, ce qui est assez important.

Le Frère Didace Pelletier, Récollet

La vie du Frère Didace Pelletier occupe une belle place dans notre histoire, comme premier Canadien à se faire Frère Récollet. Il est né ici à Ste-Anne-de-Beaupré et mort en odeur de sainteté aux Trois-Rivières, après vingt ans de vie religieuse.

La guerre qui vient de se terminer nous a fait connaître Dieppe, où se fit la tentative d'invasion du continent européen par une armée de héros, la plupart Canadiens. C'est de là que venaient les parents du Frère Didace. Vers le milieu du XVII^e siècle, cette petite ville normande était habitée surtout de navigateurs et de pêcheurs. Parmi ces familles de braves chrétiens, il y avait celle des Pelletier. L'un des fils, Georges, ami de l'aventure et de la colonisation, décida, en 1651, de venir habiter le Canada.

Après avoir épousé Catherine Vanier, jeune fille de la ville, il quitta la France en 1652 pour venir se tailler un domaine au Canada et préparer un foyer à son épouse qui vint le rejoindre quatre ans plus tard, en 1656. Dès son arrivée à Québec, en 1652, M. Georges Pelletier obtint du Gouverneur, M. de Lauzon, la concession d'une grande terre de trois arpents de large sur une lieue et demie de long, située sur la Côte de Sainte-Anne-de-Beaupré, 14 arpents à l'ouest de l'ancienne église, exactement la terre que possède aujourd'hui M. Irénée Gaudreault. M. Pelletier y bâtit sa maison et ses dépendances au bord de la Côte, exactement au coin du terrain que possède⁴ aujourd'hui les Pères Rédemptoristes.

Après quatre ans de dur travail, Georges Pelletier fit venir son épouse qu'il alla rejoindre à Québec au printemps de 1656, pour l'aider à continuer l'oeuvre commencée et fonder solidement son foyer.

A ce moment, les cultivateurs n'étaient pas encore nombreux sur la Côte. Étienne Racine y possédait une vaste terre de dix arpents de large du côté de la Rivière-aux-Chiens. Puis, en venant vers le village, on rencontrait la terre de Claude Poulin, celle de Georges Pelletier, notre colon, et celle de Robert Foubert. La terre en face de la Basilique actuelle appartenait à Étienne Lessard. De l'autre côté, en allant vers Beaupré, il y avait la terre de Julien Mercier et celle de Robert Giguère. Les environs n'étaient guère peuplés: trois cultivateurs à Château-Richer, une seule maison à l'Ange-Gardien, et une seule ferme à St-Joachim.

⁴ - Les Pères ne possèdent plus cette ferme.

Mme Pelletier, heureuse de retrouver son mari après quatre ans, se déclara enchantée de la Côte de Beaupré et de la nouvelle propriété de son mari. Ensemble ils se mirent à l'oeuvre, sans crainte de la vie dure et pénible, remplie de sacrifices, du cultivateur de ce temps-là.

Le bon Dieu bénit leur labeur et leur union par la naissance d'un fils l'année suivante. Le Père Richard, Récollet, le baptisa sous le nom de Claude Pelletier. Il eut comme parrain, le voisin, M. Claude Poulin, et, comme marraine, Mme Robert Foubert, autre voisine.

Point d'école encore en ces temps reculés. C'est la maman qui donna au petit Claude ses premières leçons de catéchisme. Il fit sa première communion à Château-Richer et y fut confirmé par Mgr de Laval, en 1666. Le Père Richard et le Père St-Sauveur, Récollets, venaient de Québec, en mission sur la Côte de Beaupré, et y visitaient les colons. Le Père St-Sauveur fut le *premier Père à offrir le saint Sacrifice de la messe ici dans notre paroisse.*

Bientôt Mgr de Laval ouvrit une école à St-Joachim. Le jeune Claude en profita pour faire ses études élémentaires et apprendre le métier de menuisier. A 18 ans, il était instruit et bon menuisier.

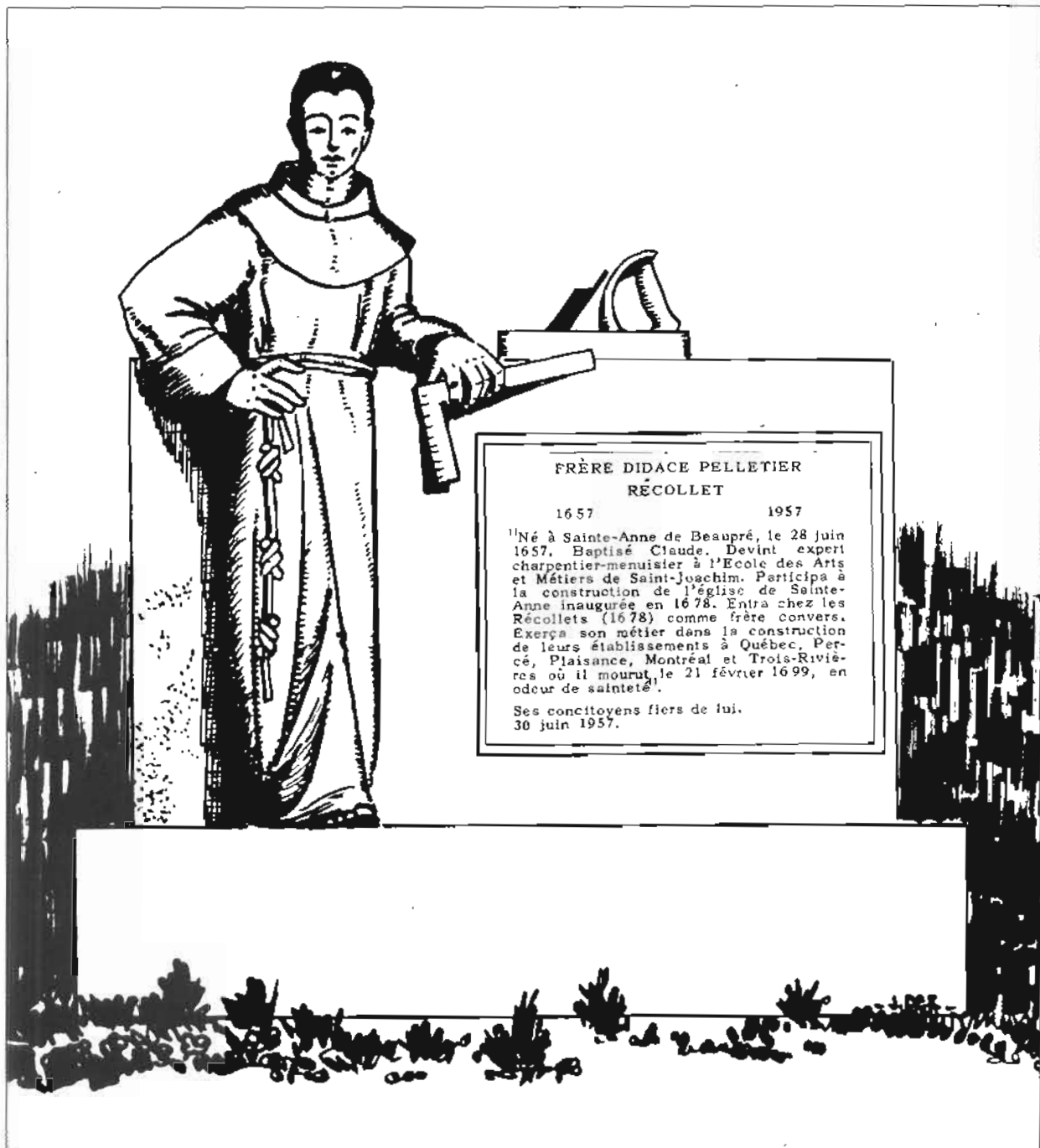
À 21 ans, Claude laissa le monde et se fit frère convers chez les Récollets. Il passa d'abord deux ans à Québec, puis fut envoyé dans plusieurs missions: à Gaspé, à Percé, à Terre-neuve, à Montréal et aux Trois-Rivières. Dans toutes ces missions, Claude Pelletier, en religion, Frère Didace, rendit de grands services, comme menuisier. La dernière église qu'il aida à construire fut celle que l'on voit encore aux Trois-Rivières, à côté du couvent des Ursulines, et que possède aujourd'hui l'église anglicane, depuis que les Anglais, lors de la conquête, chassèrent les Récollets et s'emparèrent de tous leurs biens. On prétend que le corps du Frère Didace repose sous ce vieux temple; mais jamais les Anglicans ne permirent aucune recherche en vue de localiser les restes du serviteur de Dieu.

Après avoir mené la vie d'un saint, le Frère Didace mourut aux Trois-Rivières, après une courte maladie, à 41 ans, le 21 février 1699. On signale plusieurs faveurs obtenues par son intercession. Des reliques conservées au pays et à Dieppe inspirent une grande confiance.

La famille Georges Pelletier fit honneur à la paroisse Ste-Anne-de-Beaupré. M. Pelletier fut le père du premier religieux canadien mort en odeur de sainteté. Il fut le premier marguillier de la paroisse. Il fut aussi le deuxième bedeau, charge qu'il occupa pendant 25 ans.

Cette page d'histoire locale, nous aimons à le croire, vous aura fait plaisir et vous aura fait mieux connaître l'histoire de notre paroisse. Un monument en pierre a été installé sur l'emplacement de la maison paternelle du Frère Didace, un monument élevé par la fierté patriotique et religieuse des paroissiens de Ste-Anne.

⁵ - Le monument est en place depuis 1958.



FRÈRE DIDACE PELLETIER
RÉCOLLET

1657

1957

¹Né à Sainte-Anne de Beaupré, le 28 juin 1657. Baptisé Claude. Devint expert charpentier-menuisier à l'École des Arts et Métiers de Saint-Joachim. Participe à la construction de l'église de Sainte-Anne inaugurée en 1678. Entra chez les Récollets (1678) comme frère convers. Exerça son métier dans la construction de leurs établissements à Québec, Percé, Plaisance, Montréal et Trois-Rivières où il mourut, le 21 février 1699, en odeur de sainteté.

Ses concitoyens fiers de lui.
30 juin 1957.

Monument du Frère Didace

La paroisse Sainte-Anne

Rivière-aux-Chiens		
12 arpents	Etienne Racine	Terre 81
2,1 arpents	Non concédé	Terre 82
4 arpents	Jacques Gamache	Terre 83
4 arpents	Jean Paré	Terre 84
4 arpents	Robert Paré	Terre 85
3 arpents	Pierre Giboulin	Terre 86
3 arpents	Pierre Simard	Terre 87
4 arpents	Mathurin Meunier	Terre 88
5 arpents	François Boivin	Terre 89
3 arpents	Georges Pelletier	Terre 90
3 arpents	Robert Foubert	Terre 91
6 arpents	Claude Poulain	Terre 92
2 arpents	Fabrique Sainte-Anne	
10 arpents	Etienne de Lessard	Terre 93
5 arpents	Robert Giguière	Terre 94
5 arpents	Julien Mercier	Terre 95
5 arpents	Louis Gagné	Terre 96
5 arpents	Pierre Picard	Terre 97
5 arpents	Veuve Robert Caron	Terre 98
5 arpents	Louis Guilmont	Terre 99
3 arpents	Pierre Gagné ?	Terre 100
3 arpents	Non concédés	Terre 101
3 arpents	Non concédés	Terre 102
3 arpents	Non concédés	Terre 103
3,5 arpents	Jean-Baptiste Caron	Terre 104
3,5 arpents	Jean Picart	Terre 105
3 arpents	Non concédés	Terre 106
3 arpents	Non concédés	Terre 107
5 arpents	Ancienne terre de Grouvel	Terre 108
5 arpents	Ancienne terre de Grouvel	Terre 109

Eglise Sainte-Anne du Petit-Cap.

Grande Rivière

Terres concédées au Petit-Cap, en 1658 (8 mars)

La population du Petit-Cap

Un examen attentif de la vie des familles de l'époque, fait prendre conscience de quelques caractéristiques de la population du Petit-Cap, au moment où l'on s'apprête à y construire une église.

Relevé de la population

Si l'on fait le total de la population¹ connue par les registres, on arrive à un total sûr de 73 personnes qui habitaient le Petit-Cap en 1658. Il faut certainement ajouter à ce chiffre un certain nombre d'engagés qui faisaient leur contrat sur les fermes, ce qui porterait le total à peu près autour de cent personnes.

Ce qui saute aux yeux en lisant les statistiques, c'est que la population du Petit-Cap était éminemment jeune; il n'y avait pas encore de vieillards, si l'on excepte le vieux Foubert; 49% de la population était en bas de 20 ans. ~ Le groupe humain qui habite le Petit-Cap est en plein essor démographique: la plupart des chefs de famille iront à 10 ou 12 enfants... c'est l'époque de l'enracinement actif. Comme il n'y avait pas d'école ou d'église, il faut croire que les garçons mettent la main au travail de la ferme très jeunes. Les filles qui se marieront à l'époque auront à peine franchi leur quatorzième année... et dès qu'elles seront en loi avec les prescriptions de l'Église, elles prendront mari et seront demandées très tôt pour fonder un foyer. Les registres du temps montrent aussi que les veuves ne restent pas longtemps sous le voile noir: la veuve Caron fait exception. Font exception aussi Jacques Gamache qui reste célibataire et François Boivin. Quant à Pierre Simard, sa femme était restée en France².

Répartition de la population vers l'Est de la paroisse

La carte des terres concédées, en date du 8 mars 1658, fait voir une des lacunes majeures dans la répartition démographique. A 30 arpents à l'Est de l'église, le peuplement est presque nul. Deux terres, celles des jeunes pionniers: Jean-Baptiste Caron et Jean Picart en 1660 et 1661. La razzia des Iroquois sur une partie de la population du Petit-Cap s'explique plus facilement: elle était isolée du reste du peuplement.

En 1661, les Iroquois porteront leurs attaques jusque chez la veuve Caron: « Certificat et déclaration d'Olivier le Tardif et de Julien Fortin dit Bellefontaine, en faveur de quelques familles de la Côte de Beaupré, ruinées par les incursions des Iroquois, notamment, celle de Jean Picart, Claude Bouchard, Veuve Caron et autres (Audouart - 6 octobre 1661). »

Une question vient alors à l'esprit: quel genre de communication existait-il entre les gens du Petit-Cap? Y avait-il des chemins? Quels étaient les moyens de locomotion? Qui exerçait l'autorité? Quelle organisation sociale régissait le bon ordre de la population?

¹ - Cf. Notes inédites du Père Samuel Baillargeon - Sainte-Anne-de-Beaupré, peuplement, p. 34.

² - Cf. Ibidem p.38.

Les routes du Petit-Cap

Le *Chemin Royal* est né³ pour ainsi dire sur les pas des premiers colons, au fur et à mesure que le peuplement s'éloignait de Québec. Ce chemin étroit et capricieux se fauflant à travers les obstacles est rendu à Beauport en 1634. Mais il y avait très probablement un sentier du temps de Champlain, entre Québec et le Cap Tourmente. Quand la compagnie de Beaupré fait ses concessions, elle tient compte de cette route qu'on appelle *le Chemin de Navigation*. Les grosses de concession le mentionnent: « A la charge de laisser un chemin de 15 pieds de large le long du fleuve pour servir de Chemin de Navigation. » La carte de Jean Bourdon fait le tracé de cette route. Le Conseil Souverain déclare en 1636 que le chemin de navigation devait avoir deux perches clair de largeur, sous peine de dommages ou d'amendes. En 1640, le Chemin de Navigation est rendu à Château-Richer. A partir de 1650, avec les concessions du Petit-Cap, il se rend jusqu'à Sainte-Anne, puis au Cap Tourmente.

Ce devait être un chemin bien rudimentaire, capable toutefois de servir aux charrois, du moins sur de courtes distances d'une terre à l'autre et plus foulé et plus facile d'accès, au centre des agglomérations. On y circulait à pied et probablement avec des traînes à boeufs. Car il n'y avait pas encore de chevaux à l'époque.

Un seul cheval, en 1647, dans la colonie, celui de M. le Gouverneur de Montmagny. En 1665, arriveront douze chevaux dans la colonie. Les « Orignaux de France » comme disaient les Indiens seront distribués par couple dans les établissements de Québec et des environs. Les Indiens ne comprenaient pas comment ces « Orignaux de France » obéissaient au moindre signe de la main; les Français étaient des magiciens.

Pour juger de la répartition du cheptel dans la colonie et de l'importance respective des groupes de bétail, qu'il suffise de rappeler que dans toute la colonie en 1681, il y avait « 94 chevaux, 5, 657 bocufs, 291 vaches, 572 moutons, 8 ânes et 18 chiens ». Les boeufs étaient 6 fois plus nombreux que toutes les autres bêtes. Ce sont vraisemblablement des boeufs qui circulaient sur l'ancien chemin royal à l'époque.

La grande voie de communication reste le Fleuve Saint-Laurent et c'est par là que l'on a une ouverture sur la vie de la colonie, sur Québec qui est encore le grand point d'intérêt. Un peu tout le monde, à ses heures, a emprunté cette voie, pour venir au Petit-Cap, pour y venir s'installer, meuble, bétail... Il est difficile de savoir s'il y avait des quais ou des lieux où l'on pouvait accoster facilement, mais il semble bien que les deux échancrures des rivières, sur la terre d'Étienne Racine à la Rivière-aux-Chiens et sur la terre de Martin Grouvel à la Grande-Rivière, étaient plus achalandées. Il est question de voyages sur l'eau et de difficultés encourues à cette occasion, pour deux au moins des habitants du Petit-Cap, soit Georges Pelletier et Étienne de Lessard. Il est bien possible qu'avec les années, chaque colon ait eu sa barque, ou du moins une embarcation de fortune, pour « faire les commissions » à Québec. Il semble bien qu'Étienne de Lessard en ait eu une puisque c'est lui qui fait le charroyage du blé et de la dîme à Québec.

Les habitations

On aimerait savoir si les habitations étaient placées surtout sur la Côte, ou si elles se glissaient en bas de la falaise, dans l'étroite portion de terre qui restait entre le chemin et la

³ - Cf. *Ibidem*, p. 38.

Côte. Il est bien probable qu'elles se trouvaient surtout sur la Côte, où passe présentement « le Chemin des Cultivateurs », avec un noyau d'habitations autour de l'église après sa construction

Ces maisons étaient-elles des résidences en pierre ou en bois? Au début, ce durent être de simples maisons en pièces, jusqu'au temps où l'on eut la possibilité de construire des maisons plus chaudes. Les textes du temps parlent d'une habitation chez Julien Perreault, d'une cabane chez Pierre Gagné en 1657; on parle d'un pignon en pierre et d'une cheminée chez Étienne de Lessard, faits par un maçon, Pierre Simard. Il est bien probable aussi que le procédé de construction, utilisé en 1662 pour l'église, le colombage pierroté, qu'on connaissait bien en Normandie, a pu être utilisé assez tôt. On aura bien le temps de comprendre que ce genre de construction, qui comble les intervalles entre les colombages avec de la pierre, noyée dans le mortier, est un nid à humidité et une glacière pour l'hiver.

La commune de Beaupré

Le long du fleuve, les prés qui se trouvent entre le Chemin de Navigation et la marée sont réservés pour un pacage commun. Dans les actes de concession de terre à Georges Pelletier, Nicolas Leblond et Étienne de Lessard, il est dit: « Les prés le long du dit grand fleuve sont communs, réservant au tenancier le droit de faucher le foin sur sa propre concession au préjudice de tout autre. » Ce régime pastoral avait ses exigences; il fallait ne pas laisser errer les troupeaux sans surveillants. On confiait ce travail aux enfants, et on sait qu'il n'en manquait pas à l'époque. Le problème de cette commune rebondira plusieurs fois devant le Conseil Souverain. Dans la suite des années, la Commune de Beaupré sera abolie et les limites des terres prolongées jusqu'à marée haute ou basse, comme il sera précisé plus tard.

Le presbytère

Sous la voûte des cieux¹ ou dans une cabane indienne

Dès leurs premières explorations en Amérique du Nord, les Français comme Cartier et Roberval amenèrent des missionnaires. Quand, un siècle plus tard, Champlain fonda Québec, des Récollets l'accompagnaient. Ils assuraient le service religieux des colons. Sagard nous raconte que ses confrères attaquèrent le bloc païen. Ils sillonnèrent nos parages à la recherche des tribus à gagner à l'Évangile. **Ils avaient à traverser notre région** quand, de Québec, ils allaient au Cap Tourmente et poussaient jusqu'à Tadoussac, où tous les navires faisaient escale.

En été, les missionnaires effectuaient le trajet en canot. De 1626 à 1629, les Récollets possédaient leur pied-à-terre près de leur chapelle au Cap Tourmente. Il n'était pas prudent de coucher en chemin, à la belle étoile. Champlain perdit de la sorte plusieurs compagnons. Des Indiens frelons surprenaient les voyageurs dans leur sommeil et leur fracassaient le crâne. Jusqu'en 1629, l'abri du Cap Tourmente satisfaisait à cette nécessité. Au retour de la colonie entre les mains des Français, Champlain sentit le besoin d'ériger des refuges sur la Côte de Beaupré. Nous reviendrons sur ces deux maisons.

En hiver, pendant que la glace obstruait la voie fluviale, c'était le sac au dos et les raquettes aux pieds que les missionnaires longeaient la Côte de Beaupré. De la sorte, ils visitèrent à maintes reprises la bourgade algonquine que je situerais dans **l'estuaire de la rivière Ste-Anne**, au pied de ce rocher dont les flancs abrupts forment sur trois côtés, les murailles d'une forteresse. La chute qui de l'est s'y précipite ajoute au site une note pittoresque. Par le sud, ce repaire stratégique offre un atterrissage facile à toute une flottille de canots. Des fouilles archéologiques nous révéleraient, à mon sens, des vestiges intéressants. C'est là que les **Récollets puis les Jésuites** durent visiter les **Algonquins** qui cantonnaient dans la région. Le missionnaire de passage y recevait l'hospitalité proverbiale des Indiens dans une de leurs cabanes. Pour la messe, il suffisait d'improviser une chapelle de branches et de feuillages comme **Sagard et les Relations nous en décrivent**.

Il n'en alla pas toujours de la sorte, avant l'ère des maisons que, de bonne heure, on jugea bon de bâtir sur la Côte. Sagard nous rapporte qu'en nos parages de ses confrères essuyèrent, en hiver, de violentes tempêtes. Ils durent passer la nuit sous la rafale, sans autre abri qu'un trou dans la neige ou dans un fourré d'arbres. La description que Sagard fournit place l'incident sur nos grèves. Plus tard, quand les missions indiennes passèrent aux Jésuites et même au temps où ces derniers supportaient seuls le poids de l'évangélisation, ces missionnaires goûtèrent à l'aventure tragique de ces nuits à la belle étoile, alors qu'il régnait un froid glacial et que la poudrière vous aveuglait. Le *Père Anne de Noue*, qui finit par y périr, vécut ce drame héroïque où des Récollets l'avaient expérimenté. Ces récits attestent l'absence

¹ - Cf. Mon Clocher, avril 1963, p. 3- *Les presbytères de Ste-Anne-de-Beaupré*, P. Marquis.

de toits où les voyageurs- y compris le missionnaire- pouvaient trouver un gîte quand la fatigue et les ténèbres les contraignaient d'abandonner leur projet d'atteindre Québec le même jour.

Les deux maisons de Beaupré

Aux premiers temps de la colonie, les missionnaires qui desservaient la Côte de Beaupré stationnaient à Québec.

Sagard et le Journal des Jésuites nous indiquent que plusieurs fois par année, d'abord, les Récollets puis les Jésuites- seuls après 1632- avec l'aide de rares séculiers, comme de **Saint-Sauveur** et **Nicolet**, entreprenaient des randonnées apostoliques le long de la Côte.

De 1626 à 1629, les Récollets jouirent d'un pied-à-terre à la Chapelle du Cap Tourmente² Il passera près de 60 ans avant de relever ces établissements de leurs ruines. Cependant, dès 1632, Champlain sentit le besoin d'ériger entre Québec et le Cap Tourmente des abris où le voyageur surpris en chemin par la nuit ou pourchassé sur le fleuve par les féroces Iroquois trouvait repos, refuge et sécurité. Si Champlain descendit dans la tombe avant d'exécuter son plan, sous Montmagny, les deux maisons dites de Beaupré servaient aux amateurs de pêche-- v.g. Jean Bourdon- ainsi qu'aux missionnaires en tournée apostolique.

Le Journal des Jésuites et plus encore des actes de baptême, qu'à son retour le Père transcrivait dans les Registres de Québec, parlent de bonne heure de ces deux maisons. **En un sens, elles furent les premières à servir de presbytère** sans être toutefois réservées à cet usage ni sans partager cet honneur avec les maisons des particuliers. Où convient-il de situer ces deux maisons? Pour jouer leur rôle, elles devaient être à bonne distance de Québec pour que les voyageurs partis de Tadoussac dussent y faire escale. Il importait qu'elles fussent à la croisée du Chemin Royal qui longeait la Côte et de la voie fluviale que, dans la saison de navigation, empruntaient tous les voyageurs. En cas de poursuite, il fallait comme les avoir à portée de la main, sans devoir franchir une longue distance sur la grève, dans les joncs et le foin marin, comme c'était le cas au Cap Tourmente et de la Rivière-aux-Chiens jusqu'aux Chutes Montmorency.

Le **Petit-Cap**³ offrait une situation idéale . Son promontoire enfonçait une pointe dans les prairies. Par ses éboulis, il avait créé comme une chaussée presque jusqu'à la basse marée, ce qui rétrécissait la grève jusqu'à zéro. Les canots y pouvaient accoster à toutes les phases de la marée. De son côté, le **Chemin du Roy**, que Champlain avait ouvert, y passait nécessairement puisque le Petit-Cap ne laissait à ses pieds que cet étroit passage. Pareils avantages ne purent échapper à l'oeil d'un Champlain, d'un Montmagny, surtout d'un d'Ailleboust, à la fois stratège émérite et spécialiste en fortifications. On peut croire que ce dernier, à peine en fonction, vit à protéger ces deux maisons d'une palissade en pieux. Et pourquoi pas identifier cette place forte avec le réduit dont le huit mars 1658, ses hommes travaillaient à la réfection et que lui-même vint examiner sur place. Or ce fortin formait un carré d'une superficie de quatre arpents. Il occupait le bas de la terre qu'Étienne de Lessard venait en 1658 de céder à M. De Queylus pour les fins de la Fabrique. En largeur, il couvrait les deux arpents, en profondeur, il partait du Chemin Royal et finissait en haut du deuxième raidillon, où passe de nos jours le chemin de la Côte. De vieux contrats nous fournissent ces données.

² - Cf Mon Clocher, mai 1961, p. 3. Bribes d'histoire paroissiale. Les Presbytères: Père Marquis

³ - Le Petit-Cap se trouvait aux alentours de la rue Gagnon, actuellement, ou à La Pointe.



Esquisse de la chapelle dite des Matelots

La première église du Petit-Cap

la chapelle en bois,

« encommencée » en 1658

Par: Samuel Baillargeon, C.Ss.R.

Il y a une période qui tient presque à la légende, qui couvre les années allant de 1658 à 1661, au cours de laquelle a été édifée la *première église*¹ du Petit-Cap. Il y a des jalons sûrs qui renseignent sur l'essentiel, sur son existence et sa carrière éphémère, mais il reste une grande part d'inconnu, au sujet de cette chapelle. La grande difficulté vient surtout du fait qu'il y a comme une solution de continuité entre le démarrage de la construction et son achèvement, parce que les deux étaient en dépendance de deux propriétaires, qui s'affrontaient à l'époque dans une querelle, au sujet de la juridiction. Ce qui avait été commencé sous l'un, M. Thubières de Queylus, s'est ralenti au point de se détériorer complètement, jusqu'au moment où Mgr de Laval reprendra les choses en mains et rebâtera une église, plus solide. Les sources monétaires qui alimentent la construction changent de mains et aussi la filière documentaire se transporte d'un lieu à l'autre. Avec l'église en colombages de 1662, les sources de documentation abondent puisque tout est consigné dans les archives du nouvel évêque et du Séminaire qu'il fonde; pour tout ce qui a trait à la tradition sulpicienne, il faut se reporter à Montréal, avec tous les avatars subis par la disparition de M. de Queylus en France, pendant plusieurs années. Une sorte d'aura légendaire entoure cette première chapelle en bois, désignée dans les actes officiels comme « encommencée », mais jamais désignée explicitement comme terminée.

1- Cette église fut « encommencée » en 1658:

Le texte de la donation d'Étienne de Lessard à Monsieur Thubières de Queylus est explicite sur ce point, il en fait même une condition pour l'acceptation de la donation. Et comme on sait que la donation a été acceptée, par un acte passé devant le notaire Auduart, qui tient compte de cette condition, on peut conclure que l'église ou chapelle a été de fait commencée en 1658.

« Voyant l'inclination et la dévotion que les habitants de Beaupré ont depuis longtemps d'avoir une église ou chapelle dans laquelle ils puissent assister au service divin et participer aux Sts Sacrements de n^{re} Mère Ste-Église... » (Suit le détail de la donation).

« Le dit don fait à condition que dans les présentes années MCI cinquante-huit, il sera commencé et continué incessamment bastir une Église ou chapelle par les habitants commençant Robert Drouin et finissant à Bellefontaine demeurant au Cap Tourmente inclusivement sur cy terre, au lieu qui sera trouvé le plus commode suivant l'avis de Mon^{seigneur} le Grand Vicaire. » (Donation d'Étienne de Lessard).

Les termes employés dans la donation sont éclairants sur beaucoup de points. Étienne de Lessard donne un terrain en vue de la construction d'une église, pour la bonne raison qu'il n'y en a pas encore et cela « depuis longtemps ». Quand on se rappelle que le peuplement régulier a commencé vers 1650, il faut interpréter ce « depuis longtemps », dans le sens d'une dizaine d'années. Il faut conclure aussi, en se basant sur les documents que nous possédons, que du point de vue historique, cette chapelle est la première, construite au

¹ - Le Père Baillargeon a monté un dossier important sur la 1^{re} chapelle et il a bien voulu me le prêter. Philippe Bélanger, décembre 1997.

Petit-Cap. Si, à cause de la dévotion à sainte Anne, il y avait déjà eu en place un lieu où on invoquait sainte Anne, M. Thubières de Queylus ou Étienne de Lessard en aurait fait mention.

Non seulement la chapelle fut commencée, mais il y a des témoignages, inscrits dans les documents du temps, pour nous renseigner sur certains gestes qui ont été posés quand on a « encommencé » cette église. Pour exécuter les dires du contrat, il fallait que l'avis du Grand Vicaire soit donné sur le « lieu trouvé le plus comode ». Selon M. D'Allet, ce fut « peu de jours après » que M. Thubières de Queylus vint lui-même sur place et fixa l'endroit précis où devait s'élever la future chapelle, entre le 8 et le 13 mars. Le 13 mars, il dépêche M. Vignal, l'assistant Sulpicien, à accompagner M. D'Ailleboust, Gouverneur, qui allait voir si on travaillait au projet du village fortifié, à Beaupré. Le texte du Journal des Jésuites dit que M. Vignal se rendit pour « bénir la place » et que M. D'Ailleboust y mit la première pierre. » Est-ce qu'en prévision du voyage du Gouverneur, on avait commencé à faire des excavations? Tout cela est peu probable puisqu'on se trouvait en mars et au début; il suffisait d'une pierre, placée par M. le Gouverneur, qui indiquerait le lieu précis où il fallait construire. A l'endroit choisi par M. Thubières de Queylus, béni par M. Vignal, il y aurait une pierre placée par M. le Gouverneur, qui indiquerait le lieu précis où il fallait construire après la fonte des neiges et le dégel.

De plus, il est certain aussi que les fondations de l'église ou solage ont été faites probablement en mai ou au début de l'été; c'est à cette occasion que Louis Guimont a été guéri de « son mal de reins ». Et sur ce solage, il y a eu d'autre chose d'édifié, puisque Mgr de Laval parle en 1659 d'une église « lignéa », en bois, qui tenait lieu d'église paroissiale.

2- A quel endroit?

Une *plaque commémorative* de la Commission des Monuments Historiques indique le lieu où fut construit cette première église: à quelques pas de la Rue Royale, dans le Parc de la Basilique, direction ouest.

« La première église de Sainte-Anne de Beaupré, construite en 1658, s'élevait ici. »

Sur quoi s'est-on basé pour déterminer ce lieu avec précision? La tradition d'abord, qui avait toujours fait de ce lieu, l'endroit où se trouvait la première chapelle. Monsieur Antoine Gauvreau, dernier prêtre séculier, curé de Sainte-Anne, affirma qu'il y avait autrefois à cet endroit une « élévation », qui a été rasée par la suite, au cours des aménagements successifs du parc de la Basilique. Il est question de ce lieu dans un rapport de 1686 adressé à M. de Maizerets, conservé aux Archives du Séminaire de Québec. Des fouilles, faites en 1835, ont permis de découvrir des « morceaux de charpente ». On aimerait bien après trois siècles de recul et presque deux siècles après cette expertise, en savoir plus long sur ces « morceaux de charpente »: de quelle sorte de bois étaient-ils composés? quel genre de construction ils annonçaient? Pour le moment, on n'en sait pas davantage et il nous reste à l'esprit un vague regret, qu'on n'ait pas pris plus de précautions à relater ces événements. Il faut dire qu'à l'époque, on n'avait pas le souci des choses du passé comme aujourd'hui, puisque le même M. Gauvreau dépêchera assez bien la vieille église bi-centenaire, qui existait à la fin du XIXe siècle, pour édifier la chapelle-souvenir, si discutée à l'époque. Mais le lieu identifié par la plaque commémorative cadre très bien avec les points de repère historiques que nous possédons, au bord du fleuve, sur la terre donnée par Étienne Lessard.

3- Cette église a-t-elle été terminée?

Deux ans après le début de la construction, la chapelle est dite encore « encommencée ». C'est ainsi qu'est décrite la chapelle, dans la donation de Nicolas Vérieul. Le 18 mars

1660, dans un contrat passé devant Aubert, Nicolas Vériel, partant pour la France, cède, donne, transporte une donation de 60 livres, « à la chapelle nommée Ste-Anne, encommencée en la dite Côte au lieu dit le Petit-Cap ». Étienne de Lessard est chargé de recevoir ce don. Ont signé Nicolas Vériel, Étienne de Lessard, Martin Huau, Anne Villain, dit la Mesnerye et Aubert.

Il est question à nouveau de cette église, le 21 octobre 1660, dans la relation que fait au Saint-Siège Mgr de Laval, sur l'état de l'Église en Nouvelle-France. A deux lieues plus bas que Château-Richer, il y a au Petit-Cap, « une église de bois, qui tient lieu d'église paroissiale », « parochiae locum! ». M. Auguste Gosselin parlera, dans sa vie de Mgr de Laval, de la petite église en bois que M. de Queylus avait fait commencer à la Bonne Sainte Anne. Latour, qui n'a pas toujours donné des détails très exacts sur les origines du pays dit qu'elle était la seule qui fut « encore formée » à l'époque.

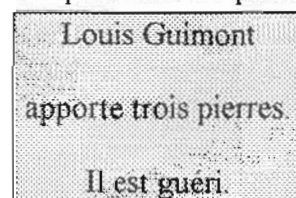
D'autre part, nous savons qu'en décembre 1659, il y a eu reddition des comptes de la fabrique de Sainte-Anne du Petit-Cap par Jean Picard, *premier marguillier* de Saint-Anne, devant le Père le Mercier, Jésuite et les témoins, Louis Gasnier, Pierre Simard, dit Lombrette et Étienne de Lessard. Et selon le Père Chars-Eug. Marquis, C.Ss.R. même après cette date, les desservants de la Côte continuent à dire la messe et à administrer les sacrements dans les maisons particulières du Petit-Cap. La date de 1660 est parfois signalée comme le début des activités culturelles dans cette église. Mais, par ailleurs, une tradition mal cernée historiquement, soutient toujours que cette église ne fut pas terminée. Une des preuves les plus fortes à l'appui, c'est que trois ans plus tard, en 1661, on en construit une autre, plus solidement cette fois. Pourquoi n'a-t-elle pas été terminée?

4- Description de cette église

Aucun document écrit n'est resté pour décrire le profil caractéristique de cette église, ni non plus de croquis datant de l'époque. Plusieurs ont imaginé une chapelle ou petite église, tout en planches, avec un commencement d'abside, avec porte à double battant. En s'inspirant des recherches effectuées récemment sur l'architecture canadienne et sur l'habitation, on peut toutefois avancer certaines précisions qui ont chance d'être justes.

Les textes anciens parlent de « chapelle » (Vériel), « chapelle ou église », (Mgr de Laval), « petite église » (Augustin Gosselin, ptre), et il semble bien que les dimensions de cette église ou chapelle étaient assez restreintes. En 1661-1662, on mettra en chantier l'église en colombage pierroté, qui aura les dimensions suivantes: 40 pieds de long par 20 ou 30 pieds de large. Pas encore tellement vaste, la seconde église, un peu plus petite que les chapelles qu'on construit ordinairement pour les vacanciers, dans les terrains de camping. Et pourtant, en 1661, le Petit-Cap avait acquis un certain renom, par suite des merveilles que « Madame Sainte Anne » commençait à y opérer. On peut supposer qu'en 1658, la chapelle avait une dimension qui n'était certainement pas plus étendue, probablement, un peu moindre : peut-être 30 pieds de long par 20 pieds de large. Il y avait à peu près 75 à 100 personnes au Petit-Cap à l'époque. C'était suffisant.

Un autre point, qui celui-là est très sûr, c'est que l'église était construite en bois. Elle avait aussi un solage en pierre, ce qui est aussi certain, puisque c'est là « le solage du miracle », quand *Louis Guimont est venu y porter trois petites pierres*. Le même solage, si l'on se fie à la tradition, est



responsable du mauvais état de l'église. Les glaces des hautes marées du printemps, ou les effets normaux des saisons sur une construction non terminée l'avaient endommagée... il faut convenir que, sur ce point toutefois, on reste un peu sur son appétit.

« L'église de 1658 a probablement été construite en bois mous qui jouissent de la faveur des charpentiers et menuisiers, à cause de l'outillage manuel rudimentaire dont on dispose » (Michel Lessard, p. 91). « Règle générale, le pin servira dans la construction des maisons, l'épinette et le sapin, dans celle des granges ». Pour la maison de Dieu, on a dû utiliser le pin. On construira avec « des pièces équarrées grossièrement à la main ». Un piqueur donnera d'abord, de six pouces en six pouces, des coups de hache pour trancher les rondeurs à faire sauter; ce qui sera ensuite la tâche de l'équarrisseur, de mettre les côtés des billes à nu. Très probablement, pour construire les murs, on a empilé les billes de pin de 8'' , pièce sur pièce, comme on avait coutume de faire à l'époque; témoins les inventaires après décès, qui datent de la première époque de la colonie. Il faut renoncer à placer des planches un peu partout, dans cette construction. En 1717, il n'y aura dans le pays que 6 moulins à scie hydraulique; on est encore à un demi-siècle de cette époque.

La toiture et le plancher devaient être simplement en billes fendues, finies à l'herminette ou à la varlope rudimentaire; le toit était très probablement recouvert de bardeaux de cèdre. Le « bardeleur », dès les premiers âges de la colonie, utilisait un vieux coutre de charrue, emmanché ou non, et en serrant la bille de bois sciée, et à cheval sur sa « marotte » (banc muni d'un étai de pieds), il faisait des bardeaux de 12 à 14 pouces de long, sur trois ou 6 pouces de large, et d'une épaisseur d'un demi pouce.. Il ne semble pas qu'il y eut de clocher au début...l'arrivée de la première cloche sera signalée dans les Registres beaucoup plus tard. A-t-on fait un clocher, même sans cloche? Il serait surprenant qu'on se soit rendu jusqu'à cette finition, puisque la construction a traîné en longueur. Le toit était probablement un simple toit sur charpente avec une inclination plus ou moins accentuée; selon la tendance de l'époque, cette inclination était peut-être plus raide que les campements de bûcherons des exploitations forestières.

Nomination de M. Morel, premier desservant permanent

Il est intéressant de noter qu'en cette année 1661, si néfaste dans les annales historiques de la Côte de Beaupré et du Petit-Cap, à cause des incursions des Iroquois qui ont ravagé la partie est de la paroisse, il y ait en même temps des gestes positifs définitifs qui seront posés: nomination de M. Morel, premier desservant permanent, édification d'un nouveau temple sur un nouveau site, nouvelle donation d'Étienne de Lessard, rentrée exceptionnelle de la dîme.~ Si la construction de l'église a été bloquée, ce n'est donc pas parce que les gens ne pouvaient pas, mais parce que quelque chose d'autre les empêchait. Ce pourrait bien être le fait que M. Thubières de Queylus avait décidé de le faire lui-même. Une autre preuve de plus pour appuyer ce fait, c'est que lorsqu'il s'agira en 1661 de construire l'église en colombages pierrotés, la dette sera presque entièrement absorbée dans les Comptes de la Fabrique, soit une dette de 481 livres pour un revenu de 409. ~

Au lieu de travailler à cette construction qui s'avérait probablement aussi désuète, on préféra recommencer à neuf, avec des titres bien clairs, par suite d'une nouvelle donation de Étienne Lessard, en bâtissant plus solidement et plus sûrement au « pied du Grand Coteau ». Ces causes ont probablement joué ensemble, pour incliner Mgr de Laval à prendre les décisions qui semblaient s'imposer en l'occasion. ~

Il reste que le fait que cette église n'ait pas été terminée a contribué à entourer cette première église en bois, d'une sorte d'aura légendaire, qui prête flanc à bien des interprétations. La part d'inconnu et le sort éphémère de cette église sont peut-être en partie responsables de l'ancrage de la légende, à un quelconque patronage de matelots sur cette chapelle.~

Ouvrages consultés

Archives de la Basilique, Doc. PA-16, 4411, pp. 4-6.
Archives de la Basilique, Doc. PA-16, 973-2, - p. 85.

- Gagon, G-U, C.Ss.R. « Ste-Anno-de-Beaupré-Église d'hier et d'aujourd'hui », 1976, pp 5-6
 Girard, Pierre, C.Ss.R. ABSA, 1910, vol. 38, p. 231
 Gosselin, Auguste, prêtre, « Vie de Mgr de Laval », vol. 1, Québec, Demers, 1890 p. 120.
 Jouve, Odoric O.F.M., « Le Frère Didace Pelletier », Québec, Couvent des Stigmates, 1910, pp. 96-97.
 Lessard, Michel et Huguette Marquis, « Encyclopédie de la maison québécoise », Éditions de l'homme, Montréal, 1972.
 Marquis, C-E C.Ss.R. ABSA, 1962, vol. 90, p. 267.
 Marquis, C.E. et Lucien Gagné, ABSA, 1958, vol. 86, pp. 19 21. 28. 46
 Roy, Pierre-Georges, « Inventaire des greffes des notaires », vol. 1. p. 120.

Samuel Baillargeon, S.Ss.R.
 1^{er} août 1976

Article du Père Girard, C.Ss.R

ABSA, mars 1908, p 355.

A l'arrivée de Mgr de Laval, le 16 juin 1659, M. de Queylus occupait la cure de Québec et y exerçait toute autorité en sa qualité de vicaire général de l'archevêque de Rouen, qui soutenait que sa juridiction s'étendait jusque sur le Canada. C'est en cette qualité que M. de Queylus était venu l'automne précédent choisir le site de l'église projetée et c'est comme représentant de son archevêque qu'il en accepta la donation, le 8 mars 1658, et M. Vignal venant en bénir la première pierre, cinq jours après, n'était que son délégué. Mgr de Laval arrivant avec ses propres pouvoirs, ceux de M. de Queylus cessaient, et de fait, il ne tarda pas à quitter Québec pour se retirer à Montréal, non seul mais emmenant avec lui M. Vignal et **emportant le titre de propriété du site de l'église.** Au Petit-Cap, ce double départ effectué dans des conditions aussi inopinées eut pour effet immédiat de faire tomber la hache des mains des ouvriers. D'autre part, Mgr de Laval pour ne pas commettre l'imprudence de participer en quoi que ce soit à des travaux commencés sur un terrain dont on lui contestait les titres de propriété, conseilla aux intéressés d'attendre la solution de la question en litige avant de se remettre à l'oeuvre; il espérait que cette solution serait prompte, tandis qu'en réalité, elle se fit attendre quinze années.

On vivait encore dans cette attente, lorsque les Iroquois firent irruption dans la Côte de Beaupré, semant partout la terreur et la mort. Pour faire face au danger et même le repousser, le Gouverneur prit les mesures les plus énergiques: il ordonna aux familles de se retirer à Québec et à tout homme en état de porter les armes de se tenir sur pieds. Malgré ces précautions, que de surprises, que de massacres jusque dans Sainte-Anne! Les familles *Guimont, Picard, Caron et Poulin* furent tour à tour plongées dans le deuil. Cet état d'incertitude et d'alarme ne prit fin qu'à l'automne de 1661; il avait duré plus d'une année. Durant ce temps, eut-il été possible de reprendre les travaux de l'église? Évidemment non.

Cependant, l'épineuse question de juridiction battait toujours son plein. Mgr de Laval, las d'attendre si longtemps, prit le parti de changer le site et de transporter l'église sur un autre terrain, contigu au premier mais non contesté.

Les travaux furent poussés avec vigueur durant l'hiver et le printemps 1662, si bien que l'église fut livrée au culte le 26 juillet de la même année. Le délai motivé par les raisons que nous venons de donner, avait duré quatre ans; pourrait-on l'excuser s'il n'y avait pas eu d'autres obstacles que la trop grande proximité de l'eau, comme on l'a affirmé du site où l'on avait d'abord commencé à bâtir?

D'ailleurs sainte Anne donna des signes non équivoques de son approbation, le jour même de l'inauguration de l'église: elle guérit du haut mal Nicolas Drouin, un des paroissiens de Château-Richer qui y assistaient en corps. Et à compter de ce jour, on a rarement vu un pèlerinage s'éloigner de son sanctuaire avant d'y avoir été favorisé de quelques guérisons, miracles ou faveurs signalées.

La chapelle des matelots

(Philippe Bélanger)

Pour moi, un profane parmi les historiens, je n'ai jamais été mêlé aux discussions assez après au sujet de l'origine de la première église. Est-ce que les matelots ont eu quelque chose à dire dans sa construction? J'ai lu attentivement une étude fouillée sur le sujet par le Père Samuel Baillargeon et je n'ai aucune réticence à endosser son opinion.

D'abord, le Père Baillargeon nous prouve que la majorité des historiens repoussent l'idée qu'on doive cette chapelle aux Matelots. Il n'existe pas de documents en faveur de cette théorie. Je suis d'accord pour dire que l'histoire des matelots se vend bien et qu'elle plaît à l'imaginaire religieux des dévots à sainte Anne. Aussi, il n'est pas question de rejeter, de nier l'amour des matelots pour sainte Anne. Il y a une foule d'ex-voto prouvant que les marins avaient une grande dévotion à sainte Anne et qu'ils se recommandaient à elle dans les dangers de la mer. Le point précis que la plupart des historiens veulent faire valoir, c'est que la chapelle dite des matelots ne doit pas son existence première aux matelots mais aux habitants qui désiraient une église, à Étienne de Lessard qui a donné le terrain et à M. de Queylus qui a parrainé le projet, prenant toutes les décisions pour la mise en chantier, et contribuant aussi pécuniairement à ce qu'il semble. D'accord, les matelots sont venus nombreux, individuellement et en groupes, ils ont fait des vœux à sainte Anne une fois que son église a été édifiée. Toute la population de la Nouvelle-France avait de la dévotion à sainte Anne. Mais ce ne sont pas les matelots qui ont bâti la première église à Sainte-Anne.

Il n'y avait pas d'église avant 1658 quand Étienne de Lessard a donné un terrain à M. de Queylus. Autrement, il en aurait été question. D'ailleurs, Château-Richer commença la construction d'une église dans le même temps. Il semble bien qu'ils aient eu leur église finie avant nous. L'émulation avec Château-Richer était un facteur qui poussait les habitants de Sainte-Anne à favoriser la construction de leur église. Au Château, c'était comme ici, les gens sentaient le besoin d'avoir une église.

Normalement, *cette église se serait appelée Saint-Étienne*, du nom du fondateur, nom qui fut repris plus tard pour la chapelle des Sept-Crans. Est-ce qu'il faut recourir aux marins pour baptiser la nouvelle église sainte Anne, du nom de leur patronne? Il semble bien que ce fut plus simple que cela. Il suffit de se rappeler que M. de Queylus était un Sulpicien et que sainte Anne était une sainte qu'il mettait en avant, comme les Rédemptoristes ont baptisé plusieurs églises: "Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours". M. de Queylus avait dédié l'église du Château à Notre-Dame-de-la-Visitation, il était normal que sa mère, sainte Anne, ait aussi son église pas loin, en l'occurrence à Sainte-Anne du Petit-Cap. Pour moi, cette explication me satisfait. Il faut dire que *sainte Anne s'est aidée* pour que jamais personne n'ait l'idée de changer le nom de la paroisse. Je pense aux nombreuses faveurs ou miracles dont le premier Curé de Sainte-Anne, M. Morel, nous a laissé le récit.

J'aime bien la conclusion du Père Samuel Baillargeon sur la chapelle dite des Matelots. Permettez-moi de vous la citer au long: "La mémoire populaire, entretenue par l'affection et la dévotion profonde à sainte Anne, a enrichi le fait historique, des éléments merveilleux qui sont aussi des faits réels, mais qui ont été empruntés à différents événements. La confiance populaire a fait converger sur la première église des éléments cueillis un peu partout dans les dires populaires pour en former un récit qui répond aux attentes de la piété populaire. Un folkloriste ou un ethnologue ajouterait que c'est une richesse peu commune que de posséder des origines si lointaines et si profondes qu'elles se perdent dans le passé, au point d'atteindre les couches mystérieuses de l'âme des peuples, où s'auréole l'histoire qui est écrite avec le minimum de points de référence connus. Les historiens n'y trouvent pas leur compte avec leurs exigences scientifiques, mais ceux qui sont attachés par le cœur à tout ce qui a trait à sainte Anne, y accordent beaucoup d'importance. Et il n'est pas facile de dire qu'ils ont tort, depuis que le vieux Pascal nous a appris que le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas."²

² - Étude sur la chapelle des Matelots: Samuel Baillargeon, 15 août 1976: archives personnelles.

Personnellement j'aime entendre parler des matelots, revoir les ex-voto qu'ils ont apportés à Sainte-Anne. Un de mes beaux-frères, officier au long cours, et, ensuite, pilote sur le Saint-Laurent, se plaisait à regarder la verrière de la Basilique représentant un pilote. Toutefois, il n'aurait pas été choqué si on lui avait dit que ce ne sont pas les matelots qui ont bâti la première église. Il lui suffisait de savoir que sainte Anne était là pour accueillir tout le monde, tout en ayant peut-être un faible pour les gens de mer. Je me rapporte aux nombreux ex-voto.

Contrats de donation

(Étienne de Lessard)

I^{er} contrat entre Étienne de Lessard et M. de Queylus

8 mars 1658
Audouart

Par devant Guillaume Audouart, secrétaire du conseil établi par le Roy à Québec, notaire de la Nouvelle-France et nos témoins soussignés ici présents en la personne honorable, Étienne de Lessard, habitant de la côte de Beaupré, lequel touché d'un désir de l'honneur de Dieu et de contribuer quelque chose selon son pouvoir à son service, voyant l'inclination et la dévotion que les habitants de Beaupré ont depuis longtemps d'avoir une église ou chapelle dans laquelle ils puissent assister au service divin et participer aux Saints Sacrements de notre Mère la Sainte Église, a volontairement et librement cédé et donné dès à présent, pour toujours par don perpétuel et irrévocable aux curés qui seront établis ou autres prêtres qui en feront la fonction- acceptant par M. Gabriel de Queylus, *grand-vicaire de la Nouvelle-France* une part et portion de sa concession de la côte de Beaupré, à savoir deux arpents de front sur la grande Rivière sur une lieue et demie de profondeur jusqu'au bout de sa concession, bornée du côté de l'est par les terres de la concession du donateur et du côté de l'ouest, des terres appartenant à Eslye Godin. Ce don est fait aux conditions suivantes:

- ◆ que dans les présentes années mil six cent cinquante huit, il sera commencé et continué incessamment de bâtir une église ou Chapelle pour les habitants, commençant chez Robert Drouin et finissant chez Bellefontaine demeurant au Cap Tourmente inclusivement sur la dite terre au lieu qui sera trouvé le plus commode suivant l'avis de M. le Grand-Vicaire.
- ◆ que le prêtre qui desservira la dite église, jouira de cette terre et des fruits qui y seront perçus à l'avenir;
- ◆ qu'au jour de Saint-Étienne, le lendemain de Noël la messe et la célébration qui s'y tiendra chaque année soit à l'intention du donateur et de ses descendants à perpétuité;
- ◆ que les préséances et honneurs lui seront rendus et à ses descendants en cette église, après les Seigneurs ou patrons, avec droit de sépulture en cette église au lieu qui lui semblera bon;
- ◆ que sur cette terre, seront pris et réservés proches et aux environs de l'église quatre arpents pour l'emplacement d'un village en cas que les habitants voisins voulussent s'assembler et faire un Réduit;

- A défaut de toutes ou de chacune de ces conditions, le présent acte sera nul; de plus le donateur a déchargé les deux arpents donnés de toutes redevances qui sont et qui seront dues au Seigneur de Beaupré et en a chargé ses autres terres qui sont sa propriété.

Et pour faire insinuer les présentes par tout...il appartient dans les quatre mois à partir d'aujourd'hui suivant l'ordonnance. Le présent donateur fait et constitue son procureur le porteur des présentes auquel il donne pouvoir de ce faire et d'en requérir acte.

Promettant et s'obligeant et renonçant et fait et passé à Québec le huitième jour de mars mil six cent cinquante huit en présence de Jacques Renouard et Antoine Belson J. Renouard et Audouart, Notaire avec paraphe.

Et plus bas, il est écrit:

En considération de ce qui est accordé ci-dessus que le donateur, lui et ses successeurs et ayants cause à l'avenir, auront une place dans ladite église pour faire un banc de quatre pieds de front et six pieds de longueur après que les seigneurs auront pris leur place; et même il est permis au dit Sieur de Lessart de faire bâtir une chapelle quand il en aura la commodité, laquelle chapelle étant bâtie, il sera tenu de céder la place de son banc au profit de ladite église.

Fait le jour et l'année indiqués ci-dessus, le huit mars mil six cent cinquante huit. Avec signatures: Éleysart, L'abbé de Queylus et Auduart, notaire.

Au dos de cet écrit:

Nous français évêque de Pétrée, vicaire apostolique en la Nouvelle-France nommé par le Roy premier évêque de ce pays et en cette qualité, à l'instance que nous avons faite, le Sieur de Lessart d'agrèer et ratifier les présents. Nous l'agrèons et ratifions, à condition qu'en cas qu'il soit bâti une chapelle du côté de la côte, à l'église Sainte-Anne et qu'il fut nécessaire d'agrandir cette église de quelque manière que ce soit, ou même d'y faire un chemin pour la procession ou dévotion des peuples, il sera pris sur la terre dudit Sieur de Lessart autant de terre qu'il sera jugé nécessaire pour cet effet. Comme aussi qu'il sera pris pareillement sur la terre dudit sieur de Lessart du côté de la Côte ce qui sera nécessaire pour l'accommodement du presbytère qui est placé sur la concession dudit Sieur de Lessart

Comme aussi que l'article du présent acte, qui dit qu'il aura le lieu de la sépulture pour lui et ses descendants au lieu où il désirera, doit s'entendre hors du chœur de l'église dans lequel il ne pourra prétendre d'être enterré, ni aucun des siens.

Ratifié et approuvé à Québec, ce dix-septième jour de décembre mil six cent soixante-six. Signé: François, évêque de Pétrée, nommé par le Roy premier évêque de ce pays.

É. de Lessart avec paraphe-

Collationné à l'original en entier par moi, Notaire Royal en la Nouvelle-France soussigné à Québec le sixième jour de juillet 1669. L'original que voici demeure chez moi pour y avoir recours au besoin.

Duquet

Notaire Royal

Entre 1658 et 1666, Mgr de Laval ne semblait pas avoir entre les mains le premier contrat signé entre M. de Queylus et Étienne de Lessard. Pour construire l'église en colompage et le premier presbytère, on a fonctionné avec des donations verbales. Certains descendants d'Étienne de Lessard avaient beau jeu pour faire des difficultés aux curés. Avant son grand départ, Étienne de Lessard décida de dissiper toute ambiguïté ou sources de conflits. Il fit rédiger un acte notarié qui ne diminuait pas le don; au contraire, il l'augmentait. Il permettait de prendre autour de l'église tout le terrain qu'il fallait pour les processions. C'est comme s'il avait entrevu le développement du pèlerinage. Par ailleurs, les conditions sont moindres dans le deuxième contrat.

2^e contrat entre Mgr de Laval et Étienne de Lessard

9 février 1684

Genaple

Par devant François Genaple, notaire, garde note du Roy, notre Sire, en la Prévôté de Québec, en la Nouvelle-France furent présents en leur personne honorable homme Étienne de Lessard, habitant la côte de Beaupré et honnête femme Marguerite Sevestre, sa femme qu'il autorise pleinement pour l'effet; disant qu'en considération des difficultés qui auraient pu naître par la suite et à l'avenir, sur les clauses et conditions de certain contrat de donation faites par le dit Sieur de Lessard, de deux arpents de front sur toute la profondeur de sa concession seize en la Côte de Beaupré pour la cure du lieu; ce parce que ladite femme n'avait point parlé au dit contrat et fait avec son mari conjointement la donation qu'elle contenait, passé devant Audouart, alors notaire en cette ville en date du 8 mars 1658, ils ont conjointement renouvelé, confirmé et fait ladite donation pour cet effet. Ils font de nouveau ensemble donation pure et simple irrévocable et entrevifs aux curés ou aux prêtres qui exerceront la fonction curiale, la susdite terre avec ses circonstances et dépendances sans mentionner au dit contrat la donation surdatée.

Le don de la terre

Laquelle terre les donateurs promettent solidairement sans division, ni discussion, renonçant auxdits bénéfices de droit et à toutes exceptions, garantie de toutes dettes, hypothèques... afin que les curés ou les prêtres faisant la fonction curiale de ladite église et leurs successeurs puissent jouir de la terre donnée et du revenu de sa vente, ayant tout droit de propriété.

Cette donation ainsi faite sans aucune autre charge quelconque ni conditions que celles dites et spécifiées ci-après seulement nonobstant et sans considération des autres clauses, charges et conditions portées par le premier contrat de donation; qui sera et demeurera nul et de nul effet.

- C'est à savoir que tout le service qui se fera le jour de Saint-Étienne en ladite église à perpétuité sera pour les donateurs,
- qu'ils choisissent le lieu de leur sépulture dans la nef de l'église, et pour l'aîné des descendants en ligne directe dudit Sieur de Lessard seulement;
- le pain béni leur sera donné après les marguilliers, et que ledit Sieur Lessard recevra les cierges et les rameaux après lesdits marguilliers.

Car ainsi a été faite la donation et pour les clauses et conditions susdites, lesquels donateurs déclarent en outre que la terre où se trouve bâtie et située l'église et la maison presbytérale a été encore par eux accordée et donnée verbalement à cette fin en toute propriété depuis ladite première donation de la susdite terre et indépendamment de celle-ci avec ce qui se trouve entre le presbytère et l'église et le circuit nécessaire à l'entour d'elle pour faire la procession sans aucune charge quelconque; pour cette partie de terre, demeure encore perpétuellement annexée et consolidée à la propriété de ladite église. Laquelle donation d'abord verbale, ils contiennent et ratifient par les mêmes présentes et démettant et désistant pour et en faveur de ladite église de la propriété qu'ils avaient en cette partie de terre sur laquelle elle est bâtie.

Et au moyen des présentes, le premier contrat de donation (1658), demeurera nul et de nul effet quant aux charges, clauses et conditions qu'il comportait, avec le consentement de l'évêque de Québec, nonobstant la ratification faite par lui en date du 17 décembre 1666 ~

Fait et passé à l'Hôtel épiscopal et mon Seigneur l'Évêque le 9 février 1684 en présence de Hubert Brau dit Beaugard et Hilaire Chalpranct demeurant au Séminaire de cette ville.

Témoins qui ont avec mon dit Seigneur l'Évêque, ledit incluant et notaire signe en la minute des présentes, et à ladite Marguerite Sevestre, déclarée ne savoir écrire ni signer. De ce interpellée.

Genaple

Notes:

1 - Insinué de l'ordonnance de Monsieur le Lieutenant Général civil et criminel en la prévôté de Québec, l'audience tenant le 26 février 1684.

Rageot
Archives de l'Archevêché de Québec.

2- Rageot justifie son comportement d'insinuer son dernier contrat. Il ajoute le nom de l'église et de la paroisse de la côte de Beaupré qui jouiront de cette donation et rempliront les clauses et conditions. René Louis Chartier, écuyer, Seigneur de Lotbinière, conseiller du Roy et Lieutenant-Général civil et criminel en la prévôté de Québec, le 26 février 1684, avait noté cette lacune.

Louis Guimont

Certes ce devoir et cet honneur d'honorer la mémoire de Louis Guimont revient d'abord à ses 30,000 à 40,000 descendants qui comptent Louis Guimont en leur lignée, mais comme le héros est de notre famille paroissiale et à bien des titres, un chef de file³, c'est normal que nous lui rendions hommage. En ce tricentenaire, il importe de célébrer cette figure remarquable qui glorifie la Sainte Eglise. Il convient ici d'évoquer ce chrétien et ce pionnier.

Le *Perche* qui fournit, avec la Normandie, le gros des habitants qui colonisèrent la Côte de Beaupré, est la province d'origine de *Louis Guimont*.

Il naquit à Deschamps, de François Guimont et de Jeanne De Launay. A l'âge où dans le monde les hommes cherchent une situation, le jeune homme traverse les mers. Les Relations des Jésuites et la propagande des Giffard avaient produit leur plein effet sur Louis Guimont.

Sans doute, comme la plupart des colons, il signe un contrat d'engagement à sa descente du bateau. Pendant trois ans, il défrichera des terres au compte des autres. C'est l'apprentissage à la vie de ces valeureux pionniers qui bâtirent notre pays. A cause de son mariage, en la chapelle St-Jean de Québec, on peut le supposer sur les terres de Jean Bourdon, près de Robert Caron dont il sera le voisin à Ste-Anne-du-Petit-Cap.

En 1653, Louis Guimont essaie de voler de ses propres ailes. Le 11 février, il contracte mariage avec Jeanne Bitouzet, une Parisienne née en 1636, d'Antoine Bitouzet et de Nicole Dupont. Mais à la longue, il en coûte toujours de vivre comme l'oiseau sur la branche, surtout avec une épouse. Un homme de coeur ambitionne de posséder un nid où son épouse puisse organiser une vie familiale normale.

Le 13 octobre 1653, il signe devant Audouard un bail avec Martin Grouvel. Les fonds lui manquaient pour acheter une terre en culture avec une habitation. Cette installation marquait un pas vers son bien à lui. Peut-être caressait-il l'espoir d'acquérir un de ces jours le bien qu'il louait, grâce à des économies. En ce cas, Sainte-Anne ne l'eut jamais compté comme un de ses paroissiens. Le plan n'aboutit pas: l'homme propose, Dieu dispose.

Le 1^{er} octobre 1657, devant Vachon, Louis Guimont achète de Claude Bouchard, sa terre en partie défrichée avec son habitation. Avec ses charges familiales, c'était une ferme en

³ - Mon Clocher, mai 1958, p. 20

exploitation qui lui convenait. Il ne pouvait pas attendre deux ou trois ans de labeurs intenses avant de tirer de son bien de quoi subsister. Joseph avait trois ans et Louise entrerait bientôt tout à fait chez elle.

A ce jour, il occupe, à l'Est, la dernière concession de la paroisse. De là jusqu'à la Rivière-Ste-Anne que les canots remontent afin d'accéder à la Côte, c'est encore la forêt. C'est en somme un poste d'avant-garde. Pendant que les ennemis l'attaqueraient, les autres auraient le temps de courir aux armes et peut-être de poursuivre avec succès les envahisseurs si ceux-ci n'ont pas déguerpi avec assez de diligence...



Chez Guimont, les Iroquois avaient toutes les chances d'une attaque surprise. Après avoir camouflé leur flottille de canots dans la rivière Ste-Anne, ces guerriers tendaient leur piège au bord du sentier qui longeait le pied de la Côte. Au poste d'observation, ils épiaient le moment de saisir leurs proies, de piller les demeures en vitesse et de fuir en un clin d'oeil avec leurs captifs et leur butin⁴.

Il faut comprendre cette tactique des Indiens⁵ et la place que Louis Guimont occupe au Petit-Cap pour comprendre les événements à venir.

Ce vaste domaine dont notre valeureux colon avait la garde, appartient de nos jours à trois propriétaires comme il paraît en un article antérieur sur Claude Bouchard. En gros, ce bien est vis-à-vis du cimetière actuel avec un débordement vers l'est, jusqu'à 10 ou 13 perches chez Jos-Léon Côté.

Chez notre colon, tout allait bien. On ne nageait pas dans l'abondance, mais Dieu plaçait sur la table le pain quotidien. ~ Aux récoltes de ses champs, Louis Guimont ajoutait le fruit de la chasse et de la pêche.

Et pour remplir ses devoirs religieux, la famille n'aurait bientôt plus, hors des tournées que les missionnaires accomplissaient, à monter jusqu'à Québec. A l'instance des gens, M. de Queylus, venait en mars 1658, d'autoriser la construction d'une chapelle. Et Louis Guimont qui gardait au coeur la nostalgie de sainte Anne de Tourouvre, s'il dut tressaillir d'aise quand l'autorité religieuse dédia sa paroisse à cette puissante Thaumaturge! Il recouvrait en Amérique un coin très cher de son Perche.



Il plut à Dieu d'éprouver son fidèle serviteur. En 1658, un mal de rein le cloua chez lui dès le temps où les maçons posaient les fondations de l'édifice. Avec une patience égale à la bonté de sainte Anne, Louis Guimont gagne avec peine les lieux du chantier. A l'instant qu'avec dévotion il baigne dans le mortier trois cailloux, il éprouve un soulagement complet et peut participer à la corvée commune en faveur de sainte Anne. Le prodige ne manqua pas de frapper les témoins. En 1662, après 18 mois de maladie, Esther Ramage priera sainte Anne de la guérir, par suite du récit que son époux lui fit dans le temps de cette faveur insigne. Louis Guimont ouvrait la marche à ces miraculés dont l'histoire nous conserve les noms.



Après ce nuage que sainte Anne avait vite dissipé, tout eut roulé chez les Guimont, comme dans le meilleur des mondes, mais parce que Louis avait été fidèle dans les petites choses, Dieu le prédestinait à la

⁴ Lettres de Marie de l'Incarnation.

⁵ Mon Clocher, juin 1958, pp. 9-10.

couronne du martyr. Depuis Jésus, ils produisent le plus de bien, non pas ceux qui troublent le monde par leurs agissements, mais ceux qui remuent le ciel par leurs prières et leurs sacrifices. Depuis 1659, il n'était pas drôle d'habiter la Côte de Beaupré, surtout d'être à l'avant-garde comme Louis Guimont.

Les Iroquois semaient la ruine et la désolation par tout le pays. Leurs spectres qui planaient au-dessus de toutes les demeures semaient l'épouvante et la panique. Le colon qui gagnait son champ courait le risque d'être surpris par l'Iroquois en embuscade et de ne plus revoir les siens. Les hommes travaillaient avec une arquebuse chargée, à portée de la main.

Après le passage des Iroquois, en plus de pleurer des disparus, les survivants côtoyaient la faillite. A cause du pillage, il leur fallait recommencer à neuf. C'est le cas en 1661, de Jean Picard, de Claude Bouchard, de la veuve Robert Caron comme il appert par une déclaration signée devant Audouard, le 6 octobre 1661.

Au printemps 1661, des Agniers descendent à Tadoussac à la poursuite des tribus qui sympathisaient avec les Français. Le 6 juin, 60 à 70 Agniers surprennent à Tadoussac des Français qui tendaient leurs rets. Ils en tuèrent trois, en blessèrent un quatrième: Thomas Michel, qui mourut à Québec, le 9 suivant. Le même soir, Français et Indiens, au nombre de 100, abandonnent Tadoussac. Ils fuient vers Québec en quête d'un refuge. Ce qui laisse Tadoussac ouvert au pillage et la Côte ouverte aux incursions. L'avalanche Iroquoise dévale ensuite sur l'Île d'Orléans. Le coup ne leur rapporte guère, car les gens, mis en garde, avaient quitté la place. ~ Sans perdre de temps, ils remontent le Saguenay dans l'espoir de tomber sur les 80 canots en tournée de traite avec les Pères Dablon et Druilletes. Le ciel ne leur permit pas de les rencontrer alors que l'escorte des missionnaires les sentait sur ses talons.

En remontant le fleuve, ces mêmes Agniers⁶ préparent une irruption au Petit-Cap. La Rivière Ste-Anne les sert à souhait. Ils dissimulent leurs canots dans les joncs et derrière les pierres. De bonne heure, le 18 juin, ils sont à l'affût. A 8h00 a.m. ils débouchent dans la place. Louis Guimont est le premier sur leur chemin. Peut-être descend-il à leur rencontre afin de permettre aux siens comme aux voisins de disparaître en une cachette ou de gagner ce **fameux réduit** que M. D'ailleboust avait inspecté le 13 mars 1658. Ce repliement vers la forêt permit aux Iroquois de capturer à leur aise Louis Guimont et de piller tout ce qui leur tomba sous la main chez leur prisonnier, chez la *veuve Robert Caron, chez Claude Bouchard...*

La croix qui jusqu'à ces dernières années rappelait cet enlèvement de Louis Guimont semble indiquer que ce dernier courut au-devant des Iroquois au pied de la Côte. Selon leur tactique habituelle, les Iroquois disparurent en vitesse avec leur butin et leur captif. Après leur descente à l'île d'Orléans, le 22 juin, ils atteignirent le record de 15 prisonniers, 8 de Beaupré et 7 de l'île d'Orléans.

Le 25 juin, une chaloupe, qui descendait des Trois-Rivières⁷, aperçut au Cap-à-l'Arbre (vers le Cap-Rouge) ces Iroquois qui, fiers de leurs victoires, traînaient en triomphe leurs victimes.

⁶ - Mon Clocher, juin 1958, p. 10.

⁷ - Mon Clocher, août 1958, p. 19.

Le 29 juin, arriva M. Suar de Montréal. Sa chaloupe avait rencontré les mêmes Iroquois dans des Isles du Richelieu. Par leurs feintes à simuler des gestes amicaux, ces rusés faillirent induire les Français en erreur, et les attirer en leurs griffes. Ces détails proviennent du Journal des Jésuites.~

Au terme de son odyssee, sa montée au Calvaire, Louis Guimont vit que le spectacle débutait. Tout le monde participe au jeu comme dans un concours. Chez les Iroquois, entre les hommes, les femmes et les enfants, il existe une émulation. Lequel des bourreaux provoquera le paroxysme des souffrances, et tirera de leur victime le cri le plus fort et le plus de larmes. Un compagnon de Louis Guimont, présent au supplice, crut bon pour la gloire de ce chrétien et notre édification personnelle, de nous communiquer la fin héroïque de celui que, sans prévenir le jugement de l'Église, nous appelons martyr.



Voici ce que ce Français écrivit aux Trois-Rivières, à l'un de ses amis. « Je n'ay plus presque de doigts, ainsi ne vous estonnez pas si j'écris si mal. J'ay bien souffert depuis ma prise, mais j'ay bien prié Dieu aussi, etc. » Connaissez-vous Louys Guimont, pris cet esté? Il a esté assommé de coups de bastons et de verges de fer. On luy en a tant et tant donné qu'il est mort sous les coups: mais cependant, il ne faisoit que prier Dieu, tellement que les Iroquois enragés de le voir toujours remuer les lèvres pour prier, luy coupèrent toutes les lèvres hautes et basses. Que cela est horrible à voir! et néanmoins, il ne laissoit pas encore de prier. Ce qui dépita tellement les Iroquois qu'ils lui arrachèrent le coeur de la poitrine, encore tout vivant et le lui jetèrent au visage. »



Ce récit parle de lui-même⁸ et suffit à nous révéler la trempe de ce chrétien. Les Guimont n'ont pas à rougir de leur ancêtre. ~ Quel jour mourut-il? Le 2 juillet 1661, le P. Lemoyne, S.J., partit au péril de sa vie vers le pays des Iroquois à la délivrance des 25 à 30 captifs. A son arrivée, Louis Guimont était mort. La nouvelle en parvint à Sainte-Anne avant le 14 juillet, puisqu'en ce jour, Claude Auber procède à l'inventaire des meubles de feu Louis Guimont.

Jusqu'au temps de Ludger Côté, une croix rappelait la capture de Louis Guimont. Même ce souvenir est tombé. Les 30 à 40,000 qui comptent Louis Guimont parmi leurs ascendants restaureront-ils cette croix? M. Jos-Léon Côté pousse la bienveillance de fournir et l'emplacement et le bois. Après les célébrations du 18 mai 1958, cette croix garderait vivante dans la paroisse cette figure méritante de Louis Guimont. Aux dévots à sainte Anne, ce nom rappelle le chef de file des miraculés. Il est synonyme de courage chrétien.

⁸ - Relations des Jésuites.

Toutefois, Sainte-Anne-de-Beaupré garde encore une descendance de Louis Guimont en *Mme Achille Cloutier*⁹. C'est la fille d'Isaïe. Dieu veuille nous garder cette digne représentante d'un grand paroissien. Maintenant, Mme Achille Cloutier n'est plus; son fils, Ludger Cloutier, non plus. Le flambeau de la famille Guimont-Cloutier passe aux mains de René Émond Cloutier et de ses enfants.

Pour la montrer grande, la légende n'a pas à la nimber d'un faux halo. La réalité telle qu'elle transparaît de sa vie lui suffit à placer ce co-paroissien dans la gloire et à nous le proposer comme un chrétien modèle.

Louis Guimont

(Philippe Bélanger)

Vers 1986, je visitais M. Thomas-Louis Tremblay chez lui pour lui apporter la communion. Il m'a parlé entre autres choses d'un monument en l'honneur de Louis Guimont qui avait été installé sur son terrain.

Ce monument était autrefois une croix du chemin qui rappelait aux gens que Louis Guimont, l'ancêtre de Ludger Cloutier et le premier miraculé de Ste-Anne, avait été fait prisonnier par les Indiens, le 18 juin 1661. Elle a été là très longtemps et il se trouvait toujours des gens pour l'entretenir, la refaire au besoin. Le malheur des temps, comme on lit dans *Mon Clocher*, a voulu qu'*Isaïe Guimont* vendit ce bien ancestral à des étrangers qui ne connaissaient pas le symbolisme de cette croix. Ils négligèrent de la réparer. En conséquence, elle tomba vers 1939 ou 1940.

Les fêtes du Tricentenaire, en 1958, donnèrent à plusieurs paroissiens le goût de leur passé. *La Société Historique* témoigne du sérieux de leur éveil. Au tout début, ils relevèrent cette croix et je ne discrédite aucun des directeurs si je décerne une mention honorable à MM. *Arnold Perron, Maurice Fortin et Léon Bouchard*. La bénédiction eut lieu le 9 juillet dernier (1961)¹⁰ et la fête réunit beaucoup de paroissiens et de Guimont.

En 1961¹¹, la Société Historique de Ste-Anne relevait la croix, qui depuis 1661 marquait l'endroit où Louis Guimont fut capturé et emmené dans le pays des Iroquois.

M. Thomas-Louis Trembay donnait l'autorisation d'élever ce mémorial sur un de ses emplacements encore libres. En 1967, la croix nécessitait des réparations et le propriétaire était à construire une maison vis-à-vis de ce monument.

La Société Historique de Sainte-Anne, grâce à l'initiative de M. Arnold Perron, offrit à M. Tremblay de placer sur les lieux un bloc de granit, que taillerait M. Eugène Caron. La pièce est prête. C'est une oeuvre de maître.

⁹ - Mme Achille Cloutier était la mère de Ludger Cloutier que j'ai bien connu.

¹⁰ - *Mon Clocher*, août 1961, p. 20.

¹¹ - *Mon Clocher*, mai 1967, p. 18. Installation du monument de Louis Guimont.

M. Tremblay eut la bonté de fournir à ses frais la base de ciment. Il promet même d'entretenir ce monument. Nous le remercions de son geste qui lui méritera la reconnaissance des Guimont et de la paroisse.

Mais le temps a passé. M. *Thomas-Louis Tremblay* avait ce monument sur son terrain et à tout bout de champ, des visiteurs ou des pèlerins, au courant de l'histoire de Louis Guimont, s'arrêtaient pour regarder ce témoin d'un passé lointain. A la longue, Thomas-Louis finit par trouver ennuyeux ces visites inattendues sur son terrain. S'il fallait recevoir des visiteurs, il aurait voulu aménager un peu les environs, mais personne ne semblait prêt à l'aider. Il m'a même dit qu'il serait prêt à donner l'emplacement du monument aux Pères à condition qu'ils consentent à l'entretenir. J'en ai parlé au Supérieur et au Directeur des Pèlerinages du temps et je n'ai pas eu de réponse. Alors, Thomas-Louis a réglé le cas en faisant disparaître le monument de la vue des gens. Il n'était pas sans savoir que ce monument était la propriété de la Société Historique de Ste-Anne. Seulement, il ne voulait pas être incommodé.

Toujours est-il que le bien de M. Tremblay passa à un propriétaire qui ignorait complètement l'histoire de Louis Guimont.

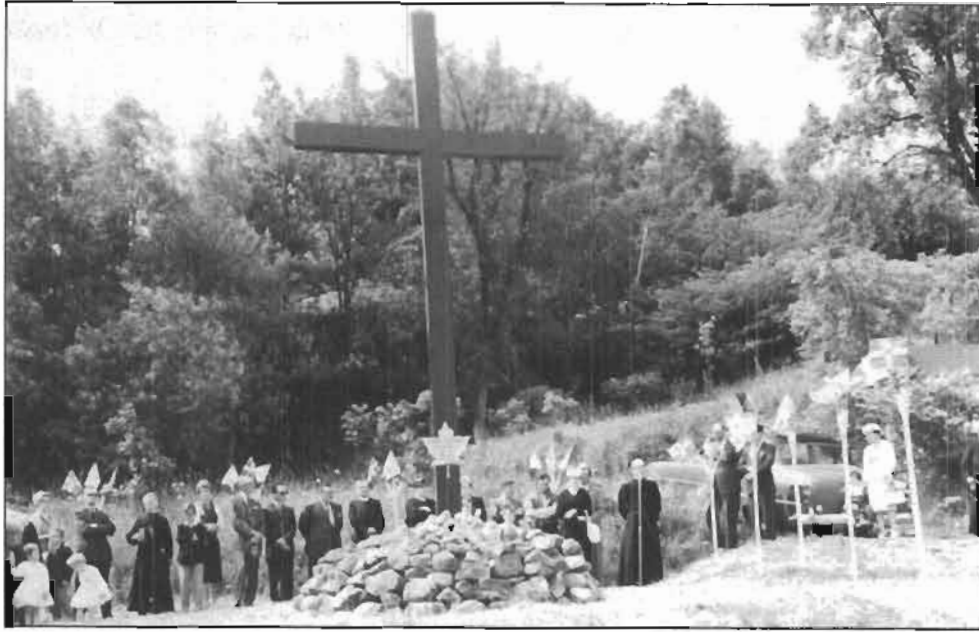
On sait que le monument est encore sur le même terrain et en bon état, bien qu'en mauvaise posture. M. Dollard Caron qui a lui-même fabriqué le monument me dit que c'est un beau monument et qui peut durer longtemps. Dollard doit avoir encore les papiers de contrat avec la Société Historique de Ste-Anne.

Le point important dans tout cela, c'est que *Louis Guimont fait partie du patrimoine historique et religieux de cette paroisse*. Les paroissiens de Sainte-Anne sont les premiers concernés, je dirais tout particulièrement ceux qui vivent sur les terres qu'a cultivées Louis Guimont. Les Pères Rédemptoristes sont bien sympathiques à toute démarche pour rendre les honneurs qu'il faut à ce héros de Ste-Anne, mais ils jugent que c'est **d'abord une affaire de paroisse**. *Si les paroissiens ne sont pas intéressés, il n'y a rien à faire*. Je crois qu'avec de la bonne volonté, tout pourrait s'arranger facilement.

Le monument, chez M. Tremblay, était dans un endroit difficile d'accès. Il fallait arrêter dans une courbe dangereuse. Il m'est venu à l'idée d'installer le monument dans notre cimetière. C'est à proximité de la terre de Louis Guimont, peut-être même sur une partie de l'ancienne propriété de Louis Guimont. *En plaçant le monument près de la clôture nord du cimetière sud*, du côté de l'est, les visiteurs pourraient lire l'inscription sans entrer dans le cimetière. Et ce serait une page de notre histoire paroissiale qui reprendrait vie.

Ste-Anne a une histoire très riche. C'est à l'avantage de tous et de toutes de voir à ce que les vestiges du passé soient gardés précieusement. Car plus les années s'écoulent plus leur valeur augmente.

Pour le moment, espérons que les paroissiens et les pèlerins pourront récupérer le monument de Louis Guimont.



Cérémonie de 1961 où la société historique a installé une nouvelle croix.



L'église de la Petite-Rivière-St-François en colombages pierrotés.

La deuxième église en colombage pierroté (Samuel Baillargeon, C.Ss.R)

Les premiers pas de la vie paroissiale et du Pèlerinage

La chapelle de bois ou petite église de M. Thubières de Queylus, " encommencée" en 1658, n'eut qu'une existence éphémère. En 1661, on entreprit la construction d'une église plus solide, en colombages pierrotés. La construction de cette seconde chapelle fait partie d'une impulsion nouvelle, donnée à la cause de sainte Anne au Petit-Cap et qui s'est concrétisée dans les faits, avec l'arrivée du premier desservant , avec résidence fixe, à la Côte de Beaupré. Mgr de Laval fait de **la Côte de Beaupré** et non uniquement du Petit-Cap, une **desserte indépendante**, qu'il confie à Monsieur **Thomas Morel**, prêtre nouvellement arrivé de France.

1- Monsieur Thomas Morel, l'intrépide apôtre des premiers âges

Né en France, en 1636, il devient prêtre en 1660. Il arrive au pays le 21 août 1661 et est nommé à la Côte de Beaupré, le 22 septembre suivant. Tout en ayant son pied-à-terre au Séminaire de Québec, il eut d'abord à desservir toute la Côte de Beaupré, depuis la Chute Montmorency jusqu'au Cap Tourmente, avec en plus l'Île d'Orléans.

M. Morel était breton, né à Amalis, près de Rennes. Il adopta sa nouvelle patrie avec une ardeur peu commune et on retrouve son nom mêlé à l'origine des anciennes paroisses de la rive nord et de la rive sud. De 1661 à 1666, il dessert la Côte de Beaupré, puis exclusivement l'Île d'Orléans, jusqu'en 1671. De 1671 à 1681, il travaille sur la rive sud , depuis la Pointe Lévy, descendant plus bas, à mesure que la population s'y installe. Après un repos au Séminaire, il reprend le travail à Champlain, mais il y contracte une grave maladie et vient mourir à Québec le 23 novembre 1687. M. Morel est le fondateur des paroisses de l'Ange-Gardien (1664), de Sainte-Famille de l'Île d'Orléans (1666), de Cap St-Ignace (1670), de Rivière-Ouelle (1674) et de St-Thomas de Montmagny (1678), où il a placé l'église sous le patronage de son patron.

Sainte-Anne du Petit-Cap doit beaucoup à M. Morel. C'est lui qui ouvrit les registres paroissiaux en 1661; avant ce temps , tout est inscrit au Château-Richer: mariages et sépultures. Il est surtout l'auteur du récit des dix premiers miracles, survenus à Sainte-Anne. ~

Selon J.-B. Allaire, prêtre, le départ de M. Morel de la Côte de Beaupré serait survenu au sujet des questions de dîme. Mgr de Laval avait obtenu qu'elle serait dorénavant au treizième minot, plutôt qu'au vingt-sixième. " Les gens de la Côte de Beaupré ne voulurent jamais accepter cette augmentation et se soulevèrent au point que la vie de Monsieur Morel n'y semblait plus en sûreté". M. Morel eut aussi des ennuis avec l'autorité civile en matière

ecclésiastique et en appelant à l'officialité diocésaine. On le fit incarcérer le 25 juin, pour le libérer le 22 juillet. La poursuite avait été abandonnée.

M. Morel a laissé le souvenir d'un apôtre d'une rare énergie. C'est peut-être un des prêtres qui ont le plus sillonné les deux rives du fleuve en raquettes, l'hiver, et ramé sur le fleuve en tous sens. Il traînait toujours avec lui sa chapelle portative. C'est un apôtre intrépide et entreprenant qui arrive au Petit-Cap pour prendre en main les affaires qui traînent depuis quelques années. Du moins, est-ce là l'opinion la plus commune sur ce point. C'est lui qui aurait été l'instigateur de la nouvelle construction. « Il commence, dès le mois de septembre, la nouvelle construction. (Ivanhoé Caron, BRH, vol. 45, p. 200) . M. Morel assemble les notables et on décide de transporter les matériaux récupérables". (ABSA, 1905, p. 100). " Il avait fait reconstruire l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré" (Honorius Prévost, D.B.D.C. vol.1, p. 524). Le Père Chrs-Eug. Marquis, C.Ss.R., est d'un autre avis; pour lui, ce sont les Jésuites et plus particulièrement le Père LeMercier, qui ont fait reconstruire l'église. " Il trouve son église debout "(ABSA, 1962, p.268), en arrivant à Sainte-Anne. Il a un "temple neuf, avec l'extérieur pratiquement terminé". Il semble bien toutefois qu'il faut accepter une opinion plus en accord avec la tradition des auteurs, qui ont étudié ce point. Commencée en 1661, à l'automne, " les travaux furent poussés avec vigueur durant l'hiver et le printemps de 1662, si bien que l'église fut livrée au culte le 26 juillet de la même année" (Pierre Girard, C.Ss.R., ABSA, 1908, p. 356).

2- A quel endroit se trouvait la deuxième église?

Une réponse unanime qu'on trouve dans les textes anciens: « **Sur le bord du Grand Coteau** ». On a décidé de construire un peu plus haut que le site de la chapelle en bois, parce que l'autre lieu était trop près du fleuve, selon la tradition, ou peut-être parce que la question des titres de possession n'était pas encore clarifiée suffisamment... ou que peut-être dans le terrain qui restait sur l'ancienne donation, il y avait seulement la place suffisante pour le réduit ou le village fortifié, prévu dans le domaine de 1658 d'Étienne de Lessard. Une chose est certaine en tout cas, c'est que Étienne de Lessard fit une seconde donation de terrain, mais « accordée et donnée verbalement. » Le 9 février 1684, cette donation sera incluse dans un acte officiel, devant Genaple: «Laquelle donation verbale, ils (Étienne de Lessard et son épouse) contiennent et ratifient par les présentes... »

Mais où se trouve précisément cet endroit où a été construit la seconde église? En 1905, un écrivain des Annales disait: « A l'endroit où se trouve la colonne fontaine ». Mais on sait que, par suite de l'élargissement du Chemin Royal en 1926, la colonne fontaine a été reculée, plus près du coteau, et la place de l'église-souvenir a été rétrécie et réaménagée. Les Pères Marquis et Gagné disaient en 1958: « A la place du vieux cimetière ». Le Père Marquis sera plus précis en 1962:~

Pour évoquer le site avec précision, dans le cadre actuel des lieux, il faudrait dire que l'église en colombages pierrotés se plaçait pour une moitié, sur la voie royale, et pour une autre moitié, sur l'emplacement de la petite place, en face de l'église-souvenir, pour un emplacement de 40 pieds, par 20 ou 30, dans le sens d'un rectangle, parallèlement à la Côte.

3- Construction de l'extérieur de l'église: automne 1661 et début de 1662.

4- Aménagement de l'intérieur de l'église et presbytère (Alors que M. Morel est curé)

Au cours des années qui suivent, on fait l'aménagement intérieur de l'église, on érige le presbytère et on fait quelques dépenses pour la sacristie. En se basant sur le livre des comptes

des années 1663 à 1667, il est possible de prendre connaissance d'une bonne partie des déboursés qu'on a dû faire pour organiser et mettre au point l'église et le presbytère du Petit-Cap.~ Les dépenses qui figurent dans les documents que nous possédons couvrent trois sortes de travaux: finition de l'intérieur de l'église, à partir de 1663 surtout, construction du presbytère en 1665-1666, à l'ouest de l'église à peu près dans la partie centrale du vieux cimetière actuel, au pied de la Côte, et finalement, aménagement de la sacristie, probablement à l'arrière de l'autel; il y avait du moins des portes pour fermer ce lieu à la circulation, puisqu'on dépense pour les serrures des portes de la sacristie. ~

5- Statue de sainte Anne en bois doré: (1661 ou 1662) ¹

C'est une sculpture en bois, dorée, apportée de France en 1661 ou 1662. Voici ce qu'en dit l'abbé de Maizerets:

« Ce fut alors que Dieu commença d'opérer des guérisons par l'image miraculeuse de sainte Anne qui y fut mise vers 1661 ou 1662. »

D'après le sens donné au mot image, à l'époque, il semble que ce soit cette statue dont il soit question dans le texte de M. de Maizerets; c'est du moins ce que donne la tradition de Sainte-Anne-de-Beaupré. Apportée de France en 1661, elle aurait été placée sur l'autel en 1662, dans l'église de Sainte-Anne. Ce serait donc là la vraie statue miraculeuse de Sainte-Anne-de-Beaupré. Plus tard, elle fut placée dans une niche extérieure, pratiquée dans la façade de l'église en pierre. Elle y demeura près d'un siècle et demi. La vitre qui la protégeait ayant été brisée par une forte tempête, la statue fut projetée sur le sol, et malgré la hauteur de la chute, elle ne subit aucun dommage. On plaça ensuite la statue dans l'église, sur l'autel de saint Joachim. Après l'inauguration de la première Basilique, elle fut placée pendant plusieurs années pour servir de couronnement à l'une des deux pyramides de béquilles. Cette statue est maintenant dans le trésor de la basilique, après avoir été placée temporairement au-dessus du maître-autel de la Basilique, enchâssée dans une niche dans un projet temporaire de baldaquin de la Basilique.

L'église de Sainte-Anne s'organise rapidement , étant donné les circonstances. On se procure tout ce qu'il faut pour le culte: les objets nécessaires comme les ciboires, lampe du sanctuaire, encensoir, chandeliers, croix et bénitier, vêtements liturgiques , etc. Il vient aussi de nombreux ex-voto qu'on peut admirer dans le petit livre: « Trois cents ans de pèlerinage » par Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin. (Ph. Bélanger)

Le 23 octobre 1663, Mgr de Laval², dans une ordonnance spéciale, autorisait Jean Picard à recevoir des dîmes au 26^e minot, pour l'église du Petit-Cap: il lui permettait de les employer pour la construction de l'église~. Au cours des années, où M. Thomas Morel est curé de la Côte, avec desserte des églises du Château et de Sainte-Anne, on voit figurer dans le livre des comptes de l'église, un *ensemble unique* de dons en blé, blé d'Inde, pois, etc, qui ne peuvent résulter que d'une tentative précise pour recueillir des fonds pour la construction de

¹ - Voir *étude du Père S. Baillargeon*, sur la deuxième église du Petit-Cap, archives personnelles p. 9.

² - Notes du Père S. Baillargeon, *Histoire de Sainte-Anne-de-Beaupré, 1661-1667*, p. 10.

l'église. Ces dons venaient surtout de *Sainte-Anne*, *mais aussi du Bas Château et de l'Île d'Orléans*³, où il n'y avait pas encore d'église, du moins dans la partie habitée en face de Sainte-Anne.

Premier pèlerinage

Procession en l'honneur de sainte Anne (1663)

Il faut mettre entre parenthèses, en l'honneur de sainte Anne, car le texte ne le dit pas , mais il semble bien que ce soit la réalité. Il faudrait donner la date de 1663 , pour celle du *premier pèlerinage*, en tant que groupe, venant prier sainte Anne. Il s'agit des gens du Château-Richer. Ils avaient leur église, mais étaient desservis par le même curé, M. Thomas Morel, qui était curé de la Côte de Beaupré. On peut supposer que les gens du Château soient venus en groupe , par le « Chemin de Navigation » ou en barque.

Miracles arrivez en l'église des Ste-Anne du petit Cap Coste de Beaupré en Canada

Comme Dieu ⁴a toujours choisi quelqu'église et spécialement entre les autres ou par l'intercession de la Ste Vierge, des Anges, et des Sts, il ouvre largement le sein de ses miséricordes et fait quantité de miracles qu'il n'opère pas ordinairement ailleurs, il semble aussi qu'il a voulu choisir en nos jours l'Église de Ste Anne du petit Cap pour en faire un azile favorable et un refuge assuré aux Chrestiens du nouveau monde, et qu'elle a mis entre les mains de Ste Anne un trésor de grâce et de bénédiction qu'elle départ libéralement à ceux qui la reclament devotement en ce lieu; cest asserement pour cette mesme fin qu'il a imprimé dans les coeurs une dévotion singulière, et une confiance extraordinaire en la protection de cette grande Ste ce qui fait que tous les peuples recourent à elle dans leurs besoins, et qu'ils en recoivent des secours singuliers très signalés et très extraordinaires , comme nous le voions dans les miracles qui sy sont opéréz depuis six ans. Ce n'est pas mon dessein de les rapporter icy tous, mais seulement quelques uns des plus considérables pour satisfaire à la piété des personnes qui l'ont souhaité de moy. Je le fais d'autant plus volontiers qu'ayant esté *tesmoin oculaire* et très bien informé des choses, je les diray avec plus de certitude.

Texte original
prière
de ne pas
corriger

L'abbé Morel⁵ a été curé jusqu'en 1666 et il a composé son récit très probablement en 1667. Le récit comportait d'abord la narration de six faits merveilleux, puis a été complété par la suite, en 1687. Le premier récit a été publié d'abord dans les Relations des Jésuites, inséré par le Père LeMercier: relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France , durant les années 1661-1667.

³ - Notes du P. S. Baillargeon, Histoire Ste-Anne-de-Beaupré, 1661-1667, p. 22.

⁴ - Histoire de Ste-Anne-de-Beaupré, 1661-1667, P. S. Baillargeon, p. 33.

⁵ - Ibidem, p. 31

Difficulté

« Dans la rédaction de 1687, conservée au Séminaire de Québec, on lit bel et bien Louis Gagnier⁶ et non Louis Guimont, comme premier miraculé . Il y a certainement un travail critique à faire. Quoi qu'il en soit, la tradition orale entretenue dans la descendance de Louis Guimont et chez les paroissiens est convaincue qu'il s'agit bien de Louis Guimont. La croix des chemins qui soulignait cet événement était très ancienne et on l'a toujours entretenue à venir jusqu'à nos jours. Et cette croix était sur la terre de Louis Guimont. Ce qui pour moi est un argument de taille. » Ph.Bélangier.

Suite des propos de l'abbé Morel: (Dans le français de l'Abbé Morel)

« Outre ces merveilles⁷ que je viens de rapporter, il y en a beaucoup d'autres dont j'ai connaissance , et que je touche seulement en général disant qu'un grand nombre de personnes s'étant vouées à sainte Anne ont été secourues miraculeusement. Les unes ont échappé à des dangers mortels, soit sur terre, soit sur mer. D'autres ont guéri de diverses maladies où les remèdes étaient impuissants, des femmes enceintes ont expérimenté des secours extraordinaires dans des couches dangereuses, des enfants affligés de graves infirmités ont été guéris. Chacun trouve soulagement à ses infirmités pourvu qu'il invoque sainte Anne avec dévotion et confiance.

Un grand nombre de personnes s'étant vouées à sainte Anne ont été secourues miraculeusement

Ce qui néanmoins est plus considérable dans toutes ces faveurs, ce sont les grâces très puissantes que Dieu a données et donne tous les jours par l'intercession de sainte Anne à plusieurs pécheurs pour leur conversion à une meilleure vie. Ayant pendant plusieurs années fait les fonctions curiales en cette église, j'en ai connu plusieurs à qui ce bonheur est arrivé. Mais ces faveurs se passent entre Dieu et l'âme au secret du coeur et ne seront bien connues que dans l'éternité.

« Je dirai encore que le concours du peuple qui vient de tous côtés le jour de la fête en son église est si grand qu'il y a mil à mil douze cents communians. Je ne parle pas non plus du quart des merveilles que Dieu a opérées et opère tous les jours dans ce pays par le moyen de cette grande sainte. N'ayant pas toujours été dans ce lieu et ne pouvant voir les personnes pour recueillir leurs récits, je me contente en attendant de reporter ce qui est écrit dans mon recueil pour la dévotion de ceux qui vont en faire la lecture et qui sont des dévots à sainte Anne afin d'accroître et d'augmenter de plus en plus leur dévotion, comme de la faire connaître, honorer et servir par tous ceux qui jusqu'à présent ont manqué de le faire.

« Enfin, de si heureux commencements nous font espérer que Dieu par l'intercession de sainte Anne comblera ce nouveau pays de mille bénédictions. Plaise à sa bonté que nos péchés n'en arrêtent pas le cours.

*Ths Morel, prêtre missionnaire
et Chanoine de la Cathédrale de Québec 1687.*

⁶ - Histoire Ste-Anne-de-Beaupré, 1661-1666, S. Baillargeon, p. 32.

⁷ - Ibidem, p. 39.

Approbation de Mgr de Laval, pour le recueil de 1667 (25 juin 1680)

« Comme nous n'ignorons pas qu'il est honorable de révéler les oeuvres de Dieu, nous faisons savoir à tous et à chacun de ceux que cela concerne, que tout ce qu'il y a de contenu dans le présent cahier écrit en français par monsieur Thomas Morel, faisant les fonctions curiales dans l'église de Sainte-Anne, près de Québec, sur la côte appelée vulgairement de Beaupré, lequel ayant été par lui présenté, et ayant été suffisamment et dûment examiné par nous, est entièrement conforme à la vérité; que par suite, il peut être présenté aux fidèles partout, afin d'exciter leur dévotion envers la très sainte aïeule de Jésus-Christ et la mère de l'Auguste Mère de Dieu.

C'est pourquoi, de notre autorité épiscopale et ordinaire, nous l'approuvons et confirmons par les présentes lettres; **confessant de plus que rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale de cette Église naissante que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays, dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples.**

Donné à Québec, dans notre séminaire épiscopal, le vingt-cinquième jour de juin de l'année mil six cent quatre-vingt, sous notre sceau et le seing de notre secrétaire.

François, premier évêque de Québec.

Par ordre de l'illustrissime et révérendissime évêque de Québec.
Francheville

Conclusion sur la vie paroissiale du Petit-Cap

La vie paroissiale du Petit-Cap aurait pu être semblable à celle des autres paroisses de la Côte de Beaupré, comme Château-Richer et Beauport, mais elle a pris une importance spéciale à cause de l'impact produit par les manifestations de la puissance et de la bonté de sainte Anne, de la « Bonne Sainte », comme disait Marguerite Bire, après sa guérison. C'est pourquoi, ce qui au début s'était produit en faveur des paroissiens et des habitués, qui fréquentaient cette église, n'a pas tardé à se propager « ad extra ». Déjà, l'étude de la dernière partie de la vie paroissiale nous a permis de saisir sur le vif le rayonnement de sainte Anne au Petit-Cap.

Marie de l'Incarnation

La célèbre mystique⁸ de la Nouvelle-France, quoique n'étant jamais venue à Sainte-Anne-du-Petit-Cap a laissé un précieux témoignage sur le petit sanctuaire, dans une lettre écrite à son fils, le 30 septembre 1665.

« A sept lieues d'ici, il y a un bourg appelé, le Petit-Cap, où il y a une église de Ste-Anne, dans laquelle Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte Mère de la très sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit recevoir la santé ».

⁸ - Histoire Ste-Anne-de-Beaupré: 1661-1667, S. Baillargeon, p. 61.

Ce témoignage est particulièrement important puisqu'il précède de deux ans ce que M. Morel écrira sur les merveilles qui s'accomplissent à Sainte-Anne-du-Petit-Cap et de 5 ans, le verdict porté par Mgr de Laval. C'est le premier jugement porté par une personne ayant expertise en choses de Dieu, sur ce qui se passe au petit sanctuaire.

Conclusions sur le Petit-Cap de 1661 à 1666

La période⁹ qui vient d'être évoquée, sous la direction de M. Thomas Morel, exerçant les fonctions curiales au Petit-Cap est une période qu'on pourrait qualifier de **glorieuse** dans l'histoire du Petit-Cap. Jamais peut-être dans les siècles qui suivront, on ne trouvera dans l'opinion publique une si grande attention, portée au Petit-Cap.

C'est la période des commencements, mais de débuts qui annoncent une carrière vraiment surprenante. Quand on compare l'histoire de ce « petit bourg » avec celle des autres, à la même époque, on est surpris de voir quelle attention on lui porte et quelle renommée il connaît déjà. C'est qu'on a été très sensible aux manifestations de la puissance et de la bonté de sainte Anne, qui éclatèrent à plusieurs reprises et dans un laps de temps relativement court.
~

M. Thomas Morel y est pour quelque chose sans doute. En plus de la relation des merveilles opérées au Petit-Cap, il a dû publier, sur tous les toits, la nouvelle.

Toutefois, si la dévotion à sainte Anne a pris tant d'emprise dans la colonie à l'époque de son explosion de ferveur au Petit-Cap, c'est qu'elle était déjà très vivante dans l'âme populaire. On sait la ferveur que cette dévotion connaissait en France au XVII^e siècle et les influences qui ont contribué à la faire émigrer au pays. ~

⁹ - Ibidem, p. 65.

Mgr de Laval

(Chrs-Eug. Marquis)

En 1659, l'Amérique du Nord accueille son premier évêque. Si le roi de France consent à l'organisation hiérarchique de notre Église, il cède en partie à son sens chrétien mais avant tout à son absolutisme que la division des pouvoirs sert à souhait. Mgr de Laval serait l'une des trois têtes du gouvernement. A condition que le prélat entre en ses vues, le rouage fonctionnerait à merveille. A maintes reprises, Mgr de Laval dut user de diplomatie. On lui reconnaît le mérite d'avoir préservé son Église du gallicanisme, c'est-à-dire de son asservissement au pouvoir civil.

C'est bien plutôt de Rome que la Nouvelle-France reçut Mgr de Laval. Les menées gallicanes en vue de bloquer le candidat des Jésuites attestent ce point jusqu'à l'évidence. Il est à l'origine sur notre sol de cette lignée d'évêques qui n'ont jamais cessé de graviter autour de Rome.

Quand il vint à Québec en juin 1659, notre église manquait d'organisation et de hiérarchie. Il avait tout à créer: érection de paroisses, constructions d'églises et de séminaire, recrutement d'un clergé, conversion des païens à presser, concitoyens à garder fidèles, établissement de congrégations religieuses pour le soin des malades et l'éducation des jeunes, problème épineux de l'eau-de-vie, vie religieuse à promouvoir dans le peuple. Son zèle embrasse même les aspects temporels comme la subsistance de ses prêtres, son école des Arts et Métiers de Saint-Joachim. Il n'échappe rien à son zèle, à sa vigilance; il descend même dans les détails de l'administration. Ce point saute aux yeux dans l'église de Sainte-Anne. Il la construisit en 1676, en majeure partie de ses deniers. Il contrôle de près les déboursés envers les fournisseurs et la main-d'oeuvre.

Rien qu'à ce titre notre paroisse lui devrait une reconnaissance inestimable. A quel point, il contribua de ses fonds aux diverses restaurations que cette église subit, comme sa finition intérieure. Si l'on visite la vieille chapelle qui commémore la première église paroissiale, on y verra deux peintures, représentant sainte Anne et saint Joachim avec leur bienheureuse fille, Marie. Ces deux toiles, oeuvre du Frère Luc, furent données à la paroisse par Mgr de Laval lui-même, comme marque d'encouragement à la dévotion grandissante envers notre patronne¹. Il pouvait aller jusqu'à retarder ses travaux afin d'employer ses artistes à son église de prédilection.

En sa dévotion, il l'honora de ses munificences comme ses 1000 livres qu'avec le Séminaire, il avait promis quand Phipps mit le siège devant Québec. Jusqu'à sa mort le saint évêque demeura fidèle à sa rare affection pour son église du Petit-Cap. A chaque visite qu'il accordait à son école de Saint-Joachim, Mgr de Laval inscrivait sur son itinéraire un arrêt à Sainte-Anne; pendant les semaines qu'il passait chaque année au Château-Richer en sa maison seigneuriale, il est permis d'avancer qu'il venait rendre hommage comme à sa Suzeraine du ciel.

¹ - Cf. Mon Clocher, avril 1952, p. 6- Article de Mr Gosling sur Mgr de Laval « bienfaiteur de la paroisse. »

Mgr de Laval, seigneur

(Chrs-Eug. Marquis)

La plupart de nos ancêtres qui débarquèrent de France sur nos rives prenaient des terres que l'État leur concédait. Ils n'avaient pas la vie facile. Avant de leur octroyer les titres de leur propriété, le Seigneur exigeait des preuves de leur volonté de vivre sur la terre et de leur terre.

Je sais que l'un ou l'autre attendit neuf ans avant d'obtenir le brevet qui le rendait propriétaire de plein droit. Chaque année, le colon devait abattre du bois et mettre deux arpents en culture. Il devait avoir sa maison².

S'il ne remplissait pas les conditions du bail³ qu'il avait signé lors de son installation, il encourait la peine de perdre son lot sans aucun dédommagement pour son travail. Et durant son épreuve, il n'avait pas le droit d'échanger ni de vendre le lot qu'il était à défricher.

On sait que plusieurs furent dépossédés de la sorte par suite d'une infraction grave aux règlements. Ils durent recommencer à neuf, chez un autre Seigneur qui les prenait à l'essai. Aussi, de tous ceux qu'on voit émigrer d'une place à l'autre, ils n'obéissaient pas tous comme dans le roman de Louis Émond à l'idéal de reculer la forêt et d'agrandir le domaine national. Si de la sorte plusieurs ambitionnèrent l'établissement de leurs fils sur des terres meilleures et plus vastes, on relève parmi ces colons errants des gens que les Seigneurs boutèrent dehors.

A la louange de ces derniers⁴, disons qu'un bon nombre d'entre eux, après un échec ou deux, finirent par prendre racine et par atteindre l'aisance à Sainte-Anne, il en fut de même malgré la bonhomie de Mgr de Laval, à temporiser avec ceux qui couraient les bois au détriment de leur concession, à donner d'autres chances à des récidivistes. Il faisait si bon de vivre sous la houlette à la fois de son pasteur et de son Seigneur.

Au lieu du Seigneur implacable, c'était en Mgr de Laval, le bon pasteur qui prédominait. En ses censitaires, il considérait avant tout des ouailles à conduire vers le ciel. Il inclinait pour l'indulgence et la miséricorde. ~ Certes, il aimait la justice et davantage les pauvres. Si les besoins de son cher Séminaire requéraient le Cens et les rentes seigneuriales qui lui revenaient de droit, il savait patienter avec des retardataires. Les livres du Cens et des Rentes nous révèlent à ce sujet que le Seigneur-Évêque était loin d'égorger les gens. Des nôtres que nous appellerions les gros bonnets du temps négligeaient d'acquitter cette dette; souvent le seigneur ne rentrait en ses fonds que lors des règlements d'inventaire ou lors des transactions qui touchaient les dits lots. La veuve chargée d'enfants rencontrait en Mgr de Laval, un père qui la secourait. En plus de passer l'éponge sur des arrrages, il prenait à sa charge l'instruction des jeunes. Il suffisait à la mère d'accorder son consentement. Pour de l'instruction gratuite, c'en était de l'authentique.

Il y aurait tout un chapitre à écrire sur Mgr de Laval, Seigneur de Beaupré.

² - Mon Clocher, août 1964, p.31. - *Ordonnances de Talon 1667*.

³ - Mon Clocher, décembre 1964, p. 8.

⁴ - Mon Clocher, décembre 1964, p. 27.

En janvier 1660, Mgr de Laval⁵ entreprit de visiter la Côte de Beaupré⁶. MM. de Bernières, Boquet et Durant l'accompagnent. Le P. LeMercier lui sert de précurseur: il prépare les fidèles, surtout les personnes à confirmer. Avant de descendre au Château-Richer, à Ste-Anne-du-Petit-Cap, l'évêque missionnaire fit escale à Beauport, chez Robert Giffard.

A ce sujet, les Relations de 1660 écrivent: « Les courses qu'il (Mgr de Laval) a faites sur les neiges dès son premier hyver pour visiter ses ouailles non pas à cheval ou en carosse, mais en raquettes et sur les glaces montrent qu'il tient bien droit sa place parmy les plus excellents missionnaires des Indiens, s'il pouvait quitter le plus nécessaire pour courir au plus dangereux ».

Le 8 mai 1708⁷, Mgr de Laval terminait sa fructueuse carrière. Père de l'Église Canadienne, il emportait le regret de tous ses enfants. Le pays entier eut l'impression de subir une perte immense et de tomber orphelin. Nulle part, on ne sentit de regrets plus profonds qu'en la Seigneurie de Beaupré. En Mgr de Laval, la mort enlevait aux censitaires un bienfaiteur insigne dont l'humilité rehaussait la noblesse.

A leurs yeux, c'était le Seigneur bienveillant par excellence, toujours prêt à venir en aide aux pauvres, aux miséreux. Ne lui devaient-ils pas leurs églises, leurs presbytères, l'école des Arts et Métiers de St-Joachim et des couvents. Au temps de M. Fillon, n'avait-il pas payé de ses deniers l'église de Sainte-Anne construite en 1676 ~?

⁵ - Relations des Jésuites 1660, p. 29.

⁶ - Mon Clocher, février 1960, p. 26.

⁷ - Mon Clocher, avril 1958, p. 17



L'église en pierre bâtie en 1676.

Église en pierre

M. François Fillon¹, second curé-missionnaire de Sainte-Anne, arriva à Québec au mois de juin 1667, et fut chargé quelques semaines après de la desserte des paroisses de la Côte de Beaupré.

Cet excellent prêtre avait appris avant de quitter la France les grandes merveilles opérées à Beaupré par la puissante intercession de sainte Anne. Il voulut doter son église de deux magnifiques pièces d'orfèvrerie: un calice d'argent massif, un ostensor d'argent doré d'une exécution très artistique qui excite encore aujourd'hui l'admiration des connaisseurs. Ces deux pièces qui depuis près de deux siècles ont servi au culte divin sont précieusement conservées dans le trésor du sanctuaire². Mgr de Laval a sans doute employé bien des fois ce calice, lorsqu'il célébrait la messe à Sainte-Anne

M. Fillon s'était consacré de tout son cœur à son nouvel apostolat. Un heureux événement vint donner un nouvel élan à son zèle et lui faire concevoir les plus belles espérances.

Parmi ceux qui ont travaillé le plus efficacement au développement du culte de sainte Anne au Canada, et qui ont contribué à entourer d'une auréole de traditions glorieuses le sanctuaire devenu si célèbre de la puissante aïeule de Jésus, apparaît au premier rang l'illustre fondateur de l'église de Québec, le vénérable Mgr de Laval. La dévotion universelle des habitants de la Nouvelle-France envers la Bonne Sainte Anne, les miracles déjà nombreux obtenus par son intercession, inspirèrent au premier évêque de Québec le désir de récompenser une piété si consolante.

1667

**Le 3 décembre 1667,
la fête de sainte Anne
devient
fête d'obligation.**

Dans un mandement daté du 3 décembre 1667, il déclara la fête de sainte Anne, fête d'obligation pour toute l'étendue de la Nouvelle-France. ~ A dater de ce jour, de nombreux pèlerins viendront chaque année se joindre aux paroissiens pour célébrer plus dignement et avec une plus grande solennité la fête de Celle que l'on considérait déjà comme *la Patronne du Canada*.

Mais il n'y avait pas encore de **cloche** au sanctuaire de Beaupré pour annoncer aux fidèles les cérémonies religieuses. M. Fillon se chargea, avec le concours de paroissiens dévoués, de combler cette lacune. **Une cloche fut achetée en 1668 et placée dans le modeste clocher préparé un peu à la hâte.**~

Dans le sanctuaire de Beaupré se trouvait bien une *statue miraculeuse*, mais il n'y avait pas encore de **relique de la Bonne Sainte Anne**. Le saint évêque de Québec entreprit de satisfaire le désir de ses ouailles. Dans ce but, il s'adressa au chapitre de l'église de Carcassonne. Le chapitre de Carcassonne accéda à la demande de Mgr de Laval. Le 23 avril 1668, le chancelier signa l'authentique d'une relique destinée au Canada. C'était *une partie de l'os d'un doigt de*

¹ - Annales de la Bonne Sainte Anne- (ABSA) - Collection du Frère Gabriel, p. 210

² - Voir au Musée de la Bonne Sainte Anne, ouvert en 1997.

sainte Anne. ~ Le 12 mars 1670, la sainte *relique* fut pour la première fois exposée à la vénération des fidèles.

« M. Fillon³ desservait la paroisse de Sainte-Anne-de-Beaupré depuis l'automne 1667. Dévoré de zèle pour la maison de Dieu, ce bon prêtre souffrait de voir que la pauvreté faisait toujours le principal ornement de sa petite église: *l'église aux miracles*, comme on pouvait déjà l'appeler. ~ **Il avait rêvé pour la sainte patronne de sa paroisse, un temple spacieux dont la beauté put attirer les pèlerins** et stimuler la dévotion envers la Bonne Sainte Anne.

Mais comment réaliser ce rêve? Les habitants sont pauvres. Ce n'est qu'à la sueur de leur front qu'ils retirent de la culture du sol les choses nécessaires à leur subsistance. Le bon pasteur ne se sent pas le courage de leur imposer les lourdes contributions qu'entraînerait inévitablement la construction d'une église. N'importe, sainte Anne aura son église en pierre « grande et belle ». N'écouter que son zèle et s'en remettant aux soins de la divine Providence M. Fillon commença la construction du temple tant désiré.

**Sainte Anne
aura
son église en pierre
« grande et belle ».**

« La nouvelle église, lisons-nous dans un vieux document, fut commencée l'été de 1676, par les soins de M. Fillon, curé. »

« En 1676, dit de son côté M. Latour, M. Fillon, curé, la fit construire en pierre, grande et belle. »

On choisit, pour **site de l'église en pierre**, l'espace de terrain compris entre la côte et la première église en colombages⁴.

Mgr de Laval va nous donner lui-même les dimensions de cette *grande* église. « Sainte-Anne-du-Petit-Cap est ~ toute habitée le long du grand fleuve. Il y a **38 familles** et cent soixante-sept âmes. Il y a une église bâtie de pierre, de 80 pieds de long et de 28 de large, dédiée à sainte Anne, renommée par les pèlerinages qu'on y fait. »

Quand cette deuxième église fut-elle ouverte au culte? On ne le sait pas.

Si l'on en croit M. Latour, les églises de la Côte de Beaupré bâties à cette date le furent aux frais du Séminaire de Québec. « M. Fillon, écrit-il, employa dix mille livres à ces bâtisses (de Ste-Anne-de-Beaupré et de l'Ange-Gardien). Comme il était procureur du Séminaire, il en employait les revenus à sa dévotion. »

Mgr de Saint-Vallier ajoute: « Il n'y a que trois ou quatre églises qui aient été bâties de pierre par les soins et le secours des M.M. du Séminaire de Québec. »

Ce que nous savons en outre, c'est que le 12 octobre 1676, J. Guion, arpenteur de Beauport, vint sur la demande du Sieur Auson, mesurer la maçonnerie de l'église, y compris les deux chapelles latérales. De son procès-verbal, pièce du reste assez obscure, l'on peut inférer que la maçonnerie était sinon terminée à cette date, du moins fort avancée.

³ - Cf. ABSA- Collection du Frère Gabriel, p. 218

⁴ - La Chapelle-Souvenir en occupe précisément le transept.

Le vieux cimetière

On donne ordinairement comme date de l'ouverture du cimetière⁵ l'année 1670, parce que c'est l'année qui est mentionnée dans les registres pour les premières sépultures à Sainte-Anne-de-Beaupré. ~ Une note de M. Germain, en date du 1^{er} septembre 1690 nous renseigne sur l'état des registres. Il est dit « les baptêmes, mariages et sépultures de la dite paroisse faits depuis l'an (la date est effacée) jusqu'à l'an 1657 sont sur le registre de l'église de Notre-Dame-de-Québec auxquelles on aura recours en cas de besoin. »

Site de l'ancien cimetière

Un plan des terrains de l'église et de la Fabrique de Sainte-Anne-de-Beaupré, fait vers 1773 par M. Pierre-René Hubert, prêtre, donne une idée de l'emplacement du cimetière. Toutefois, il n'est pas possible de préciser sur ce plan quelle est la partie du cimetière qui a été ajoutée à la suite de la demande de Mgr de Saint-Vallier, le 14 janvier 1698. Est-ce la partie Est qui est la plus ancienne ou la partie Ouest? Impossible à préciser. Il y aurait probablement des surprises si on entreprenait des fouilles dans les terrains qui avoisinent la vieille église, mais il n'y a pas de documents qui font mention de quoi que ce soit.

Nouveau cimetière⁶

Le 14 janvier 1698, Mgr de St-Vallier, à la suite de la visite pastorale, adresse une lettre aux habitants de Ste-Anne-du-Petit-Cap pour leur demander de faire un nouveau cimetière et de le « clore au plus tôt ». « Il est si nécessaire de le faire que nous jugeons qu'on ne doit pas enterrer plus longtemps dans l'ancien cimetière. Pour donner le temps de travailler au cimetière, on pourra enterrer les corps dans l'ancien cimetière jusqu'en juin 1699. A partir de cette date, l'ancien **cimetière est interdit** et il est défendu au curé d'y enterrer »⁷.

Quelques années plus tard, soit en 1713, on entreprit des travaux de drainage autour de l'église pour empêcher l'eau de nuire aux fondations. On posa un drain entre l'église et la côte et on éleva également un mur entre la côte et l'église, pour empêcher les éboulements de la terre. On construisit en même temps un mur entre l'église et le chemin. On en profita pour aplanir le terrain qu'on avait ainsi remué et on fit un travail de nettoyage et d'essartage, sur tout le terrain qui avoisinait l'église, y compris le *cimetière*.⁸

Le problème de la clôture du cimetière

Pendant une trentaine d'années, on sera aux prises avec le problème de la clôture du cimetière. Il semble qu'on y ait apporté des solutions partielles, aussi longtemps que le cimetière fut clôturé en bois ; à tous les dix ans, il fallait rediscuter à nouveau le problème de la clôture du cimetière. Ce n'est qu'en 1802, bien longtemps après la conquête, que ce problème recevra sa solution définitive, avec la **mise en place d'un mur de pierre**. Le 13 juillet 1802,

⁵ - Notes inédites du P. S. Baillargeon, Sainte-Anne-de-Beaupré, Cimetière, pp 1 ss

⁶ - Nouveau par rapport au cimetière de 1670, mais vieux par rapport à celui de 1958.

⁷ - Doc. PA-16, 4411, p. 22 et PA-16, 973-2, p. 98.

⁸ - ABSA, 1906, vol 34, p 69

on décide en assemblée de paroisse d'ériger ce mur de pierre au cours de l'année suivante. [Les gens de St-Ferréol seront dispensés de participer à la construction de ce mur pour travailler à leur propre cimetière].

Conclusions sur l'histoire du vieux cimetière:

Ce que nous appelons le « vieux cimetière » est la partie située aujourd'hui, en face de la chapelle souvenir. [On est tombé sur des squelettes de l'ancien cimetière sans les chercher. D'abord, en 1929, lorsqu'on a procédé à l'élargissement de la rue Royale. Alors, on a trouvé les restes de plusieurs paroissiens. De même l'été dernier, soit en 1997, lors de la réfection de la rue Royale, à quelques verges à l'ouest de l'Église-souvenir, sept ou huit squelettes ont été déterrés. Il y a certainement eu un cimetière à cet endroit.]

De 1670 à 1914, il y eut tant de personnes enterrées dans le 1^{er} cimetière que si soudainement, elles se levaient debout, elles n'auraient pas leur place. C'étaient surtout des paroissiens, des gens de Saint-Ferréol, des visiteurs et une soixantaine d'Indiens dont les noms figurent dans nos registres. Des familles d'aborigènes transportaient leurs morts à Sainte-Anne pour qu'ils reposent auprès de leur sainte préférée.



L'érection canonique⁹ de la paroisse eut lieu le 30 octobre 1678. Ne pourrions-nous pas légitimement conclure qu'à cette occasion la nouvelle église fut ouverte au culte? L'intérieur, néanmoins, ne fut jamais terminé.

M. Fillon ne devait pas jouir longtemps du fruit de ses immenses travaux. Il mourut noyé lors d'une randonnée apostolique à la Baie-Saint-Paul¹⁰.

« La reconnaissance due à un si bon pasteur mort pour ses ouailles méritait bien qu'on lui rendît les derniers devoirs. Une fille de l'endroit, nommée Bouchard, je crois, garda son corps enseveli dans un cercueil d'écorce de bouleau, planta une croix auprès, et enfin, le transporta des Caps à Sainte-Anne, en le laissant flotter à la suite de son canot.

« On avertit la paroisse par le son de la cloche et on l'inhuma le soir même (13 juillet) vingt-neuf ou trente jours depuis sa mort. On ajoute qu'il fut enterré avec une croix d'or considérable qu'il portait sous ses habits. A cette marque, si l'on bâtissait ailleurs une autre église, on pourrait le reconnaître » (Manuscrit de M. Bédard).

Lorsque, le 12 août 1878, on exhuma du caveau de l'ancienne église les restes mortels de M. Fillon pour le placer dans celui de la nouvelle, on ne put, malgré de minutieuses recherches, retrouver la croix d'or avec laquelle on dit qu'il avait été enterré.

⁹ - Pour l'érection canonique, voir les complications: Père S. Baillargeon: Histoire de Ste-Anne-de-Beaupré, 1667-1700, pp. 8-9.

¹⁰ - Lire le récit de sa noyade dans ABSA- Collection du Frère Gabriel, p. 296.

M. Louis Soumande

(Troisième curé)

Monsieur Louis Soumande succéda à M. Fillon dans la desserte de la paroisse. Le nouveau pasteur présida lui-même aux funérailles de son prédécesseur, et dans l'acte de sépulture, il prend le titre de « curé de la paroisse Ste-Anne-du-Petit-Cap. » Il n'y résida cependant jamais. « M. de Soumande, écrivait Mgr de Laval en 1683, prêtre natif du pays, âgé de 31 ans, dessert par voie de mission Sainte-Anne-du-Petit-Cap, le Cap Tourmente, la côte de Saint-François-Xavier et la Baie-Saint-Paul. Il fait sa demeure ordinaire au Cap Tourmente. »

A la cure de St-Joachim, on retrouve en permanence M. Soumande qui s'occupe de l'école des Arts et Métiers, et qui assure les nombreuses vacances au Petit-Cap¹¹.

Cet excellent prêtre exerça durant quatre ans les fonctions curiales dans l'église du Petit-Cap. De 1683 à 1685, d'autres prêtres partagent avec lui les travaux du saint ministère. Les registres portent les signatures de MM. Gauthier, Gagnon, Maizerets, etc. M. Morel, le premier curé, y réapparaît en 1684 et 1685.

M. Germain Morin

(1685-1693)

« Monseigneur de Québec ne pouvait pas laisser plus longtemps sans prêtre résident une cure aussi importante que celle de Sainte-Anne. Il y nomma M. Morin, ancien secrétaire de Mgr de Laval. Ce choix ne pouvait être plus heureux.

M. Germain Morin, né et baptisé à Québec le 15 janvier 1642, fut ordonné le 29 septembre 1665. Au mois de juillet 1685, on le trouve à Sainte-Anne « faisant les fonctions de curé en cette église. » Il avait ordre d'y fixer sa résidence, car, nous dit Mgr de Saint-Vallier, « les huit cures de la Côte de Beaupré et de l'Île d'Orléans sont gouvernés par quatre prêtres, dont l'un est attaché à Sainte-Anne, lieu de pèlerinage où l'on va toute l'année »

A cette époque, prêtres et fidèles continuaient d'accourir à Beaupré pour y trouver assistance et consolation. D'après le Père Rochemonteix, les missionnaires Jésuites évangélisant la région du Lac Saint-Jean et du Saguenay ne prenaient d'autres vacances que « huit jours de retraite que plusieurs allaient faire à la Bonne Sainte Anne, afin d'y puiser de nouvelles forces spirituelles pour le nouveau combat. »

« M. Morin était destiné à rendre les plus grands services à la paroisse. Dès son arrivée, il comprit qu'il fallait *ni plus ni moins reconstruire les murs de l'église dont un côté tombait en ruine.* »

On se demande comment un édifice en pierre debout depuis huit ans à peine peut déjà tomber en ruine. Le bon M. Fillon n'avait sans doute pas assez examiné la qualité du sol sur lequel il avait assis les fondations de son église. Toujours est-il que les grandes gelées d'hiver avaient soulevé la terre et lézardé les murs au point qu'une restauration était devenue urgente.

Mais les fonds manquaient pour faire face à de pareilles dépenses: l'argent était toujours rare chez les colons. Le premier évêque de Québec fit alors ce que fera deux siècles après lui son illustre successeur Mgr Taschereau: il prit le parti de *faire appel à tout le pays, invitant les fidèles en général à contribuer à la restauration d'un sanctuaire déjà célèbre par le nombre des prodiges qui s'y opérèrent et par la multitude de pèlerins qui le visitent annuellement.* Les travaux de restauration ne commencèrent qu'au printemps de 1689¹².

L'année 1690 fut doublement mémorable pour la paroisse de Sainte-Anne: la restauration de son église et la victoire de Pierre Carré contre l'Amiral Phipps.¹³

¹¹ - Père S. Baillargeon *Histoire de Ste-Anne-de-Beaupré*, 1667-1700, p. 11.

¹² - *Détail des travaux à faire*: ASAB, juillet 1911, p. 357.

¹³ - *Ibidem*, p. 358.

M. Morin met de l'ordre dans les registres

M. Morin vit avec chagrin le mauvais état des registres paroissiaux. Ses prédécesseurs s'étaient souvent contentés d'écrire les actes de baptêmes, soit sur des feuilles volantes dont plusieurs étaient perdues, soit sur des registres du Château-Richer; ces derniers déjà bien abîmés par l'humidité, M. Morin s'imposa la rude tâche de recopier d'une bonne écriture et sur un cahier solide tous les actes faits par ses prédécesseurs. Il fit plus encore. Après avoir constaté qu'un certain nombre d'actes n'avaient pas été écrits, il se donna la peine d'aller lui-même dans les familles puiser les renseignements nécessaires pour compléter son oeuvre. C'est donc à lui que la paroisse Sainte-Anne doit la conservation des archives des quarante premières années de son existence¹⁴.

<p>Merci à M. Germain Morin pour nos registres.</p>
--

Exploit de Pierre Carré

Le héros de Beaupré

1690

En l'année 1690, une triste nouvelle vint semer la terreur et l'épouvante dans la Nouvelle-France. Une flotte anglaise remontait le fleuve dans le but de s'emparer de la colonie. La rumeur n'était que trop fondée. On vit bientôt défiler devant la Côte de Beaupré, faisant voile vers Québec, les vaisseaux de guerre de l'amiral Phipps.

La patrie était en danger. Sans perdre un instant, un habitant de Ste-Anne-de-Beaupré, Pierre Carré¹⁵, dont la maison s'élevait sur le terrain qui se trouve aujourd'hui devant la Scala Santa, fit un chaleureux appel aux colons de Beaupré qui vinrent en grand nombre se ranger sous son commandement.

Avant de se mettre en campagne, le brave capitaine et sa vaillante petite armée se donnèrent rendez-vous au Sanctuaire de la Bonne Sainte Anne, heureux de confier le succès de leurs armes à leur puissante patronne.

La petite troupe fit des prodiges de valeur. En effet, les Anglais avaient déjà réussi à débarquer quelques centaines de soldats sur le rivage de la Canardière, où ils s'étaient fortement retranchés. Or voilà que Pierre Carré, à la tête de ses valeureux soldats improvisés, peu versés dans le métier des armes, mais avec du patriotisme et de l'héroïsme plein le coeur, harcela si bien les soldats anglais que le découragement s'empara d'eux. A la faveur d'une nuit obscure, ils regagnèrent leurs vaisseaux, abandonnant tout ce qui se trouvait dans leur camp.

Le lendemain matin, Pierre Carré y trouva cinq canons, des munitions et un pavillon anglais dont il fit hommage à la Bonne Sainte Anne, et qu'il suspendit au mur de son sanctuaire. Le jour suivant les vaisseaux anglais disparaissaient derrière l'Île d'Orléans. La patrie était sauvée grâce à la protection de la Bonne Sainte Anne et à la bravoure des gens de Sainte-Anne-de-Beaupré et de leur héroïque chef, Pierre Carré. A la suite de ce glorieux exploit, il fut surnommé le héros de Beaupré.

¹⁴ - Ibidem, p. 359.

¹⁵ - L'Action Paroissiale, août 1943, p. 6.

Que Ste-Anne-de-Beaupré soit toujours fière de son héros et de ses héroïques compagnons! N'y aurait-il pas lieu d'élever un jour un monument à leur mémoire? Et dès maintenant, pourquoi n'intéresserait-on pas la Société Historique? Une simple plaque commémorative pourrait rappeler l'événement.

Anonyme

La maison de Pierre Carré

(C.-E. Marquis)

On était habitué de voir une maison¹⁶ bâtie à la place de celle de Pierre Carré. Les vieilles photos prises vers 1890 nous la montrent comme nous la connaissions avant son allongement par M. Alphonse Rioux. Pendant les années d'un de ses occupants, les gens l'affublèrent même d'un sobriquet: le Vatican. Elle perdit ce nom quand elle devint un restaurant-hôtel.

Sous toutes les métamorphoses qu'elle subit, elle constituait une des figures caractéristiques de notre village. Comme toutes les choses humaines, elle a fini ses jours. Sa disparition crée un vide dans la côte. Ceux qui descendront désormais par la route des Sept-Crans, auront moins à craindre qu'une automobile ne les frappe au tournant dans le flanc. Les Franciscaines sont encore bien gagnantes de cette libération. Cela dégage leur façade du masque que leur imposait cette construction.

De plus, ce travail met à jour l'emplacement de Pierre Carré¹⁷. L'histoire locale gagne à garder vivante la mémoire de ce héros national. Sa maison occupait le Sud-Ouest de l'Hôtel-Rousseau et débordait quelque peu sous la demeure de M. Réal Cayouette. La Société Historique de Ste-Anne, de concert avec la commission des Monuments Historiques, aurait à présent le champ libre pour poser une plaque commémorative qui rappellerait l'exploit militaire qu'un des nôtres commandait, où même l'un des nôtres, le jeune Maufils, tomba mortellement blessé. Il conviendrait de taire le nom du propriétaire de cette maison durant la guerre de Sept-ans. Il s'agit de Cadet le munitionnaire millionnaire qui, d'accord avec Bigot, pressurait le peuple d'exactions.

L'Historial qui a précédé le Musée de Sainte-Anne comportait une scène commémorant Pierre Carré. Le tableau représentait notre paroissien au retour de sa campagne en train de remercier sainte Anne en son église et de lui présenter en hommage un drapeau conquis à l'ennemi.

Avant tout, ce dégagement contribue à donner au Sanctuaire les limites naturelles de son terrain et des aménagements qu'il importe de continuer dans la Côte. Mgr de Laval entrevoyait ces développements quand, à la rétrocession de la terre de la Fabrique, en 1666, il obtenait d'Étienne Lessard, de retenir les emplacements de l'église et du presbytère et de prendre à discrétion dans la Côte ce que lui-même et ses successeurs jugeraient utiles pour les processions et les besoins du culte.

¹⁶ - Mon Clocher, décembre 1962, p. 20 - « Bribes d'Histoire Paroissiale », Père Marquis.

¹⁷ - En 1690, Pierre Carré devient le héros de Beaupré. Ste-Anne de Beaupré: *Trois cents ans de Pèlerinage* L. Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 89.

Toute sa vie, cet honorable homme respecta sa parole. Malgré son goût des honneurs et l'hérédité qu'il tenait de son sang normand, il demeura le chrétien sincère et magnanime de ses premières années. En 1684, il revalida sa donation en termes plus généreux qu'en 1658. S'il revenait, il verrait du meilleur oeil que *presque tout le bas de sa terre est devenu le domaine de sainte Anne.*

Notes de l'éditeur

Dans le numéro de Juin-juillet 1962, pp. 4, 21 et août 1962 p. 4, le Père Chrs-Eug. Marquis parle d'une autre maison, au même endroit: la maison de « Ti-Pape ».

Je cite le Père Marquis: « Nous connaissions tous ce personnage¹⁸ très pieux qui vivait alors dans cette maison, avant son agrandissement par M. Alphonse Rioux. Elle avait assez belle apparence sous sa robe de tôle. Ses lignes plaisaient à l'oeil. Il fallait plus que de l'imagination pour la considérer comme un palais. Son hôte illustre dut la quitter. Dieu vint le prendre après un long service au juvénat. Il en semblait un rouage nécessaire. On le voyait à la vaisselle. Dans les escaliers qu'il balayait, il égrenait des Ave pendant tout son travail. » ~ ~

Elle fut démolie en 1962 par la Société Caron et Guay. « C'était ce que les Pères visaient quand, le 17 décembre 1904, ils l'acquéraient de Louis Racine. Le passage d'Alphonse Rioux, de 1940 à 1951 n'était qu'un sursis. » ~

« Ce ménage libérera la voie au rappel de l'homme qui demeure célèbre. Il s'agit de Pierre Carré. Sa maison occupait en partie cet emplacement désormais vacant. Selon le Père Lamontagne, il en subsiste des tronçons du solage sous l'escalier qui jusqu'à l'été dernier conduisait chez les Franciscaines. Ce brave de Ste-Anne secondait le vieux Juchereau de St-Denis dans le commandement du bataillon que formaient les Séminaristes et les miliciens de la place. Par la suite, Pierre Carré quitta la paroisse pour Beauport ou Québec ~ ~ Sa maison passa à d'autres mains.

« Pendant la guerre de Sept-Ans, elle appartenait à Cadet, le grand munitionnaire du Roi. ~ ~ Pendant qu'à Québec, Bigot engloutissait des fortunes au jeu, Cadet, son associé, pressurait les campagnards. » ~ Le Curé Parent ne ménageait pas les amis de Cadet. Sachant Murray défavorable à l'Église, ceux-ci portèrent leurs délations auprès du Gouverneur. Grâce à leur masque de loyauté, ces pourris de l'ancien régime eurent, de préférence au curé Parent, à départir aux miséreux les secours que les Anglais accordèrent à la paroisse. C'est dire que les complices de Cadet, en vertu de leur élan, trouvèrent naturel de se partager le montant. »

~ « Avec son sens droit, Murray sut triompher de ses préjugés. Il finit par découvrir la duplicité des fourbes qui l'avaient circonvenu. Il rendit témoignage en faveur du Curé Parent et ne lui ménagea pas son approbation, dans la défense de ses ouailles aux prises avec la misère extrême.

~ « Les désastres de 1759 bouleversèrent les plans de *Cadet*. Il remit sa petite ferme à Jean Lessard. Sa maison de Ste-Anne connut le sort des autres. Le 24 août 1759, les Anglais l'incendièrent. Le 22 août 1766, Houdin, procureur de Cadet, fit don de l'emplacement au curé de Ste-Anne. Le 9 avril 1768, Cadet, de Paris, ratifiait l'acte. Un Racine de la Côte y construisit une maison. Le Père Édouard Lamontagne y connut *Michel Racine*. En somme, ce terrain connut à tour de rôle la gloire et l'ignominie. Comme il est plus agréable de se remémo-

¹⁸ - Il s'agit du Père Marquis. Moi, je ne l'ai pas connu, mais j'ai bien entendu parler de « Ti-Pape ».

rer les événements heureux, retenons les faits de Pierre Carré et ceux d'une veuve méritante qui sut, au prix d'un travail héroïque, subvenir aux nécessités de sa famille.

M. Godefroy, Théodore Erbery

(1693-1702)

Monsieur Godefroy, Théodore Erbery, né dans le diocèse de Cologne et ordonné le 3 décembre 1689 à Québec, prit possession de la cure de Sainte-Anne vers le mois de décembre 1693. Jusqu'en 1698, il écrit de sa propre main et signe tous les actes de baptême, mariage et sépulture. Le nouveau curé avait besoin d'une forte dose de courage et d'énergie pour mener à bonne fin les travaux commencés sous son prédécesseur.

Son premier soin en arrivant à Sainte-Anne fut de se mettre sous la protection de la très Sainte Vierge, en établissant dans la paroisse la confrérie du Saint-Rosaire.~ Le premier inscrit sur le registre fut le fameux Michel Sarrazin de Québec, membre de l'Académie des sciences, médecin du roi, etc.

Modification du portail et agrandissement de l'église

M. Morin avait bien refait à neuf les murailles de l'église, à l'exception toutefois du portail. Ce n'était pas tout. L'église se trouvait déjà trop petite pour contenir les fidèles qui s'y rendaient en foule, surtout aux principales fêtes de l'année. Dès lors, s'imposait la nécessité d'agrandir. On avait bien prévu cette nécessité dès 1689, car on avait laissé sans restauration le mur du portail malgré l'état de délabrement où il se trouvait dès cette époque.

M. Erbery se mit courageusement à l'oeuvre. Il fit abattre le portail jusque dessus ses fondations, pour commencer **une allonge de 20 pieds de long, ce qui porta à 100 pieds la longueur de l'édifice. Cent pieds de long, vingt-huit de large, ce sont justement les dimensions que l'on trouva à la vieille église lors de sa démolition en 1878.**

**M. Erbery
donne ses dimensions
définitives à l'église:
100 X 28**

Pour compléter les réparations extérieures, M. Erbery fit faire un beau clocher couvert de bardeaux¹⁹.

L'ancienne église, comme la Basilique d'aujourd'hui, s'est élevée, agrandie, embellie grâce à la pieuse reconnaissance de tout le peuple canadien envers sa puissante patronne²⁰.

L'oeuvre de M. Erbery se trouvait heureusement terminée. Il quitta la paroisse au mois d'août 1698. Après son départ jusqu'en novembre 1702, la Bonne Sainte Anne fut desservie par les Messieurs du Séminaire de Québec, et par le curé de Saint-Joachim, M. Soumande. Ce dernier voulut faire honneur au nouveau clocher: l'année 1700, il y remplaça par une autre plus considérable **la pauvre petite cloche de 1669.**

L'histoire continue avec la foule des pèlerins, la rentrée des ex-voto et les récits des miracles. Les chroniques ne finissent pas d'en raconter.

¹⁹ - Ce clocher fut descendu en 1786, lors de la grande rénovation.

²⁰ - *Annales de la Bonne Sainte Anne*, avril 1961, p. 21.

Nos Croix de chemin

(Chrs-Eug. Marquis)

Le voyageur qui sillonne la Province de Québec rencontre une foule de croix²¹ en bordure des chemins. Ces monuments traduisent la solide croyance des nôtres et leur piété sincère. Chez tous, c'était l'habitude de lever leur chapeau quand ils passaient devant ces croix comme devant les églises. Durant l'année, surtout en mai, les gens du canton organisaient des manifestations religieuses à leur croix.

A Ste-Anne-de-Beaupré, la tradition place une de ces croix chez les Racine à la Rivière-aux-Chiens. Comme cette famille eut en main les terres qui partent du pont et vont jusque chez M. Hilaire Turcotte, il est difficile d'en établir le site avec certitude.

Peut-être, l'avait-on plantée sur le bord de la rivière, s'il est permis de l'associer à la noyade de cette femme qui, vers 1700, périt dans la traversée à gué pendant qu'elle allait « faire ses dévotions à l'église de Sainte-Anne ». Au pied de cette croix, il en est qui placent une niche où apparaissait une statue de sainte Anne en verre de mercure. De ce mémorial, il ne subsiste plus qu'un vague souvenir que le temps finira par effacer.

Qu'en survivra-t-il dans un siècle? Les vieux qui frôlent le centenaire connurent une croix chez Urbain Noyer, c'est-à-dire, Urbain Racine, dit Noyer. M. Jean-Thomas Turcotte a la terre de ce Noyer et M. Ludger Bouchard en possède la maison. M. Joseph Paré, nonagénaire, la vit de ses yeux. Ce témoignage que d'autres corroborent nous sort des récits qui sentent la fable. Bien plus, j'incline fort à ramener à un monument unique cette croix des Racine et des Noyer. De nos jours, il n'existe dans le secteur qu'une croix. C'est celle d'Augustin Paré, chez M. Louis-Joliet Bouchard. Elle marque l'endroit où ce paroissien brûla vif dans son étable: son fanal à pétrole ayant fait explosion.

Pour rencontrer une vraie croix de chemin, il faut atteindre la propriété de M. Arthur Têtu, le bien ancestral des Paré. C'était une tradition inviolable chez les propriétaires de renouveler ce monument quand il menaçait ruine. Napoléon Paré, père de Joseph et de Mme Alphonse Boucher, considérait comme sacrée, son obligation de la remplacer au besoin et de la tenir en ordre. Il tenait de ses parents ce culte très cher, ce qui fait remonter l'existence de cette croix à près de 150 ans.

Quant à son origine, il circule bien des récits. On aurait voulu de la sorte conjurer les mauvais esprits que les fauteurs de charivaris aimaient à mettre en avant afin de camoufler leur jeu. Plusieurs parlent d'accidents mortels dans les alentours. On peut rejeter toutes ces explications et ne retenir que la foi de nos ancêtres. Ils manifestèrent partout et de tout temps le goût de jalonner nos routes de ces croix que la piété des contemporains sait entretenir. Il suffit d'en appeler à la dévotion des Paré pour avoir la raison plus que suffisante de cette croix. Ces dernières années, elle allait tomber en ruine. M. Arthur Têtu daigna la remplacer à ses frais, et surtout, de ses mains. M. Joseph Paré raconte qu'en mai, au temps de son enfance, les gens du voisinage descendaient la Côte et faisaient cercle autour de cette croix. On y récitait le chapelet et chantait un cantique en l'honneur de la Vierge Marie. Les passants saluaient cet instrument de leur salut et les piétons fléchissaient les genoux sur la marche posée à la porte de l'enclos et récitaient une prière. Combien de pèlerins aussi accomplirent ce geste? Parce que c'était une routine que personne ne remarquait, les anciens ne gardèrent aucun nom de ces pieuses personnes.

²¹ - Mon Clocher, août 1961, p.21.

Vers l'est, *la dernière croix du chemin* que nous rencontrons est sur la terre de Louis Guimont. Elle marque l'endroit où le 18 juin 1661, les Iroquois le firent prisonnier. L'événement tragique qu'elle rappelle nous autorise à lui prêter un âge plus que vénérable. L'estime que les paroissiens portaient à cette figure héroïque autant que la piété filiale des siens, entretenaient ce monument.

M. Chabot

Sixième curé, 1702-1728

Monsieur Antoine Chabot²² arriva à Sainte-Anne en 1702. Il avait été baptisé à Sainte-Famille, Île l'Orléans, le 24 avril 1679; il fut ordonné prêtre à Québec le 29 octobre 1702. Fait remarquable, il reçut sa provision à la cure de Ste-Anne deux mois avant son ordination et chanta sa première messe dans son église paroissiale.

Ses prédécesseurs avaient mis tous leurs soins à terminer l'extérieur de l'église. Mais à l'intérieur tout restait à faire: des murs à peine crépis, un autel rudimentaire, aucune décoration; c'était la pauvreté même. *M. Chabot donna donc toute son attention à l'intérieur.*

Déjà M. Soumande avait fait commencer les colonnes du retable. Le nouveau curé fit continuer ce magnifique travail qui fut certainement une des plus belles pièces d'architecture à cette époque. Ceux qui ont eu l'avantage de visiter la vieille église ont pu admirer la richesse de ce retable, du maître-autel et des autels latéraux. Le retable du grand-autel avait quatre colonnes corinthiennes, cannelées et entourées d'une guirlande de fleurs parfaitement sculptées et soutenant un riche entablement magnifiquement décoré. Le retable des petits-autels n'avait que deux colonnes pareillement sculptées. On peut encore voir ces différentes pièces dans la chapelle commémorative où elles sont conservées en bon état.

La sculpture du retable, des chapiteaux, des ornements de l'attique fut confiée à un nommé Charles Vézina, artiste d'un certain renom. ~ M. Leblond, curé de Baie-Saint-Paul, fut chargé conjointement avec ses élèves de sculpter et de dorer le tabernacle.

Les années 1708-1711 furent des années de tristesse et de deuil²³.

La messe du voeu

(Samuel Baillargeon C.Ss.R.)

La messe du voeu fait partie de la tradition commune des paroisses de Ste-Anne et de St-Joachim. C'est une observance qui remonte à près de trois siècles. Un document spécial du Vicaire Général du diocèse de Québec, en date du 15 janvier 1771, rapporte en quelles circonstances ce voeu a été fait par les deux paroisses.

« Vers l'année 1708, les habitants des deux paroisses, Sainte-Anne et Saint-Joachim, pour obtenir de la bonté de Dieu, la délivrance d'une maladie contagieuse qui courait chez eux firent de concert un voeu de faire dire à perpétuité une messe solennelle dans l'église et en l'honneur de sainte Anne dans l'octave de l'Immaculée Conception. . » (Cart. 74)

²² - Annales de la Bonne Sainte Anne, mai 1906, p. 33, Coll. F. Gabriel, p. 250.

²³ - Annales de la Bonne Sainte Anne, p. 36 - Ici, s'insèrent les notes sur la messe du voeu.

De quelle maladie s'agissait-il? L'Annaliste des Ursulines la décrit. « Ce sont des fièvres tellement violentes que l'on ne passe pas trois ou quatre jours. Elles sont accompagnées de vomissements et de délire chez la plupart de ceux qui en sont atteints. Ces maladies ont désolé bien des familles et emporté un grand nombre de personnes de tous âges et conditions. »²⁴

Selon les registres paroissiaux de ces années, il y avait en moyenne deux sépultures par année, à Sainte-Anne et à Saint-Joachim. De 1707 à 1710, la moyenne annuelle s'élève à sept sépultures. En 1711, il y eut recrudescence de l'épidémie: trois Hospitalières, six prêtres dont M. Pacquet, curé de Québec, et le P. Bigot, jésuite. Pourtant en cette année 1711, on n'enregistre que la moyenne annuelle à Sainte-Anne, soit deux sépultures.

Afin d'assurer la fondation de la messe du voeu, M. Chabot, curé de Sainte-Anne, recueillit dans les deux paroisses 500 livres; on remit la somme à la Fabrique de Sainte-Anne. Mais les Marguilliers utilisèrent, dans les années suivantes, les réserves de la Fabrique et la somme versée pour la fondation de la messe du voeu pour réparer l'église.

M. Chabot décida alors de constituer une source régulière de revenus pour que chaque année, une rente suffisante soit versée pour assurer la célébration annuelle de la messe du voeu. Par un contrat signé par M. Gauthier de Varenne, passé chez Barbel, le 15 janvier 1720, M. Chabot acheta du Séminaire de Québec une terre d'un arpent par 73 perches, sur les rives de la Marsolet à St-Joachim, au prix de 500 livres. Il fournit 400 livres à même ses deniers personnels et le reste fut assuré par des offrandes des familles Fortier et Caron. La pièce officielle accordait à la Fabrique de Sainte-Anne pleine possession de la terre, sans mention des charges qui avaient motivé cette acquisition. M. Chabot remédia à cette lacune en rédigeant une note marginale au contrat, contresignée par les Marguilliers Nicolas Bouchard, François Racine, et Pierre Mercier.

M. Chabot mourut en 1728. En 1731, M. Louis Maufils, originaire de Sainte-Anne, était curé de la paroisse. Il voulut que la fondation de la messe du voeu fût ratifiée par l'autorité religieuse; le droit exigeait ce geste pour qu'elle ait force juridique.

Le 15 janvier 1731, M. Bertrand de Latour, Vicaire Général, publiait une ordonnance officielle qui codifiait les prescriptions. A la publication de cette ordonnance assistaient M. Louis Maufils, délégué de la Fabrique de Sainte-Anne et M. Louis Chevalier, curé de Saint-Joachim et deux Marguilliers de Saint-Joachim: René Cartier et Louis Chevalier. L'ordonnance rappelle que le voeu collectif a été fait par des « personnes libres et pour une cause légitime » et qu'on est « obligé de le tenir à perpétuité ».

De plus, la messe du voeu sera célébrée « un jour libre dans l'octave de l'Immaculée Conception ». « Le revenu du fonds acheté en 1720 sera employé pour la célébration d'une messe en l'honneur de sainte Anne aux intentions des paroissiens pour remercier Dieu de la grâce qu'ils en ont reçue. »

La terre de la Marsolet a toujours appartenu à la Fabrique de Sainte-Anne²⁵ depuis son achat en 1720. Elle fut confiée à la garde de la Fabrique de St-Joachim. Son exploitation

²⁴ - Histoire des Ursulines de Québec, II, p. 33.

²⁵ - Voir Archives de la Cure: « Messe du Voeu ».

fut vendue à la criée publique, en 1755. M. Édouard Fillion en fit l'acquisition au prix de trois livres, dix-sept schellings et six deniers. La terre passa ensuite en plusieurs mains: de 1872 à 1890, François Lessard, père et fils; en 1890, François Rancourt; de 1899 à 1926, François-Octave Lessard; de 1926 à 1944, Philippe Simard. Depuis 1944, la Marsolet est exploitée par François Tremblay. Il acquitte les deux tiers des frais pour la célébration de la messe du voeu et l'autre tiers est fourni par la paroisse de Sainte-Anne.

De retour à M. Chabot

Durant les premières années²⁶ de son ministère à Sainte-Anne, M. Chabot s'était particulièrement occupé de donner à son église le décor qui convient à la maison de Dieu. Ce devoir une fois rempli, *il pouvait bien songer à procurer au ministre de Dieu une demeure plus convenable et plus commode*. Le curé habitait encore en 1709, le pauvre et étroit presbytère de colombages bâti depuis 45 ans devant le portail de l'église. Les paroissiens n'eurent pas de peine à comprendre l'urgence de cette nouvelle construction. L'édifice en pierre allait s'élever au nord-est de l'église. Cette disposition ne plut pas sans doute à tout le monde. Le fils d'Étienne de Lessard menaça le curé de reprendre en partie les terrains que son père avait si généreusement donnés à l'église.

M. Chabot
construit un
presbytère
en pierre

Pour couper court à toute dispute, le brave curé préféra payer à l'héritier du donateur, le prix de l'emplacement de l'église et du nouveau presbytère. Un arpenteur fut appelé, le terrain mesuré et borné, selon la teneur de la loi. M. Chabot acheta aussi pour son usage et de ses propres deniers un autre terrain, que de temps immémorial on a appelé le *verger*. C'est le terrain qui s'étend aujourd'hui à l'est et au nord de la Scala Santa. Dans son testament le curé Chabot légua le verger à la Fabrique.

L'année 1713 trouve l'excellent curé toujours anxieux de donner à son église de nouveaux embellissements. Le livre des comptes nous fournit ce détail: « Payé à Mtre Claude Meunson, pour avoir blanchi et peinturé la voûte de l'église, marbré deux cadres, douze chandeliers, et peinturé **douze croix volantes pour la consécration de l'église.** »

L'intérieur du sanctuaire une fois terminé, M. Chabot se mit en devoir de donner aux alentours un aspect plus convenable et plus gracieux. On commença par enlever la terre entre le mur et la côte. On y creusa un grand drain pour empêcher l'eau de nuire aux fondations; puis on éleva un bon mur en pierre afin d'empêcher les éboulements de la terre. Un autre mur en pierre fut construit le long du chemin royal: ce qui permit d'aplanir et de niveler le terrain entre l'église et le chemin. Le cimetière fut aussi entouré d'un mur, aplani et nettoyé.

Pour exécuter ces différents travaux, le curé avait recours à la bonne volonté de ses paroissiens qui répondaient généreusement à son appel. ~

M. Chabot aimait ses paroissiens et il saisissait toutes les occasions de leur être utile. Nous le retrouvons en 1710 occupé conjointement avec l'arpenteur Larivière à tracer et à verbaliser un petit sentier sur la Côte. Le procès-verbal stipule que ce sentier servira pour les gens de pieds en été et les carrioles et les traînes en hiver.

²⁶ - *Annales de la Bonne Sainte Anne (ASAB) - Collection F. Gabriel, p. 261.*

Il eut à lutter contre les excès de boisson et il obtint une intervention de l'intendant Bégon qui réglementait la vente de la boisson le jour de la fête de sainte Anne²⁷.

Il restait encore à l'activité prodigieuse de M. Chabot d'autres travaux à exécuter. Le **mur du côté nord de l'église, rongé par l'humidité, appelait une prompte restauration**. Une fois encore l'entreprise fut couronnée de succès, grâce au concours toujours dévoué de ses bons paroissiens. Aussi à la fin des comptes de 1727, le zélé pasteur rend à ses ouailles cet élogieux témoignage: « Les paroissiens, par bonne volonté, sans aucune contrainte ni formalité que de faire régler et mettre l'ordre par leur pasteur, ont fourni cette année pour la réparation de l'église, par leur travail, bois, matériaux et leurs corvées à l'ouvrage avec leur nourriture la plupart, pour la valeur d'au moins 420 livres. Je leur en rends témoignage. »

Il meurt le 17 février 1728. Durant 150 ans, ses cendres ont reposé sous le choeur de l'église, à l'embellissement de laquelle il avait tant travaillé. Elles furent transférées en 1878 sous le choeur de la basilique actuelle²⁸.

Plusieurs curés, de passage seulement

Le successeur de M. Antoine Chabot fut M. Leber. Il ne fit que passer. Il se noya dans le fleuve et il semble qu'on n'ait jamais retrouvé son corps puisqu'il n'y a pas d'acte de sépulture.

Après la mort de M. Leber²⁹, les paroissiens de Sainte-Anne virent avec un extrême plaisir un des leurs, chargé de la desserte de la paroisse. *M. Louis Maufils*, fils de Julien Maufils, cultivateur et de Madeleine Cloutier, avait été baptisé à Sainte-Anne même, le 20 novembre 1695, un an avant la naissance de saint Alphonse. Dès son arrivée, M. Maufils songea à **remplacer la vieille cloche** par une autre plus grosse et d'un son plus agréable et plus moelleux. **La nouvelle cloche fut fondue à Ste-Anne même** par M. Latour de Québec. La cloche pèse 150 livres environ³⁰.

M. Maufils abandonna définitivement la desserte vers janvier 1731. M. Louis François Soupiran assura l'interim pendant l'été 1731. A l'automne, *M. Depierre* revint à Sainte-Anne, mais en qualité de Curé, cette fois. Dès l'année suivante, il fit achever de couvrir **l'église en bardeaux**; mais il négligea, nous ignorons pour quel motif, de faire terminer la **clôture du cimetière**, dont une partie était dans un état déplorable. L'évêque dut intervenir et menacer de jeter l'interdit sur le cimetière si avant telle date on ne faisait pas les réparations voulues. La remise en état de la clôture dut attendre jusqu'en 1742.

Depuis la mort de M. Chabot, en 1728, la paroisse n'avait pas eu de curé proprement dit et avait été desservie tantôt par des prêtres missionnaires, tantôt par des chanoines de l'évêché ou des messieurs du Séminaire de Québec. Ce qui n'empêchait pas les pèlerins

²⁷ - ASAB- Collection F. Gabriel, p. 266.

²⁸ - La basilique qui a brûlé en 1922.

²⁹ - ASAB- Collection F. Gabriel, p. 269.

³⁰ - Longues notes sur la fabrication et la bénédiction de la cloche, voir ASAB. Coll. F. Gabriel, pp 270-271.

d'affluer à la Côte de Beaupré, d'y apporter leurs présents et d'obtenir de la grande Thaumaturge des grâces abondantes et les faveurs les plus signalées.

Le premier procès-verbal d'une assemblée de paroisse a été rédigé par M. Navières. Il s'agissait tout simplement de l'engagement du bedeau³¹. Le lecteur sera sans doute curieux de savoir quel était le salaire d'un bedeau de campagne dans ces temps reculés. Voici: *Jean Boyer* promet en 1735, « être exact à remplir l'emploi et à s'acquitter de toutes les charges de bedeau, moyennant dix-huit livres par année, soit trois piastres de notre monnaie. Dans le temps, la charge de bedeau était considérée plutôt comme un poste d'honneur qu'un emploi lucratif.

M. de Navières retourna en France, en 1740, avec Mgr Dosquet, évêque démissionnaire. Ne pouvant lui trouver de remplaçant, l'évêché confia le soin de la paroisse Ste-Anne à M. Portneuf, curé de Saint-Joachim. Ce ne fut qu'en octobre 1741, que **M. de Vable**, fraîchement arrivé de France, fut nommé missionnaire de Sainte-Anne. Après 8 ans de ministère M. de Vable quitte la paroisse.

Il est remplacé par **M. Pierre Mauge Garant St-Onge**. Celui-ci signa son premier acte le 16 octobre 1749. Il y est demeuré six ans. Ses prédécesseurs s'étaient toujours contentés du pauvre et étroit presbytère bâti par M. Chabot en 1709. **M. Saint-Onge entreprit de l'agrandir considérablement et en fit une demeure, sinon somptueuse, du moins belle et confortable.**

Quand, au mois de novembre 1755, M. St-Onge quitta la paroisse, on n'entendait **parler que de guerre**, et le pays se préparait à repousser l'ennemi, s'il se présentait. Dès 1750, on avait fait de la Côte de Beaupré une sorte de recensement militaire, et l'on comptait 107 miliciens à Sainte-Anne. C'est probablement vers ce temps que fut réparée une **maison en pierre élevée sur le haut de la Côte, vis-à-vis du couvent actuel³², et appelée Garde. Elle devait servir de refuge aux officiers, qui, de temps à autre, descendaient de Québec**, pour exercer les miliciens au maniement des armes. C'était en même temps un excellent poste d'observation, d'où l'on pouvait voir de loin les vaisseaux remontant le fleuve. Deux curés ne firent que passer.

Puis vint comme curé de Sainte-Anne un enfant de la grande et belle paroisse de Beauport, **M. Pierre-Clément Parent**. Il prit possession de sa cure au mois de juillet 1758.

³¹ - ASAB- Collection F. Gabriel, p 281.

³² - En 1906? Le couvent des Rédemptoristes. Il s'agirait de l'endroit où Marc Boucher a bâti sa maison.

LIMITES PAROISSIALES EN 1722

STE-ANNE DE BEAUPRE



ST. JOACHIM

RIVIÈRE STE. ANNE

105-	GILLES MOULINEUX, 1665		
105-	GILLES MOULINEUX, 1665		
	Cédé @ FRANCOIS LACROIX	5 arp.	
104-	ETIENNE MOREL 1668		
	PIERRE GAGNON 1669	5 arp.	
105-	SYLVAIN VEAU, 1668	3 arp.	
102-	RICHARD DUMESNIL 1664 ; NICOLAS VÉRIEUL 1666 ; PIERRE GAGNON 1676	5 arp.	
101-	JEAN PICARD 1655 ; JEAN BARBEL	3 1/2 arp.	
100-	JEAN-BAPT. CARON 1655 ; (3 fév. 1655)	3 1/2 arp.	
99-	ANDRÉ LELOUTRE dit BERTHELOT (27 déc. 1660) mais @ PIERRE GAGNIER (3 fév 1655)	3 arp.	
98-	RENÉ DE LA VOIE ; 1656-57 ; PIERRE ALARD	3 arp.	
97-	JEAN BARETTE 1661 (23 mars)	2 arp. 7 per. 1/2	
96-	LS. GAGNÉ 1661 ; NICOLAS VERIEUL ; RICHARD DUMESNIL ; JOS. GUIMONT 1667 :	3 arp.	
95-	CLAUDE BOUCHARD 1650 ; LOUIS GUIMONT 1653	5 arp.	
94-	JULIEN FORTIN 1650 puis @ ROBERT CARON 1654	5 arp.	
93-	PIERRE PICARD 1650, AUG. SIMARD		
	ANDRÉ LELOUTRE (BERTHLOT) : 1675	5 arp.	
92-	LOUIS GAGNÉ 1650	{ CHS. MERCIER 3 arp.	5 arp.
		{ JEAN PARÉ (ROBERT) 2 arp.	
91-	JULIEN MERCIER 1650		
		RAOUL TREMBLAY AD. NERON	5 arp. 2 per.
90-		{ PIERRE MAUFILS 1659 2 1/3 arp.	
		{ PIERRE MAUFILS 1659 2 arp.	
	ROBERT GIGUÈRE 1651		5 arp. 2 1/3 per.
89-	ETIENNE LESSARD 1653	10 arp. 6 per. (il lui restait 6 arp.)	
	FABRIQUE STE-ANNE 1658	2 arp.	
	ELIE GODIN 1659	2 arp.	
88-			
	CLAUDE POULIN 1653 ;	PIERRE POULIN	6 arp.
		MARTIN POULIN	
87-	ROBERT FOUBERT dit LACROIX 1655	GUILLAUME MOREL	3 arp.
86-	GEORGES PELLETIER 1655		3 arp.
85-	JEAN LEVASSEUR 1655		5 arp.
	puis FRANCOIS BOIVIN, puis PIERRE BOIVIN (NEVEU)		
84-	MATHURIN MEUNIER 1655 ; FRs. MEUNIER 1690		4 arp.
83-	PIERRE SIMARD (NOEL) 1655 ; ÉTIENNE SIMARD		
82-	PIERRE GIBOUIN 1655 ; JOSEPH SIMARD (filleul) 1667 AUG SIMARD	3 arp.	
81-	ROBERT PARÉ 1655 ; FRs. PARÉ		4 arp.
80-	JEAN ÉPÉE 1655 ;	{ ALBERT PARÉ 2 arp. 2 per.	
	JEAN PARÉ (filleul) 1657 ;	{ JOSEPH PARÉ 18 per.	4 arp.
79-	ROBERT ANESTI (4 arp) 1655 ; JACQUES GAMACHE (4 arp) 1657		CLAUDE BOUCHARD
	LOUIS HOUDE (4 arp) 1655 ; (vendu @ FRs. BOUTIN 1671	2 arp	dit DORVAL
78-	NOEL RACINE 1655 ; ÉTIENNE RACINE (père)	2 arp. 2 per.	
77-	ETIENNE RACINE 1650 ; (1 arp. 4 per. légalisé en 1671)	12 arp.	
76-	ROBERT DROUIN 1641. (titre 1650)	6 arp.	

FLEUVE ST-LAURENT

 ECHELLE (ARPENT)
 0 5 10 15

TR. P.D. 62

RIVIÈRE AUX CHIENS

CHATEAU-RICHER

Pèlerinages des Indiens

A l'occasion de la saison des pèlerinages, « Ma paroisse » a pensé vous intéresser et vous être agréable en vous entretenant des premiers pèlerinages en bateaux.

L'histoire qui suit provient de recherches faites dans de vieux livres et manuscrits; de bons vieillards, qui ont gardé leur mémoire de jeunesse, y ont aussi contribué.

Parmi les premiers pèlerins, nombreux sont les Indiens¹. Ils venaient en groupe visiter la Bonne Sainte Anne. Instruits par les missionnaires de la Bonne Sainte Anne, ils ne tardèrent pas à venir la prier, la visiter et en obtenir des faveurs.

Souvent, à cette époque, les gens de Sainte-Anne voyaient arriver sur le fleuve de 20 à 40 canots d'écorce, chargés d'Indiens. D'ordinaire, ils débarquaient sur la terre d'Étienne Blouin (endroit qui correspond aujourd'hui à une bonne partie de La Pointe).

Ordinairement, ils s'apportaient de la nourriture pour une dizaine de jours, car ils étaient toujours assez longtemps dans la paroisse. On en a vu demeurer ici jusqu'à trois semaines. Chaque matin et chaque soir, ces Indiens se dirigeaient vers le Sanctuaire en procession, priant et chantant, dans leur langue, des cantiques à sainte Anne.

Grand était leur amour de la Bonne Sainte Anne, et cet amour se manifestait par des présents: peaux de castor, peaux de vison, et bien d'autres fines fourrures.

En esprit de sacrifice, on laissait à la sainte sa pipe, son fusil, promesse qu'on avait faite pour faveur obtenue. Quelquefois, la maman amenait avec elle son bébé pour le faire baptiser. Si parfois un Indien catholique manifestait le désir de se faire enterrer à Sainte-Anne, à son décès, on y transportait le corps. C'est pour cela peut-être que plusieurs Indiens reposent dans notre vieux cimetière. Souvent on profitait du séjour à Ste-Anne pour tenir un conseil de la petite nation. Quand le Père Missionnaire accompagnait ses enfants des bois, il présidait les délibérations à côté du grand chef. Et tout s'arrangeait bien au pied de la Bonne Sainte Anne.

Le Curé du temps, en retour des présents que les Indiens offraient à la Bonne Sainte Anne, et pour leur faire plaisir, leur donnait, à son tour, de la farine, du lard, de la galette, aussi de la poudre et du plomb à fusil, ce qui était pour eux très précieux. Et tout n'aurait pas été complet si le curé ne leur avait pas servi un repas. A cet effet, nous trouvons encore dans les vieux comptes de la paroisse des rappels comme ceux-ci: « Payé à Étienne Lessard une

¹ L'auteur de ce récit emploie un terme offensant pour nos frères aborigènes. Je l'ai remplacé partout par Indiens.

vache donnée aux Indiens (25 livres). Payé à M. Paré deux moutons pour régaler les Indiens (10 livres) , et rien de mieux que du bon pain de seigle que les Indiens aiment beaucoup ».

La paroisse voyait ainsi chaque année un grand nombre d'Indiens envahir son territoire et camper à La Pointe pour quelques semaines.

Mais il n'y avait pas que des Indiens à venir dans notre paroisse. Les premiers colons y venaient aussi en grand nombre. Ils ne manquaient pas d'occasion de visiter l'église de Ste-Anne. Nos ancêtres n'avaient pas l'audace des Indiens pour manier comme eux le canot d'écorce. Ils arrivaient ici à pied, après avoir marché cent milles et même plus à travers nos forêts en empruntant d'étroits sentiers. ~

Auteur anonyme
Ma Paroisse 1945



Maison Josée Simard.



Maison Georges Pelletier.



Maison Louis-Joliet Bouchard.



Maison Moore.



Maison Ludger Cloutier.



Maison Beautier.

Nos vieilles maisons

(Chrs-Eug. Marquis)

Chez la gent féminine de la paroisse, il persiste une vive altercation qui tient du paradoxe. C'est naturel qu'on prétende l'emporter en beauté, mais qu'on se dispute l'avantage ou l'inconvénient d'être la plus vieille, c'est un peu étonnant. Peut-être assisterions-nous à des scènes de guerre, si les parties en litige pouvaient foncer les unes sur les autres. Mais elles sont ancrées au sol sur de fortes assises. Il s'agit de nos vieilles maisons qui nous sont bien chères malgré leur vanité.

Dans leurs draperies de pierres qui les enveloppent et sous les toits français qui les coiffent, elles gardent leur coquetterie d'antan. Leur jeu réussit à travers les siècles et jusqu'à nous puisqu'elles continuent à plaire. Nos modernes les recherchent. Il existe comme un engouement en faveur de ces maisons antiques qu'on restaure avec goût.

Le prodige à réaliser dans l'affaire est de sauvegarder le cachet original avec ce qu'on appelle le confort. Toutefois, le point difficile à contourner est dans le financement. Il coûte beaucoup plus cher de refaire à l'ancienne avec les matériaux du temps que de procéder selon nos techniques expéditives, avec les produits dont l'industrie inonde les marchés.

Pour revenir à nos moutons, quelles sont nos maisons qui méritent une mention? En général, nos ancêtres construisaient avec goût, avec élégance. Toujours, ils attendaient d'avoir les fonds nécessaires pour remplacer les habitations que nous décrit Mère Marie de l'Incarnation par d'imposantes demeures en pierres.

A l'exception de Guillaume Morel, des Maufils et des Racine qui de bonne heure atteignirent au moins l'aisance, il est difficile de reporter beaucoup plus haut qu'à 1700 la floraison de nos maisons en pierre. L'église de Ste-Anne que le Curé Fillon mit en chantier en 1676 donna comme le signal du démarrage. La région ne produisait que la chaux vive et le bois; la pierre que requéraient le solage et les murs, on les recueillait du lit de nos rivières ou plutôt les extrayait des carrières de Château-Richer et les transportait sur les lieux en barque.

Il coûtait moins cher de couper les billots sur son lot, de les équarrir à la hache pour la charpente ou de les scier de long à la main pour les planches et les madriers. A ma connaissance, le seul qui dès 1657 donna par contrat de la maçonnerie à faire à Pierre et Noël Simard fut l'enseigne de milice Étienne de Lessard. Ces bastions protégeaient davantage les gens contre les

incursions iroquoises, quand le temps manquait pour courir dans le réduit érigé dans le flanc de la côte, au nord de la première église. Peut-être les Simard avaient-ils été les initiateurs dans cette voie. Un peu plus tard, le mouvement devint général d'un bout à l'autre de la paroisse. Les vestiges qui subsistent encore de nos jours dans les champs, les vergers ou sous des maisons actuelles témoignent du nombre imposant de ces constructions.

Il existe de ces restes chez Joseph Bluteau, chez Irénée Gaudreault, chez les Dédé Simard, dans le verger de François Boucher, dans une prairie de Jean-Pierre Simard, entre Éric Gagnon et Lauréat Goulet; entre Adrien Néron et Raoul Tremblay; sur le sommet de la côte, en arrière d'Aimé Fortin, en haut de la côte chez Léopold Giguère, chez Denis Prémont, près de la grange étable de Joseph Mercier, chez Damien Tanguay. Mme Miville Morel, née Blouin connut la vieille maison de ses parents, celle des Simard. A présent les restes des fondations gisent chez Jean-Baptiste Rhéaume.

On a démoli récemment celle de Casimir Giguère (une des Caron) et aussi celle des Poulin. Chez les Gagné, le Père Girard reconstruisit la demeure d'Éric Gagnon sur le solage de l'ancienne qui tombait en ruine.

Après des incendies, on rebâtit à neuf sur les vieilles fondations chez M. René Amyot, C.R. et chez Ludger Bouchard. Malgré ces destructions, notre patelin conserve plusieurs demeures anciennes dont les propriétaires sont fiers. Voici la liste:

Sur la côte: Gilles Têtu, Mme Jos Ouellet, les Ancelles, Irénée Gaudreault, François Boucher, Ronald Kelso¹, Denis Prémont, Joseph Mercier, Damien Simard, José Simard, Adrien Néron, Lauréat Gou-

let, Gabriel Gilbert, Thomas Simard, Arthur Simard, Gérard Tremblay, Paul-Émile Gaudreault, Paul Lacroix, Georges-M. Howard.

Sur le chemin royal: Jean Poissonneau, Louis-Joliet Bouchard, Jean-Claude Couture, J.-Charles Turcotte, Denis Lachance, Église-Souvenir, Arthur Simard, M.D., Maurice Fortin, Lucien Gravel, Roger Racine. ~

Il est à souhaiter que nous conservions nos vieilles maisons qui dans leurs plis reflètent l'éclat de nos beaux jours et portent comme en leur chair, les traces douloureuse de nos drames nationaux. Si déjà l'entretien de ces trésors grève le budget des familles qui les ont à leur charge, combien leurs restaurations périodiques les acculent à d'insurmontables difficultés! Ne semble-t-il pas équitable que les pouvoirs publics interviennent par des subsides partiels? Après bien des tentatives qui moururent dans l'oeuf, voici que le Ministère des Affaires culturelles entre en scène. Durant les dernières vacances, il engagea des architectes de Laval, de McGill et de Toronto pour un inventaire complet de ces richesses. Jusqu'à maintenant, les enquêteurs ont accumulé une documentation considérable même sur l'histoire locale.

En dehors des maisons anciennes, beaucoup d'autres frappèrent nos architectes, à cause de leur style ou de leurs originalités typiques. Ils en firent mention dans leur rapport. Les caves extérieures entrèrent de même sur la liste avec les granges et les fournils qui présentent des lignes intéressantes. De ces belles constructions, on en relève sur tout notre territoire. Il serait un peu long de vous les indiquer en plus aussi du danger que j'encourrais si j'allais commettre des omissions.

¹ - Il s'agit de la maison Didace.

C'est bien assez que j'aie à repousser les prétentions des propriétaires de plusieurs maisons au sujet de leur âge.

Laquelle remonte le plus loin? A défaut d'acte qui nous l'atteste avec exactitude, nous les décelons dans les inventaires alors qu'elles portent l'injure du temps. Aveu et dénombrement du 1^{er} juin 1732 mentionne quatre maisons en pierre dont deux subsistent: celle de Jean-Charles Turcotte et celle de Ronald Kelso. Des preuves évidentes attestent que cette énumération était très incomplète.

Il est à remarquer que l'incendie de 1759 consume tout ce que les maisons comportaient de bois. A partir des murs, il fallut recommencer à neuf. Même le presbytère connut le sort commun. Par une protection spéciale, l'église resta intacte. A trois reprises, les soldats de Montgomery déposèrent sur le plancher de l'étope qu'ils allumèrent et trois fois le feu s'éteignit sans rien brûler. Les incendiaires eurent la partie facile parce que partout, ils rencontrèrent des habitations désertes. Les résidents avaient eu l'ordre de fuir dans les bois avec leurs troupeaux et leurs objets précieux. La mesure visait à réduire les envahisseurs à la famine. On sait que la nourriture manquait dans les deux camps. Si le siège s'était prolongé jusqu'à l'hiver, laquelle des deux armées l'eut emporté?

Avec les exactions de Bigot qui prélevait les récoltes et le bétail à des prix dérisoires et revendait le tout à des prix astronomiques, la population civile encore plus que les hommes au front avait la ration maigre. Or, Cadet, le commissionnaire de l'Intendant crapuleux, vivait à Ste-Anne. Sous l'oeil de ce dernier, les nôtres pouvaient moins que les autres lui soustraire des biens indispensables à la vie. Et d'autant plus que Cadet disposait de complices auxquels, en retour, il accordait un régime de faveur. La clique, manquant de rien, jouait à la fois sur les deux damiers.

Moyennant protection, elle fournissait des vivres à l'ennemi.

En rapport avec ce double jeu, ne pourrions-nous pas expliquer que, selon une tradition constante, quatre maisons échappèrent à l'incendie? Pour deux qui n'existent plus, il plane des doutes sérieux. Les deux autres présentent des raisons qui les lavent de toute accusation.

Adélaïde Mercier (Veuve Gauthier) racontait en sa vieillesse, que sa vieille maison laissée intacte avait servi d'entrepôt aux Anglais. Il leur fallait un abri d'accès facile et cette demeure répondait à leurs exigences. C'est la maison actuelle de M. Raoul Tremblay. Quand passa le chemin de la Côte, on dut démolir au nord, toute une tranche de cette résidence avec l'appentis adjacent.

L'autre maison à l'allure seigneuriale dut sa préservation à l'un de ces coups dont la Providence garde encore l'énigme. Pour mettre le feu, les soldats entassent de l'étope ou des pailles dans l'escalier qui descend à la cave. Il leur suffit d'un coup de briquet. En vitesse, ils reculent jusqu'à la porte. A peine sont-ils dehors que ça flambe à l'intérieur. Pas besoin d'attendre, le manège est sûr. Ils déguerpissent vers le voisin afin d'y répéter leur geste.

De l'orée du bois, les fugitifs assistaient tristes à ce spectacle. Ils aperçoivent la fumée et la crête des flammes. Après plusieurs jours, voici qu'ils dépêchent un émissaire sur les lieux. Scène de désolation: partout des murs déchiquetés tendent leurs bras vers le ciel. Or chez la veuve Claude Caron, la maison est intacte. L'envoyé tente d'y pénétrer. Une senteur de suie le saisit à la gorge. Il avance jusqu'à la trappe de la cave. De l'étope bicarbonisée encombre les marches de l'escalier... Cette maison privilégiée est celle de José Simard. Elle eut jusqu'à nos jours des propriétaires qui surent l'entretenir.

Au fait, cette maison présente des particularités qui la distinguent des autres. Elle respire un air seigneurial. En vertu de la convention que signèrent le 25 mars 1683 devant Duquet, Pierre Maufiles, et Claude Baillif, on y sent l'inspiration de cet architecte qui venait d'achever l'église de Sainte-Anne. Chez notre cultivateur régnait la prospérité. Au recensement de 1681, notre homme de 50 ans déclarait l'avoir suivant: 2 fusils, 66 bêtes à cornes, 100 arpents en valeur et 5 domestiques: Pierre (18 ans), Michel Pomier (25 ans), Pierre Émond (17 ans), Pierre Bonneau (18 ans) et Maurice Lafond (22 ans).

Il fit instruire tous ses enfants. Louis devint curé de Ste-Anne et Chanoine de Québec. Le père avait le moyen de bien loger les siens ainsi que ses employés. J'incline à croire que le vieux solage qui gît sous la maison de Damien Tanguay servit d'assise au logis que les Maufiles mirent à la disposition de leurs employés. Peut-être était-ce la première maison que Pierre Maufiles construisit à Ste-Anne après le double achat qu'il fit le 28 décembre 1659 de Julien Mercier et de Robert Giguère?

Dans le moment, José Simard projette une rénovation. Afin que le travail soit dans le ton, M. Simard demanda des lumières à des spécialistes. C'est dire l'intérêt qu'il attache au trésor qu'il possède. Nous ne saurions trop le féliciter et l'encourager. Son attitude ouvre une voie à suivre par les nôtres qui détiennent de ces maisons non moins intéressantes.

Voilà les réflexions qui me vinrent à l'occasion du relevé technique que sont à faire chez nous de jeunes architectes. Puisse ces efforts magnifiques fleurir dans des réalisations concrètes!

Sainte-Anne-de-Beaupré
le 14 août 1968.

Chrs-Eug. Marquis, C.Ss.R.

La maison des Moore

(Chrs-Eug. Marquis)

C'était le nom pompeux qu'elle portait vers 1930 avant que la décrépitude l'ait réduite au point de tomber en ruine. Les gens l'avaient appelée ainsi par suite des Moore¹ qui l'occupaient depuis le début du siècle.

Elle présentait l'aspect d'une solide construction en pierre, flanquée à l'est d'une coquette annexe en bois. Le tout avait du style et brillait d'ordre. Toutefois, une *photographie ancienne* coiffe le corps central d'un toit plus écrasé et légèrement infléchi à la base de ses pentes. Dans cette photo, on voit l'étage dont les *Soeurs de la Charité* haussèrent la vaste résidence du bon curé Ranvozyé lorsque sous la pression du *Curé Blouin* et de l'évêque, elles ouvrirent le premier hôtel de Sainte-Anne, et l'absence de l'annexe que les demoiselles Moore construisirent vers 1900 lorsqu'elles élirent domicile à Sainte-Anne, situe le portrait en question entre 1875 et 1900.

Il nous souvient des fleurs abondantes qui décoraient le parterre et des arbustes qui vous encadraient ce petit château d'un autre âge, en regard des maisons voisines: celle de Jean Sylvain et celle de *Napoléon Racine*.

C'était un coin tranquille. La dure cadence que le sabot des chevaux produisait à frapper le macadam et le bruit de tonnerre qu'à racler le béton déchaînaient les cercles des roues, expiraient avant de franchir ces murailles de verdure, de pierres et de volets clos. Derrière ces murs régnait une oasis de paix. Qu'il devait être bon d'y vivre!

Hélas, en 1968, la fin de cette imposante demeure semblait imminente. Valait-il la peine de prolonger l'existence de cette mesure inhabitable où les jours de pluie, la toiture vous pleurerait des larmes sur la tête? Il est à l'honneur de *M. Arthur Simard* d'avoir relevé le défi. C'en était tout un, vu l'aspect de taudis que présentaient les murs lézardés, les cheminées ébréchées, et la pourriture qui gangrenait la fière annexe des Moore.

M. Simard réussit un tour de force: il rendit à cette résidence à l'agonie sa splendeur de jeunesse. Plus même, à l'extérieur, il la débarrassa de son appentis vermoulu qui la déparait; il décapa ses murs de ce mortier qui l'enduisait. Opération qui mit à nu son pur visage de pierre. Portes, fenêtres et volets revinrent à leur aspect original où la richesse du bois des linteaux et des poutres, malgré l'âge de ces pièces, a été remise en valeur avec un rare bonheur.

M. Simard bénéficia des conseils techniques de l'architecte *Normand Rodrigue*. Mentionnons encore Michèle Simard qui, décoratrice ensemblière, seconda son époux, de même que l'apport discret mais efficace de Mme Arthur Simard, l'infatigable collaboratrice du docteur.

¹ - Cf. Mon Clocher, janvier 1969, pp 5-7.

Ajoutons encore l'entrepreneur *Roland Drouin* qui « lui y connaît ça » les **restaurations**. Preuve, celles qu'il fit à Québec, à l'Île d'Orléans et sur la Côte, chez les Gilbert.

L'intérieur connut une profonde métamorphose selon les fins que M. Simard allait assigner à l'édifice: au rez-de-chaussée, deux bureaux de consultation médicale avec une salle d'attente. On y respire le bon goût où s'allient l'air antique et le confort moderne. Au cours de l'aménagement, on découvrit un foyer qu'on remit à neuf comme au temps où les poêles à ponts supplantèrent ce système de chauffage.

L'étage comprend deux parties: une salle de réunion pour les médecins et un assez vaste logement. Il est sûr que ce travail honore et celui qui prit pareille initiative et ceux qui mirent la main à la pâte. L'entreprise si bien menée à terme va conserver à Ste-Anne une de ses anciennes constructions qui constituent un de ses trésors.

Pour évaluer à son prix une magnifique restauration, il importerait de retracer l'histoire de ce logis. Les rares documents que nous tenons nous permettent de marquer les principales étapes. *Les anciens bâtirent cet édifice en deux coups*. Une démarcation dans les murs atteste la chose.

Le 24 août 1771, après liquidation de son bien entre les mains d'Ignace Giguère (trisaïeul de Casimir), Claude Caron descendit au village sur le lot 121 du cadastre et y ouvrit une cordonnerie.

L'emplacement partait du fleuve et montait jusqu'au haut du petit sentier. Il mesurait un arpent de front. Par le Nord-Est, Joseph Racine bornait ce terrain; par le Sud-Ouest, ce lot tenait à Pierre Racine. Ce dernier l'avait acquis le 19 avril 1771 avec échange de Jean Lessard. Le contrat stipule que le lot comportait étable et maison. **C'est dire que jusqu'à ce moment existait la maison actuelle de M. Simard, au moins en l'une de ses moitiés**. Comme une dame Pierre Racine tint école à Ste-Anne de pair ou non avec l'école de Fabrique, peut-être l'allonge servit-elle de local scolaire avant d'être cordonnerie et magasin?

De sa première épouse, Marie-Madeleine Racine (SAB 1-10-1742), Claude Caron n'avait pas d'enfants.

De sa deuxième, Élisabeth Lessard, il eut au moins Claude et Geneviève. Le 24 février 1800, cette fille épousa Joseph Asselin qui fut marchand. Peut-être remonte-t-elle à cette époque l'allonge qui servit de magasin?

Devenue veuve, Geneviève remaria Édouard Goulet le 12 juillet 1842. En 1869, ce Goulet convole en 2e noces avec Éléonore Rancourt. Cette dernière survivant à son époux ouvrit sa porte à l'une de ses nièces: Octavie (née de Clément Goulet et de Julie Lessard).

Cette Julie contracta trois mariages consécutifs: 1- Narcisse Poliquin; 2e (SAB 5-7-1895) Joseph Côté; 3e (SAB 4-8-31) Napoléon Racine (Ti-pape) . Ange Paré, fils d'Étienne Paré et de Delphine Goulet, raconte en ses souvenirs que, petit garçon, il était commissionnaire de ses tantes.

En 1890, les Rédemptoristes acquirent la propriété des Goulet (lot 121). Vers 1902, deux soeurs Moore élirent domicile à Ste-Anne dans l'annexe attenante à la maison des Goulet que les Pères leur permirent d'ériger à l'endroit. Par la suite, elles prirent le tout à bail jusqu'à leur mort.

Vers 1933, Richard Morissette, prenant sa retraite, acheta des Pères cet emplacement encore vaste avec la maison qu'on avait négligé quelque peu d'entretenir et dont le fleuriste de la Basilique n'agrémentait plus le parterre. Le nouveau propriétaire à l'encontre de l'esprit qui règne en faveur des vieilles maisons décida de bâtir une maison à la mode sur le terrain libre entre la Côte des Sept-Crans et la maison dite des Moore.

M. Arthur Simard (alors jeune médecin) acheta le vieil édifice en 1938 dans l'intention d'y fixer sa résidence. Vu que le vent ne soufflait pas encore en faveur de ces anciennes maisons, le projet entra comme en chrysalide.

Voici qu'en l'été 1968, notre papillon sortit de sa léthargie. Certes, il coûterait cher de convertir les lieux en clinique médicale, mais la chose sauverait du désastre une valeur précieuse de notre patrimoine, un souvenir-témoignage de ce que furent et firent les ancêtres.

Le 13 janvier 1969

Chrs-Eug. Marquis

Un monde qui s'écroule

Cette année, une tempête de verglas a semé la consternation dans la Province. Des régions entières craignaient d'être complètement ruinées économiquement. Plusieurs se demandaient s'ils s'en sortiraient vivants. Imaginez maintenant l'état d'âme des habitants de Sainte-Anne en 1759. L'Acadie était tombée, les postes éloignés étaient passés aux mains des Anglais et l'étai se resserrait sur Québec, le coeur de la colonie et, dans l'attente des secours de France, on commençait à se demander si la mère patrie n'avait pas renoncé au Canada pour de bon.

C'est dans ce contexte qu'on peut lire les articles du Père Charles-Eugène Marquis publiés dans *Mon Clocher* sur les derniers temps de la Colonie. Je vais reproduire de nombreux textes sur l'agonie de la colonie. Malheureusement, le Père ne nous donne pas toutes ses sources.

M. Pierre-Clément Parent¹ prend possession de la cure de Sainte-Anne au mois de Juillet 1758. Hélas! 1759 devait être surtout pour les paroisses situées aux environs de Québec et sur le bord du fleuve, une année de terreur, de misères, de deuil et de ruines. La guerre était déclarée entre les deux grandes puissances de l'Europe, la France et l'Angleterre.

Montcalm de St-Joachim à Québec en voiture à cheval

Montcalm² traversa notre paroisse d'un bout à l'autre, le 12 mai 1756. Son armada mouillait à l'ancre au Cap Tourmente dans l'attente d'un vent favorable qui la pousse vers Québec. Montcalm souffre de cet arrêt. Les pieds lui brûlent sur la Licorne. Le 10 mai, il descend de sa prison flottante, son embarcation atterrit à la Grande Ferme. Les gens le dissuadent de monter à Québec par la voie de terre: ils ne disposaient que de charrettes pour le voyage et, la fonte des neiges ayant grossi le Sault de Montmorency, rendait le gué fort périlleux.

Montcalm modère son empressement à prendre le commandement de l'armée; il retourne à sa frégate. Le 12 mai, Montcalm n'y tint plus de ce calme plat et des vents contraires. Il débarque à la Petite Ferme, loue une calèche à destination de Québec. Le généralissime décrit, en son journal, les cabriolets du temps que tire un seul cheval. Dans la belle saison, ce transport effectuait le trajet de Saint-Joachim à Québec, en 6 heures. Montcalm dut coucher au presbytère de M. du Baron au Château-Richer. A ce sujet, il émet son opinion sur les curés qu'il rencontre ou salue au passage.

Il les apprécie en bien, les juge « gens de condition ou de bonnes familles », estime qu'ils jouissent de plus de considération qu'en France. Il est sûr que Montcalm vit de ses yeux la célèbre église de Sainte-Anne. Rien ne prouve qu'il y descendit sur l'invitation du curé. Il demeure vraisemblable si l'on note le pluriel- les curés- sous la plume de Montcalm lui-même. La probabilité tient encore à la coutume des marins français de tirer une salve d'artillerie à leur passage devant le Petit-Cap. Certes, son charretier n'aura pas manqué de solliciter son hôte à cette visite pendant que l'attelage reprendrait haleine.

¹ - *Annales de la Bonne Sainte Anne (ABSA)* - Coll. F. Gabriel, p. 289

² - *Mon Clocher*, septembre 1959, p. 14.

Comme le jour même³, le vent tourna de bord, les vaisseaux français entrèrent dans la rade de Québec quelques heures avant que Montcalm ne les rejoignît. Celui-ci raconte avec humour qu'il soldait ses efforts à brûler les étapes par du retard, de la pluie, de la fatigue et de la dépense- 20 sols par lieue de chemin-. Il sortait plutôt riche d'observations. En plus de ses réflexions sur les curés, il écrit de fines remarques: « La Côte depuis l'endroit où j'ai débarqué jusqu'à Québec m'a paru bien cultivée, les paysans très à leur aise, vivant comme de petits gentilshommes de France, ayant chacun deux ou trois arpents de terre... Les habitations ne sont pas contiguës, chaque habitant ayant voulu avoir son domaine à portée de sa maison. »

Montcalm ne tarda pas à déchanter au sujet des miliciens

Montcalm ne gardera pas jusqu'à la fin cette admiration sans mélange. L'évolution de la guerre l'abreuvera d'amertume, sans trop l'incriminer. Militaire de carrière, il comprit assez mal nos miliciens qui, maniant à tour de rôle la charrue et le fusil, ne portaient pas d'uniforme, manquaient d'entraînement et combattaient plutôt à l'Indienne, par embuscade, à l'abri des arbres et des accidents de terrain. Aucune stratégie rigoureuse ne tient à ce régime.

Mésentente entre les soldats et les miliciens (habitants)

Miliciens et militaires de profession ne communiaient-ils pas au même idéal et ne partageaient-ils pas les mêmes dangers? Une marge trop forte dans le traitement suscite des jalousies et des frictions. Et chez les nôtres, c'était lourd de sentir les gens qu'ils côtoyaient à la journée, les écraser de leur dédain et leur servir une ration de famine, comme on jette une croûte à son chien.

Expérience pénible de cohabitation avec les soldats durant l'automne

A l'automne, l'armée dispersait le gros de ses soldats en pension à proximité de Québec, chez les fermiers. La Côte de Beaupré devenait le principal quartier d'hiver. Sauf, chez les premiers, c'était plus que la détente légitime, après les fatigues de la belle saison. Sur une plus faible échelle, on reproduisait les excès que l'Intendant commettait en son palais de Québec: les festins, les bals, le jeu. Et la gaieté gauloise dégénérait jusqu'à près de la débauche.

C'était la pagaille

En 1759, l'autorité religieuse dut élever la voix. Les curés gémissaient de ces désordres. A Sainte-Anne, pas trop de nos filles convolèrent en mariage avec des militaires qui peut-être les laisseraient veuves au courant de l'été. Il y subsistait en plein le scandale d'une clique qui festoie, au sein de la détresse générale. En face de pareil contraste, si des vertus héroïques ne vous blindent pas, vous éclatez en murmures. Les gens se disaient: « Rien qu'à couper les excès de ces jouisseurs et vous allégez du coup la misère extrême des autres ». A Sainte-Anne même, il vivait un de ces gros exploiters qui menait un train princier à la mode des Bigot, des Varin, des Péan.

³ - Mon Clavier, octobre 1959, pp. 9-10.

En 1759, les critiques à leur apogée ricochèrent jusqu'aux oreilles du généralissime, qui jugea de son devoir de réprimander nos gens avec des menaces. Il écrivit à Lévis: « Je crains que les gens de l'Ange-Gardien et de la Côte de Beaupré ne fassent leur paix particulière. Il faudrait quelques gros détachements d'Indiens et de Canadiens pour les corriger. »

Excuser l'inexcusable

Certes, la discipline avait ses exigences, mais, après mûres réflexions, nous accordons aux nôtres de plaider non coupables en cour martiale. Ils opposent un faisceau de raisons qui les excusent et les disculpent. *Personne ne voulait plus la guerre*, on souhaitait la paix qui permettrait de cicatriser les blessures et de pourvoir aux nécessités de la vie. Les patriotes valides de 16 à 60 ans sont tous au front. En proie à la famine, ils savaient les leurs en fuite dans la forêt, leurs maisons livrées aux flammes, leurs récoltes en perdition dans les champs, leurs troupeaux livrés au pillage.

Puisque la France ne les secourait pas et les abandonnait à leur sort, à qui profitait-il de continuer une lutte inégale et perdue à l'avance? A condition de déposer les armes, Wolfe leur jurait l'immunité. Ses promesses avaient de quoi tenter nos ancêtres qui, dans la misère noire, se figuraient des Anglais magnanimes. Cela avant les incendies. Depuis l'ouverture des hostilités, ils rivalisaient avec les Français en bons procédés. La mauvaise humeur de Montcalm ne ramena pas le calme. Afin d'assurer la subsistance des leurs pendant l'hiver, plusieurs miliciens, au front depuis mai, sollicitèrent un congé qui leur permettrait de couper leur récolte.

Vu qu'il prévoyait, à brève échéance, des engagements qui décideraient peut-être de la guerre, Montcalm leur refusa cette grâce pour le moment. M Foligne rapporte en ses mémoires que plusieurs miliciens de Beaupré désertèrent en cette occasion. Peut-être rejoignaient-ils leur bataillon quand, le 3 septembre, M. de Repentigny dépêcha 700 hommes pour garder les côtes de Québec à St-Joachim et pour la récolte qui restait dans les champs?



Montcalm eut une vue de l'église de Sainte-Anne, il sut admirer notre Côte en bordure du fleuve, il prit contact avec les gens. Wolfe ne sut-il rien de nous? De son navire qui remontait le fleuve par étape, il contempla la Côte. Dans les escales qu'il dut ménager à son équipage à proximité de Sainte-Anne, il est impossible qu'il n'ait pas aperçu notre église dont un fond de verdure découpait une silhouette grise. A serrer de près les documents qui nous décrivent l'agonie de la Nouvelle-France, on peut établir entre Wolfe et Sainte-Anne-du-Petit-Cap une relation plus étroite.

Depuis 1755, la guerre régnait; **le 13 septembre 1759, Wolfe porterait le coup final.** En quelle mesure, notre paroisse connut-elle, sinon le général anglais, au moins son armée? Du haut de la Côte, les nôtres assistaient à l'évolution de la flotte ennemie sur le fleuve. Wolfe dresserait son camp sur la rive gauche du Sault Montmorency. Lévis commandait l'armée française qui montait la garde sur la rive opposée. Comment Wolfe masserait-il des hommes sur ce point stratégique? Foligne nous fournit les détails.

« Ce memme jour (8 juillet) vers les midy, une frégatte et un sceneault de marais entièrement passèrent dans le canal du Sault Montmorency et furent mouiller à Sainte-Anne, sans

aucune difficulté pendant que les pratiques Canadiens n'avaient osé depuis l'établissement de la colonie, user d'un pareil essay, craignant les écueilles qu'ils voient, à franchir d'une aisance sans égal...

Ce memme jour (9 juillet) sur les trois heures après midy, 40 à 50 berges chargées de troupes furent joindre leur frégate et leur scéneau mouillé à Sainte-Anne à la faveur desquelles, ils débarquèrent dans la nuit un corps de troupe de 4,000 hommes avec deux pièces de canons sans aucune opposition et vinrent former leur camp au pied du Sault à la portée du fusil de M. de Lévy en déca. Ce n'est pas sans surprise qu'on les voit dès le matin se retrancher, et être rejoint par un corps de troupe venant de l'Île d'Orléans⁴. »

C'est dire qu'en pleine nuit, l'armée de Wolfe défila dans le chemin royal et qu'elle traversa toute la paroisse. Vu la hâte qui les pressait, nous ne les blâmons pas de passer en vitesse et de ne rien remarquer de spécial sur le sol qu'ils foulaient.

Le 9 juillet, Wolfe établit son quartier général au sommet de la falaise, près des Chutes. Que signifie cette page, sinon que Wolfe débarque ses troupes sur la rive en chaland plat par une de nos rivières ou celle de Sainte-Anne, ou de la Rivière-aux-Chiens? Cette dernière n'offre pas de chance à la navigation. C'est donc à Beaupré que les Anglais descendirent sur la terre ferme et gagnèrent de là le Sault Montmorency. C'est dire qu'en pleine nuit, l'armée de Wolfe défila dans le chemin royal et qu'elle traversa toute la paroisse. Vu la hâte qui les pressait, nous ne les blâmons pas de passer en vitesse et de ne rien remarquer de spécial sur le sol qu'ils foulaient.

Rien n'indique que Wolfe dirigeait les opérations en personne. Ça reste vraisemblable. Il a pu venir de l'Île d'Orléans avec les soldats qui traversèrent le 9 juillet grâce à la protection du premier contingent.

☞

L'attitude de Wolfe changerait après son cuisant échec du 31 juillet aux Chutes de Montmorency. Sous le coup de sa colère, il dicte un manifeste véhément à l'adresse des Canadiens. En fait, il n'en tint aucun compte, sinon par Montgomery avec un détachement qu'il dépêche dans les campagnes afin de recueillir des provisions. Les vivres manquent, ses hommes tombent à la ration. Les vaisseaux qui doivent apporter le ravitaillement ne paraissent pas encore à l'horizon. Montgomery ne rencontre pas la coopération qu'il escomptait. Sur l'ordre du Gouverneur, les habitants avaient gagné la forêt avec leurs bestiaux. Même le curé Parent avait suivi ses ouailles dans les bois.

En représailles que rien n'excuse, Montgomery brûle tout sur son passage; il n'épargne rien en apparence. A trois reprises, il met le feu à l'église, trois fois l'incendie s'arrête; sainte Anne protège son temple.

A ce manège criminel, Montgomery perdit des hommes. Le 11 août 1759, nos miliciens leur tirèrent 30 hommes que les Indiens scalpèrent. Les Anglais étendirent le pillage jusqu'à St-

⁴ - Journal de Foligne, pp. 26-27.

Ferréol, chez feu Jean Lessard. Je le sais par un jugement de 1774, en faveur de François Barrette, tuteur des enfants⁵.

C'est le 17 août que Montgomery commence ses ravages: 15 à 20 maisons flambaient à l'Île d'Orléans. Le même jour, il débarqua à Saint-Joachim avec 200 hommes. Du 18 au 23 août, l'envahisseur occupe le presbytère. Le Curé Portneuf, avec ses hommes, 50 à peu près, surveillent ses agissements. Sitôt que le pillage et l'incendie débutent, Portneuf laisse ses hommes passer à l'offensive. Il les accompagne comme aumônier. Les Anglais les taillèrent en pièces et traquèrent la troupe en déroute jusqu'à l'orée du bois. Ils en tuèrent sept: Louis Paré, Charles Languedoc, Louis Allaire, Jean Gagnon, Michel Magnan, Pierre Gagnon et Jean Fortin. Le Curé Portneuf, pendant qu'il fuyait, ne put gagner assez vite le bois à cause d'une blessure qui l'affaiblissait. A bout de force, il tomba sur une pierre où des soldats ennemis le rejoignirent. Ils le hachèrent à coup de sabre et le mutilèrent au point de rendre difficile son identification. Le 26 août, Montgomery débarrassait le territoire de Ste-Anne; il avait rempli son odieuse besogne qui le marque d'ignominie. Le Lieutenant Fraser, présent à l'engagement, ne manque pas lui-même de flétrir cette barbarie que Wolfe ignorait et n'aurait jamais permise.

Ce même jour, les paroissiens de Saint-Joachim amenèrent à Sainte-Anne, le corps de l'abbé Portneuf. On l'enterra sans cercueil, près des balustres, sous le chœur. Le 27 août, nous donnions la sépulture aux sept autres.

☩

Le 21 août, Foligne vit de Québec les lueurs que nos maisons en feu reflétaient sur le ciel. La fin approchait.

✠

Le 3 septembre, Wolfe quitte le Sault Montmorency. C'est en haut de Québec qu'il tente avec succès un débarquement. Dans sa hâte de le culbuter de sa position, Montcalm l'attaqua avec une partie de ses troupes. **Les deux chefs meurent et les Anglais remportent la victoire.**

⁵ - Nos archives C.Ss.R.



Pas drôle, pour les nôtres de Sainte-Anne, de rentrer au foyer à l'automne de 1759. Les uns revenaient du front, les autres de la forêt où ils avaient cherché refuge. Les canons ne tonnent plus mais ils demeurent visibles, comme ces uniformes rouges auxquels les gens associent l'incendie de leurs habitations et le pillage de leurs biens.

La nouvelle de la mort de paroissiens tombés glorieusement sur le champ de bataille vient encore ajouter au deuil et à la tristesse universels. On se console cependant en pensant que les horreurs de la guerre sont finies. Avec un courage vraiment héroïque, on se remet à l'oeuvre. A tout prix, il faut reconstruire les maisons avant les grands froids d'hiver.

La pauvreté était extrême. Les femmes et les vieillards n'avaient guère semé. Plus de filets pour la pêche, pas d'arquebuses ni de trappes pour abattre ou capter le gibier de la forêt: on amasse des feuilles et des racines qu'on infusera.

Après la disparition de l'ennemi, ces pauvres gens sortirent de l'épaisseur des bois. Le coeur navré, ils ne voient plus à la place de leur chère demeure que des amas de ruines. Que de larmes versées dans ces tristes conjectures! On est presque à l'entrée de l'hiver, les maisons sont dévastées, les animaux domestiques ont été tués ou enlevés.

La guerre a le don de faire paraître chaque individu sous sa vraie couleur. Tel qui, en tant de paix, passait pour un honnête homme peut descendre à une bassesse insoupçonnée pour différentes raisons comme la peur, l'appât du gain, le désir de sauver sa peau. Mais une fois la guerre finie, il faut tous recommencer à vivre ensemble. Les habitants de Sainte-Anne en avaient eu assez de la guerre, ils n'avaient pas envie de la recommencer entre eux. Ils étaient bien prêts à oublier. Seulement, pauvres eux-mêmes, ils se seraient bien passés de la bande à Cadet qui volatilisait une bonne partie des secours que le Gouverneur destinait aux familles pauvres de la paroisse. Mais même à ce prix, les paroissiens ne voulaient plus la guerre. Le Curé essaya de lutter pour la justice et il dut payer cher pour son zèle. Comme la suite de l'histoire nous le montrera.

La défaite du 13 septembre fut pour les Canadiens comme la mort d'un être cher à la suite d'une longue maladie. On est triste mais, en même temps, soulagé devant la fin d'une situation intenable. Notre histoire nationale, à partir de ce jour, balaya dans l'oubli bien des griefs. On avait trop de blessures à panser et trop de choses urgentes à restaurer pour que les patriotes sans défaillance intentent contre des frères plus faibles, des poursuites judiciaires. On eut la sagesse et la charité d'oublier et de reprendre la vie ensemble.

L'après-guerre

Population aigrie

La guerre a laissé des trous béants dans les structures paroissiales. Bien des amitiés ont été brisées. Plusieurs paroissiens ne peuvent plus se regarder en face. Mais ils sont voisins et il leur faut continuer à vivre ensemble et même à collaborer pour mettre les familles à l'abri et pour, ensuite, se réorganiser au point de vue social et religieux. Le Capitaine de Milice et le Curé auront un grand rôle à jouer. Mais est-ce que les gens leur feront confiance? La guerre a souvent mis leur crédibilité à l'épreuve.

On a soupçonné le Capitaine de Milice d'être de connivence avec Cadet pour affamer les gens. Qu'est-ce qui en est au juste? On sait que ventre affamé n'écoute pas toujours la raison. Le Curé a gardé le contact avec les gens tout le temps de la guerre, mais il a dû plusieurs fois prendre la défense des pauvres, se constituer juge entre les partis. Il s'est ainsi fait des ennemis qui ne lui pardonneront pas. Si les prêtres n'avaient pas été si rares, c'eût été une bonne politique que de muter M. Parent à une autre cure, mais l'évêché n'avait pas le choix.

Le curé n'est pas mieux partagé que ses paroissiens: il est lui-même sans abri. Son presbytère a été incendié et il n'en reste plus que quatre murs noircis par la fumée et quelques morceaux de charpente à demi calcinés. Heureusement, l'église était intacte, et le bon pasteur en dut remercier de tout son coeur Dieu et la Bonne Sainte Anne qui, par une protection spéciale, n'avaient pas permis au feu de détruire une église, objet d'une si grande vénération.

La Fabrique, dans les années d'abondance, avait économisé quelques centaines de livres. Cet argent vint à point en fournissant au curé le moyen de rendre logeable une partie du presbytère et d'y passer l'hiver. Cela fut fait avec la permission de l'Évêque.

M. Parent en butte aux contradictions

D'abord, il fut accusé par le second marguillier du banc d'avoir volé et dissipé tout l'argent de l'église. Or, il n'y avait rien de vrai dans ces accusations. L'argent avait été prêté aux religieuses de l'Hôtel-Dieu, après l'incendie de leur Hôpital en 1755. Cette affaire n'était pas complètement terminée qu'il en surgissait une autre encore plus épineuse.

Quelques mois après la conquête, le Gouverneur Murray avait fait distribuer des aumônes pour aider les plus pauvres à se rebâtir, ou à se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Dans plusieurs endroits, ces secours, du moins en partie, n'atteignirent pas les personnes auxquelles ils étaient destinés. C'est ce qui eut lieu à Sainte-Anne. Voici ce qu'en écrivait le curé à son supérieur ecclésiastique: « L'aumône que M. Murray a donnée pour les pauvres est tombée pendant mon absence entre les mains de gens peu fiables. Ils l'ont distribuée, à leur fantaisie, sans avoir égard à la liste que j'avais faite des pauvres, suivant les intentions de M. le Gouverneur, tellement que les véritables pauvres n'ont presque rien eu. Le gros de la donation alla aux accapareurs.

« Je n'ai pas osé en porter de plainte, craignant des suites fâcheuses pour le Capitaine. Mais je serais d'avis de lui faire restituer tout ce qu'il a distribué à ceux qui ne sont pas sur ma liste ». Il serait peut-être bon, répondit le grand vicaire, de ne pas pousser le capitaine, crainte qu'il ne soit sévèrement puni. S'il le peut, il faut l'obliger à rendre aux pauvres de la Côte. »

On sent que le curé et le grand vicaire répugnent à s'attaquer au Capitaine de milice. On veut mettre la pédale douce. C'est que le capitaine de milice, dans le temps, était l'autorité civile. Le Capitaine était la seule autorité face au curé. Parmi les vieux souvenirs de ma tendre enfance, je n'ai jamais oublié une anecdote racontée par mon père. Le capitaine de milice aurait répondu au Curé alors que celui-ci était en chaire. Cela avait fait sensation. En 1761, il semble bien que le Capitaine avait été blâmé et qu'il attendait sa chance pour donner le change au curé.

Réclamation d'un terrain appartenant à la Fabrique

Une occasion ne tarda pas à se présenter. Voici comment. M. Chabot, par bonté, avait accordé à un voisin la jouissance d'une certaine étendue de terrain appartenant à la Fabrique; mais à la condition expresse que le curé pourrait reprendre ce terrain quand bon lui semblerait, et sans difficulté aucune. Or, M. Parent voulait rentrer en jouissance de ce morceau de terre. Mais les enfants de ce voisin ne l'entendaient pas ainsi. Ils prétendaient être les vrais et légitimes maîtres du terrain en litige, et menaçaient même le curé de le traduire devant les tribunaux civils. Mais M. Parent n'était pas homme à reculer en face des difficultés.

Après avoir exposé au grand vicaire toute cette épineuse affaire, il ajoute: « Je reprends ce terrain en vertu de mes titres. ~ Pour moi, je ne crois pas devoir le leur laisser plus longtemps, vu qu'ils n'en ont aucune reconnaissance et même, ils prétendent m'arracher le peu qu'il m'en reste aujourd'hui. » Le Capitaine épousa la cause des mécontents et il alla jusqu'au Gouverneur. De son côté, le curé l'avait devancé auprès de l'autorité ecclésiastique. M. Briand, vicaire général, approuva le curé et lui rappela qu'il devait régler le cas avant le 10 mai. Après cette date, il y aurait prescription. Le 20 mai suivant, M. Parent était en possession du terrain en litige, et l'avait fait entourer d'une solide clôture. On doit une grande reconnaissance à ce sage curé. Sans lui, la Fabrique aurait perdu probablement la moitié de son terrain.

La réparation du presbytère

Une autre question épineuse devait nécessairement venir sur le tapis: c'était la réparation du presbytère, dont une petite partie seulement était logeable. M. Parent convoqua le 25 octobre, une assemblée générale de tous les paroissiens dans le but d'aviser aux moyens de « rétablir le presbytère ». On y décida « d'une voix unanime que chacun fournirait, au pro rata de la terre qu'il occupe dans la paroisse, le bois de charpente, planches, madriers, bardeaux et autres choses nécessaires. »

Il dut y avoir dans la suite de graves malentendus, puisque M. Briand se plaignit d'avoir été traité grossièrement par quelques-uns à propos de cette réparation.~

Pour augmenter les minces revenus de l'église dont les réparations considérables devenaient de plus en plus urgentes, M. Parent imagina d'introduire dans sa paroisse l'usage de faire à l'occasion de sa visite pastorale une quête appelée depuis la *quête de l'Enfant Jésus*². La recette en fait mention pour la première fois en 1764. Cet usage de faire tous les ans la quête de l'Enfant Jésus s'est maintenu très longtemps et est passé dans les us et coutumes du peuple. Chaque famille se piquait d'honneur de donner quelque chose. Les hommes de

¹ - ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 295

² - La quête de l'Enfant Jésus se faisait encore en 1959. Elle avait pris une autre forme. Elle consistait en une minime offrande que les enfants ou des personnes âgées offraient au prêtre en plus de la dîme payée par les parents.

métier, un produit de leur travail; les cultivateurs, des fruits de leur ferme: blé, avoine, pois, fèves, mais surtout le traditionnel morceau de lard. Le dimanche suivant, tous les effets de la quête étaient vendus à la criée. On choisissait d'ordinaire pour crier un homme un peu original, à la parole facile, foisonnant en bons mots, maniant habilement la plaisanterie. C'était une agréable façon d'exciter l'émulation parmi les acheteurs. Aussi prenait-on souvent un malin plaisir à faire monter l'enchère sur certains effets jusqu'à un prix exorbitant. Après tout, c'était pour l'église; on n'y regardait pas de si près. ~

Toujours plus de tracés pour M. Parent

Depuis son arrivée dans la paroisse³, M. Parent avait eu à lutter sans cesse pour défendre soit ses propres droits, soit ceux de la Fabrique. Mais ces luttes, si pénibles qu'elles fussent, ne devaient être que le prélude des grandes difficultés qu'allait lui susciter l'année 1766. Ces pénibles événements couvrent une bien triste page dans l'histoire de la paroisse.

Il serait bien difficile de départager les torts dans les tristes événements qui vont suivre. D'abord, Mgr de Pontbriand était mort depuis six ans déjà, lorsque son successeur fut installé le 19 juillet 1766. Pendant la vacance du siège épiscopal, l'administration du diocèse revenait de droit au chapitre de Québec. Celui-ci avait confié à M. le Grand Vicaire Perreault le soin de visiter les paroisses et de veiller à la bonne administration des biens des fabriques. M. Perreault fit sa visite à Sainte-Anne au mois de mars 1766 et, le 27 juin, il adressait la lettre suivante:

« Ayant reconnu dans le cours de notre visite, au mois de mars dernier, que votre église avait été considérablement endommagée, et ayant été informé nouvellement que les ouvertures s'étaient si considérablement accrues que les murs menaçaient ruine, il est de notre devoir de prémunir les accidents qui pourraient arriver par l'écroulement de cette église, et de pourvoir à son rétablissement. »

En conséquence, le Grand Vicaire ordonnait aux marguilliers d'appeler des experts habiles, chargés de faire un rapport détaillé de la maçonnerie et de la charpente, et d'indiquer les moyens les plus propres « à réparer solidement l'église ». De plus, il leur enjoignait de convoquer une assemblée générale de tous les paroissiens, afin de procéder à l'élection de syndics, dont le devoir serait de faire la répartition légale destinée à couvrir les frais des réparations. ~

Le 29 du même mois, l'assemblée des anciens et des notables fut convoquée au son de la cloche et se tint au presbytère sous la présidence de M. le Curé. « Tous, nous dit le procès-verbal, ont unanimement répondu qu'ils ne voulaient pas et refusaient entièrement d'exécuter le contenu du mandement de M. le Grand Vicaire; qu'ils refusaient absolument la visite des experts nommés dudit mandement, et d'aucun autre, disant que tout étranger condamnerait infailliblement une grande partie de leur église à être démolie; que l'expérience qu'ils ont eux-mêmes depuis plusieurs années du mauvais état de leur église les convainc que ladite église subsistera encore plusieurs années. » [Sous ces lignes, on aperçoit un raisonnement facile: « Jusqu'ici, il n'est rien arrivé. Donc, rien n'arrivera dans l'avenir. »], et les paroissiens de continuer: « A la vérité, pour fermer les ouvertures qui sont dans le mur, ils y mettront du mortier, et cela suffira. » M. le curé eut beau argumenter, l'assemblée entière persista opiniâtrement dans sa première décision et déclara ne vouloir y changer quoi que ce fut.

³ - ABSA- Collection du Frère Gabriel, C.Ss.R., p. 298.

Le grand vicaire fut cruellement déçu en recevant le procès-verbal de cette fameuse assemblée. Les esprits se montaient de plus en plus. On paraissait bien décidé à ne pas se soumettre. Il s'en trouva même qui voulurent faire retomber sur le pauvre curé toute la responsabilité de cette triste affaire ~ Celui-ci s'en plaignit à Mgr Briand qui venait de monter sur le trône épiscopal. De leur côté, **les paroissiens demandèrent le changement de leur curé.**

L'évêque ne sachant plus quoi inventer et étant, par ailleurs, à court de prêtres,

**Interdit
jeté
sur la paroisse.
Les Funérailles
se feront
à
Château-Richer**

jeta l'interdit sur la paroisse. Il y eut défense formelle d'y célébrer aucun office religieux. Les funérailles se feraient au Château-Richer.

[Peut-être que si le diocèse avait été conduit par un évêque qui connaissait son monde comme Mgr de Laval, Mgr de Saint-Vallier ou Mgr Taschereau, ou même si Mgr Briand avait eu le temps de connaître ses diocésains, cette chicane n'aurait jamais eu lieu. D'abord, le grand vicaire paraît être allé trop vite en besogne en imposant tout de suite sa propre solution aux problèmes de l'église Sainte-Anne. Il va jusque dans les détails avec ses experts. Une fois bien établi, Mgr Briand voudra se rapprocher des gens. Il leur exprime ses bons sentiments quand il met fin à l'interdit par la nomination du Curé Hubert.]

Un Monsieur Chabot en aurait discuté avec ses paroissiens avant d'en appeler à l'évêque et il aurait trouvé une solution. M. Parent était à couteau tiré avec ses ouailles. Voici une phrase tirée d'une lettre à son évêque: « *Voyant la mauvaise volonté des paroissiens qui ne voulaient rien faire pour leur église* ». Un curé plus diplomate n'aurait pas demandé les experts, en passant par-dessus son conseil de marguilliers, mais il aurait donné à ses paroissiens le temps de réfléchir. Il les aurait noyautés. Mais lui, il semblait bien que c'était son caractère. Il fonçait. Les Canadiens étaient généreux, mais ils étaient fiers et ils ne voulaient pas s'en faire imposer par quiconque. Plusieurs petits schismes dans les différentes paroisses ont commencé par une attitude trop cassante et autoritaire d'un curé. Cela n'absout pas complètement les paroissiens d'alors, car une bonne chicane, ça se fait à deux et, ordinairement, il y a du tort des deux côtés.

Le chroniqueur qui commente cet événement dans les Annales de Sainte-Anne dit que les paroissiens étaient conduits par une petite clique. Les autres n'ont fait que suivre. Voici ce que le chroniqueur dit de M. Parent: « *Animé des meilleures intentions, mais d'un caractère un peu vif, il pressait avec trop d'âpreté ses paroissiens à se conformer à la décision du grand vicaire. Un homme qu'il refusa d'admettre comme parrain, parce qu'il n'avait pas fait ses Pâques, eut une altercation avec lui et lui suscita une partie de ces troubles.* »

Les paroissiens firent leur « mea culpa » et souffrirent patiemment l'épreuve. Le pire pour eux, c'était d'expliquer aux pèlerins comment il se faisait que le presbytère était vide. M. Parent partit tout triste. *Il se demandait ce qui adviendrait du pèlerinage. La Bonne Sainte Anne va-t-elle retirer ses faveurs?* Mais non, la Bonne Sainte Anne n'abandonnera pas son cher sanctuaire du Petit-Cap.

Quelque temps avant son départ, M. Parent reçut un don tout à fait inattendu.

On connaît le munitionnaire⁴ **Cadet**. C'était l'un des compagnons de vol et de brigandage du trop fameux intendant Bigot. Cadet, probablement pour cacher au public l'une de ses rapines, avait acheté une petite maison de colombage⁵ sise sur le terrain annexé depuis, à celui de la Fabrique. Ce lopin se trouve sur le bord du chemin, le long du petit escalier qui monte aujourd'hui chez les Soeurs Franciscaines. Après la conquête, Cadet et ses compagnons de vol furent rappelés en France, traduits devant la Cour de justice et condamnés à une longue détention. ~ C'est à cette occasion que ce terrain fut donné, non à la Fabrique, mais au curé pour sa jouissance personnelle. La maison avait été brûlée pendant la guerre; il n'en restait debout que la cheminée en pierre

Ici se pose naturellement une autre question. Furent-elles enfin mises à exécution, ces trop fameuses réparations de l'église, cause de tant de troubles? ~ Il est raisonnable de penser qu'elles furent partiellement exécutées. ~ Le dernier mot sur cette question, c'est que **dix-sept ans après, on refit à neuf la plus grande partie des murs.**

Enfin, la paix!

M. Hubert

(1767-1777)

Mgr Briand fit la visite pastorale à la Côte de Beaupré dans l'été de 1767. Il songea à donner un pasteur à la paroisse de Sainte-Anne. Il nomma M. Pierre-René Hubert qui fut installé au mois d'octobre suivant. ~ M. Hubert parvint en peu de temps à rétablir l'ordre et la discipline dans la paroisse. Ce fut à sa fermeté, à sa bonté et à ses sages conseils que les habitants durent la tranquillité et la paix dont ils continuèrent à jouir durant tout son séjour au milieu d'eux.

Il ne souffla mot de la réparation de l'église pour s'occuper d'autre chose. Il améliora la propriété de la Fabrique en faisant disparaître deux chemins qui la partitionnaient, dont un appartenait à Bonaventure Lessard. Le curé et l'évêque y allèrent en douceur et ils obtinrent des paroissiens tout ce qu'ils voulaient⁶.

Par tous ses bons procédés, M. Hubert avait complètement gagné l'affection de ses paroissiens. Aussi le laissèrent-ils entièrement libre d'administrer comme il l'entendait les biens de la Fabrique.

D'abord, il s'aperçut qu'on n'avait pas respecté les limites du terrain appartenant au curé. Sans hésiter, il fait mettre la clôture dans la véritable ligne, en suivant les bornes que M. Parent avait fait poser quelques années auparavant. En 1772, il fait couvrir en ardoise une partie du rond-point de l'église. En démolissant la vieille église, en 1878, on a trouvé cachée sous la couverture de la sacristie cette partie de rond-point couverte en ardoise.

⁴ - Cf. ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 302 - Cadet

⁵ - C'est la maison autrefois habitée par le héros de Beaupré, Pierre Carré.

⁶ - ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 309- Le chemin de Bonaventure Lessard.

La dorure du maître-autel était noircie et abîmée par le temps, le jeune curé se décida à la faire renouveler.~

Dans un bon nombre de paroisses, on trouvait à une petite distance de chaque côté de l'église deux modestes chapelles appelées *chapelles de procession*⁷, parce qu'elles servaient de reposoir aux processions du Très Saint Sacrement. Presque partout, on a eu soin de préserver ces vieux monuments. M. Hubert, voulant se conformer à cet usage devenu traditionnel, désirait vivement doter sa paroisse de ces deux chapelles. Il en fit la proposition à ses paroissiens. Ceux-ci se mirent bien volontiers à l'oeuvre et construisirent à l'ouest de l'église une chapelle dédiée à saint Michel.

Le premier novembre 1774, M. Hubert convoqua une assemblée des principaux habitants de la paroisse pour délibérer sur les moyens d'avoir **une nouvelle cloche⁸ pour leur église; vu que celle qui avait servi jusqu'alors était cassée depuis quelque temps.** Aucune opposition.

Comme on le voit, les affaires allaient rondement. M. Hubert a été témoin de plusieurs faveurs insignes accordées à de pieux pèlerins par l'intercession de la Bonne Sainte Anne et dont il a fait un recueil spécial.

Nos chapelles de procession

(Chrs-Eug. Marquis)

Nous avons encore **nos croix de chemin** et maintes niches à la Sainte Vierge. En général, ces monuments, chers à nos gens, remontent moins haut que les chapelles de procession⁹. *J'excepterais la croix qui rappelle le massacre de Louis Guimont.*

Nous tendons trop à confier aux oubliettes nos deux chapelles de procession, de Sainte-Anne, suite à leur démolition.

Il conviendrait de rédiger à leur mémoire au moins une épitaphe. Cet effort à décrire la place qu'elles occupaient dans la pensée et la vie des anciens, éveillera peut-être chez nos contemporains l'idée et comme un avant-goût de nous les restaurer et de nous les rendre. A n'en pas douter, nous gagnerions à cette reconstitution. Ces chapelles rendraient service à notre vie liturgique. A la Fête-Dieu, nous les utiliserions comme reposoirs. Par surcroît, elles enrichiraient notre patelin d'attractions propres à susciter l'intérêt des touristes. Nos ancêtres voyaient ces chapelles comme des compléments naturels de leur église paroissiale.

En 1676, quand le curé Fillon entreprit de remplacer l'église de colombages par un temple en pierre, ou guère plus tard, en l'une des restaurations dont cette église fut l'objet, nos gens érigèrent une première chapelle de procession. Sans doute utilisèrent-ils le surplus de pierres qui demeuraient sur les chantiers. La deuxième attendit un siècle - 1773- avant de dresser son profil dans le flanc du Petit-Cap. Le curé Hubert n'eut qu'à la proposer à ses paroissiens et ces derniers l'acceptèrent d'emblée. Il chagrinait beaucoup l'ouest du village de ne pas avoir en permanence de reposoir. Loin de récrier de la surcharge parce qu'ils sortaient à peine

⁷ - ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 312. *Chapelles de procession.*

⁸ - ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 313. Cloche de l'église.

⁹ - Mon Clocher, mars 1962, p. 4.13. Chapelles de Procession.

de la réfection de l'église et du presbytère, ils répondirent avec enthousiasme au projet et procédèrent sur-le-champ à son exécution.

Ces chapelles du chemin, comme de nos jours il en subsiste plusieurs en nos vieilles paroisses, étaient de veine française, et cet esprit caractéristique vivait à date au cœur de nos fidèles. L'élévation de ces églises en miniature consolait les gens de ne pas avoir l'église paroissiale sur leur terre. Au moins à la Fête-Dieu, notre Seigneur les visitait. En ce jour, on ouvrait, à la grandeur, la porte à deux battants, et la paroisse entière massée à l'extérieur acclamait Jésus que le prêtre y déposait sur un autel. Je me figure ces deux édifices dans le style de ceux que nous pouvons admirer à l'Ange-Gardien, à St-Pierre, I. O., à Ste-Famille I. O. Les lignes varient un peu de l'une à l'autre: à Sainte-Anne, c'est une maçonnerie de pierres à l'abside arrondie coiffée d'un toit pointu qui vers le bas décrit une courbe gracieuse. Un clocheton à simple lanterne couronne l'édifice, une croix en fer forgé surmonte la flèche. En façade, une porte à deux battants. A cette description générale, il faut ajouter les notes originales que le maître-maçon et le menuisier y mirent dans l'ajustement des pierres, et le choix des moulures. L'adossement de ces chapelles à la Côte influença certes nos artisans dans les modalités qui détacheraient leurs chefs-d'œuvre de ce massif de verdure et feraient de ce fond un merveilleux encadrement. Il nous est difficile, faute de photographies et selon les descriptions que les vieillards entendirent de leurs parents, de préciser davantage. Après ces considérations plutôt générales qui concernent à la fois nos deux jumelles, il serait bon de dire un mot de chacune.

1- Chapelle du Nord-Est

Comme l'ajout de chapelles de procession se faisait à l'occasion d'une construction ou d'une rénovation d'église, les sommes versées à cet effet passaient avec les dépenses pour l'église. Les comptes du temps n'indiquent rien de particulier à leur sujet. A ce moment, vers 1676, on n'en éleva qu'une seule, au Nord-Est, sur la terre de Robert Giguère. On sait d'elle qu'en 1851, les paroissiens résolurent de la reconstruire. Le Curé Gariépy, dans une supplique à l'évêque, du 20 octobre, en informait ce dernier. Toutefois, les jours de cette chapelle étaient comptés. Son glas funèbre allait bientôt sonner en même temps que celui de sa soeur.

Notre froid rigoureux endommage vite les constructions de pierre. L'eau s'infiltré et se condense à l'intérieur des murs. Elle a vite fait de disloquer un mur pourtant construit avec soin. C'est un problème que nos ingénieurs n'ont pas fini de résoudre.

En 1877, les deux chapelles menaçaient ruine. On avait déjà sur les bras l'église à rebâtir. Les fonds manquaient et le vent soufflait au vandalisme. Le Père Lamontagne, alors prêtre séculier et vicaire à Sainte-Anne, n'abondait pas en ce sens. Il n'avait pas voix aux conseils. M. Gauvreau sollicite des Marguilliers l'autorisation de démolir les deux chapelles, d'en vendre les matériaux et les emplacements. Le prix défraierait, en partie, la restauration de l'ancienne église. C'est en ce sens que le 4 avril 1877, M. Gauvreau demande l'autorisation. C'était un mal qui prévenait un mal plus grave.

On modifia le plan de façon à ne plus rien sauvegarder. Le produit des ventes servirait à bâtir la chapelle commémorative. Les PP. Girard et Lamontagne n'approuvèrent jamais ce vandalisme. Les Annales anglaises n'épargnent guère les agents de ces destructions. Voici ce qu'elles disent¹⁰: « Unfortunately those antique monuments were not spared any more than the old church of Ste Anne. All fell almost at the same time under the blocus of pitiless demolishers. »

L'emplacement est à présent propriété de M. Dick. Au temps de la chapelle, il formait un trapèze rectangle.

¹⁰ - Annales anglaises, 1906, p. 237.

2-Chapelle du Sud-Ouest

Celle du Sud-Ouest¹¹ naquit 100 ans après sa jumelle du Nord-Est. Une résolution de Fabrique et l'acte officiel de sa bénédiction solennelle nous fournissent sa date de naissance.

En 1768, le Curé Hubert crut le moment opportun. Il venait de rétablir la paix et de gagner la sympathie de tous. Ce que, dans son zèle de pasteur, il leur proposait toujours empreint de sagesse, ses gens l'agréaient d'emblée. Preuve: l'église et le presbytère qu'ils avaient remis en bon état et la fin de ces factions qui divisaient la paroisse.

Le curé, croyant les gens assez remis des désastres de 1759, jugea bon, comme signe de ce prodigieux ralliement que son tact avait effectué, de compléter les constructions que l'église de Sainte-Anne comportait en tant que temple paroissial: travaux retardés à cause des circonstances. Il n'eut qu'à proposer la deuxième chapelle de procession qui manquait toujours, pour qu'à l'unanimité l'assemblée de paroisse agréée de la bâtir. Au reste, ce monument répondait à leurs aspirations.

On n'eut pas à discuter de l'endroit; c'était arrêté depuis un siècle. L'accord régnait sur les plans. On prendrait modèle sur celle de l'Est, qui d'ailleurs ressemblait en gros aux chapelles des autres paroisses.

Madeleine Poulin offrit un terrain convenable, en retrait du chemin, permettant à la foule en procession, massée en face, d'apercevoir à l'intérieur l'autel sur lequel le prêtre déposerait l'ostensoir.

Pour la direction de l'entreprise, on nomma des syndics: Étienne Morel et Louis Racine qui, neveu de la donatrice, occupait la terre de sa tante. Tout marcha sans accrochage. M. Perreault, vicaire général, ratifia le choix de l'emplacement et la dédicace de Michel-Archange.

Les habitants de la paroisse eurent en honneur de contribuer à l'érection de ce monument de leur piété. Le 15 août 1773, le curé Hubert consigna dans les registres la bénédiction solennelle de cette chapelle. Il note qu'il y déposa le tableau de saint Michel, don de Mme Charles Normand demeurant près du passage de la rivière St-Charles à Québec.

On sait par le Père Lamontagne, vicaire à Ste-Anne avant d'entrer chez les Rédemptoristes, l'emplacement exact de cette chapelle. Elle s'élevait où « justement M. Édouard Côté » avait sa maison en 1903¹². Emplacement et maison furent acquis par la suite par M. Majoric Blouin, père de M. Georges-Henri Blouin.

Nos chapelles de procession connurent de beaux jours, qui finirent à l'arrivée du curé Gauvreau.

Il nous faut accepter la ruine de ces souvenirs. Cependant, tout ne périt pas du coup. Jusqu'à ce que M. Édouard Côté construise sa maison, une niche rappelait, à la façon d'un monument funéraire, où reposait autrefois la chapelle de procession. Les plus vieux de la paroisse virent ce vestige d'un autre âge. Sans aller jusqu'à la restauration de ce passé, la Société

¹¹ - Mon Clocher, avril 1962, pp. 4-5.

¹² - Documents divers 1, p. 110.

Historique de Sainte-Anne aurait un champ d'activité plus qu'intéressant avec ces anciennes chapelles de procession.

Après la dernière tranche de mon article sur les chapelles¹³ de procession, le recensement général de 1851 me tombait sous la main. Il m'a fourni des détails inédits sur les dimensions des édicules¹⁴.

Ces deux chapelles avaient chacune « 25 pieds de longueur, 15 pieds environ de largeur et 14 pieds de carré ». Ces données corroborent les hypothèses que j'avais avancées en comparant les nôtres avec celles qui subsistent. En plus, cela m'incline à croire que ces chapelles jumelles étendaient leur ressemblance avec les autres précitées jusqu'à leur comble à deux égouts et leur clocheton surmonté d'une croix et leur façade comportant soit une fenêtre demi-circulaire en haut de la porte, soit une croisée en oeil-de-boeuf dans le pignon ou peut-être les deux à la fois, selon que les anciens le faisaient.

¹³ - Mon Clocher, juin et juillet 1962, p. 4.

¹⁴ - Public Archives, Ottawa.

La révolution américaine

Les habitants de la Côte de Beaupré venaient juste de s'arracher à la situation chaotique qui avait résulté de la guerre de Sept-Ans. La paix était revenue sinon la prospérité. Du moins, on avait réparé les principaux dégâts de la guerre et l'espérance renaissait. Mais voilà que nos voisins du Sud, eux qui avaient poussé l'Angleterre à s'emparer du Canada le plus tôt possible et qui avaient fourni le régiment des Rangers pour semer le désastre et la mort sur leur passage, ces Américains entraient à leur tour en guerre avec l'Angleterre.

Maintenant, ils montraient patte blanche. Les chefs rebelles exercèrent une bien forte propagande. Afin de gagner les Canadiens à leur cause, ils leur remémoraient les blessures pas encore complètement cicatrisées que les méfaits de Montgomery avaient laissées dans la mémoire des Canadiens. Les propagandistes de l'indépendance américaine s'infiltrèrent partout dans nos paroisses. Partout, ils savaient gagner des gens influents qui transmettaient fidèlement les messages des rebelles.

En fait, l'Angleterre vint à un cheveu de perdre le pays. Si toute la population s'était rangée du côté des rebelles, les Anglais auraient été vite rayés de la carte de l'Amérique du Nord. Mais, la chance de l'Angleterre fut d'avoir un *gouverneur intelligent* en la personne de Carleton. Il sut mesurer l'imminence du danger. Il se hâta d'accorder aux Canadiens le **libre exercice de leur langue et de leur religion** par l'Acte de Québec.

Connaissant le pouvoir de l'Église sur le peuple, il eut un tête à tête avec l'évêque, Mgr Briand, mettant toutes les cartes sur table. Il promit à Mgr Briand que rien ne changerait dans l'exercice de ses pouvoirs et lui manifesta clairement qu'il voulait en tout faire justice à ses nouveaux sujets de langue française.

Mgr Briand mobilisa tout son clergé en faveur de la fidélité à la couronne britannique. Il écrivit une lettre pastorale retentissante dans laquelle il menaçait d'excommunication les diocésains qui pactiseraient avec l'ennemi. Les mois qui suivirent furent parmi les plus dramatiques dans l'histoire du pays. La lettre de l'évêque tomba comme une bombe au milieu de plusieurs paroisses. Les gens étaient divisés. Les partisans des rebelles parlaient plus fort que les autres. Ils faisaient des réunions secrètes dans leurs maisons. En plusieurs endroits, ils réussissaient à faire lire leurs communiqués à la porte des églises. Les prêtres avaient souvent la vie dure. Pour un temps, on se demandait quel côté l'emporterait, mais il fut bientôt évident que le parti de la fidélité gagnait du terrain.

En plusieurs endroits, les agitateurs soulevèrent la foule contre les Curés et les Seigneurs, mais, ici à Sainte-Anne, la situation était plutôt calme. Le curé M. Hubert était un homme de paix. Il aida sans doute les gens à ne pas se lancer dans une aventure inconnue. Les plus aventureux allèrent dans les paroisses voisines donner libre cours à leur goût d'en découvrir avec l'Angleterre. Ici, plusieurs avaient sans doute sympathisé avec l'ennemi, mais leur rôle fut ignoré. Seulement le Capitaine de milice, Bonaventure Lessard, fut remplacé, après coup, ayant milité en faveur de la révolution.

A Saint-Joachim, il y avait un nommé l'Espérance qui a rendu aux rebelles tous les services qui pouvaient dépendre de lui. Il avait réussi à créer un parti dans sa paroisse. Pensant que M. Gravé, prêtre, et le curé Corbin nuisaient à ses projets, il les fit traduire au camp. Nommé capitaine par les rebelles, il répondit à leur confiance tant pour exécuter leurs ordres que pour piller les fermes des prêtres. Les rebelles montaient la garde au Sault. C'est-à-dire que, placés près des Chutes Montmorency, ils refusaient le passage à tous ceux qui auraient voulu se joindre aux défenseurs de Québec contre les Américains. Il y avait des gens de toutes nos paroisses qui montaient la garde au Sault. Les prêtres de Saint-Joachim, amenés au camp des rebelles, furent bientôt délivrés par un détachement de paroissiens de Saint-Joachim.

**Les rebelles
montaient la garde
aux Chutes Montmorency**

Quelques-uns s'impliquèrent davantage, tellement qu'ils n'osèrent pas reprendre leur place dans leur communauté après la défaite des Américains. Ils furent parmi les premiers immigrants aux États. Le Père Marquis a lu des lettres que ces exilés avaient envoyées à leur famille qui était de chez nous.

Au Château, à St-Ferréol et à Saint-Joachim, les rebelles étaient en force. Je comprends un peu les gens de Saint-Joachim.

Avec la révolution américaine, la population du Québec se trouvait devant un problème dont la solution n'était pas claire. Maintenant, c'est facile de dire: « Le clergé a bien conduit le peuple. Autrement, c'en serait fait du peuple québécois qui aurait été perdu dans le melting-pot américain. » C'est certain maintenant, mais au moment de l'invasion en 1775, ce n'était pas aussi évident. Les Américains auraient pu gagner et, alors, c'était de bonne guerre que d'accueillir les conquérants. Les « Canadiens », comme on le disait alors, auraient pu penser qu'ils n'avaient rien à perdre. D'une façon ou de l'autre, ils étaient des vaincus.

D'une part, se jeter en toute confiance dans les bras des Américains, c'était courir un grand risque. Les gens de la Rive Sud se souviennent des ravages que les Rangers américains avaient causés. D'autre part, mettons-nous à la place des habitants. Si nous avions vu nos maisons et le travail de cinquante ans ruinés par l'action haineuse de l'envahisseur, nous aurions été portés à nous ranger du côté de son ennemi.

Mais la vengeance n'est pas bonne conseillère. Qu'est-ce qui a poussé les autorités ecclésiastiques à prendre parti pour les Anglais? Il y a sans doute leur notion de l'autorité. Pour les évêques, l'autorité venait de Dieu et il fallait, en conscience, obéir au vainqueur. Ils comprenaient, peut-être mieux que l'habitant ordinaire, les enjeux nationaux. L'avenir d'un peuple français en Amérique avait plus de chance de se réaliser

avec les Anglais. Ils ont frappé fort. Ils se sont faits les serviteurs du pouvoir public. Ils ont employé leur pouvoir spirituel pour des fins politiques. Cela a bien tourné. C'est le cas de dire que Dieu écrit droit avec des lignes croches. Pour notre peuple, ce qui est arrivé, c'était le mieux, mais, personnellement, je comprends très bien ceux qui ne se sont pas soumis rapidement, qui ont même montré aux Généraux anglais qu'ils avaient abusé de leur pouvoir sur un peuple sans défense.

En 1776, une enquête fut entreprise sous les ordres de Carleton par trois commissaires: M. Barby, M. Taschereau et M. Williams. Ils ont identifié les coupables dans toute la Province. Ils ont changé plusieurs capitaines de milices et des assistants. Ils ont donné des blâmes, mais il n'y a pas eu d'incarcération, d'exil ou de pendaison, comme en 1837. Il n'y eut que des excommunications...Pour le temps, c'était un châtement terrible, mais une fois le danger passé, les Évêques pouvaient donner l'absolution. Carleton a pensé que c'était mieux de simplement tourner la page, et il avait raison.

Sources:

Mon Clocher: décembre 1962, p. 15; janvier 1963, p. 3; février 1963, pp. 2, 10, 14.

Procès-verbal de l'enquête Barby, Taschereau, Williams: Archives provinciales ou nationales (1927-1928), pp. 431-500.

M. Jérôme Derome dit des Carreaux (1777-1786)

Il était encore tout jeune et remplaçait un curé aimé et respecté de tous les paroissiens. Il entra dans une église dont les murs délabrés menaçaient ruine.

Les Quarante-Heures

M. Derome avait à cœur d'éduquer et d'affermir la foi de ses paroissiens. Il pensait que des célébrations religieuses attrayantes les amèneraient à mieux prier et à fréquenter les sacrements avec plus d'assiduité. C'est pourquoi il introduisit la pieuse solennité des Quarante-Heures. Il lui fallut pour cela en solliciter la faveur de son évêque avec instance. Mgr Briand accéda avec joie à sa demande. [Les Quarante-Heures se faisaient encore lorsque j'étais curé à Sainte-Anne en 1967. Les associations recrutaient des gens pour tenir compagnie au Saint-Sacrement toute la nuit].

Pour donner plus d'éclat à cette solennité qui allait être célébrée pour la première fois, M. Derome voulut s'assurer les services de bons prédicateurs. Durant les trois jours, il y eut prédication une ou deux fois par jour. Mais le Saint-Sacrement ne resta pas exposé la nuit. A cette occasion, la Fabrique, sur la demande du curé, fit l'acquisition d'un magnifique encensoir¹ d'argent massif. (On se sert encore² de ce vieil encensoir au Salut du Très-Saint-Sacrement chanté tous les soirs dans notre basilique de Beaupré).

M. Derome fit prêcher **une retraite**. C'était alors tout un événement.

Le 2 juillet 1782, l'Évêque de Québec publia un indult de Rome accordant à perpétuité une indulgence **plénière** à toute personne qui, s'étant confessée et ayant communiqué, visiterait l'église de Sainte-Anne et y prierait quelque temps aux intentions ordinaires, le jour de la fête de Sainte Anne, ou tout autre jour de l'année désigné par l'évêque.

Le calme était revenu dans la paroisse; mais combien de temps allait-il durer? On était à la veille du jour où il faudrait commencer les réparations depuis si longtemps projetées. Le mauvais état des murs de l'église ne permettait plus de les ajourner indéfiniment. *Trois partis s'étaient formés dans la paroisse. Les uns, croyant la charpente assez solide et une partie de la muraille, ne voulaient que des réparations sommaires. D'autres pensaient qu'il serait préférable de bâtir une nouvelle église. D'autres enfin opinaient pour le déplacement de l'édifice³ afin de l'asseoir sur un terrain plus solide⁴. L'autorité religieuse semblait trouver bien acceptables les raisons alléguées par ces derniers.* En effet, reconstruire sur le même site, n'était-ce pas s'exposer à devoir recommencer au bout de quelques années de continuelles et onéreuses réparations, puisque le délabrement des murs était dû à la mauvaise qualité du terrain?

¹ - ABSA janvier 1907, p. 299. On peut voir cet encensoir au musée de la Basilique

² - Cet « encore » se réfère à 1907.

³ - Cf. Mon Clocher, 1957, septembre, p. 10 - Article du Père Marquis. En 1787, un nommé Augustin Sumard passa à un cheveu d'avoir l'église chez lui.

⁴ - Est-ce en pensant à cet épisode que le Père Marquis écrit : « L'église est passée à un cheveu de monter sur la Côte, sur la terre des Beau-lieu »?

Réparation de l'église

L'avenir paraissait chargé d'orages. Chacun le sentait et craignait d'aborder la question d'une manière pratique. Toutefois, l'urgence d'une décision finale s'imposait.

Ce fut le Grand Vicaire Gravé qui ouvrit le feu par une lettre en date du 5 novembre 1783. « Mgr l'évêque de Québec *ordonne* aux marguilliers et aux principaux habitants de s'assembler dimanche prochain, neuf de ce mois, pour délibérer sur les moyens de prévenir les graves inconvénients qui ne peuvent tarder d'arriver et qui mettraient en péril la vie des paroissiens et feraient perdre en un moment la plus grande partie des richesses et des ornements de cette église. » [L'avis de Sa Grandeur est de déménager l'église sur un terrain plus solide et surtout au plus tôt de démolir le clocher qui est devenu un danger public. Il se réserve le droit d'envoyer deux experts, au dépens des paroissiens. C'est en tenant compte du procès-verbal de l'assemblée ordonnée et de l'avis des experts qu'il prendra un décision.]

L'assemblée se tint au presbytère le 9 novembre. Environ 50 intéressés y assistèrent. C'était à peu près tous les francs-tenanciers, car à cette époque, il ne devait y avoir dans la paroisse que soixante-quatre hommes mariés. Les paroissiens ont été diplomates et un peu rusés. Quel que fut le fond de leur pensée au sujet de l'urgence des réparations, ils évitèrent de heurter le Grand Vicaire⁵. Ils répondirent qu'ils acquiesçaient entièrement aux désirs de l'autorité. D'accord pour déplacer l'église et d'accord pour abattre le clocher supposé dangereux, mais ils font humblement remarquer que c'est l'automne, qu'ils n'ont pas l'outillage voulu, ils supplient Sa Grandeur de leur donner jusqu'au mois de juin suivant. L'évêque se rend à leurs désirs.

A la fin du mois de juin suivant, rien n'avait bougé et *M. Derome employait son influence surtout auprès de M. Gravé pour amener l'autorité à utiliser la manière forte*. M. Derome était, sans doute, plein de bonne volonté, mais il était bien jeune et sans expérience. [C'est peut-être ce qui lui attira un débordement de colère d'un jeune homme qui eut le malheur de le prendre à la gorge. Mal lui en prit, car il fut excommunié⁶ et dut se soumettre et faire une pénitence publique]. En fait, ce fut le cas de plusieurs curés à cette époque. Vu la pénurie de prêtres, l'évêque devait les nommer à des postes importants, tout de suite après leur ordination. Ils apprenaient en travaillant. Cela comportait des souffrances pour le prêtre et pour ses paroissiens. *Mais il vaut mieux avoir un prêtre apprenti que de n'en pas avoir. Les gens, en général, comprenaient cela.*

**Un jeune homme
excommunié
et repenté.**

L'évêque, Mgr Briand, qui s'était montré très humain avec les paroissiens, aurait pu dénouer les difficultés, mais il était vieux et malade. Les tâches ordinaires d'administration revenaient donc au Grand Vicaire, qui semblait être plus administrateur que pasteur. M. Gravé,

⁵ - Le Grand Vicaire prend les choses en main à cause de la maladie de Mgr Briand.

⁶ - Cf. Les Archives C.Ss.R. - PA 32 b. b1- 3621.

le Grand Vicaire, vint donc présider l'assemblée de paroisse. Il somma l'assemblée de démolir le clocher qui était dangereux, avant le 1^{er} août, et il défendit de rebâtir la dite église sur le même terrain jusqu'à nouvel ordre⁷. Si les gens ne se soumettaient pas, c'était un nouvel interdit.

On avait beaucoup exagéré le mauvais état de l'église.

Il est d'ailleurs évident qu'on avait beaucoup exagéré le mauvais état de l'église. Aussi, **M. Corbin**, curé de St-Joachim, écrivait à Mgr de Québec au mois de septembre: « On pourra sans danger dire la messe dans la dite église (Sainte-Anne), moyennant quelques légères réparations qui vont être faites incessamment. » Les paroissiens, de leur côté, continuaient d'assister à leurs offices religieux en parfaite sécurité, sans s'arrêter à la crainte de se voir tout à coup ensevelis, sous les décombres de leur église.

Les nuages se dispersent

Le cours des choses changea, avec la démission de Mgr Briand en faveur de son coadjuteur Mgr D'Esglis, en 1784. Tout cela fit que l'interdiction de l'église fulminée par M. Gravé, pour le 1^{er} août, resta lettre morte.

De part et d'autre, on avait des plans différents. Certains voulaient bâtir une nouvelle église, là où se trouve actuellement les Franciscaines. M. Derome quitta la paroisse. Il se fit un calme pour un bout de temps et les esprits des paroissiens commencèrent à se rallier autour d'un projet. A la fin, ils étaient tous d'accord. C'était déjà beaucoup, mais il n'était pas certain que l'évêque pourrait être amené à penser comme eux.

Ils lui écrivirent une lettre très respectueuse, dans laquelle ils lui expliquaient la solution sur laquelle ils étaient arrivés à un consensus, soit de réparer ou de rebâtir l'église au même endroit. Ils avaient parcouru beaucoup de chemin pour revenir au point de départ, mais enfin, ils avaient fait l'unanimité. **Voici leurs arguments.** Si l'on change l'église de place, il nous faudra acheter un terrain pour l'emplacement, ce qui nous sera *un gros coût*. En outre, il nous faudra recommencer le presbytère, qui nous fera autant de dépenses que l'église. De plus, il faudra changer le cimetière: toutes choses qui sont des frais et des travaux infinis; et cela, dans les années où la misère est si grande, et malgré le peu de moyens de la paroisse. Ils ajoutaient qu'ils demeureraient prêts à obéir aux désirs de l'évêque. Mgr attendit le départ de M. Derome, puis il répondit: « L'église sera réparée ou rebâtie au même endroit. » Le chroniqueur ajoute: « *La Bonne Sainte Anne inspira sans doute cette décision, car il nous semble qu'elle n'aurait pas vu d'un bon oeil, qu'on transportât ailleurs une église dans laquelle elle avait accordé tant et de si grandes faveurs et opéré tant de miracles.* »

Le Curé de Saint-Joachim, M. Corbin aplanit les difficultés

Mgr D'Esglis ne nomma pas un curé immédiatement, mais il confia au curé de Saint-Joachim la tâche de voir à ce que les réparations, en attente depuis plusieurs années, soient enfin réalisées. Il dicta les points auxquels il tenait absolument et s'en remit à *M. Corbin*. Celui-ci réussit au-delà de toute espérance. Les paroissiens furent d'accord sur toute la ligne et il

⁷ - Annales de la Bonne Sainte Anne (ABSA). Collection du Frère Gabriel, C.Ss.R., p. 337.

écrivit à son évêque: « Tout m'a réussi au-delà de mes espérances. Il n'y a pas eu la moindre opposition. Tant il est vrai, Monseigneur, *que le plus grand nombre des hommes veut être conduit par la douceur, et que, comme leur esprit se cabre à la rigueur, il se rend pliable à la douceur et à une sage condescendance.* »

On avait touché le terme de ces interminables difficultés. Commencées en 1783, continuées avec acharnement pendant près de trois ans, elles avaient nécessité le départ de M. De-rome et failli attirer sur la paroisse une seconde interdiction.

Une paix durable

Cette paix fut véritablement durable, car les difficultés au sujet des réparations ou autres travaux ne se renouvelèrent plus. M. le curé de Saint-Joachim pouvait vraiment se flatter d'avoir heureusement aplani les voies au futur curé de Sainte-Anne, et rendu à la paroisse un service signalé.

Le recensement de 1786

Il nous est tombé sous la main récemment copie du recensement de la paroisse fait en 1786 par deux prêtres du Séminaire. La nomenclature des terres et de leur propriétaire depuis la Rivière-aux-Chiens jusqu'à la Grande-Rivière, ou Rivière Ste-Anne, nous permet, puisque les censeurs donnent les mesures des terres en largeur, de situer les propriétaires de chacune des terres maintenant existantes dans la paroisse. Chacun peut donc déterminer, d'après les mesures données, qui était le propriétaire de sa terre en 1786, et ainsi commencer à retracer l'histoire de son bien.

Notons en passant que le Julien Mercier dont il est question comme étant propriétaire au milieu de la paroisse est réputé avoir été guéri miraculeusement par sainte Anne.

Nous avons noté, afin d'aider au repérage, le propriétaire actuel de certaines terres.

Cf. ABSA. Recettes et Dépenses de la Fabrique de Ste-Anne-de-Beaupré. Tome 111, p. 259.

« Recensement des terres de la Paroisse Ste-Anne-de-Beaupré. Comme il arrive quelquefois que dans les réparations ou de l'église ou du presbytère, les habitants de la paroisse ont leur quote-part à payer à l'arpent, c'est-à-dire à raison de la terre qu'ils possèdent en la paroisse, j'ai pensé qu'il pouvait être utile en ces occasions d'avoir sous les yeux un recensement exact de la quantité d'arpents de terre qui se trouvent en la paroisse de Sainte-Anne. C'est ce qui m'a engagé à en donner ici la copie qu'avaient dressée Messieurs Jacrau et Prénart, prêtres du Séminaire de Québec, tel qu'il suit: (Abbé Gaillard, curé)

No.....	Arp.	Perch	Pieds
1. La terre des Héritiers d'Étienne Racine en decà de la Riv .-aux-Chiens est de	11	4	12
2- La terre de Louis Racine.....	2	2	
3- La terre de Jean Racine (Hilaire Turcotte et Geo. Racine).....	4		
4 La terre de Jean Paré (Étienne Paré et voisin N.E.)	4		

5- Terre de François Paré.....	4	
6- Héritiers de Pierre Cimard	3	
7- Les héritiers de Joseph Simard.....	3	
8- Vve François Meunier (Vve Ouellet et Fillion)	4	
9- Pierre Boivin	5	
10- La veuve de Jean Boivin (Boudreault).....	3	
11- Guillaume Morel (D'Auteuil)	3	
12- Martin et Pierre Poulin	6	
13- Étienne Lessard (après 1799 est occupée par Fr. Lessard, Est. Morel, Bonaventure Lessard, et Joseph Racine).....	10	
14- Robert Giguère (après 1799, la terre est occupée par Julien Mercier, Joseph Giguère, Joseph Mercier, P. Tanguay et Adélar Simard)	5	
15- Les héritiers de Julien Mercier (A. Simard, A. Néron, R Tremblay)	5	
16- Héritiers de Robert Paré	5	
17- Héritiers de Jean Picard	5	
18- Héritiers de Robert Caron (Jos Simard et Fils)	5	
19- Héritiers de Louis Guimont.....	5	
20- Héritiers de Joseph Guimont.....	3	
21- Héritiers de Jean Barrette	3	
22- Héritiers de Pierre Allard	3	
23- Héritiers de la veuve André Leloutre.....	3	
24- Héritiers de Jean-Baptiste Caron.....	3	5
25- Héritiers de M. Barbel	3	5
26- Héritiers de Jos Gagnon.....	3	

27- Héritiers de Sylvain Veau	3		
28- Héritiers de Pierre Gagnon	4		
29- Héritiers d'Auguste Lacroix	6		
.....	----	----	----
.....	127	16 perch	12 pds

A Ste-Anne-de-Beaupré , le 4 janvier 1786.

« Le milieu de la paroisse sur la terre de Julien Mercier. »

M. François-Bernard Gaillard

(1786-1802)

M. François Bernard Gaillard, natif de Montréal, prêtre depuis sept mois seulement, n'avait pas encore atteint ses vingt-quatre ans. Chose à remarquer, les quatre derniers curés MM. Parent, Hubert, Derome et Gaillard ne comptaient pas une année de sacerdoce quand ils furent nommés à la cure de Sainte-Anne.

M. Gaillard surveillait les travaux de rénovation. L'église de Sainte-Anne telle qu'on la voit aujourd'hui, 1790, a été rebâtie presque entièrement en l'année 1787. Les murs ont été refaits à neuf, à prendre depuis la porte de la sacristie, à l'angle qui fait le rond-point avec la chapelle de la Sainte Vierge, et à continuer jusqu'à la fenêtre qui est auprès de la chaire dans la nef, en tournant du nord-est à la grande porte, et de là à l'endroit susdit. Les murs sont assis sur un très bon pilotis; et pour empêcher l'eau qui sort du cap de nuire au pignon, un bon canal parcourt sous le pilotis les fondements de ce pignon. Les planchers du choeur, de la sacristie et de la nef, la voûte et le clocher ont été renouvelés en 1788; et on a commencé à couvrir le toit en bardeaux en 1789. ~

**Église
presque
entièrement rebâtie
en 1787.**

Toute la charpente de la première église en pierre (1676) était conservée, avec les autels et leur retable. Le clocher et les murs de l'allonge élevés en 1694 disparaissaient complètement. Et l'église rebâtie presque totalement en 1787 a servi au culte jusqu'en 1876. Le clocher de 1788 existe encore et fait très belle figure sur la chapelle commémorative⁸.

Les années suivantes, M. Gaillard fit peindre la voûte et renouveler la dorure du retable, qui avait eu grandement à souffrir pendant la durée des travaux. Il fit encore l'acquisition d'un banc-d'oeuvre, ouvrage de M. J. Guérard, menuisier de Sainte-Famille, I.O. On conserve dans le trésor la croix de bois doré qui couronnait la boiserie de ce banc-d'oeuvre.

Pour faire face à toutes ces dépenses, le jeune curé fit sans doute appel à ses paroissiens, car sous son administration, on constate une augmentation considérable dans la recette de la quête de l'Enfant-Jésus. D'un autre côté, il faut l'avouer, les dons offerts par les pèlerins diminuaient dans la même proportion. Les divisions dans la paroisse avaient probablement nui à l'oeuvre des pèlerinages.

⁸ - ABSA - Vol. 35, mars 1907, p. 360.

Cependant, la Bonne Sainte Anne ne cessa jamais de répandre des faveurs sur ceux qui venaient dans son sanctuaire, nouvellement restauré, implorer sa miséricorde et sa puissance. M. Gaillard nous laisse le récit d'une guérison⁹.

Monsieur Charles Genest
(1802-1804)

On avait décidé l'année précédente que le cimetière serait entouré d'un mur de pierre et les travaux payés par une répartition spéciale. C'est alors que les habitants de Saint-Ferréol¹⁰ réclamèrent, prétendant qu'ils ont un presbytère à achever, qu'un jour viendra où ils auront droit de sépulture chez eux, et que ceux de Sainte-Anne ne les aideront pas dans cet ouvrage.

M. Genest se fit leur avocat auprès de Mgr de Québec: « Quel inconvénient, disait-il dans sa lettre, y aurait-il à leur donner à présent permission de se faire chez eux un cimetière? Cela les encouragerait à parachever le joli presbytère qu'ils ont commencé. Je serais content qu'on leur accordât cette grâce, parce que j'envisage avec peine que ces pauvres gens, après avoir été cotisés pour cette réparation à Sainte-Anne, soient en peu d'années tenus de faire seuls le même ouvrage chez eux. J'irai avec zèle enterrer leurs morts. Pour les enfants, je pourrais faire ce qui s'est fait aux Trois-Pistoles: le bedeau les enterre, et quand le curé s'y rend, il bénit cette fosse et en dresse l'acte. »

M. Genest ne resta que deux ans à la cure de Ste-Anne. Il la quitta au mois d'octobre 1804 pour se consacrer à la mission de *Richibouctou*¹¹, où il remplaça M. Antoine Bédard, qui vint prendre sa place à Ste-Anne.

M Bédard eut à lutter contre l'ivrognerie. Ce vice, dit l'annaliste, menaçait de s'implanter dans la paroisse, favorisé qu'il était par les vendeurs de boissons. L'évêque, Mgr Denault, envoya une lettre pastorale mettant en garde contre la boisson, qui était de nature à compromettre gravement la paix dans les familles et l'oeuvre des Pèlerinages.

Entretien et embellissement de l'église

Avant lui, il n'y avait de sacristie que l'étroit local compris entre le maître-autel et le mur du rond-point. Un *confessionnal* adossé au maître-autel et quelques petites armoires: c'était tout l'ameublement de cette sacristie. M. Bédard exposa aux paroissiens la nécessité de bâtir une sacristie plus spacieuse, plus commode et surtout plus convenable. Cette proposition fut acceptée sans opposition.

Encouragé par tant de bonne volonté, le curé leur fit voir encore qu'il était convenable de finir l'intérieur de l'église. La voûte était terminée, il est vrai, mais il manquait la corniche et les autres ornements d'architecture. Tout le monde fut d'accord pour que ces travaux soient réalisés. Dans l'été de 1805, une sacristie de 30 pieds par vingt fut construite. La voûte de

⁹ - ABSA- Vol 35, mars 1907, p. 362.

¹⁰ - ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 355.- M. Genest 1802-1804.

¹¹ - En 1997, les Rédemptoristes ont pris en charge la paroisse de Richibouctou.

l'église reçut comme complément une corniche corinthienne et autres ornements et sculptures. Les dorures furent posées vers 1819.

Finle comme elle se trouvait alors, la jolie église de Sainte-Anne faisait l'admiration des étrangers. On retrouve, aujourd'hui, dans la chapelle commémorative, une partie de cette antique voûte; les corniches, les pilastres et autres ornements, et c'est ce qui la rend chère aux pèlerins. Seulement nous regrettons de ne plus voir cette dorure primitive qu'on a eu le mauvais goût de recouvrir d'un assez vulgaire peinture.

Du 17 au 26 juillet 1805, M. Antoine Bédard prêcha la première neuvaine à sainte Anne.

M. Bédard quitta son poste en 1805 pour se rendre à Saint-Ambroise. Il était un prédicateur puissant et populaire.

M. Ranvoyzé,

(1805-1835)

Son père était un *orfèvre* jouissant d'une grande réputation. On trouve dans le trésor d'un grand nombre d'églises, des ouvrages en argent massif portant son poinçon F. R. , tels que encensoirs, vases sacrés, burettes, croix, bénitiers, etc. Dans celui de Sainte-Anne, nous conservons précieusement les ouvrages en argent massif portant le poinçon de François Ranvoyzé¹²: *un encensoir, une petite tasse à quêter, un instrument de la paix, une lampe du sanctuaire, une grande croix de procession.*

M. Ranvoyzé fit son entrée solennelle dans sa nouvelle cure au commencement d'octobre 1805. M. Bédard n'avait pas eu le temps de finir, avant son départ, les travaux de la nouvelle sacristie. Le nouveau curé s'empressa de les faire terminer. Il y plaça même un **poêle**: ce qui parut à plusieurs un véritable objet de luxe, dans un temps où l'on ne connaissait pas encore ce que c'était que de chauffer les églises, même durant les plus grands froids de l'hiver.

Pendant la sainte messe, au moment de l'offertoire, *le bedeau apportait à l'autel un réchaud rempli de charbons ardents. Le prêtre réchauffait au-dessus de ces braises ses mains engourdis par le froid.*

L'année suivante, la nef de l'église ne pouvant plus contenir toute la population, la Fabrique fit construire un jubé et y plaça un certain nombre de bancs. Les revenus de la Fabrique allaient toujours augmentant. M. Ranvoyzé crut bon d'appliquer ces ressources à l'ornementation et à l'embellissement de son église. En 1807, il fit l'acquisition de cette belle *chaire que l'on voit encore dans le chœur de la chapelle commémorative. Après l'ouverture de la nouvelle église (1876), cette chaire y fut transportée et elle a servi à la prédication jusqu'en 1894. C'est alors qu'on l'a remise dans la chapelle commémorative.*

¹² - ABSA- Vol. 35, mai 1907, pp. 34-45. M. Ranvoyzé.

Dans sa visite pastorale de 1823, Mgr Plessis félicita sans doute le curé et les paroissiens de ces magnifiques travaux exécutés de bonne volonté sans ombre de difficultés. **L'église de Sainte-Anne se trouvait alors une des plus belles et des plus riches de son diocèse.** Mgr ordonna que désormais le jour de la **fête patronale**, la grand-messe ne se célèbre pas avant neuf heures. [Cette décision laisse croire que le jour de la fête de sainte Anne, le curé chantait sa messe de bonne heure, afin d'empêcher les personnes de la Côte de Beaupré de s'y rendre. Il espérait éviter les **désordres** qui avaient tendance à se renouveler chaque année à l'occasion de cette solennité].

En 1827, le maître-autel subit une transformation assez considérable¹³. La partie supérieure fut remplacée par une autre pièce d'architecture, à la fois plus élevée et plus riche en sculpture. *M. Ths. Baillargé*, dont la réputation comme architecte et sculpteur était répandue dans tout le pays, se chargea de la partie en bois. ~ En 1876, ce vieil autel fut transporté dans l'église neuve où il a servi jusqu'au jour de l'installation de notre magnifique autel de marbre blanc, un des plus beaux ornements de la Basilique de Ste-Anne-de-Beaupré. On le reporta alors dans la chapelle commémorative, où il excite encore l'admiration d'un grand nombre de visiteurs.

Pour mettre autant que possible l'édifice à l'abri de tout accident, M. Ranvozy y fit poser un *paratonnerre en 1829*.

~ Enfin, M. le curé construisit *un avant-jubé* de ses propres deniers. Au nombre des objets d'argent massif acquis du temps de M. Ranvozy, nous possédons encore **un bénitier et son goupillon, une grande croix de procession, un ciboire, une lampe-Dieu, une boîte pour les saintes huiles.**

Après avoir été curé trente deux ans à Ste-Anne, il manifesta le désir de se retirer du saint ministère et de jouir d'un repos, d'ailleurs bien mérité. Dans cette prévision, il avait bâti, dans le penchant de la côte, une magnifique demeure de quatre-vingt-dix pieds par trente, dont la description nous est fournie par un pèlerin qui la visita en 1870.

**Le château
des Ranvozy
presque aussi grand
que l'église:
90 X 30**

« Au sortir de l'église, écrit-il, nous allons visiter à deux pas d'ici le « Kremlin », bâti sur le flanc de la montagne, parmi un épais massif d'arbres. C'est une vaste construction en pierre flanquée de quatre tourelles, lambrissée et peinte avec goût. Ce château fut construit vers 1836 par M. Ranvozy, curé de Sainte-Anne.

« Grand admirateur de Napoléon, il avait donné à son castel le nom assez mal choisi de « Kremlin » en souvenir de la campagne de Russie. Une jolie petite chapelle adossée aux rochers s'élève à droite, avec son clocher élançé, à demi perdu dans la verdure. L'évêque ne donna jamais la permission de célébrer dans cette chapelle. Sur la gauche, on voit encore une excentricité du Père Ranvozy; c'est le cube, édifice carré et grand, enfoui sous les arbres et dont la hauteur, la largeur et la longueur sont absolument les mêmes. Il l'avait élevé pour le plaisir de faire admirer un cube.

Cette forteresse du Kremlin qui, avec ses travaux extérieurs, avait coûté, dit-on, quatre-vingt mille francs, ne fut habitée que pendant cinq ans et trois mois par son bizarre propriétaire.~ M. Ranvozy se retira dans son château au mois d'octobre 1837. Mais le 17 janvier 1843, il mourut.

¹³ - ABSA -Vol 35, mai 1907, p. 38. Le maître-autel dans l'église de 1676.

Environ trente ans après sa mort, sa maison, restée inhabitée durant plusieurs années, passa aux mains des Soeurs de la Charité de Québec¹⁴.

La tradition rapporte que, tout entier au soin de sa paroisse, M. Ranvozy se montrait *peu favorable* aux pèlerinages. Il recevait assez froidement les étrangers qui venaient visiter le sanctuaire du Petit-Cap. ~ Il voulait, paraît-il, maintenir le bon ordre dans la paroisse. C'est un fait que dans la première moitié du dix-neuvième siècle, **les pèlerinages diminuèrent** considérablement. Il faudrait plutôt attribuer cette dépression, non à la façon dont les curés de Sainte-Anne traitèrent les pèlerins, mais aux **désordres, surtout à l'ivrognerie** dont les successeurs de M. Ranvozy auront tant à se plaindre.

Cependant, ce dernier fut lui-même, et bien des fois, l'heureux témoin de plusieurs faveurs signalées obtenues dans le sanctuaire de Beaupré.~



Les Sept-Crans

(Chrs-Eug Marquis)

La Concession des Sept-Crans¹⁵ offrirait un champ d'étude. Elle compta jusqu'à 50 familles qui vivaient à l'aise.

À quelle date remonte ce bourg, à présent désert, que la forêt achève de reconquérir? Il peut suffire d'un coup de baguette magique pour le ressusciter. Qu'un prospecteur découvre une mine et c'est plus que le retour à la vie. Pour revenir à la question, il importe au préalable de défricher le terrain. En 1822, Jean Lessard et la veuve de Prisque Lessard changent de terre. Prisque Lessard, capitaine de milice, avait comme un manège militaire, à proximité de sa maison. Quand il mourut, Jean Lessard lui succéda. Ce dernier déménagea chez la veuve et cette dernière alla vivre chez Jean. Dans les transactions, il n'est pas question de bornage par une route des Sept-Crans. A cette époque, il existait une ferme entre MM. Aimé Fortin et François Boucher. Lors de son morcellement entre les deux voisins, on ne dit rien de la route actuelle: elle n'existait pas à coup sûr. Vers 1800, le Séminaire de Québec achète de Bonaventure Lessard l'emplacement d'un chemin, selon le tracé que nous connaissons.

L'exploitation de la forêt exigeait des portes d'accès et plus encore, les propriétaires avaient à sauvegarder leurs droits. Au printemps, des gens nombreux montaient dans les érablières qui poussaient au flanc des côtes. Le Séminaire tint à légitimer la chose. Il émit des permissions de faire du sucre.

Le 3 juin 1815, Joseph Giguère obtenait son permis. Sur les terres d'en bas, il étouffait; il fallait émigrer. *St-Ferréol n'absorbait plus guère notre surplus de population* et les Sept-Crans semblaient fournir des terres labourables. **Le 2 novembre 1831**, Michel Racine obtenait la concession du No 3, au sud-ouest du Bras de la Rivière-aux-Chiens. Les Sept-Crans avaient

¹⁴ - Plus loin, on verra comment M. le Curé Blouin avait planifié l'arrivée des Soeurs.

¹⁵ - Mon Clocher, avril 1961, pp 19-20.

leur premier résident. Les 2 et 15 décembre de la même année, Jean-Chrysostome Gagnon et Étienne Cloutier recevaient les numéros 4, 5 et 7. Le 18 janvier 1842, dans l'acte de vente que Pierre Barrette consentit à François Giguère, le notaire mentionne deux citoyens des Sept-Crans: Jacques Caron et Barthélémy Simard.

Le 31 janvier 1842, Jacques Caron agrandit son lot initial de la terre que Zacharie Cloutier, époux de M.-Thérèse Gagnon, possédait au lieu dit les « écrans ». Il est agréable de savourer l'orthographe de ces notaires.

Le canton grossissait à vue d'oeil. On descendait à Ste-Anne, pour les affaires et pour la messe. Nos archives gardent les échos d'une dispute qui survint en 1851. Un habitant de Ste-Anne avait enlevé à quelqu'un de la Concession, son tour de présenter le pain bénit. Tous les autres épousèrent la cause du concitoyen frustré ; ce fut la grève. Personne ne voulait présenter le pain bénit si l'on n'offrait des excuses. Le Curé dut descendre dans la lice afin de ramener la paix.

L'instruction n'avait guère de chance de fleurir en ce milieu. Les curés de Ste-Anne obtinrent que le gouvernement érige dans la place une commission scolaire. Le décret parut en décembre 1875. M. Gauvreau passait une journée par mois à catéchiser, à confesser, à dire la messe dans une maison particulière. Grâce à l'École que les pouvoirs publics finançaient, Mgr Taschereau permit de bâtir une chapelle où l'on aménagerait une classe. Le 1^{er} juillet 1876¹⁶, la desserte de St-Étienne¹⁷ avait sa première messe. **Le 30 septembre 1878, on bénit la cloche¹⁸ de la chapelle.**

Vu les conditions pénibles où les gens avaient à vivre, ils en vinrent à transporter leurs pénates en des lieux plus hospitaliers. Les Pères Rédemptoristes encouragèrent fort ces familles à descendre. Cet essai de colonisation ne semblait pas très heureux. Si jamais la place reprend, ce ne sera pas sous l'étiquette de l'agriculture.

Ça reste un souvenir que la route des Sept-Crans conserve avec soin. Vu que les paroissiens l'utilisent, elle n'est pas prête de disparaître. Au reste, depuis le 10 novembre 1904, elle jouit d'un statut juridique qui la protège.

Sept-Crans

Âge révolu

Vers 1800, le Séminaire de Québec entreprit la colonisation des Sept-Crans. A ma connaissance, le premier titre date du 3 juin 1815 en faveur de Joseph Giguère¹⁹. Parmi les concessionnaires, nous relevons Michel Racine, Jean-Chrysostome Gagnon, Étienne Cloutier, Anselme Lefebvre, Jacques Caron, Barthélémy Simard.

¹⁶ - A l'occasion du Centenaire des Sept-Crans, M. Wellie Barrette avait réalisé un montage audiovisuel sur les personnes et les choses des Sept-Crans. Il est un document unique.

¹⁷ - Le choix de St-Étienne vient probablement du bienfaiteur: Étienne de Lessard.

¹⁸ - Cette cloche est disparue lors de l'incendie de la chapelle en 1986.

¹⁹ - Archives du Séminaire de Québec

De 1832 à 1835, le Séminaire vit à l'aménagement d'une route carrossable et publique jusqu'au chemin royal. Le canton grossit jusqu'à former en 1851, comme le noyau d'une mission. A défaut de chapelle, les gens dépendaient en tout de l'église de Ste-Anne. Seuls les plus valeureux entreprenaient cette course le plus souvent à pied. Dans la belle saison, des femmes accompagnaient les hommes. Mais sans école et tenus loin de l'église, ces gens tombèrent dans l'ignorance dès la première génération. Toutefois, ils gardèrent le sens de la fierté, comme on le sent dans le précédent document du *pain bénit*.

Conscients de leur état, ces pauvres contractèrent comme un complexe qui les confina dans leur réserve. Ils n'en sortaient guère que par affaire. Pour suppléer à cette misère qui mettait en cause même la vie religieuse, les curés entreprirent des randonnées apostoliques à la façon de nos premiers missionnaires. Ils groupaient tant bien que mal les adultes disponibles pour des classes de religion. Il devint évident que ce peu ne suffisait pas.

En 1875, le curé Gauvreau jugea nécessaire l'établissement d'une chapelle-école. Il promettait d'y séjourner un jour par mois pour le catéchisme, les confessions et la messe. L'évêque entra dans ses vues, au point de devenir le promoteur principal de la maison particulière²⁰. Il échut à M. Olivier Gravel l'honneur de prêter sa maison pour les offices religieux. La première messe eut lieu le 1^{er} juillet 1876.

Pendant l'hiver de 1875-1876, alors qu'on dressait plans et devis, les gens en corvée, même ceux de Ste-Anne, coupèrent le bois de construction ou montèrent planches, madriers ou bardeaux sur les lieux du chantier qui démarra dès la belle saison. Profitant de son passage à Ste-Anne pour la Fête, Mgr Taschereau voulut visiter la mission St-Étienne. C'était le 30 juillet. Ses encouragements stimulèrent les travaux.

Le 27 août 1876, on chantait la première grand-messe dans la chapelle et le 17 octobre, l'école ouvrait ses portes. On avait meublé la chapelle de tout ce qu'on pouvait tirer de la sacristie de Ste-Anne, alors en démolition: autel, crédence, table de communion, bancs, statue, image du Sacré-Coeur et de Marie. Mgr Taschereau donna l'image de Ste-Anne. Le 30 septembre 1878, ce fut la bénédiction d'une cloche²¹ de 78 livres, oeuvre de Mancely West Troy, U.S.A. Voici les parrains et les marraines:

Olivier Gravel et dame Paul Paré
Magloire Giguère et Élise Sylvain
Joseph Sylvain et Marie Morel
Joseph Mercier et Angéline Mercier.

Les 11 et 12 juin 1878, Ste-Anne avait eu sa visite pastorale. Du vendredi jusqu'au lundi suivant, Mgr Taschereau visitait les Sept-Crans. Il prit un intérêt particulier à l'école. Il examina les enfants qui l'enchantèrent. Au petit compliment qu'un écolier lui débita, Son Excellence répondit avec émotion. Des larmes coulaient de tous les yeux. Il y confirma 26 enfants.

L'arrivée des Rédemptoristes à Ste-Anne ne changea rien à ces arrangements. Du 10 au 21 janvier 1880, le Père Van der Capellen y donna les exercices de la mission pendant que trois de ses confrères prêchèrent la mission à Ste-Anne.

²⁰ - Cf. Lettre du 15 décembre 1875.

²¹ - Cette cloche n'a pas été retrouvée après l'incendie de 1986. Dommage ! Elle aurait été un précieux souvenir.

En 1891, St-Étienne atteignit son apogée si l'on en juge par les démarches que les gens entreprirent en vue de leur érection en paroisse et municipalité civile avec St-Achilée. Étude faite, le projet mourut dans l'oeuf. Après la coupe de bois, le canton semblait voué au dépérissement. Les gelées tardives du printemps retardaient les semences et celles hâtives de l'automne cuisaient les récoltes dans les champs.

A plusieurs reprises, il fallut organiser des quêtes auprès de nos cultivateurs pour que ces pauvres gens puissent ensemer leurs champs. Par suite de ces malheurs à répétition, l'exode commença vers les régions plus hospitalières. Et loin de la freiner, les Pères et le Séminaire l'encouragèrent. D'une soixantaine de famille à l'âge d'or, le canton déclina jusqu'à trois ou quatre familles vers 1927. La dernière ne quitta les lieux qu'en 1948²². En place, il ne demeure plus que le gardien et des villégiateurs. La chapelle a repris le service religieux en faveur de ces nouveaux venus.

En 1876, jusqu'aux années où la localité put fournir une dizaine d'enfants, l'école fonctionna. D'un bout de la chapelle, c'était le presbytère avec ses dépendances; à l'opposé, c'était la résidence de l'institutrice. Les classes consistaient à montrer l'écriture, l'arithmétique et surtout le catéchisme. Les filles venaient assidûment, mais les garçons faussaient souvent compagnie à la maîtresse pour aller à la pêche, à la chasse. Le malheur voulut que les parents très pauvres requéraient les bras de leurs fils dès qu'ils pouvaient manier la hache. L'institutrice tenait bon malgré les absences. Il fallait entendre Mlle Marie-Anne Gauthier causer de ses succès et de ses déboires avec ses élèves pendant ses 10 ans d'enseignement. Et pour ce dévouement, quel salaire touchait-elle par année? Nos livres de Fabrique contiennent des chiffres qui nous renversent: en 1893, 94, 96, 97, elle reçut \$70.00; en 1898, \$72.00. Voilà ce que gagna Mlle Marie-Anne Gauthier pendant ses années d'enseignement. Les honoraires ne varièrent guère jusqu'à sa retraite en 1920.

Cette demoiselle était parmi nous comme le dernier témoin de cet âge héroïque. Quelle fille consentirait de nos jours à vivre en ermite dans la solitude des Sept-Crans! Ça ne pouvait pas être le salaire qui la retenait à son poste. Marie-Anne Gauthier comprenait que sa vie recluse jouait un rôle indispensable vis-à-vis de sa population abandonnée. Elle secondait le prêtre et par lui le Christ.

Le 27 mai dernier²³, nous la conduisions à son dernier repos. Dans le trajet, nous pensions à l'épopée de ses jeunes années sous les dehors les plus humbles. Ayant bien mérité de l'Église, certes, Notre-Seigneur dut l'accueillir comme une héroïne. Sa disparition tourne une page: elle signifie, pour les Sept-Crans, un âge révolu.

Si jamais la place reprend vie, ce sera sous de nouveaux décors et sous une autre forme de vie. Avec le Mont Ste-Anne, qui sait si St-Étienne ne ressuscitera pas un jour? Le pittoresque de l'endroit et son air pur a de quoi séduire les amateurs de la belle nature. M. Labouré²⁴ l'appelait sa petite Suisse. Il ne s'en fatiguait jamais.

Chrs-Eug. Marquis

²² - Voir d'autres renseignements sur les Sept-Crans dans « Ma vie à St-Anne » par Ph. Bélanger, pp. 9-10, 33-36

²³ - Cf. Mon Clocher, août 1966, p. 21.

²⁴ - L'artiste français qui a fait les mosaïques de la voûte de la Basilique.

M. J.-B.-Antoine Ferland

(1837-1841)

Notre *grand historien national*, M.J.-B. Antoine Ferland fut appelé par Mgr Signay à recueillir la succession de M. Ranvoyzé. Il vint à Ste-Anne les premiers jours d'octobre 1837. On sait partout qu'il a légué à ses compatriotes une oeuvre impérissable, son cours *d'histoire du Canada*. Il parlait *anglais*. Aussi, Mgr Signay lui confie-t-il quelques familles de langue anglaise qui demeurent au Château.

M.Ferland fut aux prises avec les excès²⁵ qui avaient lieu lors de la fête de Saint Anne. Il semble que dans ce temps, une fête patronale, c'était vécu par plusieurs comme un carnaval et les gens, les visiteurs surtout, s'abandonnaient à toutes sortes de pratiques pas catholiques du tout. Cela s'est produit la première année de M. Ferland à Ste-Anne et ce fut encore pire la deuxième année, tellement qu'il crut bon d'en venir aux mesures extrêmes. Les nouveaux et anciens marguilliers réunis en assemblée régulière le 11 août, résolurent:

<p>En 1838, à cause des excès le Curé Ferland et les marguilliers demandent à l'évêque de supprimer la Fête de sainte Anne</p>
--

1^o qu'il est expédient d'établir un ou plusieurs connétables pour conserver l'ordre dans l'église, ainsi que dans les environs;

2^o qu'il ne faut permettre à personne de se placer pendant les offices soit dans l'escalier soit dans les allées du jubé;

3^o que les désordres qui, depuis un grand nombre d'années, ont lieu le jour de la fête de sainte Anne, sont une source de scandale pour les personnes chrétiennes et qu'il serait expédient de supplier Mgr l'évêque de Québec de vouloir bien abolir les offices publics qui se célèbrent en ce jour dans l'église de cette paroisse, *afin que ces offices ne puissent plus servir de prétexte à ceux qui ne viennent ici que pour se divertir et non pour prier.* »

Le curé écrit à l'évêque dans ce sens.

Celui-ci réagit comme un homme d'expérience. Il rappela les répercussions défavorables que cette demande de leur curé pourrait avoir dans sa paroisse. Se reportant en 1810, quand l'évêque avait dû, pour des raisons semblables, supprimer les fêtes patronales, Mgr se souvenait que certaines paroisses avaient été profondément choquées par cette mesure et cela avait pris des années avant que tout se replace. Une seule paroisse, Sainte-Anne, avait été épargnée pour des raisons spéciales et parce qu'on célébrait la fête avec plus de piété. Avant de laisser tomber le couperet, l'évêque demandait au curé de s'enquérir de l'opinion des confrères curés de la Côte de Beaupré.

Ceux-ci ne tardèrent pas à communiquer avec l'évêque et celui-ci donna une réponse qui tenait compte de la gravité de la situation mais aussi des espoirs possibles d'amélioration. Il écrivit une éloquente lettre pastorale aux quatre paroisses, leur faisant comprendre le sérieux de la situation et l'urgence et la possibilité d'y remédier. En somme, il demandait à tous les adultes, pères ou mères de famille, de prendre en main leur communauté et de célébrer eux-

²⁵ - ABSA - vol. 35, juin 1907, p. 68.

mêmes avec piété et d'entraîner les autres à faire de même, sachant que, vis-à-vis de la paroisse et des pèlerins qui attendent beaucoup de sainte Anne, ils portent une lourde responsabilité. Il leur donnait une dernière chance.

M. Signay avait visé juste. Les désordres disparurent. Depuis ce temps, le pèlerinage ne cessa de se développer et sainte Anne se montra chaque année plus secourable pour les malades et les démunis.

1838

Bibliothèque paroissiale

(Chrs-Eug Marquis)

Ce n'est pas d'hier que les nôtres lisent²⁶. Le 1^{er} novembre 1764, un certain M Germain Langlois lança à Québec une bibliothèque ambulante sur la place du marché. Ses livres, il les louait à des prix modiques. Le mouvement prit de l'ampleur; il gagna les campagnes. De ces colporteurs, plusieurs distribuaient de la littérature malsaine.

Les curés intellectuels de Sainte-Anne réagirent en vue de protéger leurs ouailles. Au lieu d'intervenir rien qu'avec des défenses ou des mises en garde, ils substituèrent du positif qui satisfait les appétits des lectures saines.

L'historien Ferland, curé de 1838 à 1841, J. Bonenfant, de 1841 à 1843, Desrochers, de 1843 à 1849, Gariépy, de 1849 à 1867, Bourret, de 1867 à 1871, Blouin, de 1871 à 1875, Gauvreau, de 1875 à 1878 moussèrent la chose.

La bibliothèque paroissiale compte 400 volumes en 1864 avec 50 abonnés; en 1871, elle dispose de 460 livres avec 150 lecteurs assidus. En 1876, elle a 500 volumes. Le Curé Bourret stimule son monde à lire. Il signale en son prône les dons qu'il reçoit en faveur de l'oeuvre, en plus de ce que les abonnés lui versent. Le Curé Blouin recommande aux cultivateurs de lire sur l'agriculture.

Les Rédemptoristes qui prirent la relève en 1878 maintinrent les services de la bibliothèque paroissiale. Hélas! le feu de 1922 la réduisit à néant. Local, armoires et volumes périrent.

Il fallut attendre les progrès de la reconstruction pour relancer l'oeuvre. Le 26 avril 1931, ce fut l'inauguration de ce qu'on appelle la salle des servants. En son prône, le Père Journault lançait une invitation générale et donnait les conditions à remplir. Avec des hauts et des bas, cette bibliothèque y fonctionna jusqu'à son installation au Centre Ste-Anne²⁷.

Le Père Léopold Desgagné l'enrichit de beaucoup de livres. Pendant plusieurs années, une grande liseuse, Miss Mann, eut la charge de dresser le fichier et de voir à la distribution des volumes. Travail considérable qu'elle accomplit jusqu'à l'usure de ses yeux.

²⁶ - Mon Clocher, février 1968, p. 5.

²⁷ - Cf. « Ma vie à Ste-Anne », Philippe Bélanger, p. 192

Au Centre, une équipe de personnes généreuses assurent le service; des bienfaiteurs donnent des livres de valeur, sans compter ceux que les fonds permettent d'acheter et ceux que les pouvoirs publics daignèrent y mettre.

Nous évaluerions à près de 3,000 volumes, l'actif actuel de notre bibliothèque paroissiale.²⁸

M. Joseph Bonenfant

(1841-1843)

Durant le premier hiver, il souffrit beaucoup du froid dans cette église encore privée de tout appareil de chauffage. Aussi, dès l'automne suivant proposa-t-il aux marguilliers de faire l'acquisition d'un bon poêle. Ces derniers acceptèrent cette proposition avec d'autant plus d'empressement qu'elle correspondait à une volonté déjà manifestée depuis longtemps par un grand nombre de paroissiens.

Le presbytère continua à créer des problèmes aux curés. M. Bonenfant ne tarda pas à se plaindre à l'évêque qu'il pleuvait dans son presbytère. Même le grain reçu à la dîme n'était pas en sûreté. Il demanda à l'évêque de bâtir un autre presbytère dans un autre endroit puisque celui-ci a toujours besoin de réparations. *L'évêque confia au curé de St-Joachim* de convoquer une assemblée de paroisse à Ste-Anne et de voir à ce qui devait être fait. En suivant l'avis des experts, les marguilliers décidèrent de réparer le vieux presbytère. Les réparations se firent en l'été 1843. Ce presbytère ainsi réparé a toujours servi de résidence aux curés de Ste-Anne jusqu'en 1875, époque où M. Blouin construisit une nouvelle demeure qui fait aujourd'hui partie du monastère des Pères Rédemptoristes. A partir de 1876, le vieux presbytère fut loué comme résidence privée. Finalement les Pères Rédemptoriste le convertirent en menuiserie. Mais dans la nuit du 16 décembre 1890, il devint la proie des flammes, ainsi que plusieurs vieilles sculptures venant de l'ancienne église.

M. Bonenfant devait en plus de Sainte-Anne desservir Saint-Ferréol et il trouvait que c'était une tâche trop lourde pour sa petite santé. Au grand regret des paroissiens, il demanda d'être remplacé.

M. Benjamin Desrochers

(1843-1849)

C'est durant son terme de curé²⁹ qu'arriva à Sainte-Anne le premier bateau à vapeur. Le Père Potvin, C.Ss.R. dans un article des Annales du mois de juillet 1944 jette une vive lumière sur les pèlerinages en bateau du temps et sur le quai de Nazaire Simard.

C'est aussi à cette époque que furent instaurées les municipalités. D'après les recherches du Père Marquis, le premier maire de Sainte-Anne aurait été un M. Cauchon. C'est ici que je me propose d'insérer l'histoire de nos municipalités.

²⁸ - Le local a été vidé et affecté à d'autres activités, je ne sais trop pourquoi???

²⁹ - ABSA - Coll. F. Gabriel, p. 394. *Le premier bateau à vapeur*.

Conseils municipaux

Depuis combien de temps nos conseils existent-ils? Pour cela il faut remonter à l'an 1845. En effet le 1^{er} juillet 1845, par l'Acte 8 Victoria, Ch. 40, le gouvernement de sa Majesté érigeait en municipalité une partie de la Seigneurie de Ste-Anne-de-Beaupré, là même où Mgr Frs-M. de Laval avait délégué le premier curé en 1702.

Sous le régime Français, l'administration présentait un décalque de ce qui subsistait en France. L'État, c'est moi, disait Louis XIV. Au pays, le Gouverneur tenait place du roi. Pour sauvegarder l'absolutisme, son souverain avait mis sur pied un gouvernement à plusieurs têtes; ce qui créait un besoin perpétuel de recourir au monarque. Il existait toutefois dans les localités des autorités subalternes qui transmettaient aux populations les ordres des supérieurs et voyaient à leur exécution. Nommons ici le procureur fiscal et surtout le Capitaine de milice. Malgré son titre, ce dernier constituait le chef civil de la paroisse. Ste-Anne-de-Beaupré vécut de ce régime jusqu'à la reddition de la colonie à l'Angleterre.

Sous le même régime³⁰, nos paroisses n'eurent aucune administration locale. Le gouvernement de Québec prenait toutes les décisions et mesures de lui-même et les transmettait à des intermédiaires avec mandat de les mettre en exécution. Jusqu'en 1721, la juridiction de ces intermédiaires couvrait même plusieurs paroisses. Pour Sainte-Anne, les lois venaient surtout du Château.

Le seigneur à qui les gens payaient le cens et la rente, et dont le manoir était à Château-Richer, exerçait une certaine juridiction sur la Côte de Beaupré.

Il y avait encore le procureur fiscal que l'Intendant nommait. L'un de ces personnages vécut longtemps à Ste-Anne-de-Beaupré, *en la vieille maison de la D'Auteuil Lumber Co.* C'était Guillaume Morel, gendre de Georges Pelletier et beau-frère du Frère Didace.

Ce personnage veillait aux intérêts du seigneur contre les censitaires ou à ceux de l'État contre tous les sujets, y compris le seigneur

Il y avait encore le Capitaine de milice.

³⁰ - Cf. Programme souvenir. *Tricentenaire de Ste-Anne-de-Beaupré.*

A ce sujet, il nous vient à la mémoire, les exploits d'un *Pierre Carré* et la mort héroïque d'un *Pierre Maufils*. En 1696, lors de l'excursion de Frontenac contre les Iroquois, les nôtres se signalèrent par leur bravoure.

Le Capitaine de milice assurait la défense de sa région et, comme employé civil, recevait les volontés de ses chefs et veillait à les exécuter.

Le gouverneur lui donnait des assistants: enseigne, sergent, caporal, major...Plusieurs des nôtres occupèrent ces postes secondaires: René Lavoie, Prisque Lessard, Jean Poulin, Antoine Morel, Bonaventure et François Lessard. Pierre Barrette semble le premier paroissien à devenir Capitaine de milice en 1725.

En 1741, Ste-Anne recrute sa propre compagnie et Prisque Lessard en est le capitaine.

Régime anglais

Du régime militaire jusqu'à l'institution d'un gouvernement vraiment responsable en 1841, notre paroisse, à l'instar des autres, n'eut pas d'administration véritable.

Sous le régime anglais (1760), le Capitaine de milice n'exerce plus qu'un rôle de police. En 1841, avec la loi que le parlement promulgua, les municipalités de comté apparurent. A la tête de chacune, un shérif tenait toutes les commandes, et l'administration locale ne vint qu'en 1845 avec une nouvelle loi. (Acte 8 Victoria, ch. 40).

Ce ne fut donc qu'en 1845 que la paroisse eut son premier conseil municipal. Le premier juillet 1845, la nôtre obtenait son érection. Son territoire coïncidait avec les limites de la paroisse religieuse (cf. Dict. des paroisses et municipalités, pp. 214-215). La publication des résolutions, des avis, des règlements tarda jusqu'au 5 avril 1856.

Malheureusement, comme les papiers de la municipalité brûlèrent en 1902 avec la maison de M. Émile Morel (à l'emplacement de M. J.-Arménias Gilbert) , il nous est impossible maintenant de rédiger la liste des titulaires de ce premier conseil.

Je ne sais qui a écrit ce qui précède, mais le Père Marquis a fini par trouver le nom du premier maire. Voici ce qu'il nous dit:

« Un heureux hasard me permit de trouver le nom de notre premier maire. Ce fut Louis Cauchon. En de vieux contrats, où cet homme figura comme témoin, le notaire décline tous ses titres: écuyer, forgeron, et maire (cf. Papiers de Jos. Gagnon et de Gér. Morel). En 1846 et 1847, il détenait encore son mandat à la mairie. Cet homme avait son domicile dans la ville actuelle de Beaupré. »

Selon une autre source, le premier maire de Ste-Anne-de-Beaupré aurait été M. Augustin Caron, père de l'Honorable René-Ed. Caron, ancien Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.³¹

Les limites de la nouvelle municipalité comprenaient le bas de la paroisse de Château-Richer jusqu'à l'entrée de la paroisse St-Joachim.

³¹ - De fait, il y a eu un Caron parmi les maires, mais ce n'était pas le premier. Voir la listes des maires .

En 1855, François Morel formait le conseil municipal avec Georges Fortier, Isidore Racine, Prisque Paré, Joseph Morel, Jérôme Morel. Nazaire Simard, qui pendant près de 40 ans occupa le siège du maire, était secrétaire-trésorier. En 1877, cette tâche de secrétaire-trésorier était exercée par le notaire Gab.-Léonidas Dick.

A cette date, la population était de 698 habitants répartis en 156 familles.

Le 11 mai 1906, le village jugea bon de former sa propre municipalité. Ce premier schisme dura le temps des roses, puisque la même année, la municipalité de la paroisse s'annexa à celle du village. Augustin Paré fut la figure éminente de cette période. En 1909, Odilon Gravel, Théodore Paré, Johnny Paré et Alphonse Poulin étaient les conseillers de M. Augustin Paré.

On institua des services publics comme celui de l'aqueduc municipal et de la police, on freina les solliciteurs auprès des pèlerins, on inaugura les licences pour les restaurants, les épiciers, les Hôtels, les boîtes ambulantes, les cireurs de chaussures, les charretiers. On vit à la pesée du pain.

Dès 1906, le Conseil entreprit certains travaux et améliorations, tels que trottoirs, pavage de la rue principale en ciment, l'éclairage des rues, etc, etc.

En 1911, parurent les premiers luminaires dans le village. On fit bon ménage jusqu'en 1919.

Quelques citoyens remarquèrent que ces améliorations s'opéraient seulement au centre de la paroisse; et c'est pour cette raison qu'en 1920 un groupe de cultivateurs, ayant à leur tête feu Augustin Paré, demandèrent la séparation de la Paroisse avec le Village. Des requêtes circulèrent de part et d'autre, et après de multiples démarches, en 1920, on obtint cette séparation, tant désirée par les gens de l'extrémité Est et Ouest du Village.

Le rang de la Côte et les deux bouts de la paroisse avaient décidé de rompre avec le village fort de 300 âmes en ses 40 maisons.

La municipalité du Village comprenait la distance du chemin de ciment d'aujourd'hui³², tandis que celle de la Paroisse, était pour le côté ouest, du pont de la Rivière-aux-Chiens jusqu'à chez M. Ernest Paré, et du côté est, de chez M. Chrs-Ed. Racine jusqu'à chez M. Jean-Baptiste Paré de St-Joachim.

M. Siméon Ratté fut élu maire du Village, tandis que M. Augustin Paré siégeait comme maire de la Paroisse.

En 1927, les paroissiens de l'est de la Paroisse Ste-Anne, (aujourd'hui Beupré) , voyant le nombre croissant de leur population et l'installation d'une magnifique industrie de papier décidèrent à leur tour de se constituer en municipalité, ce qui eut pour effet de borner la paroisse, à l'est, chez Mlle Bernice Mann. En 1927, Notre-Dame de Beupré, avec l'érection de la paroisse, obtint son conseil municipal. Le maire de la nouvelle paroisse fut feu William

³² - « Aujourd'hui » réfère au mois d'avril 1946.

Cooper, de Beaupré. M. Jos. Paré de la Rivière-aux-Chiens, fut élu maire de la municipalité de la Paroisse Ste-Anne.

Cette division de notre paroisse en deux municipalités ne semble pas avoir été favorable au progrès de la place. Depuis quelques années, on parle de plus en plus de fusionner ces deux municipalités, surtout depuis que la municipalité de la paroisse a perdu une partie de son territoire par annexion à la ville de Beaupré en 1964.

En l'année du tricentenaire, voici les membres de nos deux conseils municipaux qui président aux destinées de la paroisse.

Corporation du Village de Ste-Anne-de-Beaupré:

M. Léonard Blouin, *maire*

MM. Arthur Fortin, Eugène Cloutier, J.-O. Marsan, Omer Simard, Joseph Rousseau, Médéric Simard, *conseillers*.

M. Chrs-Édouard Racine, *secrétaire-trésorier*.

Conseil de Sainte-Anne Paroisse:

M. Thomas Dufour, *maire*

MM. Adélarde Cloutier, Majella Giguère, Wellie Gagnon, Édouard Blouin, Louis-Joseph Fillon, *conseillers*.

M. Jacques Perreault, *secrétaire-trésorier*.

Note de l'éditeur:

Cet article sur nos Conseils est le résultat d'un essai de réconciliation de trois sources principales:

1- Un article paru dans *Ma Paroisse*, (probablement écrit par M. Arthur Fortin), avril 1946, p.25.

2- Un article de *Mon Clocher* par le Père Chrs-Eug. Marquis, mai 1964, p. 4.

3- Album du Tricentenaire, article sur l'origine de la paroisse (Père Gagné, J.-P. Asselin?).

M. Prisque Gariépy

(1849-1867)

En 1847, il avait été *curé de Saint-Valier*. En octobre 1849, il fut nommé à l'importante cure de Sainte-Anne.

Malgré le dévouement des curés, ses prédécesseurs, le nombre des pèlerins et partant, les faveurs signalées avaient diminué seulement depuis quelques années. Les désordres racontés précédemment ne furent pas étrangers, croyons-nous, à ce retrait des faveurs célestes. Plein de confiance, lui-même, en la Bonne Sainte Anne, le nouveau curé comprit qu'il fallait raviver la foi et la piété de ses paroissiens, réveiller la confiance endormie des populations.

Ici se place l'incident des Sept-Crans³³ et la chicane autour du pain béni.

³³ - ABISA - Coll. F. Gabriel, p. 402- *Incident du pain béni pour les gens des Sept-Crans*

M. Gariépy voyait avec bonheur croître, d'année en année, la popularité du pèlerinage à la Bonne Sainte Anne du Nord. La fête de la grande Thaumaturge attirait chaque année des milliers de pèlerins. *Depuis l'établissement de la tempérance*, tout se passe en ce jour de manière à édifier le grand concours d'étrangers qui sont eux-mêmes un grand sujet d'édification. Plusieurs basses messes sont suivies à 7h30 d'une grand-messe pour les paroissiens, après quoi, ceux-ci se retirent chez eux pour faire place aux étrangers qui d'ordinaire remplissent l'église. La présence de M. Gariépy a été un important facteur de progrès pour faire progresser le pèlerinage.

En 1862, M. Gariépy fut obligé d'ajouter à ses travaux ordinaires la desserte de la paroisse de Saint-Ferréol.~ Il fut question de donner à M. Gariépy un successeur qui sache l'anglais à cause du nombre de pèlerins de langue anglaise qui ne cessait d'augmenter. Les paroissiens ont eu peur de perdre leur curé, mais ils eurent la chance de le garder encore deux ans.

**On parlait de lui
donner un successeur
bilingue**

M. Louis-Alexis Bourret

(1867-1871)

M. Bourret³⁴ fut le genre du curé traditionnel qui à l'instar d'un bon père de famille veille sur la conduite de ses enfants...

« Suivant l'exemple de ses prédécesseurs, M. Bourret continua à recevoir avec bonté les pèlerins dont le nombre allait désormais croître d'année en année. Son coeur de prêtre dut éprouver une joie bien légitime en voyant, dès le matin de la première fête de sainte Anne qu'il allait célébrer au sanctuaire de notre Thaumaturge, trois bateaux à vapeur verser sur la plage de Beaupré des foules de pieux pèlerins. ~

« En annonçant le service de deux bateaux à vapeur pour la fête de sainte Anne, le *Canadien* de Québec (23 juillet 1870) ajoutait: « Un débarcadère a été construit cette année pour éviter les inconvénients de débarquer en petite chaloupe ou en charrette, comme il fallait le faire les années passées. »- Toutefois ce quai n'atteignait pas encore l'eau profonde et, à marée basse, il fallait toujours le service des chalands pour passer les pèlerins du bateau au débarcadère.

Récit d'un pèlerinage en bateau

« *Le Courrier du Canada*, 1^{er} août 1870, nous donne un compte-rendu de la fête de sainte Anne, signé : « Un pèlerin ». Nous le citons presque textuellement. On verra comment se passaient les choses il y a quarante ans et comment on tâchait de les raconter.

« Mardi, le 26 juillet, fête de sainte Anne, j'étais debout à quatre heures et demie du matin. Le départ du « St-Georges » qui devait transporter les pèlerins à la Bonne Sainte Anne était annoncé pour cinq heures, ce qui n'a pas empêché le bateau de ne quitter qu'à six heures le quai St-André. Enfin, le vapeur s'ébranle, et nous traversons à la Pointe-Lévy où un bon nombre de pèlerins viennent se joindre à nous. Le bateau est littéralement encombré. Les pieux

³⁴ - ABSSA- Collection du F. Gabriel, p. 417.

enfants d'Érin forment la majorité des passagers. Beaucoup de mères de famille avec de petits enfants dans les bras, des infirmes, des boiteux, des affligés de toutes sortes: la Bonne sainte Anne n'a-t-elle pas des miséricordes pour toutes les misères humaines?

« Cette foule n'est ni bruyante ni empressée: plusieurs s'occupent à lire dans leur livre de piété ou à réciter leur chapelet; d'autres conversent à voix basse. Le recueillement de la foi a posé son doigt sur ces lèvres. La grâce divine a jeté un doux reflet sur ces bonnes figures. Le beau soleil de juillet se lève sur les côtes de la Pointe-Lévy, dans une atmosphère toute empourprée et encore moite de la rosée du matin. Une brise fraîche ride la surface du fleuve et agite le feuillage des branches de peuplier ou d'érable dont le bateau est tout pavoisé.

« Vers huit heures nous arrivons à la Bonne-Sainte-Anne où nous a précédés de quelques minutes le *Grondines* qui amène les pèlerins de Deschambault, de la Pointe-aux-Trembles et des paroisses environnantes. L'église, située au pied du coteau, dessine gracieusement sa silhouette sur la verdure des arbres. Les abords de l'église, la route, les champs voisins fourmillent de voitures et de pèlerins. Cependant les paroissiens sont retournés dans leur famille; la messe ayant été célébrée pour eux dès six heures du matin, afin de laisser l'église à la disposition de pèlerins.

« Plusieurs membres du clergé et les messieurs du Séminaire de Québec, maintenant en vacances au Petit-Cap de St-Joachim, sont venus faire leur pèlerinage et assister M. le Curé de Sainte-Anne. Les messes et les communions se succèdent sans interruption depuis l'aurore, et l'église est toujours encombrée. Ceux qui ne peuvent pénétrer dans la nef, se tiennent à genoux en dehors devant le portail ou aux fenêtres.

« Comme de coutume, plus d'une béquille a été laissée dans l'église. Il y avait là une dame de New-York. Elle avait perdu complètement l'usage d'un oeil et l'autre achevait de s'éteindre. Elle est venue l'année dernière à Sainte-Anne du Nord. Après avoir accompli son vœu, elle est retournée guérie. Cette année, elle vient renouveler ses actions de grâce à sa bienfaitrice.

« Pour ma part, ce qui m'étonne ici, ce ne sont pas les miracles: je serais beaucoup plus étonné s'il ne s'en opérât pas. Jésus-Christ, lorsqu'il faisait un miracle, disait souvent:

« *Croyez-vous?* » Et après le prodige, il ajoutait: « *Allez, votre foi vous a sauvé.* » Cette foule croit; comment les miracles ne s'opéreraient-ils pas?~

[Sa dernière année, en 1871, il devenait évident que de grands travaux seraient nécessaires pour l'église. Sa santé ne lui permettait pas de les entreprendre. En conséquence, M. Bourret demanda un changement de paroisse.]



Ancienne chapelle du Sept-Crans.



Chapelle de 1954.

M. Jean-Baptiste Blouin (1871-1875)

Un grand curé

J'ai pensé insérer ici deux documents se rapportant aux écoles. M. Blouin était éveillé aux problèmes des Écoles. C'est ce qui l'a poussé à faire venir les Soeurs de la Charité de Québec.

1- La question scolaire

Fondation de Notre Commission Scolaire

(Chrs-Eug. Marquis)¹

Avant de commencer à faire la lumière sur la fondation de notre Commission Scolaire, il importe de rédiger un préambule. Vers 1900, un incendie détruisit la maison du Secrétaire-trésorier des commissions municipale et scolaire. Or, le Secrétaire-trésorier gardait, dans son rez-de-chaussée, tous les papiers des deux commissions. Tous les documents périrent. Cela ne manqua pas d'éveiller des soupçons, mais à ma connaissance, rien n'a été prouvé. Pour des renseignements sur cette période, nous sommes dans l'obligation de nous référer aux Archives Nationales. Toutefois, des papiers antérieurs à cette date, on a rescapé une pièce ou l'autre qui traînaient éparses ou chez le président ou chez les commissaires.

Dans les archives de la Fabrique, on trouve des allusions aux affaires scolaires; il n'y a pas de pièces officielles. Lors du Tricentenaire, un des Pères écrivit au Conseil de l'Instruction publique pour des renseignements précis. Il eut pour réponse qu'on n'avait rien sur le sujet. Après coup, au cours d'une conversation, un haut-placé dans le dit Conseil, un ex-inspecteur d'école, m'a dit qu'on y conserve tous les documents, mais que tout est en vrac. Il n'existe aucune classification.

Les archives du Séminaire et de l'Archevêché, surtout les archives publiques d'Ottawa que le même Père prit soin d'annoter en vue d'élaborer un jour l'histoire de nos écoles à Ste-Anne-de-Beaupré, contiennent des références précieuses sur le sujet, sans donner toutefois une date précise.

Au temps de l'Institution royale, les écoles démarrèrent à Ste-Anne, en-dehors de l'école de Fabrique. Les octrois alléchèrent plusieurs personnages. Pour jouir de ces avantages, il fallait choisir des commissaires. En septembre 1827, le curé Ranvozyé achevait la construction de son école, laquelle école bénéficiait des octrois comme les deux autres. Nous avons les rapports de ces écoles à Ottawa. En 1828, Augustin Caron acheta d'Augustin Simard une lisière de terrain. Il voulut pousser les commissaires à y construire une école. Il convient de noter que deux écoles n'avaient pas d'édifice propre. Les institutrices faisaient la classe dans leur maison. Dans le cas, les commissaires refusèrent l'offre de Caron.

¹ - Cf. Mon Clocher, avril 1964, p. 26.

En 1836, aux premiers signes de la rébellion, le gouvernement coupa les subsides. Les écoles fermèrent leurs portes, à l'exception peut-être de celle de la Fabrique.

Sous le gouvernement de l'Union en 1841, on vota des lois libératrices qui poussaient les gens à ouvrir des écoles. En 1844, il parut encore des lois avantageuses.

A Ste-Anne, l'ouverture des écoles se situe entre ces dates. La commission scolaire acheta deux terrains pour bâtir des écoles. Le terrier de la Seigneurie situe ces terrains et donne leurs dimensions. On sait par un rapport du Curé que, de fait, on construisit deux écoles sur les entrefaites. Ces opérations attestent l'existence d'une Commission Scolaire.

Il s'ensuit que notre Commission Scolaire date du tout-début où l'on institua cet organisme. C'est à Québec qu'on trouverait la date exacte, entre 1841 et 1844.

Histoire de nos écoles

(Arthur Fortin)

Il serait difficile de faire l'histoire de nos écoles de Sainte-Anne depuis le commencement de la paroisse. Il y a eu tant de changements, et les registres que nous conservons ne donnent pas beaucoup de renseignements. Ils ne remontent pas assez loin, c'est-à-dire au-delà de trois siècles.

Remontons seulement jusque vers 1865, et voyons comment on était organisé en fait d'écoles. Il y en avait deux, une à chaque bout de la paroisse. La première à Lapointe, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la maison de M. Ernest Paré, et la deuxième du côté de Beaupré, où se trouve actuellement la terre de Mme Téléphore Côté. Il n'y avait pas d'école dans le village. Les élèves fréquentaient ces deux écoles, allant à celle qui était la plus rapprochée.

Les deux écoles en question étaient construites en pierre, avec un toit pointu, tout comme nos anciennes maisons de la Côte. En ce temps-là, on les considérait déjà comme très vieilles, ce qui nous montre que ce fut à peu près les premières écoles de la paroisse.

Maintenant, voyons l'organisation de la classe. A l'intérieur, un petit bureau, une chambre et enfin la classe pouvant recevoir une quarantaine d'élèves. De chaque côté de la classe, deux rangées de bancs, avec pupitres divisés en six; c'était la place des élèves; un côté pour les garçons, l'autre pour les filles. En avant, au centre de la classe, le pupitre de la maîtresse. En arrière, le poêle à deux ponts et, dans un coin de la classe, sur une petite table, une chaudiérée d'eau avec une petite tasse de fer-blanc: c'était l'endroit pour étancher sa soif.

La maîtresse, d'ordinaire, couchait dans l'école. Elle avait à ses soins le chauffage, l'entretien de la classe et l'enseignement, le tout pour \$120.00 par année. Le bois de chauffage était fourni par les parents des élèves, d'après le nombre de leurs enfants qui fréquentaient la classe. Les institutrices du temps furent d'abord, du côté de Beaupré, une demoiselle Lamontagne, puis une demoiselle Fillion. Cette dernière fit la classe au R.P. Joseph Simard.

décédé en 1944, et à beaucoup d'autres de nos vieux et de nos vieilles. Du côté de Québec, une demoiselle Lepetit fit la classe très longtemps. Les inspecteurs du temps furent d'abord un Monsieur Juneau, puis M. J. Prémont.

Je disais plus haut qu'il n'y avait pas d'école dans le village, et l'on en souffrait beaucoup. Les Soeurs Grises, qui demeuraient où se trouvent aujourd'hui les Soeurs Franciscaines, décidèrent d'ouvrir une école privée. Elles ne tardèrent pas à avoir plusieurs élèves, et furent obligées d'en refuser. C'est à partir de ce moment-là qu'on commença à parler de bâtir une école au village. Nos deux écoles de chaque bout de la paroisse étaient devenues très vieilles et n'offraient plus de confort, étant trop petites; on dit même qu'elles étaient rendues hors d'usage. La question d'en bâtir deux nouvelles et une troisième au village, ce n'était pas qu'une petite affaire... Les gens du temps n'étaient pas habitués aux taxes, même ils les craignaient beaucoup. Aussi, le projet de construction de ces trois écoles fut abandonné.

En 1890, le Père Charles Debongnie, alors curé, avait acquis des terrains: deux dans les limites de la paroisse et un autre au village. La même année, il fit construire sur ces terrains trois bâtisses avec dépendances devant servir de maisons d'écoles. Ce sont encore ces mêmes écoles² que nous avons à chaque bout de la paroisse. Celle du village, l'ancien couvent des Soeurs du St-Rosaire, fut démolie en 1926. Elle était située, comme on sait, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la maison de Mme Arthur Gravel. De ses matériaux, on a construit à Lapointe (sic) les deux maisons de MM. Adélarde Giguère et Médéric Simard.

Les RR.PP. Rédemptoristes, par l'entremise du Rév. Père Charles Debongnie, curé de Ste-Anne, avaient acquis ces terrains et bâti à leurs frais ces trois écoles. Après s'être réservés la propriété des terrains et des bâtisses, par acte notarié devant le notaire Vézina, en date du 17 novembre 1890, les RR. PP. Rédemptoristes cédèrent aux commissaires d'écoles du temps l'usage de ces trois écoles pour les enfants de la paroisse, à la condition que ces mêmes commissaires et leurs successeurs suivent les règlements des évêques de la Province et qu'une communauté enseignante soit installée à l'école du village, quand le R.P. Curé le jugerait à propos. Les RR. PP. Rédemptoristes payaient l'entretien, le chauffage et les assurances de ces trois écoles. Et tout marcha ainsi jusqu'en 1909.

Il fallait alors faire des réparations. L'inspecteur d'Écoles exigeait l'agrandissement de l'École de la Rivière-aux-Chiens, agrandissement estimé à \$ 1,500.00, et un nouveau plancher pour l'école du village (\$500.00). La Commission Scolaire voulait aider la communauté des RR. PP. Rédemptoristes à défrayer les frais de ces réparations. La chose semblait, on ne peut plus juste. Cependant, certains contribuables s'opposèrent, alléguant que la Commission Scolaire n'avait pas le droit de faire des réparations à la propriété d'autrui. C'est pourquoi, en cette même année 1909, par contrat passé devant le Notaire Beauregard, la Communauté des RR.PP. Rédemptoristes louait ces mêmes écoles à la Commission Scolaire au prix minime de \$50.00 par année, montant qui ne payait même pas les assurances que les RR. PP. Rédemptoristes continuaient quand même de payer. La Commission Scolaire fut ainsi obligée de louer les écoles pour pouvoir aider les RR. PP. Rédemptoristes à faire les réparations jugées nécessaires.

² - L'auteur de cet article écrit en 1946. C'est quelques années plus tard que furent bâties les écoles de la Visitation et de l'Annonciation.



Le Château Ranvozé où les Soeurs de la Charité ont enseigné.



Le Couvent des Religieuses du St-Rosaire 1890.



Le Collège des Frères 1910.



*L'école de la
Rivière-aux-
Chiens construite
par le Père
Debongnie en
1890.*



*Le nouveau couvent de
1927.*



*Bénédition de la statue
Notre-Dame du St-
Rosaire.*

Tout fonctionna ainsi pendant 27 ans, jusqu'en 1936. Cette année-là, la Congrégation des RR. PP. Rédemptoristes vendit à la Commission Scolaire les deux écoles qui restaient, celles des bouts de paroisse (celle du village ayant été démolie en 1926) , au prix de \$300.00. Mais ce montant fut remis immédiatement à la Commission Scolaire par les RR. PP. Rédemptoristes, pour être versé au fonds de construction de ces mêmes écoles.

Dans l'intervalle, les RR. PP. Rédemptoristes avaient également fait don à la Commission Scolaire de \$1,000.00 en juillet 1908, pour la construction du Collège, et de \$1,000.00 en octobre 1928 pour la construction du Couvent.

Il convenait de rappeler, dans cette petite histoire, la générosité des RR. PP. Rédemptoristes envers nos écoles; et , la reconnaissance que nous devons en avoir, afin que la postérité en garde le souvenir.

Comme nous l'avons vu, jusqu'en 1890, deux vieilles écoles en pierres dans les bouts de paroisse; de 1890 à 1909, trois écoles bâties par les RR. Pères. En 1909, pour répondre aux besoins de la population, on construisit le Collège, puis en 1927, le Couvent. Rien ne fut épargné pour rendre ces deux maisons d'éducation dignes de notre paroisse. Soyons-en fiers, et avec les communautés enseignantes qui les dirigent, sachons coopérer toujours à cette belle tâche qu'est celle de l'éducation de nos enfants.

Arthur Fortin

Ma Paroisse

2- M. Blouin fait venir les Soeurs de la Charité.

Le passage de M. Blouin à la cure ne fut pas long mais marquant. Dès son arrivée, il constate que les gens sont animés de grands sentiments de foi et de piété, mais qu'ils ont besoin d'éducation et d'instruction chrétienne. « Mes prédécesseurs, écrit-il, ont fait tout en leur pouvoir pour établir de bonnes écoles, et c'est avec les plus grands efforts qu'ils ont pu mettre sur pied deux petites écoles que j'ai visitées et qui ne correspondent pas au besoin de la population. Il y a beaucoup de bien à faire à Sainte-Anne et sans trop de difficulté, parce que la population est bien disposée. Or, le moyen d'opérer ce bien, c'est de donner à la nouvelle génération une instruction suffisante et une bonne éducation.

M. Blouin propose ensuite d'acheter la maison de M. Ranvoyzé et d'y appeler les Soeurs de la Charité pour donner l'instruction seulement aux filles de la paroisse, et pour fournir une pension convenable aux pèlerins qui désirent passer quelque temps à Beupré. Jusqu'à ce temps, il n'y avait pas d'accommodations pour héberger les pèlerins durant la nuit. Il n'y avait pas de service d'hôtellerie. On pouvait servir des repas rapides et surtout vendre toutes sortes de souvenirs de Sainte-Anne. Plusieurs se plaignaient du manque d'hôtels où des pèlerins et des visiteurs pourraient passer la nuit et même quelques jours. C'est aussi pour remédier à cette lacune que M. Blouin comptait sur les Soeurs pour héberger les pèlerins et servir des repas.

Avec le consentement de Mgr l'Archevêque, M. Blouin entama des négociations avec les Soeurs de la Charité de Québec et reçut le 27 novembre 1871 la réponse attendue. Les Soeurs acceptaient de venir, mais pas avant le mois de juillet prochain.

La venue des Soeurs a été un événement déclencheur. Les paroissiens, en voyant les contingents de pèlerins monter chez les Soeurs, virent clairement qu'il y avait une demande de ce côté et, l'un après l'autre, ils se mirent à investir dans l'hôtellerie. En quelques années, durant la décade qui a suivi la venue des Soeurs, l'église devint entourée d'hôtels où l'on pouvait séjourner.

Les tables publiques

Chez les Soeurs, les pèlerins pouvaient apporter leur dîner ou leur collation, tout en se servant des tables de la grande salle. C'est l'origine des tables publiques. Avec le temps, des hôteliers se plaignirent de cette nouvelle coutume qui leur enlevait des clients. L'affaire fut référée à l'évêque, qui approuva la coutume et demanda de la continuer. Les tables publiques ont changé d'endroit plusieurs fois. De chez les Soeurs, elles ont déménagé entre la Basilique et le chemin de fer, puis, derrière l'Historial et, à présent, elle sont situées entre la voie ferrée et la cour des Pères.

M. Blouin s'occupa aussi activement de l'oeuvre du Pèlerinage.

3- Première démarche vers la construction d'une nouvelle église

Mgr Taschereau, tout comme Mgr de Laval son modèle, eut vite compris ce que Dieu demandait de lui: travailler de tout son pouvoir à développer, à promouvoir de toutes manières le culte de celle que les peuples appelaient « La Bonne Sainte Anne. » Lui aussi se mit aussitôt à l'oeuvre, et nous allons voir avec quel succès.

Ce qui attira d'abord l'attention du nouvel Archevêque, comme celle de Mgr de Laval, ce fut l'église. Mgr Taschereau la voulait encore plus grande. Il la voulait capable de réaliser les plans visibles de la Divine Providence. *L'année même de son sacre, en 1871, ce grand ouvrage fut décidé.*

En 1871
Mgr Taschereau
décide de bâtir
une grande église

Il appartient aux choses humaines de vieillir et de descendre à petits pas vers la tombe. Les soins qu'on leur accorde ne les sauvent pas de cette condamnation, ils en éloignent tout au plus l'échéance.

Vers 1871, le *presbytère* de Ste-Anne présenta des signes de mort prochaine. Pour les malades, on avertit le curé, pour la maison presbytérale, ce fut le Curé, J.-B. Blouin, qui prévint l'évêque. Avec les paroissiens, il demandait à Son Excellence à la fois *église et presbytère* neufs³. Le 28 octobre 1871, un décret épiscopal autorisait le tout.

³ - Voir: Doc. II, p. 9.

Le 12 mai 1872 marque une date mémorable dans l'histoire du Pèlerinage de la Bonne Sainte Anne de Beaupré. Les évêques de la Province Ecclésiastique de Québec, dans un mandement collectif, exaltent le puissant crédit de sainte Anne auprès de Dieu et engagent leurs ouailles à recourir à elle en toute confiance. Puis ils ordonnent, que dans toutes les paroisses de leur diocèse, il soit fait une collecte destinée à aider à la construction d'une nouvelle église à Ste-Anne.

4- Presbytère et Église en construction

L'évêque assignait l'emplacement du nouveau presbytère: au sud du chemin royal, à 36 pieds à l'est de la sacristie et sur le même alignement que cette dernière, c'est-à-dire à 30 pieds de la voie publique. Il devait mesurer 45 X 33 pieds et par étage, 10' de hauteur entre le plancher et le plafond. En fait, on lui donna 50' X 40'.

Au sud du chemin, la Fabrique ne possédait qu'une petite prairie. C'est alors qu'intervint une bienfaitrice insigne: *Marie Mercier, veuve de Bonaventure Lessard et tante de Joseph Boucher dont elle fit son héritier.* Ce neveu marchera sur ses traces, quand pour bâtir l'église, il ira lui-même d'un cadeau royal. *A la gloire de ces donateurs, disons que jamais leur gauche ne retira le bien que leur droite avait cédé. Le 3 mai 1872, date glorieuse pour cette famille, Marie Mercier signait devant Vézina, l'abandon à la Fabrique d'un lopin de terre adjacent à la prairie du Curé: 200 pieds de front sur 134 pieds de profondeur.*

Le Curé Blouin put lancer les travaux au début de l'été. Après l'élaboration des plans, *on alloua les contrats de l'église et du presbytère au même entrepreneur, M. Antoine Pampalon⁴. Le 22 août 1872 eut lieu la bénédiction de la pierre angulaire.* En mai de l'année suivante, une lettre collective des évêques de la Province Ecclésiastique de Québec faisait appel à la générosité des fidèles afin de contribuer à l'achèvement de la nouvelle église. *Les fondations sont commencées⁵. Les travaux avancent.*

Le presbytère devait coûter \$5,300.00. A cause des fondations qu'on voulait solides, il coûta plus de \$9,300.00⁶.

La différence fit couler de l'encre et de la salive, mais n'en déplaise à M. Antoine Gauvreau, le mérite de M. J.-B. Blouin demeure intact. Il fut un homme admirable en tout point. Le cardinal Taschereau le laisse bien entendre. Aux critiques qu'on lui murmure, jamais il ne mordit. Au contraire, il n'eut que des louanges au sujet de M. J.-B. Blouin.

Son évêque⁷ l'avait prévenu de tenir ferme contre les chantages de son entrepreneur. Il connaissait le vieil acteur qui, tour à tour, par les larmes et les menaces, vous mettait en demeure de suspendre les travaux à moins de toucher un pourboire substantiel. Pour éviter les désastres que l'hiver eut causés, ou pour qu'au printemps les chantiers puissent démarrer, M. Blouin consentit à verser du carburant dans la machine. M. Gauvreau, qui, dès l'abord, trouvait

⁴ Cet entrepreneur est le père du Père Alfred Pampalon.

⁵ ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 477, - Mgr Taschereau et la nouvelle église.

⁶ Doc. II, p. 53.

⁷ Mon Clocher, décembre 1964, p. 2- *Les presbytères de Ste-Anne-de-Beaupré*, P. Marquis.

à redire de cette faiblesse chez son prédécesseur, dut lui-même accorder de plus fortes gratifications aux exigences de cet entrepreneur. L'inévitable en l'affaire doubla le coût prévu du presbytère que l'on érigeait de pair avec l'église et la sacristie, sans compter les arrêts que ces démêlés produisirent. Ce qui ralentit si bien les travaux, que le 5 février 1876, le curé habitait encore son vieux presbytère.

1873

C'est en 1873 que parut, à partir de Lévis, le premier numéro des Annales de Sainte-Anne. L'abbé Nazaire-Alphonse Leclerc en fut le fondateur et le responsable jusqu'en 1877. Les Abbés Carrier et Beaudet virent à leur administration et à leur publication jusqu'en 1898, où les Rédemptoristes acquirent tous les droits sur la publication.⁸

**En 1873
1^{er} numéro
des Annales,
par
l'abbé Leclerc**

La fête de sainte Anne 1873 fut célébrée au milieu d'un grand concours de fidèles. De cinq heures et trois quarts, écrit un prêtre, jusqu'à neuf heures, nous n'avons cessé un instant de donner la sainte communion ou de présenter la précieuse relique à la vénération des fidèles. ~ Des faveurs signalées furent obtenues en grand nombre.⁹

En juillet 1874, le Chroniqueur de la Basilique pouvait écrire: « Nous devons prévenir les pèlerins que le quai de Sainte-Anne a été tellement amélioré, qu'il est devenu un débarcadère sûr et commode, et qu'il n'y a plus à redouter les ennuis des années précédentes. »¹⁰

Pèlerinages en Bateau et quai de Ste-Anne

(Gérard Potvin, C.Ss.R.)

Le fleuve St-Laurent¹¹ qui avait introduit les découvreurs au coeur de notre pays resta longtemps la seule voie ouverte aux voyageurs. Il fut aussi la route suivie par les premiers pèlerins de Beaupré.

Lorsque la guérison miraculeuse de Louis Guimont, en 1658, donna à nos ancêtres l'assurance que la Bonne Sainte Anne s'établissait avec eux sur le sol de la Nouvelle-France et voulait être honorée dans la chapelle du Petit-Cap, comme l'on disait alors, il n'y avait aucun chemin de terre convenable. Les colons un peu éloignés y venaient donc en chaloupes ou en canots construits à la mode indienne et perfectionnés par l'ingéniosité et l'outillage français. Ils se groupaient jusqu'à trente dans ces embarcations fragiles d'apparence mais résistantes et dociles au coup de rame. Ils filaient rapidement vers la chapelle qui s'élevait sur le rivage comme un phare rassurant pour les barques et les âmes.

⁸ - Cf. *125 ans de la Revue Sainte-Anne*, par Gérard Tremblay, p. 25.

⁹ - ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 430.

¹⁰ - ABSA- Coll. F. Gabriel, p. 437- le quai est sûr et commode.

¹¹ - Cf. *Annales de la Bonne Sainte Anne de Beaupré*, vol 72, juillet 1944, p. 210.

Les missionnaires et Mgr de Laval lui-même, avertis des prodiges qui y éclataient, voulurent voir de leurs propres yeux ce lieu béni et s'y transportèrent également par la route des eaux.

Les chefs de la colonie, parmi lesquels nous découvrons à travers les vieux documents M. D'Ailleboust, M. de Courcelles, le Marquis de Tracy et l'Intendant Talon, eurent bientôt l'occasion de venir à leur tour, par voie fluviale, déposer leurs hommages et leur reconnaissance au pied de celle que Dieu avait manifestement choisie comme gardienne du peuple canadien.

Les Indiens chrétiens, qui avaient reçu avec la foi la dévotion particulière des Français envers la Bonne Sainte Anne, ne montraient pas moins d'ardeur. Ils partaient de Gaspé, du Saguenay, des bords de la Baie d'Hudson, des rivages des Grands Lacs et arrivaient en longues files de canots sur la plage de Beaupré. Non contents des fatigues du voyage, ils s'avançaient à genoux jusqu'au seuil de l'église.

Les canots d'écorce, les chaloupes à rames et les goélettes à voiles furent pendant deux cent ans de précieux auxiliaires des pèlerinages. Ils furent constants dans leur fonction jusqu'à l'arrivée des bateaux à vapeur.

Le premier, le Charles-Édouard, propriété de Jean-Baptiste Beaulieu, de Lévis, fit son apparition dans les eaux du fleuve, en face du sanctuaire le 26 juillet 1844. Il jeta l'ancre au large une dizaine d'arpents à l'ouest de l'église¹². Après avoir dépassé dédaigneusement les petites chaloupes en lançant sa fumée orgueilleuse vers les nuages, il dut attendre humblement leurs services pour déposer ses passagers, au nombre de deux cent vingt, sur la terre ferme. Il n'y avait pas même l'ombre d'un quai à cette époque. Et les bateaux à vapeur qui vinrent tous les ans, dans la suite, le jour de la fête ou en quelque autre occasion, durent adopter le même système de débarquement. La plume alerte du Père G. Bélanger nous a tracé une description fidèle et animée¹³.

« Les pèlerins descendaient d'abord sur des chaloupes. Pour ne pas risquer d'échouer sur la vase de la grève, elles évitaient d'approcher très près de la terre ferme et exigeaient deux pieds d'eau pour avancer. Alors les habitants de la paroisse s'amenaient avec leur grande charrette à foin. En gens bien élevés, ils présentaient l'arrière de la charrette à l'avant de la chaloupe.

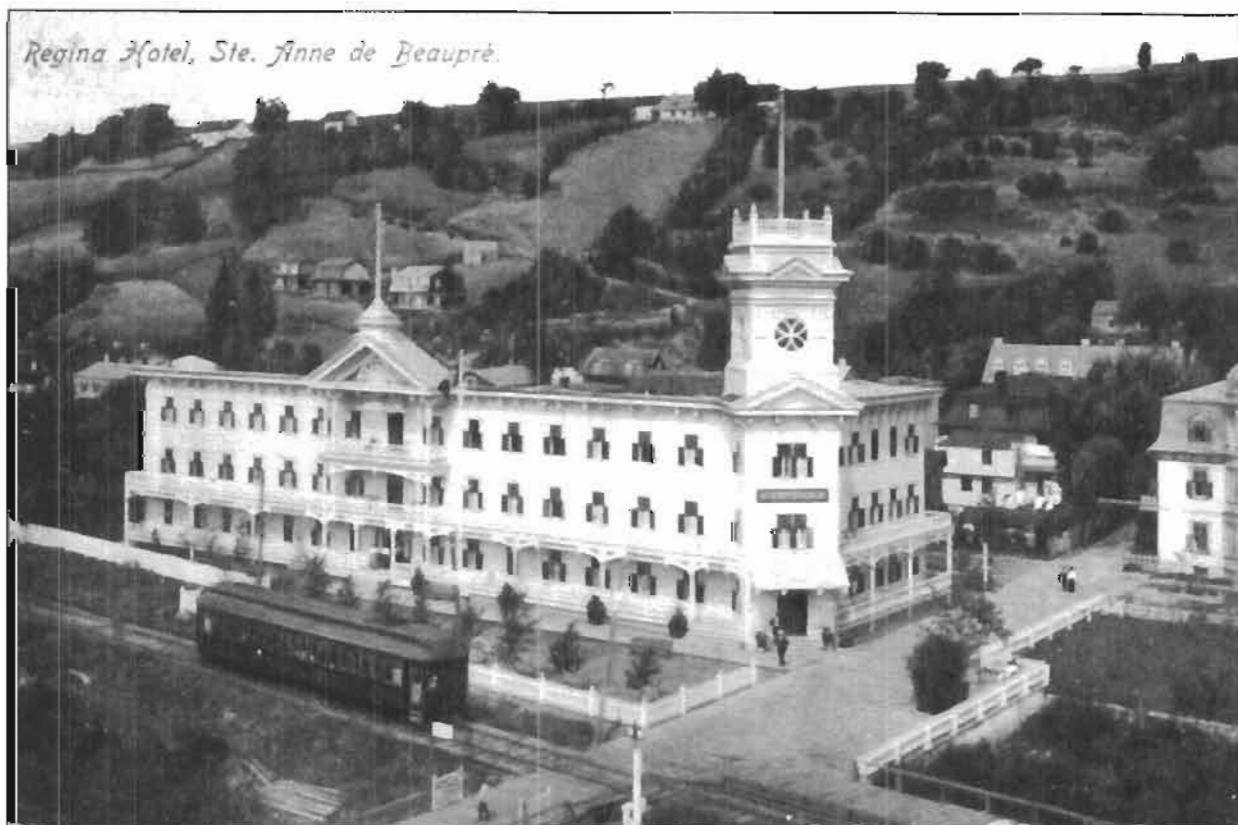
« Les charrettes s'en allaient de front avec leurs passagers; les chevaux n'observaient pas toujours les règles de la galanterie; souvent une grosse patte poilue frappait trop fortement l'eau boueuse et éclaboussait les véhicules voisins; les petits cris des femmes se mêlant à l'hillarité des hommes.

¹² - Ce qui nous reporte à La Pointe où à cause des éboulis la grève coupe à pic. Ce qui permettait aux canots et aux bateaux de venir le plus proche de la terre ferme.

¹³ - Cf: *La Bonne Sainte Anne au Canada et à Beaupré*, par le Père Georges Bélanger.



Quai et Cyclorama.



Regina Hotel, Ste. Anne de Beaupré.

Hôtel Régina.

« Et tout cela n'était rien encore. Si un malencontreux charretier, pressé par l'appât du lucre, ne s'avisait pas de mettre son cheval au trot; alors des protestations étouffées parfois dans un bain d'eau froide, des éclaboussures dont les robes de nos grands-mères portèrent longtemps les traces. Mais tout cela s'oubliait vite au pied de la bonne sainte Anne et malgré ces incidents, on se promettait bien de revenir quand même l'année suivante. »

En 1870, le nombre toujours grandissant des pèlerins réclamait un service régulier. On l'organisa. Un bateau laissait Québec, le matin, deux ou trois fois la semaine; accordait aux passagers le temps de faire toutes leurs dévotions et retournait le soir ou le lendemain. Les paroissiens, toujours accueillants, construisirent en cette année un débarcadère. Cependant leurs ressources n'étaient pas au niveau de leur bonne volonté, et la construction, qui était une véritable amélioration, resta insuffisante.

Un témoin de la fête de 1873 nous en décrit les inconvénients avec un peu d'animosité: « Plusieurs centaines de pèlerins, après être arrivés sur deux steamboats, à quelques arpents du rivage furent obligés de descendre dans un bateau qui les transporta à un quai temporaire qui n'est rien moins que sûr, si on considère les foules qui doivent le parcourir dans sa longueur. Arrivés là, ces pèlerins se virent dans la nécessité d'attendre des heures entières, car il leur fallait monter d'une hauteur de quinze à vingt pieds dans une échelle, pour atteindre le haut de la première cage du quai. Maintenant, imaginez une distance de six à huit arpents à parcourir sur de simples planches qui menacent sans cesse de se rompre sous nos pas, des chevaux qui n'offrent pas plus de sûreté, un passage si étroit que deux personnes ne peuvent y marcher de front, et mille autres inconvénients qu'il serait superflu d'énumérer. Quand on a fait une fois ce voyage, on ne le répètera jamais par plaisir, et il faut avoir une dévotion robuste pour revenir à la charge.

Un véritable quai étendu, solide et commode devenait une nécessité. ~ *Un citoyen entreprenant de Sainte-Anne-de-Beaupré, M. Nazaire Simard, tenta l'entreprise. Avec les encouragements de tous et les bénédictions de la Bonne Sainte Anne, il réussit si bien qu'on pouvait écrire au printemps de 1875: « Le quai qui faisait autrefois le désespoir d'un grand nombre de personnes a été refait à neuf cette année; et il est construit de telle façon que toute personne peut maintenant débarquer sans crainte et sans danger. »* En 1877, il était aménagé de façon à permettre aux voitures de se rendre tout près des bateaux pour l'avantage des malades et des infirmes.

M. Nazaire Simard se dédommagea des dépenses de la construction et de l'entretien en faisant payer à chaque pèlerin la somme de 12 sous pour le passage aller retour. Le bulletin des recherches historiques mentionne que les vieux se souviennent encore du temps où ils payaient cinq sous en mettant le pied sur le quai.

Il en resta le propriétaire jusqu'à sa mort, en 1906. Ses héritiers en gardèrent l'administration jusqu'en 1914. Le gouvernement (fédéral) en fit alors l'acquisition et le possède encore aujourd'hui¹⁴.

Ces précieuses améliorations permirent aux pèlerinages de garder et d'accroître l'impulsion qu'un mouvement concerté des évêques de la Province de Québec leur avait donnée. En 1880, le service de bateau

¹⁴ - Le quai a changé de propriétaire trois fois: les Pères, une association de commerçants et la Compagnie des Dufour qui le possède actuellement

devient quotidien tandis que les pèlerinages organisés sur les bateaux d'occasion se multiplient. Nous en comptons une dizaine en 1874; ils se chiffraient, en 1890, à cent vingt-neuf. *C'était le sommet de leur gloire.*

Le chemin de fer ouvert l'année précédente leur enleva une partie de leur clientèle. Les vieux bateaux réussirent tout de même à se garder quelques pratiques fidèles sur la *Côte-Sud*. Mais le nombre des voyages diminua graduellement. Ils en firent par exception 46 en 1910. C'était une dernière consolation avant le coup de mort que leur donnait *en cette même année l'arrivée des automobiles* .~

Les vieux bateaux s'en allaient en laissant leur traînée de gloire. Le plus glorieux, de l'avis des anciens, fut le Ste-Croix, propriété du Capitaine J.-H. Boisvert. Il conduisit avec l'Étoile, appartenant au même propriétaire, de trois à quatre cent mille pèlerins à Sainte-Anne-de-Beaupré.~ Pendant plus de trente ans, il procura gratuitement un pèlerinage annuel aux pauvres et aux orphelins de Notre-Dame-de-la Délivrance à Lévis.

D'autres plus modernes viennent encore nous rappeler la poésie et la piété des anciens pèlerinages. En 1924, nous pouvions voir le South American qui arrivait de Chicago par la voie des Grands Lacs. Nos paroissiens de Montréal (1944) continuent une tradition commencée en 1892 par la Paroisse Sainte-Anne. Quelques autres s'aventurent encore sur le fleuve, mais très peu se rendent à notre quai.

Espérons qu'un jour il nous sera donné d'assister au spectacle émouvant de ces foules nombreuses et fréquentes qui s'avancent sur le quai en priant et en chantant les louanges de la Bonne Sainte Anne.

Voyage de Sainte-Anne à Québec d'autrefois

Anonyme.

Notre vieux chemin¹⁵, longeant la Côte de Beaupré, a son histoire. Vieux de trois siècles, « le plus vieux chemin du pays », il en aurait long à dire; mais remontons seulement à 75 ans, soit vers 1875-1880. Nous trouvons alors un chemin de terre étroit, entretenu par les cultivateurs, chacun la largeur de sa terre.

Cette route a bien changé depuis, ainsi que les conditions de voyage qui ne ressemblaient pas du tout à celles d'aujourd'hui.

Les principaux moyens de transport étaient alors la grande charrette, la petite charrette et le stage. Cultivateurs, marchands, voyageurs, etc., se servaient de ces voitures, traînées par des chevaux, ou encore par des boeufs; et l'on se serait cru dans un autre monde si alors on avait rencontré une automobile...

Un autre moyen de faire le trajet de Sainte-Anne à Québec, c'était le bateau. Il y avait alors le « Montmorency », petite embarcation ayant à sa tête le capitaine Blouin. Ce fut le premier bateau à tenir ligne entre Sainte-Anne et Québec. Ce bateau, à haute mer, pouvait accoster ici à Sainte-Anne au quai de M. Nazaire Simard, père de Mme Albert Godbout, pour y recevoir marchandises et passagers de Sainte-Anne et des paroisses voisines. Le prix du passage, aller et retour, était de 40¢. On chargeait 10¢ le 100 livres pour la marchandise.

¹⁵ - Cf. Ma paroisse, janvier 1946, p. 25.

Quelqu'un dira peut-être: « Mais le stage de tout à l'heure quelle sorte de voiture était-ce? »- C'était une espèce de petit autobus, traîné par deux chevaux et même quatre. Ça devint vite le moyen le plus à la mode de faire le voyage. MM. François Cloutier et Hector Cimon de la paroisse furent les premiers à tenir ligne avec ce genre de voitures qui pouvaient loger de 8 à 10 personnes, et se rendre à Québec en trois heures, par un chemin de terre souvent boueux en été, et l'hiver, rempli de neige.

Me permettrait-on de rapporter, pour finir, l'histoire d'un petit cheval, propriété de M. Cloutier (François), renommé pour sa vitesse et son endurance. Acheté d'un M. Trefflé, du comté de Charlevoix, le cheval garda le nom de « Petit Trefflé ». Canadien de race, le Petit Trefflé en a bien traversé des tempêtes, mais toujours, il sortit vainqueur. Et, au prix de voyages souvent périlleux, il en a sauvé plusieurs de la misère et en a arraché d'autres à une mort certaine. Bien des fois, en effet, le petit cheval est allé chercher d'urgence le médecin ou le prêtre pour quelque malade en danger. Et cela dans les tempêtes d'autrefois, alors que le vent et la neige ne laissaient aucune trace de chemin. Toujours, M. Cloutier garantissait d'aller à Québec en moins d'une heure et demie avec son Petit Trefflé. Et voilà comment on voyageait de Ste-Anne à Québec, il y a 75 ans.

De Beupré à Sainte-Anne vers 1875

(Anonyme)

Depuis 75 ans¹⁶, l'aspect a bien changé le long de la route qui conduit de Sainte-Anne à Beupré. On ne comptait alors que 19 maisons; trois seulement du côté du fleuve: celle de F.-X. Paré (emplacement actuel du Dr Simard), celle de Théodore Thibault (aujourd'hui chez Albert Thibault), enfin celle de Joseph Fortier (aujourd'hui chez Maurice Fortin, Cyrille Cloutier et Maurice Lefrançois). Cette dernière maison est la seule qui soit restée sans changement; les deux autres ont été rebâties. De là jusqu'à Beupré, pas une autre maison du côté du Fleuve. Du côté nord du chemin, 16 maisons. Voici le nom des propriétaires avec, entre parenthèses, le résident actuel: Casimir Mercier (Alphonse Rioux), Édouard Goulet (MM. Perreault et Slater), Joseph Simard (Arthur Fortin), Pierre Marquis (Joseph Barrette), Baptiste Giguère (Joseph Desrochers), Michel Racine (Vve Alfred Goulet), François Caron (Joseph Chalifour), Étienne Morel (Narcisse St-Gelais), Casimir Bouchard (Vve Alphonse Bouchard), Pierre Lefebvre (Vve Xavier Vézina), Alexandre Giguère (Georges Thibault), Étienne Simard (Jules Fontaine), F. Paré (Marie-Anne Gauthier), Joseph Caron (Arthur Simard). De là jusqu'à l'église de Beupré, pas une autre maison. Parmi celles mentionnées, voici les 7 qui sont restées debout sans changement, avec les noms des résidents actuels: MM. Perreault et Slater, Arthur Fortin, Joseph Chalifour, Narcisse St-Gelais, Georges Thibault, Marie-Anne Gauthier, Arthur Simard.

Il n'y avait alors qu'un petit chemin de terre avec des clôtures de perches de chaque côté. Pour laisser passer l'eau descendant de la Côte, il y avait tout un lot de petits ponts de bois, construits de cèdres ronds. L'entretien du chemin était à la charge des cultivateurs de la Côte.

Les voyages de Sainte-Anne à Beupré se faisaient d'ordinaire à pied, et l'on considérait cela comme une petite marche. Jeunes filles, femmes et enfants venaient ainsi à l'église de Sainte-Anne et ne s'en plaignaient pas; on ne considérait pas cela comme un dur voyage. Quand on venait en voiture, c'était la grande charrette d'ordinaire. Il y avait aussi la grande charrette à ressort: c'était la voiture de cérémonie qu'on ne sortait pas souvent. Comment ça changé!

¹⁶ - Cf. Ma Paroisse, juillet 1945, avant-page.

M. Antoine Gauvreau

(1875-1889)

Des guérisons et des guérisons! C'est de cela surtout qu'on entend parler à Sainte-Anne.



Durant l'été de 1876, M. Gauvreau fit construire aux Sept-Crans une chapelle-école, et le dimanche 27 août, on y chanta la première messe.



Quand j'étais jeune, j'ai connu ce que c'était que de *faire le mardi-gras* et de s'habiller en *mi-carême*. Voici comment M. Gauvreau décrit ces jeunes qui apportaient beaucoup de joie dans les familles. Les mi-carêmes se rassemblaient là où il y avait des filles. C'était comme décrit dans les Annales de 1908. « Des gens masqués avaient parcouru les maisons durant la nuit. Les femmes et les filles s'étaient mises de la partie. On s'était oublié jusqu'à changer ses habits pour ceux d'un autre sexe. Quelques-uns même avaient poussé l'effronterie jusqu'à prendre le costume ecclésiastique. » M. Gauvreau savait fulminer contre ces loisirs qu'il n'approuvait pas.

Le 14 décembre 1875, M. Gauvreau écrivait à l'évêque pour lui faire part de ses soucis pastoraux. Il a des réflexions que je trouve très judicieuses sur l'influence du pèlerinage sur la façon dont les pèlerinages et le ministère paroissial ne s'aident pas toujours. Voici ses paroles: « Je crois que le pèlerinage a fait beaucoup de mal à la paroisse, soit par les exemples des allants et venants qui se transportent ici plutôt par curiosité que par esprit de piété; soit parce que le temps du curé a été absorbé par les affaires du pèlerinage. C'est pourquoi, j'ai profité de la saison pendant laquelle les pèlerins sont moins nombreux pour m'occuper de la paroisse, et spécialement les jeunes gens et les jeunes filles. »~

La santé du curé de Sainte-Anne s'altérait sensiblement à la suite des fatigues continues occasionnées par la construction de la nouvelle église, par le travail des pèlerinages et le ministère paroissial. *A cette époque, l'autorité diocésaine songeait à confier la desserte du sanctuaire de Beaupré à une communauté de religieux.*¹

Le 14 décembre 1875, M. Gauvreau écrivait qu'il gelait dans son presbytère, malgré un chauffage intensif. Le 5 février 1876, M. Gauvreau se plaint à son évêque de l'état pitoyable de son logis: point de **cave**, ni de grenier accessible; la gelée l'ébranle, le toit coule. Au dernier dégel, l'eau dégouttait du toit dans son bureau. Il ne parvient pas à le tempérer malgré le bois qu'il brûle: \$2.30 la corde. Même si l'on retranche les légères exagérations

Un curé
qui fait pitié

¹ - ABSA - 1908, p. 365.

dont le curé agrémente son récit, il reste que le vieux presbytère devenait inhabitable. Il pressait d'entrer dans le neuf. Les travaux traînaient en longueur et il n'y avait plus d'argent dans les coffres.

Un second mandement du **10 avril 1876** écarte l'obstacle du manque d'argent en ordonnant au mois d'août une quête en faveur de l'église: ce qui permettra d'achever les travaux et de l'église et du presbytère.²

Le déménagement vint enfin à la fin de 1876.

Le 1^{er} juin 1876, M. l'abbé Pérusse fut envoyé au secours du curé de Sainte-Anne où il arriva avec le titre de vicaire.³

Au mois d'octobre 1876, M. l'abbé Lactance Mayrand fut nommé vicaire à Ste-Anne. Il y demeurera jusqu'en juin 1878. Il quittera ce poste après avoir eu l'insigne honneur de célébrer le *dernier sacrifice de la messe dans l'antique église de Ste-Anne-de-Beaupré*.⁴

La nouvelle église étant logeable, la bénédiction en fut faite le 17 octobre 1876. La veille le Révérend M. Marois de l'archevêché de Québec avait chanté dans le vieux sanctuaire la dernière grand-messe pour la paroisse. M. le curé Gauvreau y donna le sermon.

« Que de souvenirs évoqués! Que d'émotions en cette circonstance! Toute une paroisse d'un autre âge repose sous le pavé de cette église où l'on enterre depuis deux cents ans. La paroisse vivante a des actions de grâce à rendre, des amendes honorables à faire, des bénédictions à demander. Que de milliers de pèlerins depuis deux siècles sont venus prier et ont obtenu des faveurs signalées dans ce vénérable sanctuaire! »

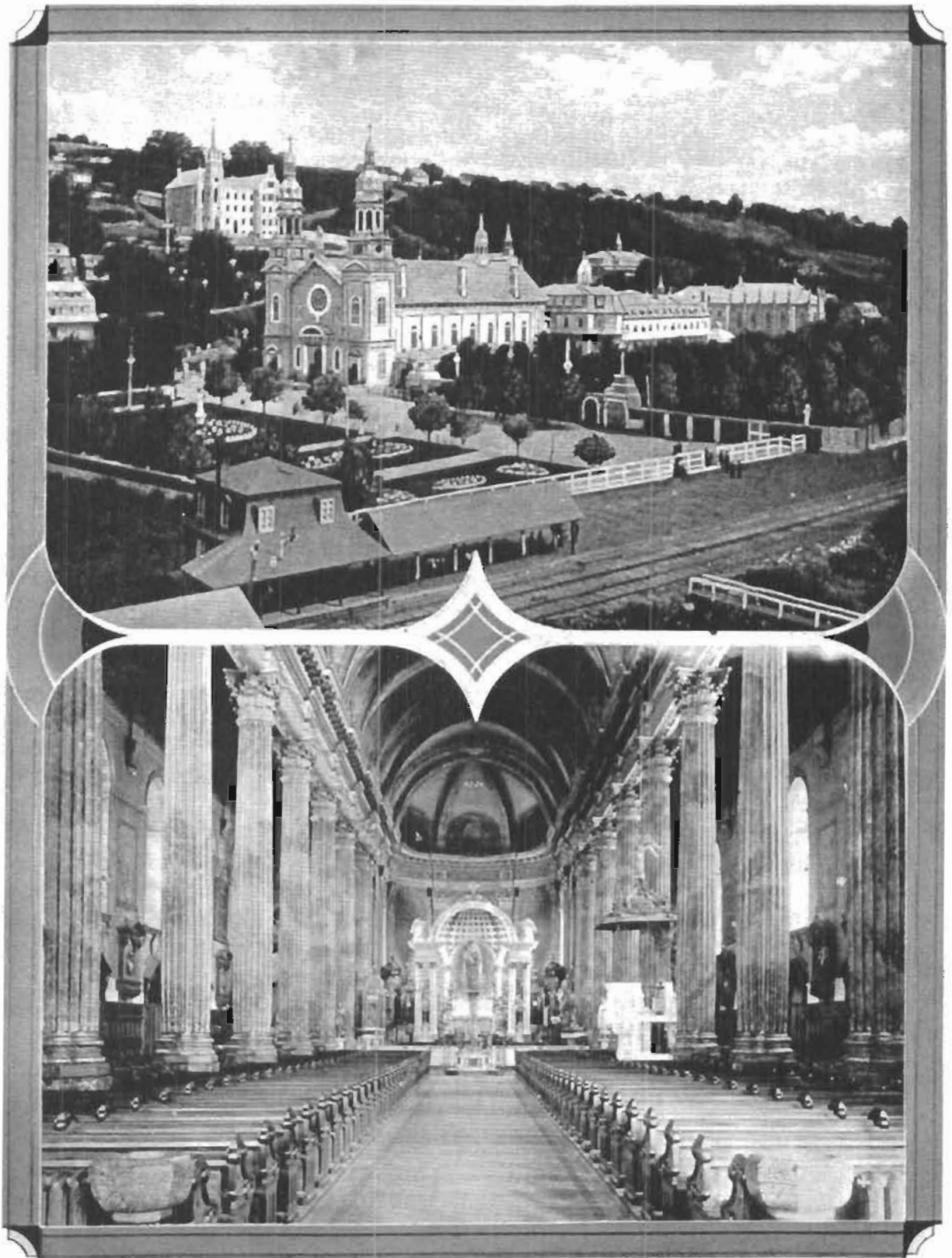
« Après la bénédiction de la nouvelle église par Mgr Taschereau, les fidèles se rendirent à l'ancienne en chantant les litanies des saints. Mgr l'Archevêque transporta solennellement la sainte relique. Les Marguilliers du banc portaient un brancard surmonté d'une pyramide à laquelle étaient suspendus les coeurs de bronze doré donnés par les évêques de la Province de Québec. Les anciens de la paroisse portaient le brancard sur lequel reposait le tableau du maître-autel donné en 1666 par M. de Tracy. Des centaines d'autres se disputaient l'honneur de porter chacun une béquille arrachée aux murs de l'antique sanctuaire pour décorer le nouveau temple. Des vieillards, le visage baigné de larmes, suivaient tristement l'imposant cortège: il leur semblait marcher vers la terre de l'exil. Une pensée hantait l'esprit d'un certain nombre: la Relique de sainte Anne ne restera pas dans la nouvelle église, elle va retourner d'elle-même dans l'ancienne.

« Avant de clore cette première époque de l'histoire de notre pèlerinage qui embrasse plus de deux siècles (1658-1876), **jetons un dernier regard sur le vieux sanctuaire ouvert au culte en 1676 et démolie en 1878.**

² - Cela veut dire que les gros obstacles sont enlevés, mais tout reste à faire pour édifier un temple digne de sainte Anne.

³ - ABSA- 1908, p 334, § 2.

⁴ - ABSA- Vol. 32, 1904, p. 469, § 1.



*Intérieur et extérieur de la Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré,
incendiée en 1922.*

*La vieille église mesurait cent pieds de longueur sur trente pieds de largeur et quarante de hauteur à l'intérieur. Elle formait une croix latine et se terminait en rond-point. A l'intérieur et à l'extérieur, les murs étaient crépis à la chaux. La façade n'avait d'autre décoration qu'une grande porte sans ornement. Une petite fenêtre ronde appelée communément *oeil-de-bouc* s'ouvrait au-dessus de la porte. On voyait au sommet une niche qui a longtemps abrité une statue de sainte Anne. Le long-pan du côté du sud était percé d'une petite porte près du portail. Le toit était couvert de bardeaux. Une croix de métal portant le coq gaulois surmontait le clocher à deux lanternes couvert d'abord en bardeaux et plus tard en fer-blanc. Ce clocher a été intégralement conservé: on l'a planté sur le toit de la chapelle commémorative.*

A l'intérieur: murs de la nef blanchis à la chaux, voûte bien finie, teintée d'azur et parsemée d'étoiles dorées; au chœur: lambris, corniches, pilastres selon l'ordre corinthien, décoration blanc et or. Des lustres de bois étaient suspendus à la voûte. On les descendait une fois par année, on les garnissait de chandelles pour éclairer l'église à la messe de minuit. On conserve encore (1908) les trois autels du chœur dans la chapelle commémorative. Le maître-autel était adossé à l'abside et flanqué de deux colonnes cannelées, ornées de guirlandes de fleurs richement sculptées et supportant un riche entablement. Le tableau de sainte Anne donné par M. de Tracy était suspendu au-dessus du maître-autel. La chaire et le banc d'oeuvre étaient aussi garnis de belles sculptures.

La chapelle commémorative

Avec les débris de l'ancienne église, on a construit la *chapelle commémorative* qui s'élève sur les fondations du transept de l'église démolie. Même clocher, même cloche refondu en 1863, mêmes autels, mêmes bancs. Balustre, chaire de vérité, statues, tableaux, les boiseries, pilastres et corniches: presque toutes ces différentes pièces remontent aux dernières années du dix-septième siècle ou aux premières du dix-huitième.

Cette chapelle a été bénite solennellement le 2 octobre 1878, au milieu d'un grand concours du peuple. M. Gauvreau y chanta la première grand-messe le même jour. C'est là qu'il fit ses adieux à ses paroissiens avant d'aller prendre possession de la cure de Saint-Romuald.⁵



Les expressions lyriques du chroniqueur nous montrent des vieillards vivant le changement d'église comme un départ pour l'exil⁶. Je conçois que le moment ait été chargé d'émotions d'autant plus qu'on savait la vieille église vouée à la démolition. Ce ne furent pas seulement les vieillards qui déplorèrent la disparition de l'église de 1676. Le regret s'étendit en général à toute la population du Québec et surtout aux historiens.

« Ce curé (Gauvreau) trouvait une église en construction. Son prédécesseur avait opéré des prodiges pour trouver les fonds nécessaires. Malgré des dons, la Fabrique portait une forte dette. Au lieu d'emboîter le pas avec l'admirable M. Blouin, le nouveau curé trouva tout

⁵ - ASAB - année 1908, p. 367 La première messe dans la Chapelle Commémorative et adieux de M. Gauvreau.

⁶ - ABSA - année 1908, p. 366. Bénédiction de la nouvelle église

à redire. Il n'aimait rien de Sainte-Anne⁷; ses lettres et ses rapports en témoignent. Au sujet de la nouvelle église, le bon curé jugea la position intenable, alors qu'à son départ, elle n'était qu'à demi logeable, sans clocher ni finition intérieure. C'est dans ce contexte pessimiste que M. Gauvreau pilota de façon à raser l'ancienne église, témoin de prodiges depuis deux siècles, ainsi que ses deux adjointes, les chapelles de procession. Muni toutefois des autorisations qu'il avait sollicitées avec instances, le 4 avril 1877, il lança en 1878 les démolisseurs à l'oeuvre contre ces reliques vénérables. De la vente des pierres et des terrains des chapelles- une goutte d'eau dans l'océan- il verserait le prix à combler les dettes de la nouvelle construction⁸.

Quand un navire menace de sombrer, on le déleste de tout ce qu'on peut jeter par-dessus bord. Mieux vaut sauver l'équipage sur un bâtiment dépouillé de tout, que de périr corps et biens sur un navire plein.

Toutefois, ce qu'on déplore de nos jours, le fut de même par un témoin qui vécut ces désastres. *Le Père Lamontagne* n'épousa jamais ce climat de panique, même aux jours les plus sombres. Il gardait intacte sa confiance en sainte Anne. *La Thaumaturge pouvait effectuer le sauvetage comme elle l'avait fait mille fois en des situations aussi tragiques.*

Je ne suis pas qualifié pour prendre parti, mais après avoir consulté les chroniques de toute l'histoire de cette église, je me demande bien s'il aurait été possible de conserver cette précieuse relique. Il y avait toujours des réparations à faire. Ils réparaient un mur et c'est l'autre qui se brisait. Même si on avait, à coût de lourds sacrifices, épargné la vieille église en 1878, je me demande si on aurait pu continuer à l'entretenir en 1922 et 1926, alors qu'il y avait tellement d'autres choses à faire que de conserver une vénérable relique... Avec la technologie moderne, il aurait été possible de la consolider pour des siècles, mais dans le temps, on ne savait pas. C'est l'eau du cap qui continuait toujours de la miner. ***Mais le principal dans tout cela , c'est que sainte Anne a continué son oeuvre de Thaumaturge de l'autre côté de la rue. Les malades sont toujours guéris. Les pèlerins et les paroissiens demeurent les enfants chéris de sainte Anne qui veille sur ses enfants.***

⁷ - Note de l'éditeur: ce sont les mots du Père Marquis que je trouve un peu sévères à l'endroit de l'abbé Gauvreau.

⁸ - Lettre 43 de nos Archives. Citée dans *Mon Clocher*, mars 1962, pp. 4.13 - Chapelles de Procession - Père Marquis.

Arrivée des Rédemptoristes

En 1878, le village de Sainte-Anne ne se distingue pas des autres villages de la Côte de Beupré sinon par une vaste église inachevée. Le village compte à peine 1200 habitants. Les prêtres diocésains qui se sont succédés comme desservants ou curés à la tête de la paroisse ont réussi non seulement à maintenir ce haut lieu de prières, mais à en faire, sinon une organisation pleinement structurée, du moins, une oeuvre en pleine efflorescence. En fait, la Communauté apportera des esprits, des coeurs et des bras à une oeuvre qui devenait trop exigeante pour l'un ou l'autre prêtre séculier.⁹

Comment les Rédemptoristes sont-ils arrivés à Sainte-Anne? C'est que d'abord la tâche du pèlerinage dépassait les possibilités des prêtres diocésains. C'est eux-mêmes qui demandèrent à l'évêque de confier le pèlerinage à une communauté religieuse. Le diocèse ne pouvait fournir le nombre de prêtres nécessaire. Les derniers surtout se sont tués à la tâche. Mais ça ne pouvait pas durer comme cela. L'évêque comprit très bien la situation.

Depuis 1874, des Rédemptoristes américains desservaient la paroisse des Irlandais à Québec, St Patrick. Ces Pères étaient, pour la plupart, d'origine européenne et certains parlaient français. Ils avaient prêché avec un grand succès une retraite en français à Montréal. De leur côté les Rédemptoristes désiraient s'implanter solidement au Canada. Sainte-Anne, lieu de pèlerinage déjà renommé (35,000 pèlerins en 1877), leur paraissait l'endroit idéal où ils auraient de la visibilité et un grand champ ouvert aux missions paroissiales. Une difficulté aurait pu faire achopper les pourparlers. C'est que la Fabrique avait une dette de \$80,000.00 et il fallait de \$20,000.00 à \$25,000.00 pour terminer les travaux en cours. Mais l'Archevêque les assurait qu'en un an ou deux les dettes pourraient être payées.¹⁰

Les Pères n'insistèrent pas pour s'assurer l'administration exclusive des lieux du culte. La question fut abordée mais renvoyée à plus tard. Pour les débuts, les Pères travailleraient avec les marguilliers.

Le Père Klauss arriva à Saint-Anne au début de l'hiver. « Je suis arrivé, écrit-il, avec un frère laïc, au mois de novembre dernier. Tout ce que nous trouvons, c'est une maison vide, complètement dépouillée de tout: il n'y avait même pas un sac de paille qui aurait pu nous ser-

⁹ - Cf. *Les Rédemptoristes au Canada*, par Jean-Pierre Asselin, p. 20.

¹⁰ - Cf. *Les Rédemptoristes au Canada*, Jean-Pierre Asselin, p. 23.

vir de matelas. Les bonnes *Soeurs de la Charité* nous envoyèrent, malgré l'heure tardive, le plus nécessaire. Sans elles, nous aurions dû nous étendre par terre et grelotter de froid. »

A la fin de décembre, les Pères *Frederick Brandstaetter* et *Louis Zinnen* se joignirent au Père *Klauss*. En mai, arriva de Rochester, le Père *Peter Zimmer*. Les Frères *Joachim* et *Simon* faisaient également partie de la communauté. L'inactivité quasi totale entraîna, dès les débuts, des frictions entre les membres de la communauté.

Les Américains ne connaissaient pas assez le français pour s'implanter à Ste-Anne. Ils étaient comme des poissons hors de l'eau. Malgré leur bonne volonté, ils ne répondaient pas à l'attente des pèlerins ou des paroissiens. Ils furent les premiers à s'en apercevoir. Ils n'étaient pas heureux à Sainte-Anne. Ils s'en ouvrirent à leur Provincial et, alors, commença une série d'échanges entre le *Provincial de Baltimore*, le *Père Général*, le *Père Provincial de Belgique* et l'évêque de Québec. Le Père *Alcide Bouchard* parle d'une demande aux Provinces françaises, mais il ne donne pas ses sources¹¹. Les démarches auprès de la Province belge aboutirent rapidement. Des Pères Belges de langue française viendraient remplacer les Allemands américains qui étaient installés depuis à peine un an.

Le soir du 21 août 1879, sept Rédemptoristes belges arrivèrent à Sainte-Anne. Ils s'intégrèrent à la communauté des confrères américains **jusqu'au 5 octobre**, date où ces derniers retournèrent aux États-Unis.

Le premier contingent

Les quatre Pères étaient **Jean Tiélen** (ou Thielen), 55 ans, supérieur et curé , **Joseph Didier** , 43 ans, **Pierre Van der Capellen**, 56 ans, et **Louis Fiévez** , 51 ans; les trois Frères étaient, **Camille** (François Delhaute, 35 ans) , **Dominique** (François-X.-Klingen, 27 ans), et **Léonard** (Charles Steels, 36 ans).

A peine quatre jours après son arrivée à Ste-Anne-de-Beaupré, le 25 août 1879, le Père *Tiélen*, en compagnie du Père *Brandstaetter*, se mettait en route pour Rimouski. Cette visite est à souligner à cause des conséquences qu'elle entraîna pour l'avenir. Le Père *Tiélen* allait pour étudier les possibilités d'une fondation dans le jeune diocèse. Au point de départ, on sent que cette fondation ne pourra être mise sur pied, car l'effort à fournir à Sainte-Anne-de-Beaupré est trop grand et les charges financières trop lourdes pour qu'on s'engage tête baissée dans une entreprise hasardeuse¹². La visite du Père *Tiélen* aura pour résultat d'ouvrir le diocèse de Rimouski aux Rédemptoristes. Ils donneront une retraite aux religieuses du Saint-Rosaire et le Père *Tiélen* aura un rôle à jouer dans la reconnaissance des Religieuses du Saint-Rosaire et leur venue à Sainte-Anne plus tard.

Vraiment on peut remercier la Province belge pour son choix des fondateurs . Dès leur arrivée, ils prirent place dans la lignée de l'Abbé *Blouin* qui avait cru dans un avenir illimité pour le pèlerinage. Forts de la confiance de l'Archevêque de Québec et des paroissiens de Sainte-Anne, ils se mirent à l'oeuvre tout de suite. Ils y mirent les bouchées doubles. Les *quarante années* qui suivirent furent celles où le Pèlerinage a fait le plus de progrès dans sa longue histoire et où il a pris une envergure nationale et internationale.

¹¹ - ABSA- novembre 1933, p. 476.

¹² - Les Rédemptoristes au Canada, Jean-Pierre Asselin, p. 39.

Le presbytère déjà trop petit

En fait, le presbytère comprenait 12 chambres et, de prime abord, il paraissait suffire à une communauté de sept personnes. Mais on comprend facilement que pour une communauté, appelée d'ailleurs à s'accroître, cela ait paru nettement insuffisant. Une communauté de Rédemptoristes devait avoir son oratoire, sa bibliothèque, son jardin, sa salle commune pour y passer les longues récréations prescrites par la Règle, et au moins un réfectoire. Et comme le presbytère était séparé de l'église, il fallait construire un chemin couvert pour pouvoir s'y rendre sans avoir à passer par l'extérieur¹³.

Les Pères Belges s'établirent en douceur. Ils surent gagner la bienveillance des paroissiens. Au début de l'année 1880, le Père Tiélen, curé de la paroisse, avait annoncé publiquement que la question de « **bâtir ou de partir** » allait se régler durant le mois de mars. Un des marguilliers vint le voir et lui confia: « Père, vous ne vous faites pas d'idée, mais depuis la mission prêchée (prêchée en janvier 1880) *c'est affreux comme on vous aime*, mais vous ne pouvez partir, demandez ce que vous voulez. » Quelque temps plus tard, les *marguilliers décidèrent d'un commun accord de donner gratuitement aux Pères le terrain nécessaire pour bâtir un monastère*.¹⁴

- * En 1879, M. Joseph Boucher¹⁵, premier époux d'Anastasie Huot, par une quatrième donation, fournit aux gardiens du sanctuaire le moyen de se faire un jardin dans lequel ils pourraient respirer l'air pur du fleuve et de la Côte de Beupré.
- * On fit faire des plans pour un monastère. L'archevêque approuva les plans et prit même l'initiative de demander l'autorisation au Supérieur Général. Le 9 juin 1880, on posa la première pierre du nouveau monastère.
- * De même, au cours des années 1880 et 1881, on agrandit la sacristie, on compléta le mobilier de l'église, on rehaussa le terrain au sud du monastère et on construisit un remblai pour empêcher la marée de le noyer, et ce jardin devint le jardin de la communauté. Le monastère se trouvait en face de la chapelle commémorative.
- * Le 28 octobre 1879 étaient arrivés de Belgique les Pères *Alphonse Hendricks* et *Servais Paquay*. Le Père Hendricks appartenait à une famille très à l'aise qui contribuera généreusement à la restauration de l'église.
- * Quant au Père *Servais Paquay*, son séjour à Sainte-Anne-de-Beupré, de 1879 à 1884, permettra d'utiliser ses talents d'architecte pour l'achèvement de l'église.

1880*Travaux à l'église*

Au cours de l'été 1880, le Père Paquay fit *agrandir la sacristie* qui n'était qu'un carré de 36 pieds de côté et en fit un rectangle de 36 par 72 pieds de long. A l'automne de 1882, il

¹³ - Ibidem, p. 41.

¹⁴ - Ibidem, p. 47, § 3.

¹⁵ - ABSA- coll. frère Gabriel, p. 502.

fit ériger les bas-côtés ou nefs latérales, comprenant 12 chapelles avec autels et confessionnaux. Ces vastes travaux furent terminés en juin 1883.

Les pèlerinages cette année-là furent plus nombreux que jamais. Plus de 60,000 visiteurs vinrent à Sainte-Anne-de-Beaupré. Les ressources financières ayant augmenté également, on songea à finir l'intérieur de *l'église qui ressemblait à « une grange »*, selon le Père Hendricks. ~ Le Père Paquay accepta de se faire lui-même entrepreneur. Au cours des travaux, le Père Paquay résolut de réaliser une idée qui lui tenait à cœur: abattre la façade qui ne comportait qu'un seul clocher inachevé, *allonger l'église de deux travées (60 pieds) et reconstruire une façade à deux clochers.* ~ Après avoir tracé les plans, il alla rencontrer l'archevêque de Québec. Ce dernier donna sur-le-champ, contre toute attente, l'autorisation nécessaire et l'on se mit tout de suite à la tâche.

A l'automne de 1884, l'allonge était sous toit. Durant l'hiver, on travailla à l'intérieur pour terminer les voûtes de l'allonge et décorer l'ensemble. Le Père Paquay, sur les entrefaites, dut retourner en Belgique en mai 1885. Les travaux se poursuivirent et, à l'automne de cette année, *les clochers étaient presque terminés.* Le 5 novembre, au cours d'une cérémonie grandiose, *on plaça au faite de l'église une statue colossale de sainte Anne, oeuvre d'un sculpteur belge et don de la famille du Père Hendricks.* Le 17 octobre suivant, *quatre cloches d'un poids total de 10,000 livres furent installées.*

Autres travaux

Pendant l'été 1881, la finition de la chapelle commémorative est réalisée grâce aux offrandes des pèlerins.

Mentionnons également divers travaux de terrassement, l'érection en 1880 d'un monument en face de la chapelle commémorative pour canaliser une source d'eau dite miraculeuse, et à laquelle les pèlerins venaient puiser depuis plusieurs années, l'installation d'un système de chauffage plus adéquat dans la sacristie, l'installation, en 1881, d'une statue de sainte Anne à l'intérieur de l'église, oeuvre du sculpteur Mathias Zens, de Gand, et don de la famille du Père Alphonse Hendricks.

1884

Pour terminer cette énumération, signalons la construction à l'automne 1884 *d'une aile destinée à accueillir les prêtres visiteurs*, continuant ainsi la tradition d'hospitalité déjà établie par les derniers curés chargés des pèlerinages. ~ On avait bel et bien agrandi le presbytère en 1880, pour en faire un monastère, mais dans leur hâte de construire, les Pères avaient insuffisamment pourvu à ce problème.

1886

Le 17 octobre, bénédiction d'un **carillon de 4 cloches**. La bénédiction est présidée par le Cardinal canadien, Mgr Taschereau.

1887

Le 5 mai, Léon XIII élève le Sanctuaire au rang de **Basilique mineure**. Le 16 mai, consécration de la Basilique et de 7 autels. Dix archevêques et évêques sont présents.

Tous ces travaux, exécutés fébrilement, pourrait-on dire, nécessitèrent des sommes d'argent considérables. On réussit à les trouver en faisant appel à la générosité des pèlerins et des visiteurs de plus en plus nombreux. La Province belge y alla aussi de sa contribution, quoique celle-ci ne semble pas avoir été considérable¹⁶.

Pour les paroissiens, tous ces travaux constituaient une manne inattendue. Plusieurs ouvriers y trouvèrent un gagne-pain sans avoir à se déplacer.

Contribution de la paroisse

Quel a été l'apport matériel des habitants de Sainte-Anne-de-Beaupré? Compte tenu de leur pauvreté et de leur petit nombre (800 communians en 1879), l'apport est assez substantiel.

Mentionnons tout d'abord la *donation* aux Pères par la Fabrique d'un terrain de 47,730 pieds pour permettre la construction d'un monastère. Cette donation fut effectuée le 14 mars 1880 au cours d'une réunion de marguilliers anciens et nouveaux. Nous savons aussi que la paroisse donna \$20,000.00 sous forme de répartition pour aider à la construction de la nouvelle église.

Il est à signaler que pour la plupart des entreprises matérielles dont il a été fait mention, la Fabrique, c'est-à-dire les *marguilliers élus* par les paroissiens et le curé, fut non seulement consultée, mais donna son assentiment, ce qui d'ailleurs était requis par la législation concernant les Fabriques. ~ A l'exception du monastère et de ses dépendances, propriété exclusive des Pères, *les autres constructions et travaux firent tous l'objet de réunions de Fabrique et furent soumis à l'approbation de l'Archevêque.*

Cependant, à mesure qu'on s'aperçut de l'ampleur des travaux à accomplir, la présence des laïcs se fit de plus en plus gênante. Petit à petit, l'habitude se prit d'aller faire approuver les plans de construction par l'Archevêque, de convoquer ensuite une assemblée de Marguilliers et de leur présenter les projets à approuver, en leur laissant entendre qu'ils n'auraient rien à débours. Cette situation se prolongea encore quelques années, après quoi on régularisa la situation: les Pères se firent donner l'administration et l'usufruit des biens de la Fabrique, tel que le prévoyait le contrat passé entre le Provincial de Baltimore et l'Archevêque de Québec.¹⁷

¹⁶ - Ibidem, p. 45.

¹⁷ - Ibidem, p. 46.

Je cite au long le contrat tripartite de 1889 entre les Marguilliers, la Communauté et l'Archevêché de Québec.

Contrat de 1889

En effet, le 25 mars 1889, les marguilliers ont cédé aux Pères Rédemptoristes l'administration et l'usufruit des biens de la Fabrique. Je vous donne ici la teneur de ce document très important.¹⁸

« Le vingt-cinq mars mil huit cent quatre-vingt-neuf, en conséquence d'une annonce faite au prône de la messe paroissiale du même jour, les Sieurs Curé et Marguilliers de l'oeuvre et Fabrique de Ste-Anne-de-Beaupré, réunis en assemblée au son de la cloche, à la sacristie d'en haut, immédiatement après la grand-messe, ont décidé que:

- ◆ Vu que la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur a été chargée par l'Ordinaire du Diocèse de la desserte de la paroisse de Ste-Anne-de-Beaupré,
- ◆ Vu que l'église paroissiale et dépendances ont été construites avec l'entente que les paroissiens ne paieraient que vingt mille piastres,
- ◆ Vu l'offre des Pères de se charger de payer la balance des dettes de la Fabrique, si les paroissiens consentent à leur abandonner l'administration exclusive du temporel de la paroisse,

Il est résolu

I. Que le Curé et les Marguilliers de L'Oeuvre et Fabrique de cette paroisse cèdent aux RR. PP. Rédemptoristes *l'usufruit et l'administration des biens de la Fabrique et la substitution en tous leurs droits, privilèges et obligations, pour tout le temps que les Pères seront chargés de la desserte de cette paroisse aux conditions suivantes.*

1- Les Pères s'obligent à payer toutes les dettes actuelles de la Fabrique et de tenir assurés les biens de la Fabrique, au moins jusqu'à la concurrence de la somme actuelle payée aux différentes sociétés d'assurance;

2- Les engagements contractés à l'avenir pour le Culte, les réparations grandes et petites et l'ameublement de l'église seront uniquement au nom et à la charge des dits Pères et ne lieront aucunement la paroisse ;

3- Sur paiement de la dîme et droits ordinaires, fixés par l'Ordinaire, les Pères rempliront tous les devoirs du Curé vis-à-vis les paroissiens ;

Rien ne sera changé au mode actuel de la tenue des bancs.

¹⁸ - Cfr : Documents: Vol. no 3, PA 16-4413, pp. 107-109-111-113-115-117.

Il est résolu

II- que M. François Giguère, marguillier en exercice, est , par la présente, autorisé à signer l'acte de cession aux RR. PP. Rédemptoristes, aux conditions ci-dessus.

Chas. Debongnie, Curé de la paroisse.

François Giguère
Trefflé Giguère
Olivier Blouin

Ce contrat a été vu et approuvé le 26 mars 1889

E. A. Card. Taschereau, arch. De Québec

Certains ayant émis des doutes quant à la validité de ce contrat, un Bill privé émis par le parlement de Québec vint dissiper toute incertitude.

En date du 24 février 1889: *acte du Parlement validant l'accord* entre la Fabrique et les Pères Rédemptoristes.

Documents: Volume no. 3, p.165; PA 16-4413

Ce contrat était nécessaire. Vraiment pour une petite paroisse, les dépenses d'expansion du pèlerinage étaient devenues exorbitantes. C'est bien beau d'être maître chez soi, mais il faut vivre aussi.

Ce contrat fut le début d'une longue histoire d'apprentissage de coopération entre la paroisse et la communauté. Tout le fonctionnement du pèlerinage demande la coopération continue de la communauté et des paroissiens. Les édifices et l'aménagement des lieux étaient désormais du ressort des Pères, mais le pèlerinage comportait beaucoup plus que cela. Pensons aux cérémonies religieuses où l'organiste et la chorale ont toujours joué un rôle important; pensons à tous les préposés à l'entretien de la Basilique; hormis quelques Frères rédemptoristes, c'étaient des paroissiens. Dès que les gens mettaient le pied à Sainte-Anne, ils rencontraient des paroissiens et ces rencontres n'étaient pas sans effet sur le succès de l'oeuvre du pèlerinage.

En 1978, au souvenir d'événements arrivés en 1958, des paroissiens se demandaient si la Basilique était toujours leur église paroissiale. Le Conseil de Fabrique s'adressa alors directement à l'Archevêché pour obtenir une interprétation autorisée du Contrat de 1889.

Réponse de l'Archevêché:

Il est clair qu'en vertu de la résolution du 25 mars 1889, les Pères Rédemptoristes devaient offrir aux paroissiens de Ste-Anne-de-Beaupré le culte et les autres services pastoraux dans l'église du temps. Cette église ayant brûlé, les Pères restent obligés aux mêmes services dans l'église qui a remplacé l'autre, donc dans la basilique actuelle. Ils n'ont pas le droit d'exiger des paroissiens de se construire une autre église: ce serait contre la résolution du 25 mars 1889 et, d'ailleurs, l'Archevêché n'en donnerait pas l'autorisation. Ils ne pourraient pas non plus construire à leurs frais, une autre église paroissiale, pour les paroissiens de Ste-Anne de Beaupré sans l'autorisation de l'Archevêché¹⁹.

Le 1^{er} mars 1978.

Signé: *Paul Nicole, v.g.*

¹⁹ Cf. L'Écho Paroissial, avril 1979, p. 139.



Inauguration de la voie ferrée, 1889.

Fin de siècle

Essor sans précédent

L'installation de l'école-hôtellerie des *Soeurs de la Charité* de Québec dans le château du curé Ranvoyzé en 1872 fraya la voie à l'installation des Hôtels à Sainte-Anne. Ce qui permit aux pèlerins d'y prolonger leur séjour. Cette première expérience d'hébergement des pèlerins a fait boule de neige. *A partir de cette date, les commerçants se sont dits que l'hôtellerie pourrait être rentable à Sainte-Anne, et les hôtels se sont mis à pousser comme des champignons.* En peu de temps, ils entouraient l'église. En 1892, une conflagration dans le village rase 18 maisons et on a craint que le feu prenne à la Basilique. J'écrirai un chapitre spécial sur les hôtels.

Un facteur important dans le regain de popularité des pèlerinages fut l'apparition des *Annales*¹ de Sainte-Anne, dont le premier numéro parut en avril 1873. Les *Annales* étaient l'oeuvre de l'abbé Nazaire-Alphonse Leclerc, de Lévis. Lui et ses successeurs du Collège de Lévis surent donner une forte impulsion à la revue. Les Pères Rédemptoristes s'en portèrent acquéreurs le 27 août 1898. Cette année, la Revue fête son 125^e et elle a toutes les promesses d'atteindre au moins le 200^e.

Un peu avant l'arrivée des Pères, en 1874, le quai de M. Nazaire Simard avait facilité l'accès des pèlerins au sanctuaire.

En 1889, l'année même où les paroissiens cédèrent aux Pères l'administration et l'usufruit des biens de la Fabrique, des pressions provenant de l'Archevêché, des Pères et des paroissiens aboutirent à l'inauguration du *Chemin de Fer Québec Montmorency*. Ce nouveau moyen de transport fut béni par le Cardinal Taschereau². Le chemin de fer contribua beaucoup à grossir les foules qui se présentaient au Sanctuaire.

Inauguration du Chemin de fer

1889

C'est le 15 août 1889, un mercredi, qu'eut lieu la bénédiction et l'inauguration solennelle du Chemin de fer Québec, Montmorency et Charlevoix, reliant Heddleyville (Limoilou) à Ste-Anne-de-Beaupré. Il n'y avait pas alors de pont sur la Rivière Saint-Charles. Le Président de la Compagnie, M. J.-J. Beemer, avait prié son Éminence le Cardinal Taschereau, Archevêque de Québec, de présider la cérémonie d'inauguration, et de bénir cette entreprise dont le but principal était de favoriser les pèlerinages au Sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré, comme aussi d'imprimer un nouvel élan à la colonisation et au commerce sur la rive Nord du Saint-Laurent.

¹ - Revue Sainte-Anne, mars 1997, p. 119.

² - Ma paroisse: 1945-46, avril 1945, p. 25.

Cette invitation de la part d'un homme qui ne partageait pas nos croyances religieuses, manifestait chez lui une largesse d'esprit qui lui faisait honneur. Il en donna d'ailleurs une preuve palpable, dans le généreux empressement qu'il mit à mettre à la disposition de son Éminence et de tout le clergé catholique, un wagon spécial et un trajet absolument gratuit. Deux trains quittèrent Heddleyville, l'un à 7h30 a.m. , et l'autre à 1h.00 p.m. amenant à Ste-Anne un contingent nombreux de prélats, de prêtres et de séminaristes, et un nombre considérable de fidèles avides d'assister à ce spectacle intéressant.

A 2h00 p.m. , le clergé en surplis se réunit à la Basilique. Son Éminence entonne le Veni Creator; puis une soixantaine de prélats et de prêtres, suivis d'une foule considérable de fidèles, se rendent processionnellement au débarcadère du Chemin de fer. Alors, une locomotive et huit wagons tout neufs défilent devant son Éminence le Cardinal Taschereau et s'arrêtent pour recevoir la bénédiction de l'Église. Les deux Messieurs Beemer sont là, ainsi que M. Russell, surintendant de la compagnie, et M. Bédard, avocat de la compagnie. Ils assistèrent à toute la cérémonie.

Son Éminence prononce la formule liturgique: « Dieu tout-puissant et éternel, qui avez créé tous les éléments pour votre gloire et l'utilité de l'homme: daignez, nous vous en supplions, bénir et protéger toujours par votre Providence, cette voie ferrée et les instruments qui lui appartiennent, et pendant que vos serviteurs voyagent rapidement, qu'ils marchent suivant votre loi, et courant dans les voies de vos commandements, qu'ils arrivent heureusement à la patrie céleste. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur, Ainsi-soit-il. » Puis Son Éminence aspergea d'eau bénite la voie ferrée et les wagons. Alors les chœurs entonnèrent le Te Deum, et la procession retourna à la Basilique pour terminer la cérémonie avec la bénédiction du Très-Saint-Sacrement.

Ce Chemin de fer , disait un assistant, a reçu le baptême catholique. Et Son Éminence le Cardinal Taschereau écrivait au Père Debongnie, C.Ss.R. recteur et Curé de Ste-Anne-de-Beaupré, en date du 28 décembre 1889:

« *Révérénd Père Recteur,*

« Je suis heureux d'avoir pu bénir le Chemin de fer de Sainte-Anne. Déjà, l'expérience montre qu'il développera grandement le pèlerinage, et, par conséquent, la dévotion à sainte Anne. La Compagnie ne peut avoir de gage plus certain de succès que de s'entendre toujours avec vous. »

Dix ans plus tard, en 1899, le Québec Railway, Light and Power Co. achetait le Québec Montmorency et Charlevoix, et électrifiait le réseau.

L'année suivante, au mois d'août 1900, les premiers tramways électriques commencèrent à circuler entre Québec et Ste-Anne-de-Beaupré.

La première année, 1889-90, la compagnie Québec, Montmorency et Charlevoix transporta 88,663 passagers. Cinquante ans plus tard, 1938-39, le Québec Railway Light and Power Co. en transportait 1,075,579. Comme l'avait prédit Son Éminence le Cardinal Taschereau, le transport par chemin de fer a favorisé les pèlerinages et, à leur tour, les pèlerins ont fait la fortune de la compagnie.

La même année, la *Basilique fut consacrée* par le Cardinal
Taschereau, le 19 mai 1889.

On peut dire que ça bougeait à Sainte-Anne durant cette dernière décade du dix-neuvième siècle. Et le nouveau venait de partout.

En 1891, les Pères érigèrent la **Scala Santa** qui devait être une partie intégrante du Pèlerinage. Le visuel nous reporte toujours à la dévotion à la Passion. Les statues ont été fabriquées en Belgique. C'est une dévotion bien catholique mais quand on a connu saint Alphonse, on ne s'étonne pas que ses fils aient voulu inviter les pèlerins à méditer sur les souffrances du Sauveur.

Les actes de pénitence suggérés, soit de monter l'escalier à genoux, cadre bien avec la tradition des pèlerinages. On dit qu'ici à Sainte-Anne, des Indiens faisaient un long parcours à genoux pour arriver à l'église de la Bonne Sainte Anne.

De généreux donateurs avaient offert les terrains.

1892

Le 26 juillet³, arrivée de la première **GRANDE RELIQUE**. Don de Léon XIII. Ce fut une fête grandiose. Le Cardinal Taschereau présida la cérémonie. Il reçut la relique des mains de Mgr Marquis et l'installa sur un trône d'honneur. Beaucoup de prélats et de prêtres, le Lieutenant-Gouverneur et toute une escorte de députés et de grands personnages rehaussaient la fête de leur présence. M. Nazaire Simard donna chez lui le banquet à tous les invités.

Au feu!

A moins d'un démenti que m'apporteront d'autres recherches, j'incline à croire que ce nouvel hôtel disparut le 24 octobre 1892 dans une **conflagration générale** qui rasa 18 maisons face à la basilique. Le feu débuta à 1½ heure du matin. Les flammes en leur rage grillèrent la peinture des portes de l'église. Jusqu'à l'écroulement de la plus proche maison à 6h30, on eut les craintes les plus vives que le feu se communique aussi à l'église.

Le personnel du Monastère déploya tant de courage pour conjurer l'incendie et sauver chez les sinistrés ce qu'on pouvait rescaper que le Conseil Municipal remercia les Pères qui avaient mis à la disposition du public l'eau de leur nouvel aqueduc et des moyens dont ils disposaient pour combattre les incendies.

Après le feu, il ne restait plus une seule habitation jusqu'à la ruelle du Quai. Ce qu'on vit de construction dans ce secteur, jusqu'au feu de 1936, datait de la sorte de 1893 et des années suivantes.

³ - Cf. Mon Clocher, février 1963, p. 7. Article du Père Chrs-Eug. Marquis.

1893

J'ai déjà cité une parole de l'abbé Gauvreau, le dernier curé diocésain de Sainte-Anne qui m'a laissé un peu interloqué. Je ne suis pas certain d'en avoir compris tout le sens. Il a écrit à son évêque que *la paroisse avait beaucoup souffert du pèlerinage*. Il semblait vouloir dire que les prêtres étaient accaparés par l'oeuvre du pèlerinage et qu'ils manquaient de temps pour leurs paroissiens. Dans les chroniques, on souligne souvent l'ignorance des gens. Est-ce que c'était pire ici qu'ailleurs? Je renonce à le savoir, mais ce qui est certain, c'est que les Pères Belges ont donné un bon coup de pouce à l'éducation. J'ai déjà inclus dans ce livre des articles sur l'origine des commissions scolaires et sur les écoles de la paroisse où le rôle des Pères est mis en évidence.

Pour ce qui est de la période sur laquelle j'écris actuellement, je veux souligner l'arrivée des *Soeurs du Saint-Rosaire, à la suite des démarches du Père Tiélen qui avait rencontré leur fondatrice, Sr Élisabeth Turgeon, à Rimouski*. Les Soeurs venaient prendre charge du Couvent du Village et des écoles des bouts de paroisse. Elles ont fêté le cinquantième et le centième anniversaires d'activités à Sainte-Anne.

Les Soeurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire

Les religieuses du Saint-Rosaire sont arrivées à Sainte-Anne en 1893. Leur fondatrice, Élisabeth Turgeon, était native de Beaumont, comté de Lévis. Toute jeune, elle s'orienta vers l'enseignement. A l'École Normale Laval, elle fut remarquée par le Principal, l'abbé Langevin.

En 1863, Élisabeth assumait la direction d'une classe à St-Romuald. Elle y enseignera jusqu'à 1869, avec des périodes de relâche causées par la maladie. Elle côtoie la mort plusieurs fois. Sa santé s'améliore, mais une année d'enseignement à Saint-Roch (1872-1873) l'ébranle tellement que la mort paraît proche. Elle guérit, mais si lente est sa remontée qu'Élisabeth décide de se tourner vers la bonne sainte Anne⁴.

A la Basilique de la Bonne Sainte Anne, elle prie et supplie, promettant d'ouvrir, dans la paroisse, une école gratuite pour les enfants pauvres, si elle guérit. En 1874, elle enseigne à la petite école de La Pointe, entre le 9495 et le 9497 Royale. Elle y laissa un excellent souvenir. Vers les années 1950, la Commission Scolaire a fait don à la Rév. Mère Générale du temps, du pupitre qu'Élisabeth avait utilisé à l'école de Sainte-Anne-Ouest⁵.

L'ancien principal de l'École Normale, Mgr Langevin la rejoint à Sainte-Anne et l'invite à aller travailler dans son diocèse. Élisabeth accepte. Elle sera à Rimouski en avril

⁴ - Cf. *Mère Marie-Élisabeth*, par Jeanne Desjardins, R.S.R., pp 51-52.

⁵ - Cf. L'Écho Paroissial, janvier-février 1986, Article de Jos-Clément Caron, pp. 29-31.

1875. Mgr Langevin et Élisabeth sont d'accord sur le but d'une société d'institutrices. Mais il n'est pas certain qu'ils s'entendent sur les moyens d'atteindre ce but. Élisabeth perçoit que la stabilité de l'oeuvre réclamera le don entier des personnes par la consécration religieuse. Mgr Langevin, de son côté, n'a en vue que l'éducation chrétienne des jeunes. Il ne se voit pas comme fondateur d'une congrégation religieuse. Toutefois, pour garder ses institutrices, il permet des développements qui normalement mènent à la vie religieuse, comme la prise d'habit, le noviciat...mais un noviciat qui semble ne déboucher sur rien, car la Profession religieuse est retardée sine die. C'est une grande souffrance pour Élisabeth et pour ses compagnes.

Alors que le ciel était chargé de nuages et qu'il semblait n'y avoir aucun espoir, voilà qu'en 1879, arrive à Rimouski le Père Tiélen, Père Rédemptoriste de Belgique qui venait d'arriver au Canada, comme responsable du Pèlerinage de Sainte-Anne-de-Beaupré. De passage à Rimouski, on le met au courant des Soeurs des Petites Écoles, le premier nom des Soeurs du Saint-Rosaire. Il va leur dire la messe. Il les assure que leur oeuvre survivra. On ne sait ce qu'il peut avoir dit à Mgr Langevin, mais ce dernier n'était plus reconnaissable. Son attitude vis-à-vis des voeux changera complètement, à partir de ce moment. Le Père Tiélen aurait dit à Mgr Langevin qu'il y avait en Belgique une institution semblable et qu'elle faisait merveille. C'est pourquoi, chez les Soeurs du Saint-Rosaire, on considère le Père Tiélen comme le Josué qui a introduit leur congrégation dans la Terre Promise d'une Fondation reconnue.

C'est peut-être une introduction assez longue, mais il me semble que cela en valait la peine, puisque les Soeurs sont encore ici après 100 ans.

En 1890, le Père Debongnie, alors curé, fit construire trois écoles: deux aux limites de la paroisse et une autre au village. Il était entendu que les Pères feraient venir des Religieuses quand ils jugeraient le temps propice.

En 1893, les Soeurs du Saint-Rosaire s'amènent. Leur demeure était un édifice pratiquement neuf. Toutes les Soeurs y demeuraient. Les unes enseignaient sur place et les autres voyageaient soir et matin aux deux bouts de la paroisse.

« Ces deux écoles des bouts de paroisse étaient chauffées le jour seulement, au moyen d'une fournaise appelée, dans le temps, une truie. La classe terminée, les religieuses étaient, en hiver, transportées en carrioles au couvent central. Elles étaient protégées du froid par une peau de carriole. La vie était rude, et pourtant, ces religieuses se donnaient, corps et âme, pour l'avancement et le succès de leurs élèves »

Les Soeurs du Saint-Rosaire ont formé plusieurs générations de jeunes filles qui étaient bien préparées à jouer un rôle important dans notre paroisse et ailleurs. En 1927, on a construit le Couvent du St-Rosaire. Les religieuses jouissaient alors d'une aile du bâtiment comme résidence. Elles devaient alors se sentir plus chez elles.

Les Soeurs du Saint-Rosaire établirent des postes à Beaupré et à Saint-Ferréol. Les différentes communautés pouvaient fraterniser. Plusieurs jeunes filles de Sainte-Anne ou des environs entrèrent dans la communauté. Ce qui cimentait encore davantage l'amitié entre la paroisse et les Soeurs du St-Rosaire.

L'école s'est encore agrandie. Avec les Commissions Scolaires régionales, vers 1965, notre école devait accueillir toutes les filles de la région. Avec le temps, la Commission Scolaire a repris, pour les services de la Régionale, les locaux alloués aux Soeurs comme résidence, et les Soeurs, en moins grand nombre, acceptèrent de retraiter dans une maison ordinaire, sur la rue Caron. En gage d'une amitié qui remonte au Père Tiélen, les Pères allaient dire la messe chez elles.

Les religieuses du Saint-Rosaire ont été pour nous très précieuses⁶ ~ En reconnaissance et en l'honneur des Soeurs du St-Rosaire, un monument représentant « *Notre-Dame du Saint-Rosaire* » fut érigé en 1954, dans le parterre de Place de l'éveil.

La paroisse a fêté le cinquantième des Soeurs à Sainte-Anne en 1943.

Mme *Arménias Gilbert* était la présidente du Comité d'organisation⁷. Une seule des sept fondatrices de 1893, *Mère Marie de l'Ange Gardien*, était présente. Une messe solennelle fut célébrée et servie par des anciens élèves: M. l'abbé É. Fortier, célébrant, le Père Lachance, O.P. diacre, le Capitaine O. Gravel, sous-diacre. Servants: MM. P. Robert, François Boucher, Rosaire Bérubé, Gabriel Caron, Adrien Bouchard, Roland Lavoie, Benoît Paré et Joachim Fortin.

100 ans de présence

Samedi, le 23 octobre 1993⁸, la communauté chrétienne et civile de Sainte-Anne-de-Beaupré était en liesse puisqu'elle soulignait le centenaire de l'arrivée des Soeurs de N.D. du St-Rosaire à Ste-Anne-de-Beaupré.

Dès 10h30, la fête commença par l'Eucharistie présidée par le Rév. Père Rodrigue Théberge, C.Ss.R., curé actuel, accompagné de plusieurs concélébrants dont des anciens curés ou aumôniers des religieuses. ~

Pour sa part, M. Jean Boisvert, maire de Ste-Anne-de-Beaupré, est fier de souligner que son premier discours public, lors d'une fête des enfants dans la Basilique, il y a 50 ans, avait été dicté et exercé par une soeur du Saint-Rosaire. Il remet une plaque souvenir, don de la ville de Ste-Anne-de-Beaupré. La paroisse est également fière de souligner le 50^e anniversaire de profession d'une des leurs, Soeur Sarah Bouchard, en lui remettant une plaque souvenir. ~

Puis nous sommes invités dans la Crypte de la basilique pour un dîner offert par la paroisse. Religieuses et anciens élèves manquent de temps pour tout se dire. Quelles retrouvailles! La joie et l'amitié dominant durant ces moments intenses.

A 14h, nous sommes tous invités à visiter l'école Place de l'Éveil, c'est-à-dire notre ancien couvent où nous avons résidé jusqu'en 1972. Que de souvenirs sont remontés à la surface! Du côté de l'école, on pouvait voir des écrits sur les tableaux, des photos. Tout dans

⁶ - Cf. L'Écho, janvier - février 1986, article de M. Jos-Clément Caron, p. 30.

⁷ - Cf. L'Action Paroissiale, novembre 1943, pp. 1-3.

⁸ - Cf. L'Écho Paroissial, novembre-décembre 1993, pp. 7-8, Anita Gagnon, R.S.R.

l'école rappelait le centenaire, félicitait les religieuses et témoignait clairement de l'intérêt des enseignants et des enfants pour cet événement unique du Centenaire.

Dans l'après-midi, on retourne soit à Rimouski, soit à Montréal ou ailleurs. Celles qui restent débordent de joie.

Anita Gagnon, r.s.r.

1894

L'année après l'arrivée des Soeurs du St-Rosaire, en 1894, la paroisse eut le regret de voir partir *les Soeurs de la Charité* de Québec qui avaient redonné vie à un coin de la Côte, le Château Ranvozé. La chance des paroissiens et des pèlerins fut de trouver une autre congrégation, les Soeurs Franciscaines Missionnaires de Marie qui vinrent continuer l'oeuvre des Soeurs de la Charité. Ces dernières s'intégrèrent vraiment à la paroisse.

Les Franciscaines

1894-1994

Sur la demande du Père Thiélen⁹, rédemptoriste, recteur de Sainte-Anne-de-Beaupré, les Franciscaines Missionnaires de Marie arrivèrent en cette paroisse en 1894. C'était le 16 juin, fête de *Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours*. Cette coïncidence fut à l'origine du nom donné au nouveau couvent. Les Soeurs furent accueillies par la bonté paternelle du Père Thiélen, lequel, après réception d'usage, les conduisit chez les Révérendes Soeurs du Saint-Rosaire, juste au pied de la Côte. Là, un bon repas, assaisonné de la plus fraternelle et bienveillante charité, les attendait. Une fois restaurées, toujours sous les auspices du Père Thiélen, elles se dirigèrent vers leur couvent situé sur la colline, l'ancien château du Curé Ranvozé. Le coup d'oeil était magnifique! Tout de suite, elles procédèrent à l'installation.

Le lendemain matin, émues et surprises, les Franciscaines Missionnaires de Marie recevaient pour déjeuner un panier contenant pain, beurre, bananes, don généreux des Rév. Soeurs du Saint-Rosaire.

Les Soeurs de la Charité qui les avaient précédées en ce couvent s'occupaient d'héberger les pèlerins, de recevoir des dames pensionnaires et avaient aussi un pensionnat pour jeunes filles. Les Franciscaines Missionnaires de Marie y maintinrent ces oeuvres qui subsistent encore, à l'exception du pensionnat, fermé en 1908. Il fut remplacé par un probandat ou juvénat, dans le but de recevoir des jeunes filles ayant des dispositions et des attraits pour la vie religieuse. En 1929, vu l'exiguïté des locaux, cette oeuvre fut transférée à Rigaud, où une maison spéciale avait été préparée.

Les Franciscaines Missionnaires de Marie eurent aussi un petit noviciat à Sainte-Anne, durant quelques années, au cours desquelles quarante-cinq jeunes filles, dont plusieurs de la paroisse et des environs, répondant à l'appel du Seigneur, embrassèrent la vocation de missionnaire adoratrice. Sur ce nombre, une

⁹ - Cf. L'Action Paroissiale, juin 1944, p. 5.

vingtaine encore (1944) se dévouent sur les plages lointaines. Depuis, ce noviciat a été réuni à la maison provinciale de Québec.

Entre 1908 et 1930¹⁰, les patronages réunirent chaque dimanche une centaine d'enfants qui, avec entrain, prenaient part aux amusements préparés par les religieuses. Des paroissiennes ont gardé longtemps le souvenir de ces joyeuses réunions!

Entre autres activités, à l'intérieur de ce couvent, on peut parler des retraites fermées pour de nombreux groupes de jeunes filles. Dès 1910, l'Ouvroir des pauvres fut ouvert. Une fois la semaine, des ouvrières dévouées vinrent confectionner des vêtements pour les nécessiteux. C'est par milliers qu'on donne des repas et des vêtements aux pauvres de la paroisse. Détail significatif, les Soeurs ont visité 171 familles dans le besoin. C'était la Saint-Vincent-de-Paul avant qu'elle n'existe dans la paroisse. La diminution du chômage a allégé les nécessités mais l'oeuvre subsiste toujours (1944).

En plus de ces occupations, les Franciscaines Missionnaires de Marie avaient le grand bonheur d'entretenir le linge d'autel de la Basilique de Sainte-Anne.

En 1973, cette maison sera organisée pour l'accueil des soeurs âgées et malades, comportant l'infirmerie provinciale. Après avoir répondu généreusement aux divers appels où les voulait le Maître, elles reviennent à la « maison » pour se reposer un peu des labeurs missionnaires et continuer de s'offrir et de prier pour les grandes intentions de l'Église et du monde¹¹.

Mais la plus belle oeuvre des Franciscaines Missionnaires de Marie, à Saint-Anne-de-Beaupré, est sans contredit l'Association de l'Adoration Perpétuelle affiliée à celle du sanctuaire de l'Adoration perpétuelle de Québec; elle a été établie ici en 1934 en même temps que l'Ouvroir de l'Oeuvre des Tabernacles, qui en est comme le corollaire.

Avant tout
les Franciscaines
sont
adoratrices.

Origine des Soeurs Franciscaines de Marie

La communauté des Soeurs Franciscaines a été fondée en 1877 à Ootacamund, Inde, par Hélène de Chapotin de Neuville (Mère Marie de la Passion)¹² et les Soeurs arrivèrent au Canada en 1893 pour s'occuper du Sanctuaire de l'Adoration sur la Grande-Allée. *Il n'y a pas de Franciscaine sans adoration.* C'est leur raison d'être. Cela ne les empêche pas d'être missionnaires au grand large, dans les parties les plus reculées du monde, comme en Papouasie. Mais, partout où elles s'installent, il y a un endroit pour adorer, même au milieu de la jungle de Papouasie.

De retour à leurs oeuvres

L'association de l'Adoration perpétuelle recrute des adoratrices pour le Très-Saint-Sacrement. Chaque membre s'engage à faire une heure d'adoration par semaine, au moins par mois. Au cours de ces dernières années, 565 personnes ont été admises qui ont à coeur de réaliser la belle devise: « Amour pour amour »!

¹⁰ - Cf. Franciscaines Missionnaires de Marie en sol canadien- 1892-1992, p. 33.

¹¹ - Cf. Franciscaines Missionnaires de Marie- 1892-1992, p. 33.

¹² - Cf. Almanach Populaire Catholique, S. Bailargeon, 1997, p. 764.

L'Oeuvre des Tabernacles ou ouvroir pour les églises pauvres réunit chaque jeudi, de novembre à avril, à la salle de l'oeuvre, des dames et jeunes filles, toutes membres de l'adoration perpétuelle, toutes aussi ouvrières bénévoles. On y confectionne le linge et les ornements d'autel, les vêtements liturgiques, etc. La séance de couture hebdomadaire se termine par une heure d'adoration, où, dans une pieuse chapelle, un bon groupe d'adoratrices se réunissent devant Jésus Hostie, s'unissant aux Soeurs qui quotidiennement renouvellent leurs prières réparatrices.

L'adoration, c'est à l'année, mais les autres activités s'intensifient ou font une relâche selon les saisons. Durant la saison des Pèlerinages, beaucoup d'importance et de temps sont donnés à l'accueil. Faut-il souligner les milliers de pèlerins¹³ qui ont gravi la colline pour aller se restaurer, pour acheter différents souvenirs religieux et pour goûter au service de Sr Donaldà?

Les pèlerins étaient aussi heureux de se procurer des spécialités artisanales au magasin où tous les ouvrages étaient confectionnés par les Soeurs. ~ Il y a aussi dans cette maison une activité spéciale: l'atelier de peinture qui répond aux différents besoins: loisirs, culture, etc.

Résidence des Soeurs

Les Soeurs occupent un lieu historique: l'ancien château des Ranvoyzé. La majeure partie de leur demeure, à leur arrivée à Sainte-Anne, remontait au Curé Ranvoyzé. Certains diront: « C'est dommage qu'on n'ait rien conservé de ce monument », mais quand on connaît l'humeur du Petit-Cap, on n'est pas surpris. Tous les gros édifices en pierre bâtis au pied du Petit-Cap ont eu à s'en repentir. L'église de 1676 et le presbytère de M. Chabot exigeaient des réparations continues, qui ont fait le désespoir des curés et des paroissiens. Il n'était donc pas surprenant que la maison Ranvoyzé tournée en monastère finisse par écoper. De fait, le cap a fait des siennes et les Soeurs ont dû recourir aux grands moyens pour demeurer au même endroit malgré les menaces du Petit-Cap. Dans Mon Clocher de 1961 et 1962, le Père Chrs-Eug. Marquis explique longuement les gigantesques travaux qui ont été faits chez les Soeurs. Il semble bien que leur couvent monumental ne tient pas seulement par des prières, mais que les architectes ont réussi à maîtriser la montagne.

Une main tendue à toute communauté ou personne

Les Soeurs Franciscaines ont toujours été un havre assuré sur lequel on pouvait compter. Les Soeurs Franciscaines parlent de l'accueil qu'elles ont reçues des Soeurs du St-Rosaire, et les Soeurs Rédemptoristes pourraient parler de l'accueil qu'elles ont reçu des Franciscaines. Les Pères Rédemptoristes sont les premiers à se souvenir de l'accueil des Soeurs lors du grand feu de 1922.

Le 8 septembre 1973, les Soeurs achètent l'ancien hôpital du Dr Simard pour en faire la résidence d'une communauté de Soeurs. Cette fraternité, insérée en plein centre de la ville de Sainte-Anne, facilite les contacts avec la population environnante.

C'est un fait qui saute aux yeux: les Soeurs sont maintenant beaucoup plus intégrées à la paroisse qu'autrefois. Tout le monde connaît Sr Lajeunesse et Sr Bouchard.

¹³ - Cf. Agendar: cent ans en sol canadien, juin 1992.

Le Centenaire

1994

Le 5 novembre 1994¹⁴ s'ouvrait sur cette note émerveillée: « Que tes oeuvres sont belles! », la célébration de la présence centenaire des religieuses franciscaines missionnaires de Marie à Ste-Anne-de-Beaupré.

Notre Curé Rodrigue Théberge et le comité organisateur ont fait de cette célébration un succès que les F.M.M. présentes n'oublieront jamais et qui passera dans l'histoire pour les générations futures. Je me dois de nommer les membres de ce Comité qui se sont surpassés en générosité et en savoir-faire: Huguette Chevalier, Laurette et Guy Boies, Assunta Bouchard, Renée-Claude Caron, Marguerite Caron, Gérard Drouin, Marie-Thérèse Mercier, Gaétan Morin, Jos-A. Rousseau, Armand et Rosanne Simard, Mariette Thibault, Dorothée Tremblay et Lucienne Morin. Un merci chaleureux à tous et à chacun.

Notre reconnaissance s'adresse d'une façon particulière à M. le Maire et à ses conseillers qui ont gracieusement offert leurs services pour descendre et remonter en voiture les religieuses âgées et celles en chaise roulante.

C'est dans la chapelle de l'Immaculée, drapée pour la circonstance de magnifiques décorations artistiques illustrant l'arrivée des F.M.M. en terre canadienne, il y a 102 ans, que les F.M.M. étaient conviées à un souper fraternel et à une messe solennelle.

80 religieuses F.M.M. et quelques centaines de paroissiens partagèrent, dans la joie et la simplicité, un souper qui fut l'occasion de retrouvailles, de partage, de résurgence et d'expression de gratitude de part et d'autre.

Le partage du pain de la table fit place, en début de soirée, au partage de la Parole et à celui de l'Eucharistie présidée par notre dévoué curé Rodrigue.

Pour la messe solennelle, les deux chorales de Sainte-Anne: celle des jeunes sous la direction d'Assunta Bouchard et celle des adultes avec Michel Simard, exécutèrent à l'unisson les chants liturgiques, en une voix de tonnerre. Merci de nous avoir aidés à prier.

Merci aux jeunes qui ont accepté de faire les prières universelles revêtues de costumes de différents pays où oeuvrent les F.M.M. Vous nous avez situées au coeur de notre vocation internationale.

L'homélie présentée avec tendresse et éloquence a mis en lumière la raison d'être de la présence des F.M.M. à Sainte-Anne. Harmonie divine, la procession des offrandes fut faite par quelques F.M.M. et elle représentait quelques-uns de nos engagements depuis notre arrivée: une chasuble confectionnée à l'ouvrage pour les églises pauvres, une paire de « petites pattes » donnée à chaque baptême, un chèque représentant la présidence de l'équipe missionnaire par les F.M.M. depuis ses débuts.

La célébration se termina par des échanges de cadeaux et des remerciements. Le Maire de la ville offrit à Sr Patricia, Supérieure Provinciale, une magnifique lithographie représentant la Basilique et la Côte. Soeur

¹⁴ - Cf L'Écho Paroissial, novembre-décembre 1994, pp. 14-15 - Article d'Albertine Roy, F.M.M.

Patricia répondit par un merci personnel et collectif, accompagné de brèves informations sur notre institut international. Le mot officiel de remerciement ayant été réservé à soeur Marie-Thérèse Giguère, fille de Sainte-Anne. C'est avec émotion que soeur Marie-Thérèse fit mémoire des familles : Caron, Simard, Tremblay, Gravel et Giguère qui ont donné généreusement de leurs filles à la communauté des F.M.M. Marie-Thérèse nous informa aussi que 18 vocations F.M.M. sont sorties de la terre de Sainte-Anne. ~

Ainsi se termine cette fête grandiose qui a rempli nos coeurs de joie et nous a donné un enthousiasme renouvelé pour un autre 100 ans.

Merci!

Albertine Roy, F.M.M.

1895

Chaque année, il y avait du nouveau à Ste-Anne. En 1895, l'événement remarquable fut l'installation du *Cyclorama de Jérusalem* sous la responsabilité de M. et Mme Plourde. C'est une attraction qui cadrerait bien avec le pèlerinage. Le Père Marquis a écrit une chronique sur cette nouveauté. Il écrit dans le cadre du décès de Mme Plourde.

Le Cyclorama de Jérusalem

La châtelaine de Ste-Anne-de-Beaupré...

(C.-E. Marquis, C.Ss.R.)

Le 24 janvier 1964, une illustre figure de Ste-Anne disparaissait de la scène: elle allait cueillir au ciel une magnifique récompense pour sa vie chrétienne et des bonnes oeuvres qu'elle accomplit tout au long de son pèlerinage terrestre. Elle va survivre dans les esprits et les coeurs comme le type de la grande dame alliée à la chrétienne.

Mme Ubald Plourde appartenait à la grande famille des Laurendeau de Montréal. Elle comptait un frère chez les Jésuites, le Père Fortunat Laurendeau, qui mourut en juillet 1961. Mme Plourde, née Albina Laurendeau, naquit le 8 mars 1869 à St-Gabriel de Brandon où son père Olivier pratiquait la médecine. Après de brillantes études qu'elle eut garde d'interrompre à la fin de son cours, Albina Laurendeau épousa, vers 1892 ou 1893, Ubald Plourde qui finissait son droit.

Puisqu'aux yeux des paroissiens, l'existence de Mme Plourde s'identifie avec l'histoire du Cyclorama, il convient ici d'en causer un brin.

Cette toile panoramique de Jérusalem (360 × 45) que d'excellents artistes: Philippoteaux, Mégé, Gros Austen, Grover, Corwin, avaient achevée en 1882 après quatre ans de labeur, finit par échouer à Montréal vers les années 1890 ou 1891. Depuis son achèvement, ses propriétaires l'avaient promenée en plusieurs capitales d'Europe. Comme pierre qui roule n'amasse pas mousse, il est douteux qu'en ses pérégrinations, cette toile ait rempli le gousset de ses maîtres.

A Montréal, Olivier Plourde, son fils Ubald, ainsi qu'un certain Madore, constituèrent une compagnie, en vue d'exploiter, par une exposition permanente, cette toile qui leur était tombée entre les mains. A cet effet, nos financiers louèrent à bail, des Soeurs Grises, un terrain vacant sur la rue Atwater. Le public déçut leur attente. Il eut fallu créer un climat religieux, une ambiance favorable, ce qui relevait de l'utopie. En 1894, la compagnie fit banqueroute. La liquidation alloua la toile aux Soeurs Grises. Ces dernières l'offrirent alors au Sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré. Le P. Tiélen mordit-il à l'appât? Les documents me manquent pour l'affirmer, mais les développements futurs laissent entendre qu'il entama des pourparlers. Comme la transaction requérait de longs mois, il était dangereux qu'à l'autre bout, on perdît patience et bâclât la vente, peut-être à perte, à des gens prêts sur-le-champ à signer le contrat. Il devait être onéreux d'entreposer cette toile qu'en plus, un accident pouvait avarier.

Toujours est-il que Mme Plourde étudia la chose. Avec son mari, elle vint à Ste-Anne voir sur place les chances que les lieux offraient à l'exploitation de cette peinture. Les foules pieuses que sainte Anne drainait vers son église lui semblèrent la clientèle appropriée, que sans frais elle n'aurait qu'à cueillir. De retour à Montréal, Mme Plourde paya de sa dot la précieuse toile.

A Ste-Anne, le couple acheta de Nazaire Simard un coin de grève, à la jonction des voies où descendaient les gens: le chemin de fer et le quai. Le coup d'oeil manifestait un rare sens des affaires. Certes, Mme Plourde ne prétendait pas créer, avec sa toile en montre, la renommée de Ste-Anne, l'échec récent de Montréal le prouvait à l'évidence; mais elle profiterait des foules que la Bonne Sainte Anne attirait à ses pieds. Aussi, Mme Plourde ne cessa jamais de le comprendre et de vouer à sa bienfaitrice céleste une vive reconnaissance. Jusqu'à la fin, elle aima sainte Anne. Elle contribua même à la reconstruction par le don d'une colonne. Elle versa quelque chose au carillon du tricentenaire. Pour être juste, il convient de noter que la visite de cette toile religieuse n'allait pas à l'encontre du Pèlerinage. Elle plongeait ses admirateurs dans une atmosphère qui prolongeait l'effet que causait la Scala Santa que les Pères avaient érigée en 1891.

Toutefois, M. et Mme Plourde connurent un début difficile à Ste-Anne. Les affaires prirent assez de temps avant de démarrer. Il y avait d'abord l'accès. Les chaussées actuelles manquaient. Aux hautes mers, l'eau recouvrait la grève jusque sous la passerelle et la rotonde. Le bâtiment donnait l'idée d'une arche à l'ancre, que les vagues menaçaient d'entraîner à la dérive. On n'était pas bien aise de jouer au Robinson sur ce bâtiment.

Le plus grave obstacle à l'affluence des foules provenait peut-être des villageois qui jugeaient ridicule cette installation en mer, et ils assuraient qu'elle était d'avance à l'eau. Il en coûte toujours cher de devancer l'opinion commune.

Il fallait plus que du courage pour ramer de la sorte contre les courants et les vents. M. et Mme Plourde tinrent bon. Ils eurent raison de tout. Grâce à leur ténacité liée à de l'habileté, ils obtinrent un plein succès de leur entreprise. Avec la fortune, on eut cru qu'ils embrasseraient une vie princière. Il n'en fut rien par suite des vues plus hautes qu'ils nourrissaient. Ils conservèrent un train de vie modeste, dans l'habit, le vivre et le couvert.

Il suffit ici d'en appeler aux larges et nombreuses aumônes que Mme Plourde répandait partout où sévissait la misère. Nos pauvres savaient qu'ils ne frappaient jamais en vain à sa

porte. Ce qu'elle eut gaspillé en dépenses superflues, elle le remettait à Dieu dans la main de l'indigent. Combien de missionnaires en terre infidèle bénéficièrent de ses largesses. Si les nôtres du Viet-nam ou du Japon lui vouent encore une profonde reconnaissance, c'est en mémoire des secours que son âme apostolique sut leur accorder. Disons aussi que le P. Louis-Philippe Lévesque l'appréciait fort pour sa trempe spirituelle. Il en allait de même pour les Curés et les Vicaires¹⁵ qui dirigèrent son âme.

Les autres congrégations, comme les Jésuites, les Franciscains, les Pères Blancs, les Prêtres des Missions Étrangères, etc. en auraient long à dire à la louange de leur insigne bienfaitrice. L'ouvroir des Franciscaines la regarde comme une de ses principales collaboratrices. Notre St-Vincent-de-Paul reçut plusieurs de ses largesses. A la vérité, Mme Plourde passa en faisant le bien. Elle avait du prêtre et de l'Église le plus grand respect. Même à des moments déplorables où des accrochages survenaient avec les autorités religieuses, jamais elle ne dérogea.

Voilà pourquoi, cette grande dame si chrétienne mérite de vivre dans les mémoires et les coeurs.

1895

Le chemin de croix

Ce fut une heureuses idée du Père Allard, lorsqu'en 1895, il fit relever sur le penchant de la colline appelée depuis Mont St-Gérard, les quatorze stations du Chemin de Croix¹⁶ érigé quelques années auparavant par le Père Debongnie.

Ces stations étaient sans doute encore fort modestes: de simples croix de bois jalonnant un petit sentier en zigzag qui venait aboutir au calvaire. N'importe; telles quelles, elles suffisaient déjà à fournir à nos pèlerins un aliment substantiel à leur piété; et c'était tout ce que voulait l'auteur de cette initiative.

Le Père A. Caron écrit: « Il nous souvient encore de cette foule nombreuse, recueillie, qui se pressait pour entendre le même regretté Père Allard, au jour de la bénédiction solennelle de cette voie douloureuse. Elle était imposante cette foule de près de trois mille personnes massées sur la rue, débordant dans le cimetière, échelonnée en amont, le long de la côte.~ Il fallait cependant qu'un jour vint où ces stations, par trop primitives, fissent place à quelque chose de mieux; elles ne pouvaient être que temporaires. »

Depuis quelques années surtout, nous formions un désir, nous caressions un rêve: doter le pèlerinage national de Beaupré d'un Chemin de Croix artistique, aux dimensions colossales, avec, au sommet de la colline, un splendide Calvaire trônant au-dessus du champ des morts.

¹⁵ - Comme Vicairé, de 1959 au jour de sa mort, Mme Plourde était sur ma liste des malades. Je trouvais sa conversation agréable. (Ph. Bélanger).

¹⁶ - A.B.S.A.- vol. 42, mai 1914, pp. 41 ss.

Eh bien! notre rêve a pris corps. Nous l'aurons notre oeuvre d'art, dont nous avons confié l'exécution à une célèbre maison française de Vaucouleur (Meuse) , laquelle est parfaitement outillée pour les travaux de ce genre.~

La douzième station, celle du Christ mourant sur la croix, nous a été livrée en septembre dernier, et déjà , elle repose sur son piédestal. Elle est sise à la partie supérieure du cimetière. Elle comprend huit personnages d'une hauteur de 6 pieds chacun. Les trois premiers, celui du Christ et des deux larrons, sont fixés à trois croix dont les arbres carrés ne mesurent pas moins de vingt pieds de longueur.

Ces personnages sont coulés en fonte de fer, bronzage métallique inaltérable, ayant le ton du bronze naturel. Les croix sont de même matière, et pèsent exactement 1,653 livres chacune. Le poids des statues est de 881 livres.

Les personnages de la station déjà érigée sont les suivants: d'abord, en croix, le Christ avec le bon larron à sa droite et le mauvais à sa gauche. Au pied des croix , détachés et reposant sur un piédestal en béton armé, sont les personnages que voici: 1° Marie , Mère des Douleurs; 2° Saint Jean, le disciple bien-aimé; 3° Sainte Madeleine; 4° Une autre sainte femme; 5° Un soldat armé d'une lance. Ce soldat est celui qui plus tard se serait converti et serait devenu saint Longin.

La guerre de 1914 a beaucoup retardé la confection des autres stations, mais, avec le temps, le projet a été réalisé de façon merveilleuse. Le Chemin de Croix demeure un élément important du Pèlerinage à Sainte-Anne. Le sentier dans la colline sert aussi aux processions lors des jours plus solennels, surtout la veille de la fête et le soir de la fête de sainte Anne.



Les Pères avaient été ici depuis près de 20 ans. Ils y avaient pris racine. La plupart des Pères et des Frères étaient encore des Belges, mais cela ne pourrait pas durer toujours. Il faudrait assurer la relève avec des Canadiens. En 1896, ils jetèrent les bases d'une nouvelle institution, le Juvénat, qui est devenu plus tard le Séminaire Saint-Alphonse.

Séminaire St-Alphonse Juvénat (1896)

Le 3 juillet 1896, arriva du Père Général, la permission d'ouvrir un Juvénat¹⁷. On attribue la fondation du Juvénat au Père Catule, vice-provincial. Le Père René Allard en était le Directeur ou préfet, mais la direction réelle serait assumée par le sous-directeur, le Père Jean-Baptiste Hoyois (nommé le 3 septembre).

Le 25 septembre, arrivèrent les premiers juvénistes, au nombre de onze ,

¹⁷ - *Les Rédemptoristes au Canada*, Jean-Pierre Asselin, p. 108.

dont six étaient francophones et cinq anglophones. Parmi eux se trouvaient Alphonse Caron, de Ste-Anne-de-Beaupré et Gérald Murray, de Montréal. Alphonse Caron devint Père Rédemptoriste. Il fut ordonné en 1909, mais il décéda en 1917. Gérald Murray devint Rédemptoriste et plus tard archevêque-coadjuteur de Winnipeg.

Début modeste, s'il en fut. Pour loger les élèves, on aménagea la menuiserie, située près du monastère. Toutefois, on s'empressa de pourvoir la nouvelle institution de locaux appropriés. Le 1^{er} août 1897, bénédiction du nouveau Juvénat. En mars 1905, construction de la chapelle. En septembre 1905, le nouveau Juvénat est presque terminé¹⁸.

Les débuts furent lents et pénibles. Même après quatre ans, l'oeuvre semblait périlcliter. Il était même question de la discontinuer¹⁹, au dire du Père Georges Daly qui fut directeur de 1902 à 1912.

La remontée que l'on constate, à partir de 1902, est due en grande partie, à la décision qui fut prise d'établir un « juvénat régulier et complet », c'est-à-dire, comprenant les classes du cours classique jusqu'à la rhétorique.

Autre constatation: à partir de 1902, le nombre des francophones devient nettement dominant, ce qui prouve qu'on était arrivé à une vision plus réaliste des choses: un collège bilingue n'était pas viable en plein coeur d'un Québec francophone.

L'artisan de cette remontée fut le père Georges Daly. Voici ce qu'en dit le Père Étienne Parrot, lors des fêtes du Cinquantenaire en 1946. « Avec le Père Daly comme directeur et comme animateur, nous vivions, petits et grands, comme des enfants autour d'un père débordant d'affection, de confiance et de savoir-faire; fort et doux tout à la fois dans la discipline, vif et primesautier en récréation, enthousiaste et éveillé d'idées; amateur de choses artistiques et scientifiques; il initiait à tout ce que la vie a de beau et de bon, en nous faisant partager tout ce qu'il connaissait et aimait. Autant zélé pour faire de nous des hommes et des caractères que pour commencer en nous le religieux et le prêtre. Il surveillait notre travail, notre conduite, veillait à l'observance du règlement, à l'ordre, à la paix, au bon esprit pétri de charité. Surtout, il donnait l'exemple.-et combien prenant!- dans sa personne comme dans sa vie.

« C'était lui, alors, tout le juvénat. Il l'a organisé définitivement, l'a développé solidement, lui a incorporé sagement tous les éléments qui, en évoluant sous les directeurs qui lui ont succédé, ont été le secret de son progrès comme la source de sa fécondité²⁰.

Les bâtiments

Des constructions nouvelles sont arrivées à mesure que l'oeuvre se développait. Déjà en 1912, le Juvénat avait pris des proportions respectables. Voici une courte description de ses bâtiments publiés dans les annales²¹. « Le pèlerin ou le visiteur qui suit le « chemin royal », rencontre à quelque cent pas à l'Est de la Basilique, une construction de dimension respectable, qui, malgré son apparence de jeunesse, laisse un soupçon d'antiquité. À l'extrémité de celle-ci s'en trouve une autre plus récente et plus hardie. Ses larges fenêtres donnent libre entrée à l'air et à la lumière. Le prolongement de cette dernière construction laisse voir une chapelle en beau style gothique, couronnée d'une claire-voie à son sommet et flanquée de nombreux contreforts. Cette chapelle et ces bâtiments sont le Juvénat. »

¹⁸ - Livre du Cinquantenaire 1896-1946- Noces d'or, p. 124.

¹⁹ - Parole du Père Daly, un grand directeur, Livre du Cinquantenaire, p. 62.

²⁰ - *Les Rédemptoristes au Canada*, Jean-Pierre Asselin, p. 112.

²¹ - ABSA, vol. 40, avril 1912, p. 9.

Lorsque le Père Daly quitta la province en 1912, les Rédemptoristes canadiens-français étaient nombreux et personne ne doutait plus de la nécessité du Juvénat qui était, dans le temps, le moyen normal de recrutement pour une congrégation religieuse. Déjà, on avait prévu le Noviciat et le Studenat, ou scolasticat pour accompagner les élèves jusqu'au sacerdoce.

Le 7 juillet 1918, le *Père Louis-Philippe Lévesque* fut nommé Directeur du Juvénat. Forte personnalité, il devait laisser sa marque sur l'institution. Le recrutement se faisait bien. On avait une centaine d'élèves et on devait se limiter à ce nombre faute d'espace pour les loger. C'est pourquoi, en 1920, on parle d'agrandissement.

La grande épreuve

Cet agrandissement est en cours quand arrive le feu du 29 mars 1922. Alors, on ne sauve que cette dernière partie à l'est de la chapelle. Tout le reste est dévoré par les flammes. Toutefois, les Pères et les élèves eurent le temps de sauver les verrières de la nef de la chapelle, des bancs, des statues et divers objets. Puis ce fut la dispersion. Les Pères du Juvénat ne manquaient pas de s'inquiéter des effets de si longues vacances.

Le 8 septembre 1922, c'est la rentrée des élèves après des vacances de plus de cinq mois. On se loge tant bien que mal. Les repas sont servis chez les Soeurs Franciscaines. Le 29 décembre 1922, les élèves prennent possession de leur nouveau réfectoire et les travaux de construction se font en vitesse. On commença par finir la partie en construction lors de l'incendie et, ensuite, on édifia la partie ouest à *l'épreuve du feu*. Le 17 mai 1923, on pouvait assister à la *bénédiction du Nouveau Juvénat tel que je l'ai connu*.

Les juvénistes étaient à l'étroit dans leur cour de récréation. Les tailleurs de pierres, pour les différentes constructions, surtout pour la Basilique, l'avaient envahie. L'usine des tailleurs de pierres en occupait une bonne partie. Une petite voie ferrée courait entre cette usine et l'église pour transporter les pierres. Les séminaristes n'avaient plus assez d'espace pour jouer au baseball. Ils avaient pris l'habitude d'aller sur la Côte, sur la terre d'Aimé Fortin qui avait été propriété des Pères depuis 1914.

Le 31 mai 1927, le Père Louis Routhier est nommé Directeur. Les Pères ne voulaient pas se contenter d'un enseignement à rabais. Ils tenaient à ce que leurs élèves puissent rivaliser avec ceux des grands collèges classiques. C'est pourquoi, en 1932, ils obtinrent d'être affiliés à l'Université Laval, sous le nom de Séminaire St-Alphonse, et de recevoir un Baccalauréat à la fin de leurs études. A partir de ce temps, nos élèves participèrent aux examens universitaires et ils se classaient bien, même certains, comme le Père Georges Bérubé, décrochèrent le Prix du Prince de Galles, qui revient à l'élève de tous les collèges affiliés, ayant le mieux réussi. Plusieurs obtinrent le prix Parker.

Les fruits du Séminaire

Le Séminaire a joué le rôle que les fondateurs lui avaient proposé. De 1896 à 1971, il a produit 171 Pères rédemptoristes et 90 prêtres séculiers. Les missionnaires rédemptoristes prêchèrent des retraites à peu près dans toutes les paroisses de la Province de Québec. Toutes les populations d'expression française de l'Amérique du Nord eurent le bonheur de les écouter, qu'elles soient au Nouveau-Brunswick, en Ontario, dans l'Ouest Canadien, dans la Nouvelle-Angleterre, en Louisiane et jusque dans les Antilles françaises.

Plusieurs ont découvert en cours de route qu'ils n'étaient pas appelés au sacerdoce. En général, je pense que tous les anciens étaient contents d'avoir passé un certain nombre d'années au Séminaire. En quittant, plusieurs se sont orientés vers la médecine. Cela me fait réfléchir. Les deux vocations répondent à une aspiration profonde de secourir le prochain. J'ai connu des anciens qui sont devenus prêtres séculiers, notaires, architectes, journalistes, membre de la police montée, professeurs d'université, politiciens, poètes, artistes, fonctionnaires, professeurs au secondaire, gérants de coopérative, maître-chantre, secrétaires de municipalités, hommes d'affaires, ouvriers spécialisés, etc., mais je n'en connais pas qui regrettent le temps de leur Séminaire.

Parmi nos anciens, il y en a qui ont atteint la notoriété, comme M. Jean-Noël Tremblay, ministre; M. Gérard Thibault, député; le Lt-Colonel Oscar Gilbert, propriétaire du Soleil et de l'Événement; l'Honorable Juge Eugène Marquis, c.r., député à la chambre des communes, Ottawa; le Président de la C.S.N., Gérald Larose, Mgr Philippe Lussier, Évêque de Saint-Paul, Alberta, Mgr Gérald Murray, archevêque-coadjuteur de Winnipeg. Mentionnons aussi un ami du Père Louis Routhier, le Lt-Col. Paul Triquet, qui s'est illustré en Italie. Il a donné des cours au Juvénat. Mais, quant à moi, les postes élevés ne sont pas le principal. L'important, c'est d'être heureux et le Séminaire en a aidé plusieurs à trouver le bonheur.

Le 16 août 1932, le nombre d'élèves est monté jusqu'à 198. Il paraît que c'était un record. Les Pères Louis Routhier, Gaston Bourbeau et Philippe Blais étaient des personnalités dynamiques capables de s'adapter aux temps nouveaux sans perdre l'orientation. Leurs successeurs ont dû manoeuvrer habilement puisque le Séminaire Saint-Alphonse existe encore.

Gymnase et piscine

Le 12 mai 1955, inauguration du nouveau gymnase et de la piscine²². On ne veut pas laisser tomber les jeux de balle-au-mur. On les transporte du côté Est de la cour, au grand déplaisir des résidents de l'endroit.

*
* *

Les structures du Séminaire sont toujours restées les mêmes jusqu'au jour où le Séminaire Saint-Augustin est apparu dans le paysage en 1965. Alors, la 5^e secondaire déménagea à Saint-Augustin pour n'en revenir qu'en 1987.

Le Séminaire a accepté de repenser son orientation vocationnelle, mais il ne l'a jamais abandonnée. Voici ce qu'a écrit le Père Xiste Langevin²³ en 1968:

Ses objectifs:

Nous demeurons « Séminaire ». Désirant assurer une solide formation intellectuelle et morale, notre Institution veut créer un climat favorable à la vie de l'esprit, à l'épanouissement de la personnalité des élèves. Aussi nos élèves doivent faire preuve des qualités nécessaires à la vie sociale: égalité d'humeur, esprit d'initiative, dévouement, bon esprit. Selon leur âge et leur développement, ils doivent être sensibles aux valeurs vocationnelles comme la gratuité, la disponibilité, la capacité d'amitiés désintéressées, l'esprit de travail, la piété, l'engagement dans l'immédiat, susceptible de déboucher dans un engagement apostolique total.

²² - Livret du 75^e anniversaire, pour les fêtes du 28-29-30 avril 1972, p.9.

²³ - Mon Clocher, février 1968, p. 10 - Père X. Langevin.

Bref, nous pouvons dire que notre Institution forme à la vie chrétienne parfaite des gars qui sont en état de recherche d'une vocation et qui n'excluent pas dans leur éventail de possibilités la vocation sacerdotale.

Cette idée est corroborée par le Directeur du Séminaire, François-J. Plourde²⁴. Voici ce qu'on lit dans *Mon Clocher*: « Les circonstances pourront nous amener à collaborer avec la Régionale. Nous avons d'ailleurs offert nos services. Mais nous n'accepterons pas d'obligations qui nous forceraient à cesser d'être ce que nous sommes: un SEMINAIRE, UN CENTRE VOCATIONNEL. »

En 1969, le Séminaire Saint-Alphonse a été reconnu comme une institution d'intérêt public. C'est un point important pour s'assurer les subventions du Ministère de l'Éducation.

Un tournant important

Le 2 janvier 1984, le Père Plourde nous quittait. Les autorités provinciales des Rédemptoristes en ont profité pour faire le point et ils ont dû constater que, pour l'avenir, c'était inutile de s'en remettre au Séminaire, pour la survie de la Congrégation.

Alors, quoi? Fallait-il fermer les portes immédiatement? Après de longues heures d'échanges et de réflexion, la lumière se fit. Un certain nombre de professeurs laïcs et membres du personnel avaient consacré les plus belles années de leur vie à une oeuvre à laquelle ils croyaient. Pouvions-nous les renvoyer du soir au lendemain, alors qu'ils n'avaient pas eu le temps de se préparer, qu'ils n'étaient pas encore éligibles pour leur retraite?

Et l'oeuvre d'éducation des jeunes était-elle encore valable? C'est de cela qu'il a fallu se convaincre, que le Séminaire offrait à des jeunes une éducation de choix, *pas branchée uniquement sur la vocation comme autrefois*, mais une éducation humaine et chrétienne valable. On a découvert que ça valait la peine d'accueillir des jeunes, de vivre avec eux des expériences de vie sociale et chrétienne, avec l'espoir que les bons principes cultivés chez les adolescents soient un bon levain dans la société à laquelle ils s'intégreraient.

Les autorités de notre province religieuse ont décidé de faire confiance aux laïcs pour prendre en main la direction et l'administration du Séminaire. Le Séminaire a été érigé en corporation différente des C.Ss.R. Quelques Pères ont continué à travailler bénévolement à la demande des autorités laïques. Ils font un ministère spécial de présence au milieu des jeunes.

Pour se conformer aux signes des temps, en 1985, le Séminaire ouvrit ses portes aux filles externes. L'expérience a été réussie à ce qu'on dit. En 1991, on poussa encore plus loin la tendance: place aux filles. Celles-ci furent admises comme pensionnaires. Naturellement, il fallut faire des ajustements dans le personnel pour tenir compte de la présence féminine. Plusieurs prévoyaient la débâcle. Mais, encore une fois, le Séminaire a doublé le cap sans faire naufrage.

Il y a encore bien des récifs à l'horizon, comme la baisse des subventions gouvernementales, la tendance à garder les enfants proches de chez-soi.

Le Séminaire peut compter actuellement sur une équipe jeune et dynamique qui désire ardemment le bonheur des jeunes.

²⁴ - *Mon Clocher*, avril 1968, p. 5

Les directeurs:

1896 - Jean-Baptiste Hoyois; 1897 - Père De Roo; 1901- Adalbert Guillot; 1902 - Père Rhéaume; 1902 - 1912- *Georges Daly*; 1912 - Paul Rioux; 1915 - Père Garant; 1918-1927 - *Louis-Philippe Lévesque*; 1927-1936 - *Louis Routhier*; 1936 - 1945 -*Gaston Bourbeau*; 1945-1947 - *Léopold Desgagné* ; 1947-1958 - Philippe Blais; 1958-1960 - M.-Louis St-Amant; 1960-1966- Jean-Marie Côté; 1966-1978 - François-J. Plourde; 1978-1981- Guy Pilote; 1981-1984 - François-J. Plourde Après la réorganisation: Raynald Jean, Mable Drouin, André Naud, Jean-Marc Majeau, Nicole Marcotte, Mario Doyle , Robert Laperle.

Préposés à l'entretien

Tous les préposés à l'entretien ont joué un rôle essentiel dans le fonctionnement du Séminaire, mais la mémoire populaire, à tort ou à raison, garde des préférés qu'elle ne consent pas à oublier. C'est ainsi qu'on parle encore dans la communauté de Ptit Pape, M. Ernest Paré, M. Antoine Gagnon, le Frère André.

Paroissiens au Séminaire

Je n'ai aucune prétention de vouloir tous les nommer, mais je veux affirmer que plusieurs paroissiens et paroissiennes y ont séjourné.

Alphonse Caron, F.-X. Nadeau, G.Blouin, Auguste Levack, David Levack, Lucien Dick, Albert Lagacé, Francis Lavoie, Robert Têtu, Rosaire Têtu, Xavier Lagacé, Raphaël Caron, Charles-Henri Bouchard, Paul-André Bouchard, Claude Lavergne, Jacques Fortin, Maurice Bouchard, Jean-Paul Barrette, Michel Jean, Jean-Guy Racine, Joachim Fortin, Charles Picard, etc.

∴

En 1996, plusieurs activités soulignèrent le centenaire du
Séminaire Saint-Alphonse.

∴

Le 30 septembre 1896, mort du Père Alfred Pampalon .

Ⓞ

Annales

1898



Les Annales occupent une place importante dans la mémoire collective de Sainte-Anne. Plusieurs personnes, hommes et femmes, ont fait carrière au Bureau des Annales.

Fondées en 1873, à Lévis par l'abbé N.-A. Leclerc, elles ont reçu une forte impulsion de leur fondateur et des prêtres du Collège de Lévis qui ont pris

la relève au point qu'au moment de leur acquisition par les Pères Rédemptoristes, le tirage s'élevait à 54, 000 abonnés.²⁵ Une verrière consacrée à l'Abbé Nazaire-Alphonse Leclerc rappellera à toutes les générations que les Annales de la Bonne Sainte Anne sont nées à Lévis.

En 1898, les Rédemptoristes belges, une fois bien installés au Canada, et rejoints par un bon nombre de Pères Canadiens Français se sentaient prêts à assumer la responsabilité de cette revue importante au Québec. Ils en firent l'acquisition, et ce n'est pas sans regrets que les prêtres du Collège de Lévis la voyaient partir, mais ils comprenaient que l'avenir de leur revue était bien à Sainte-Anne, le centre de la dévotion à leur grande sainte.

Les Pères Girard et Saint-Pierre ne tardèrent pas à s'identifier comme de fervents serviteurs de sainte Anne. Ils eurent la bonne idée de publier une histoire complète de la paroisse Sainte-Anne avec toutes les faveurs que sainte Anne a fait obtenir dès le commencement de la colonie. Ces pages historiques gardent toujours un grand intérêt pour ceux qui veulent retourner aux sources. Avec les deux feux successifs de 1922 et 1926, bien des faits auraient été perdus s'ils n'avaient pas déjà été consignés dans les pages des Annales.

Le personnel des Annales fut d'abord constitué de Pères et de Frères rédemptoristes, mais bientôt, ils ne suffirent plus à la tâche. Ils firent appel aux laïcs. M. Albert Godbout fut le premier paroissien à travailler aux Annales. M. Victor l'Heureux le suivit de près, lui qui en 1964 avait travaillé aux Annales 45 ans. Voici une liste d'employés ayant plus de 25 ans de service en octobre 1964²⁶: Adrien Bouchard (29), Jos-Clément Caron (27), Léopold Cyrias Caron (28), Charles Cloutier (28), Éric Gosling (25), Francis Louis Paré (26), J.-Élie Paulin (près de 25), Chrs-Édouard Racine (près de 25).

Les employés apportaient une grande ferveur à leur travail. Il faisait bon les entendre parler de sainte Anne. Il m'est arrivé de croiser des responsables des propagandistes au moment où ils s'embarquaient pour une tournée des zélatrices. Ils étaient comme des missionnaires à la veille d'une tournée apostolique. Si vous aviez entendu Tison Morel, la dévotion à sainte Anne transparaissait dans tout son être.

Pour d'autres, je ne sais pas combien d'années, ils ont travaillé aux Annales, mais ce que je sais, c'est qu'ils l'ont fait avec beaucoup de dévotion comme Phydime Dufour, Lucien Dick, Joseph (Tison) Morel, Jean-Paul Barrette, Gérard-Majella Boucher, Léopold Caron (Joseph), Jean-Marie Caron, Raymond Caron. Je ne sais quand les filles ont été admises aux Annales, mais certaines ont fait une belle carrière, comme Marguerite Caron, Lucienne Morin, Marthe Jean, Charlotte Perron, Ghislaine Powers, Mlle Deblois, Pierrette Boudreault. Actuellement, il y a une équipe solide, mais ces personnes font partie de l'actualité et non de l'histoire.

Avant l'ère de la mécanisation, à certaines périodes de l'année, il fallait un grand nombre d'employés. Cela pouvait aller jusqu'à 60. Mais à mesure que les machines se sont perfectionnées, le nombre des employés a diminué, même si on a multiplié les services.

Les Directeurs des Annales ont tous été des personnages bien connus à Sainte-Anne: Alfred Ferland, J.-Gilbert Morin, Jean-Marie Bégin, Joseph Néron, Alcide Bouchard, Maurice

²⁵ - Cf. 125 ans de la Revue Sainte-Anne, Gérard Tremblay, p. 24.

²⁶ - Cf. Mon Clocher, octobre 1964, p. 18.

DeMontigny, François Bouchard, Paul-Émile Desgagné, Eugène Lefebvre, Bernard Mercier. Il faut dire qu'ils étaient secondés par des prêtres bourrés de talents et souvent colorés. Souvenez-vous de nos regrettés confrères: Hervé Aubin, Robert Fouquet et Maurice Lavergne, Gérard Potvin, etc.

Depuis 1938, les Annales ont pignon sur rue, avec un numéro de porte sur le boulevard Sainte-Anne. Pendant quarante ans, elles se contentèrent de locaux empruntés à l'un ou l'autre de nos départements.

Les hommes et les femmes qui ont travaillé aux Annales ne sont pas devenus riches. Ce genre d'entreprise n'offrait pas les salaires élevés du Moulin de Papier ou de la Distillerie, mais elle les a fait grandir humainement, socialement, spirituellement, et leur a donné une certaine culture. En fin de compte, je crois que la plupart étaient contents de leur carrière.

Actuellement, le bureau de la Revue a ajouté plusieurs créneaux à ses activités: Le Club du Livre, La fin de semaine du livre religieux, l'expédition de certaines revues, les pèlerinages en bateau, etc. Mais cela n'est plus de l'histoire. Il reste que cette vitalité présente est l'annonce d'une longue vie. Ce que je souhaite à tous les amis de la Revue.

◇ Don de Mme François Racine (1898)

◇ Je cite un article du Père Girard, publié dans les Annales²⁷, « Mme Racine, digne héritière des biens et de la générosité du fondateur de l'église paroissiale, le sieur Étienne de Lessard, n'avait pas attendu sa dernière heure pour perpétuer les traditions familiales envers la Bonne sainte Anne. Voyant que l'oeuvre du Sanctuaire national se trouvait gêné dans ses développements par l'exiguïté du local, elle vint d'elle-même offrir en pur don toute cette partie du coteau qui avoisine la Chapelle commémorative et la Scala Santa. Acte en fut dressé le 4 février 1898. Cette donation, dont elle-même n'ignorait pas la valeur, est d'un prix inestimable pour la réalisation des projets touchant le sanctuaire. C'est un nouvel anneau ajouté à la chaîne des bienfaits formée par les possesseurs de la terre sur laquelle l'église de la Bonne sainte Anne s'est toujours trouvée depuis deux siècles et demi. »

◇ Ceux qui vivaient à Ste-Anne en l'an 1800 se seraient difficilement reconnus en 1900. Il y avait eu tellement de changements. L'église, le village avaient été transformés. Les pèlerins venaient toujours plus nombreux. La dernière année du XIXe siècle, on évalua le nombre des pèlerins à 134, 000.

Il y a plusieurs prêtres pour accueillir les pèlerins, l'église est beaucoup plus belle, mais l'essentiel reste le même. Sainte Anne se plaît toujours à manifester son amour de prédilection envers les pauvres pèlerins qui l'invoquent avec confiance. En cela, rien n'a changé, et les paroissiens ont raison de dire que Sainte-Anne sera toujours Sainte-Anne.

²⁷ - Collection du Frère Gabriel, pp. 500-502.



Le Séminaire St-Alphonse (juvénat).



Sainte-Anne-de-Beaupré — Rue principale vers 1900.



Couvent des Rédemptoristes.



L'artiste Louis Jobin devant sa boutique.

Le vingtième siècle

Hôtels

Parmi les bâtisseurs de Sainte-Anne, il y a d'abord ceux qui ont défriché les terres, ceux qui ont bâti les maisons, qui ont organisé la vie sociale, les Seigneurs, les capitaines de Milices, les curés; il y a ceux qui ont édifié la première église et les autres églises, ceux qui ont rendu l'accès plus facile, comme les propriétaires des bateaux à vapeur, le constructeur du Quai, *M. Nazaire Simard*; ceux qui ont construit les routes, spécialement le boulevard Sainte-Anne. Il ne faudrait pas oublier les Hôtelières qui ont permis aux Pèlerins et aux visiteurs de prolonger leur séjour.

Les hôtels¹ ont pris du temps à venir. L'hôtellerie actuelle (1963) diffère des installations primitives qu'inaugurèrent les Lessard. Lors de son mariage avec Marie Poulin, le 17 avril 1679, Étienne Lessard, fils, construisit sa maison, là-même où M. Arthur Simard, M.D., ouvrit sa clinique. Peut-être les vieux murs de l'édifice remontent-ils à cette époque. Or, ce Lessard fut maître de pension. On sait les noms de plusieurs pèlerins qui logèrent chez lui.

François Locquet, dit Dupont, épousant Anne Lessard, le 10 décembre 1693, bâtit à son tour une maison-hôtellerie, là-même où François Paré érigea plus tard l'Hôtel St-Laurent.

Les hôtes mangeaient-ils à la table commune ou disposaient-ils d'un coin spécial, les documents ne révèlent rien à ce sujet. On sait que, plus tard, plusieurs de nos gens aménagèrent des comptoirs-lunch. Et pour coucher les visiteurs qui passaient la nuit, on alignait des paillasses par terre tout au long des murs. Il faut entendre les curés dénoncer la promiscuité qui résultait de ces installations de fortune. Longtemps, nos gens ne pouvaient pas faire mieux, et longtemps la peur du risque les bloqua. Les bateaux à vapeur continuaient à déverser sur nos rives des flots de pèlerins. Malgré l'urgence, vingt-cinq ans passèrent avant l'éclosion de vrais hôtels.

Le Curé Blouin (1871-1875) se plaignait de la pénurie d'accommodations pour les pèlerins. C'est ce qui fit jaillir en lui l'idée de confier le Château Ranvozé à une communauté de Soeurs qui l'emploierait à l'accueil des Pèlerins. Les Soeurs de la Charité de Québec ont offert des services aux visiteurs, et les paroissiens étaient surpris de voir les gens monter la côte en si grand nombre. Dès lors, ils ont compris qu'il manquait quelque chose à Sainte-Anne et ils ont commencé à bâtir des hôtels.

Voici en quels termes le Père Marquis parle de ce sujet dans *mon Clocher*²: « Sûrs du succès (après l'expérience des Soeurs), les paroissiens démarrèrent à leur tour. Les hôtels pul-

¹ - Cf. Archives C.Ss.R., PA-32 a - b2 - 12981. - Article du Père Marquis.

² - *Mon Clocher*, mai 1963, p 19.

lulèrent. Ils encerclèrent la Basilique comme d'une ceinture et déployèrent leur ruban des deux côtés du village. »

Des premiers hôtels qui surgirent, on garde le souvenir de l'Hôtel Saint-Laurent, que M. Théodore Paré³ était en train de construire le 22 avril 1888, et du premier Hôtel Régina, où M. Nazaire Simard⁴ donna le banquet pour Mgr Taschereau et sa suite en 1892. Ces deux hôtels ont été détruits le 24 octobre 1892, dans un incendie qui consuma 18 maisons en face de la Basilique. Toutes les maisons ou édifices que nous avons connus par la suite, en deçà de la rue Régina, sont postérieurs à 1892.

Les premiers en date visaient à desservir le petit peuple. Le caravansérail d'Épiphanie Lachance en demeurait le type. L'hôtel était juste en arrière de la gare et tout près de la rue Régina qui était la rue du Quai. Cet hôtel imposant était à l'endroit où fut bâti le Sanatorium. Après le feu de 1922, il servit au culte, le temps de bâtir l'église temporaire. En 1926, lors de l'incendie de l'église temporaire, le Frère Fidèle retourne à l'Hôtel Lachance pour le convertir en chapelle, en attendant qu'on accommode un endroit dans la Crypte de la nouvelle Basilique. A la fin, les Pères achetèrent l'hôtel en 1926 et celui-ci est disparu.

L'Hôtel Régina de Nazaire Simard hébergeait plutôt les gens à l'aise. C'était le Kent House de la place. Voici ce que M. W. Dick écrit à son sujet: « C'est dans le voisinage de l'American Hôtel que se trouve le Régina, cet hôtel de première classe où descendent tous les voyageurs de la haute société. Les prix y sont plus élevés qu'ailleurs, mais on en a pour son argent. »

Pour ce qui est de l'Hôtel Saint-Laurent, M. Théodore Paré ne se laissa pas décourager par le feu. Il construisit plus grand et plus solide. Je vois encore les Jeunes garçons costumés invitant les passants à loger à l'Hôtel et je connais de vieilles personnes qui se font un point d'honneur d'avoir travaillé à l'Hôtel Saint-Laurent. Les Pères l'achetèrent en 1961 dans le but de le démolir. Cela ouvrit une balafre sur la rue Royale, car le vieil hôtel avait du style et il donnait du ton au village.

M. W. Dick⁵ nous fait faire un tour du village. « Tout à côté et séparé par une rue étroite⁶ brillent au soleil les vitrines du splendide magasin de Messieurs Fortier et Corriveau. Il n'y a pas mieux à Québec. Épicerie, quincaillerie, mercerie, boissons gazeuses, bière, porter: ce magasin contient tout.

Propriétaire et commis sont des gens qui accueillent le public avec une courtoisie parfaite.

C'est en haut de ce grand magasin que se trouve l'Hôtel Columbus parfaitement aménagé et pouvant offrir aux pèlerins tout le confort des établissements du même genre dans la Vieille Capitale. Mais filons toujours. Aussi bien, nous voici en face du Saint-Louis que dirige le populaire M. Lapointe. S'il est un homme entendu dans la régie d'un hôtel, je viens de vous le nommer. Parlant également bien les deux langues, affable, poli, aimable, M. Lapointe est un gai compagnon pour ses hôtes. Avec lui, les heures d'attente coulent vite et le voyageur peut digérer en paix le menu, sans crainte de manquer le train.

³ - Mon Clocher, mai 1964, p. 2.

⁴ - Mon Clocher, février 1963, p. 7.

⁵ - Eugène Dick: Hôtels de Sainte-Anne - PA 33 DI (E) b.3- 1187.

⁶ - Je ne sais au juste ce dont M. Dick voulait parler, n'ayant en main qu'un extrait de son document.

Cet hôtel a une vue superbe sur le quai de M. Simard, où accostent tous les bateaux, et se trouve en outre à une demi-minute de la gare centrale.

Le Saint-Louis mérite l'encouragement que le public voyageur n'a cessé de lui donner depuis sa fondation.

Voilà pour le côté nord de la rue. Traversons le chemin et engageons-nous sur la rive sud de la voie publique. Pour aujourd'hui, je me contenterai, sans entrer dans de longs développements, de vous donner la liste des maisons de pension et hôtels qui longent la voie ferrée, laquelle, comme chacun sait, est construite sur le rivage même du Saint-Laurent, à la limite des hautes marées.

De l'Ouest en Est, c'est-à-dire par ordre décroissant d'éloignement de l'église, on rencontre: Le Buffalo House tenu par Mlle Bessette, locataire, le Dominion Hôtel dont le propriétaire est M. Siméon Paré qui possède aussi et tient à la disposition des pèlerins des voitures de premier ordre; un autre Dominion Hôtel, à la tête duquel est M. François Rochette.

L'Hôtel Sainte-Anne dont l'enseigne porte encore le nom de son défunt directeur, M. Sifroi Morel, bien qu'en réalité, le maître actuel soit M. Hervé.

Puis vient l'American Hôtel que dirige M. Ed. Morel. Le voyageur trouvera à l'American, 25 chambres et 50 lits doubles; en outre, service diligent, excellente nourriture, intelligence des deux langues et, last but not least, proximité de l'église et de la gare.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de la maison bien connue de M. Xavier Paré, située à l'est de la Basilique, confinant au terrain des Pères.

Ici, c'est la vraie campagne, la solitude agréable, le repos non troublé par les mille bruits de la rue. L'Hôtel est solitaire de ce côté-là, et seuls les échos affaiblis de la grande rumeur qui monte du village y parviennent.

Le pèlerin qui désire se recueillir et jouir en paix des sereines impressions que fait naître la vue du grand fleuve, des îles qui en rompent l'uniformité et des montagnes géantes qui lui font bordure, n'a qu'à monter dans un des coupés de M. Paré qui le conduira à son confortable hôtel, sans bourse délier.

Et quand une fois, les pèlerins auront été les hôtes de M. Xavier Paré, à l'Hôtel Sainte-Anne, ils n'auront plus besoin d'invitation pour revenir.

Je devine que cet Hôtel de M. Xavier Paré est la demeure des Soeurs Franciscaines après avoir été tour à tour l'Hôpital Saint-Paul du Dr Fiset et l'Hôpital Notre-Dame-du-Sacré-Coeur du Dr Simard.

M. Dick a écrit ses commentaires sur les Hôtels entre 1900 et 1915.

Juste à côté de l'Hôtel Saint-Laurent, s'élevait l'Hôtel Beaupré des Gariépy et plus loin l'Hôtel Frontenac tenu par M. Édouard St-Hilaire. Ces hôtels disparurent avec l'incendie de 1936. Un Hôtel Beaupré

fut rebâti. Le nouvel Hôtel Frontenac est devenu l'Hôtel Horizon. Ces deux hôtels furent achetés par les Pères, après la construction de l'Auberge et exploités quelques années, sous le nom de Manoir, puis ils furent démolis. L'Hôtel Marcotte fut bâti après le feu de 1936. Il est devenu un magasin d'objets de piété. C'est l'Hôtel Saint-Louis qui est *le vénérable ancien* dans le coin.

En 1930, avec la construction du Sanatorium, le Dr Fiset, secondé par les Pères, fit une incursion dans le domaine de l'Hôtellerie. Des visiteurs fortunés n'étaient plus complètement satisfaits de l'Hôtel Régina. Il n'y avait pas d'ascenseur et il n'était pas à l'épreuve du feu. Pour vendre son projet aux Pères, le Dr Fiset avait inclus cet objectif: fournir aux visiteurs et pèlerins une qualité d'hôtellerie inexistante à Sainte-Anne. Cet objectif irait de front avec l'hôpital, l'accueil des pèlerins handicapés, l'hébergement de personnes âgées.

L'hôtellerie souleva les protestations⁷ des gens d'affaires de la paroisse. On fit appel à l'évêque. Celui-ci, après les délais diplomatiques, laissa entendre aux Pères que l'idée n'était peut-être pas mauvaise de fournir aux pèlerins des services haut de gamme, mais que ce n'était pas nécessairement aux autorités religieuses à pourvoir à tout. Le Service d'hôtellerie ne fit pas long feu. C'est l'hôpital qui peu à peu prit le dessus jusqu'à exclure pratiquement tous les autres objectifs. Avec la mainmise du gouvernement sur les services hospitaliers, même les pèlerins malades avaient de la difficulté à y être hébergés. On avait prévu pour les chaises roulantes une entrée au niveau du sol, donnant accès à l'ascenseur.

Les responsables du Pèlerinage se voyaient déboutés, devant la nécessité de recommencer à zéro pour ce qui est de l'accueil des pèlerins malades et handicapés. C'est alors que surgit l'idée de l'Auberge. On parlait des installations pour les malades à Lourdes. L'idée fit son chemin.

Les projets précis ne tardèrent pas à venir à la surface. On acheta le vénérable Hôtel Régina afin de le démolir pour laisser place à l'Auberge de la Basilique qui aurait comme objectif principal l'hébergement des pèlerins malades comme ceux du groupe Ahearn et les autres. Ce serait à l'épreuve du feu. Il y aurait des ascenseurs. Le projet comme tel ne rencontra pas d'opposition. Il fallait certainement améliorer les conditions d'accueil pour les malades. Là où les difficultés surgirent, c'est dans la politique commerciale du nouvel Hôtel. L'Auberge remplaçait un Hôtel bien fréquenté. Cela pouvait laisser espérer un commencement de clientèle.

On sait bien que les malades ne viennent pas à l'année. Pour avoir un hôtel à leur disposition quand ils viennent, il faut que cet hôtel vive en les attendant. L'Auberge avait un avantage sur les autres hôtels: les ascenseurs et le fait d'être à l'épreuve du feu. Cela pouvait compter dans la publicité. Les Pères avaient de puissants moyens de publicité: les Annales, les visites aux groupes de pèlerins en hiver, l'accueil à la Basilique, la rencontre du Directeur des Pèlerinages avec les organisateurs. Je ne sais pas s'il y avait une politique bien étudiée chez les Pères pour assurer la viabilité de l'Auberge, ou si c'était laissé à l'initiative du Promoteur principal, le Père Eugène Lefebvre. Mais les propriétaires des hôtels qui restaient ont eu l'impression d'être en butte à une compétition déloyale.

Il n'y avait certainement pas de mal à offrir des services de qualité aux malades. Tout le monde en convient. Mais il fallait se rappeler qu'il y avait encore des installations hôtelières qui avaient rendu de grands services au Pèlerinage et qui ne demandaient que de continuer à vivre. Ce qu'il fallait espérer, dans un cas pareil, c'est que les promoteurs de l'Auberge prennent leur

⁷ - Voir plus loin, un exposé du problème dans un chapitre sur l'Hôpital.

temps pour se faire une clientèle, qu'ils n'utilisent pas les trucs des compagnies financières, comme de baisser les prix, et qu'ils ne jouent pas indûment sur les mérites de l'hébergement dans un hôtel appartenant à des religieux. Je ne ferai pas d'enquête sur ce lointain passé. Je me contenterai de croire sans preuve que tout s'est passé selon les normes que je viens d'énoncer. J'ai parfois entendu des affirmations contraires.

Les hôtels du village n'eurent pas le temps de se moderniser. Avec l'ouverture du Boulevard Sainte-Anne en 1956-57, toute une série de motels modernes s'alignèrent de chaque côté. Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les bourses.

L'industrie du bois

1902

1902 est une année mémorable pour la Côte de Beaupré⁸; on voit surgir la première industrie forestière. Deux cultivateurs-menuisiers, F.-X. Mathieu et Alfred Lortie, et aussi un Consul belge, M. Van Bruggel, résident de Boisclair, créaient cette industrie.

Le « Chemin de Cauchon », un vieux portage qui traversait Saint-Ferréol, servait au transport de billots jusqu'au moulin à scie situé sur l'Île Labranche, alors à Ste-Anne-de-Beaupré.

Deux ans plus tard, nos industries firent faillite et un nommé O.-W. Ordway, originaire de New-York, acheta leur entreprise pour fabriquer non seulement du bois de sciage, mais aussi pour couper et livrer du bois de pulpe au moulin de Glenn Falls, dans l'état de New-York. Il en fut donc le premier propriétaire et gérant. On construisit un barrage et un moulin pour le sciage du bois à pulpe à l'endroit même où le moulin actuel s'approvisionne d'eau. Les méthodes qu'il employa pour contrôler la rivière et y faire le flottage des billes étaient considérées comme une aventure.

En 1905, M. Ordway vendit ses propriétés à « Bayliss Pulp and Paper Company ». Un homme très connu à Beaupré, M. W.-A. Cooper, fut gérant pour les nouveaux propriétaires pendant plusieurs années, soit jusqu'en 1927.

Il formait ainsi la Ste-Anne Power Company qui, la même année, signait un contrat avec le Séminaire de Québec lui permettant, pour une période de cinquante ans, de couper le bois contenu dans le drainage de la rivière Ste-Anne en arrière de St-Ferréol et de St-Tite-des-Caps. Deux changements furent apportés à ce contrat: en 1915, on prolongea sa durée jusqu'en 1966, mais, en 1962, la Compagnie et le Séminaire s'entendaient de nouveau pour étendre les droits de coupe sur ces terrains jusqu'en 1986.

De 1905 à 1929, les finances et les opérations forestières de la Ste-Anne Power Co. varièrent sensiblement. En 1910, la Compagnie commença la construction d'un pouvoir d'eau aux Sept-Chutes, lequel fut parachevé par la suite par la Compagnie Québec Power. En 1914, elle construisit un moulin-écorceuse à la « vieille dam » qui fut vendu en 1926 à Spanish River de Sault-Ste-Marie.

⁸ - Cf. Histoire de Beaupré par Elphège Renaud- *L'industrie du bois*, p. 164.

A partir de ce temps, 1927, cette industrie n'appartient plus à l'histoire de Sainte-Anne de Beaupré, mais à la nouvelle municipalité de Beaupré.

Le temps des bûcherons, des Jobbers et des moulins à scie

Au tournant du siècle, c'était la famine au Québec. Les habitants crevaient de faim sur leur ferme. Les gens ne savaient pas où aller pour gagner leur vie. Certains regardaient vers l'ouest, mais ils n'avaient pas l'argent pour payer leur passage. Ils regardaient passer les immigrants d'Europe qui, eux, avaient un passage gratuit. Sur la Rive-Sud, les gens traversaient la frontière pour aller travailler dans les filatures (factory) de la Nouvelle-Angleterre.

Il est probable que l'industrie du bois réussit à garder plusieurs jeunes de Sainte-Anne au pays. Ayant eu le bonheur de jaser longuement avec des vieux, j'ai beaucoup entendu parler de « jobbers », de « dravage », et de camp de bûcherons dans le bois. Le jobber était le petit contracteur qui s'engageait à fournir tant de mille cordes de bois à un gros contracteur. J'ai connu Téléphore St-Hilaire (Ti-blanc), Adélarde Gagnon et bien d'autres. Il y eut aussi les moulins à scie : Tourville, à la Rivière-aux-Chiens, et Raymond St-Hilaire aux Sept-Crans. J'ai connu Édouard (Jim) St-Hilaire et Ludger Gagnon, qui avaient été cuisiniers dans les camps de bûcherons avant d'être cuisiniers chez les Pères.

Cela veut dire que nos belles forêts, en plus d'avoir fourni aux premiers habitants des maisons bien chauffées, un supplément de nourriture par les produits de la chasse, réservaient un gagne-pain substantiel à une portion considérable de la population avec le bois de sciage et le bois de pulpe.

Cela est venu dans le bon temps, car il est vite devenu évident que l'agriculture seule ne pouvait faire vivre son monde. L'industrie du bois a pris la relève en attendant d'autres industries qui viendraient vers les années trente. Je pense au Moulin de Beaupré, à l'Anglo-Pulp, à Limoilou; à la Dominion Textile, à St-Grégoire de Montmorency; et aux briqueteries de Ville-neuve.

Le tourisme, grâce à sainte Anne, au quai, au chemin de fer et aux propriétaires d'hôtels, faisait vivre plusieurs personnes. Il procurait de nombreux emplois saisonniers. Et de son côté, l'agriculture n'a cessé de décliner. Le jeune homme, quittant l'école, devait regarder dans toutes les directions pour se préparer à fonder un foyer. Pour plusieurs, le Pèlerinage apportait un supplément bienvenu, mais il ne pouvait être la principale source de revenus. C'est beaucoup plus tard qu'on pourrait s'assurer une modeste carrière au service des Pères ou au Bureau des Annales.

1904

Le six novembre, bénédiction de la chaire de vérité, digne couronnement des sculptures artistiques de Mathias Zens, de Gand, Belgique⁹.

⁹ - Cf. Annales de la Bonne Sainte Anne (ABSA) - avril 1923, p. 43.

Les Rédemptoristines

(Chrs-Eug. Marquis)

1905

Les moniales de l'Ordre du Très-Saint-Rédempteur, communément appelées **Rédemptoristines**¹⁰, sont nées en Italie au début du 18^e siècle avec Marie-Céleste Crostarosa, dirigée elle-même par saint Alphonse de Liguori, fondateur des Rédemptoristes. Ces moniales cloîtrées sont tenues à l'observance de la clôture papale majeure. Peu à peu elles se sont répandues dans toute l'Europe: Autriche, Belgique, Hollande, Irlande, Angleterre, France, Espagne, Allemagne. Aujourd'hui, elles se trouvent aussi, non seulement au Canada, mais encore au Brésil, au Japon, en Argentine et dans les États-Unis de l'Amérique du Nord. Elles ont même une fondation récente en Afrique.

1- L'arrivée en Amérique

Le 2 août 1905, trois moniales de Marienthal (Hollande), Mère Marie-Stanislas, supérieure, Mère Marie-Gabrielle et Mère Marie-Hyacinthe frappaient chez les Rédemptoristes de Hochelaga. Le Père Meeuwissen, supérieur de la Province de Hollande, accompagnait la caravane. Le Père A. Lemieux accueillit le groupe comme des envoyés célestes. Ces Rédemptoristines venaient fonder, à Ste-Anne-de-Beaupré, le premier monastère de leur Ordre en Amérique.

Le 5 août, le P. Lemieux pilote les arrivantes de Montréal jusqu'à destination. A 7h15 du soir, nos voyageuses descendaient du petit train. Un copieux souper les attendait au parloir. Leur première visite alla au sanctuaire de la Bonne Sainte Anne. Leurs yeux étrennèrent l'installation électrique que tout juste on avait achevé de poser. Ce que la Basilique leur offrit de splendeur et de magnificence, les combla de joie. Elles eurent l'impression de toucher au vestibule de ce ciel que saint Jean nous décrit dans l'Apocalypse.

Après une fervente prière, où nos religieuses mirent leur fondation sous la protection de notre Thaumaturge, elles montèrent prendre leurs appartements chez les Franciscaines. Sous l'oeil du Père Recteur, ces bonnes religieuses avaient déballé leurs bagages et tout rangé comme dans les cellules qu'elles venaient de quitter en Hollande. Cette délicatesse donna aux arrivantes de toucher au terme de leur pèlerinage malgré le chemin qui restait à parcourir avant l'installation définitive dans le flanc de la colline.

Le lendemain, le Père Meeuwissen chanta la messe à la Basilique; les Rédemptoristines avaient pris place dans le bas-choeur. Au dîner, le Père Wittebolle lut une poésie à l'adresse des Soeurs et le Père Lemieux eut l'obligeance de leur porter un toast au nom des Pères.

2- Leur gîte d'hivernement

La vie normale reprit vite son cours dans la maison que les Pères leur avait louée de Jacob, près du dépôt de la station. Ce couvent temporaire existe encore de nos jours sur le chemin Royal au numéro 10, 487. Il

¹⁰ - Cf. Mon Clocher, décembre 1963, p. 3.

appartient à Cyrias Paré¹¹. Au début, elles n'eurent à leur disposition que le rez-de-chaussée. A l'automne, avec les dernières arrivées, elles occupèrent aussi l'étage.

3- Un deuxième contingent

Le 11 octobre de la même année, le Père Jansen de Wittem descendait de Montréal avec un autre contingent de Rédemptoristes. Dès le lendemain, le Père Allard repartait avec ce renfort de six religieuses, pour gagner Ste-Anne-de-Beaupré le même soir. A 5h30 du soir, elles descendirent à la Basilique pour un salut solennel du Très-Saint-Sacrement. Les trois premières étaient venues à la rencontre des nouvelles. Le Père de Nys leur ménagea la plus cordiale réception. Après le souper, deux voitures menèrent les Soeurs à leur couvent. Jusqu'au retour de la Supérieure de Marienthal pour son monastère, elles formaient comme les neuf choeurs des Anges¹². Elles formaient une communauté suffisante pour que l'observance régulière suive son cours.

4- Site de leur monastère

Pendant que la petite communauté menait sa vie de contemplation, la Supérieure de Marienthal entreprit de choisir le site où l'on élèverait le monastère.

Elle avait le choix entre trois endroits. Le premier était près de la Rivière Ste-Anne. Or des objections empêchèrent les Soeurs de bâtir en cet endroit. Il eut fallu avoir une chapelle publique. Il répugnait aux Soeurs d'accepter cette servitude et ce dérangement pas trop en harmonie avec leur vie. Elles jugèrent en plus l'emplacement trop loin des Pères.

Le deuxième site qu'on étudia fut un vaste plateau chez Louis Paré, le fermier des Pères (terre actuelle de Éric Gagnon). Les Soeurs firent plus qu'hésiter. Site superbe mais trop solitaire! « Nous ne sommes ni chartreuses ni trappistines, disait la Supérieure, nous sommes Rédemptoristes. » Elles prévoyaient qu'en hiver, elles n'auraient pas la messe tous les jours.

La supérieure y planta
son parapluie.
Ici, il y a de la poésie et
de la prose.

Ici nous resterons.

Il restait l'étroit plateau qui surplombait le vieux cimetière et le Chemin de la croix. Son élévation, à plus de 200 pieds au-dessus du fleuve, faisait de ce terrain un superbe promontoire. Quand la Mère Supérieure atteignit ce point d'observation, elle y planta son parapluie. « Ici, il y a de la poésie et de la prose, ici nous resterons. »

Les deux moniales qui l'accompagnaient embrassèrent d'emblée les vues de leur Supérieure. De concert, elles jugèrent la place propice à leur vœu de vivre près des Pères et du Sanctuaire de la Bonne Sainte Anne.

Sur place, le Provincial de Hollande, le Père Lemieux, le Père de Nys, le Père Lamontagne et nos trois moniales tinrent une consulte extraordinaire. Chez les Pères, il y eut des partisans et des opposants. Ils ne partagèrent pas tous l'enthousiasme des religieuses. On émit des doutes sur les possibilités d'asseoir de solides fondations sur ce fond glaiseux laminé de strates schisteuses. Rien ne désarmait les religieuses. Elles étaient sûres de ne jamais voir de fissures dans le solage, ni l'affaissement inégal de l'édifice, qui nécessiterait des réparations coûteuses. On avança les fatigues que présentait pareil escarpement pour les Pères qui les desserviraient.

Un Père grave, dit-on, eut, sur-le-champ, une solution péremptoire: on établirait un funiculaire comme au Kent House. Personne ne vérifia si, dans le moment, notre consultant ne rêvait pas tout fort.

¹¹ - Cf. Archives de Sainte-Anne, Doc. Vol. 3, pp. 263-271.

¹² - Chronique -355-57 et Doc. Vol. 3, p. 279.

A la fin, on prit le vote. Les parties tombèrent d'accord: ce Thabor l'emporta haut la main, tant il est vrai que « tout ce que femme veut , Dieu le veut ».

Ainsi, les Soeurs auront à leurs pieds le Calvaire du Chemin de Croix: et plus bas, elles auront les morts qui, dans la paix du Seigneur, attendent la résurrection. Attenant à leur cloître, elles jouiront d'un petit jardin. Les Soeurs bénirent le Seigneur de cette terre promise. Le monastère serait sous le vocable de Marie-Immaculée, et la chapelle, sous celui de saint Gérard¹³.

Le Père Girard acheta de Joseph Boucher et de Joseph Gravel le terrain qui avait rallié de la sorte les suffrages , et les Pères le cédèrent à leurs Soeurs en religion.



Le monastère

Les choses¹⁴ allèrent bon train sans nul obstacle sur la route. Il ne restait plus que le monastère à construire. L'architecte É. Tanguay de Québec en élaborait les plans sur les données des Moniales, sur la configuration du terrain et sur l'encadrement de la Côte. On choisit le style ogival, de préférence à tous les autres.

Les entrepreneurs Morissette et Côté signèrent le contrat et, dès le 10 octobre, les travaux débutèrent, nous dit L'événement de ce jour. Le même journal finissait son article par ces mots: « Nous souhaitons que cet asile de prières attire de plus en plus sur notre pays les faveurs de notre glorieuse Patronne, la Bonne Sainte Anne. Puissent ces filles de saint Alphonse trouver beaucoup de vocations au sein de nos familles et perpétuer les désirs et les desseins de leur glorieux père! Les filles d'Alphonse prient sur la montagne, pendant que ses fils combattent dans la plaine. »

Même si, de nos jours, l'édifice présente des signes de vieillesse qui l'inclinent vers la mort avec les pionnières qu'il abrita de son mieux - il ne reste plus qu'une survivante-, cet édifice constitue, dans la Côte de Beaupré, comme une gemme que le bijoutier sertit dans le plus pur joyau. C'est bien l'impression qu'il évoque chez les artistes sensibles aux touches de la foi.

Par ce geste de la prière
qu'il exprime en ses lignes,
ce monastère nous invite
à reproduire la vie
qu'on y mène
à l'intérieur.

Par le geste de la prière qu'il exprime en ses lignes, ce monastère invite à reproduire la vie qu'on y mène à l'intérieur. Il vous arrache de la terre et mieux que les vaisseaux spatiaux, orgueil de notre époque, vous éjecte vers les sphères où l'âme rejoint son vrai Centre. Hors de Dieu , nous dit saint Augustin, l'âme erre à l'aventure et, toujours hors de lui, les pôles autour desquels elle peut graviter, la laissent insatisfaite et comme vide de tout. A la vérité, l'architecte Tanguay réussit à merveille à créer cette rampe de lancement qu'attend l'âme chrétienne en ses aspirations pour entrer dans l'orbite de son Dieu.

Le clocher avec sa tour massive et sa fine flèche représente bien ces engins à présent familiers qui, dès l'allumage des réacteurs, vous emporteront vers le ciel où pour « acieillir » vous n'avez à craindre ni déviation dans votre course, ni panne dans les fusées de freinage. Les hôtes à bord sont sûrs d'arriver sans accident au bout de la traversée.

¹³ - Cf. Doc. Vol. 3, pp. 273-275.

¹⁴ - Cf. Mem Clocher, janvier 1964, pp 3-4.

Des deux côtés du clocher, les plans originaux comportaient deux ailes semblables. En 1905, on ne construisit que celle de l'est. En 1926, vu l'affluence des vocations, on ajouta l'autre. Même décapitée de ses ailerons, soucieuse de réduire les dépenses à l'essentiel, cette dernière ne dépare pas l'ensemble. Elle peut coïncider avec le souci que nourrissent nos architectes modernes de briser à dessein l'exacte symétrie en leurs constructions. Il leur suffit d'un rappel plutôt que l'image de la chose.

C'est dans ce vestibule du ciel que depuis 58 ans des Rédemptoristes poursuivent l'unique nécessaire dans la contemplation. Leur médiation constitue, pour la région qu'elle imbibe de leur atmosphère, une antenne magique qui ne cesse de décharger les effluves de la grâce sur notre sol et d'aider sainte Anne à faire de ces lieux une terre de miracles.

6- Vers d'autres cieux

Pour réaliser ce plan providentiel, il a fallu que la terre canadienne produise des vocations. Il advint que la ruche pleine à craquer sentit le besoin d'essaimer et de fournir à d'autres régions les avantages spirituels que rapportent les contemplatives partout où la Providence les installe.

Après des sondages infructueux à Sherbrooke, au Viet-Nam, le Japon ouvrit ses portes aux Rédemptoristes canadiennes. Le rameau vigoureux de ces pionnières en 1950 connut un si prompt développement qu'il fallut, dès 1958, en détacher une branche et la transplanter dans un autre secteur du pays, à Nagasaki. La vie contemplative a l'heur de répondre aux aspirations de l'âme japonaise. Les œuvres extérieures que, dès le début, on y annexa, font que Marie et Marthe y trouvent leur compte dans une heureuse harmonie.

7- A Ste-Thérèse de Blainville

Cette émigration à l'étranger ne mit pas fin, chez nos Moniales de Ste-Anne, à l'idée de fonder un autre couvent au pays. Le projet flottait dans les esprits depuis plus de 20 ans. La saignée que le personnel avait subie pour démarrer la fondation au Japon obligea les Supérieures à temporiser.

La Providence prit l'initiative de la réaliser à son heure, à l'endroit qui lui plairait. Des âmes généreuses les mirent en possession d'un magnifique terrain en face de l'église de Ste-Thérèse, et l'évêque leur ouvrit avec plaisir les portes de son diocèse.

Voici les noms de ces fondatrices

Révérènde Mère Marie-Céleste, née Émilie Parent, de St-Isidore, supérieure,
Révérènde Mère Marie-Thérèse, née Jeannette Larocque, de St-Alphone de Montréal,
Révérènde Mère Marie-Gabrielle, née Marie-Ange Plourde, de Mont-Carmel, Kamouraska.

Les Patronnesses¹⁵

Dans l'Évangile, Notre-Seigneur reproche aux enfants de lumière d'être souvent moins adroits en affaires que les méchants. A ce sujet, le Divin Maître nous exhorte à nous servir des biens matériels pour nous assurer des biens éternels comme des amis qui nous introduisent au ciel. Si Notre-Seigneur nous apparaissait, je crois qu'il développerait sa parabole en regard de nos Rédemptoristes. Depuis plus de 50 ans, notre *terre de miracles* possède un Couvent de leur ordre. Or, de leur promontoire qui surplombe nos demeures, ces Moniales veillent sur nous et ne cessent de prier à nos intentions. *Désirons-nous une grâce insigne que nous sollicitons la médiation de ces religieuses.*

En retour, plusieurs paroissiens leur offrent du secours. Nous voudrions généraliser cet état de choses, à l'avantage de toute la paroisse, y compris de nos bonnes Rédemptoristes.

Par suite de leur discrétion, il ne transpirait jamais un écho de leurs besoins. Peut-être avons-nous l'impression que les épouses de Notre-Seigneur ne manquaient de rien. En fait, la gêne régnait.

Il y va de l'honneur des paroissiens de leur venir en aide. Loin d'entraver l'ascension de ces âmes ferventes, ces secours les stimuleront davantage vers les sommets de la perfection et reviendront sur nos têtes en pluie de grâces.

A cette intention, un groupe de dames voulurent fonder un comité, comme il en existe dans les endroits où vivent des soeurs cloîtrées. Le sondage qu'elles effectuèrent l'an dernier révéla que ce mouvement répondait à l'opinion générale. On souhaitait cette institution.

Le 12 septembre, ce rêve devint une réalité. Plus de 133 noms attendaient le mot d'ordre pour agir. Les dames et demoiselles présentes choisirent leurs officières et leur Conseil de Direction. Avec l'expérience et le temps, nous élaborerons un certain règlement. Le premier point qui s'impose aux membres consiste à référer leurs initiatives à ce Conseil, dont la mission est d'assurer la coordination des volontés en vue d'un meilleur rendement.

Vu la souplesse des rouages, ce mouvement ouvre un champ très large à toutes les activités. Sans nuire en rien aux organisations existantes, le Comité de ces dames patronnesses met à point des projets à réaliser dans un avenir prochain.

Mon Clocher est heureux de publier un compte-rendu de la réunion du 12 septembre.

Le Père Brochu, C.Ss.R, curé, tint à venir à l'assemblée. Il félicita les dames et demoiselles qu'il sait toujours prêtes au dévouement et les encouragea fort à tenir au bénéfice spirituel de la paroisse.

L'assistance procéda par la suite à l'élection du Conseil.

On choisit:

- Mme P. Mayrand, à la Présidence
- Mme Gérard Doyon, à la Vice-Présidence
- Mlle Louise Godbout, au Secrétariat
- Mme Eddy Nicholson, à la trésorerie.

¹⁵ - Mon Clocher, septembre 1961, p. 27.

A cet exécutif, on adjoignit une quinzaine de directrices réparties dans la paroisse, comme des chefs de groupe qui noyauteront les membres et sympathisantes de leur arrondissement.

J'étais à Ste-Anne, à cette époque. Je me souviens que j'avais été surpris d'entendre dire que les Rédemptoristes étaient à la gêne. Personnellement, je me disais que les Pères ne refuseraient jamais d'aider leurs Soeurs Rédemptoristes. Cela est vrai, mais encore aurait-il fallu qu'ils soient mis au courant. Ils ont dû manquer certains signaux, à l'occasion. Les Soeurs ont vraiment été discrètes et ce sont des dames assidues à les visiter qui ont découvert leur pauvreté. Les Pères en charge dans le temps ont dû se sentir mal à l'aise. J'espère que leur dénuement n'a pas duré trop longtemps.

Par ailleurs, la mise en branle de toute une paroisse au secours des religieuses offrait un spectacle édifiant qui parlait fort en faveur de l'utilité des Religieuses cloîtrées dans l'idée du peuple. Ce ne fut pas seulement un feu de paille. Dix ans plus tard, j'étais curé et les Dames patronnesses fonctionnaient comme jamais.

Le Chemin et le Petit-Cap

J'ai parlé du Chemin¹⁶ de Champlain, au début de la colonie. On l'appelait aussi le chemin de navigation. Ce chemin n'a pas changé. On n'a jamais eu l'idée de faire un nouveau tracé comme on fait actuellement avec la côte des Éboulements. Ce chemin entier est resté tel quel depuis son homologation, sauf pour certains endroits dans la paroisse où une trop grande tolérance des autorités, pendant ces trois siècles, a permis qu'ici et là le chemin perde de sa largeur. Ce qui explique son tracé tortueux, c'est que la seule borne établie au début, c'était la hauteur de la plus haute marée. Le chemin suit donc le contour des collines et des caps. Et il est possible de comprendre qu'en certaines saisons, ce chemin a dû être passablement marécageux. Pour obvier à cet état de choses, *il fut macadamisé entre 1905 et 1908*, à l'automne. Il fut *refait en béton* après la première grande guerre, et couvert d'*asphalte* après la deuxième.

Pour comprendre les côtes et les détours du Chemin Royal, il est utile de jeter un coup d'oeil sur son voisin, le Petit-Cap¹⁷.

Malgré son adoption par sainte Anne, dès l'origine du pays, ce promontoire conserve un naturel plus que maussade. Dans le passé, malgré les liens qui le ligotaient, le Petit-Cap réussit des éboulis dont les traces subsistent même dans le Chemin Royal que nous foulons. A l'origine, il surplombait le fleuve. Des grandes marées l'érodèrent à la base. A maintes reprises, il subit des effondrements et des glissements. Les deux côtes, que nous gravissons à partir de chez *M. Gérard Doyon* jusqu'à chez *M. Joseph Desbiens*, proviennent à n'en pas douter

¹⁶ - Mon Clocher, novembre 1960, p. 16 - Travaux de voirie.

¹⁷ - Mon Clocher, octobre 1960, p. 15 - Les humeurs du Petit-Cap - Père Marquis.

d'éboulis. A creuser dans cette masse, nous rencontrerions des vestiges de ce que ces phénomènes ensevelirent à différentes époques. Il en résulta tout un remblai qui protégea le reste contre l'érosion et l'effritement. Mais l'apparition des Blancs avec la hache et le pic remit le Petit-Cap en activité.

Pour nous en tenir au récit des contemporains, vers 1890, pendant la coulée des érabes, une masse énorme de glaise combla la cavée où coule le trop-plein du réservoir et barra le chemin à la hauteur des chemins chez Joseph Deblois. Les voitures durent passer sur la grève pendant le déblaiement.

Vers 1924, les pluies abondantes détachèrent de la falaise tout un bloc de terre boueuse qui poussa dans le chemin la maison de Louis Lacroix. C'est alors que ce dernier crut bon de s'installer hors de portée de ces accidents. Albert Deblois construisit son foyer dans la place vacante. Vers 1940, ce dernier essayait à son tour l'infortune de son devancier. Le Petit-Cap déranga sa maison et son solage et, par le défoncement, l'emplit à demi de terre. Vers 1936, Alfred Paré passait près de perdre sa maison par suite d'un éboulis.

Plus près de nous, en 1958, les pluies diluviennes ne provoquèrent-elles pas l'écrasement d'une cuisine chez M. Eugène St-Hilaire? Ces accidents nous tiennent en éveil et nous préviennent d'être prudents, de ne pas défier le monstre. Voici que, le 4 octobre dernier, le Petit-Cap ajoutait un dernier drame, même s'il n'y eut aucune perte de vie. La terre bouscula tout un quai qui la retenait et tomba sur l'habitation de M. Arthur Paré, dans la Côte Côté.

La maison sortit à moitié hors de son solage pendant que l'avalanche en défonçait les murs. Ce fut une ruine totale. La maison, en équilibre instable, met sa voisine d'en-bas en danger. Des témoins charitables tirèrent la propriétaire des décombres. Elle ne souffrait d'aucune blessure grave, mais elle était morte de peur.

1908

Nos vieilles familles

(Chrs-Eug. Marquis)

En 1908, plusieurs de nos anciennes familles¹⁸ reçurent une médaille d'or. Toutes celles qui purent établir que leur titre de pionniers remontait au moins à 1708 participèrent à cette distribution.

D'après le livre paru à cette occasion, voici les noms des nôtres qui méritèrent cette rare distinction. Notre Père Lamontagne avait étudié les vieux documents pour dresser cette liste imposante.

Famille Caron: M. Théodore Caron et Obéline Giguère.
 Famille Giguère: M. François Giguère et Philomène Simard.
 Famille Mercier avec Adélaïde, épouse de F. Gauthier.
 Famille Meunier-Blouin avec Étienne Blouin et Céline Verreau.
 Famille Paré avec Étienne Paré et Sophie Giguère.
 Famille Paré avec Louis Paré et Émilie Cloutier.

¹⁸ - Mon Clocher, juin 1958, p. 16- *Les anciennes familles*.

Famille Paré avec Napoléon Paré et Éléonore Blouin.
 Famille Racine-Paré avec Augustin Paré et M.-Exilda Simard.
 Famille Racine avec Louis Racine et Madeleine Gravel.
 Famille Sylvain avec Casimir Sylvain et Odile Paré.

Après la cérémonie, il y eut des plaintes. On avait commis des oublis. Sur présentation de leurs titres, ces familles reçurent la médaille qui leur revenait. Plusieurs personnes âgées m'ont donné le même témoignage à ce sujet. Ainsi Mme Vve Téléphore Goulet, née Mary Giguère, exhibe avec fierté la médaille que son père François-Isaïe reçut à cette occasion.

Voici qu'à l'**automne de 1958**, dans la semaine de l'exposition provinciale, on projette de répéter ce geste. On promet de fêter et de décorer toutes les familles qui possèdent le même bien depuis deux cents ans, c'est-à-dire depuis la fin de 1759.

De nos décorés de 1908, il en reste trois.
 M. Étienne Paré et Rébecca Asselin.
 Mme Louis Racine et son fils, Georges.
 Mme Téléphore Goulet.

Vu l'extension jusqu'à la fin de 1759, ça permet à d'autres familles d'avoir droit à cet honneur.

La première est celle de *M. Joseph Gravel et de Françoise Têtu*. Ces Gravel ont leur terre depuis le début de 1760, par un achat de Louis Paré.

La deuxième est celle de M. Jean-Pierre Simard et de Monique Labrecque. Ces Simard occupent leur terre depuis le début de 1760 par échange avec Joseph Berthelot dit Le Loutre. Pour la bagatelle de deux mois, on ne leur disputera pas cette décoration.

Il en est qui l'ont manquée de 20 à 30 ans.

Les Mercier remplacèrent les Giguère entre les années 1790 et 1795. Il leur manque une trentaine d'années.

Mme Vve Honoré Simard et son fils Eugène les suivent de 29 ans. M. Ludger Cloutier ne l'a pas. Il ne lui manque pas beaucoup d'années. Dommage que les vieux papiers soient perdus...

A toutes les familles qui recevront une décoration à l'automne, Mon Clocher présente ses félicitations.

En notre siècle de vandalisme où le comble de l'ambition semble de tout raser l'ancien afin d'édifier le neuf, il est réconfortant de constater des îlots de résistance. Les familles qui **gardent la terre des ancêtres depuis 200 et 300 ans** comptent parmi ces meilleurs bastions. Parce qu'on y garde ce qui garantit mieux que tout notre survivance nationale, il sied à des patriotes de décerner des mentions et des encouragements à ces *familles méritantes*¹⁹. Dans le numéro de juin, mon Clocher passait en revue des foyers candidats à la décoration qui s'en vient à Québec, lors de l'exposition provinciale.

¹⁹ - Mon Clocher, août 1958, p. 26.

Des recherches viennent de découvrir une famille qui mérite la décoration de 1958 et qui, en plus, avait droit à la médaille de 1908. *Il s'agit de M. Mme Albert Chevalier.*

Louis Jobin

Louis Jobin naquit à St-Raymond de Portneuf en 1844. Il travailla à New-York 5 ou 6 ans, ensuite, plusieurs années à Montréal et se fixa enfin à Québec. Vers 1897, vers l'âge de 50-55 ans, il vint s'installer à Ste-Anne dans une bâtisse maintenant démolie, sur la rue Royale. Plusieurs personnes à Sainte-Anne, dont M. Thomas Paré qui fut à l'époque son très jeune voisin, se rappellent encore de lui.

Louis Jobin²⁰, ainsi qu'il l'affirmait lui-même vers 1925, descendait tout droit d'une lignée de maîtres sculpteurs européens qui l'avaient précédé au Canada. Ces prédécesseurs en son art appartenaient à la guilde des anciens sculpteurs de France.

M. Louis Jobin fut certainement le plus grand statuaire sur bois de toute l'Amérique du Nord et peut-être même de maints pays d'Europe. Pour établir sa réputation, il suffit qu'il ait sculpté pendant bien des années un grand nombre de bien belles statues en bois qui sont disséminées à travers toute l'Amérique; ces statues établissent la preuve de son originalité et de sa maîtrise.

Une oeuvre remarquable et facile à identifier que fit Louis Jobin en 1881, est la statue de l'Immaculée Conception sur le Cap Trinité au Saguenay. Cette statue qui mesure 25 pieds de hauteur et 4½ pieds de diamètre, continue d'impressionner ceux qui descendent en croisière la rivière Saguenay.

I-Installation à Ste-Anne

Cet artiste²¹ de renommée mondiale couvrit de gloire notre paroisse. Pendant 30 ans, de 1898 à 1928, il sculpta des oeuvres qui proclament son talent en Amérique du Nord, surtout au Québec. Il tenait atelier sur l'emplacement de M. Louis-Philippe Giguère. Cet édifice, certes modeste, eut par son originalité, constitué pour le village un musée attrayant que le public n'aurait cessé de visiter jusqu'à ce jour.

Nous déplorons qu'à la mort de Jobin, on vidât les lieux de leur contenu afin de l'éparpiller à tout vent. Et de plus, sans souci de conservation, on démolit l'atelier et les installations qui l'encadraient. Des portraits subsistent de ce coin enchanteur. Dans quelle nostalgie nous plongent ces pellicules! Et ce qu'elles nous révèlent!

²⁰ - Cf. L'Écho Paroissial, 1981-1982, p. 50 - Jacques Bédard.

²¹ - Mon Clocher, septembre 1968, p. 30.

Au milieu de personnages qu'il ne cessait de créer, le célèbre artiste est en train de dégrossir une oeuvre à la hache ou de la finir aux ciseaux, tantôt aphone par complaisance de poser devant l'appareil d'un photographe; tantôt, il échange un brin de conversation avec des clients. Avare de son temps et de ses paroles, il coupait court une entrevue avec des visiteurs. Les importuns n'avaient guère d'audience chez cet homme vivant davantage pour les êtres de sa création qu'avec notre monde. Indifférent à la gloire, il lui répugnait d'étaler sa brillante carrière et ses rêves d'avenir. La renommée lui vint sans qu'il l'ait recherchée.

C'est triste de constater la méconnaissance de notre patelin concernant la valeur du lieu habité par Louis Jobin. Ce qu'il perdit dans la suppression de ce paradis terrestre où Louis Jobin avait créé tant de chefs-d'oeuvre! Arnold Perron garde comme un trésor le tour à bois²² qui servit à Louis Jobin. Il y a peut-être aussi d'autres outils qui échappèrent au naufrage.

A Ste-Anne-de-Beaupré, les Pères semblent à peu près les seuls à conserver dans la place plusieurs oeuvres de cet éminent artiste.

Toutefois, un saint Vincent Ferrer existe chez M. Eddy Nicholson. Il se peut que d'autres paroissiens aient en leur possession des travaux exécutés par Louis Jobin à Ste-Anne-de-Beaupré.

II- Effort pour le tirer de l'oubli

A présent, un écrivain, lui-même sculpteur, prépare un ouvrage²³ sur Louis Jobin²⁴. Il est à parcourir la Nouvelle-Angleterre et notre pays en quête de renseignements sur la vie et les oeuvres de cet homme illustre. Il dresse un inventaire complet de ce qui le concerne: photos, articles de journaux, localisation de ses travaux, etc. Il est venu à Ste-Anne pour un tel relevé.

Comme compagnon de travail et peut-être l'unique ami que Jobin fréquentait, M. Régis Perron accumula beaucoup de souvenirs que sa dame et son fils communiquèrent avec plaisir à l'écrivain en question. Certes d'autres paroissiens approchèrent Jobin et gardent de lui des anecdotes et des renseignements précieux. Ceux qui détiendraient de telles ressources rendraient un service appréciable s'ils daignaient les communiquer au Père Laurent Proulx qui réside à Ste-Anne. ~

Si nous aimons vraiment notre paroisse, nous aurons vraiment à coeur de sortir de l'ombre le souvenir de Louis Jobin.

M. Louis Jobin est décédé à Sainte-Anne-de-Beaupré, le 13 mars 1928, à l'âge de 82 ans. Son acte de sépulture figure dans nos registres. Cela signifie qu'il a été inhumé dans le cimetière de 1923, mais malheureusement, nous ignorons l'endroit exact. Notre seul espoir de combler ce vide serait la tradition orale. M. Édouard Marcotte était son neveu. Il y a des chances que la famille Marcotte garde des souvenirs inédits.

III- Catalogue des oeuvres de Louis Jobin créées à Sainte-Anne pour Ste-Anne

1- L'Immaculée Conception (devant la Scala Santa)

²² - On me dit que c'est maintenant Gaston Jean qui possède ce tour. Philippe Bélanger.

²³ - Le livre en question est l'oeuvre de Mario Leblanc. Il fut publié par les Éditions Fides. On peut se le procurer au Musée du Québec.

²⁴ - Mon Clocher, octobre 1968, pp. 29-30.

- 2- Sacré-Coeur de Jésus (dans le jardin des Rédemptoristes)
- 3- La Sainte Famille: Enfant Jésus (Musée de l'Historial)
- 4- La Sainte Famille : Marie (Musée de l'Historial)
- 5- La Sainte Famille: Joseph (Musée de l'Historial)
- 6- Sainte Anne (Musée de l'Historial)
- 7- Ange pèlerin (Musée de l'Historial)
- 8- Ange de la Résurrection (Musée de l'Historial)
- 9- Ange à oriflamme (Musée de l'Historial)
- 10- Ange adorateur (Musée de l'Historial)
- 11- Ange adorateur (Musée de l'Historial)
- 12- Sainte Anne (Devant la chapelle commémorative)

- On recherche présentement un saint Clément-Marie Hofbauer, qui pendant plusieurs années se trouvait dans l'église de Saint-Alphonse d'Youville.
- Une statue de saint Patrice, qui ornait le parc de la Basilique Ste-Anne-de-Beaupré, a été détruite il y a quelques années.
- L'Historial devrait avoir un Christ. Il pendait au mur d'un salon. Le propriétaire avait émis le voeu qu'après sa mort le crucifix soit remis aux Pères. Il avait répété sa volonté formelle à plusieurs reprises aux Pères de la Cure qui le visitaient en sa maladie. Hélas! cette oeuvre prit un autre chemin.

Recherches sur le sculpteur Louis Jobin

(Laurent Proulx C.Ss.R.)

Voilà déjà un bon moment que nous poursuivons nos recherches sur le sculpteur Louis Jobin²⁵, nous aimerions exprimer publiquement notre gratitude pour les renseignements recueillis jusqu'à maintenant.

Avant de lancer un appel dans Mon Clocher, nous avons eu le plaisir d'entendre plus d'une fois Mme Régis Perron et M. Camille Lessard nous entretenir avec combien de ferveur et d'admiration de la forte et attachante personnalité de Louis Jobin; l'une et l'autre nous ont même prêté certains documents photographiques fort intéressants; nous les en remercions cordialement.

En réponse aux articles du Père Chrs-Eug. Marquis parus dans Mon Clocher, nous avons reçu deux témoignages de grande importance. Le premier nous est parvenu de la lointaine Saskatchewan, de Regina, où réside le frère de Joseph Rhéaume, o.f.m., originaire de Ste-Anne-de-Beaupré. Grâce à son obligeance, enfin, nous avons pu apprendre avec certitude que les Mages, placés dans la crèche de Noël 1967, étaient bel et bien de Louis Jobin; le Frère Rhéaume nous rappelle les souvenirs circonstanciés qui ont entouré le travail de l'artiste. Voici un extrait de sa lettre.

« ... Vous avez mentionné dans le numéro de janvier des Annales que l'ancienne crèche de mon jeune âge avait servi de nouveau à l'église, j'en ai été si heureux! vous savez que les statues de la Vierge et de saint Joseph venaient de Belgique; il n'y avait pas de Rois; ce ne fut que plus tard, quand les Pères Duval et Trudel étaient à Ste-Anne que M. Jobin eut la demande de faire les trois Rois dans le même genre que les autres statues. Je me souviens d'autant plus que j'eus à faire plusieurs commissions pour M. Jobin à ce sujet. Comme j'aimerais les revoir,

²⁵ - Mon Clocher, décembre 1968, p. 6.

ces statues!...Je vous remercie de vous être intéressés à cette crèche que je croyais partie en fumée en 1922; il est curieux que l'on garde un si profond souvenir de ce qui nous a frappés dans notre enfance! Dans le temps, mon univers à moi, c'était la Basilique et tout ce qui l'entourait... »

Le second témoignage nous est arrivé avec la visite d'un paroissien de St-Raymond de Portneuf et avec des documents écrits que le visiteur nous a fait parvenir par la suite, nommément deux articles de journaux et des relevés de registres paroissiaux.

Nous avons fait diligence pour transmettre ces renseignements à M. Fried, écrivain et sculpteur américain, qui prépare un ouvrage sur quelques grands sculpteurs nord-américains.

Nous ne regardons pas comme clos le dossier historique que nous avons résolu de constituer à la mémoire de l'illustre artiste, qui a vécu 30 ans de sa vie artistique à Ste-Anne-de-Beaupré et qui, par conséquent, y a certes laissé de nombreuses traces. Nous prenons ici même une occasion nouvelle pour inviter tous ceux qui auraient des souvenirs sur Louis Jobin de bien vouloir nous en faire part; ils seront, comme les précédents, accueillis avec empressement et reconnaissance.

Acte de décès de M. Louis Jobin

Le treize mars mil neuf cent vingt-huit, nous, prêtre soussigné, avons inhumé dans le cimetière de cette paroisse le corps de Louis Jobin, sculpteur, époux de feu Flore Marticotte, décédé en cette paroisse le onze courant à l'âge de 82 ans et cinq mois après avoir reçu les derniers sacrements de la main du R.P. L.-P. Lévesque, C.Ss.R. Étaient présents Narcisse Jobin, Édouard Marcotte et autres qui ont signé avec nous, lecture faite.

Narcisse Jobin
Édouard Marcotte
L.N. Zéphirin Voyer
Adélaré Cayer

P. Rioux, C.Ss.R.

M. Jobin a été déposé dans le cimetière de 1923, dans une fosse commune. Les fosses communes étaient situées au nord du cimetière. Cela ne nous donne pas l'endroit précis puisqu'à cette époque, on n'écrivait pas la localisation exacte dans la marge de l'acte. Après examen des lieux, je conclus qu'il a certainement été déposé dans la partie Ouest, pas loin de la clôture. Il semble qu'on procédait comme maintenant pour les fosses communes. On les mettait à la suite, selon la date de leur décès. Ce qui nous permet de fixer l'endroit de son inhumation dans un carré d'environ 15 à 20 pieds.

Les Frères des Écoles Chrétiennes

Le Père Girard²⁶, C.Ss.R. président de la Commission Scolaire Ste-Anne, fait en 1908, les plans et les devis de la construction du collège. En 1910, le collège ouvre ses portes avec les Frères des Écoles Chrétiennes dirigés par le Frère Maynard.

Le 18 juin 1911, le Père Fiset, C.Ss.R. bénit la chapelle et, au mois d'octobre, c'était au tour de Mgr Paul-Eug. Roy de bénir le Collège. Le Conseil de l'Instruction Publique décerna le titre d'Académie au collège, le 25 septembre 1913. L'Honorable Alexandre Taschereau, par un octroi substantiel, procura un vaste terrain comme cour de récréation (Terrain sur lequel est bâti le H.L.M. « L'Oasis de la paix ») M. Ubald Plourde dota le collège d'une bibliothèque.

En 1910, l'Académie compte 80 élèves; en 1911, le chiffre monte à 185 et, en 1915, il atteint 229 élèves. De 1910 à 1957, il y eut 15 directeurs et 110 frères affectés à l'oeuvre d'éducation de notre jeunesse à Sainte-Anne.

Dans le but de développer les élèves, les Frères ont fondé une Maîtrise, dont le principal directeur fut le Frère Martial. Il a entraîné des jeunes chantres qui ont connu un fort succès dont se souviennent encore les gens de Sainte-Anne. De plus, les Frères ont été longtemps responsables des Enfants de Choeur et des servants de messe.

Les Frères étaient aussi de bons animateurs sportifs. Parmi leurs élèves, il y avait d'excellents patineurs et des joueurs de baseball. Ils pouvaient jouer contre les juvénistes qui jouissaient d'un entraînement spécial.

Ils ont dû quitter la paroisse en 1959, mais leurs oeuvres demeurent. La bonne éducation qu'ils ont su transmettre à leurs élèves est passée de père en fils, si bien qu'ils ne sont pas complètement partis.

²⁶ - Cf. L'Écho Paroissial, janvier 1981, p. 60 - Article de M. Jos-Clément Caron.



Ancien cimetière.



Nouveau cimetière (1923).

Le cimetière de 1914



En 1914, on inhumait dans le petit espace autour de l'Ancienne église depuis 1690. Il y en avait tellement que le bureau d'hygiène s'opposait à ce qu'on en ajoute. En toute autre paroisse, cela n'aurait pas causé de difficultés majeures. Le Curé et les Marguilliers, appuyés par une assemblée de paroisse, si nécessaire, auraient décidé l'agrandissement ou le déménagement du cimetière. Mais à Sainte-Anne, à cause du Pèlerinage, cela pouvait prendre des proportions insoupçonnées, et c'est ce qui arriva.

Il faut se rappeler que le Pèlerinage comportait pour les paroissiens de grands avantages spirituels et aussi des avantages matériels, mais aussi des contraintes. En 1914, si on avait pensé seulement en fonction de la paroisse, on aurait agrandi le cimetière vers l'est, devant la Scala Santa, et il n'y aurait pas eu de problèmes, mais il fallait penser à l'avenir du Pèlerinage. Celui-ci occuperait peu à peu tout l'espace au nord du Chemin Royal. Donc, pour ceux qui avaient à prévoir le développement du Pèlerinage, il devenait impensable d'agrandir l'espace réservé au cimetière. C'était évident pour les Responsables du Pèlerinage, mais pas pour les paroissiens, même des paroissiens éclairés et de bonne volonté.

Dans l'histoire de la paroisse, il y avait eu bien des conflits qui impliquaient les curés, les marguilliers et les paroissiens. Mgr Briand avait jeté l'interdit sur la paroisse en 1766. Mais alors, les paroissiens étaient au courant des affaires qui se brassaient et ils avaient leur mot à dire. En 1914, les données du problème étaient différentes. Voici. En 1889, la paroisse, par ses Marguilliers, avait cédé aux C.Ss.R. l'administration et l'usufruit des biens de la Fabrique, moyennant quoi, les Pères assuraient les services (église, presbytère, cimetière, messes, sacrements, etc.). Tout était à leur charge. Mais ils étaient seuls à décider. Il y avait bien des marguilliers qui existaient légalement, mais ils ne pouvaient pas contrecarrer un projet des C.Ss.R. qui avaient l'administration complète des biens de la Fabrique. Les Marguilliers restaient en fonction pour s'assurer que les Pères respectaient leurs obligations découlant du contrat.

L'évêque était un des signataires du contrat de 1889. En cas de conflit, il pouvait être l'arbitre, et c'est à travers lui que les paroissiens pouvaient faire valoir leurs plaintes concernant l'administration des Pères. Quand on étudie l'histoire de la paroisse depuis ses débuts, on sait que l'administration d'une église de Pèlerinage est plus une charge qu'un privilège. Les Pères ont assumé toutes les dettes et ils ont poussé le développement des infrastructures.

Il reste que cela faisait mal aux paroissiens de voir des gens d'en-dehors prendre toutes les décisions au sujet d'une institution qui les prenait aux tripes comme leur cimetière. Des projets d'expropriations pour localisation d'un cimetière flottaient dans l'air. On discutait sur le besoin d'un nouveau cimetière, sur l'endroit. Certains disaient que ce serait sur la Côte. Personne n'osait y croire jusqu'à ce que ce soit annoncé. Les paroissiens avaient des idées,

mais personne ne les écoutait. C'était humiliant pour une population qui était habituée à prendre ses décisions. Les citoyens n'en revenaient pas. Eux, ils connaissaient bien leur montagne. Ils ne pouvaient pas imaginer comment ils pourraient accompagner leurs défunts en hiver et au printemps dans la côte casse-cou. Surtout que la municipalité refusait net de prêter ses services pour ce qui est du chemin conduisant au nouveau cimetière.

Dans le cas du cimetière sur la Côte, les Pères de la Cure l'ont emporté par leur célérité. Tout s'est préparé rapidement. Ils sont arrivés devant l'évêque avec un projet bien étayé, un terrain approuvé par le comité d'hygiène. Ils n'ont sans doute pas parlé de l'accessibilité du lieu, et l'évêque leur a fait confiance, il n'est pas venu voir. En hâte, le 10 juillet 1914, l'évêque signait un mandement autorisant l'érection du cimetière sur le lot 134 (ou 114). Lequel décret fut publié au prône de l'église paroissiale, le 12 juillet 1914.

A partir de ce moment, il était clair que les paroissiens n'auraient pas leur mot à dire. Leur seul recours était l'évêque et celui-ci s'était déjà prononcé. Ils n'auraient pas été de vrais Canadiens s'ils n'avaient pas maugréé un peu entre eux. Le maire et son conseil votèrent une résolution disant qu'ils ne dépenseraient pas un sou pour entretenir le chemin du cimetière sur la Côte.

Les paroissiens vivaient une agonie. Peut-être, seraient-ils passés à travers sans faire de crise, si le Père Eugène Dumont, suppléant du Curé, n'était pas venu verser de l'huile sur le feu¹. Voici ce que quatre paroissiens écrivent au Cardinal Bégin en date du 3 août 1914: « Malheureusement, le Père Dumont est monté en chaire hier et nous a traités de meneurs sans religion, convoquant des assemblées pour monter la population contre l'Eglise, contre son autorité et contre ses prêtres.(...) Il n'y a absolument rien dans notre conduite qui puisse justifier ce qui a été dit à notre sujet, et nous vous prions bien respectueusement de voir à ce que le Révérend Père Dumont ne nous traite pas à l'avenir d'une manière semblable. Il est pénible pour nos familles et pour nos concitoyens de recevoir de semblables reproches. »

Ces paroles ont été tellement blessantes pour les paroissiens que, cinquante ans plus tard, les gens se souvenaient encore avec amertume du Père Dumont. Les premières fois que j'ai entendu son nom, je me demandais qui il était. Il n'a jamais été supérieur ni curé de la paroisse. Il a été suppléant du curé. Mais le Curé du temps, le Père Achille Fiset, lui avait peut-être confié ce dossier. D'après une lettre envoyée par le Père Fiset au Cardinal, il semble qu'il était d'accord avec son vicaire².

Pour essayer de démêler cet écheveau, disons d'abord que les Pères avaient le droit de légiférer seuls sur la localisation du cimetière. C'était écrit en toutes lettres dans le contrat de 1889, que les Pères avaient désormais l'administration exclusive des biens de la Fabrique. Le Cimetière faisait partie de ces biens de la Fabrique. Ils avaient raison de réserver l'espace à l'est du cimetière existant pour les développements futurs du Pèlerinage. Là où ils ont manqué, c'est en voulant, contre l'opinion de tout le monde, le placer sur la Côte. Les gens d'ici savent que la Côte est devenue abordable, à l'année, seulement depuis qu'il y a une montée du côté de Beaupré. Il semble que les Pères concernés ont pris leurs désirs pour des réalités ou qu'ils ont voulu faire trop vite. Car, au dire du Père Dumont, le projet ne souffrait pas de

¹ - AAQ, 61 CD, Ste-Anne-de-Beaupré, vol 2: 180.

² - AAQ, 61 CD, Ste-Anne-de-Beaupré, vol. 2 191.

délai.³ On aurait dû se rappeler le vieux dicton : « Le temps se venge cruellement des oeuvres où il n'a pas mis la main. »

De leur côté, *les paroissiens ont fait une erreur en poursuivant en justice, devant les tribunaux civils*, l'ordonnance du 10 juillet 1914 par laquelle le Cardinal Bégin approuvait l'emplacement du nouveau cimetière. Il semble que, d'après le Droit Canonique, par le fait même, ils devenaient passibles d'excommunication. C'est un peu surprenant de lire qu'un avocat ait contesté aux Pères le droit à l'administration exclusive des biens de la Fabrique. C'était bien clair dans le contrat de 1889. Je suppose qu'il ne l'avait pas sous les yeux.

Selon toute probabilité, les paroissiens n'avaient pas soupçonné, au début, les conséquences possibles de leurs démarches. D'ailleurs l'un ou l'autre s'est désisté en cours de route. Il semble que tout le groupe laissa tomber la poursuite au civil, mais il était trop tard. Ils ont appris, à leurs dépens, les effets du contrat de 1889.

Ayant en main le texte de la poursuite devant la Cour Supérieure⁴, j'y puis lire la liste d'une dizaine de noms. J'ai connu des membres de chacune de leurs familles et ils étaient loin d'être des chenapans. Ils étaient ce qu'on peut appeler de bons catholiques. La preuve, c'est qu'après l'excommunication, ils ont tous fait leur soumission.

Par ailleurs, une lettre du Maire, M. Théo. Paré, nous révèle que les paroissiens ont évolué dans leurs demandes. Voici une suggestion qui aurait pu, si on l'avait suivie, épargner la triste expérience du cimetière sur la Côte. M. Paré écrit au Cardinal Bégin en date du *10 novembre 1914*: « Nous avons cherché et réussi à choisir des terrains situés près du Chemin Royal et d'un accès facile. ... »

Le 15 novembre 1914, Mgr Paul-Eugène Roy vint comme délégué du Cardinal pour proclamer l'excommunication contre les opposants. Ce fut la fin de l'opposition. Désormais, ce n'est plus contre les paroissiens qu'il faudrait lutter, mais contre la Côte elle-même. Celle-ci finirait par l'emporter!

Il semble que la paroisse dans son ensemble n'ait pas dramatisé l'événement. Le 6 juin 1915, le Père Eugène Dumont écrit à Son Éminence: « Ce dimanche le 6 juillet 1915, à l'issue des vêpres (...) nous avons béni le cimetière de cette paroisse (...). Huit cents personnes environ assistaient à cette bénédiction ».

Alors commença la translation des restes. Certaines familles montèrent leurs défunts récents ensevelis dans le cimetière d'en-bas et, huit ans plus tard, le cimetière de 1923 accueillait les morts de la Côte et ceux des caveaux de la Basilique.

De part et d'autre, on aurait dû se donner le temps de trouver un autre terrain en bas de la Côte, près du Chemin Royal. *Huit ans plus tard*, on l'a fait. Le malheur commun des paroissiens et de leurs pasteurs, en 1922, les avait rapprochés. Ils avaient eu le temps de se parler. Alors, ils se mirent d'accord, les paroissiens abandonnaient leur désir d'avoir le cimetière autour de l'église, et les Pères *arrivaient enfin* à Sainte-Anne et convenaient que la Côte était un endroit inaccessible, certaines périodes de l'année.

³ - Lettre du Père Dumont au Cardinal Bégin, AAQ, 61 CD. Ste-Anne-de-Beaupré, vol 2: 181.

⁴ - Cf. In the Superior Court, no 2464 J.T. Paré et al. vs La congrégation du T.S. Rédempteur, Québec, 30 septembre 1914.

De ce cimetière, on a gardé la grande croix solitaire qui a veillé longtemps au milieu d'un champ de M. Aimé Fortin. Elle a été intégrée au Calvaire érigé à la tête de l'allée principale dans le cimetière de 1958.

1915

Les grandes orgues de Ste-Anne-de-Beaupré

« La paroisse de Sainte-Anne-de-Beaupré possédera donc désormais, tout comme la paroisse de Jacques-Cartier et comme la paroisse de Beauport, l'un des plus beaux et le plus grand des instruments⁵ de notre district. Nous sommes heureux de constater que chez-nous le goût du beau existe toujours et qu'il sait se manifester de pareille façon. Les belles orgues, dont les paroisses font l'acquisition depuis quelque temps, sont un attrait de plus pour amener au Temple ceux-là dont la ferveur s'accommode mal du seul mysticisme. »

L'Action Catholique, 24 mai 1915.

Nos organistes

En décembre 1878, nos chantres⁶ jetèrent dans l'émerveillement les Rédemptoristes américains qui prenaient charge de la paroisse et du Pèlerinage. Au nombre de 30 à 40 en soutane et surplis, ils chantaient dans le choeur toutes les parties de la messe; et cela, sans accompagnement d'orgue. Ce témoignage repousse assez tard en notre Basilique la présence d'un organiste.

1^{er} organiste: M. Joseph Gravel, dit le chantre

La première mention que nous ayons de cet instrumentaliste se situe en novembre 1892: Joseph Gravel reçoit un traitement comme organiste. Désignation pompeuse, car notre éminent maître de chapelle ne disposait que d'un humble harmonium et pas neuf, puisqu'en juillet 1893, les Pères payèrent une réparation assez coûteuse. Cet orgue en miniature devait dater de 1884, où lors du 2^e agrandissement de l'église, on érigea le jubé pour y placer la chorale. Il était là plus pour démarrer sur le ton et dès la première mesure que pour amplifier, entraîner et soutenir les voix qui le noyaient. Dans la mer de sons humains qui le noyaient, il demeurait une bouée de salut pour ceux qui baisesaient hors de la mélodie. Au reste, notre virtuose en chant savait davantage tirer les résonances de ses cordes vocales que des hanches de l'harmonium!

2^e organiste: Alfred Carrier

A l'automne de 1895, les Pères jugèrent bon de combler cette lacune par l'achat d'un orgue capable de rivaliser avec les meilleures de Québec. Casavant, de Ste-Hyacinthe, prit tout l'hiver à l'installer: 42 jeux, 3 claviers et pédalier. Une turbine hydraulique actionnait la

⁵ - Description des grandes orgues : Coll. Fr. Gabriel, pp. 177-181

⁶ - Cf. *Mon Clocher*, janvier 1966, pp. 5-6. Histoire des organistes - Père Marquis.

soufflerie. C'était tout un monument capable de remplir l'église⁷. Le 19 mai 1896, après la bénédiction, Ernest et Gustave Gagnon de Québec l'inaugurèrent par un concert. Le nouvel instrument requérait un organiste véritable. Les Pères découvrirent cet as en un tout petit homme de Lévis, Alfred Carrier. Au Collège de Lévis, il avait révélé son talent musical. Au moment de son engagement, il avait suivi des cours de Ernest Gagnon et sortait après trois ans de Conservatoire⁸.

Nous n'étions pas à pied avec cet artiste. Il nous quitta pour un poste plus prometteur d'avancement.

3^e organiste: Joseph Fortier

Vers 1899, il nous vint un organiste de carrière en M. Joseph Fortier. Les Pères dénichèrent ce musicien à Courville par un de ses frères, le Père Louis Fortier, C.Ss.R. C'était un homme calme et digne. Sur l'orgue, il savait animer son instrument. Il en tirait des mélodies qui soulevaient l'assistance. La puissance caractérisait son jeu. Le Père Giroux l'encourageait en cette ligne. Avec Fortier, à la console de l'orgue, il était facile d'entraîner les foules à chanter, tant sa musique dominait. Mais l'homme, surtout s'il est chef de famille, ne vit pas que de musique. A Ste-Anne, M. Carrier retirait un salaire substantiel, mais les besoins de la maison requéraient un à-côté rémunérateur. Ce qu'il obtint vers 1903, de la municipalité. Il devint son secrétaire-trésorier. Ce supplément améliora la condition. Il n'empêcha pas M. Fortier d'ambitionner davantage. Des Américains, épris de son art, lui proposèrent une position d'organiste à Fall River, avec un plus fort traitement. M. Fortier accepta. C'était vers 1910.

4^e organiste: Robert Dick

Ce départ laissa le champ libre à l'un des nôtres qui débutait dans le métier. *Robert Dick* n'avait que 18 ans. Fils d'Eugène Dick, M.D., il avait suivi des cours à Québec, chez Henri Gagnon. A cet âge, il n'égalait pas Jos. Fortier. Il recelait l'étoffe d'un maître: ce qu'il révéla plus tard, même dans la composition. Il savait animer son instrument. Sur le premier orgue de Ste-Anne-de-Beaupré, il tint le coup pendant 3 ans. Vers 1913, St-Georges de Beauce lui fit des propositions avantageuses. Notre jeune organiste les accepta d'emblée. Geste qu'il ne regretta pas, puisqu'il y passa sa vie entouré d'estime. Il y mourut en 1960. A Fall River, notre Fortier souffrait de nostalgie. Le domaine de Ste-Anne l'avait conquis. Loin de cette terre bénie, il avait l'impression de vivre en exil. Son travail ne le distrayait pas des foules pieuses dont il animait les chants. Il profita de cette vacance que créait le départ de Robert Dick pour poser de nouveau sa candidature à Ste-Anne. Les Pères, toujours sympathiques à notre expatrié, le reprirent avec plaisir.

Si ce retour combla les goûts personnels de notre artiste, il ne tirait pas de la gêne relative notre chef de famille. Ste-Anne n'offrait aucune de ces tâches rémunératrices qu'un organiste peut mener de front avec son art. A Ste-Anne, il n'entrevoit pas d'emploi pour les siens qui grandissaient. M. Fortier envisagea de nouveau l'exode vers la ville, pas pour de bon, puisque, dans la suite, il revint sans toutefois recouvrer la charge d'organiste.

⁷ - Cf. Annales 1896, pp. 61-64.

⁸ - Cf. Annales 1896, p. 86 et Doc. Vol 3, pp. 235-237.

Il convient de souligner que les grandes orgues à 4 claviers, 64 jeux et carillon de 20 cloches qu'en mai 1915, Casavant acheva d'installer causa des appréhensions à M. Fortier. C'était un instrument si puissant qu'il fallait en sa course plutôt le freiner que de le lancer à pleine allure. Tout compte fait, M. Fortier résolut de gagner Québec. Il eut l'orgue du Saint-Coeur-de-Marie.

5^e organiste: M. F.-X. Nadeau

Qui remplacerait cet artiste de taille qui dominerait les grandes orgues de Ste-Anne? La Providence y pourvut avec munificence en M. F.-X. Nadeau. Les Pères connaissaient ce jeune beauceron, cousin du P. Louis Routhier. L'abbé de Smet avait découvert ce talent pendant les 4 ans qu'il avait fréquenté notre Juvénat de Sainte-Anne. Par la suite, au Collège de Lévis, le fameux abbé Alphonse Tardif l'avait lancé sur la voie des maîtres. Après deux ans de ces cours, M. Nadeau gagna Québec pour y parfaire son art auprès de M. Henri Gagnon. En septembre 1915, M. Nadeau devenait organiste à Ste-Anne. Il dépasse le demi-siècle à ce poste, et ce n'est pas un mince mérite si l'on tient compte de la besogne écrasante que le pèlerinage exige et des pratiques auxquelles s'astreint tous les jours ce maître éminent. Pendant de longues années, il enseigna la musique au Juvénat.

A la louange de M. Nadeau, mentionnons qu'il accepta toujours de descendre à la Basilique même aux heures les plus indues afin d'accommoder un groupe de pèlerins qui survenaient à l'improviste. On ne le dérangeait jamais. A tous les appels, il répondait par un: « C'est bien ». A cette somme de travail, ajoutons les cours qu'il donna pendant longtemps au Juvénat et les heures qu'il consacre encore à la chorale, lors de ses exercices hebdomadaires. Héroïque en lui-même, ce dévouement l'est davantage par l'onction de charité dont M. Nadeau sut le tremper tout au long de sa carrière. Toujours à temps et jamais pressé d'en finir.

~ A dépenser ses forces avec cette prodigalité, M. Nadeau sent le poids de ses 70 ans, mais sur l'orgue, il garde sa fraîcheur de jeunesse. Dieu veuille conserver ce vétéran à l'Église, aux paroissiens, aux pèlerins de Ste-Anne! Quelle dette de reconnaissance nous lui devons tous! Il eut convenu de célébrer ce demi-siècle au service de Notre-Seigneur et de sainte Anne par une fête paroissiale⁹. Pour ménager notre héros et répondre à son goût de l'ombre, les Pères et nos chorales choisirent une fête intime: messe au Séminaire St-Alphonse et souper à l'Auberge avec ceux qui travaillèrent à ses côtés. Mon Clocher vous reviendra sur cette fête.

✱

Les derniers jours d'avril 1969, M. F.-X. Nadeau remettait sa démission officielle au Père Bélanger, curé. De son promontoire qui domine le parc de la Basilique, il continuera à participer aux chants des processions. Ainsi sa démission ne le coupera pas de ce qu'il n'a cessé d'aimer et de ce qui fit sa vie¹⁰.

✱

⁹ - Cette fête ne tarda pas et le Père Marquis nous en donnera un reportage.

¹⁰ - Cf. Mon Clocher, juin 1969, p 13.

6e Organiste: Mme Céline Morin Simard

Mme *Céline Morin* fut la première dame à occuper le poste redoutable d'Organiste à la Basilique. Malgré son jeune âge, lors de son engagement, elle comprenait la responsabilité qu'elle assumait en faisant application pour un poste aussi prestigieux. Elle est à l'oeuvre depuis 29 ans, toujours prête à faire face aux imprévus. Le Sanctuaire a été, on ne peut plus chanceux, de trouver de tels organistes qui s'attachent à leur ministère et l'exercent avec compétence, amour et dévouement. Tout laisse croire que Céline et M. Nadeau ensemble dépasseront les cent ans de service.

Joseph Gravel

(Chrs-Eug. Marquis)

Un centenaire

Beaucoup de paroissiens gardent le souvenir de ce trio remarquable qui se composait de M. Joseph Gravel, Albert Godbout et Francis Blouin.

En novembre, c'était le centenaire de la naissance de Joseph Gravel. Il est bon de rappeler son anniversaire. Pendant 50 ans, sa voix magnifique fit prier pèlerins et paroissiens sur du beau selon l'expression de saint Pie X.

Afin de mettre plus d'âme en son chant, ce maître-chanteur demandait le sens des paroles qu'il prononçait en latin. Il avait tous les dons qui font l'artiste religieux. En son domaine, il avait les qualités que Pie XII exige chez ceux qui collaborent au culte divin par un art religieux.

Cet homme ne pouvait mourir. Il survit en plusieurs de ses fils. A Sainte-Anne, nous avons gardé François. Georges et Louis menèrent leur carrière surtout à Québec. La renommée qui les entoure n'est pas prête de s'éteindre.

A ces deux derniers qui continuent toujours de chanter, nous souhaitons longue vie et des jeunes qui les prolongeront à leur tour dans le temps et la renommée, pour la plus grande gloire de Dieu.

M. Albert Godbout

M. Albert Godbout était le fils du Dr B. Godbout, de Beaupré qui faisait alors partie de Sainte-Anne. Il épousa une fille de Nazaire Simard, un pionnier de Sainte-Anne. M. Simard fut maire de la paroisse pendant 40 ans et Préfet de Comté pendant 30 ans. Il bâtit le quai de Sainte-Anne pour accommoder les pèlerins qui se rendaient à la Basilique par bateau.

M. Albert Godbout fut le premier laïc à travailler au Bureau des Annales.

Il était bien connu pour sa voix riche et puissante et on a pu l'entendre pendant soixante ans aux messes et processions du pèlerinage.

M. François Gravel

(Gérard Doyon)

La paroisse entière déplore profondément la mort de M. François Gravel¹¹, subie la semaine dernière. Âgé de 64 ans seulement, il s'éteignit paisiblement après une longue maladie vécue avec une parfaite résignation.

Le défunt fut ravi à l'affection des siens, après leur avoir donné le plus bel exemple qu'un père de famille peut donner à ses enfants et même à tous ses co-paroissiens. Aussi, un magnifique cortège, digne de lui, suivait sa dépouille mortelle et assistait jusqu'à la fin au service funèbre. La chorale, dont il fit partie pendant exactement 47 ans, était au grand complet et exécuta la « messe en parties » qu'il aimait tant.

Une simple phrase résume sa vie: ce fut un homme de devoir. Au devoir, en effet, chez lui, à son travail, partout. Tous nous l'aimions, tous nous l'admirions. Est-il quelqu'un qui puisse lui reprocher quelque chose? Je n'en connais pas. Toujours prêt à rendre service, toujours de bonne humeur, tel fut M. Gravel.

Fils d'un pionnier de la Côte de Beaupré, chantre de grand renom, il ne pouvait faire autrement que de suivre les traces de son père. Dès l'âge de 17 ans, il entra dans la chorale paroissiale avec les Blouin, les Godbout, etc. et commença à chanter les messes du matin quelques années plus tard. Ses retards pour chanter messes, vêpres, processions, saluts, se comptent sur les doigts de la main. Quel exemple de devoir!

On me dit qu'il fut conseiller de la paroisse, mais pas très longtemps. Je le connais assez pour savoir que la crainte de déplaire à quelqu'un l'a fait s'éliminer lui-même de cette charge aussitôt que possible.

Les grands artistes se vantent souvent de s'être fait entendre devant des auditoires nombreux. A mon avis, c'est lui qui détient le record. Imaginons un instant les foules de pèlerins qui ont entendu cet artiste inconnu pour eux, à la voix riche et pleine, les aider à chanter les gloires de notre grande Thaumaturge. Bien chanter, paraît-il, c'est prier deux fois. Au point de vue spirituel, imaginons-nous les mérites de cet homme, dont l'humilité ne fait aucun doute, et envions son sort. Quels trésors spirituels apporte-t-il là-haut!

La Bonne Sainte Anne l'attendait pour le présenter à son petit-fils. Espérons qu'il trouvera au ciel un cantique approprié pour demander au divin Maître de bénir sa famille, ses co-paroissiens et surtout son indigne successeur aux messes du matin.

Requiescat in pace...

G.D.

Francis Blouin

(Z. Lévesque)

Le premier mars 1952, aux premières heures du matin, s'éteignit paisiblement dans sa demeure de la Rivière-aux-Chiens, M. Francis Blouin¹², époux de feu Marie-Louise Gagnon.

M. Blouin a toujours été regardé comme un homme honnête, dévoué et profondément religieux. C'est ce qui lui avait attiré l'estime de tous.

Vers seize ou dix-sept ans, le jeune Blouin s'est décidé, un bon dimanche matin, de monter au jubé de l'ancienne Basilique pour se joindre aux chantres. Constatant la facilité de sa voix et prévoyant les précieux services qu'il pouvait rendre à sa paroisse, il prit la résolution de revenir assidûment à la tribune de l'orgue.

Au cours des années, il se fit connaître comme bon chantre au point d'attirer l'attention des gardiens du Sanctuaire. Il fut bientôt choisi pour chanter les grands-messes en semaine, tâche qui n'est certainement pas

¹¹ - Mon Clocher, novembre 1949, p.22.

¹² - Mon Clocher, mars 1952, p. 16- Article du Père Zénon Lévesque sur le chantre Francis Blouin.

facile à remplir. Dieu seul et les chantres de profession savent ce qu'il faut de ténacité et de fidélité pour répondre aux exigences de cette fonction liturgique. Et que disent les anciens de la paroisse? Ils déclarent unanimement que M Francis Blouin, malgré la distance de deux milles, n'a jamais ou presque jamais manqué d'être au poste à l'heure. Ils affirment que l'été, il accomplissait son trajet avec son *petit ch'val* et que souvent *durant l'hiver, il se servait de son chien...*

Ces promenades matinales, au lieu de diminuer sa santé, le rendirent si robuste que, de l'avis de ses voisins et de ses amis, il était l'homme le plus **endurant** au travail sur la ferme.

Sa carrière de chantre à la Basilique avait commencé en 1881 environ et il l'a poursuivie jusqu'en 1935. **Donc 54 ans au service de l'Église et de sainte Anne...** Quelle belle carrière qui l'a fait l'émule des **Godbout** et des **Gravel**! Il est remonté tout de même une dernière fois en 1943, lors du service de son compagnon Albert Godbout, et il a exécuté le *De Profundis* que si souvent il avait chanté avec tant d'âme et de touchante piété. Ce fut le chant du cygne. Après quelques années de pénible maladie endurée avec une patience angélique, le dernier survivant des quatre grands chantres de Sainte-Anne mourait lentement et paisiblement à l'âge respectable de 86 ans. ~ ~

Frère Camille

(Georges Bélanger, C.Ss.R.)

Le 30 avril 1914, décédait pieusement au monastère de Sainte-Anne-de-Beaupré, le cher Frère Camille. ~ Le Frère Camille, dans le monde, François Delhaute, naquit à Lessines, Belgique, le 5 février 1842 ~ Il apprit le métier de peintre qu'il pratiqua dix ans. Mais le jeune homme rêvait d'un tableau sublime qu'il aurait bien de la peine à peindre dans le monde: il avait étudié la douce et bienfaisante figure de Jésus-Christ, ... il voulait en reproduire l'image fidèle dans sa vie, dans son âme.

Deux Rédemptoristes prêchaient une mission dans son village. Le pieux jeune homme leur fit part de ses desseins: il voudrait bien être Rédemptoriste! Les supérieurs de la congrégation le voulurent et il le fut. ~

Le 12 août 1869, il prit l'habit religieux; le 24 décembre 1876, il faisait profession. « Le Seigneur est ma part d'héritage, » disait-il en ce jour; il n'en voudra jamais d'autre. Pendant sa retraite de profession, on lui présenta la croix du Rédempteur. Le Frère Camille l'embrassa de toute son âme et, pour ne plus s'en séparer jamais, il s'y attacha par les saints vœux.

C'était en 1879. Les Rédemptoristes Belges venaient d'accepter un établissement de leur congrégation au Canada, à Sainte-Anne-de-Beaupré.

Le Frère Camille demanda comme une faveur d'accompagner les premiers missionnaires au Canada; ses vœux furent exaucés. Il dit adieu à sa patrie qu'il ne reverrait plus. Il dit adieu à sa famille. On pleurait autour de lui; le bon religieux redisait qu'on aurait tout le temps de se voir et de s'aimer au paradis; que l'important est avant tout de se faire saint. Courageux comme un apôtre, il partit pour le Canada. C'est là qu'il va passer le reste de ses jours, à Sainte-Anne-de-Beaupré. ~

Pendant 35 ans, il a été sacristain dans le sanctuaire de Beaupré. Il doit aujourd'hui jouir d'un grand bonheur en présence de Jésus, de Marie et de Sainte Anne. Plus d'un sacristain, plus d'un bedeau de paroisse : dû ressentir quelques remords en voyant le bon Frère remplir son office. Jamais de fausses mesures dans se

généflexions, mais le genou à terre devant le Saint Sacrement. Parfois, ses vieilles jambes usées par l'âge et la maladie se plaignaient un peu; il ne leur pardonnait rien; elles devaient plier devant l'autel, quitte à se redresser comme elles le pourraient.

Il ne se lassait jamais d'embellir le sanctuaire. Les fleurs, à son goût, n'étaient jamais assez belles, jamais en assez grand nombre autour de l'autel. Il les entremêlait d'actes d'amour, d'adoration.

Il eut toujours pour le prêtre le plus grand respect. Il s'ingéniait à lui rendre service, à lui faire plaisir; et les prêtres ont gardé de lui le plus aimable souvenir. ~

Les pèlerins n'avaient qu'un regret: on lui demandait parfois d'entendre les confessions, on sollicitait une bénédiction; mais on devait se contenter d'un sourire.~

Il y a quelques années, une protestante de New-York abjurait sa religion dans notre sanctuaire. Le prêtre qui l'instruisit lui demanda quel attrait l'avait poussée au Catholicisme: « Ah! disait-elle, j'ai vu le Frère Camille en prière, je l'ai vu si bon, si humble dans son travail, je pense que sa religion est la vraie religion. Je veux prier comme lui. Je veux être de la religion du Frère Camille. ~

De mémoire de religieux, on l'a toujours vu d'une humeur égale. On perdait son temps à le taquiner; on ne parvenait pas à l'émouvoir. Il riait d'aussi bon coeur de ses propres misères que de celles des autres.

La vie du bon Frère s'usait vite dans ses dernières années: mais son ardeur au travail, son zèle pour le culte de sainte Anne semblaient plutôt s'accroître. Il pouvait rendre de sa vie ce témoignage aussi éloquent que simple: « J'ai fait tout ce que j'ai pu. »

Bon et Fidèle serviteur

« **F**idèle¹³ et bon serviteur » aurait dit le Seigneur, le 24 mai dernier, à notre Frère Fidèle, quand ce confrère nous quitta pour un monde meilleur; « Venez prendre la place que je vous ai préparée auprès de mon Père. »

Certes, à la porte du ciel, sainte Anne l'accueillit avec le même empressement qu'il avait mis pendant 40 ans à recevoir ses pèlerins et ses paroissiens. En cette délégation, toute une pléiade d'amis et de parents escortèrent la sainte Thaumaturge. Tout à tous durant sa vie mortelle, il dut les revoir tous ceux dont il avait partagé les joies comme les peines, en ce moment de joie suprême où Dieu couronne les vies dépensées à son service et à celui des âmes. N'était-ce pas l'idéal qu'avait vécu le Frère Fidèle, à partir de sa

¹³ - Cf. Mon Clocher, août 1965, p. 28 - *Bon et fidèle serviteur* - Article non signé, mais dans le style du Père Marquis.

service et à celui des âmes. N'était-ce pas l'idéal qu'avait vécu le Frère Fidèle, à partir de sa sixième année comme lui-même l'atteste bien des fois en des entretiens où le bon vieillard épanchait son coeur?~ ~

~A quel point, il aima sa famille qu'il avait laissée pour marcher à la suite de Notre-Seigneur! A vrai dire, il portait les siens dans son coeur et les plus malheureux jouissaient de ses prédilections. A sa louange, disons qu'il sut aider plusieurs des siens, plus même que s'il était resté dans le siècle avec les obligations qu'il y eut contractées.

Cette piété filiale ne morcela jamais son coeur. Il sut le donner en entier aux paroissiens et pèlerins de Sainte-Anne. Laissons aux responsables du Pèlerinage relever ce qui comme tel regarde cette oeuvre. Attardons-nous sur ce qu'il fit pendant plus de 40 ans en faveur de notre paroisse. Sainte Anne l'amena chez elle à la veille d'heures tragiques qui demanderaient de l'héroïsme chez le sacristain de son sanctuaire.

Les premières années

Celui que nous pleurons et que nous applaudissons dans la gloire, naquit le 1^{er} août 1884, à St-Antonin, de Paul Bélanger et de Aglaée Caron. La famille comptait seize enfants, dont quatre moururent en bas âge. Il prit au baptême le nom d'Émile.

Au foyer, il respira surtout une atmosphère chrétienne. Une piété de bon aloi y régnait. Dès l'âge de six ans, le jeune Émile rêvait au sacerdoce. Il connut la bonne sainte Anne. Tous les ans, son père accomplissait son pèlerinage à son sanctuaire. Il causait d'abondance de ses pieuses randonnées à ses enfants.

Quand à 14 ans¹⁴, son fils Émile parla d'entrer au Juvénat pour devenir un des Pères qui desservent le sanctuaire de sa sainte, la cause était gagnée d'avance.

En religion

En 1898, des Rédemptoristes prêchèrent à St-Antonin le renouvellement de la mission qu'ils avaient donnée l'année précédente. Émile Bélanger servait la messe. Enhardi par sa mère, il approcha le Père Lemire pour avoir des lumières sur sa vocation. Le garçon fréquentait l'école depuis sa sixième année et semblait apte à des études supérieures. Une entrevue avec le Père permet de régler l'affaire. Le 2 août 1898, le directeur l'admettait. Après un an d'essai loyal, la faiblesse de sa santé et sa préparation inadéquate au primaire le contraignirent à renoncer à la prêtrise. L'adolescent n'entendait pas tourner le dos à la vie religieuse. Il résolut de choisir la vie de Frère, qui le laisserait au service des prêtres et de l'autel. Peut-être, par surcroît, servirait-il sainte Anne en sa Basilique?

Afin qu'il puisse mûrir sa résolution, il dut attendre son admission jusqu'en février 1900. Dès le 21 de ce mois, il arrivait à Ste-Anne pour le postulat. Le 2 mars 1901, il prenait le train pour Hochelaga¹⁵. Le 4 mars, c'était la retraite préparatoire à la vêtue. Le 19 mars, le Père De Roo présidait la cérémonie tandis que le Père Allard donnait le sermon.

¹⁴ - Mon Clocher, novembre 1965, p. 30- *Bon et fidèle serviteur (suite)*.

¹⁵ - Hochelaga était une de nos maisons de Montréal, près du Port, alors que les francophones et les anglophones formaient une Vice-Province dépendant de la Belgique. Le Noviciat y était installé avant de déménager à Sherbrooke. En 1911, cette maison passa à la Province de langue anglaise.

Après le noviciat qui pour les convers ne débouchait pas sur la profession immédiate, le Frère Fidèle revint à Ste-Anne comme tailleur. Hochelaga le réclama très vite. Il y fut surtout jardinier et chauffeur. Ce fut en ces années 1902 et 1906 que le jeune religieux perdit son père et sa mère. De tels départs déchirent l'âme. Le Frère Fidèle versa des larmes car le cœur bien né n'a pas d'âge devant la souffrance et, comme il sied, sa piété filiale avait avec lui franchi le seuil du monastère.

Le 2 avril 1906, avec les Frères Cajetan et Prosper, il commença son second Noviciat à Hochelaga. Le 2 octobre 1906, fête des saints Anges Gardiens, il émettait ses vœux qui l'attachaient pour la vie à la congrégation, en présence du Père Alphonse Lemieux. Le Père Rochet y donna le sermon.

Hochelaga

Hochelaga garda le jeune profès de 1907 à 1913. Il y fut l'homme de tous les métiers: menuisier, jardinier, chauffeur, commissionnaire, portier, etc. La chronique du monastère nous le montre à l'œuvre.

En 1909, il peinture le Noviciat. En 1911, il transforme les parloirs. En 1912, il dirige le nettoyage de l'église. Avec le Père Joseph Simard et le Frère Hospice, il participa à la fondation d'Youville. Tous les samedis, il piquait en pleine banlieue, à travers les champs vers Youville.

Il venait aider tous les dimanches. La messe avait lieu dans une vieille salle, et la communauté logeait dans une maison de pierres qu'on a rasé pour élever le couvent actuel.

C'est en ces années laborieuses qu'il apprit l'anglais. Ste-Anne de Montréal, que dirigeait le Père Rioux, implora du secours pour la sacristie. Le Frère Fidèle y fit des stages qui lui profitèrent. Il nous revint bilingue: ce qui lui servit toute la vie auprès des pèlerins de Ste-Anne-de-Beaupré. La Providence préparait son ouvrier, alors même qu'en apparence, il prenait une orientation différente.

Sherbrooke

En 1913, une fondation à Sherbrooke était en instance à Rome. Les décrets arrivèrent favorables. Le 12 avril 1913, le Père Lemieux, Supérieur Provincial, écrivait: « J'attache à la maison de Sherbrooke le Père Duval et les Frères Fidèle et Ludger ».

Dans ces débuts, le Frère Fidèle agit comme contremaître général. Il taillait l'ouvrage et le répartissait de son mieux entre Frères et Novices. Avec lui, chacun donne sa pleine mesure et tout va bon train. Ceux qui jamais eurent à travailler à ses côtés savent par expérience qu'il ne tolérait guère les lambins et les flâneurs. L'ouvrage était à ses yeux comme une prière des mains. Il fallait y mettre tout son cœur et tous ses talents. Cependant, il savait user de condescendance à l'égard des moins doués. Il leur donnait des leçons pratiques et des démonstrations sur la façon d'aborder une tâche et comment l'accomplir. A Sherbrooke, son grand œuvre demeure la clôture de bois qui ceinturait le jardin.

A Ste-Anne-de-Beaupré

A Ste-Anne-de-Beaupré¹⁶ le personnel de la Basilique ployait sous la tâche. Le Frère Patrice, comme 1^{er} sacristain, requérait un aide à plein temps. Le Frère Bruno Lizotte, devant être à l'information et guide des groupes qui visitaient, n'avait pas assez de temps à fournir à la sacristie. En vue de combler ce vide, les Supérieurs appelèrent le Frère Fidèle à la rescousse.

Le 20 août 1918, le P. Alphonse Lemieux l'attachait à la maison de Ste-Anne. Le religieux avait dans sa poche une feuille de route qui le destinait à la sacristie.

¹⁶ - Mon Clocher, janvier 1966, p. 29 - *Bon et Fidèle serviteur (suite)*.

Ayant une profonde dévotion pour sainte Anne, le Frère Fidèle jubilait en son cœur. A destination, une déception l'attendait. Vu que la saison des Pèlerinages allait prendre fin, on l'aiguilla plutôt vers le Séminaire St-Alphonse, avec la jeunesse turbulente: ce qui ne cadrait guère avec son tempérament et le mettait sur les épines.

Certes, il accomplit sa tâche à merveille, avec une sérénité dont l'entourage ne perça point l'héroïsme. Le confrère souffrait beaucoup à ce poste. Le Père Gosselin, à qui le Frère Fidèle confiait ses peines, vit à remettre son poisson à l'eau. Quand vint le printemps, les nominations locales placèrent le Frère Fidèle à la sacristie, avec le Frère Patrice. Il ne quitterait plus ce poste avec lequel il s'identifia pendant 40 ans. Il ne le laissa qu'avec l'épuisement total de ses forces, quand les armes lui tombèrent des mains.

Son baptême de feu

En mars 1922, il travaillait sous les ordres du *Frère Patrice*, à frotter les lustres de la Basilique, qui gisaient épars sur le parquet. Le ménage du printemps achevait. Les foules qui bientôt y déferleraient trouveraient une église luisante de propreté. L'ordre demeurera son fort jusqu'à la fin. Où le Frère Fidèle avait la gérance, il élisait la propreté comme sa première adjointe. Il ne regarda jamais la poussière comme des pièces d'archives à transmettre aux générations futures. Dieu sait quel paquet de ces misères, il eut toujours à ramasser à l'année longue et surtout après une saison de travaux dans l'église! Le 29 mars 1922, les Pères n'avaient plus même de pierre où reposer la tête par suite de l'incendie qui consuma Basilique, Monastère, Juvénat. Ils durent loger chez des paroissiens qui leur offrirent l'hospitalité la plus généreuse. Les Plamondon hébergèrent le Frère Fidèle. Afin d'être le moins à charge, les Supérieurs ne gardèrent aux lignes de feu que les hommes indispensables à la marche de la paroisse et du pèlerinage. Le Frère Patrice par suite de son grand âge gagna Sherbrooke: le Frère Fidèle demeura seul en charge.

Sainte-Anne ne tombait pas à pied. Elle héritait d'un sacristain qui continuerait la lignée des Camille et des Patrice. Il présentait à la foule les qualités de l'humble religieux et du gentilhomme. Avec quel respect, il mania toujours le culte! Quelle déférence, il accorderait toujours aux prêtres, même les plus jeunes! Quel zèle il apporterait en sa charge à promouvoir la dévotion envers sainte Anne! Quelle politesse exquise, il sut toujours afficher!

En quelques jours, avec des moyens de fortune, il aménagea une manière d'église paroissiale dans la salle à dîner qu'Épiphané Lachance daigna mettre à la disposition de la Fabrique.

L'église temporaire

Le culte divin eut lieu dans ce refuge du 30 mars au 27 mai 1922, date où, par un prodige de vitesse, on put entrer dans l'église temporaire dite de carton. Les ouvriers, qui mirent 37 jours pour édifier le gros oeuvre de ce temple que requérait la saison imminente des pèlerinages, encombraient encore la place. Le Frère Fidèle, présent partout à la fois, installait tout avec goût et dans une durée où le temps n'y mit guère la main et néanmoins à l'encontre du proverbe, sans qu'il n'eut rien à reprendre.

Avec ses dimensions de 160 pieds X 82 pieds et les deux tribunes qui surplombaient le chœur, ce temple exigeait une dure corvée pour l'aménager au culte, avec l'embarras des

ouvriers qui ne mettront la dernière main à l'oeuvre qu'à la fin de juin. On imagine à peine la somme de travail que le Frère Fidèle dut fournir en ces jours, en plus de la besogne régulière qu'exigeait le service religieux de la paroisse et du pèlerinage. Il sut tout mener de front sans rien omettre de sa vie religieuse.

Incendie de 1926

Dans la nuit du 8 novembre 1926, le feu prit en-dessous de sa chambre à coucher, dans la réserve des cierges et des lampions. Le Frère Fidèle faillit y laisser sa vie. Une main invisible le tira du premier sommeil qu'il avait lourd et le dressa sur les pieds avec son rosaire et sa soutane en main. Il eut juste le temps de sauter par la fenêtre avant que les flammes ne l'enveloppent. Ce fut lui qui sonna l'alarme.

Au lendemain de ce désastre¹⁷, alors que les autres supputaient l'ampleur des pertes - même la sainte Réserve avait brûlé - le Frère Fidèle entreprit de réorganiser le culte divin.

Les Pères jetèrent les yeux, de nouveau, sur le caravansérail d'Épiphanie Lachance qui couvrait le quadrilatère immédiatement voisin de l'emplacement où le Dr Fiset érigerait en 1930 l'Hôpital Ste-Anne. Le propriétaire mit tout le rez-de-chaussée de son Hôtel à la disposition des Pères. Selon que le Frère Fidèle l'entendit, on abattit les cloisons, on fit des armoires, on aménagea un chœur. L'inauguration de cette église de fortune eut lieu pour les Quarante-Heures, au début de décembre. Il y eut trois ou quatre dimanches où, faute d'église, les fidèles allèrent entendre la messe chez les Franciscaines, chez les Rédemptoristes, au Juvénat. Au milieu de ces misères inextricables, évoluait le Frère Fidèle. Il fallait être d'acier pour tenir le coup et voir à tout à la fois.

Inauguration de la Basilique actuelle

Pour le printemps, il fallait un local assez spacieux pour accueillir le flot des pèlerins. Allait-on reconstruire une autre église, dite de carton, que bientôt, il faudrait démolir? Proie facile des flammes, elle pourrait comme la précédente, endommager le mur de granit. On jugea préférable et plus économique d'accélérer la reconstruction afin d'y pouvoir, au printemps, loger dans une partie où même le chauffage serait installé. Le 27 mai 1927, c'était l'inauguration de la Basilique. Ce qui signifie pour le Frère Fidèle une tâche écrasante qu'il avait su mener à bonne fin.

Dès lors, et jusqu'à sa retraite en septembre 1959, ce fut tous les ans, de l'automne à l'été suivant, à l'intérieur de la Basilique, un vaste chantier qui demandait un ménage de fond en comble avant l'avalanche des pèlerinages. Le Frère Fidèle arrivait toujours à temps et cela malgré tous les à-côtés qu'il menait de front. En vue d'assurer le pain à plusieurs de nos familles, il initia tout un groupe au moulage et à la décoration du plâtre. Il est à l'origine de cet atelier dirigé par M. Alfred Bouchard. Il monta une manufacture de cierges et de lampions qui fonctionna jusqu'à ces dernières années. Très ingénieux, il savait dessiner des appareils, des machines qui jetaient les connaisseurs dans l'admiration. C'est dire qu'il mettait tous ses talents au bénéfice de la cause qu'il servait.

¹⁷ - Cf. Mon Clocher, mai 1966, p. 29 - « *Bon et fidèle serviteur* » (suite).

Quel soin il apportait aux décorations! Le fervent religieux y versait son âme pour que les autres prient mieux.

Des signes précurseurs

A ce train, un homme arrive vite au bout de ses forces: les autres tombaient d'usure mais le Frère Fidèle tenait bon. Cependant, il vint un temps où des alarmes l'avertirent que la fin approchait. A peu près dix ans avant sa retraite, ses jambes manquèrent durant tout un hiver. Des chaussures spéciales remédièrent au mal par enchantement. Il éprouva plus que de la joie à reprendre le travail dès le printemps.

En 1955, il eut, avec le F. Bruno Lizotte, le bonheur d'aller à Rome. Les lieux de pèlerinage déterminèrent l'itinéraire de nos voyageurs. Les fêtes en l'honneur de saint Gérard produisirent une profonde impression sur le Frère Fidèle. Le comble lui vint de l'audience papale à Castel Gandolfo.

Les mémoires, qu'il écrivit au retour, témoignent qu'il fit de cette tournée comme un de ces pèlerinages à Ste-Anne où les participants ne cessent de prier.

En 1959, des symptômes plus graves¹⁸ lui signifèrent de gagner l'arrière-front et de laisser la besogne à des plus jeunes. En prévision de cette échéance, le Frère Émile occupait déjà le rôle de second sacristain à la Basilique. Il était prêt à recueillir la succession. Un règne de 40 ans auprès de sainte Anne prenait fin.

Dans le grand repos

Après cette longue agonie, le vaillant Frère Fidèle rendit son âme au Seigneur. C'était le 24 mai. Le bon et fidèle serviteur allait recevoir sa récompense.

Les Pères exposèrent son corps en son cher monastère de Ste-Anne.

Jusqu'au 26, à 16h00, ce fut un long défilé de parents et de paroissiens autour de la tombe. Ses funérailles furent un triomphe. Une nombreuse assistance remplissait la nef et tint à le conduire au cimetière paroissial de Ste-Anne. Il y dort son dernier sommeil à l'ombre du calvaire, près de ce Christ qui le ressuscitera glorieux à Pâques, triomphe que les chrétiens connaîtront à l'instar de leur Maître.

Charles-Eugène Marquis, C.Ss.R.
21 juin 1965.

Frère Bruno Lizotte

(Chrs-Eug. Marquis)

Les paroissiens en bas de 60 ans n'auront vu d'autres figures au bureau d'information que le Frère Bruno Lizotte¹⁹. Des confrères de la première heure, qui peinaient à la Basilique, il n'en reste plus. Le Frère Bruno Lizotte les vit partir tour à tour, les uns les armes à la main, les autres après une assez longue retraite. Notre vétéran tient toujours bon, il demeure sur la brèche, et ne semble pas prêt à gagner l'arrière-front. Toutes ces années, le Frère Bruno les a passées au service des pèlerins et des paroissiens.

¹⁸ - Mon Clocher, juin 1966, p. 20- *Bon et fidèle serviteur (suite et fin)*

¹⁹ - Cf Mon Clocher, avril 1966, pp. 20-21.

Il est à Ste-Anne-de-Beaupré, un peu ce qu'était le Frère André pour l'Oratoire St-Joseph. On a tellement l'habitude de le rencontrer au Bureau d'Information qu'il incarne ce poste. Alors que tout a changé plusieurs fois en 50 ans dans ce bureau, le Frère Bruno Lizotte a tenu bon. En 1915, c'est dans un coin de l'ancienne sacristie qu'il exerçait cette charge. Les feux de 1922 et 1926 le boutèrent dehors. Et dans la Basilique neuve, les aménagements successifs l'obligèrent à transporter ses pénates plus d'une fois. Sans doute, l'avenir lui réserve d'autres déplacements avec la finition de la basse église et les constructions en perspective. Si Dieu lui prête vie, lors de ces réalisations, un peu lointaines, le Frère Bruno Lizotte occupera de nouveaux locaux.

Ce qui prête flanc à des conjectures, c'est qu'il est encore solide et que l'âge le respecte. A peine alourdit-il son pas. Tous les matins, il gagne son bureau pour reprendre son train régulier. Chez lui, travail et prière alternent. Aux jours d'affluence, pour prier il cherche un coin solitaire; lorsqu'il est seul au poste durant la saison morte, il traverse dans l'église pour un rosaire ou un chemin de croix. Étant près de son travail, il peut laisser sa prière pour accueillir les pèlerins et les paroissiens. Même au plus fort de la saison, il n'abandonne jamais Dieu pour le travail exclusif. Il suit les actes de la vie religieuse avec fidélité. La vie commune lui tient à coeur.

Avant d'aboutir au port de la vie religieuse chez les Rédemptoristes, le Frère Bruno Lizotte parcourut assez de chemin. Il naquit à St-Bruno de Chambly, le 10 août 1888, de Paul Lizotte et de Sophie L'Heureux, une ex-institutrice. Au baptême, il reçut le nom de Napoléon. Ce n'est qu'en religion que les Supérieurs l'appelèrent Bruno. Le foyer compta bientôt dix enfants, dont cinq garçons et cinq filles. De ses proches, le Frère Bruno Lizotte est le seul à survivre en 1966. Des revenus trop modiques contraignirent le père à laisser son magasin, à gagner les États-Unis. Des filatures promettaient de l'engager avec les plus vieux enfants. Napoléon Lizotte, n'ayant pas l'âge légal, put travailler à condition de compléter son High School par les soirs pendant un an. En 1912, au bout de huit ou neuf ans de cette vie à l'étranger, à Lawrence, Mass., une grève ferma la filature.

De retour au Canada, notre Paul Lizotte revint à Montréal. La famille élit domicile, près des Rédemptoristes d'Hochelaga. Napoléon Lizotte, à présent bilingue, obtint de l'emploi chez un épicier. Il devint vite fervent de la chapelle des Pères et les exercices en l'honneur de saint Gérard l'enchantèrent. Quelle voie prendrait-il dans la vie? Il consulta le Père Siméon Paré qui reconnut vite en cet homme un candidat à la vie religieuse. C'était en 1913.

Postulant d'abord à Hochelaga, le Père Alphonse Lemieux l'aiguilla dès 1913 vers Ste-Anne. Il y prit l'habit religieux le jour du St-Rosaire, en même temps que les Pères Louis Gosselin, Boutet, Leblanc et Bourret. Le 1^{er} juillet 1918, il émettait ses vœux temporaires. Le 4 avril 1920, il prononçait ses vœux perpétuels en présence du Père Alphonse Lemieux.

Après ses premiers vœux, il quittait Sherbrooke pour Ottawa. A peine eut-il le temps de ranger sa cellule que le Père Lemieux le ramenait à Ste-Anne à cause de l'anglais qu'il parlait. C'était en 1915.

Pendant quatre ou cinq ans, il cumula les charges de 2^e sacristain et de l'information. En l'absence des Pères Giroux et De Nolf, il guidait les touristes. Tous ceux qui l'entendirent gardent le souvenir de ses tournées. Lorsque le Frère Fidèle prit la sacristie, le Frère Bruno eut en propre les touristes et l'Information. En hiver, il travaillait aux Annales. Il prit l'habitude d'hiverner en son Bureau d'Information lorsque, vers 1942, on rendit ce bureau habitable.

par l'installation d'un système de chauffage. Il assurait de la sorte la présence de l'Église pour les gens de passage plus en quête de pardon que de visite.

En 1955, il fit le voyage à Rome avec le Frère Fidèle aux fêtes de saint Gérard. En 1966, le Frère Bruno demeure toujours au front. Il est toujours à l'œuvre pour Jésus et les âmes. Ses temps libres, il les consacre aux timbres oblitérés. La vente de ces timbres lui permit de conduire quinze lévites au sacerdoce. D'autres jeunes sont en chemin grâce à cette industrie.

Pour son inlassable dévouement de 50 ans que le Frère Bruno mit au service des pèlerins et des paroissiens, il convient de le remercier et de lui souhaiter longue vie et plein succès jusqu'à la fin. Il a notre admiration et notre reconnaissance. Il a bien mérité de l'Église et de la Congrégation religieuse. Nous l'assurons de nos prières.



Le Frère Bruno Lizotte mourut le 7 octobre 1968.

29 mars 1922

Incendie

Basilique, Monastère, Juvénat

Cette histoire est la chronique écrite par le P. Joseph Carmel et copiée par le Fr. Irénée Baillargeon C.Ss.R. , dans son histoire des Rédemptoristes de la Province de Ste-Anne.

Nous sommes au matin du 19 mars 1922, disons, 9 heures précises. Les activités avaient repris partout dans le complexe des Rédemptoristes: la Basilique, le Monastère, le Juvénat. Tout fonctionnait normalement d'un bout à l'autre des édifices.

Comme de nos jours, on avait profité de la saison d'hiver pour faire toutes sortes de travaux de rénovation. Le monastère avait été remis à neuf. Tout y était reluisant. Le 29 mars, 7 ou 8 employés étaient encore dans la maison : 2 pour la peinture (Joseph Gravel et Joseph Dionne) ; 3 pour le système général d'électricité (Louis Tremblay, Albert Deblois, Wellie Simard) et deux décorateurs pour l'armoire du trésor. Georges Boucher, aux usines, en ce moment-là, travaillait aux lumières ou réflecteurs du trésor.

Neuf heures venaient de sonner à la tour de l'horloge quand, tout à coup, les trois employés qui achevaient de fixer les ramifications des fils électriques dans le haut de la sacristie sont soudain pris de panique. L'un d'eux court à l'usine et avertit le chef électricien, Georges Boucher, que les fils ont mis le feu au monastère. Pour toute réponse, il s'entend répliquer: « J'ai enlevé le pouvoir pour votre ouvrage, ce matin ». Entre-temps, l'alarme est donnée, on crie: « Au feu! au feu! ». Le Père Lévesque, Directeur du Juvénat, sortant de chez le Père Quintin, cria « Au feu! » lui aussi. Puis il partit pour le Juvénat. Le Père Quintin sonna la cloche et aussitôt arrivèrent sur place le Père Recteur, le Ministre, le Père Parrot...

Bientôt les fenêtres vomirent tant de fumée que les gens des environs et surtout ceux qui habitent le flanc de la Côte se mirent à crier en s'élançant vers l'église à la course: «Le feu chez les Pères, le feu à l'église! » Le Père Recteur ayant demandé au Frère Bruno de faire sonner les cloches de l'église, l'attention de tout le monde est bientôt éveillée et toute la paroisse est sur place.

La nouvelle du feu se répand rapidement. Il est à peine 9h30 que, dans tout Québec, c'est le sujet de la conversation. Tout le monde se sent atteint par le même malheur. Sur l'heure, l'Action Catholique et le Soleil emplissent leur première page de photographies de la Basilique et de littérature sur l'incendie. La nouvelle ne tarda pas à atteindre Rome.

La lutte contre le feu en attendant les pompiers

A la communauté, comme à l'église et au Juvénat, les gens ont déployé des efforts surhumains pour combattre le feu, mais ils étaient devant une mission impossible. A 9h30, le Maire Raoul Fortier téléphona à Québec, au Maire Samson, pour lui demander de l'aide. Celui-ci, accédant à sa demande, nous envoyait aussitôt le sous-chef Bélanger et douze pompiers. Mais à la nouvelle qu'une équipe de pompiers était envoyée en-devoir, leurs compagnons en repos voulurent doubler les postes et dix volontaires se joignirent à l'expédition.

A dix heures, le sous-chef Bélanger avec vingt-deux hommes, amenant une puissante pompe à vapeur et deux mille pieds de boyaux, étaient déjà à la gare de la Québec Railway. Hélas!, il a fallu bien du temps pour trouver un wagon plate-forme et une grue pour monter la pompe à bord. A onze heures, le train partait et il nous arriva à onze heures et demie. Pour ce qui est de l'église, les pompiers comprirent qu'il n'y avait rien à faire, il suffisait de modérer l'ardeur du feu pour l'empêcher de se répandre.

A l'autre extrémité des propriétés C.Ss.R., au Juvénat, le feu arrivait tout juste à la nouvelle aile en construction. Là, avec du bon travail, on pouvait défendre contre le feu deux étages d'une belle construction qui, commencée l'automne précédent, pouvait avoir coûté jusqu'à ce jour, \$30,000.00. Les pompiers trouvent de l'eau d'abord dans le réservoir qui avait été bâti en 1908 par le Père Lamontagne et qu'on n'avait pas utilisé parce que le Maire pensait que c'était inutile. On alla aussi chercher l'eau dans le fleuve. C'est ainsi qu'on put sauver la partie Est du Juvénat.

Les pompiers ont aussi prêté leur concours pour diminuer l'ardeur des flammes autour des voûtes de sûreté qui étaient enveloppées d'un ardent brasier. C'est ainsi que beaucoup de documents importants ont été sauvés.

La paroisse leur doit surtout d'avoir diminué l'ardeur du foyer et d'avoir empêché l'incendie de se communiquer au village. A cette époque, les maisons entouraient l'église. La paroisse leur devait beaucoup.

La cause de l'incendie fut une torche électrique laissée trop près du mur par les ouvriers, selon le témoignage des contemporains, recueilli par Jean-Pierre Asselin, C.Ss.R.¹.

Il était deux heures du matin, quand les pompiers purent prendre un peu de repos et aller prendre une collation chez M. Edouard St-Hilaire.

Sauvetage

A la sacristie

Au premier cri d'alarme, on pensait pouvoir éteindre le feu, puis on pria sainte Anne. Pourtant, un quart d'heure ne s'était pas écoulé que déjà on jugeait prudent de travailler au sauvetage, et chaque minute nous pressait davantage à admettre que c'était là un devoir impérieux.

¹ - Cf. Le Fr. I. Baillargeon, copie de la Chronique de la maison - *Histoire de la Province Canadienne des Rédemptoristes*, p. 71.

La grande relique de sainte Anne avait eu la première pensée du F. Patrice, sacristain. Au seul mot de feu, avant de croire au danger sérieux d'incendie, il l'avait prise de la sacristie et enfermée dans la voûte. Ensuite, il s'occupa des ornements de la sacristie. Il les transporta ailleurs. Les juvénistes arrivant au monastère eurent vite fait de transporter tous les tiroirs du vestiaire vers le Juvénat. Le dernier tiroir de la sacristie n'était pas rendu au parloir du Juvénat que le feu passait à travers le plancher et descendait dans la sacristie. Il descendit bien vite aussi du côté du monastère et entourait la voûte de sûreté, et surtout il enveloppa la petite chambrette devant la porte latérale de la voûte. Or, dans ce placard, se trouvait la grande richesse de belles chapes: entre autres, la précieuse chape du grand ornement pontifical. Se trouvait là aussi, nous dirons plus bas pour quelle cause, une bonne partie du trésor; et certes, ce n'était pas la moindre partie: la première statue de la Bonne Sainte Anne au Canada et l'article précieux entre tous, l'ornement de la Reine, Anne d'Autriche.

Il fallait donc faire face au feu pour se faufiler dans le placard et en retirer ces objets hors de prix. Il fallait le dévouement à toute épreuve du Frère Barnabé ainsi que l'ardeur cavalière du Frère Bruno. Une chose préoccupait le Frère Bruno: le tableau de Lebrun suspendu au-dessus de l'autel. Il appelle au secours, mais personne n'ose affronter le danger. Dans un effort désespéré, il tâche de décrocher le tableau tout seul; impossible, il faut la force de quatre hommes. Enfin, des audacieux se présentent, ils courent vers le Frère Bruno et tous ensemble ils apportent à travers le feu ce cher tableau dont le prix était déjà si grand et qui le devenait deux fois plus encore. Les bureaux de la sacristie purent être soulagés des valeurs qu'ils contenaient.

Pour ce qui est de l'église, de nombreux paroissiens, au premier moment, étaient entrés pour sauver tout ce qui pouvait l'être. Au début, dans un dernier espoir que la Basilique soit épargnée, on ne prenait que ce qui était le plus facile à déplacer, en se disant que ça ne coûterait pas cher de le remettre. Mais l'entraîn gagnant tout le monde, on s'attaqua à tout ce qui était mobile, choisissant le plus précieux et le plus exposé. Quand, enfin, on vit le Père Provincial emportant le Saint-Sacrement, on ne laissa plus rien qu'il était possible d'arracher: lampe du sanctuaire, lustres, marbres des crédences, grands prie-Dieu, grande châsse avec son édicule en verre et la statue dite miraculeuse. Ce travail battait son plein et l'on se demandait encore si vraiment l'église ne serait pas épargnée.

Vers 10h45, on ne fut que trop bien averti: la fumée commençait à sortir par les tours à l'avant de l'église. La tour du nord fut la première à s'effondrer. Elle tomba dans le milieu du chemin. La famille Morissette, de sa demeure, dans la Gare, regardait avec effroi les progrès du feu et elle entendit les notes lugubres du Bourdon du pèlerin, frappant le sol.

A peu près au même moment, la voûte se perça au-dessus du rond-point de l'abside, un tison ardent s'en échappa et, dans sa chute, il entraîna sur le pavé la croix du baldaquin. Dès ce moment, il n'y eut plus de mesures à l'ardeur des travailleurs. Les quatorze stations du Chemin de croix sont détachées du mur. Toutes les statues des chapelles latérales sont sorties; on réussit à enlever deux autels: celui de la Sainte-Face et celui de Saint-Louis de Gonzague.

Il n'y avait plus de mobile que les bancs. On les sortit. De la chaire, on prit deux beaux anges en marbre blanc. Finalement, on se décida de prendre des morceaux de ce qu'on ne pouvait pas sauver autrement. La belle colonne d'onyx de la statue miraculeuse est arrachée de sa base et on a le bonheur de la sauver en ne lui faisant qu'un petit accroc au chapiteau. La base reste là.

A onze heures, le bourdon sonna majestueusement ses onze coups. Y eut-il jamais un glas d'une tristesse plus poignante? A 11h20, le clocher du nord tomba et alla choir au milieu du chemin. En tombant, il sauva la cloche des pèlerins. Ce bourdon de 4,600 livres tombant de cent pieds de haut sur le macadam du chemin resta intact. C'est le dernier article sauvé de ce côté. Mais non, il y eut aussi la statue de sainte Anne qui trônait entre les deux clochers. Elle n'a pas été entraînée: une solide tige de fer la fixait au toit; elle a résisté à tous les vents, elle est restée solide sur une base croulante jusqu'à l'automne.

Les pertes matérielles ont été immenses. Le 30 mars 1922, L'Événement de Québec les chiffrait à \$1,500,000.00, alors que les assurances totales s'élevaient à \$266,000.00. Au moins, on n'a pas eu de deuil à déplorer. On ne sait jamais dans des bâtiments si pleins de monde : 23 pères, 22 frères, des employés, une centaine de séminaristes, quelqu'un aurait pu être pris dans les flammes. Il y eut bien le Père Rodolphe Mercier, qui s'était probablement un peu trop attardé à recueillir des objets dans sa chambre. Pendant de longs moments, il s'est senti en danger, il a dû ramper pour se protéger de la fumée, mais il a réussi à s'en sortir.

Au Juvénat, les Séminaristes ont eu du temps pour voir venir le feu. Ils ont sauvé ce qu'ils ont pu. Nous leur devons les verrières de la nef de la chapelle actuelle. Celles-ci remontent à la construction en 1907.

Après le feu, c'est la dispersion. On ne garde à Sainte-Anne que le personnel essentiel. Les autres Pères et Frères doivent trouver un refuge dans nos autres maisons. Les Franciscaines accueillent plusieurs membres de la communauté. Les paroissiens se montrent aussi très accueillants. Ils se sentent touchés personnellement par l'épreuve. « Les anges de la Providence, messagers de sa charité, luttèrent de zèle entre eux. Ils nous trouvèrent des vivres et un gîte. Nous avons habité trente-deux maisons amies. Toutes les communautés: Les Franciscaines d'abord, mais aussi les Rédemptoristes, les Soeurs du St-Rosaire, les Frères de Écoles Chrétiennes et des familles de la paroisse hébergèrent un ou plusieurs confrères jusqu'à ce qu'ils parviennent à se regrouper dans la Maison dite Tremblay qui leur appartenait, dans la maison Moore et deux autres maisons. M. Jean-Baptiste Gariépy a mis une salle assez spacieuse à la disposition du personnel des Annales, et cela, durant tout un mois. Un an après l'incendie, le Père Liétaert nous rendant visite, il fallait encore compter jusqu'à dix toits différents sous lesquels dormait la communauté le soir du 4 avril 1923² ».

Quelques détails sur l'église incendiée

L'église³, construite en pierre de taille, mesurait 200 pieds de longueur sur 100 pieds de largeur, en comptant dans cette largeur les chapelles latérales. Les tours avaient 184 pieds de hauteur⁴. Il y avait des sièges pour 1000 personnes, mais un millier d'autres pouvaient facilement y trouver place, en se tenant debout, soit dans l'enceinte même de l'édifice sacré, soit dans les chapelles latérales.

L'allée centrale avait une largeur de quinze pieds, ce qui permettait aux processions des pèlerinages de se former et de se dérouler avec ordre et aisance. On comptait dans l'église

² - Histoire de la Province des Rédemptoristes de Sainte-Anne-de-Beaupré 1879-19... , p 89 - M-32. 20650.

³ - ABSA - vol 50, juin 1922, p. 116.

⁴ - ABSA - Collection du Fr Gabriel - dernière page- note de la page 599

19 autels, y compris ceux des chapelles; de sorte qu'avec l'autel de la sacristie, vingt prêtres pèlerins pouvaient célébrer en même temps, la sainte messe. Les dix-huit colonnes de l'édifice sacré supportaient une voûte qui passait à bon droit pour une oeuvre de maître. ~

La Basilique que les flammes viennent de ravager était d'un beau style corinthien .

Le maître-autel honore le génie qui en a conçu et exécuté le plan. Tout étant simple, il était d'une valeur et d'une perfection rares. Le baldaquin qui le couronnait était un chef-d'oeuvre de magnificence et de beauté.

Les autels des nefs latérales étaient de dignes pendants du monumental maître-autel. Sortis des mêmes ateliers, ils présentaient le même aspect général: même marbre blanc, même style corinthien, même cachet de grandeur et de noble simplicité.

La châsse de sainte Anne , offerte au 20^e siècle à la Patronne du Canada, est une oeuvre d'art partie des ateliers J. Wilmotte, à Liège, Belgique. Elle est conçue dans le style de l'église et admirablement travaillée.

La sainte table était un véritable chef-d'oeuvre dû au ciseau de l'artiste Zens, de Gand, Belgique. C'est une pièce unique dans son genre, une oeuvre magistrale. Elle a plus de 66 pieds de longueur et contient six groupes symbolisant les grands mystères de l'Eucharistie. Pour se faire une idée de la beauté de ce travail, il suffit de savoir qu'il n'y entre pas moins de cinq espèces différentes de marbres, tous très beaux et très riches. Le plus employé est le marbre blanc de carrare.

A l'extrémité de l'allée centrale de la Basilique, et à une distance d'environ douze pieds de la balustrade, se dressait une majestueuse statue de sainte Anne, placée sur un piédestal de 10 pieds de hauteur: c'est la statue miraculeuse, au pied de laquelle les pèlerins venaient s'agenouiller, pour implorer l'intercession de la glorieuse Thaumaturge. ~

La chaire de vérité est un riche monument en marbres assortis, en chêne et en cuivre doré. Ce chef-d'oeuvre de sculpture cadrait parfaitement avec la superbe table de communion.

Le carillon de la basilique se composait de quatre cloches coulées d'un seul jet, et ayant, pour cette raison, le même alliage.

Régime temporaire

Évidemment aucun local ne pouvait contenir toute la paroisse. On recourut à ce qui convenait le mieux, la salle de l'**Hôtel Lachance**. La proposition est faite au propriétaire, qui accepte. Au début, M. Lachance eut des hésitations. Cela se comprend. Il y avait tant d'inouï dans le fait et personne ne pouvait lui donner la moindre réponse au sujet du temps que durerait l'occupation et quelles pouvaient être les conséquences. Personne d'ailleurs ne pourra mettre en doute la belle et sincère générosité de ce Monsieur. Lui-même s'est fait assistant-sacristain; il voulut être lui-même le premier à l'église le matin et le dernier le soir, disant tout

bonnement: « Il y a assez longtemps que vous me mettez à la porte, c'est mon tour maintenant ». Il offrit même de se lever la nuit si la nécessité de porter le bon Dieu survenait.

Comme on lui représentait que c'était s'imposer un sacrifice dont il était bien possible de se passer, il répartit que « c'était pour le bon Dieu! » Et un trémolo de sa voix montrait bien que le mot venait du cœur.

Un tout petit fait ne manquera pas de mettre en relief sa sincérité. M. Lachance ne fit pas la moindre opposition à laisser planter des clous dans les murs et les cloisons pour suspendre les cadres, les stations du Chemin de croix, les ornements pour le mois de mai. Mais le plus beau trait à l'honneur de ce bienfaiteur, c'est qu'il n'acceptera pas, ne voulut pas accepter un sou de compensation pour les deux mois que la maison fut à la disposition du bon Dieu, des Pères et de toute la paroisse.

Cette salle d'hôtel contenait un peu moins que 300 personnes. Il fallait 5 messes consécutives pour accueillir toute la paroisse. Les trois premières pour le service du village, et il fut entendu que les deux dernières, de neuf et dix heures, étaient pour les gens de Beupré et de la Rivière-aux-Chiens. A 7 heures, on disait une messe au Collège pour les enfants.

La Basilique temporaire

La Compagnie Émile Morissette, de Québec, exécuta les travaux avec une suite et une célérité vraiment admirables. Au bout de six semaines, la chapelle temporaire était ouverte bien convenablement au culte paroissial et à l'affluence des pèlerins. Pour quelque temps, il est vrai, afin de laisser les employés plus libres, le Saint-Sacrement était porté chaque matin dans l'église commémorative, où il arriva qu'on chantât les trois messes réglementaires, et cela jusqu'à la Saint-Pierre. Cependant les messes basses célébrées de bonne heure, ainsi que toute cérémonie sortant de l'ordinaire, tels que services, accueil de pèlerinages, se faisaient à la nouvelle chapelle. Nous parlions de chapelle temporaire⁵, mais beaucoup de curés nous manifestaient leur surprise. Pour eux, c'était une belle et grande église. Cette chapelle pouvait contenir 1,300 personnes confortablement assises, ce qui voulait dire 200 de plus que la Basilique incendiée.

On avait dû déplacer la Basilique temporaire pour faire place aux fondations de la nouvelle, l'actuelle Basilique. Le 23 décembre 1923, sont terminés les travaux de démolition commencés le 20 septembre. De la Basilique incendiée, il ne reste que le solage⁶, sur lequel l'église temporaire sera bientôt placée, et ce sera le temple pour le culte paroissial et les pèlerinages jusqu'au jour si ardemment désiré de l'inauguration de la nouvelle église.

Le 18 mai 1923, la Basilique temporaire se met en marche dans la direction du Chemin du Roi. Le soir venu elle avait avancé de 75 pieds⁷.

⁵ Chapelle temporaire, cf. *Annales de la Bonne Sainte Anne (ABSA)*, 1922, p. 150.

⁶ *ABSA* - vol. 51, avril 1923, p. 44.

⁷ Cf. *Histoire de la Province Canadienne*, par le Frère I. Baillargeon, p. 95.

Vers la reconstruction

Le 28 mars 1923⁸, un télégramme de Rome annonce que les plans de reconstruction du monastère sont approuvés.

En déblayant la cave de l'église incendiée, on trouve une bouteille renfermant deux médailles de sainte Anne et l'écrit suivant.

Sainte-Anne, 15 mars 1897

Nous soussignés demeurant à Notre-Dame-de-Lévis et exerçons le métier de marbriers avons fait le plancher de la nef en 1895 et cette année faisons le plancher du bas-choeur en marbre de Stanton, Vermont, États-Unis.

Olivier Ant. Jacques, 42 ans

Octave Jacques, son frère, 30 ans

et nous espérons que les pères se décideront à faire faire le reste du plancher

L'église fut démolie plus tard. On attendait, pour compléter la démolition, que le cimetière⁹ qu'on était en train d'ériger, à l'est de la paroisse, soit prêt pour qu'on puisse y déménager les corps qui avaient été inhumés dans les caveaux de la première Basilique.

Durant les années d'épreuves, les Pères avaient forcément été en contact plus intime avec les paroissiens et ils avaient vite compris que le cimetière sur la Côte était une erreur. C'est pourquoi, dès 1922, des démarches avaient été faites pour descendre le cimetière à mi-chemin, entre Sainte-Anne et Beaupré qui faisait encore partie de la paroisse. Le cimetière a été prêt en 1923. Il fut béni le premier juillet 1923.

Dès 1922, on se mit à faire des plans pour rebâtir un nouveau sanctuaire. Allions-nous copier d'édifice disparu? On décida de bâtir du neuf avec des dimensions plus vastes. Un concours d'architectes fut institué. A la fin, une commission fut choisie. Elle se composait comme suit:

Louis-Napoléon Audet, Sherbrooke

Maxime Roisin, Paris

J. Daoust, Québec

O. Beaulé, Québec.

Le 26 juillet 1923, on avait posé la pierre angulaire

- ♦ En avril et en août, on dut procéder à l'exhumation¹⁰ des défunts enterrés dans les caveaux de l'ancienne Basilique. *M. Raymond St-Hilaire*, frère de Raoul, plus tard propriétaire de l'ancien moulin à scie, était jeune garçon alors. Les règlements sur les chantiers de construction n'étaient pas aussi stricts que maintenant. Il s'était faufilé au milieu des travailleurs

⁸ - Cf. *Ibidem*, p. 98.

⁹ - Cf. *Ma vie à Sainte-Anne*, Père Fr. Bélanger, p. 183.

¹⁰ - Cf. *Histoire de la Province Canadienne* - Fr. I. Baillargeon, p. 100.

et il avait tout vu. Il m'a raconté longuement ce qui s'était passé et le choc que cela lui avait causé.

- ◆ En 1924, la charpente métallique s'élevait ; et quand l'hiver vint interrompre les travaux, la pierre était posée à la hauteur du soubassement.
- ◆ A la fin de l'année, en décembre, le Révérendissime Père Recteur Majeur nommait une commission spéciale pour les travaux de la Basilique. Elle était composée du Provincial et de ses consultants, du Recteur de la maison, le Père Clément Leclerc et du Père Émile Journault, ministre. Jusque-là, c'était la maison de Sainte-Anne qui dirigeait les travaux.
- ◆ En 1926, les murs atteignirent le clair-étage.

Incendie de l'église temporaire

C'est alors que le 8 novembre de cette année survint un nouveau désastre: l'incendie de l'église temporaire, causée, cette fois, par une main criminelle. Le feu commença vers une heure du matin et consuma pratiquement toute l'église et son contenu, y compris les Saintes Espèces et la statue miraculeuse. La grande relique qui se trouvait dans le coffre-fort de la sacristie eut à souffrir de la chaleur intense qu'elle supporta. Elle s'en trouva notablement amoindrie.

Le jour même, le *Père Journault*, ministre, reçut une lettre qui donnait le mobile de l'action criminelle¹¹. Cette lettre et d'autres indices permirent de découvrir le maniaque, qui fut enfermé dans une maison d'aliénés. Il s'y trouve encore (1961).

On dut refaire une bonne partie des murs, du côté nord de la nouvelle construction.

*
* *
*

L'Hôtel d'Épiphanie Lachance dut s'ouvrir de nouveau pour servir d'église. L'Hôtel appartenait alors aux Pères qui venaient de l'acheter en date du 10 juin 1926¹². Le Frère Fidèle, qui échappa de justesse à l'incendie, s'occupa de faire convertir l'hôtel en église.

On n'avait plus le goût de bâtir du temporaire. On hâta plutôt les travaux de la Basilique, afin de préparer un coin qui pourrait servir d'église. Le 28 mai 1927, la nouvelle église fut inaugurée solennellement. On célébra les offices dans la Crypte jusqu'au 27 mai 1934, date où fut inaugurée l'église supérieure.



Les artistes et ouvriers

La construction de la nouvelle Basilique donna de l'ouvrage à plusieurs paroissiens. L'entrepreneur était *M. F.-X. Lambert*, de Saint-Anne-de-la-Pocatière. Pour réaliser une œu-

¹¹ - Cf Ibidem, p. 101.

¹² - Cf. Épiphanie Lachance, 5 juin 1926 - M-15b, b7- 9578, Archives C.Ss R

vre aussi monumentale que la Basilique, comme c'était bien normal, il dut, pour certains métiers, avoir recours à de la main-d'oeuvre étrangère.

C'est ainsi que nous est venu M. *Évariste Langevin*¹³. Nous tenons à souligner qu'il est du nombre des ouvriers qui bâtirent la Basilique. Après un long séjour aux États-Unis, de retour au Canada, M. *Langevin* entra au service de *F.-X. Lambert*, qui construisit la clinique Roy-Rousseau. De ce poste, il passa à Ste-Anne-de-Beaupré. C'était en 1926. L'hiver, il taillait de la pierre dans l'usine que les Pères ont érigée au nord-est de la chaufferie; dès la belle saison, il travaillait à la pose de la pierre. M. Langevin aime rappeler ses compagnons: M. *Sylva Veillette*, M. *Norbert Naud*, M. *André Perreault*, M. *Eugène Caron*, M. *Albert Rioux*, M. *Cyrille Cloutier*, etc. La brique et le granit de la Basilique garderont le souvenir de ces vieux maçons qui les ont scellés dans le ciment. Avec un Monsieur Ernest Boucher de Ste-Anne-de-la-Pocatière, M. Langevin a travaillé aux stations du chemin de croix dans la colline.

M. Roisin vivait en France. Il envoyait des dessins de sculptures à faire dans la pierre pour le portail de la Basilique. M. Albert Mercier, père de Bernard, directeur de la Revue Ste-Anne, pouvait lire les plans de Roisin et sculpter un modèle en bois. Celui-ci était confié à M. Eugène Caron, qui le reproduisait dans la pierre.

La reconstruction prit beaucoup de temps et il n'entre pas dans mes plans d'en expliquer les détails. On trouve beaucoup de renseignements dans le livre du Père S. Baillargeon: « *Votre visite au Sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré* ». A la page 18 et suivantes, on peut y lire la chronologie de la construction.

1924	14 septembre	Pose de la pierre angulaire.
1929	26 juillet	La grande statue est replacée sur le fronton.
1930	30 juillet	La cloche des pèlerins est placée dans la tour sud.
1934	27 mai	Inauguration de la Basilique par Mgr Lajeunesse.
1934	juillet	La statue miraculeuse est placée dans la partie nord du transept.
1940	févr. à juil.	Pose de la mosaïque de la voûte centrale par M. Labouret et J. Godin.
1945	16 décembre	Bénédictio des nouvelles orgues de la Basilique.
1946	25 juillet	Bénédictio de 6 cloches par Mgr Cushing.
1949	avril	Verrière de sainte Anne de Jérusalem: A. Labouret.
1949	juin	Verrière de sainte Anne d'Auray: A. Labouret.
1949	juin	Premiers chapiteaux d'Émile Brunet, traduits dans la pierre Indiana par Maurice Lord.
1954	hiver	Mise en place de 30 verrières: litanies des saints et béatitudes.
1955	février	Mise en place des statues des évangélistes.
1957	hiver	Construction du perron de la Basilique.

¹³ - Mon Clocher, juin-juillet 1961, p. 21.

1962	janvier-avril	Stalles du chœur. Sculpture Franz Moroder.
1962	mars-octobre	Finition des clochers.
1976	4 juillet	Consécration et dédicace de la Basilique.

La Basilique de Sainte-Anne nous fait penser au cantique de Daniel où toutes les créatures sont invitées à louer le Seigneur. Quelle que soit la direction où tu diriges ton regard, il y a un message qui t'attend. Les chapiteaux nous racontent l'Évangile. Les mosaïques commentent à leur façon la foi du peuple. Les saints, et même les fondateurs de l'Église du Québec, soutiennent notre espérance chrétienne.

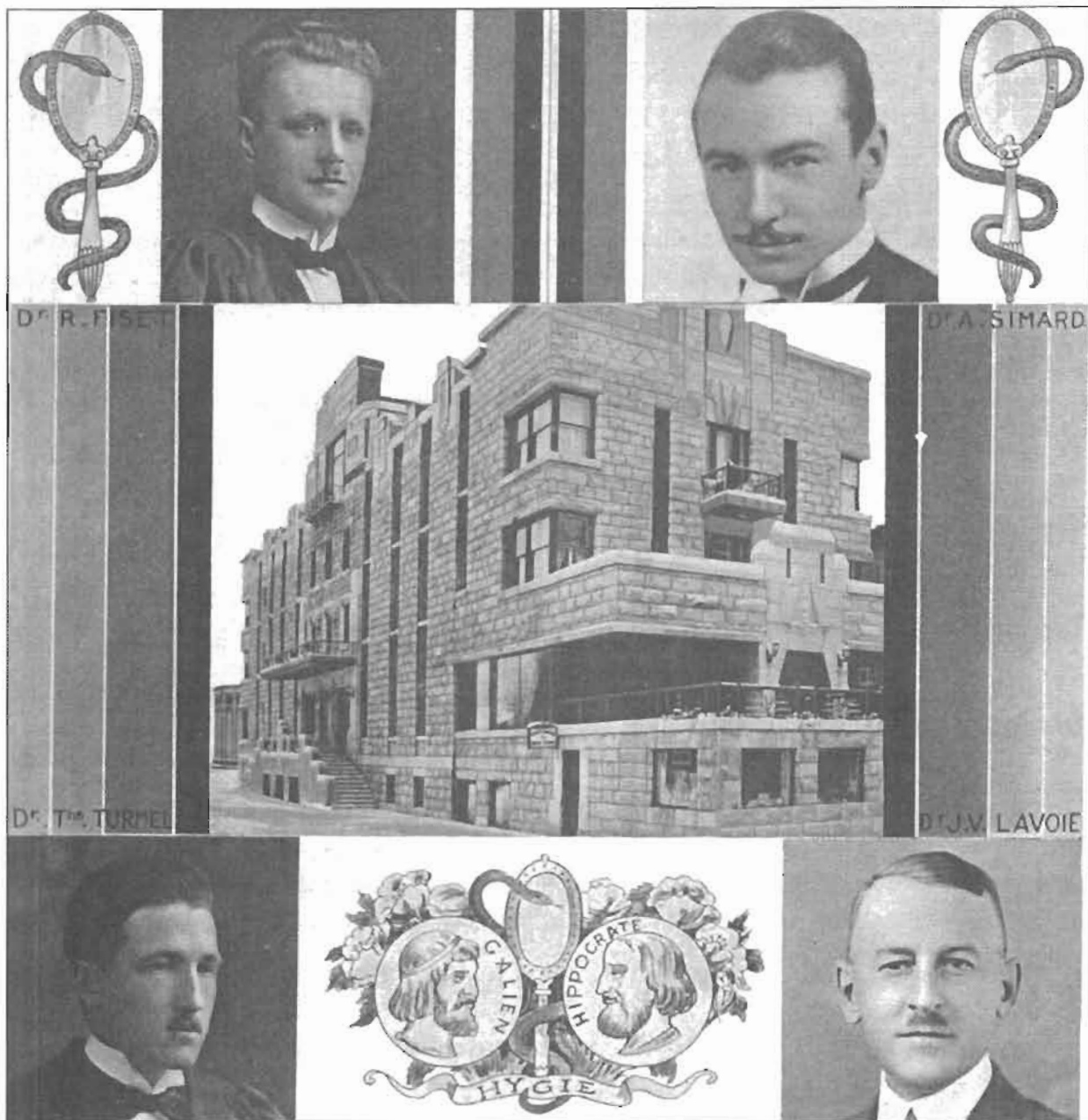
Le granit, le marbre, le bois, le verre et tous les matériaux sont là pour chanter la gloire de Dieu. Toutes les espèces d'animaux, ainsi que les plantes et les arbres, unissent leurs voix pour célébrer le Seigneur.

La sculpture sur bois et sur pierre, la peinture, l'ébénisterie, les verrières et les mosaïques, tous les arts visuels s'unissent pour faire un lieu divin où la Parole de Dieu, les grandes orgues et les chorales humaines peuvent célébrer dignement la gloire du Créateur.

On pourrait visiter la Basilique cent fois et on trouverait toujours du nouveau. Elle est d'une richesse inépuisable. Le secret pour découvrir les trésors de ce temple, c'est d'y aller seul, alors qu'on n'est pas pressé, et de prendre le temps de regarder. Alors, ce n'est pas une voix, mais ce sont mille voix qui vous redisent des histoires merveilleuses. Bonne visite!



Basilique avec ses clochers finis.



Hôpital Sainte-Anne avec ses médecins.

Hôpital Sainte-Anne

Sanatorium

(1930-1998)

Philippe Bélanger

Dans la société, ça prend des rêveurs pour sortir la foule des sentiers battus et inventer des voies nouvelles. Les rêveurs eux-mêmes doivent s'attendre à souffrir, car leurs rêves sont souvent fragiles. Il reste que la société humaine leur doit beaucoup. Ils sont à l'origine d'institutions remarquables. Je pense à l'Hôpital Sainte-Anne qui est une institution bien méritante. Beaucoup de malades de Sainte-Anne et des environs ont reçu, à portée de la main, des soins excellents. Plusieurs pèlerins malades y ont été hébergés. Des vieux y ont terminé leur vie en sécurité. Des centaines de médecins, infirmiers, infirmières, des ouvriers et ouvrières de toute catégorie y ont trouvé un bon emploi.

Il y eut des petits côtés, comme l'hôtellerie de luxe qui a rendu nerveux les hôteliers du village, et les nombreux démêlés entre les médecins eux-mêmes, entre les propriétaires de l'Hôpital et les médecins, entre les propriétaires de l'Hôpital et la municipalité, sans parler des négociations interminables avec le gouvernement. L'Hôpital Sainte-Anne a été une épine dans le talon de plusieurs recteurs, spécialement les Pères Journault, Ferland, Desgagné, Marquis. C'est depuis le début des années soixante que les propriétaires de l'Hôpital attendent ce que le gouvernement est sur le point de réaliser: bâtir un Hôpital régional et libérer le parc de la Basilique.

Le fondateur de l'Hôpital

Le Sanatorium doit la vie à un jeune médecin, le *Docteur Robert Fiset*¹. Natif de Québec, Robert Fiset fit ses humanités au Séminaire et ses études médicales à l'Université Laval. En 1925, il en sortait avec son doctorat. Avant d'entreprendre la pratique, notre jeune médecin alla parfaire ses études à l'Hôpital Lariboisière, ainsi qu'à la faculté de Paris.

Dès 1926, il fixa sa résidence à Ste-Anne-de-Beaupré. Sa compétence lui valut très vite une renommée enviable. Parmi les Pères Rédemptoristes, il compta de bons amis, tout spécialement le Père Pintal. Même aux jours difficiles, le Père Pintal ne lui retira jamais son affection et son attachement.

Ces bonnes relations valurent de précieux avantages au Docteur. Il rêvait d'avoir son propre hôpital où ses patients recevraient ses soins. Ayant une certaine formation en chirurgie, il envisageait même d'accomplir les opérations dites mineures.

Édification de l'Hôpital

Au début, le Docteur ouvrit son hôpital, en deux maisons adjacentes qu'il avait reliées aux étages par des passages. En cette installation, plutôt de fortune, il fit son nom, et les clients accoururent en assez grand nombre pour légitimer l'érection d'un édifice répondant aux exigences médicales. Il rumina ses plans. Son expérience et ses observations l'amènèrent à concevoir ce qu'on appelle à présent l'Hôpital Sainte-Anne. Après 68 ans, cet édifice est en-

¹ - Cf. Mon Clocher, mai 1964, pp. 33-34 - Article non signé sur le Dr Fiset à l'occasion de son décès.

core agréable à regarder. Il ne faut pas oublier qu'il a été bâti en pleine crise, alors que beaucoup de gens vivaient sur le secours direct. Le Docteur Fiset devançait son temps. Je veux bien croire qu'il avait du talent, mais je me demande comment il a pu réaliser ce plan ambitieux avec les faibles moyens dont il disposait.

Le Docteur mit sur pied une compagnie: *Le Sanatorium Ste-Anne-de-Beaupré, Inc.* L'amitié qu'il avait nouée avec le Père Pintal le servit à souhait. A ce qu'on dit, le bon Père, président de la corporation, lui signa, de son chef, un billet comme en blanc. Il hypothéquait bien l'établissement, mais il escomptait le libérer de cette charge dans un bref avenir. Pour amener les Pères à lui consentir ces avantages, il avait lié son plan de Sanatorium avec un refuge pour vieillards et surtout avec un hôtel pour les pèlerins.

Le Père Journault, tout en coeur, rêvait de prendre soin de personnes infirmes ou âgées incapables de tenir maison. Moyennant une certaine somme, les Pères s'engageaient par contrat à les garder jusqu'à la mort.

Ce plan d'hospice pesa dans la balance, mais le motif principal qui poussa les Pères à financer cette construction, on le trouve dans l'hôtellerie adjacente à l'Hôpital. Comme à Lourdes, il pressait d'héberger les grands malades qu'on amenait en pèlerinage. A cet effet, le Dr Fiset prévoyait une entrée au niveau du sol avec un ascenseur desservant tous les étages. Toujours avec une préférence pour les malades, on n'excluait pas les bien-portants. Or la construction à l'épreuve du feu, l'eau courante, l'ampleur des chambres, en faisait l'hôtel chic de la place. Les gens plus qu'à l'aise réclamaient un hôtel de ce genre.

Un hôtel luxueux

L'ensemble de la population était contente de trouver de l'ouvrage, mais les hôteliers allaient de surprise en surprise. D'abord, ils étaient étonnés que les Pères permettent à un étranger d'ériger un hôtel juste dans le parc de la Basilique, alors que ce parc est considéré comme trop petit par la majorité des pèlerins. Ils étaient ébahis de voir la richesse des salles. Le Maire Raoul Fortier aurait dit qu'il n'avait jamais rien vu de si luxueux. Même l'entrepreneur Lambert trouvait que le Dr en mettait pas mal. Le budget ne tarda pas à être défoncé. Le Père Journault, le curé du temps, perdit vite son enthousiasme au sujet du projet. Chez les autorités de la maison et de la Province, on commençait à s'inquiéter, mais le Dr Fiset trouvait le moyen de continuer la poursuite de son rêve. Il fit du beau, mais il perdit l'amitié de personnalités importantes à l'intérieur de la communauté, ce qui compromit le reste de sa carrière à Sainte-Anne.

En 1930, le Sanatorium ouvrit ses portes au public. **Les Soeurs Dominicaines de L'Enfant-Jésus** organisaient les services. Le Recteur s'occupait de recruter le personnel. Le Dr Fiset avait sa résidence à l'Hôpital. On aime toujours avoir un médecin tout proche, mais était-ce conflit de personnalité ou je ne sais quoi, le Dr Fiset ne s'entendait ni avec les Soeurs ni avec le Père Journault. Le Dr Fiset était *directeur et vice-président de la Compagnie: Sanatorium Ste-Anne de Beaupré, Inc.* Le 14 mai 1931, une proposition a été adoptée par le conseil reconnaissant au Dr Fiset le titre de *surintendant médical*.

Opposition des hôteliers

Au début, c'est surtout l'hôtel et le restaurant qui fonctionnaient. Ces départements avaient plus d'importance que l'hospice et l'hôpital. Chez les hôteliers, ce fut une levée de boucliers. De soi, l'avènement du Sanatorium-Hôtel n'était pas une si mauvaise affaire pour les hôteliers, étant donné que le Sanatorium remplaçait deux hôtels: l'Hôtel Lachance et l'Hôtel Barrette qui, à eux deux, comportaient 125 chambres. Le Sanatorium n'offrait que 18 chambres aux touristes. Mais les hôteliers ne voulaient pas d'intrus dans le domaine de l'hôtellerie. Ils vivaient sur une tension continue, un peu comme les cultivateurs qui sèment le printemps et qui ne savent jamais si cela va rapporter. Les hôteliers faisaient des améliorations durant l'hiver et ils attendaient nerveusement pour voir s'ils allaient rentrer dans leur argent à l'été. Ce n'étaient pas tellement les 18 chambres du Sanatorium qui indisposaient les gens, mais ils sentaient profondément en eux-mêmes que les Pères n'avaient rien à faire dans leur domaine.

Problème de rentabilité

Je pense bien que les Pères soupçonnaient la même chose, mais ils étaient devant un *éléphant blanc*. Leur *premier but*, le motif déclencheur du projet avait été l'accueil des pèlerins malades, mais ils découvrirent vite que ce n'était pas facile de trouver la formule. Ils ne pouvaient toujours pas bâtir un édifice qui servirait seulement les deux mois de l'été. Comment rentabiliser un édifice qui pourrait être disponible pour les pèlerins malades quand ils viendraient? Les soins hospitaliers et l'hébergement des vieux ne rencontraient pas d'opposition dans le milieu mais ils ne faisaient pas leurs frais. Les Pères devaient combler les déficits chaque année. En 1930, on était à bâtir la Basilique. Le Gouvernement a fait de l'argent avec notre hôpital puisque, entre 1930 et 1960, il n'a versé que \$35,550. 00, arrachés de peine et de misère.

Les bienfaits de l'Hôpital

Il reste que, pour les paroissiens en général, l'ouverture du Sanatorium comportait d'immenses avantages. Plusieurs médecins se sont penchés sur leurs maux. Ils ont bénéficié des services de plusieurs médecins: Dr Robert Fiset, Dr J. Lavoie, Dr Henri Laliberté, Dr Thomas Turmel, Dr S. Kelly, Dr Achille Paquet, Dr Antoine Pouliot, Dr Gagnon, Dr Leblond, Dr Dufour, Dr Villeneuve, Dr Arthur Simard, Dr Auger, Dr Petitclerc, Dr Vincent Gauthier, Dr Placide Mayrand, Dr Jean Côté, Dr Gérard Turmel, Dr Yvan Turmel, Dr Renaud, etc. Cela signifiait pour Sainte-Anne un avantage énorme sur toutes les paroisses voisines. Grâce à notre hôpital, la population locale a eu accès à un grand nombre de médecins, de spécialistes, d'infirmières et d'infirmiers licenciés. Pour les soins hospitaliers, elle était en avant de plusieurs municipalités plus importantes.

Le Dr Fiset avait donné un excellent coup d'envoi. A partir de 1930, Sainte-Anne avait son Hôpital et personne ne pouvait le lui enlever. Mais le Dr Fiset n'a pu jouir longtemps de l'objet de ses rêves. Après deux ans d'activités, les Propriétaires du Sanatorium en étaient venus à la conclusion que le Dr Fiset n'était plus l'homme dont l'Hôpital avait besoin pour se développer. Bien conscient du profond et irréversible désaccord existant entre lui et ses bailleurs de fonds, le Dr Fiset décida d'évacuer les lieux. Le 18 mai 1931, il vend tous ses droits et intérêts dans le Sanatorium, de même que ses 307 actions. Je ne sais exactement quand il quitta sa résidence du Sanatorium. Mes sources indiquent sa présence quelques années

plus tard dans un autre Hôpital, l'Hôpital Saint-Paul, dans l'ancien Hôtel Paré, à l'est de la cour du Juvénat.

Ce fut alors que Sorel lui fit des offres alléchantes. Là, M. Fiset déploya tout son talent. Il mena de front la médecine et les affaires civiles. Maire de sa ville, il travailla ferme à son progrès ainsi qu'à celui de la région. Il fut un ardent promoteur de la canalisation du Richelieu.

Le Dr Fiset mourut le 25 avril 1964, à Sorel. Il était venu à Sainte-Anne pas longtemps avant, aux fêtes de M.Mme Aimé Dufour. Les paroissiens qui bénéficièrent de ses soins lui gardent leur estime et leur attachement. Ils aimaient le revoir lors de ses visites. Pour moi, je le placerais parmi les grands bienfaiteurs de Sainte-Anne. Sans lui, nous n'aurions probablement jamais eu notre hôpital juste au milieu du village. Merci, Docteur Fiset!

En 1934, les *Soeurs Dominicaines* nous quittent et elles sont remplacées par les *Petites Soeurs Franciscaines de la Baie-Saint-Paul*. Le point litigieux dans le dossier du Sanatorium est toujours l'Hôtellerie: elle ferme et elle ouvre. La municipalité, tour à tour, taxe et exempte de taxes, selon les plaintes des hôteliers. A la fin, les partis en viennent à une entente, les Pères acceptent les taxes sur leurs immeubles qui ont une certaine fonction commerciale. Comme en 1935, une pharmacie et un restaurant étaient loués à M. J.-C. Ricard, alors l'immeuble devenait taxable et, à ce compte, l'hôtel pouvait ouvrir. Le Père Alfred Ferland convenait que l'hébergement des séculiers n'était pas notre lot, mais il était devant un problème financier très embarrassant. Le Sanatorium ne recevait pas de subventions pour l'assistance publique. Depuis les débuts, les revenus n'avaient pas payé les intérêts du capital investi dans la construction.

On en était là quand, en 1936, le feu détruisit plusieurs Hôtels et causa des dommages considérables à l'édifice. On s'en remit tant bien que mal. La seule consolation, c'était de pouvoir recevoir des groupes de malades et de rendre agréable leur séjour à Sainte-Anne. Mais il n'était pas facile de distinguer entre accueil des pèlerins malades et service aux touristes et pèlerins à l'aise. Même les Soeurs se voyaient mal au milieu de la foule mondaine qui envahissait l'hôtel durant les mois d'été. Il n'en fallait pas plus pour que l'Hôtellerie de luxe ferme ses portes définitivement.

Jusqu'au mois d'août 1936, le Dr Arthur Simard demeurait au Sanatorium. Il y avait ses appartements comme autrefois le Dr Fiset. C'est avec regret qu'il dut aller s'installer ailleurs.

Le Sanatorium devient l'Hôpital Sainte-Anne

Le premier août 1940, sortit un décret inscrivant le Sanatorium sous le *nom d'Hôpital Sainte-Anne*, comme une institution reconnue d'assistance publique².

En 1951, les Petites Soeurs Franciscaines nous quittent après 17 ans de service. La population les a beaucoup aimées. Elles ont d'ailleurs récolté quelques belles vocations dans la paroisse. Elles furent remplacées par les Soeurs de Sainte-Anne, le 21 novembre 1951.

En 1952, la Corporation du Sanatorium vendait l'Hôpital Sainte-Anne aux Pères Rédemptoristes. Le 29 novembre 1952, la Cour Suprême de Québec assure aux C.Ss.R. la propriété de l'Hôpital Sainte-Anne³.

² M 30 b. -22879 doc 9556. 1 à 2.

³ Cf. M 30, b. 2 - 22888- par doc. enregistré no. 3308 et 33052. Archives C.Ss.R.

En mars 1954, l'éclatement d'une bombe n'aurait pas perturbé davantage l'apparente tranquillité de l'Hôpital. C'était l'arrivée du Dr Vincent Gauthier, en qualité de directeur médical. Jusque-là, il n'y avait personne pour coordonner les soins médicaux. C'était une source perpétuelle de conflits. Les Pères étaient obligés de régler des cas qui n'étaient pas de leur ressort. Mais, par ailleurs, nommer un **directeur-médical** était une opération délicate. C'était un peu comme sortir les marrons du feu: qui y touche, s'y brûle. Le Père Léopold Desgagné, fort de l'estime de ses paroissiens, se permit de faire l'opération. Il ne s'est pas brûlé, mais il en a souffert. La réaction a été plutôt énergique parmi les médecins. Certains n'acceptèrent pas la nouvelle direction, et ils quittèrent l'hôpital. C'est alors que fut fondée l'Hôpital de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur par le Dr Arthur Simard. Ce dernier Hôpital fonctionna jusqu'en 1969. Quelques médecins suivirent le Dr Simard. Il y eut des discussions envenimées. Les deux hôpitaux ont fonctionné côte à côte. Deux communautés de religieuses se sont succédées à l'Hôpital du Dr Simard: Les Soeurs Notre-Dame-du-Sacré-Coeur et les Soeurs Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

Malgré les commentaires de toutes sortes, la nomination du Dr Gauthier ne devait pas être si mauvaise puisque, dans un court laps de temps, la cote de l'Hôpital était passée de C à A.

Nous étions alors sur-structurés au point de vue médical. Il semble que le principal inconvénient de cette scission fut de nous faire manquer un nouvel hôpital lorsqu'en 1969, le Gouvernement a manifesté quelques velléités de bâtir. Il est certain que la mésentente entre les deux hôpitaux n'a pas aidé. Le Gouvernement n'était peut-être pas fâché de trouver une raison pour laisser dormir le projet encore une couple de décades. On ne peut trop blâmer les politiciens. La Province de Québec, c'est une grande famille!

L'Assurance-Hospitalisation

L'Assurance-Hospitalisation s'en venait. Nous avons un document de 1960 approuvant notre hôpital comme une institution bénéficiant des avantages de la loi de l'Assurance-Hospitalisation⁴.

Le 14 mars 1962, une résolution du Conseil de comté reconnaissait l'Hôpital Sainte-Anne comme Hôpital régional de district. C'était bien beau, mais les Pères n'ont pas tellement triomphé, car pour eux l'heure était venue de se retirer du domaine de l'hospitalisation. En effet, ils étaient venus à l'hospitalisation par le biais des pèlerins. Ils avaient rêvé qu'un Hôpital serait la solution pour l'accueil des Pèlerins malades et handicapés. Or voilà qu'après bien des compromis, ils aboutissent à un cul-de-sac. Dans l'hôpital administré par l'Assurance-Hospitalisation, il n'y aurait plus de place pour les pèlerins malades. Les efforts de trente ans tombaient à l'eau.

Le Conseil Provincial, présidé par le Père Georges Bérubé, après avoir regardé la situation en face, en vint à la conclusion que l'hôpital de l'avenir n'aurait rien à voir avec le Pèlerinage. Ils décidèrent donc, en 1962, de donner le premier coup de barre pour sortir de cette voie sans issue. Dans un mémoire, ils expliquent la situation au Ministère de la Santé. L'hôpital est délabré; il est dans un endroit qui fait partie du Parc de la Basilique. L'endroit est

⁴ - Cf. M 24 b.1- 23469 - Archives du Monastère.

bruyant et contraire à l'environnement souhaitable pour un hôpital. Il n'est pas question d'agrandir la bâtisse à mesure que les besoins se feront sentir. De coûteuses réparations seraient nécessaires pour rencontrer les normes du Gouvernement. Pour terminer, ils demandent au Ministère de voir à se bâtir un autre hôpital régional. Le Conseil donne trois ans de délai pour évacuer les lieux.

Désormais, les autorités du Pèlerinage ne comptaient plus sur l'Hôpital pour l'accueil des Pèlerins, ils pensaient à l'Auberge de la Basilique qui, elle, serait vouée au service des malades.

Le Gouvernement ne réagit pas. C'est comme s'il n'avait pas reçu la demande. Sur l'entrefaite, un fonctionnaire écrit à la direction de l'Hôpital pour lui dire que nous étions dans l'illégalité, vu que la Corporation de l'Hôpital ne possède pas l'édifice. On lui répond que les Pères ne sont pas intéressés à aliéner leur bâtiment car ils ont besoin du terrain pour le parc de la Basilique. Les Pères consentiraient à une location pour un temps limité, suffisant pour l'érection d'un autre Hôpital Régional. Le Ministère se laisse tirer l'oreille. Il ne répond pas aux demandes répétées d'évacuer le terrain, toujours dans trois ans. A la fin, le « trois ans » est rendu à sept ans et jamais de réponse du Ministère.

Le coup de théâtre

Le 8 mars 1969, le Conseil Provincial envoie une lettre au Conseil de la Corporation de l'Hôpital Sainte-Anne, lui demandant d'engager dans les plus brefs délais possibles les procédures de fermeture de l'hôpital, au plus tard au mois de janvier 1970. Cette lettre mit le feu aux poudres. Il y eut du coulage. Les journaux s'emparèrent de la nouvelle. Pour dramatiser davantage, le maire du village, le Dr Placide Mayrand, donna sa démission pour protester contre les Pères qui voulaient, disait-il, « sinistrer » la paroisse.

C'est vrai qu'on demandait de s'occuper de préparer la fermeture. Mais toute personne avertie savait qu'on ne pouvait pas fermer sans l'assentiment de l'Assurance-Hospitalisation. La Corporation de l'Hôpital pouvait bien enclencher le processus de fermeture, mais personne ne pouvait prévoir le temps que ça prendrait. Il était bien clair aussi que les Pères n'avaient jamais envisagé une fermeture sauvage, fut-elle légale, ce que j'ignore. Ce que les Pères voulaient, c'est qu'on s'active en vue d'obtenir un Hôpital régional. C'était comme un appel aux Médecins, aux autorités civiles et politiques de faire quelque chose pour que le dossier ne s'éternise pas. Malheureusement, la division créée par l'existence de deux hôpitaux fut comme un pavé dans la mare. Les politiciens sont venus, ont parlementé avec les gens. Ils sont retournés chez eux et rien ne s'est fait.

Fusion des deux Hôpitaux

Je ne sais si les discussions en cours ont pesé dans la balance, mais, la même année, l'Hôpital Notre-Dame-du-Sacré-Coeur fermait ses portes. La fusion se fit paisiblement. Docteurs et employés de l'Hôpital du Dr Simard se virent intégrés au personnel de l'Hôpital Sainte-Anne. Avant même que l'Hôpital Notre-Dame du Sacré-Coeur ne ferme, sa directrice fut demandée pour diriger l'Hôpital Sainte-Anne, parce que les Soeurs de Sainte-Anne se retiraient. Mais les Soeurs du-Perpétuel-Secours ne firent que passer à l'Hôpital Sainte-Anne. Leur départ créa un vide. On ne savait trop qui demander. C'est une soeur de l'Hôtel-Dieu de Québec, une Augustine, Sr Jacqueline Beaudette, qui dépanna l'Hôpital en acceptant le poste de Directrice des soins infirmiers.

Bail pour la location de l'Hôpital

Las de toujours demander pour rien, le Conseil d'administration de l'Hôpital concentra ses efforts vers l'obtention d'une location qui pourrait au moins dédommager un peu les propriétaires de l'Hôpital pour leurs investissements et pour consolider les finances de l'Auberge, qui a pris la relève de l'Hôpital au service des pèlerins malades et handicapés.

A chaque année, les demandes de compensation apparaissaient sur le Bureau du Ministère de la Santé, comme les vagues sur un rocher. Vint cependant un jour où le rocher s'attendrit et les fonctionnaires se montrèrent prêts à signer un bail de location avec la Corporation des Rédemptoristes pour la location de leur immeuble. Cette location sera indexée au coût de la vie et elle serait renouvelable au besoin. C'est le régime qui a prévalu jusqu'aujourd'hui, et il semble bien que c'est sous ce régime que le vénérable Hôpital sera démoli. Car, cette fois-ci, c'est vrai. Il y aura un hôpital neuf. Il sera plus loin, mais les moyens de transport sont beaucoup améliorés. Au moins, on peut dire qu'on a eu l'hôpital proche durant 68 ans. Et avant que le nouvel hôpital soit prêt, nous aurons eu l'Hôpital 70 ans!

Progrès remarquables

Après 1969, le Conseil d'administration et les médecins ne se sont pas laissés décourager. Ils ont fait contre mauvaise fortune bon cœur. On ne leur donnait pas un nouvel hôpital. Ils agrandiraient le vieux, par l'intérieur. En récupérant tout espace perdu, ils sont parvenus à disposer d'autant de lits qu'il y en avait dans les deux hôpitaux. On a tout fait pour améliorer les services médicaux. D'abord le lien téléphonique avec l'Hôpital Laval pour avoir des diagnostics rapides dans le cas des cardiaques. Pour ce qui est des spécialistes, on en a recrutés plusieurs, de sorte qu'à Sainte-Anne même, on pouvait passer quantité d'examens. L'urgence a pris de l'importance. La salle d'attente était pleine une bonne partie de la journée, et de nombreuses personnes s'alignaient dans le corridor voisin de l'urgence au premier étage et dans la salle d'attente au sous-sol pour des rendez-vous avec un spécialiste ou un médecin de famille.

A cause du virage ambulatoire, la vocation de l'Hôpital Sainte-Anne a été transformée. Mais il demeure quand même un lieu très achalandé. La plupart des malades de la région y passent avant d'être acheminés vers un Hôpital de Québec. L'urgence fonctionne à plein et les examens de toutes sortes. La majorité des lits est occupée par des patients en soins prolongés. Plusieurs malades, en phase terminale, expriment le désir de finir leurs jours à Sainte-Anne, où leur famille peut les visiter souvent. Ce qui veut dire que même en dépit des multiples transformations, l'Hôpital Sainte-Anne n'a cessé de jouer un rôle très important pour la communauté paroissiale.

Merci aux médecins, à tout le personnel de l'Hôpital, au Dr Fiset et aux Pères Rédemptoristes qui nous ont permis d'accompagner les nôtres dans leurs maladies sans avoir à faire un long voyage.

Nouveau printemps

Durant plus de deux cents ans, la structure de la paroisse était très simple. Il y avait les marguilliers et le curé. Il est surtout question de constructions, de réparations, de pèlerinages, de miracles, de petits scandales ici et là, surtout à cause de la boisson. On ne sent pas l'engagement des paroissiens dans la collectivité, dans les entreprises sociales, et religieuses ou récréatives.

Avec les années mille neuf cent trente, on entre dans un monde nouveau, où chaque paroissien semble désireux de s'impliquer. C'est pourquoi, dans les pages qui vont suivre, on va laisser les curés et les églises tranquilles, et on va regarder les différentes organisations qui ont amélioré beaucoup le sort des paroissiens. Beaucoup d'espace va leur être consacré.

En 1927, on entre dans la Crypte de la Basilique et tout de suite, en 1927, les activités paroissiales commencent, et elles iront toujours en s'amplifiant jusqu'aux années 1965. Bien qu'on soit encore dans cette ère de participation, des mouvements sont tombés mais d'autres les ont remplacés

Les Dames de Sainte-Anne

La première Congrégation des Dames de Sainte Anne¹ a été fondée dans la chapelle de Saint-Pierre de Montréal en l'année 1850, par le Père Honorat, O.M.I.. Elle débuta avec une centaine de dames mariées. En 1862, elle groupait 1200 dames.

Les Pères Oblats composèrent le premier règlement à l'intention de cette Congrégation et donnèrent à celle-ci un élan qui ne devait pas se ralentir pendant le premier siècle de son histoire. ~ Le règlement fut approuvé par Mgr Larocque, le 26 décembre 1855². « Les Pères Oblats, grands dévots de notre sainte et sous l'égide desquels fut fondée la Congrégation des Dames de Sainte-Anne, à leur église de Montréal: St-Pierre-aux-Liens, sont représentés dans une des grandes verrière de la nef de la Basilique, en la personne de Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa. »³

La publication, en 1872, du Manuel des Dames de Sainte-Anne fut un facteur d'expansion. La Congrégation des Dames de Sainte-Anne ne jouit des privilèges spirituels de l'Archiconfrérie de Sainte-Anne-de-Beaupré qu'à partir de 1887. Le Cardinal Taschereau érigea la *Confrérie* de Sainte-Anne-de-Beaupré, le 17

¹ - Cf. Document du Père Irénée Marquis, Archives C.Ss.R. - P-7e, b.1 - 21438.

² - La première confrérie en l'honneur de sainte Anne fut celle des Menuisiers de sainte Anne Elle fut érigée en 1657 par Jean Levasseur.

³ - Cf. Mon Clocher, avril 1963, p. 21 § 3.

septembre 1886. Le 26 avril de l'année suivante, le Saint-Siège *élevait cette confrérie au rang d'Archiconfrérie*. L'archiconfrérie est différente des Dames de Sainte-Anne. Des milliers de Congrégations de Dames de Sainte-Anne y sont affiliées. Même après le changement de nom, il est prévu que les Mouvements de Femmes Chrétiennes puissent s'y affilier. Dans leur nom: M.F.C., on peut ajouter : sous le patronage de sainte Anne.

Les Congrégations des Dames de Sainte-Anne sont des confréries pieuses érigées dans les paroisses, dont elles ne débordent pas le cadre. Chaque Congrégation est autonome. Jusqu'à récemment il n'existait entre les diverses Congrégations paroissiales des Dames de Sainte-Anne d'autres liens qu'un lien spirituel, établi par des statuts communs, par les Annales de la Bonne Sainte Anne et, depuis 1937, par le bulletin de la « Famille Chrétienne ».

La première Fédération diocésaine des Congrégations des Dames de Sainte-Anne fut fondée à Montréal, le 2 mars 1943. Le Père L.-Ph. Lévesque, C.Ss.R. fut le premier aumônier diocésain. La création d'une Fédération nationale des Dames de Sainte-Anne fut décidée en octobre 1960 par la Conférence Catholique Canadienne.

La Congrégation des Dames de Sainte-Anne⁴ a été fondée dans notre paroisse en octobre 1927. C'était à l'occasion de la retraite paroissiale; le Père L.-Ph. Lévesque était curé et le Père Georges Bélanger, vicaire.

Depuis de longues années, les réunions pieuses se tenaient sous le patronage de la Sainte-Famille; il y avait la Sainte-Famille des hommes et jeunes gens et la Sainte-Famille des dames et demoiselles.

Après l'incendie de la Basilique en 1922, on a dû, en partie du moins, cesser ces réunions. On les a reprises à l'automne de 1927, mais sous d'autres formules et parmi lesquelles, la Congrégation des Dames de Sainte-Anne. Jusqu'en 1939, aucun document ne relate ses activités et ses réunions. Pendant douze ans, son histoire vécue demeure tout à fait inconnue; c'est en 1939 seulement qu'on a commencé à recueillir les notes de son histoire écrite.

On ne sait rien non plus sur les aumôniers jusqu'en 1943. A partir de cette date, se succédèrent comme aumôniers les Pères L.-Ph. Bélanger, sr, Donat Pelchat, Wilfrid Boulet, Thomas Pelletier, Léopold Desgagné, Marcel Brochu, Philippe Bélanger, jr.

Notre Congrégation a été sagement dirigée par Mme Siméon Ratté (1927), Mme Charles Caron (1943), Mme Alphonse Rioux (1945), Mme René Giguère (1951), Mme Léonard Blouin (1956), Mme Francis Paré, Mme Albany Fortin.

En 1962, l'Épiscopat a demandé d'orienter les Dames de Sainte-Anne dans le sens de l'Action Catholique. Les Pères François Forté et J.-M. Ladouceur, C.Ss.R. ont beaucoup travaillé à réorienter les Confréries de Dames. Quand je suis arrivé à la paroisse Sainte-Anne comme Curé, c'était Mme Lucille M. Fortin qui était la présidente. On avait déjà laissé tomber la réunion générale. On n'avait que la réunion de l'équipe dite apostolique une fois par mois. Les Dames n'avaient pas l'air de trop savoir comment fonctionner avec les cadres nouveaux. Elles se demandaient ce qu'elles faisaient à la réunion. La présidente parlait de démission. Je leur ai demandé de patienter. Mon espoir reposait sur un groupe de jeunes mamans qui suivaient des cours de catéchèse des adultes. L'arrimage fonctionna, il n'y eut pas d'arrêt des activités, mais un nouveau comité.

Avant la mutation, il ne s'agissait pas seulement de petits groupes, mais le nombre des membres en règle, c'est-à-dire qui avaient payé leur cotisation, pouvait s'élever à plusieurs centaines.

⁴ - Cf. Document non signé: P-7e, b. 1- 19073- *Histoire des Dames de Ste-Anne à Sainte-Anne*

La dernière présidente des Dames de Sainte-Anne a été Mme Francis Paré, je suppose. Après elle, Mme Fortin a été la première présidente du Mouvement des Femmes Chrétiennes. Les dernières recrues n'avaient pas connu les Dames de Sainte-Anne. C'était plus facile pour elles d'entrer dans l'esprit du M.F.C. Après le changement de nom, le Mouvement des Femmes Chrétiennes eut comme présidentes: Mme Albany Fortin, Mme Marie-Paule G.Gravel, Mme Jacques Tremblay et Mme Léonne Dufour, jusqu'à la fin des activités. Léonne a apporté beaucoup à la paroisse et à la région. Toutes les journées de formation auxquelles elle a participé et tous les cercles d'études qu'elle a présidés n'ont certainement pas été sans effet. Il y a Quelqu'un en haut qui s'en souvient et il en tiendra compte! Le mouvement a été débordant de vie pour une quinzaine d'années, puis il a subi le sort des autres mouvements d'Action Catholique. Il a cessé de se recruter: ce qui le condamnait à une mort lente.

Les Dames de Sainte-Anne avaient une réunion mensuelle avec une causerie par le curé ou un prêtre invité, et des prières. Elles formaient un groupe disponible pour différents services, comme pour les Quarante-Heures ou la Fête-Dieu. A partir de 1949, la Congrégation a payé pour l'instruction d'un séminariste vietnamien. Les Dames se plaisaient à accueillir les Congrégations soeurs qui venaient à Ste-Anne en pèlerinage. En 1950, lors du centenaire des Congrégations, la Basilique fut le lieu de rendez-vous des congréganistes venant d'un peu partout au Canada et des États-Unis. Les Dames de Sainte-Anne eurent beaucoup à faire pour accueillir leurs soeurs.

Chaque année, la cotisation était recueillie à domicile, et cela permettait aux Dames d'aider toutes sortes de bonnes oeuvres. Ici, les Dames de Sainte-Anne, sous l'habile direction de Mme Frs-X. Nadeau, formaient une chorale dont le chant invitait à la prière et rendait les célébrations agréables. Nul doute que l'Association a soutenu plusieurs dames désireuses de créer une atmosphère de joie et d'amour dans leur foyer.

L'ancienne formule s'adressait à la masse. Toutes les Dames se sentaient chez elles. Contrairement à la nouvelle formule, genre cercle d'études, où plusieurs personnes ne pouvaient pas participer vraiment. On a voulu bien faire en optant pour les équipes apostoliques, mais on a peut-être sabré trop vite dans la réunion générale, où les Dames venaient nourrir leur piété afin d'enrichir leur foyer. Car, ne l'oublions pas, chaque maman et chaque grand-maman a une équipe naturelle dans sa famille. Elle ne se sent pas capable de planifier un apostolat sur toute la paroisse, mais dans sa famille et avec les voisins, elle peut faire des merveilles d'apostolat. Alors, ce dont elle a besoin, c'est d'être motivée, pourquoi pas par l'annonce de la Parole et la prière? Est-ce qu'on n'a pas trop demandé à la masse?

Les Enfants de Marie

« L'Association des Enfants de Marie veut simplement prendre le rôle essentiel qui est le sien: la formation active de toute jeune fille dans sa vocation de chrétienne, de femme; sa préparation à son état de vie et à l'apostolat et tout cela par, avec et comme Marie⁵. »

L'Association des Enfants de Marie a été fondée à Sainte-Anne le 7 décembre 1927. Je suis un peu surpris d'apprendre cette venue tardive de la paroisse Sainte-Anne aux Enfants de Marie qui existaient presque partout longtemps avant cela. Dans un numéro des Annales de 1909, on parle d'un Pèlerinage des Enfants de Marie du Couvent de Saint-Roch, Québec. Je me souviens du récit d'un mariage célébré en 1915 et où la mariée était allée déposer ses insi-

⁵ - Père Rowland Hodgson, s.m.m., aumônier diocésain.

gnes d'Enfant de Marie sur l'autel de la Sainte Vierge avant la cérémonie du mariage. Certains font remonter les Associations d'Enfants de Marie à une apparition de la Sainte Vierge à Catherine Labouré en 1830, où Marie demandait la fondation des Enfants de Marie Immaculée.

L'association a vraiment été accueillie avec enthousiasme à Sainte-Anne puisque le premier enrôlement impliquait 233 jeunes filles. Chaque année les réceptions se faisaient nombreuses. En 1951, les Enfants de Marie comptaient 250 membres payant leur cotisation.

Les filles avaient tout un programme. Elles devaient en particulier assister à une réunion mensuelle. La présidente et la secrétaire avaient beaucoup à faire. Naturellement, les associations valent ceux et celles qui les animent. Je n'ai jamais travaillé dans ce mouvement. C'est pourquoi je puis en parler librement. J'ai constaté que le mouvement des Enfants de Marie avait fait beaucoup pour les filles de la région. La plupart des dirigeantes de la J.O.C.F. étaient passées par les Enfants de Marie. Elles n'étaient pas de la terre en friche, mais leur mouvement les avait ouvertes aux valeurs spirituelles et à l'apostolat. Le journal paroissial « Mon Clocher » avait une rubrique mensuelle écrite par une officière du mouvement et qui procurait une nourriture spirituelle substantielle.

La plupart des noms des présidentes et secrétaires ont été effacés par le temps, mais il nous en reste quelques-uns. D'abord la première présidente, Joséphine Simard, et la première secrétaire, Marie Lacroix. Bertha Boisvert, présidente (1936); Mlle Marie Nadeau (1942), Véronique Simard, (1942) secrétaires; Gemma Barrette (1944), secrétaire; Marie-Anna Tremblay (1945), présidente; Cécile Caron (1945), secrétaire; Madeleine Gilbert (1951), présidente; Rosalie Simard (1951), secrétaire; Lucille Rousseau, présidente; Huguette Chevalier, présidente.

Les Enfants de Marie avaient leur chorale, qui animait certaines messes à l'église. En 1962, à cause des changements apportés par le Concile, la grande chorale, qui avait déployé beaucoup d'efforts pour se perfectionner en chant grégorien, n'était plus requise pour les célébrations liturgiques. Mais qui pouvait la remplacer? En 1962, le Curé, Marcel Brochu, eut l'idée de recourir aux Enfants de Marie pour bâtir une nouvelle chorale paroissiale⁶. Il sollicita aussi l'aide de la J.O.C. Des membres de ces deux associations seraient le noyau de la nouvelle chorale: Le Choeur de la Laurentie.

Pour ces deux mouvements, ce fut une saignée, mais probablement que le temps était venu d'expérimenter autre chose. Cela semble une loi de l'histoire que les mouvements ne durent pas, mais ils forment leurs membres pour d'autres engagements.

L'Association des Enfants de Marie aura quand même duré 40 ans et elle a laissé sa marque sur plusieurs, vivant encore dans la paroisse et ailleurs. Ce fut comme un sacrement dont l'effet est de longue portée.

⁶ - Cf. Mon Clocher, août 1962, p. 10 - *La chorale des Enfants de Marie devient le Choeur de la Laurentie.*

La ligue du Sacré-Coeur

En 1958, les Ligues du Sacré-Coeur ont célébré le soixante-quinzième anniversaire de leur fondation. C'est le 19 mars 1883, à l'occasion d'une retraite, que le Père Édouard Hamon, s.j., érigeait, dans la paroisse de St-Henri de Montréal, la première Ligue du Sacré-Coeur. Depuis, cette association a pris une impressionnante expansion.

La spiritualité de la Ligue bâtie sur la communion réparatrice, l'offrande quotidienne, le chapelet, la dévotion réparatrice au Sacré-Coeur, apporte une base solide à la formation de chrétiens solides et fervents.

Les rouages de son organisation interne, en prévoyant des réunions mensuelles de ses officiers, de ses chefs de groupe et de ses ligueurs, permettent une action efficace, sérieuse parce que basée sur l'étude et orientée vers le perfectionnement de ses membres et l'apostolat. Là où la Ligue fonctionne selon l'esprit de ses fondateurs, elle forme des chefs, des saints et des apôtres.

La Ligue de Sainte-Anne fut fondée en janvier 1928. Les premiers responsables furent: président: Odilon Gravel; Vice-présidents: Albert Godbout et Siméon Ratté; secrétaire: Talma Lavergne; trésorier: Georges Morel⁷.

On doit beaucoup à la Ligue de la Paroisse. Il y a eu jusqu'à 400 ligueurs. Elle donnait le supplément de motivation dont nos gens avaient besoin pour mener une vie chrétienne dynamique. Les chroniques nous révèlent que les Ligueurs savaient choisir pour chefs des gens qui avaient le don de l'organisation. Nous avons eu M. Siméon Ratté, M. Léo Blouin (1958), M. Éric Gosling, Prudent Robert (1947), Louis Bouchard (1959), François Gravel, etc.

On se souvient que les Ligueurs étaient les organisateurs attitrés des Retraites fermées à Jésus-Ouvrier. Par leur influence, de nombreux foyers ont vécu la cérémonie d'intronisation du Sacré-Coeur. Les Ligueurs savaient prendre leurs responsabilités. Ils divisaient toute la paroisse en secteurs et nommaient des chefs de groupe qui étaient chargés de recueillir les cotisations. On les voit en groupe à la Fête-Dieu, à la fête du Christ-Roi. Ils avaient leur heure d'adoration aux Quarante-Heures. Ils ne manquaient pas le Premier Vendredi du mois et ils luttèrent contre le blasphème. Ils venaient chercher dans la Ligue ce que plusieurs viennent chercher maintenant à la messe du soir, surtout durant le carême, à la Grande Neuvaine à Sainte Anne et à différentes célébrations religieuses qui abondent ici à la Basilique. Certains se rendaient à Québec pour l'adoration nocturne, comme M. Gosling et M. Jos-Cyrus Caron.

Ce sont les Ligueurs qui ont mis sur pied le journal paroissial: « Mon Clocher ». C'était un de leurs services. Plus tard, Mon Clocher est devenu indépendant, mais sans couper tous les liens. Au cas où le journal Mon Clocher aurait une panne, la Ligue avait la mission de le remettre sur pied. De fait, Mon Clocher a survécu à la Ligue.

Vers 1962, on a voulu modifier sensiblement les rouages de la Ligue. Je me souviens de réunions mixtes avec les Dames de Sainte-Anne en vue de réorienter les Associations anciennes et d'en faire des mouvements d'Action Catholique à l'instar de la J.O.C. et de la J.É.C. C'est une évolution qui a été commandée de l'extérieur, qui n'était pas le résultat d'une croissance à l'intérieur du mouvement.

⁷ - Cf. Livre contenant la liste des membres, de 1928 à 1943 - PA-13-9792.

Rares sont ceux qui ont compris et qui ont pu s'adapter aux recettes des responsables diocésains. Mais évitons de blâmer personne. En 1970, le désengagement dans les mouvements traditionnels était général.

Les Ligues sont disparues. Elles ont accompli leur oeuvre de grâce. Les chrétiens désireux de croître dans la foi peuvent maintenant trouver l'équivalent de ce que la Ligue leur apportait: les causeuses religieuses, les cours de Bible, la participation à l'initiation sacramentelle des jeunes, le Cursillo, le Renouveau Charismatique, la Vie Montante, l'écoute de certains programmes radiophoniques comme Radio-Galilée, et des livres traitant de sujets spirituels. Maintenant, il y a toute une panoplie de moyens qui est offerte à celui qui désire un supplément à la liturgie du dimanche.

Merci à tous ceux qui ont travaillé dans les mouvements traditionnels. Ils ont eu leur récompense durant la vie présente, en attendant une prime spéciale dans l'autre. Mais soyons confiants à la pensée que le Papa du ciel ne laissera pas ses enfants manquer de nourriture.

La Saint-Vincent-de-Paul

La Société Saint-Vincent-de-Paul fut fondée à Paris en 1833 par Frédéric Ozanam, en vue de la sanctification de ses membres par le témoignage de la charité pratiquée par contacts personnels sans distinctions de race, de croyance ou de nationalité. La Société St-Vincent-de-Paul existe actuellement⁸ dans 103 pays. Elle groupe plus de 400,000 membres actifs masculins et féminins, dont près de 50,000 jeunes, formant 32,600 conférences.

Elle secourt par semaine plus de 500,000 familles. Outre cette assistance à domicile, elle anime et gère des oeuvres d'éducation, de formation professionnelle, d'assistance aux vieillards, aux malades, aux détenus, aux libérés de prison, aux sans-abri, etc.

A Sainte-Anne, la Saint-Vincent-de-Paul remonte à la crise de 1929. Alors, c'était la grande pauvreté. C'était le chômage comme on ne l'a jamais connu depuis. Le moulin de Beaupré a fermé. Les cultivateurs pouvaient toujours sauver leur vie, mais les ouvriers étaient réduits à la mendicité, avant qu'on introduise le secours direct. Des gens en grand nombre mettaient de côté leur orgueil et venaient faire la file, une ou deux chaudières à la main, afin de recevoir de quoi nourrir leur famille. Les Soeurs Franciscaines aidaient aussi, tant qu'elles pouvaient.

C'est alors qu'un groupe d'hommes généreux de la paroisse se consultèrent et décidèrent de fonder une conférence Saint-Vincent-de-Paul⁹, afin d'aider dans la mesure du possible les familles les plus affectées par cette crise. La fondation eut lieu le 16 novembre 1930 et, depuis cette date, la conférence a toujours fonctionné, même durant les années de Guerre où il y eut un léger ralentissement.

Plusieurs personnes se sont impliquées dans les réunions de formation et de planification pour donner un meilleur service. Voici les noms des présidents:

⁸ - Mon Clocher, mai 1965, p. 2 - Article du Père C.-É. Marquis.

⁹ - L'Écho Paroissial, mai-juin 1983 - Reportage de J.-C. Bouchard sur la fête du 50^e d'engagement de M. Jos-Cyrus Caron.

- 1930-1936 M. Albert Godbout
- 1936-1942 M. Charles-Octave Gagnon
- 1942-1946 M. Joseph Bolduc
- 1946-1949 M. Alphonse Bluteau
- 1949-1951 M. Alphonse Rioux
- 1951-1969 M. Éric Gosling
- 1969-1975 M. Joseph Cyrias Caron + secrétaire (1933-1983)
- 1975-1981 M. Jean-Claude Bouchard
- 1981-1983 M. Guy Boies (vice-président)
- 1983- 1996 M. Guy Boies
- 1996- 1998 M. Guy Fontaine
- 1998- Mme Louisette Blouin

De vive voix, j'ai recueilli le témoignage suivant de la bouche du Père Claude Lavergne. Son père Talma venait à la cuisine des Pères avec Albert Godbout et Ubald Plourde pour débiter des quartiers de viande qu'ils avaient achetés pour les pauvres.

A l'automne, Mon Clocher héritait d'un local¹⁰ permanent sous le portique de la Basilique. Il crut bon partager avec la Saint-Vincent-de-Paul qui obtint du coup un vestiaire. M. Cayouette lui fabriqua des armoires. Les vêtements ne tardèrent pas à venir en assez grande quantité. Mais le vestiaire manquait de variété et une partie du linge avait besoin de transformation avant d'être utilisable. D'où la conclusion que le vestiaire appelait un service de dames ou de demoiselles¹¹ pour remodeler certains morceaux de linge ou en fabriquer des neufs. L'Ouvroir des pauvres avait existé en 1936-37. Des Dames et des jeunes filles avec les Franciscaines avaient fabriqué ou réparé du linge pour les pauvres¹².

L'Ouvroir des pauvres a été l'oeuvre de Mme Cyrias Deschesne et de Mme Juliette Bouchard, et d'un beau groupe de dames. Le Vestiaire, déménagé au 2^e étage du Centre Sainte-Anne, fonctionne toujours. Mme Georgette Boutin Lavoie y a servi quelques années. Mme Thérèse Maranda Drouin et Mme Nicholson s'en occupent depuis longtemps. Malheureusement l'Ouvroir a dû cesser ses activités lorsqu'il devint impossible à Mme Juliette Bouchard de veiller à ses opérations. Le Comptoir d'économie fonctionne encore¹³.

Depuis le 26 février 1970, les dames¹⁴ sont admises comme membres de la Conférence au même titre que les hommes

La Saint-Vincent n'est pas seulement un service d'entraide, elle est pour le compagnon et la compagne une école de spiritualité. On s'efforce de modeler sa foi sur celle de saint Vincent de Paul et sur celle d'Ozanam, eux qui se sont mis résolument au service des démunis. Le compagnon ne se contente pas de distribuer des bons, mais il aime le pauvre. Il le visite pour le connaître et, si possible, pour l'aider à s'en sortir, cela en faisant attention de ne pas l'humilier. Il a comme consigne cette parole de l'Évangile: « Que ta main gauche ignore ce que donne ta droite. » Le Père Marquis et le Père M. De-Montigny ont aidé les Vincentiens à s'imprégner de cette spiritualité.

M. Éric Gosling s'est distingué dans le Mouvement Vincentien. Son zèle n'avait pas de frontière. En 1969, il a été promu Vice-président du Conseil National du Canada¹⁵. En décembre 1970, il fut nommé Président du Conseil Central de Québec¹⁶.

¹⁰ - Cf. Mon Clocher, novembre 1959, p. 25- Local pour Mon Clocher et le Vestiaire des pauvres.

¹¹ - Cf. Mon Clocher, décembre 1959, p. 26. Appel à la fondation d'un Ouvroir des pauvres.

¹² - Voix du Pasteur, mars-avril 1937, vol. I, no 3-4.

¹³ - Cf. Semainier du 6 septembre 1998.

¹⁴ - Mon Clocher, février 1970, p. 9.

¹⁵ - Mon Clocher, novembre 1969, p. 14.

¹⁶ - Mon Clocher, décembre 1970, p. 10.

- ♦ J'ai trouvé, dans la *Voix du Pasteur*, un rapport financier de la St-Vincent-de-Paul, couvrant la période du 1^{er} novembre 1936 au 1^{er} mai 1937. Le voici:

Recettes		\$1212.90
Dépenses	Épiccrie-viande, \$435.17	
	Lait	\$ 122.17
	Pain	\$472.50
	Chaussures	\$43.35
	Divers	\$14.65
		\$1087.84
	Balance en caisse	\$125.00

- On peut trouver d'autres renseignements sur la Saint-Vincent dans « *Ma Vie à Ste-Anne* » par Philippe Bélanger, p. 218.

1932

Camp St-Louis

L'histoire du Camp St-Louis¹⁷ a commencé le 28 mai 1932, par la signature d'un contrat de vente de M. Lazare Giguère aux Pères Rédemptoristes représentés par le Père Émile Journault, Recteur et Curé, devant le Notaire Jean-Baptiste Beauregard, notaire de Beaupré.

Nous supposons que le nom « Camp St-Louis » vient du Père Louis Routhier qui, lui-même, alors qu'il était Directeur du Juvénat, aurait fait des démarches pour l'obtention de ce terrain. Il avait sur lui des visées qu'il réalisa tout de suite après l'achat, en organisant un campement pour les Juvénistes, durant les vacances.

Le Camp Saint-Louis devint vite un lieu de rendez-vous, non seulement pour les juvénistes, mais aussi pour les jeunes de la paroisse et pour les organisations paroissiales, surtout la J.O.C. et les scouts. Dans *Mon Clocher*, Jean-Paul Barrette rappelle aux parents qu'ils allaient prendre leurs ébats au Camp St-Louis en 1934-35-36¹⁸.

En 1936, le Père Rodolphe Mercier était vicaire à Ste-Anne et il moussa l'intérêt pour le camp. Dès le début, on avait travaillé à élargir le ruisseau de ligne, pour se faire un semblant de piscine. L'idée a pris forme tranquillement. Plusieurs volontaires, en particulier, le Père Charles-Eugène Voyer.

En 1937, on construit une écluse en bois. En 1941, à cause de la guerre, le terrain du camp St-Louis est utilisé comme potager. En 1944, construction d'une remise comme abri des travailleurs et des instruments agricoles. En 1952, construction d'un barrage en béton armé, pour la piscine; en 1954, piscine en ciment; en 1954, on aménage une petite cuisine et une salle à même la remise. En 1966, les Pères font au Camp le cadeau d'un filtre assez dispendieux.

¹⁷ - Voir: *Ma vie à Sainte-Anne*, Philippe Bélanger jr, pp.150-160- Exposé sur le Camp St-Louis.

¹⁸ - *Mon Clocher*, juin 1953, p. 4 - Article de Jean-Paul Barrette.

Dans l'entre-temps, tout le terrain du camp a été transformé. Les grandes balançoires, les jeux mécaniques de toutes sortes, l'arrêt-balles, les abris, les toilettes, les cabines pour les baigneurs et baigneuses, les arbres, etc.

Les grands architectes ont été les Pères Rodolphe Mercier, Charles-Eugène Voyer, Léopold Desgagné, Marcel Brochu. Au début du lancement définitif du camp, en 1952-54, l'Amicale Saint-Joseph, avec M. Clément Paré, le Frère Directeur du Collège et un groupe de personnes dynamiques, était responsable du Camp. Elle louait le terrain des Pères. Elle a voulu devenir propriétaire en 1954, mais les Pères ont jugé qu'ils devaient garder le camp pour toute la paroisse, estimant qu'une association paroissiale n'offrait pas assez de garantie de permanence.

L'histoire du camp ne serait pas complète si on ne mentionnait les noms de M. Joseph Racine et de son épouse. M. Racine est toujours resté le M. Racine du Camp St-Louis. Le couple était gardien des lieux et au service de tout le monde.

Au commencement, il y avait une monitrice pour les filles: Denise Roy, et un moniteur pour les garçons: Léo Bouchard. Avec le développement du camp, on fit appel à un plus grand nombre de moniteurs et monitrices. Les jeunes d'alors, aujourd'hui d'âge mûr se souviennent encore de Ginette Paré, Yves Tourville, Normand Boisvert, Thérèse Doyon, Mario Godbout, Bertrand Fournier, Nicole Desrochers, Lise Doyon, Nicole Giguère, Diane Gravel, Laurence Maltais, Gilles Matte, Paul Matte, Céline Paré, Maurice Paré, Hubert Picard, Jocelyne Rioux, Serge Rioux, Mynam Simard, Guy Slater, Dorothée Tremblay, François Tremblay, Yves Bilodeau, Huguette Tremblay, Raymonde Tremblay, Mariette Picard.

Des autobus scolaires voyageaient les enfants soir et matin. Il pouvait y en avoir 125 à l'ouverture du Camp de jour, au début de juillet mais cela diminuait après la fête de Sainte Anne. Les moniteurs suivaient des cours de perfectionnement et ils inventaient des nouveautés chaque année. La piscine demeurait la principale attraction, mais il y en avait bien d'autres. Les plus jeunes des campeurs et campeuses aimaient bien entourer leur monitrice, parfois une jeune monitrice bénévole qui leur faisait oublier le temps. Les moniteurs avaient leur spécialité. Hubert Picard, la botanique; Serge Rioux, la natation; Mario Godbout: le camping, la balle molle, le football. Bertrand Fournier est allé jusqu'à emprunter une trampoline. Des scouts se portèrent volontaires pour fabriquer, de toutes pièces, une piste d'hébertisme.

Chaque année, quelques sorties étaient prévues, des journées champêtres à l'extérieur et des événements comme l'élection du Roi et de la Reine du camp.

Les fins de semaine et surtout le dimanche après-midi, le camp s'emplit de pique-niqueurs qui venaient en famille. Alors, le camp débordait d'activités: la piscine, le champ de balle, les olympiques, les balançoires, les mamans avec leurs bébés dans la barboteuse. C'était une vie paroissiale intense, inoubliable. A la fête du camp à la fin de l'été, un défilé partait du pont de la Rivière-aux-Chiens, en direction du camp. Là des centaines d'automobiles s'alignaient. Parfois, il y avait jusqu'aux majorettes de Château-Richer. Cette fête pouvait aussi tourner en bazar, où il y avait toutes sortes de jeux comme la pêche, le jeu de poche, le jeu de dards, le tirage aux cartes par une dame.

Le Camp Saint-Louis a été longtemps un oasis de paix, loin de l'achalandage des pèlerinages, où les paroissiens pouvaient fraterniser en paix.

Naturellement toute chose a une fin. Vint un temps où le camp n'était plus tenable. L'endroit était devenu trop passant. Il y avait beaucoup de vandalisme. A regret, la municipalité qui avait hérité de l'administration du camp, avec la propriété du Centre Sainte-Anne, se vit dans l'obligation de bâtir un nouveau Camp Saint-Louis, près du fleuve. Ce qui arriva en 1983. Cette chronique ne couvre que les premières années du camp.

L'assistance funéraire

La Société Coopérative d'Assistance Funéraire est une de nos anciennes institutions. Dans les années trente, après la décade assombrie par le feu de la Basilique où la loi était le « sauve qui peut », commença une période riche d'initiatives de toutes sortes. Les gens se sont pris en main. Ils ont décidé d'améliorer eux-mêmes leur sort. L'idée de la coopération leur a paru avantageuse. Ils l'ont utilisée pour se donner des structures paroissiales et sociales. La première coopérative fut la Coopérative d'Assistance Funéraire.

Voici le texte d'un compte-rendu d'une réunion de la Coopérative, 12 ans après sa fondation. On y trouve la date de fondation.

« Voici le nouveau conseil de l'Assistance Funéraire¹⁹: Président: Georges-Théo. Paré; vice-président: Joseph Thibault; sec.-trésorier: Jules Paré; directeurs: Philippe Bouchard, Alphonse Giguère, Philippe Gravel, Georges Racine, Francis Simard, Lucien Gravel, Joseph Racine, Cyrias Caron et Alphonse Rioux; maître de cérémonie: Gérard Doyon.

L'assemblée vote des remerciements à M. Eugène Bolduc, secrétaire-trésorier sortant de charge et **membre fondateur**, pour les nombreux et précieux services rendus à la Société pendant **12 ans**.

Notre assistance venait d'avoir 12 ans. Elle a été fondée le 3 mars 1933 par un groupe de citoyens de Sainte-Anne désireux d'aider leur paroisse. J'ai retrouvé les lettres patentes de l'Assistance Funéraire. Elles ont été enregistrées le 8 mars 1933. Les actionnaires étaient: Arthur Simard, rentier; Pierre Simard, contracteur; Joseph Racine, cultivateur; Eugène Bolduc, employé civil. C'est une oeuvre paroissiale d'assistance sociale en ce qui regarde les frais funéraires; c'est une société mutuelle d'entraide sociale paroissiale, un vrai service social. Ce n'est pas une entreprise commerciale. Son but n'est pas de faire de l'argent; mais de vous en faire épargner. Elle ne vise pas à faire des profits, mais à donner du service au meilleur coût possible.

C'est ce que votre Assistance Funéraire a tâché de réaliser depuis 12 ans. Elle a servi dans 313 entreprises funéraires, faisant épargner, au dire des connaisseurs, au moins \$100.00 par inhumation, soit \$21,300.00 qui sont restés dans la paroisse, dans les porte-monnaie de ces familles éprouvées. C'est là un beau service social dont il faut féliciter ceux qui en ont pris l'initiative. ~

Votre assistance funéraire vient d'acquérir de nouvelles décorations très belles (aussi belles que celles des entrepreneurs de la ville) pour la chambre mortuaire. Vous avez pu les admirer pendant la Semaine Sainte, dans la vitrine de M. Georges-Théodore Paré. Elles comprennent un écran rouge-violet, un joli crucifix lumineux, un prie-Dieu, les luminaires, les portières, un porte-cartes et un porte-registre. Votre assistance funéraire possède également deux

¹⁹ - Cf. Ma Paroisse, avril 1945, pp. 1-2.

corbillards, l'un pour adultes, l'autre tout blanc pour enfants; elle possède une autre voiture pour donner accommodation dans la Côte.

Malheureusement, votre Assistance n'a pas eu les moyens jusqu'ici de vous aider quant aux cercueils ni quant à l'embaumement. »

Le rapport nous dit que l'Assistance pourrait donner ces services, mais pour le moment, il n'y a pas assez de familles qui sont membres. Il y a dans la paroisse 476 familles et seulement 215 font partie de l'Assistance.

En 1959, un petit salon mortuaire était opéré dans une maison appartenant à M. Gérard Doyon, là où demeure actuellement M. René Gagnon. C'était petit et il faisait chaud, mais pour le temps, ce n'était pas si mal. A mesure que les années avançaient, le désir croissait de mieux s'installer, surtout que le Château et Beaupré étaient déjà bien installés. Mais ce n'est pas suffisant de rêver grand, il faut bâtir selon ses moyens. En 1964, l'idée avait fait son chemin; avec M. Omer Simard, comme président, la Coopérative décida d'aller de l'avant. Elle acheta le garage de M. Henri-Paul Tremblay. Après des aménagements habiles, nous avons un salon qui, à l'extérieur et à l'intérieur, avait belle apparence. Ils firent les démarches pour obtenir l'incorporation légale de leur entreprise²⁰.

Les gens étaient contents. M. Robert a ouvert un autre salon pas loin et il a dû le fermer après quelques années.

Au commencement tout était beau, mais avec le temps, on a commencé à désirer mieux. Alors, la Coopérative a traversé le chemin et s'est installée dans la maison de M. Maurice Fortin. Elle était encore proche de l'église. Elle avait un stationnement et suffisamment d'espace à l'intérieur, étant donné le petit nombre de ceux qui exposent et la durée de l'exposition. Si deux fois plus de clients exposaient, la Coopérative pourrait leur offrir des salles deux fois plus grandes, mais il faut tenir compte de l'occupation. Les membres de la Coopérative ont l'air satisfait.

La Coopérative, tout en gardant le principe coopératif, a pris de l'expansion. Elle a un Salon mortuaire à St-Ferréol, et un laboratoire à Beaupré. Qu'est-ce que l'avenir lui réserve? Personne ne le sait, mais ce que nous savons, c'est que les milliers d'heures de bénévolat consenties par les membres du Comité leur ont procuré une formation humaine et sociale, et plus encore!

J.O.C. - J.O.C. F.

La J.O.C. fut officiellement fondée en Belgique en 1925. L'Abbé Cardijn rencontra le Pape Pie XI, qui ne lui ménagea pas ses encouragements. La J.O.C. prit racine au Canada grâce au Père Henri Roy, o.m.i., le même qui fut à l'origine de la Rencontre, des Cours de Préparation au Mariage et de l'Édition des 4 évangiles en un seul : « Faites ça et vous vivrez ».

²⁰ - *Obtention d'une charte pour donner une existence juridique*: Mon Clocher, octobre 1964, p. 3. L'Assistance Funéraire avait déjà été incorporée en 1933. Il s'agit peut-être d'un amendement à la charte.

Sainte-Anne-de-Beaupré²¹ ne tarda pas à accueillir ce mouvement. Voici comment. Le Père Curé, le Père Ferdinand Gagnon, avait demandé au Père Danis de réorganiser la chorale. On venait juste de commencer les cérémonies dans la haute église. Le Père Danis recruta un nombre imposant de jeunes gens pleins de bonne volonté, dont plusieurs étaient chômeurs à cause de la crise. En leur enseignant le chant, le Père Danis avait une idée en tête. Il pensait que ce groupe était le terrain propice pour implanter un mouvement qui venait de naître à Québec et qui promettait de faire beaucoup pour la jeunesse ouvrière.

Il commença avec Wellie Barrette, Jos-Clément Caron, Gérard Mercier, Gabriel Thibault, Jos-Cyrilas Caron, Charles Mercier, etc. La J.O.C. était orientée vers la formation religieuse, sociale et intellectuelle de ses membres. Elle voulait les aider à se débrouiller dans leur monde. La popularité des premiers dirigeants aida au recrutement. La section de Sainte-Anne fut vite sur pied et à l'oeuvre, comme on le voit dans le grand déploiement qui eut lieu à la Basilique à l'occasion de la cérémonie conjointe de la J.O.C. et de la J.É.C. pour la bénédiction de leur drapeau en 1935.

La J.O.C. fut le signal du réveil pour la jeunesse de Sainte-Anne. Une fois les gars bien organisés, le Père Danis pensa à donner le même privilège aux filles. L'arrivée dans la paroisse de la famille Pelchat de Québec aida énormément. Fernande avait déjà une bonne connaissance de l'Action Catholique. Elle fut choisie présidente et, sans tarder, plusieurs jeunes filles pleines d'idées, de vie et d'entrain se groupèrent autour d'elle.

Le Père O. Danis quitta la paroisse et c'est au Père Edgar Roy que fut confiée l'animation des Mouvements d'Action Catholique. Il était vraiment l'homme de la circonstance. Avec lui, la J.O.C. et la J.O.C.F. connurent des années d'expansion et de progrès. Le Père Edgar Roy accompagna le mouvement jusqu'en 1942, l'année où il tomba malade.

Puis vint la guerre. Il semble que la J.O.C. des garçons a souffert de la guerre. Le contexte social a été changé de fond en comble. Un certain nombre de jeunes sont partis pour la guerre. Ceux qui sont restés connurent le plein emploi et ils n'étaient pas aussi disponibles. On ne sait au juste ce qui est arrivé, mais la J.O.C. des garçons disparut des listes paroissiales. Les filles continuèrent. Elles eurent des hauts et des bas, mais il y avait toujours une J.O.C.F. pour s'occuper des nombreux services qu'elle avait instaurés en faveur des jeunes: La caisse de prévoyance, la Préparation à l'avenir, le S.P.M.²², la bibliothèque, etc. et pour faire le lien entre la J.O.C. locale et la J.O.C. diocésaine, nationale et internationale.

Des jocistes sont allées au Cap-de-la-Madeleine en 1952, pour célébrer avec Mgr Cardijn le 20^e de la J.O.C. canadienne. Ils y retournèrent en 1962 pour le 30^e anniversaire de la J.O.C. canadienne, encore avec Mgr Cardijn. En 1957, nos jocistes ont même délégué une des leurs, Reine-Aimée Nicole, à un rassemblement mondial de 30,000 jocistes à Rome, représentant 87 pays.

Dans le Journal Mon Clocher, sous la rubrique « Nos Jocistes », la J.O.C.F. revenait chaque mois tantôt pour annoncer des activités, tantôt pour fouetter l'ardeur des membres. C'est encore intéressant de lire les articles de Anne-Marie Desrochers, Jeannine Boucher, Marthe Jean, celles qui ont écrit le plus souvent. Plusieurs autres y ont ajouté leur griffe, mais il serait trop long d'en donner la liste.

Avec le Père Léopold Desgagné, une ardeur nouvelle s'empara du groupe; les activités spirituelles, éducatives, sociales, sportives se multiplièrent, et les rangs de la J.O.C. grossirent. En 1959, au départ du Père Desgagné, la J.O.C. était pleine de vie. Les filles cependant avouaient franchement qu'il manquait quelque chose à leur organisation. Il n'y avait pas de J.O.C. des gars. Avec le Père Bélanger, les garçons ne tardèrent pas à se former en association sous le nom du Club Laurentien. Cela permettait aux filles et aux garçons

²¹ - Voir: *Ma vie à Sainte-Anne*, Philippe Bélanger jr, pp. 51-104.

²² - Voir: *Ma vie à Sainte-Anne*, Philippe Bélanger jr, pp. 105-113.

d'organiser des activités conjointes comme des voyages. Chaque groupe avait ses cercles d'études séparés et ses activités éducatives comme le Service de Préparation à l'Avenir (filles) et le Système D (garçons). Trois années d'activités intenses suivirent avec des cours de formation, des cercles d'études, des retraites, des sports, des voyages, des échanges avec les autres sections.

La J.O.C. n'existait pas dans toutes les paroisses. Bien loin de là. Sur la Côte de Beau-pré, seulement Sainte-Anne et St-Grégoire de Montmorency avaient leur section. *Ce n'était pas comme une fleur sauvage qui pousse partout, indépendamment de l'effort humain.* La J.O.C. était le résultat d'une conjoncture voulant que des jeunes gens ou jeunes filles dynamiques, ayant de l'influence sur leurs compagnons ou compagnes, se rencontrent avec des prêtres qui aimaient et comprenaient les jeunes, trouvant du temps pour les écouter et prêts à prendre des risques pour eux.

Voici une brochette des présidents ou présidentes: Wellie Barrette, Gabriel Thibault, Apolline Bouchard, Pauline Bouchard, Jeannine Boucher, Cécile Caron, Marguerite Caron, Anne-Marie Desrochers, Marthe Jean, Denise Marsan, Louisa Nicole, Reine-Aimée Nicole, Lionel Nicole, Claire Paré, Rolande Perreault, Jean-Guy Racine (Club Laurentien), Jean-Claude Bouchard, Alice Roy, Mme Gérard St-Gelais, présidente fondatrice.

La J.O.C. a fêté son 25^e en 1962. Ce fut une grande année pour le mouvement. L'année 1963 a bien commencé avec un calendrier plein d'activités de toutes sortes, mais un malheureux accident survenu lors de l'excursion annuelle a tout chamboulé. Nous sommes tous sortis en vie, mais nous étions ébranlés. Disons que les gars et les filles avaient perdu le goût de continuer l'expérience de la J.O.C., tout en reconnaissant que la J.O.C. leur avait beaucoup donné. On pourrait dire bien des choses en somme pour expliquer cette désaffection, apparemment soudaine. L'accident de Cacouna a certainement été pour quelque chose. Mais si la J.O.C. n'a pu se relever, la raison profonde, c'est que la source avait tari, les jeunes avaient cessé de s'y engager.

C'est étrange comme c'est arrivé vite. Je ne sais pas quelle mouche avait piqué le mouvement, mais à partir de ce moment, les choses ont commencé à se gâter. La J.O.C. a continué ici dans quelques services comme le S.P.A. et le S.P.M. et fonctionnait encore au National et au Diocésain car, en 1967, le Père Gilbert Bélanger et deux jeunes de la paroisse sont allés à Duchesnay pour un camp de formation. Mais à partir de là, elle ne faisait pas grand bruit. Et la J.O.C. est morte. Dommage! Car, c'est un mouvement qui a eu un impact majeur sur la jeunesse de 1935 à 1965.

Il faut se consoler en se rappelant que la formation reçue à la J.O.C. ne s'est pas effacée, mais elle a poussé les garçons et les filles à s'engager dans d'autres mouvements. Les vingt années qui ont suivi ont bénéficié de l'éducation apportée par la J.O.C. Les Jocistes eux-mêmes étaient conscients de l'influence de la J.O.C. sur eux. Les amitiés jocistes ont survécu. L'amicale jociste a suivi la fin des activités jocistes proprement dites. Elle a fêté son 25^e, et le réseau de franche camaraderie qui animait ses membres a survécu au temps et à l'éloignement. Les Jocistes aiment toujours à se rencontrer sous la présidence de Rolande Perreault, qu'ils ont nommée présidente à vie.

Feu de 1936

Le 8 octobre 1936, la municipalité de Ste-Anne-de-Beau-pré connaissait l'une des pires tragédies de son histoire²³. En effet, à quatre heures du matin, le feu prenait naissance à l'Hôtel Frontenac, propriété de M. Édouard St-Hilaire. Dès lors, tous et chacun réagirent promptement. Quelques minutes plus tard, un soupir de soulagement gagna la population, car le feu paraissait circonscrit. Mais hélas! il n'en était rien. Les flammes réapparurent bientôt sur le toit.

²³ - Texte inspiré de L'Écho Paroissial, juin 1990, p. 169- Texte et recherche de René Lavoie

Les établissements voisins étant très rapprochés, le feu se propagea rapidement. ~ Quelques cinquante minutes plus tard, un nombre impressionnant d'hôtels ou de restaurants avait été dévoré par les flammes. Des structures de quatre à cinq étages étaient littéralement brûlées au ras du sol.

Malgré l'état de crise très évident, les gens n'en demeuraient pas moins relativement calmes face à ce cataclysme. L'angoisse des paroissiens se manifestait surtout à l'idée de savoir quand tout se terminerait. Remettant leurs détresses entre les mains de Dieu, on fit appel au Père Louis Gosselin. Celui-ci prit l'ostensoir avec le Saint-Sacrement et il gagna le lieu du sinistre. Des plaisantins disent que le Père avait maugréé contre les pompiers qui l'avaient aspergé. Le Père se rendit jusqu'à l'Hôtel St-Louis et, dès lors, le vent tourna. Le reste du village fut sauvé. Certains diront: « C'est normal que le vent tourne parfois », mais dans ce cas-ci, c'est arrivé dans le bon temps. Chacun est libre de penser ce qu'il veut, mais certains ont parlé de miracle.

Les propriétés incendiées: Hôtel Mon Beaupré, Côte Ricard et Marie Gariépy; Hôtel Frontenac, Édouard St-Hilaire; Hôtel Morel, Henri Morel; Hôtel Windsor, Georges Morel; Magasin de marchandises sèches, Gabriel Rochette; Hôtel du Musée, Mme Alphonse Morel, loué à Émile Demers; Hôtel Columbus, Raoul Fortier; Musée Royal, Mme Alphonse Morel; Salon de barbier, propriété d'Albert Godbout, loué à Maurice Gagnon; la maison privée de M. Albert Godbout.

Le sanatorium avait été lourdement endommagé. Les juvénistes avaient aidé à sauver les personnages du musée de Mme Alphonse Morel. Ce feu sonne une note lugubre dans l'histoire de Sainte-Anne et rappelle deux événements semblables: la conflagration de 1892 et le feu de la Basilique, Monastère, Juvénat en 1922.

L'Union Catholique des Cultivateurs (U.C.C.)

(Union des Producteurs Agricoles)

Avant de venir jusqu'au vingtième siècle, l'agriculture²⁴ constituait l'épine dorsale de notre économie. Avant la colonisation de l'ouest canadien, la Côte de Beaupré produisait beaucoup de grain et surtout du blé. C'était presque le grenier du pays. Ses vergers jouissaient d'une enviable renommée. Raoul Bouchard nous fournit une étude magistrale sur le sujet. Les terres toutes en culture n'absorbaient plus de nouveaux cultivateurs. Phénomène qui apparaissait déjà sous le régime français: émigration des jeunes vers les régions nouvelles et vers les villes.

En 1872, Sainte-Anne comptait 80 cultivateurs sur 140 francs-tenanciers; en 1966, elle n'a plus que 31 dits cultivateurs, dont 7 ou 8 ne tirent rien qu'une partie de leur subsistance de leurs terres.

En 1934, l'agriculture comptait pour beaucoup dans l'économie de nos paroisses. On était encore dans la crise et les citadins enviaient le sort des cultivateurs qui étaient certains d'avoir leurs trois repas par jour. C'est dans ce contexte que naquit le mouvement de l'U.C.C. en 1937²⁵. L'album souvenir du Tricentenaire la fait naître en 1934. Il devait s'agir du Cercle Agricole, à l'intérieur duquel est née l'U.C.C. Les initiateurs faisaient partie du *Cercle Agricole*, une association très répandue dans toute la Province qui avait un moyen de répandre ses idées, « La Terre de chez nous. » Le jour où naquit l'U.C.C. à une réunion du Cercle agricole, les personnes suivantes étaient réunies: Philippe Bouchard, les deux Adélarde Simard, Philippe Gravel, F.-X. Prémont, Phydime Fortin, Her. Dufour, Gérard Blouin, Joseph Simard, Thomas Tremblay, Ernest Beaulieu.

²⁴ - Cf. Mon Clocher, juin 1966, p. 26- Père Marquis (?).

²⁵ - Certaines sources font naître l'U.C.C. en 1937 et d'autres, en 1938.

Les gens avaient assisté à une causerie de M. l'Abbé Chalifour, curé de St-Joachim, et ils avaient écouté M. Pelletier, agronome. Leurs paroles avaient eu sur les cultivateurs l'effet du levain dans la pâte. Ils avaient compris dès le début qu'il leur fallait un moyen plus puissant pour défendre leurs intérêts et faire valoir leurs droits auprès des instances supérieures. L'U.C.C. est née à l'intérieur des cadres du Cercle Agricole. Les octrois que celle-ci recevait serviraient à leur financement. Quelques années s'écoulèrent, puis vint le jour, en 1938, où l'U.C.C. put fonctionner par elle-même. Elle se réveilla et fit son entrée dans la vie publique.

C'en est fini du Cercle Agricole²⁶. Il était temps que l'U.C.C. prenne en main sa propre destinée et travaille au bien des agriculteurs. Sur-le-champ on passa au vote afin d'élire un seul conseil. Le scrutin accorde la **présidence à M. Philippe Bouchard**. M. Philippe Gravel occupe le poste de Directeur et M. Joseph Mercier devient le premier secrétaire.

Afin de renflouer la barque, M. *Léonard Blouin* distribue par les portes des graines de semence. Cela aide les finances par les nombreux membres qu'il gagne. De 1946 à 1950, les effectifs grimpent de 12 à 40 membres. Au lieu de prêcher en vain, aux déserteurs de la campagne, le retour à la terre, l'U.C.C. qui deviendra plus tard l'U.P.A. (l'Union des Producteurs Agricoles) cherche à garder les cultivateurs de talent, à créer en leurs fils une digne relève, qui place les nôtres très haut dans l'économie et la vie du pays.

Concernant la fondation de l'U.C.C., voici des notes conservées par le Père Chrs-Eug. Marquis. En 1937, 5 décembre, conférence aux Cultivateurs à la salle paroissiale, par le Curé de St-Joachim. A la fin, on fonde le Cercle de l'U.C.C. Président: *Félix Prémont*; vice-président: *Phydime Fortun*; directeurs: *Lauréat Naud, Émile Taillon, Arthur Têtu*²⁷.

Je ne comprends pas trop. Selon une source, l'U.C.C. a été fondée à l'intérieur d'une réunion du Cercle Agricole et, selon, l'autre source, c'est immédiatement après une causerie de l'abbé Chalifour à la salle paroissiale, et les élections aboutissent à ses comités différents.

L'U.C.C. ou L'U.P.A. a été longtemps une organisation très vigoureuse et entreprenante. On entendait parler d'elle dans chaque numéro de *Mon Clocher*. Comme présidents, quelques noms nous sont restés: Aimé Fortin, Adélard Simard, Léonard Blouin, Adélard Tremblay. En 1954, 51 membres.

Concrètement, qu'est-ce que l'U.P.A. a apporté aux cultivateurs? Il serait impossible de tout dire dans les limites de cet article, mais je me contenterai de souligner quelques réalisations. D'abord, le creusage de la rivière, pour l'amélioration des fermes, un appui aux cultivateurs dans leurs négociations avec l'Hydro à l'occasion du montage de la ligne de transmission et pour l'obtention d'octrois facilitant l'achat d'une charrue défonceuse, d'un épandeur de calco et d'une pompe à herbicides. Disons enfin que l'U.P.A. était une source précieuse de renseignements sur l'exploitation de la forêt et des sols.

M. Adélard Tremblay n'a jamais lâché. L'U.P.A. s'est régionalisée et elle a continué longtemps ses activités.

Les cultivateurs se sont rendu compte qu'en se groupant, ils constituaient un pouvoir d'achat impressionnant et qu'ainsi ils pourraient se procurer les matériaux, les moulées, l'outillage de la ferme à meilleur prix. Cela les a conduits à fonder une Coopérative agricole, qui ferait partie de la fédération.

²⁶ - Cf. Archives C.Ss.R. PA-12-b.6- doc. 12,600. Acte de naissance de l'U.C.C. présenté sous forme de sketch. Les sources ne s'entendent pas sur la date de fondation. Il semble que la vraie date soit 1938.

²⁷ - Cf. *La voix du Pasteur*, Vol. 1, no. 11-12, 1937.

La Coopérative agricole

(30 septembre 1945)

Le 19 novembre 1944, 28 cultivateurs de Ste-Anne ayant souscrit chacun \$100.00, mais payé par termes: \$25.00 comptant et trois billets de \$25.00 payables en autant d'années, décidaient de fonder la Coopérative agricole²⁸ de Ste-Anne-de-Beaupré .

Les principaux conseillers du temps étaient l'agronome du comté, M. A.-P. Pelletier, M. Laurier Descôteaux, agronome, chef du service de l'économie rurale de Québec, ainsi que le Père Gilbert Morin, vicaire et aumônier du cercle de l'U.C.C. à Sainte-Anne.

Les membres du premier bureau de direction furent:
 M. Philippe Bouchard, Président et gérant
 Philippe Gravel, vice-président
 Jules Fontaine
 Anatole Giguère, directeur
 Edmond Verreault, directeur

Le premier gérant, Philippe Bouchard, recevait \$6.00 par semaine, voiture et cheval compris. Il fournissait également en hiver son chauffage, quand les sociétaires oubliaient de donner quelques bûches de bois au livreur de la coopérative. M. Clément Paré, de Château-Richer, qui fut secrétaire pendant deux ans et demi, a reçu en reconnaissance de ses précieux services \$100.00 pour couvrir partiellement ses frais de voyages fort nombreux.

A partir de 1947, les services de M. Raoul Cloutier, agronome, furent retenus comme gérant. Le 7 novembre 1948, M. Léonard Blouin prit la relève pour 4 années consécutives. Sous sa direction, un agrandissement fut réalisé, et l'étude de la fusion avec la coopérative de Château-Richer a commencé à se faire.

Le 20 mars 1970, la Société Coopérative Agricole fêtait son 25e. Le chiffre d'affaires consolidé des 25 années d'opérations s'élève maintenant à \$5, 693, 887. 77 et a procuré des surplus nets de \$163, 236. 75 aux sociétaires.

Les présidents: M. Irenée Gaudreault, 1962; José Simard, 1965.

A partir de 1968, la Coopérative agricole devrait porter le nom de Coopérative Agricole de Montmorency Nord, division no. 1, puisque son rayon d'affaires et ses sociétaires se situent de l'Ange-Gardien à St-Tite-des-Caps²⁹.

Le dernier article que j'ai lu sur la Coopérative Agricole est de Gilbert Blouin, fils de Léonard. Cela veut dire que la Coopérative fonctionnait encore en 1980. Pour ceux qui ignorent tout de cet organisme, ils n'ont qu'à aller au bout de la Rue Ste-Anne, à gauche. On peut encore voir les installations: le magasin et l'élévateur à grain.

²⁸ - Cf Mon Clocher, juillet 1970, p. 4. - article paru à l'occasion du 25e de la Coopérative Agricole.

²⁹ - Mon Clocher, novembre 1968, p. 22- article de Léonard Blouin, secrétaire-trésorier.

La caisse populaire

(Henri Jean¹, secrétaire-gérant)

1941- 1960. Voilà deux dates significatives dans l'histoire de notre Caisse Populaire, parce qu'elles comportent une série d'événements qui ont conduit cette institution paroissiale et coopérative dans un état de permanence et de stabilité.

Le mois dernier, je vous exposais l'aspect et les particularités de notre nouveau siège social. Si celui-ci nous semble définitif, il est facile de comprendre que, pour en arriver à ce stade, il a fallu, à l'exemple d'institutions semblables, faire face à une série de déménagements, tous plus ou moins stables.

Au sens figuré, on peut dire que le 5 mars 1941, la **Caisse Populaire** ouvrait ses portes par suite du choix d'un secrétaire-gérant en la personne de M. Jos-Clément Caron. Malgré tout le sens social qui prédominait dans l'assistance de cette assemblée de fondation, nous n'avons pu déroger à cette coutume qui veut qu'en pareil cas, la *résidence* du titulaire devienne le *Siège Social* de l'institution naissante. M. Caron consentait donc à fournir l'appartement, le plus accessible au public, du logement qu'occupait sa famille dans la maison de Mme Joseph Fortier (aujourd'hui résidence de M. Maurice Fortin²); puis l'année suivante, par suite du déménagement de la famille du secrétaire-gérant, dans la résidence de Mme Bertha Boisvert (aujourd'hui en la possession de son frère Gabriel), notre bureau y fut aménagé dans l'appartement principal.

En août 1943, le transfert de pouvoir en faveur de M. Henri Jean, gérant actuel, oblige notre déménagement dans le logement de celui-ci, situé au deuxième étage d'un immeuble dont le numéro civique est le 130, de la Rue Royale, aujourd'hui occupé par la famille de M. Omer Blouin. A cette date, l'actif total s'établissait à \$43,689.53 et l'avoir-propre à \$376.41. Cette situation nous rendait optimistes.

De nouveau, en mai 1944, re-déménagement au 177 rue Royale, dans la résidence du Gérant, située au deuxième étage de l'immeuble dont il s'était porté acquéreur au mois d'octobre précédent. Mais l'exiguïté de ce local entravait quelque peu, tant le développement des opérations avec les sociétaires, que le milieu familial du Gérant. Les Administrateurs restaient conscients de ces deux faits et n'attendaient que l'occasion propice pour faire mieux. Voici qu'à l'été de 1947, M. Alphonse Rioux abandonnait la pharmacie-restaurant qu'il opérait au sous-sol du Sanatorium. Et c'est grâce à l'initiative du Président d'alors, M. Adélarde Simard, puis au bon vouloir des Pères Rédemptoristes, si en septembre 1957, il nous a été permis de nous établir dans ce local très bien situé, facile d'accès et plus propice aux opérations d'épargne et de crédit de nos membres. Un premier bail, intervenu le 9 février 1947 devant le Notaire Paul Beauregard, nous permettait d'occuper l'espace où se trouvait la pharmacie de M. Rioux, puis un second, intervenu le 20 mai 1953 devant le même notaire, nous accordait l'espace additionnel au plancher inférieur, de telle sorte qu'il devenait possible de le convertir en deux pièces servant, simultanément de bureau privé et de salle d'attente ou de salle de réunion pour les diverses commissions administratives. Nous avons été fiers et contents de trouver à cet endroit une expansion progressive et profitable, de même qu'un meilleur service pour nos diverses opérations. Notre actif s'est accru de \$600,000.00 puis l'avoir-propre de \$45,000.00 à comparer avec ceux du 30 août 1947, alors que notre actif n'était qu'à \$209,872.04

Cette expansion rendait urgente l'accès à un local plus vaste et plus approprié à nos besoins, et les Administrateurs en recherchaient la solution depuis au-delà de 5 ans.

¹ - Mon Clocher, avril 1961, p 15 - *Origine de la Caisse Populaire*

² - Aujourd'hui, en 1997, cette résidence est le Salon de la Coopérative d'Assistance Funéraire de la Côte-de-Beaupré.

Nos démarches ont abouti à l'achat de l'immeuble de M. Henri Jean, le 2 mai 1959, aux fins d'y ériger notre Siège Social actuel. Celui-ci offre à tous nos sociétaires les facilités de confort, de discrétion, de sécurité auxquelles ils ont droit après vingt ans de coopération intelligente, soutenue, franche et efficace, dont la preuve en est maintenant établie.

Cet immeuble reste donc le témoignage indéniable de cet axiome qui veut que « L'UNION FAIT LA FORCE », de même que le symbole vivant de notre devise: « S'UNIR POUR SERVIR. »



Notre décision finale³ remonte au 18 août 1960 par l'adjudication d'un contrat de construction au montant de \$52, 550.00.~ Nous serons fiers de vous montrer, sous peu, un immeuble aux lignes modernes mais sobres qui répondra aux aspirations de nos sociétaires.

En fait de sécurité, la voûte est construite en béton armé selon les dernières exigences et munie d'une porte dont l'alliage, les combinaisons de sûreté, la solidité, de même que la beauté, forment un tout susceptible de déjouer l'audace des plus fins maraudeurs.~

D'ici quelques jours, l'enlèvement des toiles qui abritent temporairement la devanture vous laissera voir une splendide façade entièrement en verre-thermopane soutenu par un vaste encadrement en aluminium.

L'immeuble étant en retrait de 30 pieds de la ligne intérieure du trottoir, le stationnement qui est un problème majeur pour beaucoup d'édifices se trouvera résolu.~ Au terme de ses vingt ans d'existence, notre Caisse marque une étape importante de son histoire.~



Trente trois ans plus tard, la même Caisse Populaire inaugurerait un nouveau siège social. Le nouvel édifice ne serait plus une affaire de quelque cinquante mille dollars, mais il serait plutôt question d'un million. Et la Caisse actuelle a construit selon ses besoins et ses moyens. Cela nous donne une idée du progrès réalisé en trente ans. Alors, on manipulait des milliers de dollars, maintenant ce sont des millions.

A l'entrée de la porte d'en avant, une plaque honorifique reconnaît les mérites des pionniers. On y lit: « **En reconnaissance à nos pionniers pour leur contribution bénéfique au développement de notre Caisse, représentés par M. Adélarde Simard, Président et Jos-Clément Caron, Directeur, lors de la fondation**⁴.

Les dirigeants actuels⁵
Aurélien Deblols, président
Louis Lavoie, directeur

Conseil d'administration

Gérard Caron, Aurélien Deblols, Yvon Fortin, Louis Lavoie, Pierre Racine, Mme Céline M. Simard, M. Damien Simard

Commission de Crédit

³ - Mon Clocher, mars 1961, p. 15.

⁴ - Pour moi, dans mes souvenirs, M. Henri Jean incarnait la Caisse. Je suis d'avis que la présente Caisse lui doit beaucoup. Il a porté le poids du jour. Il a grandement contribué à faire connaître la Caisse par ses articles dans Mon Clocher. La communauté paroissiale lui est reconnaissante.

⁵ - C'est-à-dire, lors de la construction du dernier édifice.

M. Jean-Marie Gagnon
M. Albini Gravel
M. Michel Simard

Conseil de surveillance

M. Jacques Bédard, M. Gilbert Blouin, M. Serge Tremblay

Pb

Le nouvel immeuble a été inauguré le 5 Juin 1993.

Société St-Jean-Baptiste

Nous sommes renseignés sur la fondation de la Société St-Jean-Baptiste par un entrefilet dans le numéro du mois de février 1943 de la revue « L'Action Paroissiale ». Voici ce qu'on y lit: « Notre Société locale entre dans sa deuxième année de vie active.[Cela place la fondation en 1942]. Elle offre aux citoyens de Sainte-Anne une occasion de faire un acte patriotique en y donnant leur adhésion.

Un comité de recrutement a été formé et se tient à la disposition de tous ceux qui désirent s'enrôler. Ce comité se compose du Dr Arthur Simard, président; Prudent Robert, vice-président; Joseph-C. Caron, secrétaire; Talma Lavergne, secrétaire-adjoint; Charles Cloutier, trésorier; le Rév. Fr. Paul, F.É.C., Phydime Dufour, J.-C. Ricard, Arthur Fortin et Joachim Giguère. »

Il semble que la Société se soit développée rapidement car le 15 avril 1954, on pouvait se payer le luxe d'avoir un conférencier renommé⁶, le Père Léon Bouvier, S.J., docteur en sciences sociales et professeur de sociologie à l'Université de Montréal. On a empli la salle. Plus tard, c'est l'Abbé Lavergne qui viendra fouetter l'ardeur de nos patriotes.

En 1945, on a fêté la Saint-Jean-Baptiste⁷ avec plus de brio, plus d'enthousiasme et plus de succès que jamais. Commencée le matin au pied des autels par une messe solennelle, de nombreuses communions et sermon de circonstance par le Père Curé, la fête se poursuit l'après-midi et dans la soirée. Nos gens exprimèrent leur patriotisme dans un magnifique défilé de chars allégoriques: La Cavalerie- l'arrivée de Mme de Champlain- Jeunes mariés d'autrefois- Louis Hébert- Socurs du Saint-Rosaire- Sir Edouard Caron- Le pain de chez nous- Catherine Tekakwitha, le Magasin général.

En septembre 1945, c'était Henri Jean qui était président⁸.

En 1948, Jules Paré, président⁹.

Il semble que la Société ait eu une certaine défaillance, mais dans le numéro juillet-août 1950 de Mon Clocher, M. Léopold Caron¹⁰ (Cyrias) écrit un article de ralliement. Comme président, il est entouré de Gabriel Lavoie, vice-président, et Jacques Perreault, secrétaire-trésorier. Les Directeurs: Jules Paré, Léo Blouin, Paul Fortin et Jean-Luc Gravel.

Plus tard, la Saint-Jean-Baptiste devint régionale¹¹, groupant toutes les paroisses de Château-Richer à St-Tite-de-Caps. M. Majella Dion, dentiste, en est le président. Saint-Anne est représentée par Jean-Robert Rioux, trésorier, Benoît Gagnon, Henri Paré et René Durand, conseillers. Cette année-là, il y eut une parade puisque Claude Bédard a été choisi pour être le petit Jean-Baptiste du char principal. Bravo les gars! La société n'a pas continué à Saint-Anne, mais notre communauté conserve toujours les effets de votre engagement.

⁶ - Cf L'Action Paroissiale, mai 1944, p. 8

⁷ - Cf Ma Paroisse, juillet 1945, p. 26.

⁸ - Cf. Ma Paroisse, septembre 1945 - page frontispice.

⁹ - Cf. Mon Clocher, décembre 1948, p. 8.

¹⁰ - Cf. Mon Clocher, juillet-août 1950, p. 8.

¹¹ - Cf. Mon Clocher, mai 1960, p. 20 - La Saint-Jean-Baptiste devient régionale

1942

Le chemin des cultivateurs

Bonne comme route vicinale¹², la route de Beaupré ou chemin seigneurial, tracée qu'elle est sur la rive du fleuve, ne laissait pas d'être fort incommode pour les premiers habitants de Sainte-Anne presque tous établis sur le sommet de la colline. Voulaient-ils se transporter à quelque distance pour visiter un parent, rendre service à un ami, porter secours à un affligé, ou faire un message pressé, ils se trouvaient dans l'alternative souvent embarrassante ou de violer le droit d'autrui en traversant sa terre, ou de se résigner à une longue descente de la Côte aussitôt suivie d'une ascension encore plus fatigante. Même embarras pour la fréquentation de l'église qui se faisait alors plutôt à pied qu'en voiture: au lieu d'abrèger la distance en passant à travers champ sur un sol sec et sablonneux, il fallait s'enliser dans la vase adhérente d'un chemin argileux. Aussi, usant de tolérance mutuelle sinon d'une convention formelle, ne se faisait-on pas scrupule de piquer au plus court et d'entretenir de la sorte un sentier bien battu. Cependant, rien de défini; un travers d'esprit, un simple caprice, un accès de mauvaise humeur, une petite vengeance, comme il s'en trouve partout, pouvait y jeter à l'improviste une barrière infranchissable. On ne le savait que trop bien. Aussi, ne serait-ce pas pour se mettre à l'abri d'une si fâcheuse éventualité qu'on demanda à l'intendant Raudot la reconnaissance officielle du sentier de la Côte.

Cela nous reporte à 1710, mais le sentier existait depuis longtemps, depuis le commencement de la colonie.

1- D'abord, l'histoire du sentier nous ramène en 1661 où le Roi et ses intendants, pour la sécurité des colons, tenaient à ce que ces derniers soient reliés entre eux par un sentier.

Des mesures de prudence commandées par la gravité de la situation en avaient établi le principe. Isolé sur sa terre, le colon s'y trouvait plutôt comme une proie alléchante aux attaques des Iroquois, qu'un obstacle à ses incursions. Justement alarmés de cet état de choses, le Roi et son conseil s'efforçaient d'y remédier en recommandant instamment aux gouverneurs et aux intendants de rassembler la population rurale en bourgs ou villages, et là où la chose n'était pas praticable, de veiller à ce que les habitations fussent construites de proche en proche et bien reliées l'une à l'autre. « L'une des choses qui a apporté le plus d'obstacles à la peuplade du Canada, lisons-nous dans un mémoire du Roi à l'intendant Talon, le 27 mars 1665, a été que les habitants qui s'y trouvent ont fondé leurs habitations où il leur a plu et sans se précautionner de les joindre les unes aux autres et faire leurs défrichements de proche en proche pour mieux s'entre-secourir les uns les autres dans le besoin. - Étant ainsi épars, ils se sont trouvés exposés aux embûches des Iroquois qui, par leur vitesse, ont toujours fait leurs massacres avant que ceux qu'ils ont surpris aient pu être secourus par leurs voisins » ; et continuant, il rappelle l'arrêt du 21 mars 1663 par lequel « Sa Majesté ordonnait qu'il ne serait plus fait à l'avenir aucun défrichement que de proche en proche » et que l'on réduirait les habitations en la forme de nos paroisses et de nos bourgs, autant qu'il sera dans la possibilité.

Mais, sur la Côte de Beaupré, l'occupation des terres et le défrichement ne s'était pas fait selon les normes édictées par le Roi en 1663. Arrivant trop tard pour imposer un défrichement de proche en proche, le gouverneur M. D'Ailleboust avait dû se contenter d'exhorter les habitants à la prudence, à se construire un réduit où ils pourraient se réunir en cas d'attaque. Ceux qui avaient concédé les lots

¹² - Cf. ABSA- 1910-03-01 - Sentier de la Côte, Père Girard, p. 360.

n'avaient pas prévu le danger. Les colons étaient éparpillés un peu partout à la longueur de la Côte. Ceux-ci ne voulaient pas entendre parler d'abandonner leur maison et leur terre déjà défrichée pour former un petit village avec les autres colons. Les autorités comprirent qu'ils ne pouvaient pas exiger cela des habitants. Finalement, un arrêt du Conseil Supérieur releva les habitants de cette obligation du Roi édictée en 1663. Il suffirait que les maisons soient reliées par une bonne voie de communication. Cette voie de communication était le Sentier de la Côte..

2- Ce n'est donc pas l'inauguration, mais la sanction d'un sentier déjà ancien que la majorité des habitants du Petit-Cap demandait à l'autorité par requête dressée à la suite d'une *assemblée tenue le 9 février 1710*. L'intendant Raudot, y faisant droit sans difficulté, édicta, le 27 mai, un arrêt reconnaissant le sentier en question comme étant d'utilité publique et commissionna l'arpenteur Hilaire-Bernard de la Rivière d'en faire le relevé, chose qui n'a jamais été faite pour la route de Beaupré. Le commissaire attendit toutefois la belle saison pour se « transporter sur les lieux » et ce n'est que le 6 juillet qu'il s'acquitta solennellement de son mandat. Entouré du Curé de la paroisse, Monsieur Chabot, de Guillaume Morel, procureur-fiscal de la seigneurie, du lieutenant de milice Pierre Barrette, d'un enseigne, d'un sergent, c'est-à-dire des autorités religieuses, civiles et militaires du canton, et suivi de plusieurs notables, il commença une procession qui devait durer deux jours

Le sentier ainsi décrit est bien tel que l'ont voulu les arrêts des gouvernants: sans aspérités ni obstacles insurmontables et offrant à 22 habitations échelonnées sur la Côte un moyen facile de se communiquer et de se prêter secours mutuel en cas d'attaque, avec une descente vers l'église, autrefois pour s'y réfugier, aujourd'hui pour la fréquenter paisiblement.

Avec l'esprit conservateur qui caractérise les habitants de Sainte-Anne, le sentier est encore de nos jours ce qu'il était il y a deux cents ans. Long de 77 arpents, il commence sur la terre présentement occupée par François Giguère et continue sans autre déviation qu'une descente au village jusque sur celle de Venant Simard où il aboutit au grand chemin.

Chacun peut y circuler à pied, en été, et en voiture, en hiver, pourvu qu'on n'y passe pas « plusieurs de front au travers des bleds y faisant plusieurs chemins, » et qu'on n'y transporte aucun fourrage. L'étranger qui le parcourt n'est pas peu étonné de voir avec quel grand soin il est entretenu dans son état primitif: à chaque clôture, et elles sont nombreuses, qui le sectionnent, il trouve des marchepieds vingt fois renouvelés pour la franchir aisément. Quiconque l'a parcouru une fois en tout ou en partie veut y retourner, tant on est compensé de la peine qu'il faut s'imposer pour l'atteindre: le magnifique panorama qui s'y déroule surpasse en beauté tout ce que le génie humain peut inventer. - *Père Girard*

Mlle Levack fut interviewée¹³ à une soirée préparatoire à Noël, organisée par les jeunes, le 17 décembre 1983. Voici ses paroles au sujet du chemin des cultivateurs. « Sur la Côte des cultivateurs, c'était plus rustique. Chaque cultivateur avait sa côte particulière qu'il entretenait. Le chemin sur la Côte n'était pas de tout repos; la rue était fermée à chaque résidence par une grande barrière que le boulanger, par exemple, pour passer son pain, était obligé d'ouvrir et de fermer à chaque maison; il y avait pour les piétons une passerelle assez élevée, difficile à franchir, et ce, à chaque propriété. »

¹³ - Cf. L'Écho Paroissial, novembre-décembre 1983, p. 30.

3- En 1942, le sentier devient une route publique

En 1942, le sentier est devenu une vraie route publique. Lors de mes études à Sainte-Anne, c'était encore le sentier . Je ne me souviens pas d'avoir ouvert des barrières. Les juvénistes y marchaient parfois, à l'extrémité Est en allant au Camp St-Louis. Il est dit que le sentier rejoignait le Chemin Royal, passé chez M. Venant Simard . Les gens du Centre avaient la descente des Sept-Crans. Restaient les gens de l'Ouest à desservir.

En 1942 eut lieu l'ouverture d'un chemin public¹⁴ qui dessert les cultivateurs de la Côte. Les auteurs du projet aménagèrent une descente chez J.-B. Rhéaume. En plus d'être raide, étroite, de pente irrégulière, cette montée présentait un fond glaiseux très glissant à la moindre pluie. Et que dire avec l'hiver et le dégel du printemps? Ces vices rendaient dangereuse, voire inutilisable, cette jonction avec le Chemin Royal. A la fin , le Maire et ses conseillers décidèrent de fermer la Côte, même si cela comportait un grave inconvénient. Après deux ans, le Maire Alphonse Paré entreprit de parfaire cette voie et de la rendre carrossable à l'année longue. Vouloir aménager une descente convenable en cet abîme semblait un défi. Les ingénieurs le relevèrent. Ils devaient accomplir un tour de force. L'union des gens capables de mousser l'affaire permit de mener à bien cette entreprise. Le Maire approcha M. Léo Blouin et, par ce truchement, le Ministère de la Voirie prit à sa charge ce travail dispendieux. Au préalable, il fallut acquérir des lambeaux de terre. Afin de réduire au plus bas l'angle d'inclinaison et d'uniformiser la pente, les ingénieurs allongèrent le tracé et firent creuser en certains endroits de 15 à 18 pieds. A cause de la dureté du roc, le contracteur dut avoir recours à la dynamite sur une assez grande surface de l'excavation.

Sur le point de poser l'asphalte et malgré un bon drainage, une source s'obstinait à jaillir d'une crevasse au beau milieu de la montée. Il fallut creuser un assez long canal dans la roche vive en vue de couper la veine d'eau. Ce travail imprévu prit plusieurs jours, c'est-à-dire assez de temps pour que le froid et la neige surgis en trombe retardent jusqu'au printemps la pose de l'asphalte.

Jusqu'à ce jour, le coût des travaux était monté à \$26,000.00 que la Voirie voulut bien assumer en entier. Les promoteurs de ce projet ont bien mérité de la paroisse.

Les Fermières

(1944)

Parmi les groupements qui ont le plus favorisé chez nous la participation des femmes à la vie communautaire et à l'éducation des adultes, il faut compter les Cercles de Fermières qui ont accumulé cinquante années d'action sociale rurale de belle participation et de dévouement. Nés du même milieu et à la même époque que les Caisses Populaires, les Cercles des Fermières sont le reflet du même idéal social et d'entraide. Ils sont de la même lignée. Ils ont grandi côte à côte dans de nombreuses paroisses, s'appuyant souvent sur les mêmes énergies. Aujourd'hui encore, les préoccupations des

¹⁴ - Cf. Mon Clocher, novembre 1968, p. 29 - reportage du Père Chrs-Eug. Marquis.

Cercles rejoignent celles des Caisses Populaires en vue de l'éducation économique de la famille et de la formation coopérative¹⁵.

C'est en janvier 1915 que commence l'histoire des Cercles des Fermières de la Province de Québec, alors que furent organisés les premiers groupements à Chicoutimi, Roberval, Champlain, Plessisville, Saint-Agapit avec un effectif de 140 membres. En décembre 1964, ils regroupent 41,175 membres.

C'est le premier mars 1944 que le Père Gilbert Morin invita les dames et demoiselles de la paroisse à s'assembler dans le but d'étudier les possibilités de fonder un Cercle de Fermières. En avril de la même année, le 13, quarante-trois dames répondirent à l'invitation et le Cercle fut fondé le soir-même¹⁶. On ne peut citer tous les noms des personnes présentes, mais on se doit de mentionner que le Père Morin présida à l'élection du comité. Le voici: présidente, Mme Arthur Têtu; vice-présidente, Mme Félix Prémont; secrétaire-trésorière, Thérèse Ratté; conseillères: Mme Albert Bouchard, Simone Bouchard et Madeleine Blouin; bibliothécaire+lectrice, Mme Arthur Labrie et les autres dames deviennent membres du Cercle. Cette réunion se passait dans la Crypte, et le futur local serait au même endroit pour plusieurs années. [On déménagea en haut de la salle paroissiale, quelques années après, pour, finalement, s'installer au Centre Ste-Anne, et ce, depuis 16 ans].

A l'automne de la même année, on avait prévu des cours de tissage...; en fait, ils eurent lieu du 14 au 24 novembre et 48 dames les suivirent. Alors, on demandait de la laine de mouton, préparée et filée par les dames. Quel chemin parcouru, si on pense maintenant à toutes les fibres synthétiques mises à notre disposition, nous rendant la tâche moins lourde! Mais quelle valeur avaient ces travaux! ~

Les années se suivirent, plusieurs dames prirent la succession de Mme Têtu à la présidence. Ce furent Mme Joseph Desbiens, Mme J.-O. Marsan, et actuellement (1979) Mme Joseph Gravel, la fille de la fondatrice, Mme Têtu. Comme secrétaires, on trouve les noms de Véronique Simard (Mme Jos-Cyr. Caron), Huguette Bouchard (Mme Roy), Mesdames Charles Racine, F.-X. Nadeau, Irenée Gaudreault et la secrétaire actuelle Mme Léon Bouchard. Des cours furent donnés en tissage, alimentation, couture, art culinaire et même sur l'art de faire des chapeaux. Plusieurs dames qui suivirent ces cours sont encore des fermières actives et se font un plaisir de transmettre les connaissances acquises avec, en plus, leur expérience.

Actuellement (1979), notre Cercle compte 146 membres et la relève semble assurée, car les dames et les filles s'intéressent de plus en plus aux travaux d'artisanat et viennent travailler. Elles aident à monter les métiers, ensuite, elles tissent de très belles pièces: catalognes, tapis, nappes, napperons, rideaux, etc¹⁷.

II

Le Père *Gilbert Morin* fut le premier aumônier pour quelques années. Les Pères aumôniers qui supportèrent moralement le Cercle dans les années suivantes furent: le Père Pelletier, le Père Desgagné, le Père Z. Lévesque, le Père Rondeau, le Père Brochu et le Père Chrs-Eug. Marquis. Tous rivalisèrent de zèle pour ce mouvement.~

¹⁵ - Gérard Barbin, Institut Coopératif Desjardins, Lévis, Canada, le 14 avril 1965.

¹⁶ - Cf. L'Écho Paroissial, avril 1979, p. 136 - Reportage de Mme Cécile Nicholson

¹⁷ - Ce qui précède est tiré d'un article de Mme Cécile Nicholson dans L'Écho Paroissial, avril 1979, p. 136.

Le Cercle¹⁸ a vécu 25 ans, parce que les Dames Fermières *ont toujours éprouvé le besoin de se rencontrer, d'échanger des idées et de travailler ensemble.* Ce fut vraiment un travail d'animation sociale que de mettre en commun toutes ces énergies créatrices, et de collaborer à l'accomplissement de cet organisme paroissial.

Les octrois annuels du gouvernement, les contributions des membres, et les diverses organisations rémunératrices ont permis au Cercle de garnir sa caisse afin de faire sa part pour les oeuvres paroissiales et autres, de faire face aux dépenses qui s'imposent dans la marche du Cercle, soit pour envoyer des déléguées aux journées d'études, soit pour récompenser les personnes qui font des morceaux en vue d'expositions locales, inter-cercles et provinciales, etc.

Les années se succédèrent, mais comme toute bonne organisation, le Cercle connut des ralentissements. **Les journées d'études, les expositions inter-cercles, les Congrès avaient pour effet de stimuler l'enthousiasme.** Alors, tout repartait à vive allure.

Les activités du Cercle sont d'une étonnante variété, toutes plus intéressantes les unes que les autres. Les Dames Fermières ont aussi prêté leur concours à la St-Vincent-de-Paul, à la Société Canadienne du Cancer, à l'oeuvre des Rédemptoristes, à l'Institut St-Jean-Baptiste du Lac Sergent et à bien d'autres encore. L'esprit qui anime les membres de ce groupement contribue, pour une grande part, à la charité sociale et à la compréhension. Toutes ensemble, nous devons considérer l'ampleur des tâches à venir et nous y préparer par la plus sincère coopération¹⁹.

- Ont succédé à Mme Marsan au poste de présidente: Mme Joseph Gravel, Mme Cécile Caron (Wellie) , Mme Georgette Bilodeau, Mme Jeannine Lavoie .
- En 1994, il y eut un grand congrès à la Basilique Près de 1,000 personnes. On a ensuite fêté le 50e de notre Cercle.

Nos soldats

(Guerre de 1939-1945)

A l'occasion de la dernière Grande Guerre²⁰, la paroisse Sainte-Anne a vu avec inquiétude plusieurs de ses jeunes s'enrôler dans l'armée. Quelques-uns vivent encore, mais je ne pense pas que la guerre soit leur sujet favori de conversation. Plusieurs sont allés sur le front en Europe. Un tableau spécial des volontaires a déjà été exposé dans le portique de la Basilique. Il s'est volatilisé lors des travaux subséquents...

Soldat Gervais Beaulieu
 Capitaine Nazaire Bégin
 Aviateur Rosaire Bérubé
 Caporal Camille Boissonnault

¹⁸ - Cf. *Mém Clocher*, avril 1969, pp. 13-14.

¹⁹ - Les textes de cette deuxième partie sont de Mme J.-O. Marsan, présidente

²⁰ - Cf. *L'Action Paroissiale*, juillet 1944, p. 2.

Capitaine Marcel Caron
 Caporal Théodore Caron
 Soldat Wilfrid Caron
 Soldat Léo Cauchon
 Caporal Albert Cassista
 Soldat Paul Cloutier
 Soldat David Deblois
 Sergent Xavier Dallaire
 Soldat Jean-Baptiste Fortier
 Soldat Benoît Gagnon
 Soldat Polydore Gagnon
 Soldat Maurice Gariépy
 Soldat Georges Giguère
 Soldat Lucien Goulet
 Soldat Emmanuel Gravel
 Soldat Gabriel Lavoie
 Soldat Laurent Lavoie
 Aviateur René Lefrançois
 Sergent Philippe Mercier
 Soldat Gérard Morin
 Capitaine Conrad Nadeau
 Soldat Alexandre Paré
 Soldat Clément Paré
 Soldat Oscar Paré
 Soldat Welly Paré
 Marin Benoît Perron
 Lieutenant Charles Picard
 Soldat Alfred Racine
 Soldat Oscar Racine
 Soldat Zénon Roy
 Soldat Raymond St-Gelais
 Soldat François-Xavier Simard
 Soldat Théodore Simard
 Soldat Joseph Taillon
 Soldat Robert Tétu

Personnellement, je m'incline devant ces gens de mon âge qui ont passé à travers la grande épreuve. Charles Picard, de ma classe, y est resté. J'ai beaucoup d'admiration pour les autres qu'il m'arrive de côtoyer. Je me demande si j'aurais pu survivre aux expériences qu'ils ont vécues...

Les Cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc

Préambule:

La boisson alcoolique est un don de Dieu. Elle fait partie de la création et nous devons en rendre grâce à Dieu. Hélas, les êtres humains peuvent parfois abuser: ce qui est arrivé pour la boisson à partir de Noé!

Au Canada, le commerce de la boisson a été un problème majeur pour Mgr de Laval. Et les excès de boisson sont restés le péché mignon des Canadiens pour longtemps. Ces gens menaient une vie dure. Ils n'avaient pratiquement pas de loisirs, et la boisson constituait comme une soupape. Ces pauvres colons, il faut les comprendre, mais il reste que la boisson causait beaucoup de souffrances dans les foyers.

A Sainte-Anne, il semble que la situation ait empiré vers le milieu du XIX^e siècle. La boisson causait de tels débordements lors de la fête de Sainte Anne que le Curé Ferland, avec ses Marguilliers, demandèrent un jour de supprimer la solennité de la Fête de Sainte Anne. Heureusement, l'évêque refusa. On prit d'autres moyens pour amener les gens à ne pas trop abuser. C'est alors qu'on mit sur pied la *Société de Tempérance*.

Celle-ci devint une organisation puissante avec des prédicateurs renommés. On voyait dans les foyers la grande *croix noire*. Cela était le signe de l'engagement en faveur de la tempérance. La situation s'améliora pour la peine.

Nous n'avions pas le monopole de l'alcoolisme et de l'ivrognerie. Le même mal faisait des ravages chez nos voisins du Sud. Un religieux d'origine française, le Père Joseph-Amédée Jacquemet, O.P., arrivé aux États-Unis en 1903, fut désigné pour exercer son ministère à Fall River. Il ne tarda pas à constater que les boissons alcooliques étaient l'occasion d'innombrables misères et que rien, à part l'abstinence totale, n'avait beaucoup de chance de ramener la paix dans bien des foyers. Pour le fondateur des Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne-d'Arc, l'abstinence totale était le meilleur et l'unique moyen de remédier à ce fléau dévastateur. Il gagna à sa cause un alcoolique converti par le moyen de l'abstinence totale, un Monsieur J.-C. Corriveau, qui devint son premier collaborateur. Ils se mirent à prêcher l'abstinence et le 5 février 1911, ils fondèrent le premier Cercle Lacordaire.

Dans sa lutte contre les boissons alcooliques, ce fondateur a été vaillamment secondé par les dames et les demoiselles dont le premier cercle a été fondé à Fall River, Mass., le 12 février 1911. Les Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne-d'Arc furent fondés au Canada en 1915, mais les débuts en furent humbles et souvent pénibles. Le premier noyau se formait à Saint-Ours sur le Richelieu, à la fin d'août 1915. Ces pionniers ne réussirent pas à répandre leur mouvement en-dehors de leur milieu. Ce n'est qu'en 1935, que les Cercles Lacordaire ont pris chez nous l'allure de conquête que nous leur connaissons²¹.

Fondation des Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne-d'Arc (27 janvier 1946)

« Ma paroisse »²² se fait un grand plaisir de saluer deux nouveau-nés au cours de janvier, des jumeaux, nos Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne-d'Arc, deux associations antialcooliques comme on sait.

Nous avons déjà quelques membres de ces deux associations dans la paroisse, sans avoir nos propres cercles. C'est le dimanche 27 janvier dernier (1946), que sont nées ces nouvelles associations. Jusqu'ici, il n'y avait qu'un seul Conseil pour tous les membres (Lacordaire) des paroisses Ste-Anne, Beaupré, St-Joachim, St-Tite, St-Ferréol. Il était composé de MM. P.-A. Potvin, président; J. Majeau, vice-président; Roland Lavoie, secrétaire; Claude Potvin, trésorier et Dr Simard, T. Lavergne, J.-B. Beaugard, notaire, Hervé Slater et Albert Paré, comme directeurs.

Le nouveau conseil se compose comme suit: Président: M. P.-A. Potvin; Vice-président: Roland Lavoie; secrétaire: Talma Lavergne; trésorier: Gérard St-Gelais; directeurs: MM. Bernard Gravel, Arthur Têtu, Arthur Labrie, J.-É. Paulin et Oscar Belley.

L'ancien conseil des Jeanne-d'Arc, pour les mêmes paroisses, avait pour présidente Mme Sylvio Bolduc; pour vice-présidente, Mme Majeau; pour secrétaire: Mlle Madeleine Rousseau, et pour trésorière, Mme Naz. Bégin.

Voici le nouveau conseil des Jeanne-d'Arc: présidente: Mlle Cécile Caron; vice-présidente: Mlle Véronique Simard; secrétaire: Mlle Madeleine Rousseau; trésorière: Mlle Georgette Têtu. Les

²¹ - Cf. Mon Clocher, mars 1948, p. 6. - Article de Charles Marcotte.

²² - Ma Paroisse, février 1946, p. 27.

nouveaux cercles paroissiaux sont déjà imposants par leur nombre d'apôtres de l'abstinence totale: 25 Lacordaire et 17 Jeanne-d'Arc, soit 42 en tout.

Les Cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc ont eu une belle carrière. Ils ont su se choisir dans leur milieu des personnes dynamiques pour les diriger. Ils ont utilisé abondamment le journal *Mon Clocher* pour diffuser leurs idées. Ils ont vraiment eu un impact décisif sur un grand nombre de foyers. Les promoteurs ont été des semeurs de joie.

Leurs centres de désintoxication ont accompli des merveilles. Les A.A. ont pris la relève, de sorte qu'il y a toujours eu des frères et des soeurs pour aider ceux et celles qui voulaient s'arracher aux tentacules de la boisson. Même si le mouvement a pratiquement disparu, ceux et celles qui se sont dévoués pour cette oeuvre n'ont pas à le regretter. Ils ont laissé leur marque dans l'existence de leurs contemporains.

Les prêtres faisaient partie du mouvement. Ici, le Père Jean-Marie Bégin et le Père Marcel Brochu ont beaucoup fait pour le mouvement. Mais, d'après ce que j'ai pu comprendre, l'initiative venait des laïcs comme dans les mouvements d'Action Catholique authentiques.

1949

Orgue de la Crypte

Le grand père Bélanger, comme on l'appelait, a été onze ans vicaire à Sainte-Anne. Comme souvenir de lui, nous avons ce petit orgue de la Crypte. Il a été l'instigateur et le promoteur de ce projet. A bicyclette, il parcourut toute la paroisse pour solliciter les contributions des paroissiens en faveur de l'orgue de la Crypte. Le paragraphe qui suit est de lui.

Cet instrument, qui normalement se vend \$10,000.00, nous coûtera \$8, 300.00 à la Cie Casavant, plus quelques cents dollars d'autres dépenses de notre part. Nos supérieurs, en autorisant cet achat, nous avaient demandé d'intéresser tous nos paroissiens à l'affaire, pour une moitié. La plupart ont pu répondre à notre appel lors même de notre visite, ou peu après; et les contributions se chiffrent jusqu'à maintenant à \$3,300.00. Comme il en reste un bon nombre qui nous ont manifesté le désir sincère de faire leur part, et qui nous l'ont promis de bon coeur, nous les invitons cordialement à le faire dès maintenant, car nous devons, dès ces jours-ci, nous acquitter nous-mêmes avec la Cie Casavant. (L.-P. Bélanger²³, senior).

Le samedi 19 novembre 1949 avait lieu, au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, l'inauguration et la bénédiction d'un nouvel orgue²⁴ dans le soubassement de la Basilique.

A cette occasion, un concert sacré fut offert aux paroissiens qui avaient envahi littéralement le soubassement du sanctuaire national. Ils eurent l'avantage de goûter la délicatesse et la souplesse de jeu de M. *Jean-Marie Bussières*, éminent organiste à l'église St-Sacrement de Québec et professeur de musique au Juvénat des Rédemptoristes à Sainte-Anne, qui touchait l'orgue pour cette occasion.

Le Père *Thomas Pelletier*, curé, procéda à la bénédiction du nouvel orgue. A l'entracte, la chorale de la Basilique, sous l'habile direction de M. *Welly Barrette*, maître de chapelle, se fit remarquer par un chant qui mit tout l'auditoire en joie. Le concert sacré se termina par un

²³ - Cf *Mon Clocher*, juillet-août 1949, p. 8.

²⁴ - Cf *Mon Clocher*, décembre 1949, p. 7

Salut du Très-Saint-Sacrement. Durant le Salut, les paroissiens eurent le grand plaisir d'entendre le brillant ténor, *Lucien Ruelland*, co-paroissien de Ste-Anne, chanter le « Panis Angelicus ».

Les grandes orgues de la Basilique

(Chroniqueur anonyme)

C'est le dimanche 16 décembre que nous avons enfin la fête de l'inauguration de nos nouvelles orgues²⁵. A 7h.p.m., Son Excellence Mgr Georges-Léon Pelletier bénit le nouvel instrument suivant le rituel. Puis, c'est le sermon de circonstance par le Père G. Potvin. Il nous montre avec éloquence que l'orgue est comme une musique du ciel qui invite et aide à prier. L'homme chargé de rendre gloire à Dieu, pour lui-même et au nom de tous les êtres matériels, trouve dans l'orgue un instrument qui, par sa puissance, sa richesse et sa variété, est comme l'orchestration de toutes les voix de la nature.

Un concert sacré. Durant plus d'une heure, M. F.-X. Nadeau nous ravit par l'interprétation des plus belles pièces de son inépuisable répertoire. La Chorale de la Basilique avec la Petite Maîtrise du Collège et celle du Juvénat exécutent avec art: Les Cieux immenses du Seigneur, à 3 voix égales, de Marcello et la Cantate, à 4 voix mixtes de Alain. Pour terminer, le Salut du T.-S.-Sacrement.

On désirerait peut-être quelques détails au sujet du nouvel instrument. Sans avoir l'ampleur et la variété de celui qu'on a perdu à l'incendie de 1922, il reste tout de même très intéressant pour notre Sanctuaire. Il compte 39 jeux avec 21 accouplements de jeux, comprenant chacun une moyenne de 70 tuyaux, ce qui fait un ensemble de 1,500 tuyaux. Quand le Grand Jeu est ouvert, un seul accord fait chanter 400 tuyaux à la fois. Les combinaisons de jeu ne sont pas toutes très perceptibles, mais sont quand même très nombreuses; on peut en faire environ 3,600. L'appareil est tellement perfectionné qu'on peut ouvrir n'importe lequel jeu, ou combinaison de jeux, en pressant un seul bouton.

Quand l'intérieur de l'église sera fini, l'on pourra ajouter encore bien d'autres jeux sans toucher aux jeux actuels. En attendant, c'est très satisfaisant.

Mon Clocher

Avant la fondation de Mon Clocher, ici à Sainte-Anne, il y eut trois tentatives qui n'ont pas duré plus que deux ans chacune. En 1937-38, il y a eu « *La voix du Pasteur* ». C'était dans le temps du Père Alfred Ferland. On y apprend des choses importantes sur la paroisse à cette époque. En 1943-44, les paroissiens pouvaient s'abonner à une revue religieuse qui comportait un certain nombre de pages faisant fonction de bulletin paroissial avec les renseignements sur les différentes associations. Ce fut d'abord « *l'Action Paroissiale* » destinée aux paroissiens de telle ou telle paroisse. Suivit, en 1945-46, une revue du même genre: « *Ma paroisse* ». Pour le présent travail, j'ai dépouillé tous les numéros de ces revues et j'ai trouvé des renseignements intéressants qu'on ne trouve pas ailleurs.

²⁵ - Cf Ma Paroisse, janvier 1946, avant-page.

Les deux revues, « L'Action Paroissiale » et « Ma paroisse », étaient un pis-aller, elles ne correspondaient pas exactement au désir de notre population. Alors, il s'est trouvé du monde pour dire: « Le journal que nous désirons, à nous de le faire. » La Ligue du Sacré-Coeur était alors un mouvement très représentatif, groupant au-delà de 300 hommes et jeunes gens. *La Ligue se chargea de lancer l'idée d'un journal local.* Mon Clocher est demeuré plusieurs années un service de la Ligue. On a recruté sans trop de difficulté toute une brochette de gens à la plume alerte et acceptant de sacrifier quelques heures par mois pour une bonne cause.

Le premier comité du Journal fut le suivant: Aumônier: Clément Proulx, C.Ss.R.; président: Arthur Fortin; 1er vice-président: Harvey Slater; 2e vice-président: Gabriel Thibault; secrétaire: Marc Giguère; secrétaire-adjoint: Laurent Simard; trésorier: Raymond Boucher; chef des nouvellistes: Gérard-Majella Boucher; annonces: Gérard Bouchard; publiciste: Jean-Paul Barrette, Eugène-Henri Paré; dessin et mise en page: Jean-Marie Caron; rédacteurs: Chrs-Aug. Boucher, Grégoire Bolduc, Phydime Dufour, Joseph Morel, Benoît Paré, Francis Paré.

Voici ce qu'on lit dans la présentation. « Mon Clocher » est bienvenu car il couvre une lacune longtemps déplorée. En effet, quoi de plus beau, pour un paroissien qu'un journal local qui lui racontera périodiquement ce qui se passe dans la localité, tant au point de vue religieux que social.

Comme nous voulons la bonne entente et l'union des cœurs de tous les paroissiens en respectant leurs idées personnelles, nous comptons, pour notre publication, sur l'appui de tous les organismes de la paroisse sans exception, et notre plus grand désir, c'est de n'oublier personne dans notre appel à la collaboration pour le soutien du journal. Il n'y a rien comme dire tout bonnement ce que l'on pense pour arriver à se comprendre, même si on n'est pas de même opinion. ~

C'est aux ateliers d'Excelsior, au Juvénat, que nous le faisons publier, grâce à la bienveillance des autorités, mais nous cherchons à être indépendants. Tout en demeurant un comité de la Ligue, nous aurons notre Caisse séparée. Nous avons l'intention d'acheter avec le temps une machine à imprimer. Nous sommes à la recherche d'un local sur la rue Royale ~ .

Durant les 21 années de son existence, c'est incroyable le nombre d'heures de bénévolat et de dévouement que Mon Clocher a nécessité de la part des planificateurs, des rédacteurs, des secrétaires. Le journal s'est amélioré d'année en année. Avec l'arrivée du Père Marquis, en plus de couvrir l'actualité, le journal s'est tourné vers l'histoire de la paroisse, ses origines, les vieilles maisons et les vieilles familles. La plupart des familles anciennes de la paroisse ont pu lire leur généalogie dans Mon Clocher. Cela a fait monter le tirage de Mon Clocher jusqu'à 500.

Au mois de février 1961, Mon Clocher secoue la tutelle de la Ligue du Sacré-Coeur. C'était sans doute pour signifier une plus grande ouverture à tous les problèmes de la paroisse, mais, en pratique, le virage avait été fait avant qu'on le légalise.

Mon Clocher a été comme une école de responsabilité, d'engagement paroissial. Il a joué un rôle d'éveilleur et de soutien pour les grands objectifs paroissiaux. L'administration municipale et scolaire, la pastorale, les mouvements paroissiaux, l'histoire, les loisirs, la musique, la nature y sont commentés.

Comme Présidents, notre journal a pu compter sur des poteaux de la communauté paroissiale qui n'étaient pas regardants de leur temps: Arthur Fortin (1948), Charles-Auguste

Boucher (mars 1949), Gérard-Majella Boucher (1950), Joseph Morel (1952), Éric Gosling (par interim) 1955, Eric Gosling (1956), Raymond Delisle (1964-70).

Comme journalistes, certains ont fourni une très grande contribution. C'est avec crainte que je m'aventure à donner des noms, conscient du danger d'oublier des plumes importantes. Parmi les écrivains les plus productifs, on rencontre Gérard-Majella Boucher, Éric Gosling, sur différents sujets. On pourrait publier tout un livre avec ce que Jos-Clément Caron a écrit sur la Commission Scolaire, sur le C.P.L. et bien d'autres sujets. Henri Jean a beaucoup écrit, surtout sur la Caisse Populaire. Chez les Dames, ce sont Mme Arthur Têtu et Mme O. Marsan qui remportent la palme. Elles ont surtout écrit sur les activités des Fermières. Mme Têtu nous a beaucoup parlé d'éducation familiale et de vie de famille. Jean-Paul Barrette pourrait éditer un gros volume avec tous ses articles couvrant une multitude de sujets, à partir des nids d'hirondelles jusqu'à la musique des grands compositeurs. Le Docteur Mayrand nous a laissé un précis sur la flore, la faune et les poissons du Québec. Plusieurs mouvements avaient une rubrique mensuelle. Ils nous tenaient au courant de leurs activités et ils nous offraient matière à réflexion.

C'est ainsi qu'on a eu plusieurs articles sur le Sacré-Coeur, par des membres de la Ligue. La J.O.C.F., les Enfants de Marie, les Cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc, le Comité Paroissial des Loisirs, les Dames de Sainte-Anne (plus tard, le M.F.C.) étaient fidèles à nous passer un message chaque mois. Les secrétaires des organismes et des mouvements à tour de rôle ont rempli des pages de nouvelles et de considérations intéressantes. Ainsi, celui qui se promène à travers les pages de *Mon Clocher* voit apparaître comme des fleurs des champs plusieurs noms qui ont fleuri *Mon Clocher*: Raymond Delisle, Maurice Fortin, Fernand Lauzé, Chrs-Édouard Racine, Marthe Jean, Jeannine Boucher, Charles-Auguste Boucher, Monique Marin, Mme Desbiens, M. Adélard Tremblay, Anne-Marie Desrochers, Lucille Rousseau, Omer Picard, Joachim Fortin, Lise Bilodeau, Louis-Jacques Nicole.

Mon Clocher est mort avec un de ses plus valeureux ouvriers, le Père Chrs-Eug. Marquis.

Aides Basilique Ste-Anne-de-Beaupré

Par Éric Gosling

Au cours de l'été, nous avons tous été témoins d'un spectacle qui, s'il n'est pas tout à fait inusité, nous surprend et nous réjouit . Au cours de la Neuvaine solennelle, le jour de la fête et tous les dimanches de l'été, nous avons vu un certain nombre d'hommes et de jeunes gens de la paroisse au service des malades en pèlerinage. Nous les avons connus par le brassard bleu et blanc qu'ils affichaient pour que tout le monde puisse lire leur nom: AIDE²⁶. Et nous avons au fond de nous-mêmes applaudi la générosité de ces jeunes, qui , bien souvent, ont sacrifié leurs jeux et leurs sports, pour donner aux malades le secours de leurs muscles jeunes et forts.

A Lourdes, comme à Fatima, d'autres organisations existent, qui donnent les mêmes services aux malades. Il manquait une organisation semblable chez nous et, grâce à ces jeunes, nous croyons sincèrement que cette organisation, la première du genre en Amérique, est enfin en bonne voie de formation. Nous espérons qu'un jour, parmi les catholiques d'Amérique, plusieurs se compteront honorés d'appartenir aux AIDES DE SAINTE-ANNE.

Or la mise sur pied d'un tel organisme nécessitait l'implication de gens capables de prouver sa viabilité. Il fallait des gens pour réussir malgré les difficultés, malgré une certaine opposition. Et c'est à Ste-Anne-de-Beaupré, à Beaupré et à Saint-Joachim que nous les avons trouvés. Le groupe de Sainte-Anne et celui de Beaupré sont jumeaux, **ayant vu le jour en**

²⁶ - Cf. Mon Clocher, septembre 1950, p. 20.

1949²⁷. Ils ont appris à marcher ensemble et, en 1950, leur petit frère de Saint-Joachim est venu au monde. Nous souhaitons que bientôt, d'autres membres seront ajoutés à la famille, afin que, un jour, des groupes existeront partout et fourniront au sanctuaire un personnel volontaire, au service des malades, durant tout l'été. De la sorte, tout malade pourra venir au sanctuaire en tout temps et être assuré d'avance qu'il trouvera un Aide en devoir pour l'aider, pour lui rendre le pèlerinage pieux, agréable et spirituellement profitable.

En cette fin de saison, remercions publiquement nos Aides, les ouvriers de la première heure; félicitons-les de leur générosité, et engageons-les à continuer d'appartenir à ce mouvement pour en garantir la permanence et le succès. Il est certain que Notre-Seigneur, qu'ils servent en la personne de ses malades, leur rendra, selon sa promesse, ce qu'ils feront pour ceux qui sont moins fortunés, plus souffrants qu'eux.

Nous espérons, au cours de l'hiver, les réunir tous pour mettre leur organisation sur un pied de permanence. Qu'ils soient prompts à répondre à notre invitation!

Les aides de Ste-Anne

(E.-W. Gosling)²⁸

Comme on a pu lire dans les Annales de Ste-Anne du mois de juin, l'Association des Aides de Ste-Anne, fondée **il y a deux ans**, fait déjà du progrès. En plus de la section locale fondée dans notre paroisse, il existe maintenant plusieurs autres sections locales.

A Beaupré, sous le patronage des Chevaliers de Colomb, une section florissante réunit une cinquantaine de bonnes volontés. St-Joachim, pour sa part, compte une vingtaine de membres dévoués. Et, au cours de l'hiver, la paroisse de St-Grégoire de Montmorency est venue s'ajouter à la famille des sections, avec, pour commencer, une douzaine de bons Aides. Le petit dernier de la famille, mais non la moindre des sections, vient de se fonder dans la paroisse de Château-Richer.

Toutes ces sections fournissent de leur personnel pour le service ordinaire du dimanche à la Basilique. Pour les grandes fêtes et les événements spéciaux, un appel général réunit plus de cent Aides au service de tous les pèlerins.

Et ainsi, sous l'égide de sainte Anne, le mouvement progresse lentement mais sûrement. Les officiers supérieurs ont la ferme confiance qu'un jour cette oeuvre couvrira le continent Nord-Américain et pourra suffire pour garantir la présence, la semaine comme le dimanche, d'un bon nombre de personnes dévouées principalement au service des malades, et, en second lieu, au service d'ordre du sanctuaire.

²⁷ - Le mouvement des Aides a été fondé officiellement en 1949, mais à partir de 1947, des groupes de jeunes gens se réunissaient durant la saison des Pèlerinages et rendaient toutes sortes de services aux malades. Ils étaient les aides sans être reconnus officiellement. Plus tard, on a réalisé qu'ils étaient déjà les Aides, et c'est à partir d'eux qu'on fait remonter leur histoire. D'où les festivités du 50^e en 1997.

²⁸ - Mon Clocher, juillet-août 1951, p. 16.

Les aides de Ste-Anne

(Fernand Lauzé, aide)²⁹

Début d'une organisation

~ Les habitués du Sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré, témoins de la visite annuelle de tant de malades et d'infirmes, devaient s'intéresser de façon particulière à ces braves gens, afin de leur rendre ce pèlerinage le plus agréable possible. Il y a quelques années, trois hommes, *MM. Éric Gosling, Percy Kelso, et Jacques Perreault*, animés d'un grand désir de charité, fondèrent une organisation ayant pour but premier et principal l'assistance aux malades lors de leur pèlerinage à leur sanctuaire national de Beaupré . Ce trio devait bientôt trouver d'autres adeptes pour se dévouer à cette noble tâche. Aujourd'hui, l'organisation compte environ quarante membres formés en trois unités principales: Sainte-Anne-de-Beaupré, Beaupré et Saint-Joachim. A ce groupement nous pouvons ajouter une quinzaine de nos voisins américains qui passent ici la neuvaine préparatoire à la Fête de sainte Anne, et se dépensent sans compter au soin des malades.

Avantages qu'en retirent les malades

Ces avantages sont multiples. D'abord, cette organisation est appelée à accroître le nombre des visiteurs invalides ici, à Ste-Anne-de-Beaupré. La raison en est simple: étant assuré de recevoir ici l'aide dont ils ont besoin, beaucoup plus de malades viendront implorer sainte Anne de leur accorder la guérison ou de nouvelles forces pour accepter la maladie avec résignation. Et c'est là le meilleur moyen de plaire à cette bonne Grand-Mère, augmenter les prières faites en son honneur, afin qu'elle puisse déverser en plus grand nombre les grâces qu'elle destine à chacun de ses enfants. Avec le secours des AIDES, les malades pourront faire un excellent pèlerinage, en suivre les exercices, faire la visite des divers lieux de dévotion particulière, si attachants par les souvenirs qu'ils rappellent et la piété qu'ils inspirent.

Avantages pour les pèlerins en général

Le secours à apporter aux malades a été la première occupation des AIDES, mais ce n'est plus leur seule activité. Ces hommes et jeunes gens voient aussi au bon ordre pendant les offices, lors des processions et de la vénération de la relique. L'on se souvient que l'an dernier, par exemple, la veille de la Fête de sainte Anne, à la suite de l'exercice du soir, tous les pèlerins- et l'on sait qu'ils étaient nombreux- ont pu, grâce au service d'ordre établi par les AIDES, vénérer la relique sans aucune difficulté, et ce, dans l'espace de seize minutes seulement.

Avantages pour les aides eux-mêmes

Il est un grand nombre d'AIDES qui désirent, par leur travail, payer une dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers la Bonne Sainte Anne. Leur gratitude fera la joie de celle qui en est l'objet, et de nouvelles faveurs viendront s'ajouter aux premières. Nous ne croyons pas exagérer en disant que tous les autres membres de cette organisation offrent leur dévouement pour obtenir une grâce particulière, soit spirituelle ou temporelle. Et c'est ainsi

²⁹ - Annales de la Bonne Sainte Anne de Beaupré, juin 1951, p. 184.

qu'ils font d'une pierre deux coups: ils acquièrent une large provision de mérites personnels, et permettent à de nombreux pèlerins, invalides ou autres, d'en faire autant. ~ ~

Le 10 août 1960
Érection canonique
de la
Sodalité des AIDES de Ste-Anne,
fondée en 1949
par le Père Philippe Lussier et un groupe de laïcs³⁰

³⁰ - *Ste-Anne-de-Beaupré. Trois cents ans de pèlerinage*, par Lucien Gagné et J.-P. Asselin.

Une paroisse pas comme les autres

Il y a une Province qui n'est pas comme les autres, il y a des paroisses qui ne sont pas comme les autres, spécialement Ste-Anne-de-Beaupré.

Depuis le glissement au point de vue de la pratique religieuse, beaucoup parlent d'églises vides. Ce n'est pas le cas à Sainte-Anne. Ici, nous ne savons pas ce que c'est que de célébrer le dimanche dans une église pratiquement vide. Il faut voir les foules qui s'entassent dans le Sanctuaire à Noël, aux Jours Saints, durant toute la Neuvaine de Sainte Anne et en général aux dimanches d'été. Il y passe au-delà d'un million de personnes par année.

Particularités à la Paroisse Sainte-Anne

La paroisse a aussi de petites célébrations particulières dont l'histoire remonte très loin dans le passé, qui attirent toujours les paroissiens et qui s'en tiennent au cadre primitif inventé vers 1930.

La bénédiction des enfants à la Sainte-Famille.

Voici le récit d'une bénédiction qui eut lieu le 13 janvier 1946. J'aurais pu en trouver qui remontent plus loin dans le temps, lorsque Raphaël Caron ou Xavier Lagacé ont été les prédicateurs, mais c'est toujours le même programme.

«Le Dimanche 13 janvier avait lieu la cérémonie, si touchante et si attendue de tous, la bénédiction des enfants par l'Enfant-Jésus¹.

A 2 heures, l'église remplie d'enfants accompagnés de leurs parents vit défiler la procession de l'Enfant-Jésus porté par MM. Pierre Ricard et Raymond Simard. Accompagnaient l'Enfant-Jésus, comme porte-flambeaux: MM. Ubald Gagnon, Denis Prémont, Gérard St-Hilaire et Roch Paré; comme bouquetières: Réjeanne Paré, Marthe Bolduc, Louise Bolduc et Georgette Paré. Accompagnaient l'Enfant-Jésus des petits représentants de nos communautés religieuses: MM. Raymond Caron, rédemptoriste, Jean-Pierre Paré, franciscain, Guy Thibault, prêtre séculier, Jean-Guy Caron, Frères des École Chrétiennes; Mlle Paula Paré, rédemptoristine, Lorraine Paré, franciscaine, Cécile Doyon, franciscaine missionnaire de Marie, et Louise Dick, soeur du St-Rosaire.

Quand la procession fut arrivée au chœur et qu'on eut déposé l'Enfant-Jésus sur son trône, le petit Rédemptoriste (Raymond Caron) fit au micro une vibrante allocution, sans se laisser impressionner le moins du monde par le Québec Power qui lui coupa le courant au beau milieu de son discours.

Le Père Curé ajouta ses conseils et bénit solennellement tous les enfants avec l'Enfant-Jésus. Puis on eut la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, vénération de l'Enfant-Jésus et distribution du cadeau du Petit Jésus.

Les petits pains de saint Gérard

Reportage d'une cérémonie de bénédiction².

¹ - Cf. Ma Paroisse, février 1946, p. 2.

² - Cf. Ma Paroisse, novembre 1945, p. 26 - Petits pains de saint Gérard.

Cette année encore, la fête de saint Gérard réunit pour l'Office du soir une belle assistance. C'était fête pour les enfants surtout, qui en parlaient à leur maman depuis plusieurs jours. Le Père Cousineau, C.Ss.R. proposa notre jeune saint comme modèle à tous. Puis l'on procéda à la bénédiction des petits pains de saint Gérard. Les demoiselles de la J.O.C.F. s'étaient chargées comme d'habitude d'en faire la distribution.

Chacun sait que l'Enfant-Jésus venait jouer autrefois avec le petit Gérard et lui donnait chaque fois un petit pain. C'est en souvenir de ce fait miraculeux que le prêtre bénit et distribue chaque année, le jour de sa fête, des petits pains aux personnes qui viennent l'invoquer et le remercier des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par son intercession.

Pèlerinage de la paroisse

Autrefois, la *paroisse* tenait à être la première à faire son *Pèlerinage* à Sainte-Anne. Un prêtre se rendait à chaque extrémité de la paroisse, l'un au pont de la Rivière-aux-Chiens et l'autre au cimetière. Il était accompagné de servants et d'une croix de procession. A une heure convenue, on se mettait en route vers la Basilique. Les gens se joignaient à la procession lorsqu'elle passait devant leur maison. A l'église, le directeur des Pèlerinages les attendait comme tous les autres groupes et y allait d'un sermon spécial. Parfois, les gens trouvaient que le curé connaissait un peu trop ses pèlerins!

Pèlerinage au cimetière

A l'automne, la cérémonie au cimetière a toujours été, à ma connaissance, une rencontre à laquelle les paroissiens tenaient beaucoup. Autrefois, c'était un vrai pèlerinage organisé par la Ligue du Sacré-Coeur. Les hommes se réunissaient devant la chapelle souvenir et ils marchaient jusqu'au cimetière. Un autobus venait chercher les dames et les jeunes filles au même endroit pour les conduire au Cimetière.

Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours

A Sainte-Anne, comme dans toutes les églises des Rédemptoristes, on donne à Marie le titre de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. Pourquoi cela? - C'est qu'en 1866, le Pape Pie IX confiait aux Rédemptoristes la mission de faire connaître l'image miraculeuse de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de par le monde et d'en propager la dévotion.

Sacre de Mgr Philippe Lussier

Le 17 août 1952, Mgr Philippe Lussier³ a été consacré évêque de Saint-Paul, Alberta, par Mgr Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique du Canada. Mgr Lussier avait été plusieurs années Directeur des Pèlerinages. Il s'était fait beaucoup d'amis dans la paroisse.

Une belle célébration eut lieu à Ste-Anne, lors de la remise d'une automobile⁴ au nouvel évêque de Saint-Paul, Alberta, par les autorités municipales et scolaires. Mgr Lussier bénit d'abord

³ - Cf. Mon Clocher, septembre 1952, p.1.

l'automobile, en présence des invités et des Supérieurs majeurs des Rédemptoristes. Après la bénédiction, Mlle Micheline Dufour, fille de M. et Mme Aimé Dufour, s'avança vers le nouvel évêque, portant les clefs de la voiture sur un coussinet de soie rouge. A la suite de la prise de possession par le récipiendaire, M. Dufour, maire du village, prononça une allocution à laquelle Mgr Lussier répondit en ces termes:

« Vous ne sauriez croire la joie que vous me causez en me présentant ce don vraiment royal à l'occasion de mon élévation à l'épiscopat. Non seulement le *présent* mais l'*endroit* de la présentation est bien choisi. Nous sommes devant cette vieille et attachante chapelle des matelots. Nous sommes rassemblés ici, sur le bord de cette vieille route, la plus ancienne du pays, le chemin du Roy. C'est ici même qu'arrivait le premier évêque du pays: le saint Mgr de Laval. C'est ici, au milieu de la foule rassemblée, qu'il descendait de sa voiture tirée par des chevaux. Et il n'est pas téméraire de penser que cette voiture et ces chevaux⁵ avaient été présentés par la piété des fidèles unie à la générosité des chefs civils du pays. Et Mgr de Laval acceptait avec reconnaissance ce présent parce qu'il était pour lui le moyen indispensable d'exercer son ministère dans les diverses parties de son territoire. De même, le pauvre évêque de Saint-Paul accepte en ce même endroit, sous le regard de la Bonne Sainte Anne, cette voiture que vous lui présentez; il l'accepte avec reconnaissance comme un instrument nécessaire à l'exercice de ses fonctions pastorales dans le territoire qui lui est confié par le Saint-Père.

L'évêque doit diriger, administrer son diocèse; il doit consacrer, confirmer, prêcher, encourager, stimuler et cela partout, dans toutes les parties, même les plus reculées. Or, à Saint-Paul, il n'y a qu'un moyen d'atteindre les paroisses, les missions, les dessertes, les postes et ce moyen, c'est la voiture automobile.

Je recevrai divers présents à l'occasion de mon sacre, et tous seront fort appréciés par l'évêque pauvre d'un diocèse pauvre. Mais ce présent, ce soir, est spécialement apprécié par sa valeur pratique. Cette voiture que vous m'offrez sera, à sa manière, *un instrument efficace de Rédemption*.

1952

Contrat cédant la propriété des biens de la Fabrique aux C.Ss.R.

En 1952, les Pères s'apprétaient à célébrer le Tricentenaire du Pèlerinage. Pour réaliser les travaux qu'ils envisageaient, ils devaient contracter des emprunts, mais les Banques ne pouvaient leur prêter les montants sollicités vu qu'ils ne possédaient pas les biens de la Fabrique. Ils n'en avaient que l'administration et l'usufruit, selon le contrat de 1889 signé par les Pères, la Fabrique et l'Archevêque. C'est alors que le Père *Léopold Desgagné*, curé, convoqua une réunion de Marguilliers anciens et nouveaux et expliqua aux paroissiens le désir de la Communauté. Les marguilliers anciens et nouveaux furent d'accord pour concéder aux Pères la *propriété* des biens de la Fabrique pour aussi longtemps que les C.Ss.R. assureraient le Service du Pèlerinage et cela *aux mêmes conditions que dans le contrat de 1889*.

1953

En 1953, la compagnie d'Auteuil construit un **chemin nouveau** par où les camions pourront charroyer le bois. C'est un grand événement pour les Sept-Crans qui sera désormais ouvert pour les chalets. Depuis ce temps, les chalets n'ont cessé de se multiplier. Après l'ère de la colonisation commence l'ère de la villégiature qui en est à ses débuts. Même après la fin de son utilisation par les compagnies forestières, la route sera entretenue par les villégiateurs eux-mêmes sous la surveillance du Séminaire.

⁴ - Cf. Mon Clocher, août 1952, p. 27.

⁵ - Cf. Mon Clocher, avril 1962, p. 24 - Le premier cheval au Canada en 1647

1955

Le 5 juin 1955, c'est fête⁶ à Sainte-Anne Ouest. Le député Jean-Yves Prévost, le maire de la paroisse, M. Aimé Fortin, le curé, les membres de la Commission Scolaire, Mère Supérieure sont réunis pour inaugurer une nouvelle école. Son nom est *Notre-Dame-de-l'Annonciation*. Le bâtiment qui l'a précédée est encore debout. Il a été rénové et est utilisé comme maison à appartements. L'école elle-même n'a pas persévéré longtemps dans sa vocation première. Avec l'ouverture de la Polyvalente, elle a été désaffectée, et la Ville a été heureuse de l'acquérir pour en faire son Hôtel de ville. La Ville est grandement et elle accepte volontiers de prêter des locaux à certains mouvements.

Le dimanche 5 février 1956, bénédiction⁷ de l'école *Notre-Dame-de-la-Visitation*. Était présent: M. Yves Prévost, ministre des Affaires municipales. Il est présenté par son honneur le maire du Village, Aimé Dufour, et remercié par son honneur le Préfet du comté, maire de Ste-Anne-Paroisse, M. Aimé Fortin. M. Auguste Maltais, député de Montmorency-Charlevoix au fédéral, est aussi présent. M. Charles Cloutier, président de la Commission Scolaire, donne des détails sur le financement de la construction.

Tout le monde est heureux. Ce fut une école éphémère comme sa soeur de l'Annonciation, mais elle est restée au service de la population. Elle est devenue la Centrale régionale de la Police Provinciale.

Le cimetière de 1958

Le cimetière⁸ Sud a été béni le 14 septembre 1958 par Mgr. G.-E. Grandbois, vicaire général.

Le projet fut décidé dès la première année du Curé Desgagné et, l'année suivante, les terrains en face du cimetière de 1923 étaient acquis de Mme Vve Thomas Tremblay, de Joseph Tremblay et de Honoré Barrette. Le remplissage commença immédiatement. Un mur de ciment fut bâti et, enfin, le calvaire fut érigé par la maison Barsetti et Frères, d'Orsainville.

M. Laurent Pagé, très actif autrefois dans notre chambre de commerce, a voulu se charger de faire le plan de cette annexe comme signe de son attachement.⁹

⁶ - Cf. Mon Clocher, juin 1955, p. 27 - Bénédiction de l'École de l'Annonciation.

⁷ - Cf. Mon Clocher, février 1956, p. 9 - Bénédiction de l'École de la Visitation.

⁸ - Cf. Mon Clocher, septembre 1958, p. 3. Discours du Père Desgagné, curé.

⁹ - Cf. Ma vie à Sainte-Anne, pp. 178-187. Chapitre: La Porte du Ciel. Philippe Bélanger.



Les Fermières: Mme Géo St-Hilaire, Mme Irenée Gaudreault, Mme Éric Gosling, Mme Wellie Caron, Mme Sylvio Bolduc, Mme Jos Desbiens, Mme J.-O. Marsan, Mme F.-X. Nadeau, Mme Claude St-Hilaire, C.-E. Marquis, Mme André Nicole, Mme Sylvio Paré.



Les Aides de Sainte Anne.



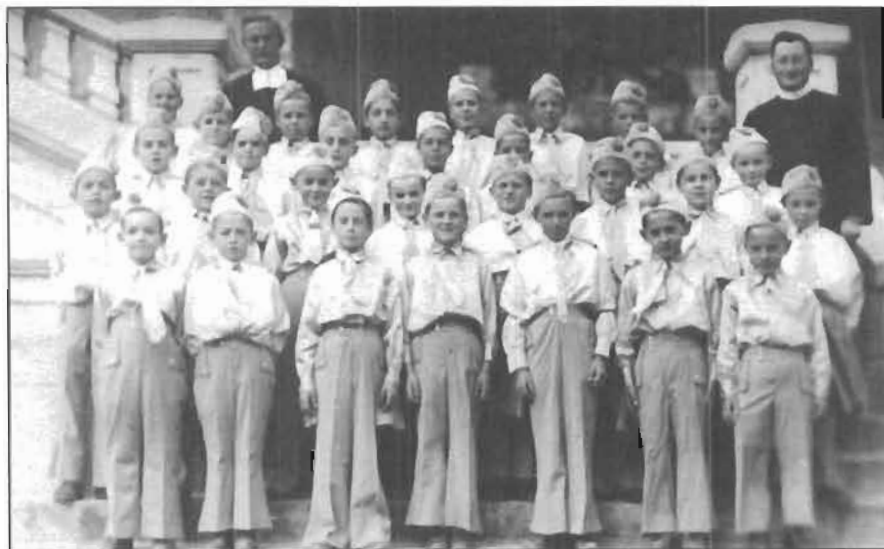
Les Enfants de Marie.



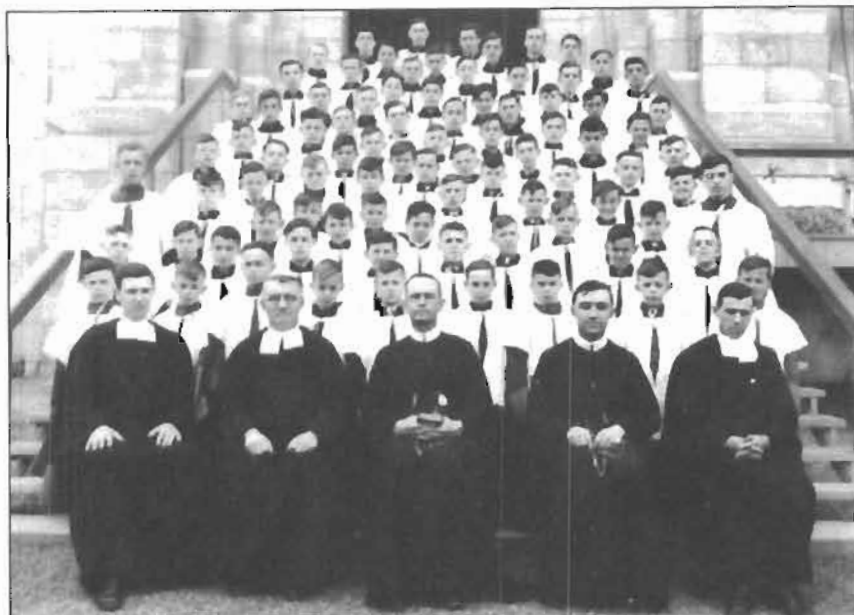
Chorale de la Basilique.



Choeur de la Laurentie.



Maîtrise du Frère Yves.



Servants du temps des Frères.



J.O.C.F. avec le P. Edgar Roy.



J.O.C. avec le P. Danis.

*Tricentenaire.
Costumes d'époque.*



Le culte à Sainte-Anne

1- Les servants de messe

Comme dans toutes les paroisses de l'époque vers 1930, il y avait toute une procession d'enfants de chœur qui, revêtus d'une soutane et d'un surplis, prenaient place dans le chœur de l'église. C'est ce qui explique la présence des nombreux bancs dans le chœur de nos églises. Ici, les Frères des Écoles Chrétiennes ont longtemps été en charge des Enfants de chœur. Il semble bien qu'ils s'occupaient aussi des servants.

Cela jusqu'au jour où M. Achille Simard est entré sous les ordres du Frère Fidèle. C'est aux alentours de 1950. Achille était assistant-sacristain. Il a dû faire une bonne impression sur ses employeurs puisqu'on a décidé de lui confier la responsabilité des enfants de chœur et des *servants de messe*. S'il en a passé des heures avec les servants. Il fallait leur enseigner les répons de la messe en latin: le *Suscipiat*...le *Confiteor*, etc. Il ne s'agissait pas seulement de 5 ou 6 enfants comme dans une paroisse ordinaire, mais ici, le nombre des servants pouvait monter jusqu'à 50, car chaque prêtre devait dire sa messe individuellement. Or, à l'occasion de retraites de prêtres ou de pèlerinages, il pouvait y avoir une cinquantaine de prêtres qui se succédaient aux nombreux autels de la Basilique et de la Crypte. Il venait beaucoup de prêtres si bien que les services d'une douzaine de servants étaient requis tout l'avant-midi. Certains servants passaient pour ainsi dire leurs vacances à la sacristie.

Chaque vendredi, Achille réunissait ses servants pour faire les ajustements nécessaires, pour louer ou pour semoncer. Le service de l'autel était une discipline où il y avait de l'avancement. On était d'abord acolyte, puis on devenait thuriféraire et cérémoniaire. On pouvait se qualifier pour les pontificales. Achille devait enseigner une foule de choses aux garçons. Il a formé plusieurs générations. Il était exigeant, mais les jeunes l'aimaient. Ils l'appelaient Achille, Archille et, à la fin, M. Simard.

Achille a fait de longues excursions, il a fait des camping avec des jeunes qui n'avaient jamais quitté la maison. Il était à la fois le père et la mère, et les jeunes ont gardé de bons souvenirs de ses voyages-récompenses.

M. Simard ne s'est pas contenté de diriger les enfants. Il est devenu un maître de cérémonie très compétent. Je me souviens d'avoir exercé les cérémonies de la Semaine Sainte avec lui. Il dirigeait des groupes d'évêques et de prêtres avec la même facilité que s'il s'était simplement agi de servants de messe. C'est à peine si on sentait sa présence, mais on savait où aller.

Mgr Philippe Lussier l'avait remarqué et le réclamait pour des tournées de confirmation. Il a toujours été le même jusqu'au jour où il a pris sa retraite.

Chorale de la Basilique

Je n'ai pas d'idée quand est apparue la première chorale à Ste-Anne. En lisant, sur l'histoire du pèlerinage, je me souviens qu'à l'occasion d'une fête de Sainte Anne, les séminaristes du diocèse de Québec, qui passaient leurs vacances à St-Joachim, s'étaient occupés du chant. Dans une autre chronique du pèlerinage on parle d'une chorale d'hommes de la paroisse, portant la barbe, revêtus de soutanes et qui formaient un ensemble imposant.

Au début du siècle, on a parlé de nos chantres historiques: Joseph Gravel, Francis Blouin, Albert Godbout et François Gravel. Eux, c'étaient sans doute ceux qu'on appelait les chanteurs du graduel qui chantaient les messes du matin. Ils devaient avoir plusieurs compagnons pour les messes du dimanche. Avant le feu, l'église avait un orgue de première classe. Je suppose que la chorale devait aussi être hors de l'ordinaire. Le feu a sans doute causé la défection de plusieurs chantres. C'était pas mal moins intéressant de chanter avec un orgue de fortune et dans un petit coin de l'église.

Mais les gens avaient goûté à la belle musique. Ils soupiraient après le jour où ils auraient un orgue puissant avec une chorale nombreuse aux voix riches, comme la Côte de Beaupré sait en produire. Pour l'orgue, ils devraient attendre 1946, mais pour la chorale, l'année 1934 sonna le rassemblement. *Le Père Ferdinand Gagnon demanda alors au Père O. Danis de reconstruire la chorale. Il fit alors appel aux jeunes.* Les jeunes étaient libres, et plusieurs d'entre eux, en chômage. Ils avaient beaucoup de temps. Le Père Danis les trouva réceptifs. On n'a pas de listes complètes des participants, mais nous avons des photos et des listes partielles.

Il paraît que l'opération départ ne se fit pas sans douleur. Car plusieurs anciens qui avaient porté le poids du jour se sentirent comme mis de côté. C'est une triste réalité. Mais la chorale démarra et fonctionna longtemps.

Le Père Danis choisit Welly Barrette, comme futur directeur de chorale. Celui-ci commença à étudier le chant en 1935 avec les Rhétoriciens du Père Danis, vers les onze heures chaque jour, après les classes. Dès 1936, il se voit attribuer le titre de maître de chapelle. Il a obtenu son diplôme en 1939. Il eut quatre professeurs, dont M. Larochelle, père de Mme Françoise Larochelle Roy, l'abbé Robert Roy. Il a chanté à l'église avec M. Francis Blouin et M. François Gravel. Welly se lançait dans une grande aventure de dévouement aimé. Il a suivi tous les cours de formation qui se présentaient. Impossible de calculer le nombre de messes, de services, de mariages, de vêpres et de saluts du T.-S.-Sacrement qu'il a chantés. Peut-être un millier.

Son frère Jean-Paul est en train de battre tous les records. Ayant appris le solfège dans son enfance au Juvénat, avec le Père Oliva Gignac, il fut gagné tout de suite au grégorien. Il est entré dans la chorale paroissiale en 1945 et il y est encore. Cela fait cinquante trois ans. Ce sera un record difficile à battre.

Le nombre des chantres de la chorale pouvait varier entre 30 et 40. Il y avait de nombreux exercices, et la présence à la messe du dimanche et aux vêpres était requise. Les chantres du graduel étaient ceux qui chantaient les messes le matin. Les personnes d'un certain âge ont connu Albani Fortin, Gérard Doyon, Maurice Bouchard, Gabriel Lavoie, Jean-Claude Paré (Jules), Wellie et Jean-Paul Barrette. Les messes commençaient à 5h $\frac{3}{4}$ et il fallait chanter deux ou trois messes. Durant la Neuvaine, cela pouvait aller jusqu'à six. Il n'y avait pas de messe l'après-midi ou le soir.

Le 10 août 1945, la chorale des hommes¹ renouvelle son comité, qui se trouve constitué comme suit: Président: Arthur Fortin, vice-président: J.-É. Paulin; secrétaire-trésorier: Joseph Giguère; directeurs: Alfred Beaulieu, Thomas Simard, Ad. Bouchard, Gabriel Thibault. M. Welly Barrette est le directeur.

La chorale² de la Basilique s'est lancée à l'étude du chant grégorien au cours de l'année 1956-57. Douze de ses chantres ont suivi des cours de chant grégorien donnés à l'auditorium de Beauport par M. Claude Tessier de l'Université Laval.~ Chacun des chantres a subi un examen devant un jury délégué de l'École de Musique de l'Université Laval; tous ont obtenu le certificat du premier degré.

Vers 1966, l'introduction du français dans la Liturgie mit en veilleuse le chant grégorien. Les airs nouveaux, même calqués sur le grégorien, effarouchèrent plusieurs membres de la chorale, à ce point qu'ils la quittèrent. Leur peur, une fois vaincue, peut-être nous reviendront-ils³?

Le cœur de la chorale continua à venir. En 1967-1968, on était dans le creux de la vague. La Chorale s'acquittait, avec le personnel en main, de jouer son rôle de chorale paroissiale et de chorale du Pèlerinage. Ce fut une période difficile pour le chant d'église. C'était un peu comme lors du feu de 1922. Il fallait tout rebâtir. L'air était aux expériences. Avec l'arrivée du Père Raymond-Marie Lavoie, un chœur de chants rythmés commença. Il se procura un orgue électronique. Les jeunes ont beaucoup chanté. Ils ont pratiqué des Gospel Nights. A la fin, ils animaient la messe paroissiale, celle de 10h30 dans la Crypte.

Le 21 janvier 1969, le conseil local accepte la nomination du Père Raymond-Marie Lavoie comme responsable des animateurs de Liturgie. Ceci est une étape dans les transformations qui se produisaient dans la Liturgie de l'Église. Désormais, le rôle de la chorale dans les célébrations liturgiques était changé. Au lieu d'être une composante autonome un peu comme le célébrant et lui répondant, la chorale devient partie de l'assemblée. Elle est là pour soutenir sa prière. Alors, les animateurs prennent de l'importance. La réponse de l'assemblée dépend des qualités d'entraîneur de l'animateur. Ça prend quand même un directeur de chorale, mais son rôle est partagé avec l'animateur.

Avec les années, les responsables du pèlerinage et de la paroisse se rendirent compte qu'il faudrait s'orienter vers quelque chose non pas nécessairement meilleur mais différent. Ce n'est pas sans une certaine amertume qu'on pensait à toute la peine qu'on s'était donnée pour maîtriser le grégorien. On pouvait au moins penser que les joies éprouvées à moduler les mélodies grégoriennes comportaient en elles-mêmes leur récompense. Elles étaient un enrichissement pour l'âme.

M. Welly Barrette cessa d'être maître-chantre en 1970⁴. Il l'avait été 34 ans. C'est probablement unique dans l'histoire de la paroisse. Ses activités au chœur de chant étaient loin d'être terminées. On lui demandait de continuer à chanter les messes en semaine, à être là pour la grand-messe du dimanche et pour les processions pendant la saison des pèlerinages. La dernière fois que Welly a chanté avec la chorale, sous la direction de Michel Simard, ce fut lorsque le Pape est venu à Sainte-Anne, en septembre 1984.

Pour les temps modernes, la chorale de la Basilique avait un gros handicap. Elle était seulement une chorale d'hommes. Une fois que les chorales mixtes ont été acceptées, la situation s'est améliorée sensiblement. L'éclipse de la grande chorale pour quelques années était un recul, mais recul compensé, au moins en partie, par l'emphase mise sur l'animation et la participation des fidèles. On a organisé un magnifique réseau d'animateurs et d'animatrices. Mais, la chorale, durant son absence, a prouvé sa nécessité.

Pour les temps forts de l'année, comme Noël et la Neuvaine de Sainte Anne, le Père Raymond-Marie Lavoie lançait un appel à tous. Pour le 26 juillet 1969⁵, le Père Raymond-

¹ - Cf. *Ma Paroisse*, octobre 1945, p. 25.

² - Cf. *Mon Clocher*, juin 1957, p. 10.

³ - Cf. *Mon Clocher*, janvier 1966, p. 22 § 4.

⁴ - Cf. *Archives du Monastère* - M 2, b. 1 - doc. 11,977.

⁵ - Cf. *Mon Clocher*, janvier 1970, p. 13.

Marie Lavoie manda les chantres ordinaires, la petite chorale et tout un groupe d'adultes. Ce fut vraiment beau. Dieu veuille que nous entendions souvent cette imposante chorale mixte! La même chose se répéta pour la Messe de Minuit.

Il a fallu attendre le *mois de février 1976, pour ressusciter la chorale de la Basilique*. On préparait la Consécration de la Basilique. On fit appel aux services du Père Jean-Claude Bergeron, alors professeur au Séminaire, pour reconstituer la chorale. Il dirigea la chorale jusqu'à ce qu'il soit nommé Recteur de la Communauté de Sainte-Anne et, quelques années plus tard, il réussit à repérer un Directeur de Chorale en la personne de M. *Michel Simard*.

Dans l'intervalle, plusieurs chorales animaient les messes: la chorale de chants rythmés, la maîtrise, la chorale des Dames de Sainte-Anne, le Choeur de la Laurentie.

La maîtrise

La maîtrise a aussi une longue histoire. Dans la Voix du Pasteur, en date du 28 décembre 1938, on parle de la Petite Maîtrise sous l'habile direction du Frère Martial⁶. Au mois de septembre 1945, c'était le Frère Yves qui était en charge de la Maîtrise⁷. On parle du Frère Yves, dans Ma paroisse, du mois de septembre 1945. En 1948⁸, nous avons un reportage dans Mon Clocher. La Petite Chorale du Collège compte alors 36 membres, entre 8 et 14 ans, parmi lesquels il y en a qui comptent sept ou huit ans de service: Gérard Caron, Jean-Claude Desrochers, Réal Gauthier. Les membres les plus fidèles cette année: Jean-Claude Desrochers, Jacques Desrochers, Gérard Caron, Pierre Drouin, Pierre Ricard, Raymond Simard, Edmour Simard, André Ricard, Prudent Thibault, Marcel Simard. L'article de Mon Clocher nomme plusieurs pièces de musique qui font partie de leur répertoire. Ils étaient vraiment experts. Jeannette Maranda était leur accompagnatrice, qui était disponible même pour les pratiques.

L'année 1951-1952⁹, Mon Clocher nous donne tous les noms des petits chantres, avec leurs notes d'assiduité. Ils étaient 44. Leur assiduité paraît incroyable. Les Petits Chanteurs étaient alors sous la direction du Frère Edmond, directeur du Collège.

Après le départ des Frères en 1959¹⁰, la paroisse a dû faire son deuil de la Maîtrise. Or, en 1965, renaît l'espoir. M. Randon a réuni une trentaine d'enfants et ils pratiquent régulièrement.

Si nous omettons de parler des filles du couvent avec leur chorale bien entraînée, ce n'est pas que nous ne les apprécions pas. Grâce à la constance des religieuses, ce chœur de chant s'est maintenu. A l'église, à la messe des enfants et le dimanche à la messe de 11h, nous apprécions leur collaboration au renouveau liturgique et nous goûtons fort leur chant.

En 1968, un autre lancement de la Maîtrise avec le Père Lauzon. Celle-ci est appelée à chanter à la messe dominicale. Le recrutement se fit à l'école de la Visitation et au Collège. On accepta 49 enfants, 18 filles et 31 garçons. L'article de Mon Clocher¹¹ dit qu'elle est ressuscité

⁶ - Cf. Voix du Pasteur: P.A- 32 a - 4348 - 1939, vol. 111, no. 1.

⁷ - Cf. Ma paroisse, septembre 1945, page frontispice.

⁸ - Cf. Mon Clocher, juin 1948, p. 9.

⁹ - Cf. Mon Clocher, juin-juillet 1952, p. 20. Les petits chanteurs.

¹⁰ - Cf. Mon Clocher, février 1965, p. 32 - M. Randon et la Maîtrise.

¹¹ - Cf. Mon Clocher, novembre 1968, p. 14. Tous les noms.

tée de ses cendres plus imposante que lors de sa naissance. On parle de la petite Maîtrise. [On fixe sa naissance en 1966. On veut sans doute parler de la Maîtrise de M. Randon].

Lors de la bénédiction des enfants, le 12 janvier¹² 1969, c'est la Soeur Jeanne Viel, r.s.r., qui dirige la petite Maîtrise.

En 1969¹³, encore une nouvelle Maîtrise. Voici ce qu'on lit dans *Mon Clocher*: « Environ 85 voix composent la présente Maîtrise. Vraiment, elle chante à ravir et les jeunes manifestent un réel enthousiasme. »

Samedi, le 13 décembre¹⁴ 1969, la petite Maîtrise eut son *dépouillement d'arbre de Noël*, en reconnaissance pour le beau chant qu'elle sert à la population. Les dévouées Ancelles, en plus de recevoir les enfants lors de leur pratique du samedi comme les dimanches à l'heure de la grand-messe, organisèrent cette fête. Cette « délicatesse est due à la gentillesse du Père R.-M. Lavoie. » Jean-Claude Simard a pris en charge la Maîtrise vers 1970 ou 1971. Cela a été l'âge d'or de la maîtrise, pour la *durée*. 14 ans sans arrêt, et pour le *nombre* des chanteurs qui dépasse les 80.

Novembre 1978. La maîtrise de la Basilique a repris ses activités. Soixante inscriptions de 6 à 16 ans. Comme récompense en 1977, une excursion de deux jours: le Parc Safari africain¹⁵, coucher à l'église St-Alphonse d'Youville avec Père J.-C. Bergeron qui accompagnait le groupe. L'aquarium de Montréal, la Place Bonaventure, la Cathédrale de Montréal, le Planétarium. Merci au Club Optimiste, au Comptoir d'économie, Père Labonté, les mangeurs de chocolat. Ces jeunes animent la messe du samedi soir à 7h15.

Du nouveau¹⁶. Le groupe sera divisé en deux: les plus jeunes de 9 à 14 ans et les plus grands de 14 à 20 ans. Alternant d'un samedi à l'autre, les deux groupes se feront entendre à la messe paroissiale de 7h00 dans la Crypte et formeront un seul chœur à l'occasion des temps forts de l'année: Avent, Noël, Carême, Pâques, etc. En plus de chanter aux messes, le groupe se propose de donner des concerts en musique populaire. Céline et Jean-Claude Simard.

Jean-Claude et Céline ont dirigé le groupe jusque vers 1984. Alors, ils furent remplacés par Bibiane Duchesne et Martin Cloutier. Puis il y eut une éclipse. Jean-Claude Nadeau a bien essayé de ranimer la maîtrise durant son terme de curé, mais en vain. *Le Maîtrise devait renaître en décembre 1988 avec Mme Assunta secondée résolument par le Curé Rodrigue Théberge.* Les petits chantres¹⁷ sont jeunes et ils ne sont pas très nombreux, mais ils chantent avec cœur et naturellement, comme ils respirent.

Le chorale de chants rythmés

Lorsque Raymond-Marie Lavoie est arrivé à Sainte-Anne, la cure lui a confié le secteur des jeunes. Comment allait-il s'insérer dans ce groupe? C'est lui qui le savait. Il ne tarda pas à constater que les jeunes aimaient chanter. Alors, il décida de chanter avec eux. Dans le temps, la vogue était aux chants rythmés, même à l'église. Raymond ne tarda pas à mettre sur pied une chorale. Grâce à leur pratique de chants chaque semaine, ils se constituèrent un répertoire très emballant. L'expérience prouva que les adultes aussi aimaient la musique rock, pourvu qu'elle soit faite avec goût et qu'elle soit porteuse de pensées et de prières cadrant bien avec une église. En peu de temps, ils remplirent la Crypte. Pour plusieurs années, la messe qu'ils animaient est devenue la messe paroissiale.

¹² - Cf. *Mon Clocher*, janvier 1969, p. 14.

¹³ - Cf. *Mon Clocher*, novembre 1969, p. 18.

¹⁴ - Cf. *Mon Clocher*, Décembre 1969, p. 10. (Dépouillement d'arbre de Noël)

¹⁵ - Cf. *L'Écho Paroissial*, novembre 1978. Excursion de deux jours. Jean-Claude Simard, responsable.

¹⁶ - Cf. *L'Écho Paroissial*, septembre 1982, p. 211 - La Maîtrise.. Françoise Cloutier.

¹⁷ - Cf. *L'Écho Paroissial*, septembre-octobre 1988, p. 107.

Le groupe a vécu des expériences inspirantes. Garçons et filles ont vécu ensemble des loisirs, des pratiques de chants et des concerts. Ils ont goûté la joie de s'exprimer librement et la joie de l'amitié sous la direction compétente et sympathique du Père Lavoie. Les amitiés d'autrefois durent toujours.

Chorale mixte de *chants populaires*

1 - La Chorale St-Alphonse.

« De 1949 à 1956, la Chorale St-Alphonse¹⁸ régala les nôtres de concerts fort goûtés, en plus de fournir à beaucoup de jeunes un moyen de culture. Les exercices de chant qu'elle exigeait de ses membres occupait, avec profit, un peu des loisirs que leur laissaient leurs occupations. C'est bien en ce sens que le comprenaient les responsables de l'oeuvre et les mécènes qui lui permirent de vivre. En somme, la Chorale St-Alphonse créait un climat favorable à la musique vocale, elle éveillait des talents. Tous avaient à bénéficier de cette atmosphère. Loin de nuire, elle fournissait des recrues aux chorales paroissiales.

« Plutôt par incompréhension, elle dut cesser ses activités dans la fleur de l'âge. M. Roland Laberge l'avait mise sur pied en 1949 sous la forme modeste d'une classe de chant grégorien. Afin de réunir plus de jeunes et surtout les retenir, il amorça son projet de chants profanes. De la sorte, l'agréable servait à réaliser l'utile: remplir pour l'église les cadres des chorales. Garçons et filles entrèrent nombreux.

« Au départ de son directeur pour St-Paul en 1953, le Père Zénon Lévesque engagea les services de M. J. Manny puis de M. Parent. De 1955 à 1956, M. Montgrain élargit les cadres de la chorale; il admit des membres des paroisses voisines. La chorale connut alors un âge d'or, ses concerts constituaient la grande attraction de l'année.

« Mais il fallait revenir à la formule qu'avait instituée la chorale St-Alphonse. A la longue, les membres fourniraient des recrues à nos chorales paroissiales tout en ajoutant à leur culture. »

Ainsi durant l'hiver 1962, le Père M. Brochu, curé, décida les Enfants de Marie à relancer la chorale. Son appel reçut des adhésions encourageantes. Afin de grossir les effectifs et d'adapter le chœur à des pièces plus relevées, on demanda l'aide des jeunes gens. Le Chœur de la Laurentie était né et il promettait de vivre.

L'inscription des chants profanes aux mélodies grégoriennes aiguïsa les appétits. Les deux groupes de la J.O.C. emboîtèrent le pas. Près d'une trentaine sont enrôlés jusqu'à maintenant et les cadres demeurent ouverts aux volontaires. A moins d'empêchement majeur, on vient à son exercice hebdomadaire. Le Frère Vermette, plus tard, M. Jacques Vermette, fut jusqu'ici l'instructeur du Chœur. Il n'en reste pas à sa peine, puisque sa chorale compte déjà plusieurs apparitions en public. Ainsi le 29 juin, ce chœur apparaissait devant le grand public avec un concert. L'Auditorium du Séminaire St-Alphonse groupait alors une forte assistance.

¹⁸ - Mon Clocher, août 1962, p 3 - Article du Père Marquis sur le Chœur Laurentien.

Naturellement les jeunes avaient le droit de choisir le mouvement qui leur plaisait davantage, mais ceux qui ont recruté les principaux leaders des Enfants de Marie et de la J.O.C. pour construire une chorale n'ont peut-être pas pensé qu'ils écourtaient les jours de ces mouvements. Après un an ou deux, on n'entendait plus parler des Enfants de Marie ou de la J.O.C. dans Mon Clocher, mais le Choeur de la Laurentie semblait les remplacer tous les deux.

2- Le Choeur de la Laurentie

Le Choeur de la Laurentie eut une existence courte mais fulgurante. Le Frère Vermette n'a pas été longtemps à sa tête, mais il l'a bien lancé. Au départ du Frère Vermette, Wellie Barrette a pris la relève. Lui-même fut remplacé par le Père Fiset en 1964. Les jeunes ont vécu des heures formidables. Ils ont commencé à chanter seuls. Ils se sont ensuite alliés à deux ou trois chorales de la région. Ils agrandissaient toujours leur réseau. Leur rayonnement s'élargissait sans cesse à l'instar des cercles concentriques qui s'éloignent à l'infini quand on lance un caillou dans l'eau du fleuve.

Il y eut les chorales de Trois-Rivières où ils unirent leurs voix aux 25 chorales et aux 1500 choristes. Ils s'affilièrent à l'Alliance Chorale qui regroupait 52 chorales. Toutes ces chorales venant de l'Ouest Canadien et du Nouveau-Brunswick donnèrent un concert au Colisée de Québec. Impossible d'imaginer tous les moments d'exaltation qu'un jeune cœur d'artiste peut ressentir dans les circonstances! En plus de l'enivrement produit par les grandes vagues de sons harmonieux sortis de ces milliers de voix argentées, jaillit le sentiment de fraternité universelle. C'est toute une Province et tout le Canada qui sont dans le même bateau et qui chantent à l'unisson.

De pareilles expériences passent trop vite, mais les participants en gardent un souvenir ineffaçable.

La neuvaine de Sainte Anne

« M. l'abbé *Antoine Bédard*¹⁹, excellent orateur que les curés invitaient pour les sermons de circonstance, institua la neuvaine à Sainte Anne telle que nous l'avons. Du 17 au 26 juillet 1904, il prêcha tous les jours. Il prit pour sujet: les commandements. Les paroissiens la suivirent avec beaucoup d'assiduité. Il entendit 420 personnes en confession; 350 fidèles communierent. Vu le succès que son initiative remporta, le curé prit la résolution de continuer à l'avenir cette pratique de dévotion²⁰.

« Ainsi notre Neuvaine, qui groupe chaque année un bon nombre de fidèles aux pieds de la chaire et qui bénéficie à tant d'âmes qu'elle guérit et reconforte, doit son origine au zèle de ce prêtre. Avant cette date, il n'y avait sur sainte Anne qu'un sermon par un prédicateur de

¹⁹ - M Bédard a été curé à Ste-Anne en 1804 et 1805.

²⁰ - Cf. *Mon Clocher*, août 1963, p. 11- Article du Père Marquis; cf. aussi, lettre du 10 mars à son évêque Archives de l'archevêché et Doc. vol 1, p. 143.

renom. Nos livres de comptes portent les dépenses pour aller chercher le prédicateur de la fête. Voici des exemples que nous y lisons:

- En 1735, Voyage à Québec pour aller chercher le prédicateur: 2 livres 10 sols.
- En 1738, Deux voyages à Québec pour la fête: 12 livres.
- En 1742, Pour avoir emmené le prédicateur de Québec pour la Sainte-Anne, donné à Lessard 4 livres.
- En 1744, id
- En 1748, Pour le voyage du prédicateur: 14 livres, 6 sols.
- En 1753, Pour voiture fournie au prédicateur de sainte Anne, 9 livres

« Le progrès a modifié ce mode de transport. La neuvaine prêchée ainsi que la fête demeurent intactes. En 1963, une guérison survenue l'année précédente est parvenue à nos oreilles. Une petite fille de Pennsylvanie avait suivi la neuvaine. Elle portait un attelage de fer à l'une des jambes. Dès son retour à la maison, elle put l'enlever: sa jambe fonctionnait normalement. Elle revient implorer pour d'autres et remercier pour elle-même²¹. »

Durant la neuvaine, il n'y a pas de chômage à Sainte-Anne. Au début, les foules commencent à affluer, et ça grossit chaque jour. Vers le milieu de la neuvaine, l'église est pleine pour les exercices, l'après-midi et le soir. Depuis longtemps, il y a une neuvaine anglaise et une neuvaine française. La dévotion à sainte Anne ne connaît pas de frontières de langues. En 1922, un Monsieur Ahearn de Springfield, Mass. fut guéri miraculeusement et, pendant plusieurs années, le pèlerinage appelé, « Ahearn Memorial Pilgrimage », revenait à chaque neuvaine emmenant un grand nombre de malades qui passaient toute la neuvaine ici.

Durant la neuvaine, toutes les places étaient prises dans les Hôtels et les pèlerins devaient se chercher des chambres dans les maisons privées. Lorsque la Chambre de Commerce existait, elle organisait la location des chambres dans les maisons privées. Les gens de Sainte-Anne s'étaient faits à cet état de choses. Durant la neuvaine, leur maison était ouverte à tout le monde, même la chambre nuptiale était louée et le couple allait coucher dans le grenier!

Après l'arrivée des Rédemptoristes belges en 1879, la demande était grande pour le ministère du confessionnal. Des Pères y passaient tout l'avant-midi. D'autres ne finissaient pas de bénir les objets de piété.

Lorsqu'en 1876, on a inauguré la première Basilique, on dit que des vieillards suivaient la procession tout tristes se demandant si sainte Anne continuerait à accorder ses faveurs dans une autre église. L'histoire a prouvé que sainte Anne ne faisait pas grand différence entre telle ou telle église, et elle s'est montrée secourable dans les deux Basiliques. Moi, je n'ai pas vu de miracles. Pourtant, il en est arrivé, alors que je me trouvais à Sainte-Anne. Un jour de neuvaine, étant juvéniste, je me trouvais à Sainte-Anne, de passage. On me raconta que soudainement un jeune homme s'était senti guéri. Il s'était levé et s'était mis à marcher. Il s'ensuivit un attroupement autour de lui. Ce jeune homme de Québec revint plusieurs fois en pèlerinage à pied pour remercier sainte Anne.

²¹ - Cf. Mon Clocher, août 1963, p. 11.

Beaucoup de gens reçoivent des *faveurs* exceptionnelles de sainte Anne, même maintenant, à la fin du vingtième siècle. Dans le rapport des activités du Pèlerinage que publie chaque année le Père Samuel Baillargeon, il y a une section pour le reportage des faveurs obtenues par l'intercession de sainte Anne. Cela varie entre quarante et cinquante chaque année. Pour moi qui ai été 25 ans dans le ministère paroissial à Sainte-Anne, j'ai entendu plusieurs personnes âgées parler de faveurs accordées par sainte Anne à elles-mêmes ou à quelqu'un de leur famille, de sorte qu'il est toujours vrai de parler de *Sainte-Anne, terre de miracles*.

Scoutisme

Le scoutisme a été fondé par un militaire, Lord Baden-Powell¹. En 1907, il tint un premier camp sur l'île de Brownsea, avec 24 garçons. En 1913, il épousa Olave St-Clair Soames. En 1928, l'Association mondiale des Guides et des Éclaireurs est fondée et regroupe ses membres dans 28 pays. En 1930, Lady Baden-Powell est nommée Chef Guide mondial.

C'est en mars 1928, que se réunissent les premières Guides Catholiques de langue française dans la paroisse St-Dominique de Québec. En juin 1933, le premier camp des Guides catholiques francophones se tient à Ste-Anne-de-Beaupré.

L'histoire du Scoutisme à Sainte-Anne est bien connue. Le guidisme l'est moins. Pourtant, le mouvement des Guides² a fonctionné plusieurs années à Sainte-Anne. Voici ce qu'on lit dans *Mon Clocher*³ (1949): « Depuis deux ans déjà, il existe à Sainte-Anne-de-Beaupré, un mouvement qu'on appelle « Feu de Sainte-Anne » Ce mouvement est formé de grandes filles sérieuses qui travaillent à la fondation du Guidisme dans la paroisse; elles se nomment « Les Guides aînées ».

Sous l'habile direction de leur Cheftaine, *Rita Roy*, secondée par sa dévouée assistante, *Françoise Paré*, ces guides sont déjà prêtes à rendre les meilleurs services. Mais la branche aînée ne pouvait demeurer seule. Un premier service des Guides aînées, c'est de former leurs soeurs plus jeunes: les Cadettes et les Jeannettes.

Dimanche, le 20 mai 1951 dans la Crypte de la Basilique, nous étions heureuses d'assister à la première promesse de nos Guides Cadettes. Neuf de nos petites filles entraient bravement dans l'arène du Guidisme, en faisant leur promesse devant leur aumônier, deux commissaires de Québec et leur cheftaine, Cécile Roy. Voici leurs noms: Louise Dick, Ghislaine Perreault, Rollande Perreault, Réjeanne Paré, Denise Roy, Monique Roy, Elsie Paré, Pierrette Cloutier et Aline Cloutier. Prononçait aussi sa promesse *Marie-Thérèse Cayouette*, comme Guide-Aînée. Cette dernière sera assistante des Guides Cadettes avec Huguette Gravel.

Les Guides n'ont jamais abusé des pages de *Mon Clocher*. C'est à peine si on peut y lire quelques paroles de souhaits pour les Fêtes. On sait cependant qu'elles ont existé. Elles ont fait un camp à la Baie-Saint-Paul. Le Père Voyer était l'aumônier. La pluie leur avait causé beaucoup de trouble. Comme chroniqueur des Scouts, je veux les saluer en passant et les féliciter pour leur dévouement caché. Qui sait si ce ne sont pas les Guides qui ont donné l'idée d'avoir aussi des Scouts? Le mouvement scout a été fondé en 1952, un an après la première promesse des Guides Cadettes.

Naissance du Scoutisme à Sainte-Anne

Le 25 mai 1952, la troupe de St-Jean-Baptiste de Québec et celle de Beaupré étaient en visite à Sainte-Anne pour assister à la fondation d'une nouvelle troupe⁴, la 41^e Québec. Le soir, dans la salle des Séances, nos quatre chefs font leur promesse: Gabriel Caron, Roland Lacroix, Almanzor Caron, Léo Bouchard.

La troupe était lancée. Le recrutement alla bon train. Les chefs et les aspirants montraient beaucoup d'entrain en vue de préparer le groupe de pionniers. Voici les noms des premiers appelés à faire leur promesse: Guy Thibault (Georges), Lucien Racine (Adrien), Marcel Paré (Armand), Pierre Gravel (François), Jean-Guy

¹ - Voir *L'Echo Paroissial*, février - mars 1983, pp. 40-41 - Marie-Thérèse Cayouette.

² - Elles ressusciteront en 1979, voir l'Écho.

³ - Voir *Mon Clocher*, juin 1951, p. 18.

⁴ - Voir *Ma vie à Sainte-Anne*, Philippe Bélanger, pp. 115-149 - L'histoire des deux vagues de scoutisme

Caron (Albert) , Yves Cloutier (Adélarde), Normand Gravel (Paul) , Michel Fortin (Aimé), Marc Boucher (François), Michel Jean (Henri) , Yves Tourville (Raymond), Yves Simard (Dr A. Simard).

L'aumônier fondateur fut le Père Charles Voyer. Les Pères Roland Pelletier et Charles-Eugène Marquis lui succédèrent. La troupe a débuté avec Gabriel Caron comme chef, avec Léo Bouchard et Almanzor Caron comme assistants. En septembre 1954, c'est Almanzor Caron qui est chef avec les assistants: Jean-Guy Caron, Guy Thibault et Normand Gravel. Gabriel Caron n'était jamais loin. Ayant assimilé la doctrine de Baden-Powell en compagnie du Père Roland Pelletier, il demeurait une personne-ressource.

Les garçons de Sainte-Anne ont bien aimé le mouvement, mais ils ne sont jamais venus assez nombreux pour former quatre patrouilles, comme les Scouts de la deuxième vague d'ailleurs. Il faut convenir que le scoutisme est un truc extraordinaire, mais qui ne convient pas à tous les jeunes.

A part les chefs déjà nommés, la troupe a bénéficié des services de l'abbé Rosaire Tremblay, Armand Simard, Yves Tourville, Gilles Matte, Yvon Bouchard, Amédée Bouchard, Scoutmestre; M. Normand Gravel et Yvon Bouchard ont participé au camp-école de la Radisson, à St-Roch sur le Richelieu.

Les vétérans se souviennent encore des premiers camps : aux Sept-Crans et à Saint-Ferréol.

La Troupe de Sainte-Anne était représentée au Jamboree de Niagara du 18 au 28 avril 1955. Notre équipe a fait un camp volant. Les heureux participants: Gabriel Caron, Normand Gravel, Gilles Matte, Rosaire Tremblay et Denis Plaisance.

Le scoutisme est mort en 1957. On n'a pas fait l'autopsie, mais les expériences vécues par les Scouts de la première vague préparaient la deuxième. En 1960, le scoutisme reprit vie à Sainte-Anne avec Fernand Caron, Normand Boisvert, Yvon Bouchard et Philippe Bélanger.

Les premiers Scouts de la deuxième vague⁵ furent René Caron, Mario Godbout, Guy Paré, Richard Boisvert, Jocelyn Barrette, Jocelyn Paré, Clermont Bouffard. Le premier grand camp eut lieu à la Basse-ville de Saint-Ferréol, en 1960. Suivirent d'autres camps d'été à la Petite-Rivière-Saint-François, à Saint-Agnès (deux fois) , à Saint-Augustin, à St-Placide. Parmi les sorties qui ont laissé un plus vif souvenir, je note l'ascension et le coucher sur le Cap Tourmente, la fin de Semaine à l'Île d'Orléans, un rallye du Secteur Centre à l'Ancienne-Lorette, un concours de natation à la piscine du Patronage St-Vincent-de-Paul.

Le problème du scoutisme est celui des chefs. La tâche exige des qualifications et du bénévolat. On en a quand même découvert plusieurs pour les six années que la troupe a été en opération Fernand Caron, Normand Boisvert, Yvon Bouchard, Almanzor Caron, Robert Bouchard, Guy Royer, Gilles Matte, Jean-René Gagné, René Caron, Mario Godbout, Michel Du Maine, André Brisebois, Gilles Beaulieu, Lionel Nicole, Claude Plante.

On peut trouver les noms de tous les Scouts dans mon livre « *Ma vie à Sainte-Anne* ».

Le scoutisme est disparu après mon départ de Sainte-Anne comme vicaire. Mon successeur, le Père Gilbert Bélanger leur a substitué un groupe de « commandos » pour les jeunes de 14-16 ans. Il n'y a pas eu de suite. Mais le dernier mot n'était pas dit pour le scoutisme à Sainte-Anne.

⁵ - Voir *Ma vie à Sainte-Anne*, par Philippe Bélanger, pp. 128-149.

Ronde des Jeannettes

Lors d'une réunion du Conseil de Pastorale⁶ le 29 novembre 1976, on avait recommandé qu'on instaure à nouveau le Scoutisme à Sainte-Anne, principalement, une ronde de Jeannettes (branche du scoutisme réservée aux filles de 9 à 11 ans inclusivement).

Trois animatrices des Jeannettes ont suivi un stage de formation au Scoutisme (S.I.S.G.): Nicole Morency, Huguette Racine et Françoise Cloutier. Paul Marier était l'animateur de Pastorale. Marlène Gravel et Christiane Caron se sont jointes au groupe. Elles n'étaient pas très braves. Elles n'avaient jamais fait de scoutisme. Par bonheur, Pierre Caron-Lacroix a offert ses services. Lui, il avait fait du scoutisme et il pouvait aider de son expérience.

Les 27 Jeannettes ont eu leur première réunion le 4 novembre 1978 et elles se réunissent tous les samedis au Centre Ste-Anne.

On ne tarda pas à se donner un comité exécutif⁷ avec Mme Céline Racine, Mme Huguette Thibault et Mme Nicole Nicole.

Le 17 novembre 1979, première montée de 14 jeunes filles qui deviennent Guides, grâce à la générosité surtout des personnes suivantes: Huguette Racine, Andrée Boulanger, Odette Simard, Léa Gravel. Paul Marier est leur aumônier.

Sonia Thibault des Kamsok fait un reportage sur une fête de Noël qui eut lieu le 17 décembre 1983. Cette rencontre réunissait les quatre unités: Jeannettes, Guides, Louveteaux, Éclaireurs. De revoir tous ces mouvements, en vie, en même temps, me dit que les temps sont accomplis. Les Guides et les Scouts de 1983 peuvent, à travers plusieurs décades, tendre la main aux Guides de 1949 et aux Scouts de 1952 pour dire que les unités scoutistes disparaissent, mais ne meurent pas.

Nul doute que les nôtres seront là pour le grand Jamboree qui aura lieu sur les Plaines d'Abraham au tournant du siècle!

⁶ - L'Écho Paroissial, décembre 1978, p. 40

⁷ - L'Écho Paroissial, février 1979, p. 82.

Tricentenaire

1958

Le *Tricentenaire* se devait d'être l'événement du siècle pour Sainte-Anne-de-Beaupré. Les Pères auraient bien voulu avoir une Basilique complètement finie pour la circonstance, mais hélas, les clochers tronqués leur rappelaient que les grandes oeuvres doivent compter avec le temps. Il y avait deux comités d'organisation pour les fêtes. Ils n'avaient pas, évidemment, les mêmes ressources mais, de part et d'autre, on a fait de son mieux.

Le 9 décembre¹ 1957, les deux maires, M. Émile Morel et Léonard Blouin, convoquaient en assemblée plénière beaucoup de paroissiens en vue de former le comité des fêtes paroissiales. M. Gérard Doyon, président du Comité d'entente avec ses collègues, forme des sous-comités. Ce projet veut opérer parallèlement avec les projets mis sur pied par le Comité du Pèlerinage. Il concerne avant tout la paroisse. *Entendu que sur des points, il faudra établir des contacts. Ca viendra plus tard, au moment opportun.*

Les paroissiens, toujours attentifs à l'oeuvre qu'ils virent éclore dans la paroisse et prendre des proportions qu'on lui connaît, n'ignorent pas que le Père Lefebvre, sous la direction du Père St-Amand, Recteur, prépare depuis plusieurs années le Tricentenaire du Pèlerinage.

D'abord, on s'est assuré que le Boulevard serait rendu à Sainte-Anne pour l'année des fêtes. Il y eut des pressions d'exercées pour faire hâter les travaux. Il semble que tout a été prêt à temps. On a agrandi le soubassement de l'église en faisant disparaître la salle des Séances de la paroisse. Au milieu du grand parc de stationnement, un immense édifice s'est élevé, comme monument du Tricentenaire. Il s'agit de l'Historial, qui contiendrait, au premier étage, un musée de cire sur l'histoire de la dévotion à sainte Anne au Canada. Le deuxième étage s'ouvrirait sur une grande salle pour des réunions ou des congrès. Dans les plans primitifs, cette salle était destinée à remplacer la salle des Séances que les paroissiens avaient perdue lors de l'agrandissement de la Crypte.

Pour ces fêtes qui se voulaient grandioses, Rome avait consenti à nous envoyer un Légat papal. C'est le Cardinal Léger, archevêque de Montréal, qui fut investi de cette dignité. De plus, trois cloches du Tricentenaire vinrent s'ajouter aux six que nous avons déjà et qui avaient été bénies par Mgr Cushing, archevêque de Boston, le 25 juillet 1946. Ces dernières furent bénies le 4 mai 1958, par Mgr Baudoux, archevêque de Saint-Boniface. Naturellement, les fêtes du Pèlerinage sont aussi celles de la paroisse, mais il fallait bien faire du spécial pour les gens d'ici. Je pense à toutes ces vieilles familles qui ont vécu à Ste-Anne depuis trois cents ans, comme les Lessard, les Paré, les Giguère, les Racine, les Caron, les Simard, les Bouchard, etc.

Les paroissiens décidèrent de se fêter eux-mêmes selon leurs possibilités. On a mis sur pied un comité d'organisation très nombreux, de façon à impliquer le plus de monde possible.

¹ - Cf. Mon Clocher, décembre 1957, p. 20.

Pour sensibiliser la population en général et les enfants des écoles, le Père Marcel Brochu, vicaire, a compilé *360 questions et réponses* sur l'histoire² de Ste-Anne-de-Beaupré. Les Soeurs du St-Rosaire, avec l'aide de Lucille Rousseau, Micheline Blouin, Georgette Paré, ont travaillé à l'impression du fascicule appelé le catéchisme de la paroisse. Les questions ont été distribuées aux élèves des différentes écoles et ceux-ci ont été invités à participer à des débats, d'abord à l'intérieur de leur école et ensuite entre les écoles. Le catéchisme de la paroisse contient une foule de renseignements précieux sur la paroisse. Plusieurs adultes se sont montrés intéressés et s'en souviennent encore.

Un Comité était responsable de *l'album souvenir*. Cet album était un beau petit livre d'une valeur historique sûre, puisque le Père Lucien Gagné et le Père Jean-Pierre Asselin étaient responsables des articles historiques, mais il avait un gros défaut, il était trop petit. Il me semble que Sainte-Anne aurait mérité plus que cela, pour un *tricentenaire*. C'est un peu ce que je suis en train de faire: compléter l'album du Tricentenaire, 40 ans plus tard!

Champlain parmi nous

La paroisse de Ste-Anne eut à coeur d'inclure en ses fêtes un hommage à la mémoire de Champlain³. En ses voyages vers les fermes du Cap Tourmente, il foula plus d'une fois notre sol. Il était juste d'associer le fondateur de la Nouvelle-France à nos fêtes du Tricentenaire. Le 28 août, le comité des fêtes organisait une parade à travers les rues du village en vue d'accueillir M. et Mme Champlain, de Québec. On les conduisit en triomphe jusqu'à l'estrade chez M. Gérard Bilodeau. Des discours, de la musique, des chants célébrèrent nos illustres visiteurs, le tout couronné par une démonstration splendide des talents du Patro Laval.

Costumes d'époque

Les fêtes de Champlain à Québec coïncidaient avec celles de notre Tricentenaire. Plusieurs paroissiens s'étaient fabriqués des costumes d'époque qui correspondaient aux thèmes des deux fêtes. Les nôtres ont porté leur costume à Sainte-Anne. Ils ont pu entrer dans leur église paroissiale grâce à l'intervention énergique de leur curé et ils ont pu aussi se présenter à Québec à la fête de Champlain. Plusieurs ont remporté des prix. Voici les gagnants par ordre d'excellence: M. Joachim Giguère, M. Arnold Perron, Mlle Émond, soeur de Lucien Émond, Mlle Diane Caron (Georges-Henri), Mlle Reine-Aimée Nicole, Mlle Anne-Marie Caron, M. Gérard Doyon, M. Thomas Dufour, Mme Georges-Henri Caron, Mme Françoise Bouchard, Mlle Marie-Marthe Lefrançois, Mlle Huguette Cloutier.

Soirées du Tricentenaire

Les fêtes ont rapproché les gens. Les jeunes et les moins jeunes ont décidé de se rencontrer, de passer des veillées ensemble, de se connaître sous l'étiquette: soirées du Tricentenaire. Avant ce rapprochement en vue des célébrations, combien de paroissiens ignoraient tout de leur voisin ou concitoyen! Le travail en commun a développé de franches amitiés qu'il fait bon entretenir.

Dans le cadre du Tricentenaire, on donna plus d'importance au traditionnel pèlerinage paroissial qui ouvre la saison des Pèlerinages. On fit aussi un pèlerinage au monument du *Frère Didace*. La *croix de Louis Guimont* fut refaite et bénie au milieu d'un rassemblement populaire.

² - Cf. Mon Clocher, mai 1958, p. 16.

³ - Cf. Mon Clocher, septembre 1958, p. 16.

Quelques fausses notes

Les deux comités auraient dû se mettre d'accord sur certains points: spécialement, l'entrée dans l'église avec les costumes d'époque et la vente des tag-days et des albums souvenirs sur les terrains de la Basilique. Les paroissiens et le Curé n'ont pas aimé certaines annonces faites dans les haut-parleurs défendant aux gens de la paroisse de vendre leur album souvenir sur le terrain ou d'entrer dans l'église avec leur costume d'époque. Je ne sais ce qui peut avoir motivé cette défense. Des conflits de personnalités l'ont peut-être causée. Mais, elle est déplorable. En effet, elle va à l'encontre du contrat de 1889 par lequel les Marguilliers cèdent l'usufruit et l'administration des biens de la Fabrique. Il est dit dans ce contrat « Sur paiement de la dîme et droits ordinaires, fixés par l'Ordinaire, les Pères rempliront tous les devoirs du Curé vis-à-vis les paroissiens. » Or, ça ne s'est jamais vu un Curé qui refusait à ses paroissiens l'entrée de leur église parce qu'ils étaient en costume d'époque. Au contraire, les curés encouragent cela. Pour ce qui est de la vente d'un tag-day ou de l'album souvenir à l'occasion d'un 300^e anniversaire, il n'y a pas grand danger de précédent! Et aucun curé ne penserait à la refuser.

On a sans doute oublié que la Basilique demeure l'église paroissiale des gens de Sainte-Anne. Il y a **des avantages et des inconvénients** pour les deux parties, mais je crois que les avantages l'emportent.

Pour ce qui est des inconvénients, les paroissiens y sont habitués. Même dans l'ancienne église en pierre, au nord du chemin, les paroissiens devaient venir à la messe, à bonne heure, pour laisser la place aux pèlerins. Maintenant, ils sont inondés durant la saison des pèlerinages. Le Pèlerinage, de son côté, peut souffrir d'activités paroissiales comme les mariages, les funérailles. Par ailleurs, les paroissiens jouissent d'un ministère plus abondant. Ils ont plusieurs prêtres à leur disposition. Ils peuvent prier dans une église pleine. Le Pèlerinage y gagne par le fait que l'église est toujours habitée, même en hiver, en-dehors de la saison des pèlerinages, il y a toujours beaucoup de vie dans l'église. C'est certainement plus intéressant pour les pèlerins attardés. Les Pèlerins peuvent participer aux grandioses célébrations des Jours Saints et de Noël, grâce à la présence des paroissiens de Sainte-Anne et des environs. La paroisse fournit au Pèlerinage une réserve jamais épuisée de bénévoles, comme pour le pèlerinages des malades francophones, comme pour les Aides, la chorale, etc.

Il ne s'agit pas de « renoter » des griefs vieux de quarante ans. Si je le mentionne, c'est que l'histoire a ses droits. Cela dit, la page est tournée depuis longtemps et nous avons une rue à Sainte-Anne, « *La Place Lucien-Gagné* », qui est le symbole de la bonne entente entre les Pères et les paroissiens.

Maires de Ste-Anne

Par suite d'un feu qui consuma les archives municipales et scolaires de la paroisse en 1902, l'histoire de la municipalité avant 1902 nous apparaît comme un casse-tête. On sait par des documents parallèles qu'un tel et un tel ont été maire, mais on ignore les dates.

On sait, par exemple, que M. Nazaire Simard a été maire 40 ans. On sait qu'il était maire en 1960 (contrat de notaire) et aussi, de 1876 à 1890 (Archives Nationales). Par ailleurs, il y a des années où même les Archives Nationales n'ont pas de titulaire pour la mairie. En additionnant ces années, on récupère les 40 ans d'administration de M. Nazaire Simard.

Par ailleurs, depuis 1902, il est possible de retracer le nom des maires.

Le premier maire de Sainte-Anne fut M. Louis Cauchon. On le sait par une annotation d'un notaire dans un contrat. On sait aussi par des papiers personnels que M. François Morel était maire en 1855. On connaît même les membres de son conseil et les sujets discutés à une séance du conseil.

Honneur à qui de droit

1845 - Louis Cauchon -1847 (?)
 François Morel - 1855
 1860 - Nazaire Simard
 1868 - N. Caron - 1869
 1870 - J. Morel
 1876 - Nazaire Simard - 1890
 1898 - Olivier Blouin - 1899
 1900 - Fidèle Pelletier - 1902
 1903 - Augustin Paré - 1909
 1909 - Joseph Giguère - 1913
 1913 - Théodore Paré - 1915
 1916 - Ernest Paré - 1916
 1916 - Augustin Paré - 1920

Village

1920 - Siméon Ratté - 1921
 1921 - Raoul Fortier - 1937
 1937 - Arménias Gilbert - 1947
 1947 - Aimé Dufour - 1956
 1956 - Léonard Blouin - 1961
 1961 - Placide Mayrand - 1969
 1969 - Jean Boisvert - 1972

Paroisse

1920 - Augustin Paré - 1920
 1921 - Odilon Gravel - 1922
 1922 - Francis Blouin - 1923
 1923 - Joseph Lachance - 1925

1925 - William Arthur Cooper - 1927
1927 - Joseph Paré - 1931
1932 - Philippe Bouchard - 1935
1935 - Cléophas Lachance - 1936
1936 - Édouard Blouin - 1937
1937 - Phydime Fortin - 1938
1938 - Fraser Paré - 1941
1941 - Joseph Racine - 1945
1945 - François Lachance - 1949
1949 - Aimé Fortin 1957 - (Préfet de comté)
1957 - Émile Morel - 1958
1958 - Thomas Dufour - 1959
1959 - Gérard Rousseau - 1962
1962 - Paul-Émile Morel - 1965
1965 - Alphonse Paré - 1972

Après la fusion

1972 - Jean Boisvert - 1993
1993 - Gaétan Morin - 1995
1995 - Huguette Chevalier

Curés de la paroisse Ste-Anne

	Nom	Prénom	profession	Dates	Parenté	Notes
1	Morel	Thomas	Curé	1661-1667	Diocésain	Le premier curé de Ste-Anne. A écrit un recueil des faveurs obtenues par sainte Anne.
2	Fillon	François	Curé	1667-1679	Diocésain	
3	Soumande	Louis	Curé	1679-1685	Diocésain	
4	Morin	Germain	Curé	1685-1693	Diocésain	Premier prêtre canadien. Il a colligé les feuilles volantes sur lesquelles les premiers missionnaires avaient noté les baptêmes, les mariages des premiers habitants, avant la fondation de la paroisse.
5	Erbery	Théodore	Curé	1693-1698	Diocésain	
6	Soumande	Louis	Desservant	1698-1702	Diocésain	Ste-Anne a été une desserte de St-Joachim, avec le Curé, Louis Soumande.
7	Chabot	Antoine	Curé	1702-1728	Diocésain	C'est avec lui qu'a commencé la messe du voeu. L'achat d'un terrain relié au voeu remonte à lui.
8	LeBer	Joseph	Curé	1728-1729	Diocésain	Noyé dans le fleuve.
9	Maufils	Louis	Curé	1729-1731	Diocésain	Enfant de la paroisse.
10	Depierre	Joseph	Curé	1731-1733	Diocésain	
11	de Falaise	Pierre	Curé	1733-1734	Diocésain	
12	de Navière	Joseph	Curé	1734-1740	Diocésain	1740: Cure vacante, faute de prêtres au Canada.
13	de Vobles	Dominique	Curé	1741-1749	Diocésain	
14	Ste-Onge	Pierre	Curé	1749-1756	Diocésain	
15	Thiersant	François	Curé	1756-1757	Diocésain	
16	Vizier	Philippe	Curé	1757-1758	Diocésain	
17	Parent	Laurent	Curé	1758-1766	Diocésain	
18	Hubert	René	Curé	1766-1767	Diocésain	Frère de l'évêque
19	Derome	Jacques	Curé	1777-1786	Diocésain	
20	Gaillard	Bernard	Curé	1786-1902	Diocésain	
21	Genest	Charles	Curé	1802-1804	Diocésain	
22	Bédard	Antoine	Curé	1804-1805	Diocésain	
23	Ranvoyzé	Ignace	Curé	1805-1837	Diocésain	Sa famille possédait un château, là où se trouvent maintenant les Soeurs Franciscaines.
24	Ferland	J.-Baptiste	Curé	1837-1841	Diocésain	Historien national
25	Bonenfant	Joseph	Curé	1841-1843	Diocésain	
26	Desrochers	Benjamin	Curé	1843-1848	Diocésain	
27	Gariépy	Prisque	Curé	1849-1867	Diocésain	
28	Bourret	Alexis	Curé	1867-1871	Diocésain	
29	Blouin	J.-Baptiste	Curé	1871-1875	Diocésain	
30	Gauvreau	Antoine	Curé	1875-1878	Diocésain	Le dernier curé diocésain à Ste-Anne avant l'arrivée des Rédemptoristes.
31	Clauss	Joseph	Curé	1878-1879	C. Ss. R.	Rédemptoriste de Baltimore. Ne savait pas le français. Il fut remplacé par un Père Belge.
32	Tiélen	Jean	Curé	1879-1887	C. Ss. R.	Premier curé belge.
33	Debongnie	Charles	Curé	1887-1894	C. Ss. R.	Il négocia et signa le contrat avec la Fabrique cédant l'administration et l'usufruit des biens de la Fabrique aux C. Ss. R.
34	Allard	René	Curé	1894-1901	C. Ss. R.	
35	Denys	Honoré	Curé	1901-1907	C. Ss. R.	
36	Lemieux	Alphonse	Curé	1907-1908	C. Ss. R.	Premier Provincial canadien.
37	Trudel	Alfred	Curé	1908-1910	C. Ss. R.	

Curés de la paroisse Ste-Anne

	Nom	Prénom	profession	Dates	Parenté	Notes
38	Fiset	Achille	Curé	1910-1915	C.Ss.R.	Il était le Curé lors de l'érection du cimetière sur la Côte.
39	Rioux	Paul	Curé	1915-1921	C.Ss.R.	
40	Leclerc	Clément	Curé	1921-1927	C.Ss.R.	
41	Lévesque	L.-Philippe	Curé	1927-1930	C.Ss.R.	Provincial, consultant général, fondateur de la mission du Japon.
42	Journault	Émile	Curé	1930-1933	C.Ss.R.	Il était curé quand le Sanatorium fut construit.
43	Gagnon	Ferdinand	Curé	1933-1936	C.Ss.R.	
44	Ferland	Alfred	Curé	1936-1942	C.Ss.R.	
45	Routhier	Louis	Curé	1942-1945	C.Ss.R.	
46	Pelletier	Thomas	Curé	1945-1950	C.Ss.R.	
47	Desgagné	Léopold	Curé	1950-1959	C.Ss.R.	Il a été supérieur et curé . A la fin , il était curé seulement. Le Père O. Rondeau était supérieur.
48	Rondeau	Oliva	Curé	1959-1962	C.Ss.R.	Le Père Rondeau cumulait les charges de Recteur et Curé, ses 3 dernières années.
49	Brochu	Marcel	Curé	1962-1967	C.Ss.R.	Dédoulement définitif des charges de Curé et de Supérieur.
50	Bélanger	L.-Philippe jr	Curé	1967-1971	C.Ss.R.	
51	Labonté	Jean-Paul	Curé	1971-1981	C.Ss.R.	
52	Nadeau	Jean-Claude	Curé	1981-1987	C.Ss.R.	Je reviens vicaire avec Jean-Claude en 1985.
53	Théberge	Rodrigue	Curé	1987-09-05	C.Ss.R.	Curé actuel: Docteur en théologie morale, chargé de cours de L'U. Laval , conférencier très en demande et Curé à plein temps.

Les vicaires

Beaumont, Charles	1845-1850	
Pérusse, Ludger	1876-1874	
Mayrand, Lactance	1876-1878	
Lamontagne, Édouard	1906-	
Dumont, Eugène, suppléant	1913-1915	
Bélanger ¹ , Georges	1914-1929	
Gosselin, Louis	1929.....	(un peu toute sa vie à Ste-Anne)
Dubé, Isidore	1933-1939	
Mercier, Rodolphe	1936- 1942	
Bélanger, L.-Philippe sr	1940-1951	
Morin, J.-Gilbert	1942-1947	
Lacroix, Louis	1942-1943	
Gélinas, Henri	1943- 1944	
Pelchat, Donat	1945-1950	
Proulx, Clément	1947-1948	
Boulet, Wilfrid	1948-1951	
Lévesque, Zénon	1948-1955	
Voyer, Chrs-Eugène	1951-1953	
Lamontagne, André	1952	
Pelletier, Roland	1953-1954	
Marquis, Chrs-Eug.	1954-1970	
Brochu, Marcel	1955-1961	
Bélanger, L.-Philippe jr	1959-1966	
Robitaille, Hilaire	1961-1964	
Bélanger, Gilbert	1966-1971	
Lavoie, Raymond-Marie	1968-1970	
Doyle, Chrs-Aug.	1970-1972	
Laliberté, François	1971-1984	
Lavoie, Daniel	1973-1975	
DeMontigny, Maurice	1980-1986	
Bélanger, L.-Philippe jr	1985-1998	

¹ Les Archives de la Province gardent une pétition de plusieurs centaines de noms de paroissiens demandant au Provincial de ne pas leur enlever le Père Bélanger, lors de sa nomination pour le Vietnam.

Sacristains (Bedeaux)

1669- Michel Bouchard

1670- Georges Pelletier (Père du Fr. Didace)

1696- Joseph Guimont

1729- Barthélémi Poulin

1731- François Paré

1733- Jean Boyer

1754- Beausoleil

1756- Étienne Lessart

1784- Henry Mercier

1793- Jean Paré (Habit de cérémoniaire)

1814- Étienne Guimont

1844- Ordonnance de l'Évêque de procurer au bedeau la « baleine ou berge » ordinaire.

1869- Casimir Mercier

1879- Frère Camille, C.Ss.R.

1914- Frère Patrice, C.Ss.R.

1922- Frère Fidèle, C.Ss.R, assistants: Fr. Bruno, Achille Simard (1950-1989).

1959- Frère Charles, C.Ss.R, assistant, Achille Simard.

1982- Frère Réal, C.Ss.R., assistants: Fr. Clarence Comtois (jusqu'en 1984), Emmanuel Michel(1984-1996), M. Stéphane Lavoie, Élie Morin.

1994- Frère Gilbert Boudreau, C.Ss.R, assistants: Sylvain Pichette, Pierre Gagnon, Nicole Poulin, Jean-Claude Bouchard, Réjean Bolduc.

Directeurs du Pèlerinage

La fonction de Directeur des Pèlerinages est plutôt récente. Avant l'arrivée des Pères Rédemptoristes, le curé était à la disposition des pèlerins comme des paroissiens. Même après l'arrivée des C.Ss.R., ce titre est inconnu. Les Pères sont au service de tous ceux ou celles qui se présentent à l'église. Le titre de Directeur des Pèlerinage est sans doute arrivé avec la grande réorganisation accomplie lors de l'inauguration de la nouvelle Basilique.

Alors il y avait le tandem: **Patrice Leblanc et Xavier Aubin**. Ces hommes avaient des voix de stentor. Ils dirigeaient les processions dans la colline sans micro et tout le monde pouvait les entendre.

Leur succédèrent les Pères Philippe Lussier et Eugène Lefebvre en 1947. Le Père Lussier, le futur évêque de Saint-Paul, Alberta, sut conduire la barque en harmonie avec tout le monde.

Le Père Lefebvre a succédé au Père Lussier en 1952. Il demeura Directeur jusqu'à sa mort en 1984. Il a été 37 ans au service du Pèlerinage, dont 32 ans comme Directeur.

Voici la liste des autres Directeurs jusqu'à nos jours:

Le Père Réal Gingras 1984-1988. Le Père Gingras a fait des études à Rome. Il parle l'italien et l'anglais et se déprend en espagnol.

Le Père Jacques Fortin 1988-1993. Plusieurs enfants de la paroisse sont devenus prêtres, mais peu y ont occupé des postes importants. Jacques Fortin vient après l'abbé Maufiles qui a été curé de 1729 à 1731. Jacques a surtout travaillé en paroisse. Il a été supérieur à Cap-Rouge. Présentement, il est supérieur et curé à Hamilton, Ontario.

Le Père Gérard Therrien remplit cette charge depuis 1993. Il parle l'anglais et l'italien. Il est docteur en théologie dogmatique. Il a été conseiller provincial et curé à Saint-Alphonse de Montréal.

- Le Père Lefebvre a cumulé les fonctions de Directeur des Annales, Directeur du Secrétariat du Pèlerinage qu'il a fondé et Directeur des Pèlerinages. C'est aussi avec lui qu'ont commencé les veillées de Sainte Anne aux États-Unis.
- Après la mort du Père Lefebvre, les soirées de Sainte Anne ont continué et ont même été étendues à d'autres territoires. Tous les Directeurs et leurs assistants y ont goûté.
- Le Père Philippe Blais a pratiquement été Directeur des Pèlerinages pour les pèlerins de langue française.

- Plusieurs Pères ont été assistants pour plus ou moins longtemps: les Pères Gérard Desrochers, Marius Huard, Laurent Proulx, Laurent Lévesque, Doris Laplante, Bernard Gauthier, etc. Plusieurs Pères ne sont pas nommés officiellement au Pèlerinage, mais ils rendent de grands services. On peut trouver leur nom dans le rapport du Père Samuel Baillargeon.
- Le Père Gérard Desrochers a pris la relève du Père E. Lefebvre au Secrétariat du Pèlerinage. L'été, il prête main-forte à l'équipe du Pèlerinage dont il fait partie depuis plusieurs années. En-dehors de la saison des Pèlerinages, il dirige des soirées de Sainte Anne dans les Maritimes et aux États-Unis. Écrivain infatigable, il tient à jour la littérature au sujet de sainte Anne et de sa dévotion.
- Plusieurs paroissiens et paroissiennes ont été rejoints par le service de consultation pastorale qui a commencé au début des années 80. On nous parle encore du Père Roch Pelchat, du Père Huard. Le Père Samuel Baillargeon a beaucoup de visiteurs. Ces prêtres continuent dans la ligne du Père Lorenzo Gallibois qui se tenait au confessionnal une bonne partie de la journée et que tous les jeunes de la paroisse connaissaient.

Prêtres, religieux et religieuses de la paroisse

Voici ce qu'écrivait *M. Gérard Doyon*, président de la Commission Scolaire quand il apprit la nouvelle du départ des Frères en 1959¹: « Notre paroisse sans être une pépinière d'intellectuels sut produire tout le long de son histoire des talents remarquables. Les vocations religieuses et sacerdotales, que nous comptons d'autant plus nombreuses qu'on sut les cultiver, fournissent un contingent plus imposant de nos étoiles. Ajoutez à ce noyau nos professionnels et beaucoup de nos artisans. Mais au fond, c'est toujours dans la classe agricole que nous récoltons les types au plus bel équilibre. Les plus éminents des nôtres sortirent presque tous de ce milieu. » Désormais, il faudra que nos sommités viennent d'ailleurs, puisqu'il n'y a pratiquement plus de cultivateurs!

Voici des listes de prêtres, religieux et religieuses telles que compilées par Mlle Marguerite Caron, fille de Charles Caron.

Prêtres et religieux de Sainte-Anne-de-Beaupré

Claude Pelletier², (Frère Didace, Récollet)
 Père Alphonse Caron, C.Ss.R.
 Père Joseph Caron, C.Ss.R.
 Père Joseph Simard, C.Ss.R.
 Père Siméon Paré, C.Ss.R.
 Père Robert Simard, C.Ss.R.
 L'abbé Joseph Gariépy
 L'abbé Gérard Gariépy
 L'abbé Gaspard Robert
 L'abbé Elzéar Fortier
 L'abbé Alfred Simard

¹ - Mon Clucher, juin-juillet 1959, p. 10.

² - Cf. Album du Tricentenaire.

L'abbé Solomon Giguère
 M. le Chanoine Alphonse Morel
 L'abbé Claude Simard
 Père Louis Lachance, O.P.
 Père Clément Lachance, O.P.
 Mgr Louis-Charles Côté (Carrière en Abitibi)
 Père Rowland Hogdson, Montfortain.
 Jean Blouin, Fr. Mariste
 L'abbé Oscar Gravel
 L'abbé Léo-M. Sylvain
 Alfred Simard, C.Ss.R. (scolastique)
 Père Maurice Lavergne, C.Ss.R.
 Père David Levack, C.Ss.R.
 Alexandre Plamondon, trappiste
 Père Claude Lavergne, C.Ss.R.
 Père Gabriel Boudreault, C.Ss.R. (né à Sainte-Anne)
 Père Xavier Lagacé, C.Ss.R.
 Père Raphaël Caron, C.Ss.R.
 Père Charles-Henri Bouchard, C.Ss.R.
 Père Paul-André Bouchard, C.Ss.R.
 Père Jacques Fortin, C.Ss.R.
 Fr. François Paré (Majella), C.Ss.R.
 Fr. François Blouin, C.Ss.R. (Adolphe)
 Fr. René Morin, F.É.C.
 Fr. René Paré, F.É.C.
 Fr. Aurélien Deschênes, F.É.C.
 Fr. Gustave Rhéaume, O.M.I.
 Fr. Joseph Vézina, F.É.C.
 Fr. Gaudiose Boudreault, F.É.C.
 L'abbé Louis Maufile (curé à Sainte-Anne)
 Père Henri Roy, Presbytère Saulnierville
 Frère Marcel Têtu, F.É.C.
 Frère Gérard Lavoie, O.M.I.
 Frère Jean-Paul Boucher, O.M.I.

L'engagement dans la vie religieuse a été encore plus fréquent chez les filles que chez les garçons. Les congrégations qui se sont implantées chez nous ont reçu leur juste part .

Soeurs³ de Notre-Dame du Saint-Rosaire

Elzire Laverdière, Virginie Laverdière, Virginie Lefebvre, Laetitia Simard, Rose Caron, Mary Poulin, Alexandrine Poulin, Eugénie Gravel, Yvonne Blouin, Françoise Blouin, Ernestine Tremblay, Marguerite Boucher, Jacqueline Cloutier, Marie Blouin, Sarah Bouchard, Cyprienne Gravel, Gérardine Caron, Joséphine Giguère, Micheline Blouin.

Rédemptoristes

Juliette Leclerc, Hélène Morel, Marie Barrette, Ernestine Plamondon.

³ - Cf. Mon Clocher, juin 1948 - Marguerite Caron et Album du Tricentenaire.

Petites Franciscaines de Marie

Florence Blouin, Gemma Paré, Antoinette Bouchard, Marie Simard, M.-L. Moisan, Boivin, Michaud.

Franciscaines Missionnaires de Marie

Aurélie Caron, Gracia Jacob, Rosalie Lachance, Marie-Louise Caron, Rose-Albine Caron, Marie-Rose Simard, Alice Paré, M.-Anne Caron, Amanda Dussault, Blanche Rhéaume, Thérèse Giguère, Eugénie Blouin, Clara Caron.

Soeurs du Bon-Pasteur de Québec

Gilberte Bouchard, Rita Bouchard, Anna-Marie Bouchard, St-Gelais.

Soeurs Augustines

Joséphine St-Hilaire, Marie-Blanche Paré, Clémence Caron, M.-Ange Mercier, Alma Sylvain, Françoise Gariépy, Madeleine Paré, M.-Joseph Caron, Charlotte Boyer, Odile Mercier, M.-Anna Duplin.

Diverses communautés

Éva Raymond (Ursuline), Marie Dodier (Ursuline), Antoinette Plamondon (Srs de Jésus-Marie), Isabelle Cooper (Srs Jésus-Marie), Léona Dufour (Srs N.-D. du Clergé), Fernande Dufour (Srs N.-D. du Clergé), Jeanne Morel (SS.NN. de Jésus-Marie), Antoinette Lagacé (N.D. des Anges), Bernadette Bouchard (SS. Précieux Sang) , Simone Morel (N.-D. de l'Espérance), Cécile Plamondon, (SS. Clarisses), Marie Morin (Srs de la Providence), Thérèse Bérubé (Oblate), Eugénie Blouin (St-Olivier), Louisa Nicole (Srs Immaculée-Conception), Claire Thomassin (Srs Dominicaines), Marie-Ange Hébert (C.N.D.), Catherine Racine (C.N.D.)

Les gloires de Sainte-Anne

Étienne de Lessard et ses descendants qui ont fourni à sainte Anne un lieu propice pour accomplir des merveilles dans tout le continent.

Didace Pelletier⁴, Pierre Carré dont j'ai déjà parlé longuement ailleurs.

Sir René-Édouard Caron⁵ naquit à Sainte-Anne-de-Beaupré en 1880. Fils de cultivateur, grand cœur chrétien, par son travail et sa probité, il est parvenu aux plus hauts postes qu'un citoyen de notre Province puisse espérer atteindre. Avocat, député provincial, maire de Québec, conseiller législatif, ministre fédéral, juge de la Cour Suprême, codificateur de nos lois, enfin, Lieutenant-Gouverneur de 1873 à 1876, date de sa mort. Le Cardinal Taschereau, en une circonstance solennelle, dans le sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré, a proclamé son

⁴ - Cf Mon Clocher, avril 1957, p. 7

⁵ - Cf Ma Paroisse, juillet 1945, p. 26.

Excellence René-Édouard Caron⁶, le plus illustre enfant de la Bonne Sainte Anne et de la Côte de Beupré.

L'Honorable P.-Alphonse Caron, ministre dans le cabinet de Sir Wilfrid Laurier.

Louis Jobin, un grand artiste, malheureusement trop méconnu.

Le Dr Eugène V. Dick, médecin, romancier et musicien de valeur.

Le Lt-Colonel Oscar Gilbert naquit à Sainte-Anne-de-Beupré. Il était le frère d'Arménias, maire de Ste-Anne-Village. Il commença ses études classiques au Séminaire St-Alphonse, dont il garda toujours un heureux souvenir; il les finit au Séminaire de Québec. Après des études en économie politique, il entre en 1908 au Ministère des Postes. En 1920, il acquiert l'Hôtel St-Roch, à Québec. En 1936, le Gouvernement fédéral le nomma à la Commission des Champs de Bataille nationaux. C'est sans doute ce qui lui valut le titre de Lieutenant-Colonel. En 1936, le Fédéral le délègue aux Nations-Unies à New-York.

En 1946, il acquérait le Soleil et l'Événement: il eut de la sorte un grand rayonnement sur toute la Province. Il fut enfin nommé conseiller législatif. Il a été un bon avocat et un bon ambassadeur pour la paroisse.

Sainte-Anne a connu des paroissiens dynamiques qui ont influencé le développement de la paroisse comme **M. Nazaire Simard**, propriétaire de l'Hôtel Régina, qui a bâti le quai en 1874 et qui a été maire durant 40 ans.

J'ai énuméré les noms des personnalités religieuses des deux sexes. Comme paroissiens, les médecins, les Comptables Agréés, les avocats, les ingénieurs mériteraient tout autant de voir leur nom affiché. Le malheur, c'est qu'on ignore trop de noms. Une monographie de la paroisse écrite par un laïc ou une laïque serait précieuse pour sortir de l'oubli nombre de personnalités.

⁶ - La famille de Charles Caron est dans la lignée de ce Monsieur Caron. Les Caron vivaient dans la maison de Thomas Simard qui a été vendue par M. Charles Caron

1960-1961

L'ère des Motels

Avec l'achèvement du Boulevard Ste-Anne, des commerçants se hâtent de s'installer de chaque côté. En 1960, il y a encore des Hôtels qui vivent leurs dernières années: Bilodeau, Café Idéal et Clem's, Horizon, Mon-Beau-Pré, Morel, Régina, Rousseau, Sainte-Anne, St-Laurent, St-Louis, mais de nouveaux motels sont construits chaque année, si bien que le paysage de Sainte-Anne est tout transformé. On a le choix entre les motels: *Au bord-de-l'eau, Bellevue, Canadiennes, Central, Deblois, Du village, Joanne, Laurence, Manoir Gérard, Sainte-Anne, Sylvain, Twin Towers, Zenith.*

Les loisirs

Dans l'histoire de nos paroisses on n'entend pas parler de loisirs organisés avant le milieu des années mil neuf cent trente. Les jeunes se débrouillent seuls. Je me souviens de jeunes gens et jeunes filles qui faisaient du ski un peu comme on fait du ski aquatique en se faisant tirer par une automobile. Cela avait l'heur de déclencher des remarques très imagées du vicaire, le vieux Père Louis Gosselin. Lui, ça lui paraissait comme des anguilles qui se tortillaient au bout d'une ligne.

Ici, à Sainte-Anne, les paroissiens pouvaient voir les Juvénistes qui avaient des jeux organisés. Le fait qu'ils étaient nombreux et pensionnaires rendait l'organisation des jeux plus nécessaire. De leur côté, les Frères des Écoles Chrétiennes savaient bien se débrouiller dans ce domaine.

Les antécédents du Centre des Loisirs

La J.O.C. avait un programme de loisirs assez élaboré. C'était une période de chômage. Les jeunes ne demandaient pas mieux que de participer à des activités en groupe. La J.O.C. les aida à se procurer l'équipement nécessaire pour meubler une salle de jeu.

En 1927, lors de l'aménagement de la Crypte¹, les Pères songèrent à réserver tout un secteur que la paroisse occuperait une fois que les offices auraient lieu dans la haute église. Dans l'intervalle, on chercha des solutions. Un moment, on voulut convertir à cet effet l'Hôtel Queen de M. Frs-X. Cauchon où M. Lucien Verreault tenait une épicerie. Au temps du Père Ferland, on jeta son dévolu sur l'hôtel de M. René Giguère.

Du temps du Père Lacroix, il y avait le « Centre Paroissial² » qui comprenait les salles de billard et de quilles. M. Georges St-Hilaire était le gardien que tout le monde appréciait et écoutait. A la fin, les Fermières y avaient leur local. Il y avait aussi la Salle des Séances. Cette salle était entièrement au service de la paroisse.

¹ - Mon Clocher, mai 1962, p. 10 - *Les tentatives avant le Centre Sainte-Anne - Père Marquis.*

² - Ma paroisse, mars 1946, dernière page.

La Salle des Séances était un fourre-tout. On l'appelait parfois la salle de la J.O.C. parce que la J.O.C. à ses début, en faisait un usage intensif. Mais elle servait à toutes les bonnes causes. Elle était la salle de conférence, de cinéma, de théâtre. Il y avait souvent des pièces de théâtre du temps du grand Père Bélanger, avec Joachim Giguère, Henri Paré et Wellie St-Gelais, Talma Lavergne. Elle pouvait se convertir en salle de banquet, en salle de jeu. Toutes les associations avaient recours à ce havre accueillant: les Fermières, les Lacordaire et les Jeanne-d'Arc, les Jocistes, les Scouts et les Guides, les Enfants de Marie, L'U.C.C., etc. On a vu certains soirs, jusqu'à quatre réunions simultanées dans leurs locaux respectifs³. Ajoutez à cela des bingos et des « euchres » et faites-vous une idée de l'activité fébrile qui se déroulait dans ce petit coin caché de la paroisse.

Surtout depuis l'arrivée du Père Léopold Desgagné, un Père qui vibrait intensément à toutes les aspirations paroissiales, il était souvent question de bâtir un centre des loisirs pour abriter toutes les associations qui foisonnaient alors. Certaines paroisses, plus populeuses que la nôtre cependant, s'étaient dotées de pareils services. Mais on ne sentait pas d'urgence. La situation allait changer complètement avec les Fêtes du Tricentenaire. Les Pères, prévoyant un accroissement considérable de l'affluence des pèlerins et visiteurs jugèrent qu'ils avaient besoin de toute la Crypte comme d'une deuxième église pour les messes et les offices du Pèlerinage. Alors, les paroissiens eurent l'impression d'être littéralement mis dehors. Les Pères, de leur côté, se sentaient poussés par les événements, mais le sort des paroissiens ne les réjouissait pas. Ces derniers ne pouvaient pas se réclamer du contrat de 1889 qui assurait aux paroissiens le service du Culte comme dans toute autre paroisse. Il ne s'agissait pas du service du Culte, mais il s'agissait de services que les Pères, depuis plusieurs années, dans un échange de bons procédés, avaient offerts aux paroissiens, sachant qu'une gentillesse en attire une autre. En effet, les paroissiens n'ont pas été avares de bénévolat dans plusieurs domaines.

En 1958, pour se libérer la conscience, quelques Pères pensèrent à réserver un étage qui servirait de salle paroissiale dans l'édifice du Tricentenaire, l'Historial, qu'on bâtit en 1958. Malheureusement, cet édifice bâti presque à l'insu des autorités de la paroisse et sans consultation, [le curé était alors différent du Supérieur Recteur], était loin de rencontrer les attentes des paroissiens. C'est à peine si leur salle a servi. Pour une période de quatre ans, on a vraiment été à court de locaux. Hors de la saison des Pèlerinages, on utilisait, à outrance, les salles sous le perron de la Basilique, mais la demande était trop grande, il fallait parfois se réfugier dans une salle des employés où ça sentait la vieille vadrouille. Les mouvements étaient nomades. Ils tenaient bon quand même.

Dans les circonstances, on peut deviner la joie des paroissiens à l'annonce du Père Brochu⁴ un dimanche, le 22 octobre 1961, disant que la construction d'un Centre⁵ de Loisirs était une affaire décidée. Jusque-là, on avait un peu cessé d'y croire. Il estimait pouvoir bâtir au coût de \$120,000,00 à \$140,000,00. Il pouvait déjà disposer de \$60,000,00 mis de côté dans ce but. Durant l'automne⁶, une délégation du C.P.L. se rendit chez les Pères Rédemptoristes et demanda une entrevue avec le Père Ovila Rondeau, curé. Cette visite eut pour objet la construction d'un centre récréatif à proximité du terrain du C.P.L. pour faciliter la centralisa-

³ - Ma paroisse, janvier 1945, dernière page.

⁴ - Cf. *Notre vie à Ste-Anne*, par Philippe Bélanger - pp. 161-176: chapitre sur le Centre Ste-Anne.

⁵ - Mon Clocher, novembre, 1961. Le Père Brochu, Curé, annonce le projet d'un Centre de loisirs comme réalisable.

⁶ - Voir Mon Clocher, septembre, 1962, p. 15. Rencontre avec le Père Rondeau.

tion des loisirs. Le projet fut présenté comme une urgence. A la suite de cette visite, le propriétaire du terrain avoisinant celui du C.P.L. fut approché et le terrain en question fut acheté par les Pères.

Des projets concrets virent le jour. Le C.P.L., une dynamique organisation de loisirs, incorporée depuis 1954, fut mis au courant et invité à se pencher sur le projet pour le compléter. Le C.P.L. entra dans le jeu et prit sur lui de faire combler un terrain acheté par les Pères en vue de cette construction.

Les contracteurs mis au courant, et connaissant les limites financières imposées au projet, ne se bousculaient pas pour offrir leurs services. L'attente aurait pu durer plusieurs années. Car, c'était bien vrai que le projet n'était pas une mine d'or. Heureusement, le Père Hilaire Robitaille était vicaire à Sainte-Anne. Ses frères travaillaient dans la construction depuis longtemps. Ils avaient l'oreille du Président de la compagnie Marquis, Inc. Apprenant que personne ne semblait intéressé à édifier un Centre Paroissial pour la somme annoncée, les Robitaille se hâtèrent de cueillir les principales données. De retour au bureau, ils firent leurs calculs et présentèrent le résultat à M. Marquis. Il en sortit une soumission plus avantageuse que celle de Côté. Le 9 mai 1962 eut lieu la signature du Contrat et les travaux commencèrent sans tarder. Le Centre fut inauguré le 4 novembre 1962. A cette occasion, M. Robert Rioux, le premier président et gérant du Centre, pouvait dire: «Grâce à l'action conjuguée des Pères et des paroissiens, nous avons maintenant un Centre des loisirs.»

Avec les imprévus comme les pilotis, et la correction des devis touchant le plafond pour le rendre à l'épreuve du feu et l'agrandissement qu'on ne tarda pas à ajouter, l'édifice coûta \$150,000.00. L'aménagement: les quilles, le comptoir-lunch, les billards, l'ameublement, etc. cela alla chercher \$50,000.00. Cela était bien raisonnable. Ce qui a fait plus mal à la cure qui aidait à rembourser la dette, c'est l'emprunt de \$100,000.00. Le service de cette dette échelonné sur dix ans a fait que le bilan final s'élevait à \$277, 282.04. Dès le début, on avait prévu que par la part-à-Dieu, les paroissiens seraient invités à payer le cinquième du prix coûtant. Ils ont atteint leur objectif en versant \$70, 691.02. Le gouvernement a versé \$8, 200.00 et la part des Pères, la majeure partie, par le truchement de la cure a été de \$198,391.02.

On peut dire que le Centre est une opération réussie. Les paroissiens ont depuis ce temps un lieu de rencontres et de loisirs fonctionnel. Tous les mouvements peuvent y trouver un petit coin pour leurs réunions. Le Centre a été bien administré. La paroisse doit des remerciements chaleureux à tous les bénévoles qui ont siégé au conseil d'administration. Dans pareilles entreprises, on s'attend de payer, mais on veut que les recettes soient employées à bon escient. C'est ce qui est arrivé pour le Centre. Les deux gérants qui ont fait les plus longs termes furent M. Robert Rioux et M. Albini Gravel. Le bon papa qui a créé une atmosphère de paix et de confiance au début fut M. Georges St-Hilaire, qui avait le sens de l'ordre, de la courtoisie et du respect des individus.

Le Centre Sainte-Anne a été *incorporé*, en vertu de la 3^e partie de la loi pour les compagnies sans but lucratif, sous la présidence de M. *Charles-Auguste Boucher*.

On a fini de payer le Centre en 1972. Mais ce n'était pas la fin des problèmes. On ne tarda pas à découvrir qu'un pareil édifice ne peut jamais être rentable. Il aura toujours besoin

de subventions, soit des gouvernements municipaux ou provinciaux ou d'un autre organisme. Cela même si l'administration a été excellente. Cette réalité apparut de plus en plus claire aux yeux des Propriétaires du Centre, les Pères et des administrateurs. C'est pourquoi, l'idée de vendre le Centre à la Ville à un prix nominal ne tarda pas à faire son chemin.

D'un côté, les Pères n'ont jamais eu d'autres visées sur le Centre que les loisirs et les rencontres des organisations paroissiales. Pourvu que ce but soit sauvegardé, ils n'ont pas d'objections à transférer sa propriété à un organisme responsable comme la Ville de Sainte-Anne. Si on se met au point de vue des subventions à obtenir du gouvernement, il est bien certain que la Ville est en meilleure position pour les décrocher que les Pères Rédemptoristes. De plus, suite à l'évolution des politiques municipales, un certain consensus s'est fait pour attribuer la gérance des loisirs aux municipalités. Mais comment une municipalité peut-elle s'impliquer à fond dans un organisme qu'elle ne possède pas? Impossible! C'est pourquoi, après une étude approfondie du sujet par un comité ad hoc, la conclusion qui s'imposait d'elle-même était le transfert de la propriété du Centre à la Ville de Sainte-Anne. Cela aboutit à un contrat devant notaire qui fut signé le 10 août 1979.

Près de vingt ans se sont écoulés depuis ce transfert de propriété et, de part et d'autre, on n'a pas eu à le regretter. Les paroissiens de Sainte-Anne sont fiers de leur Centre qui a conservé sa vocation des premiers jours et qui est un organisme récréatif, social et culturel indispensable à notre communauté.

Les loisirs extérieurs

Dans nos archives, c'est le silence complet sur les loisirs extérieurs organisés jusque vers les années trente, à l'achat du Camp St-Louis. Alors, l'Amicale de l'Académie St-Joseph avec les Frères des Écoles Chrétiennes et M. Clément Paré réunirent un grand nombre de pères de familles et de jeunes gens en vue de les sensibiliser au besoin de loisirs sains pour les jeunes. Il est intéressant de parcourir la liste des membres de l'Amicale. On y trouve les noms de ceux qui, plus tard, réaliseront de grandes choses dans le domaine des loisirs.

L'Amicale St-Joseph favorisait les sports, spécialement le hockey. Elle mettait sur pied de vraies ligues de hockey.

Le Club Sportif semble avoir été une organisation bien gérée, si l'on en croit le rapport des états financiers publiés dans *Mon Clocher*⁷ en 1951. Il a un chalet des sports, une ligue de hockey, une patinoire et des équipements de toutes sortes. « Le dimanche 9 mars 1952, avait lieu au Colisée la remise d'un trophée offert par M. Clément Paré. Tous, nous savons que M. Clément Paré, en sa qualité de président de la ligue Québec-Montmorency, a accompli son devoir à merveille... ~ Les officiels étaient: M. Lionel Fleury, Vice-président de la Q.A.H.A. ; M. Clément Paré, Président de la Ligue Québec-Montmorency ; M. Adélarde Cloutier, Président du Club Sportif Sainte-Anne; M. André Giguère, Secrétaire du Club Sportif Sainte-Anne; M. Jean-Marc Drouin, Capitaine de notre équipe; M. Gaston Paulin, le seul joueur qui n'a reçu aucune punition. »⁸

⁷ - *Mon Clocher*, juillet-août 1951, p. 19.

⁸ - *Mon Clocher*, mars 1952, p. 19 - Reportage de Jacques Perreault

La paroisse avait un excellent rédacteur sportif en la personne de Jacques Perreault, qui faisait la promotion du tennis et le reportage des activités du Club Sportif qui a précédé le C.P.L.

La preuve que les sports n'étaient pas négligés dans la paroisse, c'est que les paroissiens pouvaient se mesurer aux Séminaristes dans des joutes de hockey ou de baseball. Les Séminaristes, eux, jouissaient d'une organisation privilégiée.

Comité Paroissial des Loisirs, C.P.L.

(Joachim Fortin)

Personne mieux que M. Joachim Fortin n'est qualifié pour nous raconter l'histoire du Comité Paroissial des Loisirs. C'est pourquoi je lui laisse la parole pour nous en retracer l'histoire.

« Avant de clore l'année en cours⁹, nous avons cru opportun de vous donner un court historique des réalisations faites depuis 10 ans par votre organisation des loisirs. Nous garderons sous silence l'analyse que nous aurions pu faire et qui aurait été intéressante (au moins révélatrice) des sueurs, des fatigues, des contretemps et des misères rencontrés par les membres de votre comité depuis sa fondation.

C'est en octobre 1953 que les autorités civiles et religieuses de Sainte-Anne se groupent pour fonder une organisation paroissiale dans le but d'unir les loisirs sous une seule organisation. C'était l'idée du Père *Léopold Desgagné*, alors curé. Plusieurs groupements furent convoqués pour le choix du futur comité. A la fin du même mois, se réunissaient au Monastère: le Père Léopold Desgagné, MM. les maires *Aimé Dufour et Aimé Fortin*, le président de la commission scolaire, M. Maurice Fortin, MM. les Marguilliers: Jos-Clément Caron, Clément Paré, Eugène Cloutier, Edmond Morel, Paul-É. Morel et Joseph Racine. Tous ces gens furent d'accord sur la nécessité d'une organisation des loisirs centralisée. C'est à cette importante assemblée que fut fondé « Le Comité Paroissial des Loisirs. »

A l'assemblée suivante, il y eut la formation de l'exécutif. M. Aimé Dufour fut nommé à la présidence, M. Aimé Fortin, à la vice-présidence. MM. Eugène Cloutier, P.-É. Maltais, Émile Morel et Clément Paré furent nommés directeurs.

Lors d'une réunion subséquente, les Membres du Comité Sportif d'hiver (organisation qui en 1952 avait remplacé l'ancienne association sportive) furent invités à leur tour à assister à cette assemblée. Le but était d'associer cette jeune organisation à la nouvelle: « Le Comité Paroissial des Loisirs ». Ce qui fut fait sans trop d'opposition. On en profita pour compléter les cadres du C.P.L. . M. Joachim Fortin fut nommé Secrétaire-trésorier. MM. Benoît Bilodeau, Léo Blouin, Gérard St-Gelais, Urbain Thibault, Philippe Girard, P.-É. Morel, Eugène Tremblay, Paul Gravel, Adélar Giguère, complétèrent les cadres de cette organisation à titre de directeurs.

⁹ - Cf. Mon Clocher, septembre 1962, pp. 12.15 - M. Joachim Fortin raconte l'histoire des réalisations du C.P.L..

En 1954, le C.P.L. fut incorporé

Les lettres patentes constituant en corporation « Le Comité paroissial¹⁰ des Loisirs de Sainte-Anne de Beupré Ltée » ont été enregistrées le 6 janvier 1955, libro 177, Folio 13.

Après plusieurs attendus... on lit: Par les présentes lettres, constituons en corporation les personnes suivantes, savoir: Aimé Dufour, garagiste, Aimé Fortin, cultivateur, Paul-Émile Maltais, journaliste, Léo Blouin, gérant, Adélaré Giguère, employé C.N.R., Joachim Fortin, commis, Ste-Anne Paper, tous de Sainte-Anne-de-Beupré, P.Q. ... ainsi que toutes autres personnes qui sont ou deviendront membres de la Corporation et ce pour les objets suivants:

- 1- Grouper les enfants, les jeunes gens et les adultes de la Corporation municipale du village, ainsi que de la paroisse de Sainte-Anne-de-Beupré, en vue d'organiser leurs loisirs extra-scolaires et extra-familiaux;
- 2- Organiser toute activité susceptible d'éduquer, de recréer et d'aider ces personnes;
- 3- Élire quinze directeurs à la première assemblée générale annuelle sous réserve de l'application ultérieure de l'art. 84 de la « Loi des compagnies du Québec. »
- 4- Acquérir, recevoir, solliciter de sources publiques ou privées, par le moyen de souscriptions, contrats, donations ou autrement, toute espèce de propriétés mobilières ou immobilières, soit absolument, soit en fiducie;
- 5- Transporter à la dissolution de la corporation, les biens qui resteront après le paiement des dettes et obligations à la corporation municipale du village de Ste-Anne-de-Beupré.

Le montant auquel sont limités les biens immobiliers que la corporation peut posséder est de cent mille dollars.

En novembre¹¹ de la même année, avec l'aide de la Municipalité du Village, le Comité acquiert du terrain municipal le long du Boulevard Sainte-Anne. La patinoire, le chalet des sports, l'installation de la lumière furent aménagés durant cette période sur le terrain occupé maintenant par le C.P.L. Au cours de cette même année, nous avons dû, faute d'espace, combler du terrain pour faire place à la patinoire, au chalet, etc.

C'est en 1955 que se situe le point tournant de notre mouvement. Une grande souscription fut lancée en novembre dans le but de recueillir les fonds nécessaires pour satisfaire aux besoins d'expansion toujours grandissants. Un montant de \$18,000.00 a été fourni grâce à la généreuse collaboration de nos corps publics et des paroissiens.

En 1956, achat de terrain pour s'agrandir. On fait la rénovation du chalet, non sans besoin: \$4,500.00. Système de chauffage: \$800.00. Nouvel éclairage pour la patinoire: \$1,950.00. Bandes nouvelles: \$500.00, amplificateur, haut-parleur et tourne-disque: \$400.00, plus le terrassement sur le nouveau terrain acquis du côté ouest, au coût de \$3,500.00.

1957, suite à des démarches faites par M. le Maire et le Père Curé¹², la compagnie des chemins de fer nationaux nous offre une possibilité d'agrandissement du côté nord de 300' par 30'. Dès les arrangements conclus, nous procédons immédiatement au terrassement de ce nouveau terrain au prix de \$3,500.00.

Une clôture s'imposait pour ceinturer le terrain surtout du côté de la voie ferrée. En 1958, on installa une clôture métallique au prix de \$5,500.00. A la demande générale, une glissoire pour traînes sur glace fut construite au prix de \$2,000.00, plus l'achat de 24 traînes avec coussins pour le montant de \$600.00. Durant cette même saison, deux terrains de tennis furent

¹⁰ - Cf. Mon Clocher, janvier 1955, p. 3 - Incorporation du C.P.L., texte de l'acte.

¹¹ - Cf. Mon Clocher, septembre 1962, p. 12 - Reportage de M. Joachim Fortin.

¹² - Cf. Mon Clocher, octobre 1956, p. 8 - Premières réalisations du C.P.L.

pavés en asphalte pour le prix de \$3,000.00. En mai 1958, le Gouvernement de la Province nous octroie un montant de \$25,000.00 payable en 5 versements égaux de \$5,000.00 chacun.

En 1959, deux jeux de croquet furent installés et, durant l'été, on présente à la population de la Côte, un magnifique tournoi régional. A l'automne, une équipe de hockey junior est formée et affiliée à la Ligue Tournoi Québec-Montmorency. L'équipement des joueurs est fourni par M. Benoît Bilodeau.

En 1960, Beauce Carnaval et quelques concerts en plein air furent des attractions pour la saison d'été. Et durant l'hiver, notre équipe de hockey gagna le championnat junior.

En 1961, la Municipalité du Village nous donne par contrat le droit d'exploiter le terrain du dépotoir. On le fait remplir pour la somme de \$2,750.00.

Pendant trois ans, des pressions furent faites auprès des autorités municipales pour le déplacement de leur dépotoir à cause de ses nombreux inconvénients et en vue d'utiliser ce terrain pour des fins sportives indispensables à notre localité. Un mémoire assez élaboré sur la question des loisirs fut présenté aux deux Municipalités et à la Commission Scolaire. Une assemblée spéciale fut convoquée pour étudier ensemble les problèmes que créaient les loisirs. Ce terrain finit par appartenir au C.P.L..

C'est à cette époque que remonte l'installation d'un arrêt-balles permanent, les lumières et la clôture pour en faire un des plus beaux terrains de balle de la Côte de Beaupré. Pour finir, cinq magnifiques concerts sous les étoiles au cours de l'été, etc.

A l'est du dépotoir, le C.P.L. acheta un terrain de Gérard St-Gelais et un autre d'Antonio Tremblay. Le C.P.L. se chargea de les faire remplir. La municipalité acheta un terrain d'Adélaré Simard et elle l'a rempli elle-même lors des travaux d'aqueduc qui ont été faits sur la Côte.

Ce sont là des réalisations que les membres de votre organisation Centrale des loisirs ont faites.

Il a fallu, vous le savez bien, beaucoup d'argent et aussi un nombre incalculable d'heures de dévouement pour doter la paroisse d'une telle organisation. La propriété que dirige et administre le C.P.L. pourrait s'estimer au point de vue commercial à \$100,000.00. Nous avons la satisfaction de dire que nous avons servi la population sans nous servir!...

Vous avez là, la preuve que les gens de Sainte-Anne sont capables de faire de grandes choses par eux-mêmes. M. Joachim Fortin a été le grand leader au coeur de cette réussite paroissiale. M. Jos-Clément Caron, le secrétaire sans pareil, estime à 6,000 les heures de bénévolat de Joachim. Mais même alors, il n'aurait pas réalisé ses plans s'il n'avait su grouper autour de lui une équipe talentueuse et dynamique. Il y en eut beaucoup, mais je vous donne ceux qui étaient là en 1962: Laurier Drouin, Gilbert Durand, Jos-Clément Caron, Michel Jean, Jean-Pierre Paré, André Paré, Benoît Gagnon, Jean-Luc Gravel, Paul-Émile Gaudreault, Lionel Nicole, Jean-Guy Paré, Michel Perron, René Durand, Roger St-Hilaire, Jacques Desrochers, Gaston Bouchard, Marguerite Caron, Lucienne Morin, Nicole Boisvert¹³.

¹³ - Cf. Mon Clocher, novembre 1962, p. 4 - Reportage de M. Jos-Clément Caron.

A l'assemblée générale annuelle, il fut question d'une partie de notre terrain , côté ouest, qui devra servir au prolongement de la rue Caron¹⁴. Une entente préliminaire a été prise avec les autorités municipales.



M. Joachim Fortin avait fait plus que sa part et il était normal qu'un autre finisse par prendre la relève. En l'occurrence, M. Gilbert Durand¹⁵, un dévoué collaborateur de Joachim, accepta la présidence. De grands efforts furent déployés pour assurer à la population des loisirs de première classe.

Le *hockey juvénile*¹⁶ continua à l'intérieur de la Ligue Côte de Beupré, formée par les clubs de Saint-Ferréol, St-Tite, Beupré, Séminaire St-Alphonse, Château-Richer et Sainte-Anne Le ballon-balai aussi. L'équipe de Sainte-Anne remporta les honneurs du calendrier.

Le C.P.L. a plusieurs fois organisé des carnivals¹⁷. En 1964, on en a fait un carnaval régional, avec la participation des paroisses du Château et de Beupré. Mais à la longue, les collaborateurs de vieille date commencèrent à manifester de l'essoufflement. Il devint plus difficile de recruter des associés.

En 1966, M. Maurice Paré devint président. Il fut remplacé par Paul Guérin en 1967. M. Maurice Paré¹⁸ fut contraint d'accepter de nouveau la présidence l'été suivant. Ces changements fréquents sont la preuve que les bénévoles ne se bousculaient pas pour assumer les tâches d'organiseurs de loisirs extérieurs. On commençait à s'interroger sérieusement sur la permanence du C.P.L.

La fin du C.P.L.

Voici ce qu'on lit dans Mon Clocher¹⁹. Il s'agit d'un article du Père Gilbert Bélanger.

« Depuis l'an passé, ici, à Ste-Anne-de-Beupré, le problème des loisirs extérieurs a fait dépenser bien des énergies, de l'encre et de la salive. Lentement a mûri l'idée que l'on municipalise les loisirs. On se plaignait que les bénévoles se faisaient rares et l'on demandait à ceux qui administraient déjà bénévolement la Municipalité du Village, de prendre en main les loisirs extérieurs. Il faut l'admettre bien simplement, ce sont nos échevins qui, voyant l'état désespéré des loisirs et pour rendre service à la population, se sont offerts à assumer la responsabilité. Mais avant, ils posaient la condition que le problème du Comité Paroissial des Loisirs soit réglé. Une assemblée générale a été convoquée et tenue. Elle vota la dissolution du C.P.L. , non sans regret, mais parce que la situation ne donnait pas de choix.

¹⁴ - Cf Mon Clocher, novembre 1963, p. 21 - Assemblée générale annuelle.

¹⁵ - Cf Mon Clocher, novembre 1963, p. 21 - Élections.

¹⁶ - Cf Mon Clocher, février 1964, pp. 14.26.

¹⁷ - Cf Mon Clocher, janvier, p. 15 - Festival, couronnement de la Reine, carnaval.

¹⁸ - Cf Mon Clocher, juin-juillet 1967, p. 14.

¹⁹ - Cf Mon Clocher, janvier 1968, p. 21.

A la dissolution, le C.P.L. se trouvait en possession d'un superbe terrain où l'on pouvait installer tous les jeux désirés. Depuis ce temps, Sainte-Anne possède des infrastructures excellentes au point de vue récréatif. Naturellement, la mode change. Depuis la construction de l'aréna de Beaupré, les patinoires ont perdu de la vogue. Les goûts ont changé, mais la municipalité possède un terrain qui lui permet de répondre aux besoins de sa population en loisirs, et cela, pour longtemps. Le Centre Ste-Anne et l'immense terrain à l'est sont des réalisations dont la paroisse peut être fière. Et je suis d'avis qu'une bonne partie du mérite pour ces réalisations va aux fondateurs du C.P.L., qui ont été des gens de vision, qui ont fait des plans pour l'avenir et qui n'ont pas eu peur de se mouiller en accumulant des milliers d'heures de bénévolat, comme Joachim Fortin qui a vraiment été le leader du projet. Honneur aussi à ses nombreux collaborateurs!



La salle des séances.



Le Carnaval à Sainte-Anne.



Nos champions vers 1958.

La Garde Paroissiale

Le 7 octobre 1962, le Père Recteur eut l'honneur d'inaugurer la Garde¹ Paroissiale. Après son discours, le Père Recteur, Lionel Arsenault, reçut les promesses d'honneur de 7 membres. Trois des membres émirent un serment d'office qui leur permettra d'agir comme police. Avec ce corps, il ne surviendra plus rien de disgracieux comme nous l'avons déploré dans le passé. Ces officiers sauront imposer le respect dû au lieu saint.

De nouveaux membres² sont venus prêter main-forte aux fondateurs: René Durand, Roger Racine, Donat Gravel, Charles-Aimé Tremblay, Eugène Côté, Marcel Nicole et Denis Côté. Les nouveaux membres ont reçu leur uniforme officiellement, le samedi 13 avril 1963, sous la présidence du Père Lionel Arsenault, Recteur de la Basilique. Le Frère Élie, C.Ss.R., notre dévoué Directeur, se trouvait réuni avec nous.

Le 30 mai, la Garde Ste-Anne tenait une assemblée au Centre³. Le Président des Aides était présent pour souligner la collaboration qu'on veut maintenir entre les deux associations. Le Frère Élie, Directeur, donne des explications sur le drapeau distinctif des Gardes. Le Père Laurent Proulx et le Père Lucien Gagné le réalisèrent d'après le but de la Garde, en fonction de l'Église qu'elle sert et selon les principes qui jouent en la matière. On présenta aussi le blason de la Garde. L'esquisse du blason vient de M. Gérard-Majella Boucher. Les Pères, étant plus versés en héraldique, n'eurent qu'à retoucher l'agencement de M. Boucher.

Nouveaux membres: Jean-Guy Gauthier, Rosario Roberge, Jean-Claude St-Hilaire, Gilles Racine, Gilles Goulet.

Après quatre ans d'existence⁴, la Garde a démontré son droit de vivre. Le service d'ordre qu'elle assure et la façon digne avec laquelle elle accomplit son travail, suscitent l'admiration. Elle nous apparaît indispensable. A son défaut, les Aides assumaient cet office, mais c'était par surcroît et par suppléance. Les malades et les infirmes constituaient leur besogne. C'était bien la meilleure part; il ne seyait guère de les distraire en partie de leur fin première. Enfin, la Garde fut fondée, et ses hommes eurent à coeur de suivre un dur entraînement. Chacun de ses membres consacre plusieurs heures à son travail tant à l'église que sur le terrain du Sanctuaire. A leur vue, les maraudeurs s'effacent. Les gens peuvent circuler à l'aise. De plus, les Gardes font la quête aux messes dominicales. Ce qui les associe aux exercices du Culte.

La Garde est semi-militaire⁵. Nous avons appliqué certains points du Code militaire à notre constitution. Nous avons un Comité suprême, composé des membres suivants:

Père Irénée Marquis, président
Frère Élie Morin, fondateur
Père Philippe Bélanger, curé-aumônier
M. Gérard-M. Boucher, commandant
M. Paul-Marcel Bouchard, major
M. Gilles Racine, capitaine

M. Gilles Goulet, lieutenant
M. Jean-Guy Gauthier, lieutenant

¹ - Cf. Mon Clocher, octobre 1962, p. 19.

² - Cf. Mon Clocher, avril 1963, p. 2.

³ - Cf. Mon Clocher, juin 1964, p. 4.

⁴ - Cf. Mon Clocher, septembre 1966, pp. 21-22.

⁵ - Cf. Mon Clocher, avril 1968, p. 18.

M. Eugène Côté, sergent-major
 M. Jean-Claude St-Hilaire, sergent
 M. Roger Racine, sergent
 M. Charles-Aimé Tremblay, caporal
 M. Clément St-Hilaire, lance-caporal
 M. Émilien St-Hilaire, porte-drapeau

MM. René Durand, Guy Deblois, Jacques Tremblay, Gilbert Foster, Jean-Guy Tremblay, Robert Boisvert, Jean Lavoie, Raynald Racine, Jacques Ouimet, Pierre Durand.

La Garde a donné un long service. Elle a été éprouvée d'abord par le départ de son Fondateur, le Frère Élie. Ensuite, en février 1996, par le décès de Paul-Marcel Bouchard. Louis Racine a été élu responsable de la Garde en septembre 1998. La Garde a subi le sort de plusieurs associations. Elle a cessé de se recruter. Mais ne chantons pas son service tout de suite. Qui sait si elle allait sortir de sa léthargie...En attendant, la population lui doit beaucoup. Merci!

Annexion d'une portion de la paroisse par Beaupré

Ce qui a donné à Beaupré le goût de s'agrandir, c'est sans doute le Mont Sainte-Anne. Les gens de Beaupré voyaient à l'horizon cette belle montagne. Depuis 1930, de nombreux skieurs viennent à Beaupré⁶, surtout dans la « Cavée Gagnon » et les Coteaux « Hôtel Morel ». Mais ce n'est qu'en 1941 que les sportifs envahirent réellement le Mont Sainte-Anne. Le 8 octobre 1944, le tracé du parcours était fait jusqu'à l'altitude de 2,000 pieds. Durant la même période, les propriétaires de terrains permettaient d'ouvrir une piste d'une largeur raisonnable, suivant le tracé fait auparavant. Les travaux commencèrent le 8 juillet 1945. Lors de la tenue des Championnats Canadiens de ski en 1947 au Mont Ste-Anne, on avait entrepris les travaux suivants: amélioration de la piste de descente, ouverture d'une piste de slalom, construction d'un tremplin de 70 mètres sur un versant de la vallée de la rivière Jean-Larose. C'est peut-être à cette occasion que le Père L.-Philippe Bélanger, sr, vicaire à Sainte-Anne, avait filmé en 16 mm des sauts en ski au Mont Ste-Anne.

Le fiasco⁷ des Championnats découragea tout le monde, excepté M. François Pichard et le notaire Beauregard. « La société pour l'avancement du ski à Québec » avait été à l'origine de la construction d'un camp au sommet du Mont Ste-Anne. Le notaire Beauregard en devint le gardien volontaire. Certains se souviennent sans doute que le notaire, pour faciliter ses descentes en hiver, avait construit un appareil baptisé « Triski », mais que des farceurs se plaisaient d'appeler « Tapecul »! En 1961, on assiste à la relance du projet du développement intensif du Mont Ste-Anne. Le maire Antoine Bélanger est député fédéral de Charlevoix et maire de Beaupré. C'est lui qui assume la présidence de la « Commission consultative au développement du Mont Ste-Anne ».

Depuis près de 10 ans, la rumeur circulait que la Ville de Beaupré, qui débordait de ses cadres, annexerait une tranche du territoire appartenant à Ste-Anne-de-Beaupré⁸. Une occasion

⁶ - Cf. Histoire de Beaupré, par Elphège Renaud, pp 201-214

⁷ - Cf Ibidem, p. 205.

⁸ - Cf Mon Clocher, septembre 1963, p. 19. Reportage de Dassylva dans l'Événement.

ne tarderait pas à se présenter. Voici. Les gens de la Côte appartenant à la Municipalité Sainte-Anne-Paroisse se plaignaient du mauvais service d'eau et égouts. Alors, leurs voisins s'empressèrent de leur promettre la satisfaction de leurs revendications, s'ils votaient pour leur annexion à Beaupré.

Beaupré avait à sa tête une équipe dynamique pour mousser son projet d'expansion, mais la Ville de Beaupré était tellement petite qu'elle devait forcément y aller prudemment. Sa chance a été la malchance de Sainte-Anne, d'être divisée en deux municipalités.

En mai 1963, le Conseil municipal de Sainte-Anne-Paroisse, mis au courant des démarches de la Ville de Beaupré, convoqua une Assemblée⁹, en vue de discuter s'il convenait de laisser faire l'annexion de plusieurs de ses contribuables à la Ville de Beaupré. Vu les avantages immédiats que signifiait ce changement d'allégeance, il fallait pourvoir aux mesures à prendre sans tarder, pour garder ce champ de taxation et fournir les mêmes bénéfices qu'assure cette annexion: ce qui veut dire:

- 1- Déboucher le chemin de la Côte sur le Boulevard;
- 2- Installer les égouts;
- 3- Poser l'aqueduc;
- 4- Prévoir des rues à bref délai.

Plus de 200 personnes assistèrent à l'assemblée. Quelques interventions firent écho au sentiment de fierté pour son patelin, mais il fut surtout question de gros sous. Le projet de Beaupré voulait dire la perte de plusieurs contribuables. L'assemblée s'est terminée sans qu'aucune décision n'ait été prise, que l'on sache.

A la suite de son assemblée de contribuables, il semble bien que le Conseil de Sainte-Anne-Paroisse consentit à se laisser amputer plutôt que d'accéder aux demandes des plaignants. Un huissier signifia le projet au Secrétaire de la Municipalité de Ste-Anne-Paroisse, et aucune opposition officielle ne fut enregistrée dans la période de 60 jours affectés à cette fin. On a alors fait signer une requête aux propriétaires des terrains à annexer. Des 41 ou 42 intéressés, 15 ou 16 vivaient à Sainte-Anne et possédaient la majeure partie du terrain en question, les autres, demeurant à Beaupré, ne détenaient guère que des lopins de terre dans la forêt, qui couvre le versant du Mont Ste-Anne. Comme la Loi des Cités et Villes n'exige, dans le cas, que 75% en nombre et 50% en valeur, la requête favorisa l'annexion. La majorité se prononça en faveur de l'annexion.

Le Soleil¹⁰ du 19 octobre 1963 annonçait l'annexion par la Ville de Beaupré d'une partie de Ste-Anne et de Saint-Ferréol. Le Lieutenant-Gouverneur en Conseil venait d'en signer l'acte officiel, autorisant la chose. Il ne restait plus que les dernières ratifications par le Conseil de la Ville.

Aussi étrange que cela puisse paraître, la Ville de Beaupré s'apprêtait à faire l'aménagement du Mont Ste-Anne, alors que la montagne ne se trouvait même pas à l'intérieur de ses limites territoriales. ~ Par l'entremise de son conseiller juridique, Me Guy Pinsonnault, la municipalité fait adopter par la Législature provinciale le bill privé 200, qui autorisait la Ville de Beaupré à créer la Commission du Parc du Mont Ste-Anne. Cette loi, sanctionnée le 18 juin 1964, permet à la Ville de recourir à l'expropriation de terrains, d'aménager un parc provincial et un centre de ski¹¹.

⁹ - Mon Clocher, juin-juillet 1963, pp. 19-20 *Assemblée de paroisse pour parler de l'annexion*

¹⁰ - Mon Clocher, octobre 1963, p. 2. *L'annexion est faite*. Aussi, Le Soleil, 19 octobre 1963, p. 52.

¹¹ - Cf Histoire de Beaupré, par Elphège Renaud, p. 207.

Ces annexions au civil n'ont pas de valeur au point de vue ecclésiastique. L'autorité religieuse seule a le pouvoir de modifier les limites d'une paroisse et, dans le cas présent, cela n'a jamais été fait.

Je ne suis pas prêt à pleurer sur cette amputation. Peut-être était-elle nécessaire pour assurer le développement du Mont Sainte-Anne, et tout le monde sait que l'exploitation du Mont Sainte-Anne a été une source de revenus appréciables pour la population de la région! Il faut d'abord que les gens vivent. Les frontières, surtout les frontières des villages et des villes, c'est quelque chose qui peut changer sans rendre le monde malheureux. Et cela n'a pas fini de changer...

Le Cercle Culturel

Après un sondage bien organisé dans le Comté de Montmorency, un nouvel organisme¹² fut formé sous le nom de *Cercle Culturel de la Côte de Beaupré*. Il regroupe des personnes de tout le Comté et se donne comme tâche de promouvoir le goût de la culture chez les jeunes et de servir aux adultes des manifestations artistiques variées. Lors de la première réunion tenue le 8 février au Centre Ste-Anne, *Mme Placide Mayrand* a été choisie, à l'unanimité, présidente de ce mouvement.

Voici ce que *Mme Huguette Chevalier* écrit au sujet des fondatrices du Cercle Culturel: «Je voudrais¹³ rendre hommage à un groupe de femmes de Sainte-Anne-de-Beaupré, des femmes de tête et de coeur qui ont osé, un jour, fonder le Cercle Culturel. Ces femmes impliquées dans la société, dans la paroisse, ont été pour nous, les jeunes de ce temps, une source d'inspiration à aller plus loin, dans la réalisation de leurs rêves. »

Pour commencer en beauté, l'Orchestre Symphonique de Québec a donné un magnifique concert, au Centre Ste-Anne, en matinée et en soirée, le 4 avril 1963. Le concert remporta un vif succès puisque près de 1,200 personnes y ont assisté. En matinée, 600 élèves assistèrent au concert¹⁴. En soirée, 475 adultes, minutieusement choisis parmi l'élite du Comté, n'en croyaient pas leurs yeux de voir qu'à Ste-Anne-de-Beaupré, « on pouvait entendre et goûter autre chose que des cantiques.¹⁵ » Il convient de souligner la présence, en soirée, de *M. Guy Frégault*, sous-ministre des Affaires culturelles, comme délégué de *M. Georges Lapalme*, ministre des Affaires culturelles.

Les soirées avaient lieu à la Basilique, au Centre Ste-Anne, au Séminaire St-Alphonse, au gymnase de l'école de Château-Richer, au Boisclair, à la Salle des loisirs de l'Ange-Gardien, à l'Église de Boischatel.

De 1964 à 1972¹⁶, les membres du Cercle Culturel offraient des cartes de membres pour six concerts à \$6.00 la carte. Le Cercle Culturel a fait venir sur la Côte de Beaupré

¹² - Cf. *Mon Clocher*, mars 1963, p. 3- Fondation du Cercle Culturel: *Mme Gabriel Lavoie*, sec.

¹³ - Cf. *L'Écho Paroissial*, mars-avril 1998, p. 21. - Article de *Mme Huguette Chevalier*, article copié presque en entier.

¹⁴ - Cf. *Mon Clocher*, avril 1963, p. 14.

¹⁵ - Cf. *Mon Clocher*, avril 1963, p. 14. - *P. Raymond Tremblay*, Séminaire St-Alphonse.

¹⁶ - Cf. *L'Écho Paroissial*, mars-avril 1998, p. 21.

l'Orchestre Symphonique avec Maître Wilfrid Pelletier, François Magnan, l'Orchestre de Chambre de Radio-Canada avec monsieur Edwin Bélanger, des noms comme Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Georges D'Or, Tex Lecor, Jean-Pierre Ferland, Pierre Calvé, Monique Leyrac, Ginette Reno, Danièle Oderra, La troupe du Théâtre Lyrique de la Nouvelle-France avec Roger Gosselin, Marie-Cécile Nadeau, Claude Corbeil, etc., La Société Lyrique d'Aubigny avec Guy Bélanger, des pièces de théâtre avec Bertrand Gagnon, André Lachapelle, Réjean Lefrançois, Yvan Canuel..., le bateau-théâtre avec Georges Carrère, Robert Gadouas, etc.

Tous ces beaux spectacles, nous les devons à des femmes fortes, avec lesquelles ont collaboré un certain nombre d'hommes dont les noms paraissent dans *Mon Clocher*, comme chroniqueurs ou publicistes. Ceux-ci accepteront sans doute de laisser pour le moment la place aux femmes, car il semble bien que ce soient elles qui aient joué les rôles les plus importants: Hélène Mayrand, Cécile Nicholson, Clémence Lavoie, Rose Gosling, Lorraine Simard, Marguerite Caron, Marthe Jean, Huguette Chevalier. Figuraient aussi des hommes comme Jean-Marie Côté. Ce dernier était membre de plein droit. D'autres, sans être dans le comité de direction, ne manquaient pas, par leurs articles dans *Mon Clocher* ou autrement, d'apporter un soutien efficace au Cercle Culturel. Je pense à Bertrand Fournier, Louis-Jacques Nicole, Jean-Claude Bouchard, Bernard Fiset, François-J. Plourde, Raymond Tremblay, etc.

Le Cercle Culturel n'a duré que dix ans environ, mais ce furent des années pleines. Le Cercle Culturel nous a vraiment emmené en ville!



Québec, *Le Soleil*, samedi 5 septembre 1987

Alphonse Paré

Sculpteur en art religieux

(Par: *Jean Martel*)

L'art religieux est-il bien vivant au Québec? Si l'on considère la carrière d'Alphonse Paré, Sculpteur de Ste-Anne-de-Beaupré, on doit répondre oui à cette question

Souriant et heureux d'avoir pris une semi-retraite, Alphonse Paré continue de sculpter comme il le fait depuis l'âge de 21 ans. Bien sûr, il ne réalise pas uniquement des oeuvres religieuses, mais l'art religieux constitue une part importante de son travail. Par exemple, lorsque le *Soleil* lui a rendu visite, il venait de réaliser deux statues, l'une représentant Marie-Catherine de Saint-Augustin et l'autre Hippocrate, médecin grec mort environ 400 ans avant l'ère chrétienne.

Né en 1919, Alphonse Paré a étudié à l'École des beaux-arts de Québec. Après ses études, il s'est enrôlé dans l'armée, mais la vie militaire et lui n'avaient aucun point commun. Revenu chez lui, à Ste-Anne-de-Beaupré, il ouvre un atelier, et c'est cet atelier qu'il a gardé pendant 41 ans. Il y a un an et demi, il a vendu à Scott Kingsland et Françoise Lavoie.

Au Vatican

La renommée d'Alphonse Paré a franchi depuis longtemps les frontières du Québec et du Canada. Quelques-unes de ses oeuvres sont aujourd'hui exposées aux États-Unis, en Australie, à Singapour et en Afrique du Sud. Mais ce qui l'honore peut-être le plus, c'est de savoir que trois de ses pièces sont au Vatican. Ce sont une tête de Christ, une statue de St Hyacinthe et un reliquaire contenant un fragment d'os de soeur Léonie Paradis, fondatrice des Soeurs de la Sainte-Famille. Ce reliquaire a été remis au Pape à l'occasion de son voyage au Canada en 1984.

Alphonse Paré a décoré plus d'une vingtaine d'églises au Québec; autels, ambons, chaires, portes, chandeliers, statues, etc. portent la marque de ses ciseaux. Malheureusement, certaines de ses oeuvres sont disparues: tel est le cas des trois pièces qu'il avait faites pour l'église de Saint-Marc-des-Carières et qui se sont envolées en fumée au moment de l'incendie qui a ravagé l'église, en mai dernier.

En 1968, il a sculpté une table d'autel pour la chapelle du Centre Hospitalier de Sherbrooke; faite d'acajou, la sculpture représente les symboles eucharistiques.

Alphonse Paré travaille surtout le bois. Il a, quelques fois, utilisé la pierre, mais son matériau préféré demeure le bois.

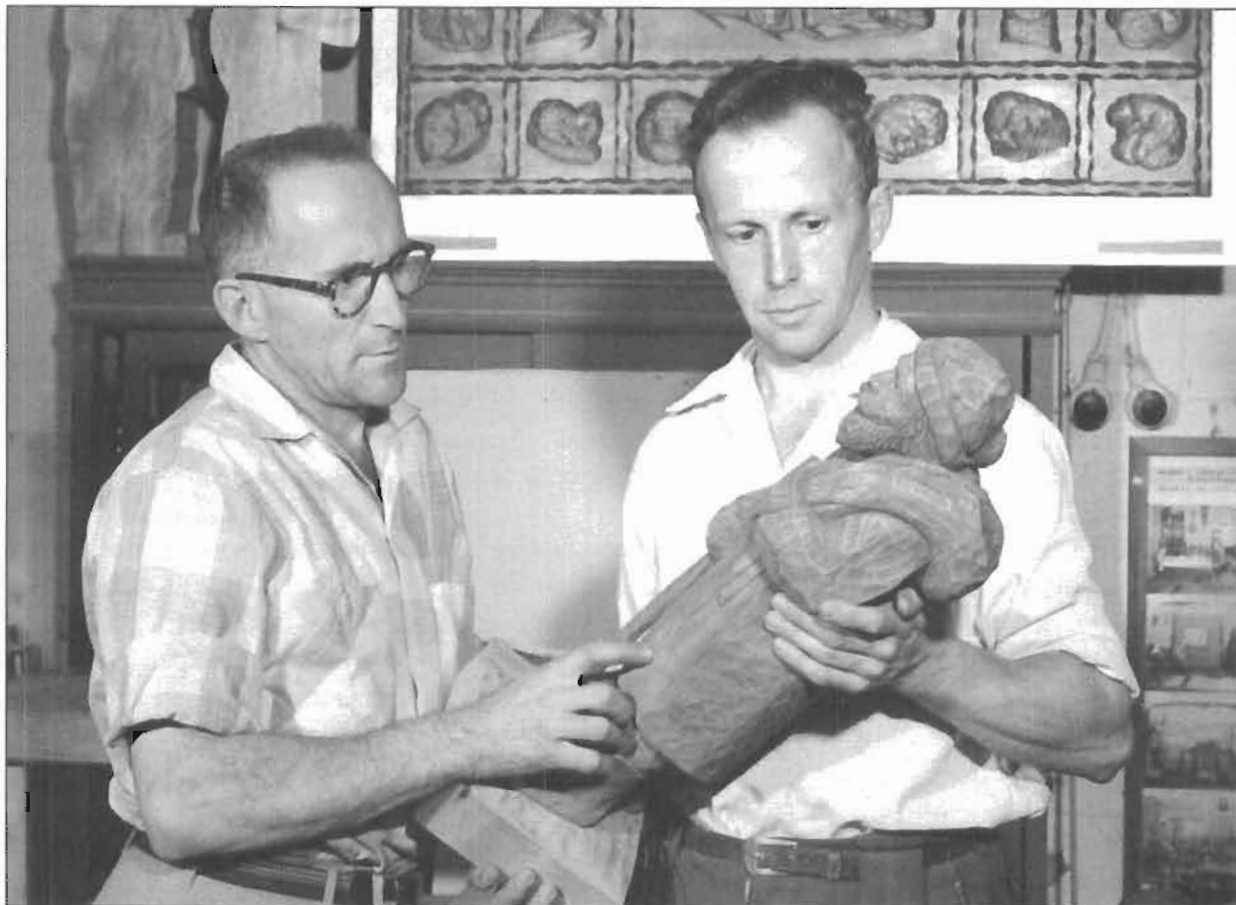
Son horaire de travail est bien personnel. Il lui arrive souvent de se lever la nuit et de travailler pendant quelques heures. Toutefois, depuis qu'il a vendu son atelier, il se donne du bon temps et préfère lire, bien installé en face du Saint-Laurent. Amoureux de la grande nature, il projette d'aménager des étangs sur son terrain.

Ceux qui le rencontrent trouvent en lui un homme simple, aimant la vie. Cette simplicité caractérise d'ailleurs son oeuvre. Influencé par le Moyen Âge, il décrit son style de la façon suivante: « simple et archaïque ».

Cependant, son Hippocrate, dont il est si fier, est d'une conception bien différente: les lignes sobres et modernes lui donnent un air de dignité. Par contre, si on le met à côté de la statue de Marie-Catherine de Saint-Augustin, on ne sait lequel des deux on préfère.

L'année 1987 a été très importante pour M. Paré puisqu'il a réalisé une immense murale de 21 pieds de long sur 8 pieds de haut. Elle représente quatre légendes du folklore canadien-français: le **Loup Garou**, la **Chasse-galerie**, **Tom Caribou**, et **Tipite Vallerand**. Cette murale est exposée à l'atelier Paré, à Ste-Anne-de-Beaupré.

Ceux qui veulent connaître davantage les oeuvres d'Alphonse Paré peuvent justement visiter cet atelier situé sur l'avenue Royale, à Ste-Anne-de-Beaupré; ils y verront plusieurs oeuvres de ce sculpteur de chez nous.



M. Alphonse Paré et son frère Louis-Philippe.



Son atelier.

Caron & Guay

C'est au cours de l'année 1957 que les fondateurs MM. Jean-Guy Caron et Roger Guay¹⁷ ont décidé de mettre sur pied leur propre usine de fabrication de produits de construction. Ils s'installent alors dans un petit bâtiment situé à Sainte-Anne-de-Beaupré et se concentrent sur la conception de portes et de fenêtres destinées aux chantiers résidentiels.

Au fil des ans, la Compagnie qui tire son appellation commerciale du nom des deux patrons connaît une progression stable, surtout centrée sur le marché local. C'est au début des années 1990 qu'un virage s'effectue en faveur d'une expansion provinciale. Ce tournant s'orchestre à la faveur de l'entrée en scène de la seconde génération, personnifiée par M. Alain Guay, qui prend la direction de Caron & Guay en 1992. Investissements, temps et efforts ont permis de faire passer le chiffre d'affaire de l'entreprise de \$250,000.00 à 5 millions \$ durant les 5 dernières années. ~

Les choses se présentant bien, il a été possible d'agrandir l'usine initiale de Sainte-Anne, puis d'en ouvrir une nouvelle en 1995 dans le parc industriel de Beaupré, la ville voisine. « Cela a permis de concentrer la production de portes dans la première et de prioriser celle de fenêtres dans nos nouvelles installations », explique M. Guay.

Équipements et équipe

En plus d'établir un contrôle prioritaire de la qualité totale, on a investi considérablement dans des équipements de production modernes. Caron & Guay dispose, par exemple, d'une scie contrôlée par ordinateur qui permet de débiter le PVC plus rapidement et avec un minimum de pertes. L'entreprise possède aussi plusieurs soudeuses à fusion, spécialement conçues pour travailler les plastiques et vinyles, de même que trois chaînes de production des plus efficaces et performantes.

« Tout cela combiné à une équipe dévouée et qualifiée, ayant fièrement à cœur la réussite et l'avancement de l'entreprise. Les résultats très satisfaisants que nous obtenons reviennent en large partie à nos 60 employés affairés tant à l'usine et à l'administration, qu'aux ventes, au service et à l'installation », tient à signaler le patron très reconnaissant.

Évolution

Il s'en est passé des choses depuis les premières années. A cette époque, on travaillait uniquement le bois. Avec le temps, on s'est tourné vers un matériau plus moderne: le PVC, très apprécié pour son excellent rapport qualité/prix et l'absence d'entretien. Mais en même temps on voulait faire les choses sérieusement et donc, on a opté pour la méthode européenne, lieu d'origine d'ailleurs des produits de construction en PVC.

Félicitations aux deux jeunes audacieux, Jean-Guy Caron et Roger Guay, qui ont lancé l'industrie en 1957, et à la deuxième génération, spécialement, à Alain Guay qui est en bonne voie de disséminer les fenêtres et les portes Caron & Guay à travers toute la Province.

¹⁷ Le Journal de l'Habitation, du 12 au 25 septembre 1997, p. 10.



Cher lecteur, je vous ai fait faire un long voyage. Nous n'avons pas tout vu, ni commenté. Alors que je m'appête à clore mes recherches sur la paroisse, il me vient à l'idée des événements ou des organisations qui se situent à la fin des années soixante. Mais, à mesure qu'on approche du temps présent, il est difficile d'écrire l'histoire. Pour finir, je me contenterai donc de souligner quelques événements marquants des 30 dernières années, en un seul document. Je laisse à mes successeurs le soin de compléter mon travail.

- ◆ Vers 1965, il y avait toujours beaucoup de vie et d'engagement dans la paroisse. Des mouvements sont morts, mais ils ont été remplacés par d'autres. On a connu un engouement formidable pour la Catéchèse des adultes, pour les Centres d'entraînement liturgique, les comités de parents, le Conseil Paroissial de Pastorale (C.P.P.), le Comité de Liturgie. Ne tardèrent pas à apparaître le Renouveau Charismatique, le Cursillo, le Renouement conjugal, le Comité de l'Espoir, et des activités pour les jeunes, comme. «Être plus», «La Maison Cayouette», Basilique-Jeunesse.
- ◆ Depuis la disparition de Mon Clocher en 1970, la paroisse était privée d'un précieux instrument de communication. En novembre 1976, on réclama les services d'un vétéran qui avait pourtant fait plus que sa part. M. Raymond Delisle accepta de prendre la direction du nouveau journal paroissial: L'Écho. Il en garda la direction jusqu'en novembre 1978. Alors, M. J.-A. Rousseau prit la relève. Avec une équipe éveillée et dynamique, il a fait et il fait un travail merveilleux. L'Écho, fait écho à tout ce qui se vit d'intéressant à Sainte-Anne. Nous lui souhaitons longue vie!
- ◆ En 1979, formation d'un service de bénévolat, Les Femmes Sympathiques¹⁸, sous la direction de Mme Thérèse Drouin, secondée par Mlle Gemma Rousseau et par garde Nicole Tremblay. Ces 20 dames ont pour principale tâche de visiter les malades de l'Hôpital et venir en aide aux personnes âgées seules. Elles peuvent aussi suggérer à l'administration des améliorations pour le bien-être des malades. Les Femmes Sympathiques ont aidé des gens retenus à la maison en apportant distraction, légers services et, parfois, assurant le transport pour visite médicale ou un peu de magasinage¹⁹. Leurs soupers de l'amitié étaient très appréciés des personnes seules. Juste un exemple des formes que pourra prendre l'engagement chrétien dans l'avenir.



De quoi demain sera-t-il fait? Personne ne le sait exactement, mais l'histoire de Sainte-Anne montre bien clairement que sainte Anne a choisi notre patelin pour accomplir des prodiges. Comme Dieu est constant dans ses choix, je crois qu'un avenir merveilleux attend la Paroisse Sainte-Anne et ses paroissiens, ainsi que ses pèlerins. Ils verront encore des choses plus grandes!

¹⁸ Cf. L'Écho Paroissial, mai 1979, p. 164.

¹⁹ Cf. L'Écho Paroissial, décembre-janvier 1983, p. 13.

	A	B
2	Aides de Sainte-Anne (Les)	pp. 251-154.
3	Annales de la Bonne Sainte Anne	Fondation , p. 120; acquisition par les C.Ss.R. , p. 158
4	Annexion par Beaupré	p. 300.
5	Assistance Funéraire (L')	p. 230.
6	Barrette, Jean-Paul	53 ans dans la chorale, p. 263; Mon Clocher, p. 250.
7	Barrette, Wellie	34 ans, Directeur de la Chorale, 263; Président fondateur de la J.O.C., p. 232.
8	Bateau à vapeur	Le premier à Ste-Anne , p. 120.
9	Beaupré	Érigée en paroisse et municipalité en 1927, p. 107.
10	Bénédiction des enfants (La)	p. 255.
11	Bibliothèque paroissiale	p. 103.
12	Blouin, Francis, chantre	p. 192.
13	Boucher, Joseph	En 1879, donna l'espace du jardin , p. 133.
14	Bourret, Louis-Alexis, curé	p. 109.
15	C.P.L. (Comité Paroissial des Loisirs)	Incorporation, p. 293; figure dominante: Joachim Fortin.
16	Caisse Populaire (La)	p. 237.
17	Camp St-Louis	p. 228.
18	Cap Tourmente	p. 15.
19	Caron & Guay	p. 306.
20	Caron, René-Édouard	p. 286.
21	Cercle Culturel (Le)	p. 302.
22	Cercle des Fermières	p. 242.
23	Cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc	p. 245.
24	Chabot, Antoine, curé	p. 55.
25	Chantres	p. 191.
26	Chapelle commémorative	Bénédiction: 2 octobre 1878, p. 129.
27	Chapelles de Processions	p. 82.
28	Chemin de croix	p. 152.
29	Chemin de Fer	Inauguration, p. 140.
30	Chemin de la d'Auteuil (Le)	p. 257.
31	Chemin des Cultivateurs (Le)	p. 240; son histoire , du sentier au chemin public.
32	Chemin et le Petit-Cap (Le)	p. 176.
33	Cheval	p. 12.
34	Choeur de la Laurentie (Le)	p. 268.
35	Chorale de chants rythmés	p. 266.
36	Chorale de la Basilique	p. 263.

	A	B
37	Chorale St-Alphonse (La)	p. 267.
38	Cimetière	Premier: 1670, p. 47; nouveau cim. 1699, p. 48; cimetière sur la Côte, p. 185-188.
39	Cimetière de 1958	p. 258
40	Commission scolaire	p. 112.
41	Conseils municipaux	p. 105.
42	Contrat de 1889	p. 136
43	Contrat de 1952	Cession de la propriété des biens de la Fabrique aux Pères, p. 257.
44	Coopérative Agricole (La)	p. 236.
45	Croix de chemin	p. 54.
46	Curés de Ste-Anne	p. 279.
47	Cyclorama de Jérusalem	p. 150.
48	Dames de Ste-Anne (Les)	p. 221.
49	Défaite: ses effets	p. 71.
50	Desgagné, Léopold	Curé, p. 279; Hôpital Ste-Anne, p. 214; loisirs, p. 292; cimetière, p. 258; Tricent. p. 274.
51	Directeurs du Pèlerinage	p. 283.
52	Dumont, Eugène	Curé suppléant, pilota le dossier du Cimetière sur la Côte, p. 185.
53	École de l'Annonciation	p. 258.
54	École de la Visitation	p. 258.
55	Écoles	Histoire de nos écoles , pp. 113-117.
56	Église de 1876	Bénédiction 17 oct. 1876, p. 127; agrandissement, p. 134; devint basilique mineure , p. 135; consacrée, p. 142.
57	Église dite des matelots	p. 17.
58	Église en colombage pierroté	p. 34 et suivantes.
59	Église en pierres	p. 46; démolition, p. 130.
60	Église temporaire	Érection , p. 207; incendie, p. 209.
61	Enfants de Marie (Les)	p. 223.
62	Erbery, Théodore	p. 53.
63	Érection canonique de la paroisse Ste-Anne	30 octobre 1678, p. 48.
64	Étienne de Lessard	Donation à M. de Queylus , p. 23; à Mgr de Laval, p. 25.
65	Excommunications	Un jeune homme, p. 90; une dizaine de paroissiens, p. 185.
66	Familles	Nos vieilles familles, p. 177.
67	Feu	En 1892, p. 142; en 1936, p. 233.
68	Fiset, Dr Robert	Hôpital Ste-Anne, p. 214.
69	Fortin, Joachim	Président du C.P.L., p. 292.
70	Frère Bruno	p. 199.
71	Frère Camille, sacristain	p. 193.

	A	B
72	Frère Fidèle	p. 194.
73	Frère Yves, f.é.c.	La Maîtrise, p. 265.
74	Frères des Écoles Chrétiennes	p. 183.
75	Gaillard, François-Bernard	Eglise presque entièrement rebâtie en 1797, p. 94.
76	Garde Paroissiale (La)	p. 299.
77	Gloires de Ste-Anne	p. 287.
78	Godbout, Albert	p. 191.
79	Gosling, Éric	Ligue du S.-C., p. 225; St-Vincent-de-Paul, p. 226; Mon Clocher, p. 248, aides de Ste-Anne, p. 251; Annales de Sainte Anne 25 ans, p. 158.
80	Gravel, François, chantre	p. 192.
81	Gravel, Joseph, chantre	p. 191.
82	Guides (Les)	p. 271.
83	Guimont, Louis	Sa guérison, p. 19; sa vie et survie, pp. 26-32.
84	Habitations des colons	p. 13.
85	Hôpital Ste-Anne	p. 214.
86	Hôtels	p. 165.
87	Incendie	Basilique, monastère, juvénat, p. 202.
88	Incendie des maisons en 1759	p. 71.
89	Indiens	Pèlerinage des Indiens, p. 61.
90	Industrie du bois	p. 169.
91	Interdit sur la paroisse en 1766	p. 80; menace d'interdit, p. 91.
92	J.O.C. - J.O.C.F.	p. 231.
93	Jean, Henri	Caisse Populaire, p. 237.
94	Jésuites	p. 14.
95	Jobin, Louis	pp. 179-182.
96	Journault, Père Émile	Curé, p. 279; Hôpital, p. 214; ministre lors de l'incendie de l'Église Temp., p. 209.
97	Juvénat	Séminaire St-Alphonse, p. 153.
98	Kremlin	Château que se fit bâtir M. Renvoyé en vue de sa retraite, p. 97.
99	Lachance, Épiphanie	p. 206.
100	Lambert, F.-X.	Entrepreneur, p. 209.
101	Lavoie, Raymond-Marie	Directeur de la Chorale, p. 26; la maîtrise, p. 265, chants rythmés, p. 266.
102	Lefebvre, Eugène	Directeur du Pèlerinage, p. 283; tricentenaire, p. 274.
103	Lessard, Étienne de	Contrats de donation, p. 23.
104	Ligue du Sacré-Coeur (La)	p. 225.
105	Loisirs	Histoire des loisirs intérieurs et extérieurs depuis 1927, p. 288.
106	Lussier, Mgr Philippe	Son sacre, p. 256.

	A	B
107	Maires de Ste-Anne	p. 277.
108	Maison Moore	p. 68.
109	Maîtrise (La)	p. 265.
110	Marie de l'Incarnation	p. 39
111	Mayrand, Mme Placide	Présidente des Patronnesses, p. 171; prés. Cercle Culturel, p. 268.
112	Mercier, Albert	Sculpteur, p. 209
113	Messe du Voeu	p. 55
114	Mgr de Laval	pp. 41-43.
115	Mon Clocher	p. 248.
116	Moniales Rédemptoristines	p. 171.
117	Morel, Thomas, curé	pp. 34-39; le récit de miracles, p. 39.
118	Motels en 1960	p. 268.
119	Neuvaine	M. Bédard prêcha la 1ère Neuvaine, p. 96, histoire de la Neuvaine, p. 268.
120	Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours	p. 256.
121	Organistes	p. 188.
122	Orgues de la Basilique	p. 248.
123	Paré, Alphonse, sculpteur	p. 303.
124	Pelletier, Didace	p. 7.
125	Pierre Carré	p. 50; maison de Pierre Carré, p. 51.
126	Plourde, Mme Albina	p. 150.
127	Poêle dans l'église	M. Ranvozyé installa un poêle dans l'église, p. 97.
128	Presbytère	Premier en 1665-66, p. 36, deuxième, p. 57; en 1749, agrandissement, p. 59; réparations, p. 78; le dernier presbytère de 1876, p. 119
129	Prêtres ou religieux	Nés à Ste-Anne, p. 284
130	Quai de Nazaire Simard	p. 120
131	Recensement de 1786	pp. 92-94.
132	Récollets	p. 14.
133	Rédemptoristes	Arrivée, p. 131
134	Religieuses	Nées à Sainte-Anne, p. 285.
135	Reliques	Première relique, p. 47; arrivée de la grande relique, p. 142.
136	Révolution américaine	pp. 86-88.
137	Richibouctou	M. Genest s'en va à Richibouctou, p. 95.
138	Sacristains (bedeaux)	p. 282.
139	Scoutisme (Le)	p. 271.
140	Séparation	Deux municipalités en 1920, p. 105.
141	Sept-Crans (les)	Histoire, pp. 98-101; construction de la chapelle en 1876, p. 126.

	A	B
142	Servants de messe	p. 262.
143	Simard, Achille	Sacristain, p. 28; responsable des servants, p. 262.
144	Simard, Nazaire	Maire, p. 277, propriétaire du quai, p. 120; Hôtel Régina, p. 142.
145	Société St-Jean-Baptiste (La)	p. 239.
146	Soeurs de la Charité	p. 117.
147	Soeurs du Saint-Rosaire	p. 143.
148	Soeurs Franciscaines	p. 146.
149	Soldats (Nos)	p. 244.
150	St-Vincent-de-Paul	p. 226.
151	Statue miraculeuse	p. 45.
152	Suppression de la Fête de sainte Anne	Demande de M. Ferland et des Marguilliers, p. 102.
153	Tricentenaire (Le)	p. 274.
154	Union Catholique des Cultivateurs (L'); U.P.A.	p. 234.
155	Vicaires de Ste-Anne	p. 281.

	A	B	C
1	Date	Événements	Source
2	1626-01-01	Champlain fait bâtir sur la petite Ferme de Saint-Joachim, une grange et deux corps de logis.	
3	1628-01-01	Les Frères Kirke détruisent tout Saint-Joachim.	
4	1628-01-01	Établissement de la compagnie de la Nouvelle-France, dite des Cent-Associés.	
5	1633-01-01	Champlain revient avec des colons.	
6	1636-01-16	La compagnie des Cent-Associés concède à Antoine Cheffault, de Beauport à la Rivière-du-Gouffre	
7	1641-01-01	Jean Bourdon inscrit le nom de Rivière-aux-Chiens sur la carte.	
8	1651-01-01	Les premières concessions écrites sur la Côte-de-Beaupré.	Le Père Lejeune , le 17 octobre 1637, nous assure que plusieurs défricheurs y sont installés.
9	1657-07-28	Naissance de Claude Pelletier.	Article de M. Gosling sur Didace Pelletier; Mon Clocher, décembre 1951, p. 7.
10	1658-03-08	Étienne de Lessard céda à perpétuité pour ceux qui feraient fonctions curiales, un premier terrain à M. de Queylus.	Mon Clocher, avril 1963, p. 21, ABSA- Collection de Frère Gabriel, p. 501.
11	1658-03-13	Bénédictio du site de la 1ère chapelle, par M. Vignal, en présence de M. Louis D'Ailleboust.	Programme Souvenir du Tricentenaire.
12	1659-06-01	Arrivée de Mgr de Laval, le premier évêque du Canada.	
13	1661-01-01	Mgr de Laval fait construire une église en colombages plus près de la Côte.	Programme Souvenir du Tricentenaire.
14	1661-01-01	L'abbé Thomas Morel, 1er curé. Déjà, des miracles.	Programme Souvenir du Tricentenaire.
15	1664-01-01	M. Thomas Morel construit un presbytère.	Mon Clocher, juin-juillet 1963, p.3.
16	1666-01-01	L'abbé Morel publie son recueil de miracles.	
17	1668-01-01	Mgr de Laval finit d'acheter les 8 parts de la Seigneurie.	
18	1676-01-01	L'abbé Fillon fait bâtir une église en pierres qui devait servir au culte durant 200 ans , avec des agrandissements en 1689, 1694, 1727.	Programme Souvenir du Tricentenaire.
19	1678-01-01	Érection canonique de la Paroisse Sainte-Anne.	
20	1680-04-12	Donation de la Seigneurie de Beaupré au Séminaire de Québec.	
21	1684-02-09	Deuxième donation de É. Lessard à Mgr de Laval.	ABSA- Coll. Fr. Gabriel, p. 501.
22	1684-01-01	La première église de Saint-Joachim.	Mon Clocher, mai 1964, p. 38 : article du Père Marquis
23	1693-01-01	L'abbé Erbery, curé (1702), fit ériger un nouveau clocher qui fut transporté sur la chapelle commémorative.	Programme Souvenir du Tricentenaire.
24	1702-01-01	L'abbé Antoine Chabot, 6e curé de Sainte-Anne.	Ma Paroisse: 1945-1946.
25	1702-01-01	Mgr de Laval nomme un premier curé seulement pour Sainte-Anne.	Ma Paroisse: 1945-1946.
26	1702-01-01	M. Chabot fit de son église la plus belle du pays.	Programme Souvenir du Tricentenaire.
27	1707-01-01	Épidémie qui sévit sur la Côte-de-Beaupré et qui est à l'origine de la messe du Voeu	Mon Clocher, décembre 1958, p. 8: Père Marquis.
28	1710-07-06	Homologation du Sentier de la Côte.	ABSA 1910-03-01- Sentier de la Côte- Père Girard, p. 360
29	1713-01-01	Consécration de la 1ère église en pierres.	CI Almanach Populaire Catholique, S. Baillargeon, 1995, p. 719
30	1766-01-01	L'interdit est jeté sur la Paroisse par Mgr Briand.	
31	1787-01-01	L'église presque entièrement rebâtie.	
32	1800-01-01	Naissance de Sir Édouard Caron, fils de cultivateur, avocat, député provincial, Lieutenant-Gouverneur.	Ma Paroisse: 1945-1946

	A	B	C
33	1804-07-17	La première Neuvaine à sainte Anne par l'abbé Antoine Bédard, curé.	Mon Clocher, août 1963, p. 11
34	1805-01-01	M. L'abbé François Ignace Ranvozy a réalisé de splendides travaux d'art à l'intérieur de l'église.	Programme Souvenir du Tricentenaire
35	1831-11-02	Le premier résident des Sept-Crans: Michel Racine.	
36	1836-01-01	Construction du Kremlin, château des Ranvozy.	
37	1839-12-31	A cause des excès, le curé Ferland et les Marguilliers demandent à l'évêque de supprimer la fête de sainte Anne.	Trois cents ans de pèlerinage, par Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 90
38	1844-01-01	Le Charles-Édouard, le premier bateau à vapeur, propriété de la famille Poiré, de Lévis.	Archives C Ss R., doc. 12,687
39	1845-07-01	Le premier Conseil municipal à Sainte-Anne comprenant le Bas-du-Château jusqu'à Saint-Joachim.	Ma Paroisse 1945-1946
40	1866-01-01	Le Pape Pie IX confie aux C.Ss.R., la mission de répandre la dévotion à Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.	
41	1872-01-01	Dame Bonaventure Lessard fait don du terrain occupé par la sacristie et le monastère des Rédemptoristes	ABSA- Collection du Frère Gabriel, p. 502
42	1872-01-01	De 1872 à 1893, les Soeurs de la Charité de Québec tiennent un hospice-pensionnat dans le Château Ranvozy.	
43	1872-08-22	Le Cardinal Taschereau décide de bâtir une église plus grande. Il bénit la pierre angulaire.	Programme Souvenir du Tricentenaire
44	1873-01-01	Consécration de la première église en pierres.	Livre des comptes, Almanach du Père Sarnuel Baillargeon
45	1873-04-00	Le premier numéro des Annales de Sainte Anne de l'abbé Leclerc.	Revue Sainte-Anne, mars-1997, p. 119; ibidem, mai 1997, vol. 125, p. 214
46	1874-01-01	Le premier quai, propriété de Nazaire Simard.	
47	1875-01-01	M. l'abbé Antoine Gauvreau, dernier curé diocésain.	Programme Souvenir du Tricentenaire
48	1875-12-02	Le Gouvernement érige une Commission Scolaire aux Sept-Crans.	Mon Clocher, avril 1961, p. 20
49	1876-05-17	Bénédictio solennelle de la nouvelle église.	Collection Frère Gabriel, p. 591.
50	1876-06-01	M. Ludger Pérusse envoyé comme vicaire à Sainte-Anne.	ABSA- 1908, p. 334
51	1876-07-01	Mgr Taschereau permet d'aménager une chapelle aux Sept-Crans où l'on installerait une classe.	Mon Clocher, avril 1961, p. 20
52	1876-10-01	M. Lactance Mayrand nommé vicaire à Sainte-Anne	Collection du Frère Gabriel, p. 468
53	1877-09-30	Bénédictio de la cloche de la desserte Saint-Étienne.	Mon Clocher, avril 1961, p. 20
54	1878-01-01	Démolition de l'église bâtie en 1676. Les pierres servent à l'érection de la Chapelle Commémorative.	Mon Clocher, août 1960, p. 26
55	1878-10-16	Mgr Marois célèbre la dernière messe solennelle dans la Chapelle Commémorative.	Programme Souvenir du Tricentenaire
56	1878-11-01	Les Rédemptoristes américains arrivent.	
57	1879-01-01	M. Joseph Boucher, 1er époux de Anastasie Huot, donne aux Pères un terrain pour un jardin.	Annales de la Bonne Sainte Anne- Collection du Frère Gabriel, p. 502.
58	1879-08-21	Arrivée des Rédemptoristes Belges: Pères Tiélen, Didier, Van der Capellen, et Fiévez.	Les Rédemptoristes au Canada, Jean-Pierre Asselin, p. 32.
59	1880-01-01	Les marguilliers donnent aux Pères le terrain nécessaire pour bâtir un monastère.	Les Rédemptoristes au Canada, Jean-Pierre Asselin, p. 47.
60	1886-10-17	Bénédictio solennelle des 4 cloches par le Cardinal Taschereau.	Collection du Frère Gabriel, p. 582.
61	1886-11-05	Installation de la statue de sainte Anne entre les deux clochers.	Trois cents ans de Pèlerinage, Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 91.
62	1887-05-05	Léon XIII élève l'église au rang de Basilique Mineure.	

	A	B	C
63	1889-03-25	Contrat cédant aux C Ss R.. l'administration et l'usufruit des biens de la Fabrique.	Cf. Doc. vol. 3 PA 16-4413 pp 107 109 111.113. 115 117.
64	1889-05-16	Consécration de la Basilique et de sept autels.	Trois cents ans de pèlerinage . Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 91.
65	1889-08-15	Bénédictio du Chemin de Fer Québec-Montmorency par le Cardinal Taschereau.	Ma Paroisse 1945-1946, avril 1945, p. 25
66	1890-01-01	Incendie de l'Ancien Presbytère.	Mon Clocher, août 1960, p. 28.
67	1890-01-01	Les C.Ss.R.. bâtissent à leurs frais 3 écoles pour remplacer celles déjà existantes et depuis longtemps jugées insuffisantes.	Frère Irénée Baillargeon, Histoire de la Province Canadienne . p. 28.
68	1891-01-01	Érection de la Scala Santa.	Album Historique de Sainte-Anne-de-Beaupré, 1935.
69	1891-12-10	Séparation des Sept-Crans de la Paroisse. On en fait une desserte.	Frère Irénée Baillargeon, Histoire de la Province Canadienne, p. 28.
70	1892-10-24	Conflagration dans le village qui rase 18 maisons. On a craint pour la Basilique.	Mon Clocher, février 1963, p. 7
71	1892-07-26	Translatio solennelle de la Relique insigne de la Bonne Sainte Anne apportée de Rome par Mgr Calixte Marquis.	Collection du Frère Gabriel, p. 593.
72	1893-01-01	Les Soeurs du St-Rosaire viennent prendre charge du Couvent du Village et des écoles des bouts.	
73	1893-01-01	Les maisons de Sainte-Anne et de Montréal sont érigées en Vice-Province. Avec deux fondations belges aux Antilles.	Les Rédemptoristes au Canada, Jean-Pierre Asselin
74	1894-01-01	La Basilique est pavée en marbre.	Coll. Frère Gabriel, p. 593.
75	1894-01-01	Arrivée des Soeurs Franciscaines Missionnaires-de-Mane.	Centenaire fêté en 1994
76	1895-01-01	Cyclorama de Jérusalem à Sainte-Anne.	Mon Clocher, avril 1958, p. 22
77	1895-07-01	Le Père Allard fait redresser les stations du chemin de croix installées par le P. Debongnie quelques années avant.	ABSA- vol. 42, mai 1914- Article du P. A. Caron
78	1896-05-10	Inauguration du magnifique orgue sorti des ateliers de MM. Casavant de St-Hyacinthe.	Coll. Frère Gabriel, p. 593. Article dans l'Action Sociale, 24 mai 1915, voir Collection du Frère Gabriel, p. 544.
79	1896-09-25	Fondation du Juvénat.	Les Rédemptoristes au Canada, Jean-Pierre Asselin, p. 108.
80	1897-12-01	On installe la superbe table de communion en marbre blanc.	Collection du Frère Gabriel, p. 593.
81	1898-02-04	Dame Anastasie Huot donne toute cette partie du coteau qui avoisine la Chapelle Commémorative et la Scala Santa.	ABSA - Coll. Frère Gabriel, pp 501-502.
82	1898-08-27	Les Annales passent du Collège de Lévis aux C. Ss.R..	Le Revue sainte Anne, mars 1997, p. 119, ibidem , mai 1997, vol. 125, p. 214.
83	1905-08-05	Arrivée des Rédemptoristes.	Cf. Marie-Céleste, Gérard Desrochers, p. 193.
84	1909-01-01	Statistiques de l'année, 192,023 pèlerins.	Frère Gabriel, p. 640.
85	1910-09-01	Le Collège ouvrait ses portes avec les Frères des Écoles Chrésiennes.	
86	1911-07-26	Les Rédemptoristes Canadiens-Français forment une Province.	Mon Clocher, août 1961, p. 25.
87	1913-08-28	On érige la 12e station du Chemin de croix dans la colline, la première.	l Baillargeon, Histoire de la Province Canadienne, p. 28.
88	1914-11-15	Cimetière sur la Côte, excommunication de ceux qui ont intenté une poursuite au civil contre le décret de l'Évêque.	Archives de la Paroisse.
89	1914-10-26	Expropriation du quai de Mme Adénise Simard Godbout par le Fédéral.	Archives C Ss.R., 12,486; PA-33a b 2
90	1915-05-24	Les grandes orgues de Sainte-Anne-de-Beaupré.	Article paru dans l'Action Sociale et publié dans les Annales.
91	1920-01-01	Séparation de la Paroisse avec le village, pour faire deux municipalités. M. Siméon Ratté, et M. Aug. Paré, 1ers maires.	Ma Paroisse 1945-46, Mon Clocher , mai 1964, p. 8.

	A	B	C
92	1922-03-29	Incendie de la Basilique.	
93	1923-07-01	Bénédictio du 3e cimetière.	
94	1923-01-01	Commencement de l'érection de la Basilique actuelle.	
95	1924-07-25	Bénédictio du Monastère actuel.	I. Baillargeon, Histoire de la Province Canadienne, p. 103
96	1925-01-01	La J.O.C est officiellement fondée en Belgique. Cardijn rencontre Pie XI qui l'encourage.	
97	1926-11-08	Incendie de l'église temporaire.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 101
98	1927-01-01	P. L.-Philippe Lévesque, supérieur-curé.	
99	1927-01-01	Une partie de la Crypte est ouverte au culte.	
100	1927-01-01	Fondation des Dames de Sainte-Anne.	
101	1927-01-01	Fondation des Enfants de Marie.	
102	1927-01-01	Fondation de la Ligue du Sacré-Coeur.	
103	1927-01-01	Beaupré devient municipalité et Paroisse.	Ma Paroisse: 1945-1946
104	1927-05-27	On entre dans une partie de la Crypte aménagée temporairement.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 101
105	1929-09-15	Bénédictio de la chapelle du cimetière-nord.	Archives C.Ss.R. PA-7, b5, n. 537, p. 204.
106	1930-12-16	Fondation de la Saint-Vincent-de-Paul.	L'Écho Paroissial, mai-juin 1983
107	1930-01-01	P. Émile Journault, supérieur-curé.	
108	1930-01-01	Construction du Sanatorium (Hôpital Sainte-Anne).	Archives de la communauté.
109	1932-06-09	Achat du terrain du Camp St-Louis de Lazare Giguère.	Archives du Monastère, 1932, 17e Consulte
110	1933-03-03	Fondation de l'Assistance Funéraire.	Lettres patentes, archives de la Cure.
111	1934-01-01	Fondation de la Section Jociste Sainte-Anne. Père Danis.	Mon Clocher, décembre 1982, pp. 1-4.
112	1934-04-27	L'église supérieure est inaugurée.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 101.
113	1936-10-01	Incendie de 5 ou six hôtels dans le village, le Sanatorium est endommagé.	
114	1937-01-01	Fondation de l'U.C.C. à partir du Cercle Agricole.	
115	1937-09-23	Fondation de la J.O.C.F. à Sainte-Anne (Père Danis).	Mon Clocher, décembre 1982, pp. 1-4.
116	1938-01-01	NOUVEAU BUREAU DES ANNALES	Trois cent ans de pèlerinage, Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 92.
117	1940-01-01	La voûte de la nef centrale reçoit son revêtement de mosaïque.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 101.
118	1941-03-05	Fondation de la Caisse Populaire.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 103.
119	1942-01-01	Fondation de la Saint-Jean-Baptiste.	L'Action Paroissiale, mai 1944, p. 8
120	1942-01-01	Ouverture du chemin public qui dessert les cultivateurs.	Mon Clocher, novembre 1988, pp. 26.29. Père Marquis
121	1944-09-30	Fondation de la Coopérative Agricole.	Fr. I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 103.
122	1944-03-01	Fondation du Cercle des Fermières.	L'Écho Paroissial, avril 1979, p. 136, Cécile Nicholson
123	1945-12-16	Les nouvelles orgues Casavant.	Trois cents ans de pèlerinage, Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 93.
124	1946-01-27	Fondation des Cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc.	Ma Paroisse, février 1946, p. 27.
125	1946-07-25	Bénédictio de 6 cloches par Mgr Cushing, Archevêque de Boston.	Guide du Pèlerin, S. Baillargeon, p. 13.
126	1947-01-01	Guidisme.	Mon Clocher, juin 1951, p. 18.

	A	B	C
127	1948-1-01	Fondation de Mon Clocher, organe de la Ligue du Sacré-Coeur.	
128	1949-01-01	Fondation des Aides de Sainte-Anne.	Trois cents ans de pèlerinage, Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 93.
129	1949-01-01	Les Guides aînées à Sainte-Anne	Mon Clocher, juin 1951, p. 18
130	1949-11-19	Inauguration d'un orgue dans la Crypte.	Mon Clocher, décembre 1949, p. 7
131	1950-01-01	P. Léopold Desgagné, supérieur et curé à Ste-Anne	
132	1951-05-25	Les Guides cadettes sont fondées Cheftaine Cécile Roy	Mon Clocher, juin 1951, p. 18
133	1952-01-01	La Paroisse cède la propriété des biens de la Fabrique aux C.Ss.R. Le Père Léopold Desgagné et les Marguilliers anciens et nouveaux	
134	1952-01-01	Les Soeurs de Sainte-Anne prennent charge de l'Hôpital Sainte-Anne.	Fr. I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 102.
135	1952-01-01	20 ^e de la J.O.C. Canadienne: fêté à Sainte-Anne: plusieurs pages de discours dans Mon Clocher.	Mon Clocher
136	1952-01-01	Construction de la nouvelle route de la D'Auteuil, pour aller aux Sept-Crans.	
137	1952-03-01	Décès de M. Francis Blouin, chantre pendant 54 ans.	Mon Clocher, mars 1952, p. 16
138	1952-05-25	Naissance des Scouts à Sainte-Anne	Mon Clocher, juin-juillet 1952, p. 34.
139	1952-06-22	Ordination de Raphaël Caron, C.Ss.R. Les scouts participent.	Mon Clocher, août 1952, p. 8.
140	1952-08-17	Consécration de Mgr Lussier comme évêque de St-Paul, Alberta	Mon Clocher, septembre 1952, p. 1
141	1954-03-01	Inauguration de l'Hôpital du Dr Simard.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 103
142	1953-10-01	Fondation du Comité Paroissial des Loisirs (C.P.L.).	
143	1954-06-01	Construction d'une allonge à la Chapelle des Sept-Crans et de la piscine.	
144	1955-06-05	Inauguration du Couvent Notre-Dame-de-l'Annonciation.	Mon Clocher, juin 1955, p. 27.
145	1956-02-05	Bénédiction du Couvent Notre-Dame-de-la-Visitation.	Mon Clocher, février 1956, p. 9.
146	1956-11-01	Centenaire de la naissance de Joseph Gravel, chantre.	Mon Clocher, février 1957, p. 26.
147	1958-01-01	Le Comité des Fêtes du Tricentenaire décidait de restaurer la croix qui rappelait la capture de Louis Guimont par les Iroquois en 1661.	Mon Clocher, février 1961, p. 26.
148	1958-01-01	Tricentenaire du Pèlerinage et de la Paroisse.	
149	1958-01-01	Le chemin de croix intérieur sculpté, fini au printemps.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 102.
150	1958-06-29	Dévoilement et bénédiction du monument du Frère Didace.	Programme Souvenir, Tricentenaire de Sainte-Anne-de-Beaupré.
151	1958-01-01	Installation des trois cloches du tricentenaire.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 102.
152	1958-09-14	Bénédiction du cimetière Sud.	Mon Clocher, septembre 1958, p. 3
153	1958-10-10	Ouverture de l'Historial.	Mon Clocher, octobre 1958, p. 15.
154	1959-00-00	Départ des Frères des Écoles Chrétiennes.	Mon Clocher, juin-juillet 1959, p. 3.
155	1959-05-01	L'Historial est ouvert au public.	I. Baillargeon, Hist. Prov. Can., p. 102.
156	1959-11-01	Les Scouts reprennent leurs activités (41e).	
157	1960-07-03	Intronisation de la grande relique de sainte Anne donnée par Jean XXIII.	Trois cents ans de pèlerinage, Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 93.
158	1960-08-01	Les directeurs de l'Habitation Pelletier votent l'érection comme d'une grange dont l'étage remiserait les vieux instruments et le rez-de-chaussée serait une salle à l'usage du public.	Mon Clocher, septembre 1960, p. 25

	A	B	C
159	1960-08-10	Érection canonique de la Sodalité des Aides de Sainte Anne, fondée en 1949 par Mgr Lussier et un groupe de laïcs.	Trois cents ans de pèlerinage, par Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin p. 93
160	1961-01-01	P. Lionel Arsenault, sup. à Sainte-Anne jusqu'en 1964.	
161	1961-06-09	Bénédictio de la Croix du chemin de Louis Guimont	Mon Clocher, août 1961, p. 21
162	1962-05-09	Signature du contrat pour la construction du Centre Sainte-Anne. Signataires. M. Gourdeault, ing., Père M. Brochu, curé et Hilaire Robitaille, comme témoin.	Mon Clocher, mai 1962, p. 10
163	1962-10-07	Le Recteur reçoit les promesses des sept premiers membres de la Garde Paroissiale.	Mon Clocher, octobre 1962, p. 19
164	1962-10-11	Les clochers sont achevés.	Mon Clocher, octobre 62, p. 19
165	1962-11-04	Inauguration du Centre Sainte-Anne.	Mon Clocher.
166	1963-00-00	Fête en l'honneur de Georges St-Hilaire: 25 ans de service	Mon Clocher, novembre 1963, p. 22.
167	1963-07-17	Bénédictio de l'Auberge par Mgr Audet.	Mon Clocher, juillet 1963, p. 13
168	1963-10-01	Annexion d'une tranche importante de la Paroisse par Beaupré: le Mont Sainte-Anne, et les fermes à partir de Anatole Giguère.	Mon Clocher, octobre 1963 p. 2
169	1964-01-01	P. Irénée Marquis, supérieur à Sainte-Anne-de-Beaupré.	
170	1967-01-01	Remplacement de la croix des Guimont par un monument fait par Dollard Caron et payé par la Société Historique chez Thomas-Louis Tremblay.	Mon Clocher
171	1967-07-02	Visite du Général De Gaulle à Sainte-Anne.	
172	1971-08-22	Décès du Père Chrs-Eugène Marquis.	
173	1972-07-00	La polyvalente est en opération.	
174	1972-12-20	Fusion des deux municipalités de Sainte-Anne.	
175	1976-01-01	Consécration de la Basilique et des autels, Cardinal Roy.	Trois cents ans de pèlerinage, Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 93.
176	1978-11-04	La première réunion des Jeannettes au Centre Sainte-Anne.	L'Écho Paroissial, décembre 1978, p. 40, février 1979, p. 82
177	1979-03-24	Ouverture de l'Aréna régionale de Beaupré.	L'Écho Paroissial, mai 79, p. 157
178	1979-07-10	Contrat de cession du Centre Sainte-Anne à la Ville de Sainte-Anne.	CF Archives du monastère. PA 12b 12-24769 (73)
179	1979-11-01	L'Oasis de la Paix ouvre ses portes.	L'Écho Paroissial, septembre-octobre 1983, p. 107
180	1982-01-01	Passage piétonnier entre les stationnements nord et sud.	Trois cents ans de pèlerinage, Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, p. 94.
181	1983-06-00	Le Camp St-Louis s'installe en bas. Ils ont construit la piscine en 1983. La situation était intenable sur la Côte.	
182	1984-07-01	Visite du Pape Jean-Paul II à Sainte-Anne.	
183	1987-09-05	Arrivée de Rodrigue Théberge comme curé.	
184	1990-09-27	Départ des Soeurs Rédemptoristes pour l'Hôpital Général, chez les Augustines.	
185	1993-09-08	Inhumation des Soeurs Rédemptoristes dans le cimetière paroissial.	
186	1997-06-18	Bénédictio du Musée de la Basilique par Mgr Blais.	
187	1997-06-21	Bénédictio d'une statue de sainte Anne dans le stationnement-camping, au bord du fleuve.	

	Nom	Titre	pages	année
1	Action Paroissiale (L')	Journal Paroissial		1943-1944
2	Annales de la Bonne Ste-Anne			1873-1998
3	Archives de la Municipalité			1902-1998
4	Archives du Monastère			1690-1998
5	Archives nationales			
6	Asselin, Jean-Pierre	Implantation des C. Ss.R. à Ste-Anne-de-Beaupré	165	1981
7	Baillargeon, Irenée Fr.	Histoire de la province canadienne des C. Ss.R. de 1879 à 1974	307	1986-1974
8	Baillargeon, Samuel	Visite au Sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré	196	1978
9	Baillargeon, Samuel	Notes inédites sur l'histoire de la paroisse		
10	Béland, Mario	Louis Jobin, maître Sculpteur	199	1986
11	Bélangier, Philippe	Ma vie à Sainte-Anne	231	1997
12	Bérubé, Calixte	Chapelles et autels de la Basilique S.A.B.	133	
13	Desjardins, Jeanne	Mère Marie-Élisabeth Turgeon	273	1990
14	Écho Paroissial (L')	Journal paroissial		1977-1998 ...
15	Gabriel, Frère	Histoire de Ste-Anne-de-Beaupré de 1616 à 1916	1021	
16	Gagné, Lucien et Jean-P. Asselin	Trois cents ans de Pèlerinage à Ste-Anne-de-Beaupré.	96	1984
17	Gagon, G.-U.	Églises d'hier et d'aujourd'hui, S.A.B.	35	
18	Gariépy, Raymond	Les terres de la Seigneurie de Beaupré, du Saut-Montmorency au Cap Tourmente		1967
19	Gariépy, Raymond	Les terres de Ste-Anne-de-Beaupré	578	1988
20	Ma paroisse	Journal paroissial		janv. 45- avril 46
21	Mon Clocher	Journal paroissial		1948-1960
22	Photos- Basilique	Sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré	30	1989
23	Programme souvenir	Tricentenaire Ste-Anne de Beaupré		1958
24	Proulx, Laurent	Les voûtes secondaires de la Bas. S.A.B.	41	1976
25	Proulx, Laurent	La Piété	22	1968
26	Proulx, Laurent	La crèche de Noël dans la Bas. S.A.B.	71	
27	Proulx, Laurent	Le pavement de la Basilique Sainte-Anne	24	
28	Proulx, Laurent	Les stalles et les bancs de la Bas. S.A.B.	39	
29	Rédemptoristes (Les)	Les Rédemptoristes 1732-1982	129	
30	Renaud, Elphège	Histoire de Beaupré	285	1978
31	Théberge, Rodrigue	Des Rassembleurs d'hommes: les Rédemptoristes	380	1978
32	Tremblay, Gérard	125 ans de la Rev. Ste-Anne	103	1997
33	Tremblay, Gérard et L. Tousignant	Statues de sainte Anne	174	1989
34	Voix du Pasteur (La)	Journal Paroissial	71	janv. 37- déc. 41

Achévé d'imprimer
en novembre 1998
sur les presses de
Imprimerie H.L.N.

Imprimé au Canada - Printed in Canada

Plan des terrains de l'église et de la Fabrique de
 Sainte-Anne de Beaupré, fait vers 1773, probable-
 ment par M. Pierre-René Hubert

Copie faite d'après FA-16
 973-3 et 973-4

- A. Chemin, accordé à Bonaventure Lessard, en 1768
- B. Chemin de charrette
- B¹. Chemin de charrette, acheté en 1768.
- B². Nouveau chemin de charrette
- C Cavée et ruisseau.
- D. Terrain, cédé par J. B. Lessard, en 1768.
- E. Terrain, vendu par Bonv. Lessard, en 1768.

